VIE

DU PÈRE

BALTHASAR ALVAREZ

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

PAR

LE Vble P. LOUIS DU PONT

TRADUITE EN FRANÇAIS

PAR LE R. P. J.-B. COUDERC

DE LA MÊME COMPAGNIE

PARIS

A. TRALIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

12, RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 12

—

1912

VIE

DU PÈRE

BALTHASAR ALVAREZ

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

OUVRAGES DU P. J.-B. COUDERC S. J.

Le V. Cardinal Bellarmin, 2 vol. in-8° avec portrait. Prix ..... 10 fr.

Le Bienheureux Jean d'Avila, 1 vol. in-12 de 140 pages, illustré. Prix..... 1 fr.

Victimes des Camisards, 1 vol. in-12 illustré. Prix.. 3 fr.

Le Guide spirituel du Vénérable Père Louis Du Pont S. J., traduction nouvelle, 3 vol. in-12 de 400 pages chaque. Prix ..... 6 fr.

Du Directeur spirituel, extrait du Guide spirituel du V. P. Louis Du Pont, in-18 de 56 pages avec filets rouges. Prix..... 0 fr. 30

Heures du Pélerin de Lourdes, en latin et en français, les hymnes en vers français, 1 vol. in-32 de 416 pages avec arabesques chromo, reliures diverses, de..... 11 à 20 fr.

Même ouvrage, 1 vol. in-64 de 416 pages avec filets rouges, reliures diverses, de..... 1 à 7 fr.

Souvenirs de St Jean Berchmans 2e édition). Prix. 0 fr. 50

Nouvelle édition du Catéchisme chanté, avec cantiques pour les retraites d'enfants.

1° Texte et musique avec accompagnement, broché. 1 fr.

2° — — sans accompagnement, 116 pages, broché..... 0 fr. 30

3° Texte seul (80 p.), broché..... 0 fr. 15

Congrégation de la Bonne Mort..... 0 fr. 15

Lettre du Cardinal-Archevêque de Tolède sur l'hypnotisme (épuisé).

Lettre de St Ignace sur l'obéissance. Prix..... 1 fr. 40

Vie du R. P. J. Cayron. S. J. 1 vol in-12..... 3 fr. 50

V. Roberti card. Bellarmini Admonitio ad episcopum. Prix..... 1 fr.

Le libéralisme est un péché, dans l'édition polyglotte de Barcelone. Prix..... 100 pesetas

El Kempis metodico (2e édition)..... 2 pesetas

Le V. P. Bernard-François de Hoyos. S. J. premier apôtre du Sacré-Cœur en Espagne. Prix..... 2 fr.

Tout Jésus dans l'Eucharistie, 1 vol. in-12 ..... 2 fr.

Vie de Maria-Antonia de la Paz, brochure..... 0 fr. 75

Vie de la Mère Marcelline de Chamerlat, 1 vol. in-8°. Prix..... 5 fr.

Vie du P. Balthasar Alvarez, par le P. Louis Du Pont, traduction nouvelle. 1 vol. in-8°. Prix..... 7 fr.

VIE

DU PÈRE

BALTHASAR ALVAREZ

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

PAR

LE Vble P. LOUIS DU PONT

TRADUITE EN FRANÇAIS

PAR LE R. P. J.-B. COUDERC

DE LA MÊME COMPAGNIE

PARIS

A. TRALIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

12, RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 12

1912

NIHIL OBSTAT

Fuenterrabiae, 14 Maii 1912

Steph. CHAREL

IMPRIMATUR

Parisiis, die 17 Maii 1912

J. LAPALME

ch., v. g.

PROLOGUE

Le nom du P. Balthasar Alvarez, de la Compagnie de Jésus, directeur de sainte Thérèse, un des meilleurs maîtres de la vie spirituelle, est bien connu du public religieux. Sa vie, écrite en espagnol par le P. Louis de la Puente (Du Pont) (1) et traduite en français, en 1873, par le P. Marcel Bouix, est aujourd'hui épuisée. Cette traduction, d'une lecture agréable, a été très favorablement accueillie. On lui reproche cependant d'être trop libre, d'omettre un trop grand nombre de passages, et même un chapitre entier, omissions que ne compensent pas assez heureusement des additions arbitraires.

Aussi beaucoup de lecteurs désiraient une traduction nouvelle et complète, assez exacte pour permettre de dire : rien d'important n'a été omis, rien n'a été ajouté.

Dans cette traduction nouvelle, les omissions, s'il y en a, sont insignifiantes et on ne trouve aucune addition.

La vie du P. Balthasar Alvarez, 1553-1580, fut peu mouvementée ; il serait aisé de la raconter en quelques pages ; mais les questions ascétiques qu'il eut à traiter pour lui-même et pour les âmes qu'il dirigea sont si nombreuses et si importantes, que son historien, en les groupant, a pu écrire, non pas une « vie » telle qu'on la comprend de nos jours, mais une vivante encyclopédie de spiritualité : sur le récit biographique sont greffées des instructions ascétiques très nourries

(1) Né à Valladolid en 1554, mort dans la même ville en 1624.

et pleines d'intérêt, des épisodes et des traits édifiants, contés peut-être sans assez de laconisme.

En revanche, rien de substantiel, de limpide et de concis comme l'exposition de la doctrine mystique.

« Si le P. Louis de la Puente (écrivait en 1880, dans le prologue de la nouvelle édition espagnole de sa vie, le P. Jean-Joseph de la Torre), si le P. de la Puente n'a pas la profondeur et l'originalité de Louis de Léon, l'élégance et la richesse de Louis de Grenade, la précision et la force de Louis de la Palma, l'entrain d'Eusèbe de Niéremberg, la suave majesté de Pierre Ribadéneira, l'abondance et l'harmonie de Malon de Chaide, l'éloquence naïve et populaire d'Alphonse Rodriguez, la verve jeune et inimitable de sainte Thérèse de Jésus ; il les surpasse tous par ses plans hardis, magnifiques et bien combinés ; il ne le cède d'ailleurs à personne pour la solidité et l'abondance de la doctrine, ni pour l'onction, ni pour cette force qui touche et subjugue les cœurs et leur communique les divines ardeurs de la piété. Le caractère particulier de ses ouvrages est d'être complets et bien remplis dans leur genre, de satisfaire si pleinement le lecteur sérieux, que, sur le sujet traité, il lui semble n'avoir plus rien à désirer ».

Parvenu à la maturité de l'âge et de la science, le P. de la Puente, à qui la faiblesse de la santé ne permit pas d'autres genres d'apostolat, s'adonna à la composition d'ouvrages doctrinaux de piété :

1° Une exposition en latin du *Livre des Cantiques ;*

2° Un volume sur la *Vie de la vénérable Marine d'Escobar* (1) ;

3° Quelques lettres et opuscules ;

4° *Les Méditations*, cours complet de doctrine religieuse.

Il y enseigne théoriquement et pratiquement l'art de mé-

(1) Vision de la V. Marine d'Escobar sur le P. de la Puente :

« Un jour Notre-Seigneur me le fit voir prêchant dans une vaste plaine, à une multitude presque infinie. Ce spectacle me jeta dans la plus vive surprise : Seigneur, comment se fait-il que mon confesseur prêche aujourd'hui, lui qui n'a pas coutume de le faire dans le triste état où ses souffrances l'on réduit ? Sa divine Majesté me répondit : Sache que Louis m'annonce dans tout l'univers par sa doctrine ».

diter et de prier; il y explique les grandes vérités, l'histoire et l'enseignement de l'Evangile.

5° *Le traité de la perfection chrétienne* dans tous les états. Après avoir rappelé que les baptisés sont vraiment enfants de Dieu, il montre, avec une clarté majestueuse, quelles grâces ineffables découlent de cette première grâce : la vie surnaturelle, son entretien, ses progrès, son avenir éternel.

Il développe cette idée sublime et féconde en 24 traités avec une ampleur, une force et un ordre admirables. Des passages heureusement choisis des Conciles, des Pères et surtout de l'Ecriture Sainte viennent appuyer son enseignement.

6° *Le Guide spirituel* (1). On y retrouve les mêmes qualités exquises : « C'est plaisir de voir avec quelle sécurité il marche dans une voie si encombrée; quelle lumière il projette sur des fonds si obscurs; quels trésors de sagesse il trouve moyen d'enfermer dans un ouvrage de peu d'étendue; quelle originalité il garde dans des matières fort communes et traitées excellemment par d'autres.

« Dans ce traité encore, son style atteint le plus haut degré de perfection : c'est limpide et franc, simple et plein d'une majesté sereine. On dirait une lumière douce, agréable et pourtant éclatante; une chaleur modérée mais pénétrante. L'âme se recueille tout entière pour ne rien perdre de cette voix qui semble venir du ciel. Toutes ses puissances sont en fête et savourent avec délices les vérités sublimes qui lui sont présentées assaisonnées de très douces affections. » (P. de la Torre).

7° Enfin, la *Vie du P. Balthasar Alvarez*, portrait moral achevé d'un homme fermement résolu à devenir un saint, résumé clair et pratique des ouvrages précédents, car l'exemple est ici à côté de la leçon.

Fidèle à son plan de biographe-docteur, le P. de la Puente,

(1) Le *Guide spirituel*, traduction nouvelle par le P. J.-B. Couderc, 3 vol.

en nous parlant de Balthasar Alvarez, jeune homme, religieux, prêtre, directeur d'âmes saintes, supérieur, toujours exemplaire, répand avec profusion la lumière et les salutaires enseignements ; et c'est la plénitude de doctrine enfermée en ce livre qui en fait comme un manuel d'ascétique toujours recherché. Puisse la traduction nouvelle que nous en présentons n'en avoir pas diminué la valeur.

Mai 1912.

CHAPITRE PREMIER

Naissance et premières années du P. Balthasar Alvarez. – Son entrée au noviciat de la Compagnie de Jésus. — Ses études.

Le P. Balthasar Alvarez naquit, en 1533, à Cervera, au diocèse de Calahorra, en Espagne (1). Son père, Antoine Alvarez, et sa mère, Catherine Manrique, étaient de famille noble. Né avec des inclinations très heureuses, le jeune Balthasar donna dès son enfance des marques de la piété qu'il devait faire paraître dans un âge plus avancé. Ses amusements préférés consistaient à faire de petites croix, à dresser et à orner des autels, à organiser de petites processions.

Ses parents lui donnèrent une éducation chrétienne : ils lui firent apprendre, à Cervera même, les premiers éléments et le latin. Contents de ses progrès, ils l'envoyèrent à l'Université d'Alcala, où, son cours de philosophie terminé, il fut

(1) Le 17 du mois de mai (1533), j'ai baptisé un fils d'Antoine Alvarez et de Catherine Manrique, son épouse ; son nom est Balthasar ; son parrain, le vénérable M. Mateos, et sa marraine, Jeanne La Puente.

François Olmedo.

Registre des baptêmes de la paroisse de San Gil de la ville de Cervera sur l'Alhama.

Dans la sacristie de cette paroisse, il y a un bon portrait du P. Balthasar, peint à l'huile. Les habitants le regardent comme un saint et une de leurs meilleures gloires.

(Extrait d'une note du P. Elie Reyero, qui visita Cervera sur Alhama, le 30 août 1896).

fait maître ès-arts, puis il s'appliqua pendant deux ans avec succès à l'étude de la théologie.

En ce temps-là déjà, Notre-Seigneur commençait à lui donner du goût et du zèle pour la vertu et à le préparer à la mission qu'il lui destinait. Comme il était porté à la dévotion et au recueillement, Dieu lui fit rencontrer des compagnons et des personnes pieuses qui secondèrent ses penchants. En effet, comme dit Salomon, « celui qui vit dans la compagnie des sages sera sage lui-même » (1), et celui qui fréquente des gens recueillis et pieux sera semblable à eux. Les jeunes gens en font l'expérience beaucoup plus que les autres, leur âge tendre les disposant à subir facilement l'influence des paroles et des habitudes des amis qu'ils fréquentent ; s'ils ont de bonnes inclinations et s'ils ont le bonheur de trouver des compagnons vertueux, leurs heureuses dispositions se perfectionnent singulièrement.

Notre pieux jeune homme eut ce bonheur, surtout à partir de 1551, où il fit connaissance d'un serviteur de Dieu, qui commença à lui faire faire, deux fois le jour, le matin et le soir, quelques moments d'examen de conscience et de méditation sur certaines vérités que Dieu lui faisait particulièrement sentir. Il y prit goût, si bien qu'à partir de cette époque, il s'habitua à prier un peu de temps dans la journée. A mesure qu'il avançait, il y trouvait de nouveaux attraits et de plus grands profits, attraits et profits qu'augmentaient encore la lecture des bons livres et les pieuses conversations.

Quatre ans avant son entrée dans la Compagnie de Jésus, Dieu lui fit éprouver, dans ces religieux exercices, un ardent désir de quitter le monde et de suivre les conseils évangéliques ; en considérant combien sa vie passée avait été, disait-il, méprisable, et de quelle ingratitude il avait payé Celui qui lui avait fait tant de bien, il lui sembla que, pour servir Dieu tout de bon et pourvoir au salut de son âme, il était bon pour

(1) *Prov.*, XIII, 20.

lui d'embrasser l'état religieux, où l'on poursuit ce but avec plus de sécurité et de perfection. Mais une pensée combattait et refroidissait continuellement ce bon désir : c'était celle des grosses dépenses que ses parents avaient faites pour son éducation. La piété filiale, lui semblait-il, ne lui permettait pas de les abandonner dans leur vieillesse ; d'ailleurs, dans leurs lettres, ceux-ci lui recommandaient de se charger de l'avenir de ses deux jeunes sœurs, qui, s'ils venaient à mourir, n'auraient pas d'autre père que lui. Comme il honorait grandement ses parents, ces raisons lui paraissaient très fortes et le jetaient dans l'indécision. Et ce n'est pas étonnant, car, selon la réflexion de saint Grégoire, « l'enfer aime la perplexité » (1).

Et quand Satan voit que quelqu'un est appelé de Dieu à la vie religieuse, il s'efforce de le tenter, de le jeter dans les ténèbres spirituelles, de l'arrêter par des raisons qui ont l'apparence de la piété, afin qu'il ne sache plus à quel esprit il doit obéir, à celui qui l'appelle ou à celui qui le retient.

La lumière céleste ne fut pas retirée à ce juste ; grâce à elle, il put sortir de son indécision, les raisons de Dieu l'emportèrent, celle de la famille restèrent sans force, car il eut confiance que Dieu, comme père des orphelins, veillerait sur ses sœurs et les établirait, comme il le fit, en effet, à la satisfaction de tous.

Il ne savait pas encore dans quel Ordre religieux il entrerait. Il avait de l'inclination pour l'Ordre des chartreux, plus conforme, lui semblait-il, à son goût pour le recueillement et la pénitence. Neuf mois avant d'entrer dans la Compagnie, il fit connaître cette inclination à quelques personnes instruites qu'il fréquentait, en particulier à un de ses parents, bon serviteur de Dieu, qui devint plus tard chanoine de la sainte église de Calahorra. Celui-ci, ayant recommandé cette affaire à Dieu, lui répondit que, s'il

(1) Lib. xxxii, c. 17, in Comm. Jor, v. 12.

avait résolu de quitter le monde, il ferait bien d'entrer dans la Compagnie de Jésus, Ordre récent dans l'Église, où fleurissent admirablement la sainteté et la ferveur. Cette considération lui convint et le décida à entrer dans la Compagnie, et il resta toute sa vie très reconnaissant à celui qui lui avait donné ce bon conseil : si bien que, dans la suite, après plusieurs années, il fit une fois un détour de plus de dix lieues pour aller remercier celui dont Dieu s'était servi pour lui accorder un si grand bienfait.

Mais il n'est pas juste de passer sous silence une autre raison de cette vocation, la plus importante à mon avis, quoique en ce moment elle fut cachée. Notre saint jeune homme désirait se faire chartreux, afin, selon l'expression de Jérémie, de « s'asseoir dans la solitude et de s'élever au-dessus de lui-même » (1). Il choisissait la part de Marie qui est meilleure que celle de Marthe, et voulait s'occuper uniquement de la vie contemplative qui est plus excellente que la vie active. Mais Dieu Notre-Seigneur (dont la providence est admirable dans la répartition des vocations aux divers ordres religieux et à leurs emplois si variés) l'avait choisi pour une vie qui réunit l'une et l'autre, et qui est meilleure que chacune prise à part. Elle se passe, en effet, comme celle de notre souverain Maître et Rédempteur, comme celle des Apôtres, à contempler les divins mystères de manière à en tirer de la lumière, des provisions, des forces pour ce qu'il y a de mieux dans la vie active, le salut des âmes. Cette vie, comme dit saint Bernard, passe alternativement de la contemplation à l'action et de l'action à la contemplation (2).

Ce fut, ce me semble, le motif principal qu'eut la divine Majesté d'appeler ce Père, de l'affectionner à la Compagnie de Jésus, qui fait profession de s'appliquer non seulement au salut et à la perfection de ses membres, mais aussi au salut

(1) Tren. III, 38. — (2) Serm. 57 et 58 super Cant.

et à la perfection du prochain, et prend pour moyen d'obtenir cette double fin, l'oraison, la contemplation et les autres exercices spirituels.

Cette résolution prise, le jeune Balthasar demanda sans plus tarder à être admis dans la Compagnie, car, ainsi que le dit saint Ambroise « la grâce du Saint-Esprit est ennemie de tout retard »(1). Quand on a reconnu qu'un appel est de Dieu, il faut obéir promptement, avec ponctualité. « Il ne faut pas, dit saint Jean Chrysostome (2), hésiter un seul instant. C'est ainsi que saint Pierre, saint André, les deux fils de Zébédée, en entendant Notre-Seigneur les appeler, laissèrent leur père au moment même et le suivirent ». Balthasar Alvarez mit le même empressement à suivre sa vocation à la Compagnie, et il fut reçu dans notre collège d'Alcala, une des principales maisons de formation de l'Ordre en Espagne, d'où sont sortis des sujets brillants et nombreux qui lui ont fait honneur par leur piété, leurs vertus et leur savoir. Balthasar entra en 1555, âgé de 22 ans, quinze ans après la confirmation de la Compagnie par le Saint-Siège. Ainsi saint Bernard, âgé de 22 ans, s'était donné à Cîteaux, quinze ans après la fondation de cet Ordre. Il entra le 3 mai, jour de l'Invention de la Sainte-Croix, et ce ne fut pas sans mystère ; la divine Providence semblait faire prévoir l'amour avec lequel Balthasar embrasserait la croix, et travaillerait à faire connaître à beaucoup d'autres les trésors cachés qu'elle renferme.

Les supérieurs l'envoyèrent bientôt à Simancas, où se trouvait le noviciat de toute la province qui réunissait alors celles de Castille et de Tolède. Une ferveur extraordinaire régnait parmi ces novices venus de toutes les parties de l'Espagne, car l'Esprit-Saint leur donnait avec prodigalité « le vin nouveau » du zèle et de l'ardeur, privilège d'un Ordre qu'il venait de susciter dans son Eglise. Notre novice vit bientôt par sa propre expérience que son parent lui avait dit la vérité. Il s'en

(1) Lib II, in Luc. — (2) Hom. XIV, in Matth.

souvint toujours et il s'appliqua à pousser encore plus loin l'esprit de ferveur de ses premiers Pères, si vivant dans leurs disciples, afin de ne pas le laisser tomber ni s'attiédir par sa faute.

Encouragé par l'exemple de compagnons si fervents, il se signala bientôt et se distingua parmi eux, s'appliquant à rendre en lui la mortification parfaite, ainsi que la pénitence, l'oraison, et toutes les autres vertus éminentes qui brillèrent en lui tout le temps de sa vie, comme nous le verrons. A partir de cette époque, il marcha dans le sentier étroit de la perfection d'un pas rapide et plein d'entrain qui dura jusqu'à sa mort. Et à ce sujet, il avait coutume, plus tard, de dire à ses novices (et je l'ai entendu *moi-même quand* j'étais parmi eux) : « Faites bien attention à votre manière actuelle de vivre, car, règle générale, comme vous marchez pendant votre noviciat, vous marcherez toute votre vie. Si, au noviciat, vous êtes tièdes, sans souci de votre avancement, vous resterez toujours tièdes et immortifiés. Si au contraire vous marchez sous l'impulsion de l'esprit de ferveur, vous garderez l'habitude de conserver la même allure ».

Cette vérité, l'antique proverbe approuvé par l'Esprit-Saint, l'énonce en ces termes : « Le jeune homme suivra dans sa vieillesse le chemin dans lequel il a marché pendant son adolescence »(1). Mais le P. Balthasar la constata, comme d'autres vérités, par sa propre expérience, au souvenir de la ferveur dont Dieu l'avait favorisé pendant son noviciat, sous la direction, très utile à son âme, du P. Barthélemy de Bustamante, son maître des novices. *Celui-ci*, ayant découvert les riches qualités de son disciple, l'éprouvait et le « travaillait » comme le conseille S. Jean Climaque(2), au moyen des mortifications et des pénitences, afin de lui donner occasion de progresser dans la vertu. Le disciple s'était mis humblement entre ses mains, comme le fer sorti tout rouge de la four-

(1) *Prov.*, XXII, 6. — (2) *Grad.*, 4.

naise est entre les mains de l'artisan qui le tourne et le travaille comme il lui plaît ; ainsi Balthasar laissait son maître imprimer dans son cœur la forme de la perfection évangélique. Aussi avait-il coutume de dire que le P. Bustamante avait fait un grand bien à son âme. Car on ne saurait croire combien les soins d'un saint et habile maître aident un novice à faire des progrès. Précisément, Dieu Notre-Seigneur préparait Balthasar à être un jour maître des novices et à conduire beaucoup d'âmes ; aussi voulut-il qu'il vit par lui-même combien il est utile d'avoir de bons guides.

A cette époque, avaient coutume de se retirer quelquefois à Simancas, le P. (saint) François de Borgia et le P. Antoine de Araoz qui étaient comme les deux yeux de la Compagnie en Espagne. Or, les supérieurs chargeaient le F. Balthasar de les servir, afin qu'ils fussent édifiés par sa modestie et sa ferveur, et que le novice de son côté profitât de la lumière de ces deux flambeaux, en particulier de celle de saint François de Borgia qui, charmé de sa ferveur et de sa piété, l'affectionnait beaucoup.

Mais il ne profita pas longtemps du recueillement de Simancas ; car un des collèges voisins (1) se trouvant sans cuisinier, on l'y envoya pour remplir cet emploi : il avait toujours montré tant d'empressement pour les occupations les plus humbles ! Il s'appliqua pendant quelques mois à celle-ci avec une parfaite bonne volonté, comme s'il ne devait pas avoir à faire autre chose toute sa vie, n'ayant aucune préoccupation ni sur lui-même, ni sur ce qui le regardait, uniquement soucieux de plaire à Dieu. Dans sa maison, disait-il, il n'y a pas d'office bas, ni d'occupation qu'on ne doive regarder comme très honorable ; et, pour le temps qu'elle peut durer, il faut s'en remettre à la providence de Notre-Seigneur, manifestée par les supérieurs.

(1) Le P. de la Torre, dans son édition de 1880, p. 16, établit qu'il ne peut être question que du collège de Medina del Campo, ou de celui de Valladolid.

Ceux-ci, satisfaits des grands progrès qu'il avait faits, le tirèrent du noviciat à la fin de cette même année et lui firent continuer ses études. Le noviciat, il est vrai, doit durer deux ans dans la Compagnie ; mais, à cette époque où elle était encore si récemment fondée et n'avait que peu de religieux, on l'abrégeait quelquefois, et Notre-Seigneur suppléait par sa grâce au défaut de durée, de sorte que la ferveur de l'esprit faisait acquérir, en un petit nombre de mois, ce qu'on acquiert maintenant dans deux ans. D'autant plus que la ferveur et la dévotion suivaient les novices dans les maisons d'études ; ils priaient et faisaient leurs exercices comme s'ils n'avaient pas été étudiants, et ils étudiaient comme s'ils n'avaient pas été novices.

Ainsi, grâce à un secours particulier de Notre-Seigneur, il sortit de ces maisons d'étude, à cette époque, quelques sujets aussi remarquables par leur vertu et leur sainteté que par leur habileté dans les sciences humaines et divines.

On envoya donc le F. Balthasar suivre de nouveau à Burgos le cours des Arts qu'il avait suivi à Alcala, mais il y resta peu de temps parce que ses premières études avaient été sérieuses. Aussi, bientôt, il fut envoyé au collège d'Avila faire les deux dernières années de théologie au couvent de saint Thomas des Pères Dominicains. En ce temps-là, en effet, la Compagnie qui n'avait pas encore de professeurs formés envoyait ses étudiants suivre les cours de théologie aux universités de Salamanque et d'Alcala, ou bien aux collèges et couvents que l'Ordre de saint Dominique avait à Valladolid et à Avila pourvus de professeurs éminents, comme tout le monde sait, très laborieux et tout entiers à leur cours. Le F. Balthasar suivit les leçons de théologie pendant deux ans, mais en s'occupant en même temps de beaucoup d'autres choses, obligé qu'il y était par la pauvreté du collège d'Avila nouvellement fondé et dépourvu de ressources. Malgré cela, il fit des progrès satisfaisants et on le regarda comme un des bons étudiants de ce temps. S'il ne fut pas éminent dans la théologie scholastique, il excella, en revanche, dans la

mystique et il obtint de Notre-Seigneur, comme nous le verrons, par le moyen de l'oraison, ce que d'autres acquièrent à force d'études. Il eut donc une science très suffisante pour remplir les emplois et les ministères qu'on lui confia, de confesseur, de maître des novices, de recteur, de provincial et de visiteur ; il put diriger et former toutes sortes de personnes, dans le monde et dans les ordres religieux, dans la Compagnie et au dehors ; parler en public et en particulier des choses spirituelles ; et tout cela, constamment, avec une telle perfection qu'il peut être proposé comme modèle à ceux qui sont appelés aux mêmes fonctions.

Ce saint homme, en effet, dès les premiers jours de sa vocation, eut l'âme fortement frappée par ce conseil que saint Bernard donnait aux Frères du Mont-Dieu. « A tous, disait-il, quelque degré, quelque fonction qu'ils aient dans leur Ordre, on demande d'être parfaits. Au novice d'être parfait novice ; à l'étudiant d'être parfait étudiant ; à l'ouvrier évangélique d'être parfait ouvrier ; au commençant de commencer parfaitement ; à celui qui avance d'avancer parfaitement ; et au parfait, de ne pas s'arrêter là, mais, comme dit saint Paul, d'aller toujours de l'avant et de s'efforcer de devenir encore meilleur (1). Quand on commence, il faut avoir toutes les vertus propres à l'état de débutant ; et à proportion qu'on avance, on doit les avoir à un degré plus parfait » (2).

Comme le F. Balthasar eut soin de garder toujours ce zèle pour la perfection, j'ai cru devoir suivre de telle manière l'ordre chronologique de sa vie, que, en racontant ses actes de vertus, on puisse voir comment il y a fait des progrès, et comment il en a atteint la perfection, quoique à des époques différentes.

(1) Phil. III, 13 — (2) Tract. de vita solitaria.

CHAPITRE II

De la grande inclination que le P. Balthasar Alvarez eut, dès le noviciat, pour l'oraison et le commerce familier avec Notre-Seigneur, et des efforts qu'il fit pour s'y rendre parfait.

Parmi les signes nombreux et les qualités qui, dans cette vie, font voir que Notre-Seigneur a choisi une âme pour l'élever à une haute sainteté et la préparer à de grandes entreprises pour son service, il faut mettre au premier rang le don divin d'une oraison éminente et l'admission à la conversation familière avec sa divine Majesté. « L'oraison, en effet, comme le remarque saint Grégoire, est un moyen universel et efficace pour l'exécution de ce que Dieu, dans ses desseins éternels, a résolu de faire ; et quand il use excellemment de ce moyen, c'est un signe qu'il prépare quelque chose de grand pour sa gloire » (1). De plus, l'oraison, selon la doctrine de saint Jean Chrysostome (2), par mille chemins et par des moyens merveilleux, rend une vie pure et sainte, digne du Dieu que l'on sert. Elle ne peut pas se fixer dans une habitation pauvre, vide, désordonnée; elle la transforme bientôt et la remplit d'exercices glorieux, de mérites abondants, de dons souverains. Elle crée une âme généreuse, un cœur très noble qui ne se laisse pas gagner par des fautes, même légères, ni par les enfantillages terrestres, ni par de

(1) Lib. II, dial. c. 8. — (2) Lib. I. de Orando Deum.

vaines conversations avec les mondains, ni par la négligence qui donnerait entrée aux démons. Du commerce et de la conversation familière avec Dieu, on rapporte un cœur tellement ennobli, qu'on regarde comme du fumier tout ce qu'il y a dans le monde, et comme une bassesse de descendre jusqu'à écouter les sollicitations des esprits mauvais, ou de faire n'importe quoi d'indigne de la présence de Dieu. De même, l'oraison rend l'âme supérieure aux peines et aux tribulations de la vie présente et à la mort même; rien n'est plus capable de faire perdre la sainte liberté d'esprit et la pureté de cœur, fruit du commerce familier avec Dieu dont la force rend vaillant et victorieux de ses ennemis, et capable d'œuvres glorieuses.

De ces paroles de saint Jean Chrysostome, le P. Balthasar conclut que le zèle pour l'oraison est un signe de vertu et de progrès intérieur. « Si je vois, dit-il, un chrétien ou un religieux tiède dans la prière, et ne pas en faire cas, je conclus aussitôt qu'il a peu de vertu, et que son âme reçoit peu les dons de Dieu. Si, au contraire, je le vois très soigneux de bien faire oraison, je comprends immédiatement qu'il est favorisé des dons célestes ». De fait, si on devient sage en fréquentant les sages, quelle sagesse et quelles richesses spirituelles n'obtiendra pas celui qui traite familièrement avec Dieu !

Enfin, pour citer maintenant saint Bonaventure, « l'oraison est un moyen tout-puissant pour nous délivrer de tous les maux, pour nous faire entrer en possession de tous les biens, puisqu'elle sollicite la Toute-puissance divine de nous venir toujours en aide » (1).

J'ai voulu noter ici tout cela pour commencer à donner une idée de la sainteté et des œuvres merveilleuses du P. Balthasar Alvarez, à qui Notre-Seigneur accorda très libéralement le don souverain d'oraison, le prévenant dès le

(1) Medit. Vitæ Christi.

noviciat et même longtemps avant, par des secours particuliers, commençant à le faire briller dans la prière et par conséquent dans toutes les vertus, « comme la lumière du matin qui monte et augmente sans cesse jusqu'au jour parfait » (1).

Or, il y a deux modes d'oraison mentale : un qui est ordinaire, et que pratiquent en général les justes, l'autre extraordinaire, qui est le partage d'un petit nombre. Le serviteur de Dieu fut, à la vérité, favorisé de l'un et de l'autre, mais je ne parlerai ici que du premier mode qui prépare au second, et dépend beaucoup de nos soins, avec le secours prévenant de la grâce divine, sans laquelle on ne peut pas avoir une bonne pensée, ni « même invoquer le nom de Jésus » (2). Avec la grâce on peut aisément appliquer son intelligence à la considération des mystères de la foi, réveiller, au moyen des raisonnements et des méditations, différents sentiments de dévotion dans la volonté, faire des demandes à Notre-Seigneur et s'entretenir avec lui, comme N. P. S. Ignace l'enseigne dans ses « Exercices spirituels » et comme nous-même l'avons expliqué dans d'autres ouvrages (3).

Le P. Balthasar commença donc à pratiquer le mode ordinaire d'oraison avec beaucoup de ferveur, et il y persévéra, comme nous verrons, pendant seize ans, Dieu lui inspirant d'avoir recours à diverses industries pour y exceller et pour se rendre digne d'être admis à un autre commerce plus intime et plus relevé, s'il y était appelé. De ces industries, je vais donner un résumé en les réduisant à dix principales, afin que les âmes désireuses de faire des progrès dans l'oraison puissent en profiter.

§ 1er.

Dès le noviciat, Notre-Seigneur lui donna un vif désir, une vraie soif, de faire continuellement une fervente oraison.

(1) Prov. IV. 18 — (2) Cor. XII. 3.

(3) Méditations et Guide spirituel, chez MM. Desclée et Cie, Lille, Paris.

Ces désirs ardents ont coutume d'être les précurseurs des faveurs insignes qui doivent venir du ciel ; ils excitent l'âme à demander et à préparer avec soin ce que Dieu, dans sa providence, a résolu de lui donner. C'est pour cela que Salomon disait : « J'ai désiré, et la prudence m'a été donnée ; j'ai crié, et l'Esprit de Sagesse est venu en moi » (1). David dit aussi : « Jéhovah entend le désir des pauvres, et son oreille perçoit la préparation de leur cœur » (2). Ces désirs étaient produits par une grande estime qu'il faisait de ce saint exercice ; ce n'était pas seulement pour avoir lu ou entendu l'éloge des avantages de l'oraison ; c'était encore plus pour les avoir expérimentés lui-même. L'oraison, en effet, est une manne cachée, elle n'est bien connue et justement appréciée que si on l'a reçue et goûtée ; il suffit de la goûter pour la désirer encore avec plus d'ardeur. Le goût en fait naître la faim, selon ce que dit l'Ecriture : « Celui qui me mange aura plus de faim ; celui qui me boit, plus de soif » (3). Aussi, ce désir était si ardent dans le cœur de ce serviteur de Dieu, que le temps lui paraissait toujours court et insuffisant pour se livrer à ce saint exercice. C'est pourquoi, dès qu'il avait accompli ses autres obligations, il revenait à l'oraison et lui donnait le temps qui restait libre. « Dans cet exil, disait-il, tout le temps qu'un bon religieux ne passe pas avec son Dieu, il doit se trouver comme une pierre soulevée, violentée en quelque sorte et comme en souffrance, tant qu'on la retient, se précipitant vers son centre d'attraction aussitôt qu'elle est libre. Et celui qui a cet esprit expédie plus d'affaires en une heure que d'autres en plusieurs ; il ne s'y attarde pas plus qu'il n'est nécessaire, et, dès qu'il en a le loisir, il court vite se reposer, c'est-à-dire traiter et converser avec Dieu.

Comme l'ardeur des commençants, tout en venant du bon esprit, n'est pas d'ordinaire sans quelque mélange d'intérêt propre, j'avoue que ce désir de faire oraison fut excessif pen-

(1) Sap., VII, 7. — (2) Ps. IX, 17. — (3) Eccle., XXIV, 29.

dant un certain temps, chez le F. Balthasar ; il était un peu inquiet et d'une certaine manière disposé à se plaindre des supérieurs, de ce qu'ils l'occupaient trop et ne lui laissaient pas le temps de se recueillir comme il le souhaitait. Dès qu'il s'aperçut que c'était une imperfection, il lutta contre elle et se mit à tempérer ses désirs par une résignation parfaite à la volonté de Dieu, à propos de tout ce qui touche à l'oraison ; car cette résignation est très nécessaire, et une disposition importante pour y faire des progrès, selon cette parole de David : « Sois soumis au Seigneur et prie-le » (1). Soumets-toi, résigne-toi à sa volonté et tu pourras alors prier avec fruit. Le F. Balthasar résolut donc avec des dispositions plus sages, de ne vouloir pas consacrer au recueillement de l'oraison plus de temps que ne lui en laisserait l'obéissance ou que ses occupations obligatoires ne permettraient, et il prit, comme règle de la prière, le conseil de Tobie à son fils pour l'aumône : « Sois miséricordieux de la manière que tu pourras : si tu as beaucoup, donne largement, si tu as peu, donne peu, toujours avec joie ». Et lui disait : Adonne-toi au recueillement de l'oraison selon le temps que tu auras. Si tu as beaucoup de temps, emploie-le à prier ; si tu en as peu, emploie ce peu de bonne grâce. Il est plus important pour toi de garder la loi du Seigneur en partageant avec lui ce qu'il te donne, que de frauder pour lui donner beaucoup, car il est écrit qu'il « a en horreur la rapine dans l'holocauste » (2). Il a donc horreur qu'on dérobe le temps à l'obéissance, même pour faire des prières et des sacrifices. D'autant plus que prier, c'est être avec Dieu, et si vous lui dérobez les heures qu'il voudrait voir employées à autre chose, il ne sera pas avec vous. Et, s'il n'est pas avec vous, comment votre solitude pourra-t-elle être une oraison ? L'esclave qui fait tout ce que son maître lui commande, qui emploie son temps à ce qu'il a réglé, qui est prêt à tous les services

(1) Ps. XXXVI, 7. — (2) Is. LXI, 8

qu'on lui demandera, gagne le pain qu'il mange et peut se reposer en paix. Pour confirmer cela, il raconte dans ses notes (1) que le jour de la fête de saint Matthieu, il se plaignait amoureusement à Notre-Seigneur de n'avoir pas de temps pour traiter seul à seul avec lui : le Seigneur lui parla intérieurement et lui dit : Contente-toi de ce que je me sers de toi, quoique je ne t'aie pas avec moi ; réponse qui le laissa dans une douce consolation. Ces réflexions qu'il faisait dans l'oraison même, le corrigèrent des désirs immodérés de faire oraison ; il retint seulement les justes désirs que l'Esprit du Seigneur lui faisait concevoir et qu'il conserva toute sa vie.

C'est ce qui le rendit toujours très exact à donner au moins tout le temps que les règles de la Compagnie assignent à l'oraison, à la lecture spirituelle, aux examens de conscience et autres exercices pieux, sans jamais en manquer aucun, les faisant en entier, aux heures marquées ou à une autre heure équivalente, si occupé qu'il fût. S'il soupçonnait qu'il dût l'être extraordinairement, il se levait plus tôt, afin de ne rien retrancher à la mesure ordinaire des exercices de piété ; il ajoutait même alors une demi-heure pour compenser les diminutions, car il aimait mieux pécher par excès que par défaut, en cette matière, et ainsi, il lui restait ensuite assez de temps pour les autres affaires.

Mais il ne se contentait pas du temps marqué par la règle : quand il était supérieur (et il le fut presque toute sa vie) il y ajoutait beaucoup ; après le signal du coucher, il allait à la tribune de l'église et restait deux ou trois heures en prières, veillant, comme un bon pasteur, pendant que son troupeau dormait. De plus, il disait à l'excitateur de venir le réveiller une demi-heure avant les autres, et celui-ci, lorsqu'il y allait, le trouvait souvent en oraison. Quelquefois, il passait la nuit tout entière à prier dans sa chambre, et ses voisins le remarquèrent ; il voulait ainsi imiter Notre-Seigneur qui, d'après

(1) 21 déc. 1569.

saint Luc (1), passait des nuits en prière. Il disait à Dieu, comme un autre Isaïe : « Mon âme vous a désiré pendant la nuit, et, au dedans de moi, mon esprit vous recherche » (2). Il agissait ainsi particulièrement lorsqu'il se voyait pressé de quelque difficulté, pour lui ou pour d'autres, ou encore quand il avait une affaire importante entre les mains.

En outre, chaque année, au moins une fois, il se retirait dans la retraite huit ou quinze jours, plus ou moins selon que ses occupations le permettaient ; il suivait alors les exercices usités dans la Compagnie et employait tout ce temps à traiter familièrement avec Notre-Seigneur. Si les occupations ne lui permettaient pas de se livrer si longtemps à ces saints exercices, il ne manquait pas de prendre au moins un jour chaque mois, et une matinée chaque semaine, pour s'occuper uniquement de Dieu. Il savait, en effet, par expérience, que dans ces longs entretiens, l'âme devient plus fervente et obtient la grâce de la dévotion et du commerce familier avec Dieu.

On a ensuite plus de force pour se livrer aux bonnes œuvres et pour être utile aux âmes. C'est pour cela que Dieu retint sept jours Moyse dans l'intérieur de la nuée ; de là, il l'appela sur la montagne où il le fit demeurer quarante jours, il lui donna ensuite les tables de la loi et Moyse descendit en les portant à la main, pour en donner connaissance au peuple. Notre-Seigneur aurait pu, il est vrai, faire en une heure ce qu'il fit en quarante jours ; mais il voulut faire entendre que ceux qui doivent traiter familièrement avec sa divine Majesté y parviennent grâce à une préparation qui dure longtemps, pendant laquelle ils s'instruisent de tout ce qui regarde le service de Dieu, en même temps qu'ils sont fortifiés pour l'entreprendre.

On peut juger d'après cela, de l'attention, du respect, de la dévotion et de la ferveur d'esprit que ce serviteur de

(1) Luc, vi, 12. — (2) Is. xxvi, 9.

Dieu avait pendant ses oraisons. Personne, en effet, n'y emploie si fréquemment de si longues heures sans avoir une haute estime de cet exercice si noble et si utile, et sans éprouver par expérience la douceur et le fruit qu'on en retire. Le désir même qu'il avait de lui consacrer un temps si long, l'excitait d'ailleurs à ne rien épargner pour le faire à la perfection. Aussi, toute cette durée de seize ans pendant laquelle il suivit la méthode ordinaire, il s'efforça de garder exactement les conseils et les avis de saint Ignace dans ses Exercices ; avis qu'il appelle « additions pour bien faire oraison » et que le Père Balthasar ne négligea jamais, si peu importants qu'ils parussent. Il avait trop bien compris combien Notre-Seigneur a plaisir qu'on accomplisse sa divine volonté avec une intégrité et une ponctualité parfaites, même dans les plus petits détails ; il nous admet alors en sa présence et dans son intimité, car il aime les obéissants, et non pas ceux qui n'écoutent que leurs fantaisies. « L'Époux céleste, dit saint Bernard, ne se reposera par la contemplation sur le lit d'un cœur, que s'il le voit orné des fleurs de l'obéissance, et non pas semé des orties de la volonté propre. Jamais il ne se communiquera dans l'oraison au désobéissant, lui qui a tant d'amour pour l'obéissance qu'il aima mieux subir la mort que cesser d'obéir » (1).

§ 2

Ces mêmes raisons le firent marcher avec humilité dans les voies de l'oraison. Il ne prétendit pas s'élever d'un seul vol jusqu'à son point culminant, mais se contenta d'y monter par degrés, se plaçant d'abord au plus bas, jusqu'à ce que Dieu lui commandât de monter à un autre plus élevé. Car, selon le mot de saint Bernard, « ce n'est pas une manœuvre sûre de monter tout à coup au sommet, et de demander dès l'arrivée à baiser le divin visage, sans avoir

(1) S. Bern. Serm. 46 in Cant.

embrassé d'abord les pieds et les mains du céleste Époux » (1). Conformant sa conduite à cette doctrine, le P. Balthasar s'appliqua d'abord aux méditations et aux œuvres des trois voies purgative, illuminative et unitive; il s'efforça dans les deux premières de se purifier de ses fautes, de mortifier ses passions, de se débarrasser des autres obstacles à la conversation avec Dieu. Pour ce motif, il se gardait surtout de négliger les deux examens de conscience en usage dans la Compagnie; l'un général, sur toutes les fautes et négligences, l'autre, particulier, sur un défaut spécial, afin de l'extirper. Il marquait ses fautes sur cette matière, chaque matin et chaque soir, comparant ces deux nombres de fautes, et ceux des fautes d'un jour entier, et d'une semaine entière avec ceux du jour ou de la semaine qui précédait, afin de constater si, oui ou non, il se corrigeait. Il faisait grand cas de cet exercice : c'était à ses yeux une sorte d'oraison pratique au moyen de laquelle on apprend à se connaître, connaissance qui est la racine de l'humilité; l'examen aide encore à obtenir la pureté de cœur, disposition la plus importante au commerce familier avec Dieu.

A ce zèle pour s'examiner, il en joignait un autre, très important aussi pour faire des progrès dans l'oraison : après chaque oraison, il s'examinait et réfléchissait sur tout ce qui lui était arrivé pendant cet exercice, en bien comme en mal, afin de pleurer et de corriger ses négligences et de remercier Notre-Seigneur des bons sentiments dont il l'avait favorisé. Et pour ne pas les oublier il les notait dans un petit mémorial, et il marquait le jour, le mois, l'année et l'occasion, où il les avait eus. Or, dans ce mémorial il dit que ces vérités étaient dans son cœur comme des « braises du ciel » très propres à réchauffer sa tiédeur s'il venait à s'y laisser aller; il se les rappelait alors plus vivement et recommençait à les ruminer à l'aise pour en tirer un nouveau profit.

(1) S. Bern. Serm. 3 in Cant.

Il en tirait encore un autre avantage très précieux : c'était pour lui le moyen de persévérer constamment dans l'oraison et de suivre ce conseil du Sauveur : « Il faut toujours prier et ne jamais cesser » (1). Tout le long du jour, il repassait, en effet, les bons sentiments qu'il avait eus le matin dans l'oraison, et Notre-Seigneur, à cette occasion, lui accordait d'en éprouver de nouveaux. Il l'avoue lui-même dans le cahier dont nous venons de parler. Il se pose cette question : A quoi penser pendant la journée ? Et il répond : « A celui qui aura les yeux ouverts, l'oraison du ciel fera de toute sa journée une fête. Comme dans un palais, on donne chaque jour sa ration à celui qui est bon serviteur, ainsi Notre-Seigneur donne à ceux qui le servent fidèlement, des reliefs de sa table, des sentiments nouveaux sur ses vérités, qui les tiennent bien alimentés et heureusement occupés. Pour moi, l'expérience me fait voir que je ne suffis pas à assimiler les mets si abondants qui me sont offerts ».

On le voit : Notre-Seigneur était très libéral pour son serviteur, puisque l'abondance et la sublimité des sentiments qu'il lui donnait était telle, que, même en les repassant continuellement dans son âme, la journée entière n'était pas suffisante pour les épuiser.

C'est pour cela qu'il marchait toujours en présence de Dieu, se recueillant très fréquemment en lui-même, pour le contempler plus avidement, et s'efforçant d'être aussi recueilli sur les places que dans sa cellule. On remarqua que, de temps en temps, il fermait les yeux, sans qu'il put s'en empêcher, comme quelqu'un qui a envie de dormir, tellement il avait pris l'habitude de les fermer afin d'ouvrir plus facilement ceux de l'âme. De même, tout le temps de son noviciat et dans ses études, quand il sortait pour servir de compagnon à quelque Père, il était en oraison, et pendant que le Père remplissait son ministère, il priait. Dans ses

(1) Luc., xviii, 1.

courses, il priait aussi continuellement, et c'est pourquoi il disait : Accompagner quelqu'un, voyager, est excellent pour être toujours en prière. De cette manière, le P. Balthasar réussit à unir ensemble les deux choses qui font l'homme spirituel et l'homme d'oraison : car, d'une part, il ne suffit pas de faire une oraison longue et recueillie si pendant le jour le cœur se répand et oublie de la continuer, soit en repassant les pensées qu'on a eues, soit en ajoutant d'autres fréquentes et brèves oraisons jaculatoires ; car, comme dit Cassien, celui qui prie seulement quand il est à genoux, prie bien peu, s'il ne s'efforce pas de mettre en pratique le conseil de l'Apôtre (1) : « Priez sans cesse » (2). D'autre part, ce n'est pas assez de faire de fréquentes oraisons jaculatoires si on ne se met pas un certain temps à l'oraison recueillie : c'est là que le cœur s'enflamme et se dispose à conserver le souvenir de la présence de Dieu et le recueillement intérieur sans que les occupations de la journée puissent le refroidir ou le perdre entièrement. A ce propos, le P. Balthasar redisait quelquefois la réponse du (bienheureux) Maître Jean d'Avila, auteur de l'« *Audi Filia* ». Quelqu'un lui ayant demandé s'il suffisait de se souvenir pendant le jour de la présence de Dieu et de marcher recueilli comme lui : « Celui qui se contente de cela, dit le Maître, perdra sa partie ». Et comme on voulut savoir ce qu'il fallait de plus, il ajouta : « De longs moments d'oraison ».

Enfin, le P. Balthasar mit le sceau à toutes les diligences qu'il faisait pour s'unir à Dieu, en persévérant avec constance dans les pratiques dont nous venons de parler. Pendant les seize années qu'il suivit la voie ordinaire, il dut supporter des ténèbres spirituelles, des sécheresses, des périodes d'insensibilité, des distractions, des découragements, des afflictions et d'autres peines éprouvées de même par ceux qui suivent cette voie. Il ne perdit pourtant jamais le désir de faire orai-

(1) I Thess., v, 17. — (2) Coll. 10. c. 13.

son ; il s'y rendit toujours avec exactitude et ponctualité ; il y fut constamment appliqué et diligent, comme s'il était toujours suavement et agréablement traité ; il mettait par dessus tout sa confiance en la miséricorde infinie et en la libéralité du Dieu devant lequel il se tenait. Il était là répétant avec la Chananéenne : « Les petits chiens attendent que des miettes tombent de la table de leurs maîtres » (1). Ou bien, il imitait cet ami dont parle l'Evangile (2) : aucun refus ne le découragea, il frappa plusieurs années à la porte de Dieu, jusqu'à ce qu'il fut exaucé, admis à son commerce familier et comblé de l'abondance des dons du Ciel, comme nous le dirons au chapitre XII. Là nous verrons les fruits et les récompenses admirables de sa diligence et de ses soins persévérants.

(1) Matth., xv, 25. — (2) Luc., xi, 8.

CHAPITRE III

Le P. Balthasar commence par la méditation des mystères de l'humanité de Notre-Seigneur, auxquels il eut toujours une dévotion spéciale et dont il retira beaucoup de fruits.

Ceux qui commencent à servir Dieu et à traiter dans l'oraison avec la divine Majesté, se sont convertis en général en méditant sur la gravité des péchés, sur les terrifiantes fins dernières, mort, jugement, enfer, et les autres châtiments dont la justice de Dieu menace les pécheurs ; ils ont coutume après cela de passer à la méditation des mystères qui regardent la sainte humanité de Jésus-Christ notre Sauveur, Dieu et homme tout ensemble, notre voie, notre vérité, notre vie, principe, fin et moyen de notre salut et de notre perfection. Il a dit : « Je suis la porte, si quelqu'un entre par moi, il se sauvera, il ira et viendra et trouvera son aliment » (1). Par cette porte tous doivent entrer, les pécheurs comme les justes ; les commençants comme ceux qui progressent ou même ceux qui sont parfaits ; tous trouveront là un aliment convenable pour leurs âmes, chacun suivant ses besoins et sa capacité, aliment conforme aussi au but qu'ils prétendent en méditant ces mystères. Aux pécheurs qui réfléchiront sur tout ce que Jésus-Christ a fait et souffert pour leurs péchés, ali-

(1) Joan. xiv, 16.

ment de contrition, de pénitence, de larmes, qui les purifiera de leurs fautes et les en délivrera ; aux commençants, aliment des vertus propres à mortifier les vices et les passions, à soumettre la chair à l'esprit, les sens à la raison ; aux âmes en progrès, aliment de vérités et de vertus plus relevées qui les éclaireront et les feront devenir semblables à la lumière du matin qui croît jusqu'au plein jour ; aux parfaits enfin, aliment plus excellent encore, car ils entreront par cette porte de l'humanité sainte du Sauveur et seront admis à contempler les plus hauts mystères de la Divinité ; ils sortiront de là pour exercer en faveur du prochain les ministères et les œuvres de la plus ardente charité. Le P. Balthasar entra dès les premiers jours par cette porte, et toute sa vie il continua à entrer et à sortir ainsi. Il entra d'abord dans les secrets du cœur de l'Homme-Dieu ; de là, il monta jusqu'à la contemplation d'un seul Dieu en trois personnes ; il en sortit pour se mortifier, pour s'exercer lui-même à la pratique de toutes les vertus, et ensuite pour aller avec une ferveur admirable au secours de son prochain.

§ 1

Il prit Jésus-Christ Notre-Seigneur pour principal maître, suivant cette parole de Notre-Seigneur lui-même : « Vous n'avez qu'un maître qui est le Christ » (1). Or, Jésus-Christ, comme homme, remplit visiblement son office de Maître en enseignant à tous par ses paroles et par ses actes la perfection évangélique, et les secrets mystères de la Divinité et de la Trinité qui étaient auparavant cachés. Comme Dieu, il est chaque jour le Maître invisible qui enseigne à l'âme ses vérités, qui lui donne les lumières nécessaires pour les comprendre, et l'attrait pour désirer et pratiquer les vertus. Le P. Balthasar le prenait pour Maître de l'une et de l'autre manière, dans ses oraisons ; il le regardait d'abord comme

(1) Matth. xxiii, 10.

homme, se représentait par l'imagination les traits du Seigneur, qu'il eut le privilège plus tard de voir beaucoup plus parfaitement ; il le considérait ensuite comme Dieu, parlant au cœur de ses serviteurs dans la solitude intérieure. Sa tenue était admirable de respect, de dévotion et de tendresse pendant cette contemplation. Il se présentait, dans sa prière, à Notre-Seigneur comme un disciple aux pieds de son maître, et il lui disait : « O mon Seigneur, nous avons ici vous et moi des devoirs distincts à remplir, marqués par votre Père éternel quand il dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le » (1). Votre emploi est donc celui de maître, le mien est celui de disciple. Remplissons ces devoirs vous et moi en ce moment, si c'est pour votre gloire. Et comme c'est au maître à parler et au disciple à écouter, je garderai le silence. Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute ; pour être plus attentif, je fermerai les yeux. Et, parce que vous n'êtes pas seulement Maître mais aussi Seigneur, je vous écouterai à genoux. Et, puisque vous n'êtes pas seulement Homme, mais aussi Dieu, je tiendrai mes mains jointes et élevées ; je vous écouterai et je vous adorerai à la fois. Je recevrai votre enseignement et je ferai en même temps paraître la vénération que j'ai pour vous ; je garderai une attitude religieuse, sans me permettre aucun mouvement, quelque envie que les circonstances puissent m'en donner, afin de ne pas perdre la moindre parole d'un enseignement si salutaire. Tout ce qui me tourmentera pendant ce temps, je le regarderai et je l'endurerai comme un martyre, vous donnant en cela un faible acompte des grandes douleurs que je vous ai offert de supporter pour votre amour. En sorte que, pour résumer, je dois vous écouter en silence comme mon Maître; à genoux, comme mon Seigneur ; les mains jointes comme mon Dieu ; sans me mouvoir pour ne pas perdre une parole, et pour faire voir combien mon âme vénère votre enseignement ».

(1) Matth., xvii, 5.

Ainsi s'exprimait ce Père très dévot. Quand il parle ici d'écouter en silence, il s'adresse aux commençants et il n'entend pas faire allusion au mode élevé d'oraison qu'on appelle de quiétude et d'union, dans laquelle, les raisonnements ayant cessé, on ne fait que recevoir, en repos, les divines lumières, mode dans lequel nous verrons plus tard le P. Balthasar se distinguer. Il entend ici une manière d'écouter ordinaire et nécessaire pour prier avec attention et profit, qui exclut les distractions et les divagations de l'imagination parleuse et vagabonde : l'intelligence, dans le calme, s'applique à discourir et à méditer sur les mystères du Sauveur, sur les paroles qu'il dit dans l'Evangile, et sur les paroles intérieures qu'il fait entendre au cœur de celui qui médite bien, c'est-à-dire sur ses divines inspirations.

Grâce à la pratique de cette manière de méditer, le P. Balthasar reçut de Notre-Seigneur la faveur d'apprécier avec une dévotion spéciale toutes les paroles de ce céleste Maître. Sans doute, toutes les paroles que Dieu a prononcées depuis le commencement du monde et se trouvent dans les saintes Ecritures, doivent être crues avec la même foi, car elles émanent de la même Vérité suprême qui ne peut ni tromper, ni être trompée ; cependant le P. Balthasar apportait un respect et un soin spécial à profiter des paroles mille fois bénies prononcées par le Verbe Eternel fait homme ; il y trouvait un remède extraordinairement efficace et une puissance particulière pour tout ce qui regarde le bien de l'âme. C'est bien pour cela que Jésus lui-même avait dit que ses paroles sont « esprit et vie ». Et saint Pierre s'était écrié : « Vers qui irions-nous, Seigneur ! Vous avez les paroles de la vie éternelle » (1).

Ce qui attirait le P. Balthasar vers Notre-Seigneur, c'était l'estime et la dévotion singulière qu'il avait pour ce céleste Maître ; il regardait son Humanité sainte comme la source de toutes les richesses spirituelles ; et, dans cet esprit, il allait

(1) Jo. VI, 69.

à lui dans l'oraison pour en avoir sa part. Ce sentiment lui fut accordé un jour qu'il méditait sur ces paroles de saint Luc : « Jésus étant descendu de la montagne, une grande foule vint vers lui » (1). Le frère aîné, riche Seigneur, dit-il, est venu du ciel, on est allé à lui, et une vertu est sortie de lui qui enrichit les autres. De là vient que le Père éternel engage les justes à estimer Jésus, et c'est par son moyen qu'il les enrichit. « Il délivre, comme dit David, magnifiquement son serviteur » (2). Ce qui veut dire : il fait que dans le cœur on exalte et on estime la Rédemption et la plénitude des biens qui ont pour auteur ce Roi et Sauveur du monde. Par lui, comme dit saint Pierre : « Dieu nous a donné de grands biens et a accompli ses magnifiques promesses »(3). C'est en lui que se vérifie ce que disait le saint homme Job : « Ai-je jamais mangé seul mon pain et ne l'ai je pas partagé avec l'orphelin et l'étranger?» (4) Il est Fils de Dieu et il nous a donné à nous le pouvoir de le devenir. En lui se complut le Père céleste et par lui il se complait en nous. Il est prêtre et il nous a communiqué son sacerdoce. Il possède en lui-même toutes choses et il nous y fait participer.

C'étaient les pensées du P. Balthasar. Et il ajoutait avec douleur qu'une des ignorances les plus préjudiciables qu'il put y avoir dans le peuple chrétien, était l'ignorance de la personne du Christ et des richesses que nous avons en lui. Elle est cause de grandes nécessités, des tristesses, des défaillances, des défiances, comme si on était sans remède. C'est ainsi, par exemple, que les frères de Joseph souffraient la faim et la désolation parce qu'ils ignoraient que leur frère Joseph régnait en Egypte, qu'il pouvait disposer de tous les biens abondants de ce pays, où Dieu, comme il disait lui-même, l'avait envoyé (5).

Ces méditations et d'autres de ce genre donnèrent au P. Balthasar la plus haute idée de l'amour ardent que Notre-

(1) Luc ix, 37. — (2) Ps , xvii, 51 — (3) Petr., v. — (4) Job, xxxi, 17.
(5) Gen. xlv, 5.

Seigneur eut pour nous et qui le porta à nous combler de ses bienfaits et de ses faveurs. Il s'en expliquait par cette comparaison en termes pleins de piété et de ferveur : « Plus les rayons du soleil sont pressés, plus vive est l'ardeur qui en procède. Les rayons de l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur allaient droit au cœur de son Père éternel, pour l'amour et par l'ordre de qui il nous aima. Or, ces rayons devaient être pressés et intenses, tant il aimait son Père ; quelle doit donc être l'ardeur de son rayonnement? Il n'y a pas de langue, il n'y a pas de puissance capable de l'exprimer. C'est cette force dont le prophète disait : « Il se leva joyeusement comme un héros pour fournir sa carrière ; il partit d'une extrémité du ciel, et sa course s'acheva à l'autre extrémité. Personne ne se dérobe à sa chaleur » (1). O amour divin, qui êtes venu de Dieu, qui vous êtes abaissé jusqu'à l'homme et êtes remonté à Dieu ! Car, vous n'avez pas aimé l'homme pour lui, mais pour Dieu. Et vous l'avez tellement aimé que, si on considère bien cet amour, on ne peut résister à la douce violence qu'il fait au cœur. Qui pourra le voir à son entrée dans le monde, tendre enfant, transi de froid pour nous, et ne pas se sentir embrasé d'amour? Qui le contemplera dans le cours de sa vie, méprisé, maltraité pour nous rendre l'honneur, et ne pas l'estimer? Qui le verra, à la fin de sa vie, permettre que ses créatures le frappent de leurs mains, l'insultent, le clouent à un gibet qu'elles dressent en l'air? Qui le contemplera tout couvert de sang pour notre salut, ne se sentira pas attiré vers lui et élevé au-dessus de la terre? Si les bienfaits sont des chaînes, et les services rendus, des charbons ardents, après tous les bienfaits et les services dont le Seigneur m'a comblé, comment mon âme ne serait-elle pas toute embrasée de son amour? Et si l'amour est encore plus puissant que les bienfaits pour attirer l'amour (car celui qui fait du bien à un autre lui donne seulement une part de

(1) Ps., XVIII, 6, 7.

ce qu'il a, tandis que celui qui aime se donne lui-même en même temps que son présent et se donne sans réserve), ô mon âme, comment n'aimes-tu pas Dieu ? Comment ne te rassasies-tu pas avec Dieu ? Comment Dieu ne te suffit-il pas, lui qui suffit aux anges du ciel ? Si, dans le triste et aveugle amour mondain, les cœurs froids s'embrasent de l'amour d'un autre quand ils voient qu'ils en sont aimés, si ceux qui s'aiment sont transportés d'ardeur quand ils se voient, quelle dureté est la tienne, ô mon âme, qui, n'ayant pas aimé la première le Seigneur, ne lui rends même pas maintenant un peu d'amour pour tout l'amour dont il t'a donné tant de preuves ? Pour celui qui n'a pas son cœur entravé par une affection étrangère, ces réflexions doivent suffire. »

Elles servaient au moins à enflammer le cœur du P. Balthasar d'amour pour le divin Rédempteur qui l'avait aimé le premier ; et lui, avait bien soin de tenir son cœur libre de l'affection de toute créature, afin qu'il fut plus capable d'aimer ardemment son divin Maître. Pour y parvenir, il s'aidait encore de la considération des autres titres qui nous obligent à estimer et à aimer Notre-Seigneur. Il lui disait donc : « O Seigneur, combien ceux qui vous connaissent vous aiment ! Votre Père vous aime, l'Esprit-Saint vous aime, votre Mère vous aime, de même vos anges, vos enfants et vos amis. Ils vous aiment d'un amour tendre, et toutes vos créatures sont pleines de respect pour vous. Et moi, serais-je le seul à ne pas vous aimer ? le seul à rester froid et sans respect en votre présence ? »

§ 2.

L'estime et l'amour du P. Balthasar pour Jésus-Christ Notre-Seigneur le portait à se préparer avec soin aux fêtes principales qui ont pour objet les mystères de sa sainte Humanité : il les méditait longuement et il recevait à leur sujet des visites et des faveurs particulières : on le voit dans son mémorial où il notait les grâces que Dieu lui faisait ces jours-là. Je citerai ici deux passages seulement, qui donnent l'idée de la

diligence avec laquelle il se préparait et des faveurs qu'il recevait de Dieu. Une nuit de Noël, il était si occupé de la présence du Sauveur adoré par les Bergers, que, après la collation, étant allé prendre quelques instants de récréation avec les autres religieux du collège, « il lui vint à l'esprit, dit-il, qu'il allait se trouver avec le troupeau dont le Pasteur suprême est le Christ. Or, il est trop bon Pasteur pour laisser son troupeau tout seul, il est donc avec lui. Cette pensée me combla de consolation, car j'allais le trouver là ». Il note ensuite les desseins élevés et les désirs qu'il formait, ainsi que sa résignation à recevoir ou non les faveurs spirituelles qui s'annonçaient déjà, et il écrivait : « S'il m'arrivait cette nuit ce que j'ai désiré, ce serait une grande joie ; comme aussi j'aurai de la peine, si je ne l'obtiens pas. Mais, pour le but que Dieu se propose dans ce qu'il envoie, l'effet produit est en proportion avec la pureté. Et cette pensée me consola ».

Il éprouva un sentiment semblable le lendemain de la fête de l'Epiphanie. « Je désirais, dit-il, avoir des pensées dignes de cette fête et j'entendis intérieurement cette parole : Et si le Seigneur ne veut pas que tu les aies ? — Je répondis : Bien volontiers j'ignorerai ce que Dieu veut me cacher. Et si tu cherches à contenter le Seigneur, il ne te fait pas tort, puisque par là tu le contentes plus vite. Et je restai satisfait et consolé ». Mais Dieu ne le laissa pas dans la sécheresse et sans la dévotion qu'il désirait, tout en étant si résigné. Il lui envoya bientôt cette réflexion pieuse : en considérant la joie des Mages à la vue de l'étoile il se dit : si dans cet exil, séjour de tant de tristesse et de misère, une lumière qui vient de Dieu donne tant de joie et de satisfaction que « les rois à la vue de l'étoile se réjouirent d'une vive allégresse », que sera-ce de jouir de Dieu qui est notre lumière ? Et sans doute Dieu lui donna cette joie comme le montrent les tendres sentiments qu'il note à la suite et que nous rapporterons au chapitre VI.

Parmi les mystères du Sauveur, ceux de sa Passion et de sa mort sur la croix étaient l'objet, pour le P. Balthasar,

d'une très particulière dévotion ; il en gardait continuellement le souvenir et se plaisait à les méditer. Quelqu'un lui ayant demandé, au temps de la Passion, de quelle manière il faisait son oraison, il répondit : En entrant en oraison, les pieds bénis de mon adorable Sauveur me sont présentés et je me tiens là pour les adorer. Ainsi prosterné, je médite la leçon si élevée de toutes les vertus que ce souverain Maître fit du haut de la croix, comme du haut d'une chaire ; j'en tire de vifs désirs de me mortifier et de me crucifier moi-même, d'aimer et de secourir le prochain pour l'amour de qui le divin Maître endura tant de souffrances. Or, tel était le profit qu'il retirait de cette contemplation, que, à tous ceux qui commençaient à faire oraison il conseillait de méditer la Passion, comme source de leur progrès spirituel. Dans ses conférences ordinaires, il répétait souvent : Ne croyons avoir rien fait, tant que nous ne portons pas dans notre cœur Jésus crucifié. Il le portait, lui, et on peut entendre de cette manière ce qu'il dit d'une présence matérielle de Jésus-Christ Notre-Seigneur qui lui fut accordée, comme il l'écrit dans une note que nous citerons plus tard. Je crois cependant qu'il l'entendait surtout de la vivante image de Jésus crucifié qu'imprime dans le cœur l'amour de ce bon Maître, nous transformant en la figure qu'il prit pour nous sur la croix, nous donnant un ardent désir de vivre toujours crucifiés avec lui et pour lui, nous faisant dire comme l'Apôtre : « Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ, je vis, non, ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi » (1).

Outre cela, il trouvait des avantages à avoir toujours dans sa chambre un crucifix qu'il regardait souvent, et par lequel il reçut plusieurs fois des bienfaits signalés, des lumières sur ce qu'il devait dire à ceux à qui il parlait. Quelquefois, il demeurait transporté, et il entrait par l'ouverture des saintes

(1) Ad Gal., II, 19, 20.

plaies dans l'abîme immense de son infinie charité et de sa divinité.

Enfin, ce qu'il méditait avec une ferveur spéciale, en Jésus crucifié, c'étaient les trois compagnes qui le suivirent toute la vie, depuis la crèche, mais, en le martyrisant encore plus pendant la Passion et sur la croix. Ces trois compagnes dont il sera parlé plus au long au chapitre XLVIII étaient la pauvreté, l'humiliation, la souffrance. Le P. Balthasar se plaisait à repasser dans son esprit et à considérer en détail ce que chacune d'elles renferme. Il le regardait sur la croix tellement pauvre qu'il était dépouillé de tout, et qu'il n'avait pas même une goutte d'eau pour apaiser sa soif ; si méprisé, qu'il se trouvait entre deux malfaiteurs comme le pire des trois, et blasphémé par tous les assistants ; si accablé de souffrances que, des pieds à la tête, il n'y avait pas une partie de son corps qui n'endurât d'horribles tourments. Cette considération ne l'attendrissait pas seulement ; elle l'excitait à rechercher la pauvreté, à aimer le mépris, à embrasser la souffrance comme il le fit toute sa vie ; car il eut toujours en haute estime la croix spirituelle qui est composée de ces trois éléments : pauvreté, humiliation, souffrance.

En cela consiste, en effet, la parfaite imitation de Jésus crucifié, et ce que saint Paul appelle « porter en soi la mortification de Jésus et les stigmates de ses plaies », comme nous le verrons au chapitre suivant.

CHAPITRE IV

Le P. Balthasar s'appliqua sérieusement dès le noviciat à se mortifier en toutes choses, il continua toute sa vie, par le moyen de plusieurs pratiques de pénitence.

L'esprit de l'oraison parfaite qui arrive à traiter familièrement avec Dieu Notre-Seigneur, ne va pas sans l'esprit de la véritable et entière mortification de soi même. Celle-ci ordinairement vient la première pour disposer l'âme à prier avec fruit ; elle demeure comme une arme puissante pour vaincre les difficultés et les répugnances qui peuvent survenir pendant l'oraison ; elle reste enfin après elle comme un fruit à cueillir ; car l'oraison même y pousse et y dispose afin d'aider à mettre en pratique ce qu'elle a fait découvrir et désirer. Vous devez d'abord gravir « la montagne de la myrrhe (1) » qui symbolise la mortification et qui est amère au goût, si vous voulez passer à la « colline de l'encens », figure de la prière, très douce à l'esprit. Et parce que, sur cette colline divine, il y a « des escadrons de Philistins (2) », des ennemis qui font la guerre à ceux qui y résident et ne cessent de les molester, vous devez avoir les armes à la main pour combattre contre eux, en surmontant et détruisant tous les obstacles et toutes les difficultés qu'ils suscitent. Si vous êtes monté sur le Thabor (3), si vous êtes transfiguré, si vous avez pris la

(1) Cant., IV, 6. — (2) I Reg. X, 5. — (3) Luc, IX, 37.

ressemblance de Jésus-Christ par l'oraison, ce n'est pas pour y rester, c'est pour en descendre et accomplir « les excès d'amour », même au prix de beaucoup de mortifications et de peines, en vous faisant accompagner par sa pauvreté, son humiliation, sa souffrance, c'est-à-dire en portant la croix qui se compose de ces trois éléments.

C'est pourquoi Notre-Seigneur qui voulait rendre son serviteur parfait lui communiqua, dès le commencement, en même temps que le désir de l'oraison, la généreuse et forte résolution de se mortifier en toutes choses, le désir même de mourir, si c'était possible, d'un seul coup, à lui-même et à tout ce qui est créé, pour ne plus vivre que pour Dieu, trouver en lui le calme et le repos ; la chair éprouve de grandes répugnances, des craintes, des tremblements en face de la mortification, elle la regarde comme une croix très lourde, et plus elle la fuit, plus cette croix lui paraît terrible. Aussi est-ce faire acte de grande prudence de s'offrir courageusement à la porter sans retard et sans adoucissement. En effet, dit le Sauveur, « le royaume des cieux se conquiert par la violence, les forts et les vaillants l'emportent (1) ».

Il ne s'agit pas de vaincre les autres, mais de se vaincre soi-même et d'immoler son amour-propre. Au moyen de cette belle mort, ils évitent mille morts qu'endurent les amis du monde qui ne sont pas mortifiés ; ils obtiennent « la joie et la paix », privilège du royaume de Dieu. Aussi, le P. Balthasar avait coutume de dire : « Comme les martyrs, selon ce que l'Eglise chante en leur honneur, ont obtenu par une mort rapide et sainte la vie bienheureuse et le repos éternel ; ainsi les justes bien mortifiés, par une autre mort rapide, celle de l'abnégation, obtiennent le repos dont on peut jouir sur la terre. Mais, parce que nous n'avons pas le courage de renoncer une bonne fois à nous-mêmes, nous allons toujours gémissant, portant notre croix sans mourir sur elle, ce qui est le propre des hypocrites ».

(1) Luc, IX. 37.

§ I

Ainsi résolu à ne pas s'épargner, le P. Balthasar commença ce saint exercice et se mit d'abord avec entrain à mortifier ce qu'il y a en nous de plus enraciné, c'est-à-dire les travers de caractère. Il était, en effet, au commencement, sec et âpre envers lui et envers les autres. Mais tous ceux qui le connurent remarquèrent fort bien qu'il se corrigea et qu'il se mortifia sur ce point, de manière à rester dur pour lui-même, mais à montrer pour les autres une grande douceur et beaucoup d'amabilité. Il fit comme N. P. S. Ignace qui était d'un naturel porté à la colère, et qui, par la mortification, se transforma entièrement, si bien qu'on l'aurait cru flegmatique. A son exemple, le P. Balthasar dompta si entièrement son caractère que de rigide il le rendit très doux.

De plus, il mortifia et maîtrisa si bien l'affection naturelle et sensible pour les parents, qui a de si profondes racines dans beaucoup de cœurs, qu'il était comme s'il n'avait pas eu de père, de mère ou de famille. Jamais on ne l'entendit dire d'où il était, ni quels parents il avait; jamais il ne s'occupait de leurs affaires. Quand il alla à Rome, quoiqu'il passât à trois lieues seulement de son pays natal, il ne voulut pas y aller ni avertir ses proches de venir le voir ; il est vrai qu'il y alla plus tard, mais il y fut contraint par un ordre des supérieurs de la province, et après avoir fait valoir plusieurs raisons pour s'en dispenser.

Pour cette même raison, il ne voulut jamais rien recevoir d'eux, afin de ne pas être engagé ou obligé par là à leur rendre visite. Le religieux, disait-il, doit prendre garde toute sa vie de ne pas s'embarrasser, de ne pas s'attacher avec excès à qui que ce soit dans ce monde, parent, ami, allié; il doit être comme un second Melchisédech, sans père, sans mère, sans parent qui puisse lui faire perdre le privilège de sa liberté religieuse.

Le P. Balthasar eut grand soin aussi de mortifier ses sens et de ne leur donner satisfaction en rien. Il maîtrisa supé-

rieurement la curiosité de la vue ; durant son séjour à Rome, où il y a tant de choses à voir, il ne voulut pas les visiter, et, pendant que les autres s'y rendaient, lui restait en prière devant les corps saints qu'il était allé vénérer. Pendant qu'il était recteur à Médina, on remarqua que, à la procession du T. S. Sacrement, il tint ses yeux constamment fixés sur la sainte Hostie, sans jamais les en détourner pour regarder par exemple les danses [religieuses] et les autres choses propres à la fête qui pouvaient exciter sa juste curiosité.

Lui-même, dans une occasion, fut amené à raconter que, se trouvant présent à une séance de la sainte Inquisition, à Valladolid, il se trouva placé de telle manière qu'il ne pouvait regarder l'estrade où se tenaient les inquisiteurs et les accusés, sans voir d'abord les dames placées sur une autre estrade devant la sienne. Il en redouta les inconvénients ; aussi, sortit-il de sa poche une statuette de la Très Sainte Vierge qu'il portait toujours sur lui et se mit à fixer les yeux et le cœur sur elle, si bien que, pendant les sept heures de séance, il ne les détourna pas une seule fois, et qu'il ne sut rien de ce qui s'était passé, comme s'il avait été absent.

Il eut soin de même de mortifier le sens du goût : quand il trouvait un aliment qui lui convenait, c'était une raison de n'y pas toucher, ou du moins de laisser le meilleur, car, disait-il, il est bien de s'en priver pour Dieu. Il ne permettait pas que, à table, on eut des attentions particulières pour lui, et si on lui présentait un mets plus soigné, il le donnait à ses voisins. Si la portion qu'on lui servait était meilleure que celle de son voisin, il changeait avec lui, et prenait la moins bonne. Lorsqu'il pouvait, sans être remarqué, s'emparer du pain le plus mauvais ou le plus dur, il mettait son morceau, meilleur ou plus tendre, devant le Père qui était près de lui. Il ne voulut jamais garder dans sa chambre aucune de ces douceurs qu'on lui envoyait assez souvent, et il ordonnait de les porter aux malades.

Quand il était malade lui-même, au plus fort du manque d'appétit, il s'efforçait de manger ce qu'on lui servait, parce

que, alors, manger était tourmenter le goût. Les remèdes amers et les boissons de pharmacie, si répugnantes qu'elles fussent, il les prenait lentement jusqu'à la dernière goutte, il les gardait même et les retournait dans sa bouche pour savourer plus à loisir leur amertume. Une fois, pendant qu'il était malade, on lui servit un poulet qui n'avait pas été vidé ; or, malgré son goût affreux, il en mangea pour se mortifier, jusqu'à ce que le Frère qui le lui avait porté s'en rendit compte et le fit disparaître. Ces mortifications, il tâchait de les faire sans que les autres s'en aperçussent, pour éviter l'honneur de passer pour un homme mortifié. Mais il ne pouvait pas les dissimuler, car déjà tout le monde les remarquait. Un jour, dans une auberge, il lui arriva de trouver à peine un œuf pour toute nourriture : or, il le laissa tomber par terre, comme sans le vouloir, mais en réalité, au jugement de son compagnon qui s'en aperçut fort bien, afin de se mortifier même dans ce très maigre repas.

Il était ennemi des parfums, excepté à l'église et dans la chambre des malades quand c'était nécessaire. Et pour se mortifier, pendant qu'il était supérieur, il nettoyait lui-même les endroits retirés de la maison.

Dans sa chambre, il cherchait ce qui pouvait le gêner et le mortifier. A Avila, pour un certain temps, il en choisit une si petite qu'on pouvait à peine s'y remuer et qu'il avait dû mettre son bréviaire et d'autres petits livres sur une planche qui servait de table. Il ne s'asseyait jamais sur une chaise à dossier, ni à un endroit où il put s'appuyer, même pendant ses convalescences, quand il aurait eu besoin d'un peu de repos. Aussi n'avait-il dans sa chambre qu'un simple tabouret de bois sans appui.

Il traita sévèrement son corps : car, disait-il, « lorsqu'une âme est blessée de l'amour de Jésus crucifié, elle n'est pas satisfaite si son corps n'est pas aussi blessé. Les cœurs se ressemblent, étant également blessés l'un et l'autre ; il faut bien que le corps ait aussi sa ressemblance avec celui de l'Homme-Dieu, meurtri et torturé. Aussi, dans le cas où son

Seigneur ne lui envoie pas des douleurs et des infirmités corporelles, c'est au disciple à se tourmenter et à se blesser de sa propre main ». Et le saint homme faisait ainsi. En effet, N. P. S. Ignace, dans ses Exercices, ayant vivement recommandé à ceux qui prétendent faire oraison l'usage des pénitences extérieures, on vit fleurir parmi ses enfants, avec le goût de l'oraison, le goût et la pratique de la mortification : usage quotidien du cilice, discipline de plus d'un quart d'heure matin et soir, coucher sur une planche, faire un seul repas par jour, rester les bras en croix des heures entières, prendre la discipline au réfectoire pendant un *miserere* ou deux, et autres saintes inventions d'un amour qui embrasait les cœurs des religieux et les portait à se persécuter et à se maltraiter, avec une pieuse émulation, pour se surpasser les uns les autres. Ceux qui ont connu le P. Balthasar Alvarez assurent qu'il les devançait tous. Comme il fut presque toujours supérieur, il était plus libre pour faire de plus grandes pénitences. Il se maltraitait si vigoureusement des pieds à la tête avec la discipline, que les novices de Médina disaient, avec un peu d'exagération, qu'il faisait trembler toute sa chambre. Il fallut que le P. Provincial lui fixât des limites ; et ses confesseurs, le voyant dépérir à force de tourmenter son corps, avec des cilices, des abstinences, le sommeil sur une planche, l'obligèrent aussi à se modérer, afin de ne pas ruiner entièrement sa santé et sa vie même, comme c'était arrivé à plusieurs autres religieux de la Compagnie.

§ 2

Il ne se contentait pas de mortifier de la sorte ses sens ; il mâtait surtout sa propre volonté, mortification la meilleure et la plus utile pour faire progresser l'esprit et la vertu, et pour devenir en tout conforme à la volonté de Dieu, ce qui est le sommet de la perfection. A ce sujet, Notre-Seigneur lui donna un sentiment qu'il fait connaître dans ses notes en parlant de lui à la troisième personne : « Il comprit que Notre-Seigneur

ne veut pas que nous prenions goût aux choses de ce monde, parce que c'est vers elles que va notre propre volonté et il ne veut pas que nous fassions ce que notre propre volonté nous dit, mais le contraire ; il ne veut pas que nous prenions plaisir à quoi que ce soit, si ce n'est à ce qui nous vient du ciel par sa main. Le potier pulvérise l'argile, la foule aux pieds et la pétrit jusqu'à ce qu'elle soit molle et douce ; de même Notre-Seigneur qui est si délicat dans ses ouvrages, veut que notre volonté soit entièrement soumise à la sienne, et pour cela, il la brise et la retourne, jusqu'à ce qu'elle soit bien assujettie, traitable et douce, comme un cheval entre les mains de son cavalier. S'il ne s'agissait que de faire un vase grossier, il ne serait pas nécessaire que l'argile fut si finement pétrie. Cette personne, ajoute le Père, ayant compris ce grand mystère, fut dans l'admiration, et elle sut par expérience que, par ce moyen, Dieu lui avait fait de grandes grâces ».

Ces paroles veulent dire sans aucun doute que, ayant mis en pratique l'avis que Dieu lui donnait, il en recueillit de grands fruits. C'est pourquoi il mortifia vigoureusement sa volonté, même dans des choses bonnes qui en auraient empêché de meilleures : on l'a vu plus haut, par exemple, à propos des désirs qu'il avait de faire oraison et de fuir, pour avoir plus de temps à y consacrer, le commerce avec le prochain. Lorsque, éclairé d'en haut, il comprit que ces désirs venaient de l'amour-propre qui cherche son repos et sa consolation, et non pas purement le service de Dieu, il les dompta et les mortifia de telle manière que, depuis, il se livra volontiers au ministère auprès du prochain, parce qu'il lui sembla que par là il servirait mieux Notre-Seigneur comme il le désirait. Ainsi méditant un jour sur ce que saint Paul disait en versant des larmes : « Il y en a beaucoup qui sont ennemis de la croix de Jésus-Christ (1) », le P. Balthasar s'écriait en s'adressant au divin Sauveur lui-même : « Dès maintenant,

(1) Philipp. III, 18.

Seigneur, je déclare que je ne veux pas mettre mon contentement à me ménager un peu de temps pour l'accomplissement de mes désirs, même légitimes, mais à me sacrifier pour vous ; non à recevoir de vous plus que ce que j'ai, ni santé, ni commodités de la vie, mais à mettre tout cela à votre service. Plus vous daignerez en user, plus je me tiendrai pour favorisé, afin d'être ami de votre croix et d'essuyer les larmes de votre Apôtre. Non, je ne veux plus mettre ma satisfaction à faire ce que je veux, mais ce que vous voulez, et j'aime mieux cesser de vous offrir, que de dérober le temps pour le faire ».

C'est ainsi qu'il avait le courage de renoncer à ses goûts et aux délices spirituelles pour donner plus de satisfaction à Dieu en faisant sa sainte volonté. Par la même occasion, il combattait aussi son propre jugement, son honneur, sa réputation et, en général, toute affection aux créatures qui aurait pu refroidir son ardent amour du Créateur. Un Père qui le connaissait intimement raconta que, l'ayant vu, plusieurs jours de suite, l'air préoccupé comme quelqu'un qui désire une chose ou a quelque peine, lui en demanda la raison : « Je m'efforce, répondit-il, de gagner sur moi, de vivre comme si j'étais dans les déserts d'Afrique, et de rendre mon cœur dégagé des choses et des personnes, de rester enfin totalement privé des créatures comme si, en réalité, j'étais dans la solitude. » Il y parvint comme nous le verrons, et c'est une preuve de sa continuelle et fervente mortification intérieure et extérieure. De fait, il se combattait et se renonçait sans cesse, non seulement dans les grandes choses, mais dans les menus détails de la vie. Car, disait-il, la mortification consiste essentiellement à se mortifier en tout, même dans les plus petites choses ; il s'agit d'être en règle et d'être parfait dans son état, sans doute, mais dans les petits détails de cet état. C'est ainsi que l'Epouse des Cantiques avait les mains parfumées de myrrhe et même les doigts, jusqu'aux extrémités (1).

(1) **Cant. v, 5.**

Celui qui en arrivera là pourra dire « tout est consommé (1) ». J'ai fait tout ce que la volonté de Dieu voulait de moi ; tout ce qui s'y opposait, je l'ai évité, j'ai fait tout ce qui dépendait de moi. C'est ce qui lui arriva à lui-même, car, avec cette mortification continuelle, il fit disparaître les obstacles à son progrès spirituel, il vainquit ses passions, obtint une parfaite liberté d'esprit, une maîtrise absolue de lui-même et de ses affections, telle que personne ne le vit plus ni troublé, ni ému. S'il fallait reprendre quelqu'un, il le faisait sans émotion, mais d'un ton sévère. Puis, aussitôt, il reprenait son air calme et serein, comme si rien ne s'était passé. Les passions qui étaient pour lui auparavant un obstacle ne contrariaient plus, mais servaient au contraire la raison en tout ce qu'elle commandait. Ce qui est un grand miracle, disait-il, car, par sa puissante vertu, les ennemis qui auparavant nous ruinaient, nous aident maintenant et nous servent.

C'est sa mortification qui donnait à son maintien extérieur cette aimable et religieuse gravité qui respirait la sainteté et faisait impression sur ceux qui le regardaient. Il avait, en effet, une modestie admirable, le visage d'un pénitent et d'un homme absorbé en Dieu, les yeux prêts à pleurer, une gravité non pas déplaisante, mais aimable, car elle était tempérée par un air heureux, sans aucun indice de tristesse, quelques peines qu'il éprouvât. Beaucoup de personnes sérieuses disaient que le Père leur faisait du bien, non seulement par ses paroles, mais même par sa seule présence, tant étaient grandes la sainteté et la modestie qui brillaient en sa personne. En lui s'accomplissait cette parole de Job : « La lumière de mon visage ne tombait pas à terre » (2), parce qu'il ne se permettait rien qui put le faire rougir, ni qui fut en désaccord avec la gravité et l'autorité de sa personne. C'est l'effet de la mortification parfaite, qui rend l'homme entièrement

(1) Jo. XIX, 30. — (2) Job, XXIX, 24.

maître de ses affections intérieures et de ses mouvements extérieurs.

Finalement, d'après les véhéments désirs du P. Balthasar d'avoir toujours son âme unie à Dieu par l'amour et par un commerce intime continuel, on peut juger de l'ardeur et du zèle qu'il mettait à se mortifier lui-même : car « l'amour est fort comme la mort et dur comme le tombeau (1) », pour détruire, renverser et défaire tout ce qui s'oppose à l'union avec l'objet aimé. Il est si libéral que, si élevé que soit le prix qu'on lui demande pour le mettre en possession de ce qu'il aime, il ne refuse rien, fût-ce la chose la plus coûteuse, la plus pénible, la plus amère. Le P. Balthasar appliquait à cela ce qui est dit de Sichem (2). Il désirait vivement épouser Dina qu'il aimait d'un amour passionné, et il disait au père et aux frères de cette jeune fille : « Tout ce que vous me demanderez, je vous le donnerai ; augmentez la dot, dites quelles arrhes et quels bijoux vous voulez, je vous les accorderai volontiers, pourvu que vous me la laissiez prendre pour femme. » Et ce qu'il offrait, il le donna : car les parents de Dina ayant exigé que tout le peuple de Sichem acceptât la circoncision, l'amour du jeune homme le rendit éloquent et il persuada à tous ses gens d'accepter. Ainsi celui qui désire vraiment s'unir à la divine Majesté s'offre généreusement à donner tout ce qui lui sera demandé et il croira encore avoir fait bien peu.

Or, Notre-Seigneur demande comme conditions principales de la circoncision spirituelle du cœur, la parfaite mortification de l'amour-propre et de tout le peuple des appétits et des passions. Il faut donc s'offrir à tout cela et être assez maître de soi pour faire accepter avec plaisir par toutes les puissances de l'âme et par les sens corporels la circoncision et le retranchement de tout ce qui est superflu, et, de cette maîtrise de soi, il faut s'honorer et se prévaloir, s'estimant

(1) Cant. VIII, 6. — (2) Gen. XXXIV, 11.

très heureux de ressembler le plus possible à Jésus-Christ Notre-Seigneur, à ses apôtres et à ses disciples. Dans cet ordre d'idées, le P. Balthasar, méditant un jour ces paroles de saint Jean : « Il y avait près de la croix de Jésus, Marie, sa Mère, et la sœur de sa Mère, etc. (1) », eut une pensée : « Jésus-Christ ayant été attaché à la croix, les siens se sont fait un honneur d'être près d'elle. Et plus ils sont près, plus leur honneur est grand, et plus grand leur profit. Ce désir leur est venu de l'Esprit de Jésus-Christ qui opère en eux ce qu'il a opéré en lui. Lui, il est sur la croix, sa Mère et les justes sont près d'elle, sa Mère plus près que les autres. Les pécheurs en sont éloignés, et c'est pour cela, comme dit David, que « leur salut est loin d'eux » (2).

(1) Jo. xix, 25. — (2) Ps. cxviii, 115.

CHAPITRE V

Le P. Balthasar Alvarez fait les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Il les garda toujours à la perfection.

Comme l'institut de la Compagnie de Jésus oblige ses religieux à traiter avec toutes sortes de personnes, même avec des gens très pervers, des hérétiques et des infidèles, dans le but de les ramener à Dieu et de sauver leurs âmes, il a réglé, avec l'approbation du Saint-Siège, et du saint Concile de Trente que les novices seraient sérieusement éprouvés, non seulement une année, comme dans les autres ordres religieux, mais deux années entières à la fin desquelles ils font les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Ces vœux, sans être solennels, suffisent pour rendre vraiment religieux, comme l'a défini et déclaré une bulle de Grégoire XIII ; par suite, ils sont obligés, autant que cela dépend d'eux, à vivre toujours dans la Compagnie, en observant les vœux de la manière qui est déterminée dans les règles. Conformément à ces dispositions, le P. Balthasar ayant fini ses deux années de noviciat, en 1557, pendant qu'il étudiait à Avila, prononça ces trois vœux avec une grande consolation de son âme fervente, et s'offrit libéralement à servir pour toujours Notre-Seigneur dans l'état où il l'avait appelé. Il s'y trouvait si content et si satisfait, que le gant ne va pas mieux à la main, ni le sabre à son fourreau : l'institut de la Compagnie s'ajustait parfaitement avec son propre esprit. Cepen-

dant, la perfection ne consiste pas à faire à Dieu de grandes promesses, mais à les accomplir excellemment ; il s'agit donc de voir avec quelle perfection notre saint homme garda ses trois vœux pendant toute sa vie. Le chapitre qui précède où nous avons parlé de sa mortification, peut déjà en donner une idée. parce que, comme dit saint Thomas (1) : le but de ces trois vœux est de faire disparaître les obstacles principaux qui s'opposent à la perfection évangélique, savoir : l'amour du bien-être et des plaisirs sensuels, l'envie d'avoir des richesses et des avantages temporels ; enfin, la liberté orgueilleuse de la volonté et du jugement propres dans le gouvernement de soi-même. Ces obstacles ne seront pas enlevés si on se contente d'abandonner les choses extérieures, il faut, de plus, une sérieuse mortification pour les déraciner entièrement du cœur et obtenir excellemment les vertus de pauvreté spirituelle, de chasteté, d'obéissance, trois vertus qui les détruisent et les anéantissent.

§ I. — Chasteté du P. Balthasar

Le P. Balthasar s'appliqua toute sa vie à pratiquer la vertu de chasteté ; il la garda avec la perfection qu'indique notre règle, c'est-à-dire, en s'efforçant d'imiter la pureté des anges par la pureté de notre corps et de notre âme. Il prit pour cela tous les moyens propres à la défendre, à la conserver et à la perfectionner. Et, comment n'aurait-il pas eu une pureté angélique, celui que nous avons vu traiter si rigoureusement son corps, afin de le rendre soumis à l'esprit et d'empêcher les sens de se révolter contre la raison ? Comment n'aurait-il pas eu des pensées très pures, celui qui mortifiait si bien sa vue que, pour ne pas voir les femmes placées devant lui à une séance de l'Inquisition, il tint, comme nous l'avons dit,

(1) 2, 2, Q. 186, art. 7.

ses regards fixés, durant sept heures, sur une statuette de la Vierge qu'il portait sur lui? Pouvait-il ne pas être pur le dévot serviteur de la Vierge très pure et mère de la pureté, lui qui aimait tant à penser à elle ? Ne devait-il pas remporter la victoire sur les tentations contraires, celui qui avait à sa portée l'arme la plus puissante contre elles, la prière continuelle et fervente? Le Père lui-même fut amené un jour à avouer que Notre-Seigneur lui avait fait la grâce de ne pas éprouver des inclinations ni des mouvements sensuels, parce qu'il se tenait continuellement fervent et recueilli en la divine présence. De fait, celui qui considère sans cesse que Dieu le regarde, en tout lieu, si retiré qu'il soit, se garde bien de faire la moindre chose indigne de la présence de Dieu. Il monta donc jusqu'aux trois degrés que lui-même assigne à cette vertu, suivant l'enseignement de saint Bonaventure (1) : Le premier est une résolution ferme de ne pas offenser Dieu en cette matière, ni gravement, ni même vénièllement, en résistant avec un grand soin aux mouvements et aux pensées sensuelles. Le second consiste à avoir les sens tellement soumis à l'esprit qu'on soit tenté rarement ou faiblement, qu'on remporte facilement la victoire, si on ne se laisse pas vaincre par sa faute. Le troisième consiste à avoir les passions tellement domptées qu'on les sente à peine ou qu'elles soient très faibles ; d'avoir une telle horreur de pareilles matières que, si on est obligé d'en entendre parler ou d'en parler soi-même, on n'en soit pas plus ému que s'il s'agissait de pierres ou de boue. On ne parvient à ce degré que grâce à un secours particulier de Notre-Seigneur; il l'accorde à quelques-uns de ses élus, et il en favorisa le P. Balthasar, bien que, auparavant, il ait eu à lutter courageusement contre les tentations.

Pendant un de ses voyages, une femme jeune et d'extérieur agréable le rencontra seul et l'attaqua comme un nouveau

(1) De processu, 6, relig. c. 40.

Joseph. Il eut promptement recours à la prière, selon son habitude, et, dans ce refuge sacré, il put, non seulement échapper au danger, mais même gagner cette femme à Dieu, la faire repentir de sa faute et la conduire au tribunal de la pénitence. Cette victoire ne le rendit pas présomptueux ; au contraire, avec un humble sentiment de sa faiblesse, il se mit à garder le trésor de sa chasteté, et à fuir même la plus légère occasion de la ternir. En exprimant ses sentiments de crainte à ce sujet, il disait : « Quelqu'un qui serait suspendu du haut d'une tour par un simple fil de laine est moins en danger de tomber qu'un homme dans les occasions n'est en danger de perdre sa pureté ». Le même Dieu qui donna à son serviteur la grâce de la chasteté, lui enseigna aussi les soins qu'il devait prendre pour la conserver, et lui fit avoir à ce sujet les pensées suivantes sur la misère humaine (1). « Le Seigneur t'ayant montré, il y a quelques jours, les abîmes de ton néant, et l'expérience t'ayant fait voir le néant que tu es, comment peux-tu te scandaliser des fautes du prochain, ou cesser de veiller sur toi pour ne pas tomber ? » Il apprit donc, à la suite de cela, à veiller avec un soin extrême à n'être jamais seul avec une femme ; et s'il allait en visiter quelqu'une, il ne s'asseyait pas avant qu'on eût porté un siège pour son compagnon. Comme il traitait avec beaucoup de dames pieuses, il disait qu'avec celles-là il fallait être encore plus sur ses gardes : l'amour spirituel peut aisément franchir les limites et se changer en affection charnelle, comme le bon vin en vinaigre amer. On ne s'en aperçoit pas jusqu'à ce que les volontés soient tellement liées l'une à l'autre, qu'elles aiment mieux, bien qu'avec regret, désobéir à Dieu, que se contrarier mutuellement et se faire de la peine, et il leur semble que ce serait mal agir ; le démon vient alors achever de faire jaillir la flamme, d'enchaîner et d'aveugler.

Le serviteur de Dieu avait pareillement grand soin d'être

(1) 11 août 1575.

très modeste dans la solitude, au coucher et au lever... Il disait qu'il était très important de se tenir décemment et pieusement pendant la nuit, car si les religieux ont toujours le désir de souffrir pour Dieu, quelles mortifications plus menues peuvent-ils s'imposer que de rester, par exemple, convenablement quoique plus légèrement couverts pendant les chaleurs ? S'ils ne s'habituent pas à cette angélique décence, il leur sera difficile de la garder dans les accès de fièvre ou dans la solitude.

§ 2. — Pauvreté.

Le P. Balthasar fut très ami de la sainte pauvreté, afin d'imiter celle du divin Sauveur au sujet de laquelle il eut de belles pensées comme nous le verrons. Il avait l'intime persuasion qu'en elle consiste essentiellement la vie religieuse : « Que personne, avait-il coutume de dire, ne se fasse illusion, qu'il ne se laisse pas séduire par les sentiments, les lumières, les délices spirituelles dont il jouit, s'il ne fait pas bon visage devant le remède amer de la pauvreté évangélique. Or, le religieux connaîtra qu'il l'aime, s'il aime en même temps ses compagnons : la faim, le froid, le mépris, car celui qui cherche, en portant un habit, à se faire honorer, au lieu de chercher à être regardé comme vil, celui-là n'aime pas la pauvreté. Celui qui, ayant soif, ne sait pas la supporter un peu, mais qui va se désaltérer aussi promptement que l'animal se précipite vers l'eau, celui-là ne s'applique pas à être pauvre ; celui qui veut que rien ne lui manque et passer cependant pour religieux, celui-là est dans l'illusion ».

C'est suivant cette pensée qu'il pratiquait la pauvreté : il choisissait ce qu'il y avait de moins bon, pour la table, le vêtement et les choses d'usage dans la chambre. Même à la sacristie, on remarqua qu'il avait soin de prendre l'ornement le plus pauvre qu'il trouvait à sa disposition, pour dire la messe : « La vanité, disait-il, et la recherche de soi-même peuvent se glisser jusque-là ».

Il était bien aise de manquer du nécessaire : il ne voulut jamais rien demander, ni même rien accepter de la part de nombreuses dames qui le voyaient; c'était en partie pour garder la pauvreté, et en partie pour rester plus libre, car recevoir c'est un peu se faire l'esclave de celui qui vous donne. Et, dit ici saint Jérôme, il semble que les séculiers s'indignent si on refuse ce qu'ils vous offrent, mais d'autre part, ils estiment celui qui n'accepte pas ; car elle est grande la force de la vraie et sainte pauvreté. Il ne voulut jamais mettre un habit neuf : il voulait qu'il fut d'abord porté par d'autres, et après qu'on s'en était servi quelque temps, il s'en couvrait. De même pour les souliers ; il fallait qu'ils eussent été un peu usés par un autre, avant qu'il les acceptât. Les belles conférences qu'il faisait n'étaient écrites que sur l'envers d'anciennes lettres, pour économiser le papier blanc. Dans sa chambre, des objets nécessaires manquaient : il aurait eu besoin, par exemple, d'avoir à sa disposition des « Concordances », il disait : J'aime mieux faire quelque pas de plus et aller à la bibliothèque, par amour de la pauvreté, que de les avoir chez moi. Il n'avait d'autre siège qu'un petit escabeau ou une chaise de bois sans dossier, et lorsqu'il recevait la visite de quelque grand seigneur, il lui disait : prenez place sur ce petit banc, puisque vous êtes dans une maison de pauvres ; il y aura chez vous assez de chaises pour vous asseoir au retour; et eux s'édifiaient de cette pauvreté plus que s'ils avaient trouvé sa chambre remplie de chaises impériales.

A Médina, on lui fit une fois l'aumône d'une chaise de velours; en la recevant il dit qu'il la mettrait dans la pièce la plus honorable de la maison, et il l'envoya à la cuisine où elle resta jusqu'à sa complète usure. Il voulait par là rappeler aux novices qui allaient aider le cuisinier, qu'ils devaient prendre une manière de vivre opposée à celle du monde et estimer peu ce qu'il estime beaucoup.

Il n'aimait pas à se charger de choses curieuses, même utiles, d'images, de reliquaires, d'estampes, d'Agnus, de

chapelets, et d'autres choses semblables, car le cœur du religieux peut s'y attacher plus que de raison, comme on le voit lorsqu'on les lui enlève. Et quand même ce serait pour donner à d'autres, il vaut mieux s'épargner ce travail et cette charge, afin que le cœur soit plus libre de chercher sa consolation en Dieu seul. Ceux qui par amour de la pauvreté se privent de ce qui leur conviendrait, expérimentent, disait-il, la vérité de ces paroles de David : « Mon âme a refusé de recevoir de la consolation, je me suis souvenu de Dieu et j'ai été consolé » (1). Ceux qui cherchent leurs commodités seront privés de ce stimulant pour se souvenir de Dieu et recevoir sa consolation. De là il concluait que l'amour de Dieu et la confiance en sa providence sont les remèdes faciles et efficaces de la pauvreté : car à celui qui aime vraiment Dieu, rien ne manque, non seulement parce qu'il a chez lui assez de biens, mais parce qu'il n'en a pas le désir dans son âme. Pour celui qui n'a envie de rien de ce qu'on vend sur la place, tout ce qu'elle contient est du superflu. Quand on aime Dieu en vérité, on perd l'amour des autres choses, et on veut ne pas avoir d'autre amour, et pour le posséder on fait peu de cas de tout le reste. Dieu refuserait-il un morceau de pain à celui qui n'a faim et soif que de lui ? Il a dit : « Cherchez d'abord le royaume des Cieux et sa justice et tout le reste vous sera donné par surcroit ». Pourra-t-il hésiter à croire cela l'homme qui connaît la tendresse paternelle de Dieu et les moyens qu'il a pris afin de délivrer des soucis temporels ceux qu'il a choisis pour le servir selon ses volontés ? Ainsi craignons Dieu, aimons-le, car, dit le psalmiste : « Rien ne manque à ceux qui le craignent » (2).

§ 3. Obéissance.

Le P. Balthasar avait une grande estime de l'obéissance, il y voyait une direction infaillible de Dieu qui délivre l'âme

(1) Ps. LXXVI, 3.4. — (2) Ps. XXXIII, 10.

de tous ses doutes et perplexités ; elle lui donne en effet une règle sûre, toutes les fois qu'il n'y a pas péché, il suffit de suivre le jugement et l'ordre d'un homme qui est près de nous, à qui nous avons confié notre conduite avec la persuasion que Dieu nous guidera par lui. Il peut arriver souvent qu'il soit inférieur aux autres, en science, en vertu et en expérience, mais on est toujours malgré cela en sécurité en lui obéissant ; car ce qui fait que l'obéissance est une direction sûre, ce n'est pas la sagesse, la bonté, l'habileté que peut avoir le supérieur, c'est l'ordre et la disposition de Jésus-Christ. Que Notre-Seigneur descende dans l'Hostie consacrée, cela ne dépend pas de la vertu et de la dévotion du prêtre qui consacre, mais de la volonté de Notre-Seigneur qui l'a ainsi réglé. De même quand il vous a mis au cœur la volonté d'entrer en religion pour vous soumettre à un supérieur, il savait bien qu'il vous arriverait d'avoir peut-être un supérieur ignorant et de peu de vertu ; cependant il a voulu que vous lui soyez soumis, parce qu'il saura bien trouver le moyen d'empêcher ce manque de science et de lettres de vous être nuisible, de faire au contraire qu'il vous soit utile, en sorte que sa direction sera le moyen de vous enrichir. Aussi celui qui distingue entre supérieur et supérieur, se soumettant à l'un et non pas à l'autre, a une obéissance suspecte, comme l'on aurait une foi suspecte si on ne voulait se prosterner pour l'adorer que devant un crucifix d'or ou d'argent et non pas devant un crucifix de bois, puisque la raison d'adorer l'un et l'autre est la même.

Le Père Balthasar concluait de là qu'un des plus grands bienfaits que nous recevions en religion, c'est celui de l'obéissance, et cette direction sûre de Dieu en toutes choses, si petites soient-elles. Il n'y a pas « de chemin de Samarie au Jourdain » (1) qui soit si parsemé de bijoux, de vases et de

(1) 4 Reg. 7.15.

vêtements précieux que le chemin de l'obéissance religieuse n'est parsemé d'excellentes vertus. Lorsque l'âme commence à sentir ce qu'est la conduite de Dieu, alors elle commence aussi à estimer beaucoup l'obéissance qui lui en assure les divins avantages : elle sent combien l'obéissance l'honore, l'enrichit, la fait progresser, grâce au Seigneur qui l'a appelée et convertie à lui, selon cette parole de David (1) : « Le Seigneur me conduit et rien ne me manquera ; il m'a amené dans d'excellents pâturages, près d'une eau délicieuse ; il a transformé mon âme ».

Le P. Balthasar appuyait sur ces vérités, son obéissance, la consolation et le progrès qui en dérivaient. Dès le noviciat, il s'efforça de rendre son obéissance parfaite, imitant celle des saints Pères qui laissaient une lettre commencée pour se rendre là où ils étaient appelés. Il garda ce zèle de l'obéissance toute sa vie, et il aurait regardé comme un grand désordre d'attendre même un moment pour exécuter un ordre donné et répondre au Seigneur qui l'appelait. Etant supérieur, il était le premier aux exercices communs, et s'il allait dans un autre collège, il était humblement soumis à son supérieur. Une fois, dans un collège autre que le sien, il voulut aller dire la Messe hors de la maison ; on lui dit, de la part du supérieur, de ne pas le faire, il se soumit à l'instant sans dire une parole, bien qu'il n'y eut d'autre inconvénient que celui de paraître inopportun au supérieur. A un Père, Visiteur de la Province, il obéit ponctuellement en deux circonstances très graves où son honneur et sa satisfaction personnelle étaient en question, comme nous le verrons plus tard.

Il disait que les religieux vivant sous l'obéissance peuvent, s'il leur plaît, jouir jusqu'à la mort du précieux privilège de n'entreprendre ou de ne laisser les choses par leur propre volonté, mais par celle de Dieu, ce qui est certes grandement

(1) Ps. 23, 1.

précieux. Que celui qui est préoccupé de l'ordre du jour, ou qui est fâché de savoir à quelle heure il fera telle et telle chose, prenne pour remède de dire à son âme : « N'es-tu pas satisfaite de savoir à quelle heure Dieu veut que tu te lèves ? de savoir comment il veut que tu t'habilles, que tu soutiennes ta vie ? Le meilleur traitement va-t-il devenir le tourment le plus cruel ! Comment l'or s'est-il terni et a-t-il perdu son éclat ? Qui t'a forcé à te lier quand tu étais libre ! Le même Esprit qui dissipa tes illusions, te conduisit à l'obéissance comme à un grand trésor, et maintenant tu ne l'estimes plus ! Dieu envoya Ananie à saint Paul, et toi tu n'y penses plus! Comment es-tu tombée, étoile du matin ? »

Il avait été frappé par ces paroles de saint Raphaël à Tobie, quand son père et lui s'étonnaient de ce qu'un ange eût tant fait pour eux : « Quand j'étais avec vous, j'y étais par la volonté de Dieu. » (1) Là-dessus il disait que dans la maison de Dieu il n'y a rien de vil. Et dans ses notes il dit de lui-même : « J'ai mis mon bonheur dans la pensée que Dieu peut vouloir se servir de moi dans tous les plus bas emplois de mon ordre. Et quand ai-je mérité qu'il daigne se servir de moi, m'employer à son service, quand ce serait à faire des briques ? J'estime si haut cette faveur qu'il n'y a pas d'office assez bas où il puisse m'employer, pour que je ne le préfère à toute satisfaction. Celui qui veut se servir d'un autre veut contracter envers lui quelque obligation. Or, quelle grandeur peut être conférée à nos âmes et nous donner autant de joie que de savoir que Dieu veut se servir de nous pour s'engager envers nous ! » Et il dit ailleurs : « Quel mérite y a-t-il à prêcher si Dieu ne le veut pas ! Quelle humiliation y a-t-il à laver la vaisselle si Dieu le veut ? Quel mérite aurai-je de me tenir caché dans un coin, si Dieu ne l'approuve pas? Enfin, puis-je m'abaisser en sortant, s'il plaît à Dieu que je sorte? »

Il n'approuvait pas que le religieux qui est sous l'obéis-

(1) Tob. 12, 18.

sance pensât : Que fera-t-on de moi demain, ou qu'aurai-je à faire ? Parce que la réponse est par trop facile : je ferai ce que l'on me commandera et ce sera ce que Dieu voudra. « Ainsi, dit-il, tout mon intérêt est de vous contenter, Seigneur. Soyez content, et moi dans le tourment ! Commandez et disposez de moi, j'attends vos ordres. S'il faut courir toute ma vie, ce sera mon contentement. » Il disait cela, parce que, à cette époque, il avait de la répugnance à voyager, soit faute de santé, soit crainte de perdre le recueillement. Mais en tout, il s'abandonna à la direction de l'obéissance, sans tenir compte de ses répugnances, regardant au contraire comme une grande gloire de les vaincre.

Ces sentiments le rendaient toujours tranquille dans le lieu et l'emploi que lui avaient assigné les supérieurs. De recteur de Salamanque devenu recteur de Villagarcia, endroit peu important, il alla très volontiers s'y enfermer, avec le désir d'y terminer sa vie si le bon Dieu le voulait. Car, disait-il, les religieux doivent rester, sans changer, dans les emplois, les occupations, les pays marqués par l'obéissance, et se souvenir de ce que l'ange dit à saint Joseph quand il s'en alla en Egypte : « Restez-y, jusqu'à ce que je vous dise autre chose » (1). En voici la raison : personne ne peut avoir une situation meilleure que d'être dans celle où Dieu l'a mis et non pas sa propre volonté. Que le religieux donc rende sa volonté plus parfaite, et tout sera fini : on pourra dire de lui : Bienheureux ceux qui entendent avec plaisir la voix de l'obéissance !

Plein de ces pensées, le serviteur de Dieu ne perdait pas courage dans les affaires compliquées et hérissées de difficultés que l'obéissance lui confiait, alors même qu'il se voyait tout à fait dépourvu de moyens pour les mener à bonne fin. Car, disait-il, des embarras où Dieu a mis le religieux, Dieu le tirera avec avantage. S'il lui donne à porter plus qu'il

(1) Matth., II, 13.

ne peut, il s'engage par là même à y suppléer. S'il commande de parler à quelqu'un qui ne sait pas, il s'oblige à le lui enseigner. Ce que je voudrais, moi, c'est qu'il me mit, de sa main, dans un emploi qui fut au-dessus de mes forces, car, par le fait même, il s'obligerait à me donner les forces qui me manquent. Et, Seigneur, puisque vous me commandez, par le moyen de l'obéissance, de parler à telle heure, j'espère votre secours, dès maintenant, et il m'arrivera par telle ou telle voie, comme il vous conviendra le mieux. Celui que l'obéissance mettrait dans un ministère pour lequel il croit n'avoir pas assez de science, d'autorité, de courage, après avoir représenté son inaptitude, qu'il ne se décourage pas : « Révélez à Dieu votre situation, espérez en lui, il agira ». Et pour gage de cette vérité, qu'il se souvienne que Dieu donna à David la prudence contre ses ennemis, une science surpassant celle de ses maîtres et une plus grande expérience qu'aux vieillards. A Josué, Dieu donna assez d'autorité pour remplacer un grand conducteur de peuple comme Moïse ; il changea le cœur de Saül et le rendit capable de parler avec la majesté et les sentiments d'un Roi. Il rendit Joseph si estimable aux yeux de Pharaon qu'il lui donna l'autorité sur lui-même et sur tous les grands du royaume. Daniel reçut de lui des lumières et une sagesse céleste qui le rendit supérieur à tous ceux d'Israël que Nabuchodonosor voulut bien choisir pour intimes ; il lui inspira les moyens à prendre pour que lui et ses compagnons devinssent aussi habiles que ce service de confiance le demandait.

Comme conséquence de tout cela, il disait que, si on va traiter avec le prochain par obéissance, on est parfaitement en sûreté. Si on l'envoyait par exemple trouver des femmes de mauvaise vie pour les convertir, il aurait en leur parlant des sentiments aussi purs que ceux d'un ange ; si au contraire il restait dans sa cellule pour suivre sa propre volonté, il y serait assailli de mauvaises pensées.

Je ne sais, en vérité, comment vous pouvez croire que vous êtes en sûreté, si vous vous éloignez de la volonté de Dieu.

Quelle sécurité peut-il y avoir loin de Dieu ? C'est bien ce que dit saint Bernard : « Quand vous trouverez-vous bien sans lui, ou mal avec lui ? » Le P. Balthasar avait fait cette expérience : quand on lui donnait un ordre, alors même que parfois le contraire eut été meilleur, il s'apercevait ensuite que ce qu'il avait fait par obéissance était le plus opportun, et pour ce motif, il appelait l'obéissance l'habile plan de Dieu. S'il semble à quelque religieux que l'obéissance dans quelque détail peut le conduire hors du bon chemin, on peut lui redire cette parole de l'Ecriture (1) : « Le juste vit de la foi ». Ce secret qu'il n'entend pas est « un mystère de foi » (2) qui assure de bons succès à celui qui donne pour base à son obéissance la foi et l'humilité, même si les moyens lui semblent inopportuns.

Aussi goûtait-il une parole que lui avait dite un P. Provincial de cette province (de Castille) : quand on lui envoyait de Rome quelque ordonnance dans laquelle on lui prescrivait clairement telle ou telle chose, il lui semblait que le ciel s'ouvrait devant lui et son cœur s'épanouissait. Si on lui disait au contraire de bien considérer l'affaire, ou de prendre le parti qu'il voudrait, il était dans une grande perplexité.

Enfin, le P. Balthasar voyait la main cachée de Dieu qui réglait toute sa conduite par le moyen de l'obéissance, et cette pensée le remplissait de joie en tout ce qui lui venait par son moyen. Il avait à ce propos quelques pensées et quelques sentences admirables : Il n'y a pas de chemin, disait-il à Notre-Seigneur, dans lequel je puisse autant vous appartenir, que celui où je ne m'appartiens plus à moi-même. Le Seigneur a fait le serment de faire progresser celui qui sera fidèle à obéir, car il est dit du fidèle Abraham (3) : « Personne n'a aussi bien que lui gardé la loi du Seigneur ; aussi le Seigneur a fait le serment de le faire croître au milieu de son peuple ». Peut-il y avoir des inconvénients à laisser par-

(1) Rom., I, 17. — (2) Tim., III, 9. — (3) Eccli. XLIV, 20.

obéissance les choses qui seraient à notre goût, et à embrasser celles qui nous déplaisent? N'est-ce pas, au contraire, accroître nos mérites? L'obéissance est une croix toujours dressée ; elle est le glaive de nos propres goûts, une source de vie, une mine d'or. Aller droit ou errer en fait d'obéissance n'est pas une question d'un peu de bien ou d'un peu de mal, c'est une affaire importante que nous avons toujours entre les mains. Comme Moïse était le Dieu de Pharaon, le supérieur est le Dieu de celui qui obéit ; et celui-ci peut dire à son tour : « Que votre voix résonne à mes oreilles, car la voix de l'obéissance est douce pour moi » (1).

Le P. Balthasar avait encore d'autres pensées et d'autres sentences sur cette vertu, nous les citerons plus tard en parlant de la parfaite conformité de sa volonté avec celle de Dieu.

(1) Cant., II, 14.

CHAPITRE VI

Le P. Balthasar est ordonné prêtre. Sa dévotion à réciter l'office divin et à célébrer chaque jour la messe.

Comme le P. Balthasar s'adonnait avec tant d'ardeur à la pratique des vertus, et montrait de grandes aptitudes pour être utile aux âmes, aussitôt qu'il eût terminé ses études, c'est-à-dire trois ans après son entrée dans la Compagnie, il fut ordonné prêtre, et, à ce titre, il trouva un nouvel accroissement de ferveur dans le commerce familier avec Notre-Seigneur qui l'admettait chaque jour à sa table.

Les ordres sacrés portent avec eux l'obligation de réciter l'office divin ; il eût soin de remplir ce devoir avec une grande perfection, et jamais ses nombreuses occupations qui venaient quelquefois l'accabler toutes ensemble, ne purent l'empêcher de mettre celle-ci au premier rang. Comme la Compagnie n'est pas obligée au chœur et au chant de l'office, il le récitait avec lenteur et tranquillité, au temps voulu, dans un endroit recueilli, afin d'éviter les occasions de se distraire. On ne le vit jamais lire son bréviaire dans les corridors ni en se promenant. Pendant de longues années, il le récita à genoux au milieu de sa chambre ; et si quelque indisposition ne lui permettait pas de se tenir ainsi, il s'asseyait modestement, tête découverte, sans s'appuyer. En effet, le respect extérieur aide beaucoup la dévotion intérieure et pour s'y exciter il disait : « De temps en temps je

penserai à l'attitude des anges devant le Seigneur, à leur conscience si pure, à leur respect si profond. Puis me considérant moi-même, j'aurai honte de penser que, n'ayant pas leur pureté, je n'ai pas non plus leur respect. De même, je me souviendrai que le Seigneur dans le livre de Job parle de « paroles bien arrangées pour prier » (1). Bien prier, dit saint Grégoire, ce n'est pas aligner élégamment des paroles, mais éclater en gémissements amers.

Ordinairement, le P. Balthasar récitait seul son office, sans compagnon, afin d'aller plus lentement, de pouvoir s'arrêter un peu à jouir des sentiments de piété que Dieu lui donnait et, aussi, de n'avoir pas de témoin de ses divines visites. On pouvait juger de leur élévation par l'usage fréquent qu'il faisait des psaumes dans ses conférences et les sens dévots qu'il y trouvait, même dans la plus petite parole. Il était d'une grande exactitude à faire les signes de croix sur la poitrine et la bouche, ou le grand signe de croix ; il traçait le signe sacré avec une spéciale dévotion, parce que Notre-Seigneur lui avait donné de comprendre que, en faisant le signe de la croix et en disant : au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, les trois divines personnes qu'il invoquait alors lui donnaient leur bénédiction.

§ 1.

Sa dévotion éclatait encore plus lorsqu'il célébrait la sainte Messe. Il s'y préparait avec grand soin, examinant plusieurs fois par jour sa conscience afin qu'elle fut plus pure, se confessant souvent et se recueillant quelques instants avant d'aller célébrer. Il célébrait chaque jour, quelques occupations ou incommodités qu'il eût, même quand il était en voyage, dût-il pour cela s'imposer des privations ou courir des dangers, comme par exemple en traversant la France pour aller à Rome et en revenir, quand il dût passer

(1) Job., XLI, 3.

par tant de localités où triomphait l'hérésie ; malgré tant de difficultés, il put dire sa Messe tous les jours. Il la disait lentement, avec tant de dignité et de dévotion qu'il édifiait ceux qui l'entendaient. Un Père de la Compagnie a avoué qu'étant encore dans le monde il se sentit attiré à elle à la vue de la dévotion, de la modestie, de la gravité et de l'admirable tenue du P. Balthasar disant la Messe et faisant les offices de la semaine sainte. Une autre personne qui avait encore des yeux plus clairvoyants, sainte Thérèse de Jésus, assistant un jour à sa Messe, le vit pendant tout le temps qu'elle dura, la tête environnée d'une splendide couronne de lumière, indice sans doute de l'amoureuse dévotion avec laquelle il la disait. Quelquefois il allait la célébrer dans une chapelle retirée, seul avec le servant, y employant un temps plus long qu'à l'ordinaire, plus ou moins selon les grâces que Dieu lui accordait, et cela lui arrivait souvent. Dans ses nécessités, dans ses tentations, dans ses inquiétudes et affaires difficiles, il avait recours, comme à un refuge, au saint sacrifice où Notre-Seigneur lui donnait la lumière de la science céleste, des sentiments de piété, de consolation, de connaissance et de courage à propos de ce qu'il devait faire ou souffrir. (Nous en parlerons plus tard).

On peut voir une preuve de ces visites de Notre-Seigneur dans ce qu'on disait communément dans la province, à savoir que, pendant sa Messe, les anges gardiens des personnes qu'il confessait et fréquentait s'entretenaient avec lui et lui révélaient ce dont avait besoin telle âme qu'on lui avait recommandée. Un Père de la Compagnie qui était son ami intime (1 , lui ayant rapporté ce bruit, en lui demandant s'il était vrai, le saint homme rougit et ne répondit pas un mot. C'est un signe assez clair qu'il en était ainsi, car autrement, comme il était très humble, il aurait répondu nettement que cela n'était pas ; son silence et sa rougeur étaient l'équivalent

(1) P. Martin de Alarcon, mort à Burgos.

d'un aveu. C'est pour ce motif que sainte Thérèse, dans sa vie par elle-même (1), dit, comme nous le verrons bientôt, que le T. S. Sacrement éclairait ce serviteur de Dieu qui fut son confesseur, et lui faisait connaître et approfondir des choses très extraordinaires et très élevées ; elle donne à entendre que le Seigneur lui accordait ces faveurs par lui-même ou par son saint ange.

Il n'est pas étonnant que les anges qui assistent toujours, selon les Docteurs, au souverain sacrifice de la Messe, témoins de l'ardente dévotion de ce saint prêtre à l'autel, vinssent lui parler à l'autel même et lui apprendre ce qu'il désirait pour la gloire de son Seigneur et l'encourager à remplir son ministère avec la dignité et la sainteté qu'exige sa sublimité ineffable. Et c'est peut-être de là que lui vint la dévotion spéciale aux anges gardiens et même plus particulièrement (comme il l'a écrit) à l'ange qui présente à Dieu le sacrifice de l'autel, et dont le Canon de la Messe dit ces paroles : Commandez, ô mon Dieu, que ces oblations soient portées en votre présence par les mains de votre saint ange. C'est peut-être un des anges désignés pour assister au sacrifice, à cause du respect dû à la divine Majesté, présente comme victime dans ce Sacrement très saint. Il est sans doute chargé de veiller à ce qu'elle soit offerte avec l'attention et la dévotion convenables, puisqu'il a aussi pour fonction, d'après l'Apocalypse (2), de présenter à Dieu les offrandes et les prières des justes. Peut-être aussi est-il ici question de l'ange gardien du prêtre lui-même, qui l'assiste particulièrement à l'autel et remplit en quelque sorte avec lui les ministères que nous venons de dire.

La Messe terminée, le P. Alvarez se tenait au moins une demi-heure dans un profond et très dévot recueillement, afin de rendre grâce pour les bienfaits qu'il venait de recevoir. Et là, il recevait encore avec plus d'abondance des sentiments et

(1) C. VIII. — (2) Apoc., VIII, 3,

des lumières spirituelles, car son mémorial indique assez fréquemment que telle et telle faveur lui furent accordées après la Messe. Nous n'en citerons ici qu'un petit nombre qui se rapportent à notre sujet.

Le jour de l'Epiphanie, après avoir offert le saint sacrifice, dit-il, je pensai au bonheur des Mages, et comme je désirais ce même bonheur pour moi, il me fut dit intérieurement : « Eux l'adorèrent, et toi tu viens de le recevoir. » C'était dire : « Ton bonheur est plus grand que le leur, ainsi que le bonheur de tous les justes et de tous les prêtres de la loi de grâce, qui non seulement adorent le Sauveur, mais réellement et en toute vérité le reçoivent et l'emportent en eux-mêmes dans le Saint-Sacrement. Mais comme tous ne le reçoivent pas avec les dispositions qu'ils devraient, le Seigneur lui donna une autre lumière spirituelle à propos de ces paroles de la Messe : Voici que les Mages, etc... « Quelle merveille que des rois riches et savants cherchent Dieu ! Oui, merveille, merveille ! Pourquoi ? C'est que les idoles tomberont par terre si on reçoit l'Arche dans des dispositions qui rendent sa venue utile : chez les nobles, c'est l'honneur qui tombera ; chez les riches, le plaisir ; chez les savants, l'enflure de l'orgueil ; ce sont des idoles qui leur sont chères et, pour ne pas les renverser, ils prennent le parti de délaisser l'Arche de Dieu et disent avec les Philistins : « Que l'Arche de Dieu ne reste pas chez nous, car Dieu a la main lourde et frappe sur nous » (1).

Ces paroles, avec la grâce de Notre-Seigneur, lui firent comprendre pourquoi un grand nombre de personnes, surtout parmi les nobles, les riches, les heureux du monde, refusent de recevoir l'Arche vivante du Nouveau Testament qui est renfermée dans le T. S. Sacrement, ou s'ils la reçoivent, ne le font qu'avec peu de fruit. C'est qu'ils ont dans le cœur l'idole de Dagon (2), c'est-à-dire une chose créée à laquelle

(1) 1 Reg. v., 12. — (2) *Ibid.* IV, 7.

ils sont désordonnément attachés. Si cette idole ne tombe pas à terre, si, avec le glaive de la mortification, ils ne lui coupent pas les pieds et les mains, pour l'empêcher d'inspirer désormais les pensées, les paroles, les œuvres d'autrefois, cette Arche de Dieu ne fera pas les œuvres de sa divine miséricorde, mais celles de sa justice : elle châtiera par des aridités, des ténèbres, des duretés de cœur et autres délaissements intérieurs, jusqu'à ce qu'ils se corrigent, ou que, endurcis, ils repoussent l'Arche loin d'eux et regardent comme trop pénible et trop amer de communier si souvent. Ainsi, comme le même soleil et le même feu durcissent l'argile et fondent la cire ; de la même manière, ceux qui, pareils à l'argile et à la boue reçoivent ce sacrement, sont endurcis ; au contraire, ceux qui sont malléables comme la cire, se fondent en amour.

Un autre jour, le Père reçut de Notre-Seigneur cette belle pensée : si la vie de l'âme suffit pour la faire vivre, elle et le corps auquel elle est unie, pour faire vivre ce corps dans toutes ses parties jusqu'à l'ongle du plus petit doigt, et au dernier cheveu, combien plus la vie de Jésus-Christ, vie de Dieu, suffira pour lui et pour l'âme, quand il vient à elle? C'est d'ailleurs ce que dit le Seigneur lui-même : « Comme je suis envoyé par mon Père qui vit, et comme je vis par le Père, ainsi celui qui me mange vivra par moi » (1). Que l'âme donc dise au moment de la communion : Votre vie, Seigneur, suffira pour nous deux, ainsi que votre sainteté, votre puissance, vos richesses. Un peu de levain au milieu de la pâte la rend savoureuse, et vous, mon Dieu, au milieu de mon cœur, ne lui donnerez-vous pas une sainte saveur? Comprenons bien que, si l'âme se trouve insensible dans la communion, c'est ordinairement parce que, ayant reçu en présent le Seigneur lui-même, elle ne trouve pas ce don suffisant ; elle en détourne les yeux et se met à désirer des tendresses et des

(1) Jo., VI, 58.

larmes ; et son châtiment consistera précisément à ne pas recevoir ces dons inférieurs pour avoir dédaigné le don suprême. Et si vous dites que vous désirez les consolations pour plaire au Seigneur lui-même, répondez-vous que c'est être bien ignorant de prétendre contenter le Seigneur par une autre voie que celle qu'il veut ; qu'il vaut mieux laisser le soin de tout cela à la Providence et, pour vous, vous armer de patience.

Il ajoute : Quand Dieu vient dans une âme, il ne laisse pas ses biens à la maison, il n'y laisse ni son regard miséricordieux, ni ses goûts, ni ses douceurs, ni ses puissances, ni ses grandeurs ; il ne vient pas dépouillé, mais bien muni. Par suite, qui possède Dieu possède tous les biens. Le moyen le plus sûr de les acquérir, c'est de ne pas y arrêter les yeux, de ne désirer que Dieu seul, de ne pas avoir de repos qu'on ne se soit uni intimement à lui ; alors s'accomplira ce que dit David : « Dieu a rassasié l'âme vide de tout, il a comblé de biens l'âme affamée » (1).

§ 2

Le P. Balthasar reçut encore beaucoup d'autres lumières de ce genre, après la Sainte Messe, et nous les reproduirons en leur temps : c'était pour lui une fête du ciel, tant il y était favorisé de consolations et de faveurs ; jugeant donc des autres d'après lui-même, il exhortait les prêtres et les fidèles qui communiaient à ne pas laisser perdre ces dons célestes ; il s'imaginait que Jésus leur disait : « Vous ne m'aurez pas toujours ». Pressez-vous de traiter vos affaires, car je ne demeurerai pas là toujours avec vous. Et pour les y exciter, il leur disait ces belles paroles : « Estimez toujours grandement le temps que Notre-Seigneur demeure en vous après la communion. Appliquez-vous à vénérer sa présence divine, à le supplier de vous bénir, à considérer que nous ne méri-

(1) Ps., cvi, 9. —

tons pas qu'il nous montre son divin visage plutôt qu'à des raisonnements et à de longues méditations ; faisons en sorte de ne pas perdre un moment de cette si heureuse présence et de traiter nos affaires avec la Majesté divine. Suivons le conseil du Sage : « Que la plus petite partie d'un bien si précieux ne soit pas perdue pour vous » (1). Je dis cela, parce qu'il s'en trouve qui ont aux pieds la démangeaison de sortir, sous prétexte d'assister à telle leçon, de parler, ou même de se promener, ce qui est, certes, une frénésie intolérable. Car, enfin, quel est le but de nos longues prières et de nos lectures ? Sont-elles autre chose que des cris poussés vers le Seigneur pour l'appeler et l'attirer chez nous ? Eh bien ! quelle tête a pu imaginer ceci : nous avons crié vers lui des heures et des années pour avoir ce bonheur, et quand il vient, quand il est à nous, nous sommes impatients de le quitter ? Que peuvent nous enseigner les livres que sa divine Majesté ne puisse nous enseigner ? Y a-t-il quelque faveur que les créatures soient capables de nous faire et que le Créateur soit impuissant à nous accorder plus excellemment ? Connaissez-vous une sainteté qui nous vienne de nos rapports et de nos conversations avec les créatures et dont Dieu ne puisse pas nous faire part avec une plus grande abondance ? D'ailleurs, les leçons peuvent-elles avoir un autre bon effet que de nous attacher à Dieu ? Les exercices spirituels peuvent-ils avoir d'autre but que de l'attirer vers nous ? A ce propos, on peut méditer les sentences suivantes, paroles que l'âme adresse à la Majesté divine : « L'infirme qui ne se réjouit pas de vous avoir, Seigneur, est bien bas ! L'âme qui ne trouve pas sa joie en vous, où la trouvera-t-elle ! Celui qui ne se contente pas de vous, comment n'éclate-t-il pas ? Celui qui vous fait mauvais accueil chez lui, comment osera-t-il vous attendre de nouveau ? Celui qui vous donne l'hospitalité et est impatient de fuir sa maison, fait bien voir que son cœur est lié

(1) Eccli., xiv, 14.

ailleurs. Celui qui se fatigue d'être avec vous qui êtes venu à lui pour lui faire honneur, vous qui êtes son Dieu et tout bien pour lui, vous avec qui sa seule affaire importante est de traiter, car il n'a été mis au monde que pour cela, celui-là fait bien voir qu'il n'a plus le sens ».

Ces pensées et d'autres semblables venaient au saint homme avec des sentiments de tristesse à la vue de la tiédeur de ceux qui disent la messe ou communient et ne restent pas assez longtemps à jouir du Seigneur qu'ils ont reçu.

Le serviteur de Dieu montrait aussi son affectueuse dévotion au T. S. Sacrement en ce que ses yeux se fixaient sur lui où qu'il le trouvât, sans que les cérémonies, ni les personnes, ni les objets extérieurs fussent capables de les en détourner. Le regard de la foi lui faisait découvrir le Dieu invisible sous les voiles des accidents du pain, avec plus de certitude que s'il l'avait vu des yeux du corps. Semblable aux apôtres qui, ayant vu leur Maître monter au ciel et disparaître, ne cessèrent pas de regarder vers le ciel où ils savaient qu'il était, quoique caché, le saint homme qui avait tant l'habitude de contempler le Seigneur dans l'oraison, ne pouvait éloigner les yeux de son Sacrement, où il savait qu'il résidait caché sous ce voile. Il le visitait fréquemment à l'église, y priant longuement, quelquefois les nuits entières, lui tenant compagnie et jouissant de sa présence. Il déplorait de voir les églises souvent désertes, tandis que les places regorgent de monde ; de voir encore si peu de personnes venir traiter avec ce doux Seigneur sur le trône et le tribunal qu'il a sur la terre, où il a bien voulu rester pour cela parmi nous.

Il regardait les religieux comme très heureux de le posséder dans leurs maisons et d'avoir la facilité de le visiter souvent, nuit et jour, beaucoup plus que les séculiers. Il raconte, dans ses notes, qu'un matin ayant fait la visite de toutes les chambres du collège où il était recteur, à l'heure de la méditation, selon l'usage de la Compagnie pour s'assu-

rer qu'on la faisait, il s'en retourna dans sa chambre avec de grands sentiments de consolation à la pensée que le Saint Sacrement était au milieu d'eux : il eût la joie très pieuse de penser que son collège était une image du Cénacle où les apôtres étant réunis, après la résurrection, Jésus-Christ se présenta à eux, les portes étant fermées, se mit au milieu d'eux et leur dit : La paix soit avec vous ! (1). Ici aussi, pensait-il, les portes sont fermées et les disciples sont dedans ; Jésus est au milieu d'eux, leur portant la paix et l'union fraternelle.

La dévotion du P. Balthasar s'accrut beaucoup par les rapports qu'il eut avec des personnes d'une grande sainteté, très dévotes au Saint Sacrement, dont nous parlerons plus tard. Les amis ont coutume, quand ils savent que l'un d'eux a une préférence pour tel mets, parce qu'il le trouve bon et salutaire, de l'inviter à venir en manger, afin que l'un jouisse du plaisir que l'autre y trouve. Et c'est dans ce sens que saint Jean dit dans son Apocalypse (2) : « Quand l'Esprit-Saint et l'Eglise son épouse inspirent et conseillent une chose importante, celui qui l'apprend le premier dit à son ami : Viens et tu en jouiras. *Qui audit dicat : Veni* ».

(1) Jo., xx, 9, 10. — (2) Ap., xxii, 17.

CHAPITRE VII

Le P. Balthasar commence à exercer le ministère auprès du prochain. Notre-Seigneur l'éclaire et l'aide à progresser en même temps dans la perfection.

La Compagnie, à son origine, avait un petit nombre d'ouvriers, la moisson, cependant, était abondante ; il aurait fallu se livrer à des ministères nombreux et de grande importance. On ne cessait donc de prier le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers habiles pour la recueillir. Le Maître ayant envoyé le P. Balthasar, aussitôt qu'il fut ordonné prêtre, il commença à confesser, à traiter avec le prochain, à travailler avec ardeur au salut des âmes, et à remplir parfaitement le but de la vocation à laquelle Notre-Seigneur l'avait appelé.

Traiter avec le prochain, exercer le saint ministère, ce n'est pas, ordinairement, sans danger pour les jeunes prêtres, novices dans la vertu ; il leur arrive parfois, dans les premiers temps, ce que dit l'Epouse (1) : « On m'a chargé de garder les vignes, et je n'ai pas gardé la mienne ». Il est des jeunes gens qui, pour prendre trop de soin des autres, n'en prennent pas assez d'eux-mêmes ; ils se négligent, l'esprit intérieur se dissipe, la dévotion se perd, on s'attache trop aux créatures ; on est emporté par le souffle de l'orgueil et de la vanité quand tout va bien ; on se laisse abattre par le vent adverse du découragement et de l'impatience. Aussi, traiter avec le

(1) Cant., I, 5.

prochain conviendrait plutôt aux personnes avancées et exercées pendant longtemps aux œuvres de la perfection propre. C'est pour cela, selon la remarque de saint Grégoire (1), que Notre-Seigneur ne se mit à prêcher et à travailler à la conversion des âmes, qu'à l'âge de 30 ans, l'âge des hommes faits. Cependant, dans les commencements de la Compagnie, la grâce propre de notre vocation et la ferveur qui y régnait, abrégèrent ces longs retards, et il plût à Notre-Seigneur, comme au commencement de l'Eglise et à l'origine d'autres ordres, de prendre des jeunes gens, apprentis encore dans la vertu, comme instruments pour la conquête des âmes. Ainsi fut choisi le P. Balthasar Alvarez, ses études à peine terminées. Sa grande ferveur l'avait rendu propre à de telles entreprises, Dieu, du reste, lui avait donné en partage un beau talent, du zèle, de la prudence, de l'habileté à gagner et à faire progresser les âmes, sans rien perdre de ce qui pouvait le faire avancer lui-même. Il trouva au contraire, grâce à Dieu, dans les travaux, une occasion nouvelle de s'élever plus haut, Dieu, lui communiqua plus excellemment la science mystique de l'esprit, et cela par trois voies admirables et secrètes que la divine providence choisit en pareil cas.

§ 1.

Dieu prépara d'abord et disposa toutes choses de manière que, dans les lieux où le P. Balthasar demeura, principalement dans les premières années de sa vie religieuse, il eut sous sa conduite, comme confesseur ou comme directeur ou comme supérieur et recteur, quelques personnes d'une oraison et d'une sainteté très élevées. Or, dans ces cas, le fervent pénitent et le confesseur fervent sont également utiles l'un à l'autre : autant celui qui dirige aide son disciple par son habileté à l'instruire, autant le disciple fait du bien à son directeur par son bon exemple ; ils sont l'un et l'autre comparables à ces deux

(1) Homil., 2, in Ezech.

séraphins que vit Isaïe et qui, d'une voix forte, s'excitaient mutuellement à louer Dieu et à chanter le cantique de sa divine gloire. Ils sont encore comme ces quatre animaux mystérieux qui par le mutuel battement de leurs ailes s'excitaient les uns les autres à un vol toujours plus rapide. Les paroles d'un saint Maître très fervent sont pareilles à des flammes qui chauffent et embrasent le cœur du disciple ; et les exemples d'un fervent disciple sont un feu qui gagne le Maître fervent. Ainsi l un récompense les services de l'autre. Ce fut le cas du P. Balthasar : il fut d'une grande utilité à des personnes d'une haute sainteté (comme nous avons commencé de le dire et comme nous le verrons plus en détail) ; et à son tour, il tira de ses rapports avec elles un très grand profit, leurs exemples lui firent faire de nouveaux progrès dans l'oraison, la mortification et les autres vertus qui brillaient en elles.

D'ailleurs, quand des personnes de ce genre rendent compte de leurs dispositions intérieures à leur directeur, quand elles découvrent ce que Dieu fait en elles, en même temps, sans y penser, elles l'instruisent, lui ouvrent les yeux pour voir les voies admirables par lesquelles Dieu fait passer les âmes, les dons et les faveurs qu'il leur fait ; elles sont pour lui comme un livre vivant où il lit les secrets de la science mystique, écrite par l'Esprit-Saint dans ces âmes de choix, quoique d'extérieur parfois très simple. Cela même l'oblige à parcourir les écrits des saints, pour mieux entendre ces secrets, pour ne pas se tromper ni permettre que ses dirigés tombent dans l'erreur. Pour ces deux raisons, le P. Balthasar gagna beaucoup à traiter avec des âmes très éclairées de Dieu, particulièrement avec la Mère (sainte) Thérèse de Jésus, dont l'oraison et la dévotion furent si sublimes, que pour les comprendre (comme il le dit au P. François de Ribéra qui écrivit sa vie) le P. Balthasar lut avec soin plusieurs ouvrages spirituels ; non content de cela, il eût recours à Notre-Seigneur, lui demandant avec une si ardente piété, la grâce de ne pas tomber dans l'erreur, qu'il l'obtint et devint très

perspicace pour connaître les différents esprits. Ce que dit l'Ecclésiastique se vérifia en lui à la lettre : « Le sage cherche la sagesse de tous les anciens, et il consacre ses loisirs aux écrits des prophètes. Il garde dans sa mémoire les récits des hommes célèbres, et il pénètre dans les détours des sentences subtiles. Il cherche le sens caché des similitudes. Il met tout son cœur à aller dès le matin auprès du Seigneur qui l'a créé, il prie en présence du Très-Haut, il ouvre la bouche pour la prière et il demande pardon pour les péchés. Si c'est la volonté du Seigneur, il sera rempli de l'esprit d'intelligence, alors il répandra à flots des paroles d'une profonde sagesse » (1).

Ceci nous amène à la troisième voie par laquelle Notre-Seigneur conduit à la perfection les maîtres et directeurs d'âmes. Les rois veulent que les nourrices de leurs enfants aient des aliments choisis et délicats afin qu'elles soient en état de leur donner un lait meilleur. De même le Roi du ciel a coutume de donner aux guides et directeurs d'âmes une nourriture spirituelle, choisie et délicate ; il veut qu'ils puissent à leur tour nourrir les âmes d'une doctrine plus pure et d'exemples plus saints. C'est dans ce sens que saint Paul disait : « Si nous sommes consolés, c'est pour votre consolation ; si nous exhortons, c'est pour votre consolation et votre salut » (2).

Aussi Notre-Seigneur ayant chargé le P. Balthasar Alvarez de nourrir spirituellement tant d'âmes qui lui étaient chères, « il lui donna d'avance de suaves bénédictions » ; il lui accorda de connaître par expérience les vertus qu'il voulait voir fleurir en elles ; il le dota du don de la contemplation et de la science spirituelle, et d'autres qualités admirables, comme nous le verrons plus tard. Aussi quoique dans les premiers temps il eût quelque répugnance à traiter avec le prochain, préférant se retirer et donner plus de temps à la lecture, à l'oraison, à la conversation avec Notre-Seigneur, il se ravisa

(1) Eccles., 1, 39. — (2) 2 Cor., 1, 4.

bientôt parce qu'il s'aperçut, par sa propre expérience, que sa ferveur et sa dévotion, recevaient plus d'accroissement du ministère auprès des âmes, lorsque l'obéissance l'y employait, que de la solitude qu'il recherchait. Il écrit donc, dans son cahier spirituel, que ceux qui par ordre de Dieu vont travailler auprès du prochain, et ne laisssent pas leur foi dans leur cellule, s'aperçoivent que ce travail leur vaut de plus suaves dons de lumière et de dévotion, selon ce que dit le psalmiste : « Ceux qui sont descendus sur la mer dans des navires, pour faire le négoce sur les vastes eaux, ceux-là ont vu les œuvres de Jéhovah et ses merveilles au fond des abîmes » (1).

§ 2.

Dans tout cela, il reçut un secours puissant par le moyen de l'oraison elle-même, car en elle Notre-Seigneur lui communiqua beaucoup de lumières qui le stimulaient à se dévouer pour le prochain, comme aussi à ne pas négliger sa propre perfection en travaillant pour les autres : Dieu lui inspirait des conseils et des méthodes qui l'aidaient à réunir ce double zèle pour lui-même et pour le prochain. Il lui donna d'abord une grande estime de la vocation de la Compagnie, et le serviteur de Dieu comprit quelle grâce il avait reçue quand il avait été appelé à cette belle entreprise du salut des âmes qui est si agréable à Dieu. Une fois, il venait de terminer une œuvre de zèle : le lendemain matin, pendant l'oraison, il vit Notre-Seigneur portant dans ses bras une multitude de bienfaits, et comme gémissant sous ce poids, faisant connaître qu'il désirait en être déchargé et qu'il serait reconnaissant à celui qui le soulagerait de cette charge. Mais, malgré tout son désir, il restait toujours chargé, parce qu'il ne savait où mettre ses bienfaits. Le P. Balthasar comprit alors que son œuvre était agréable à la Majesté divine et que par le moyen de la charité on obtenait d'elle de grands

(1) Ps., CVI, 23, 24.

biens. Dieu lui faisait comprendre par cette vision qu'il devait s'affectionner à des œuvres semblables et encourager les autres à les entreprendre.

Un autre jour, Dieu lui fit sentir combien l'amour du prochain est une chose sacrée : « C'est une preuve qu'on aime Dieu, que l'âme garde ses commandements, qu'elle lui est reconnaissante. Ceux qui ne sont pas sourds à sa voix entreprennent volontiers pour lui obéir tous les ministères que leur demande la charité pour le prochain. Ce qu'ils donnent à leurs frères, ou d'eux-mêmes ou de ce qu'ils ont, ils sont persuadés qu'ils le donnent à Dieu, puisqu'ils le donnent pour lui. Cette considération leur fait trouver doux de servir et de supporter le prochain, de se plier pour lui comme une cire molle et douce, et de lui donner leur amitié. Si le prochain les offense, il lui pardonnent et l'aiment de bon cœur, ils lui font bon visage, lui disent de douces paroles, assurés qu'ils sont d'être traités par Dieu comme ils traitent le prochain. S'ils sont doux, Dieu sera doux, s'ils sont miséricordieux, Dieu aussi le sera ; si au contraire, ils étaient durs, Dieu serait dur pour eux. Ils croient à la divine parole dont l'expérience même montre la vérité, qu'on sera mesuré avec la mesure dont on se sera servi pour les autres. A ce point de vue, ils regardent les nécessités du prochain comme de très riches mines qui font la fortune de leurs âmes, leur accroissement et leur éclat grandissant chaque jour. Et moi, dit le serviteur de Dieu, en pénétrant ce mystère caché, je l'admirai et je le vénérai ».

Pour qu'il ne se découragеât pas à la vue des dangers et des difficultés des ministères, Notre-Seigneur lui fit connaître le grand bien qu'ils produisent : il lui découvrit les trésors de doctrine renfermés dans ce verset de David : « Ceux qui sont descendus sur la mer dans des navires pour faire le négoce sur les vastes eaux, ceux-là ont vu les œuvres merveilleuses de Dieu ». Ceux-là, comprit-il, doivent s'attendre, si en vérité ils descendent sur la mer, à la voir soulevée. Précisément, le psalmiste ajoute que le souffle de la tempête s'est

levé, que les vagues montent jusqu'aux nues, et redescendent jusqu'aux abîmes. Mais cela arrive pour qu'ils crient vers Dieu, qu'ils gagnent des mérites, et non pas pour qu'ils se perdent. C'est pour cela que saint Bernard fait cette remarque (1) : Alors même que le ministère auprès du prochain soit mêlé de quelque légère faute, il est encore meilleur que la prière seule dans la solitude, même en supposant qu'on n'y commet pas ces fautes légères. Car, d'un autre coté, on a bien des occasions de faire de grands progrès dans les vertus. Aussi disait-il que la vertu est faible tant qu'elle n'a pas été éprouvée dans le commerce avec les hommes. La charité, l'humilité, la patience, et la pureté y sont fortement éprouvées ; et nous pouvons profiter beaucoup de leurs désagréments, de leurs caractères, de leurs intérêts si différents des nôtres, si nous les supportons pour Dieu.

Les dangers du ministère viennent aussi de notre propre faiblesse : c'est pourquoi Notre-Seigneur donna au P. Balthasar une grande confiance en sa providence aimante et dans le secours qu'il ne nous refuse pas pour ces sortes d'œuvres. A ce propos, il eut souvent dans l'oraison des pensées admirables que nous citerons dans presque tous les chapitres suivants. Ici, je ne rapporterai plus qu'une pensée qui l'encouragea beaucoup à se soumettre à la conduite de Dieu : « Quelle folie, dit-il, de penser que tu réussiras dans une affaire pour laquelle Dieu ne veut pas se servir de toi ! De penser que le Seigneur ne fera pas réussir une affaire qu'il prend à sa charge, même lorsque les moyens qu'il emploie paraissent inopportuns ! Si le serviteur que Jonathas chargea de porter l'arc et d'aller ensuite ramasser les flèches lancées par lui, avait seulement remarqué l'acte extérieur de son maître, qui, visant le but, lançait beaucoup plus loin ses flèches, ce serviteur aurait dit que son maître manquait d'adresse. Mis au courant de la vérité, il comprit que son

(1) Serm., 1?, in cant.

maître était bien avisé (1). Ainsi faut-il penser des desseins de la Providence; souvent les ignorants les jugent mal; ils sont pourtant infiniment sages et très efficaces pour le but que Dieu veut atteindre, quels que soient les moyens qu'il y emploie.

Enfin, l'oraison était pour ce saint homme comme la tour de David bien munie d'armes offensives et défensives pour lutter contre les pécheurs sans être blessé par eux. C'était un poste d'observation d'où il découvrait les dangers que lui ou le prochain pouvaient courir, afin d'y porter remède. C'était encore un cabinet secret où il traitait d'abord avec Notre-Seigneur de ce qu'il devait faire avec les hommes, car il tenait à tout régler avec le Maître avant d'exécuter ses projets en faveur des serviteurs. Il voulait que toutes ses paroles et la manière même de les dire fussent enseignées et inspirées par Dieu lui-même; car, disait-il, les affaires qui regardent les âmes sont ses affaires, et c'est par son secours puissant qu'elles doivent réussir. L'oraison était pour le P. Balthasar le divin cellier où le Seigneur conserve ce vin mystérieux dont l'Esprit-Saint l'enivrait, comme autrefois les apôtres aux langues de feu. De là venait la force extraordinaire de ses conférences, de ses exhortations et même de ses lettres, car ses paroles étaient si vives, si efficaces, qu'elles ne revenaient jamais sans fruit; elles s'attachaient aux cœurs, y faisaient leur œuvre ou de conversion ou d'amélioration. C'est ainsi que ses ministères en faveur du prochain le faisaient progresser en ferveur, comme une nourriture fortifiante. En ce sens Notre-Seigneur avait dit à ses apôtres : « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et de parfaire son œuvre » (2), c'est-à-dire le salut des hommes. Et, à ce sujet, le P. Balthasar goûtait fort un mot de saint Grégoire : « La nourriture des justes, c'est la conversion des pécheurs ». L'aigle, dit Job (3), vole avec rapidité là où il aperçoit un corps mort, afin d'apaiser sa faim. Ainsi, le juste

(1) 1 Reg., xx, 20, 36. — (2) Jo., iv, 54. — (3) Job, xl, 33.

qui a du zèle accourt là où il voit l'occasion de convertir des pécheurs, afin de se nourrir de cet aliment si cher à Dieu et qui doit lui être à lui-même si salutaire.

Mais, de peur qu'il ne tombât dans un autre extrême en s'occupant trop de ministères, Notre-Seigneur lui fit bien comprendre qu'il fallait beaucoup de vertu pour s'y livrer en sécurité : « Oui, beaucoup de vertu, dit-il, pour ne pas se perdre en cherchant des perdus ; pour ne pas devenir déréglé en entendant le récit de tant de déréglements ; pour ne pas se souiller au contact de tant de souillures ; pour ne pas fléchir à son tour le genou devant l'idole de l'honneur que le monde adore. Et s'il faut une grande vertu pour ne pas se perdre, quelle vertu faudra-t-il pour se conserver et pour conserver le prochain ? Cette vertu doit être telle, qu'elle trouve son soutien dans la corruption qui étouffe et tue les sensuels. Saint Denis avait bien raison de dire que personne ne peut en sécurité être maître dans les choses divines sans ces conditions : 1° ressembler à Dieu ; 2° être appelé par Dieu à ce vol sublime ; 3° s'avancer avec précaution. Tout cela, l'homme de zèle l'obtiendra en s'attachant à Notre-Seigneur par l'oraison, avec la confiance qu'il l'aidera puisqu'il l'envoie, qu'il ne permettra pas qu'il se perde dans une œuvre entreprise par son ordre. De son côté cependant, qu'il soit tout yeux, comme les animaux célestes d'Ezéchiel, qu'il se surveille, qu'il ne donne la liberté ni à l'œil, ni à la langue, ni aux mains, qu'il évite avec soin les occasions, car c'est là qu'on peut tomber, et non pas dans celles où Dieu nous met lui-même ; qu'après chaque ministère il examine en quoi il a manqué, qu'il se châtie lui-même, s'il y a lieu, et que, dans ce châtiment, il trouve un bon remède pour l'avenir.

CHAPITRE VIII

De la prudence et de l'habileté du P. Balthasar Alvarez dans la conduite des âmes et des moyens auxquels il avait recours.

C'est avec beaucoup de raison que Notre-Seigneur a recommandé aux ouvriers évangéliques d'être prudents comme le serpent et simples comme la colombe, car la prudence et la simplicité sont fort nécessaires pour faire du bien au prochain sans se faire tort à soi-même. Des serpents ils doivent apprendre la prudence, l'habileté, la sagacité, afin de gagner les âmes à Dieu par tous les moyens convenables et de devenir s'il le faut, adroits et perspicaces, à l'exemple de saint Paul (1) pour les attirer par quelque sainte industrie. Des colombes, ils apprendront la simplicité, la pureté d'intention, la douceur, l'humilité, l'innocence voulue, afin d'attirer les âmes par l'affabilité et le bon exemple. Cet avis, le P. Balthasar le suivit à ravir ; car les lumières célestes que Dieu lui communiquait dans l'oraison, lui firent trouver des principes et des moyens pratiques pour unir ensemble la prudence et la simplicité. Le premier qui servait de fondement à tous les autres était de chercher avec une intention très pure, dans les ministères, Dieu seul, sa divine gloire, son bon plaisir, sans faire cas de ses propres avantages ou désavantages temporels ; sans remarquer si les personnes à qui il s'adressait étaient riches ou pauvres, de la noblesse ou du peuple ; content de savoir que Dieu Notre-Seigneur

(1 2 Cor , 16.

qui prend soin de tous les lui envoyait, les attirant par sa sainte inspiration. Sa conviction sur ce point se fortifiait au souvenir de cette parole de Notre-Seigneur : « Celui que mon Père me donne viendra à moi, et celui qui vient à moi, je ne le repousserai pas dehors, car je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de Celui qui m'a envoyé » (1). Là-dessus, il disait qu'il ne voulait s'occuper, ni pour le nombre, ni pour la qualité, que des âmes que Dieu lui envoyait, avec la seule intention de lui plaire, et sans autre intérêt. Il y était aussi poussé par ces paroles du prophète Malachie : « Il n'y a personne pour allumer les lampes et le feu de l'autel, personne pour moucher et ranimer celles qui s'éteignent, encore moins pour faire tout cela gratuitement, purement, pour me servir et pour le bien des âmes » (2). Pour lui, il s'efforçait de traiter ses pénitents avec tant de pureté d'intention qu'eux-mêmes pouvaient bien comprendre qu'il avait seulement en vue de plaire à Dieu sans aucune considération humaine.

C'est pour cela qu'il s'accommodait aisément aux manières de tous, de quelque condition qu'ils fussent, grands ou gens du peuple, sans dédaigner les petits et sans laisser son cœur se trop attacher aux grands. Il avait en horreur les confesseurs qui prétendent se faire un honneur des mérites extérieurs de leurs pénitents, s'étudiant à ne confesser que des gens de qualité, et non pas d'autres : il appelait cette manière de faire futile et sans aucun poids devant Dieu qui a fait, comme dit le Sage, le grand et le petit, qui prend également soin de tous, qui ne veut pas qu'on méprise les humbles, ni qu'on néglige les grands vers qui l'on doit être conduit non par l'attrait de leur grandeur temporelle, mais par le désir de sauver leurs âmes.

Cette manière d'agir lui donnait toujours une grande élévation d'esprit et en même temps de l'affabilité, de la bienveillance pour tous, ce qui le rendait cher aux grands et aux

(1) Jo., vi, 37. — (2) I, 10.

petits et le faisait en même temps respecter et vénérer. Comme il cherchait, dans ses rapports avec eux, le seul bon plaisir de Dieu, il participait à la supériorité de Dieu même, ce qui lui faisait dominer et soumettre toute grandeur de la terre, qui est bien peu de chose comparée à la grandeur divine dont il était enveloppé en quelque sorte comme son ministre. Les grands eux-mêmes qu'il voyait (et ils furent nombreux, nous le dirons), lui reconnaissaient une élévation d'esprit bien supérieure à leur propre grandeur ; ce qu'il disait à d'autres se réalisait en lui : Ceux à qui nous parlons doivent être transformés et amenés à dire lorsque nous nous retirons : « En vérité, c'étaient des enfants de Dieu » ; ils ont l'esprit du ciel. Tous ceux qu'il fréquentait faisaient cet aveu ; ils n'osaient pas en sa présence parler des choses du monde, ni même des choses étrangères à Dieu ; ils attendaient qu'il parlât le premier, tant ils avaient de respect pour lui.

Avec cette supériorité, il avait une grande liberté d'esprit : il n'aimait pas ses pénitents d'un amour imparfait, mêlé d'affection naturelle, mais d'une charité pure et toute spirituelle. Il n'attendait pas d'eux un intérêt temporel, il ne le cherchait pas, bien plus il ne voulait pas recevoir ce qu'on lui offrait même avec insistance, et cela, pour ne rien perdre de cette sainte liberté. Il ne voulait aucune affection particulière et tenace qui liât son cœur, aimant mieux le conserver libre pour pouvoir sans peine aller dans un autre lieu et abandonner ses connaissances si l'obéissance le lui commandait. Il ne permettait pas non plus aux autres de l'aimer de cette affection imparfaite ; aussi, lorsqu'il s'absentait, quoiqu'ils en eussent de la peine, ils n'osaient pas la laisser paraître devant lui. Pour la même raison, il ne leur ôtait pas à eux leur sainte liberté et les laissait traiter avec un autre confesseur ou directeur capable de faire du bien à leur âme, pourvu que de tels changements n'eussent pas pour cause la légèreté ou l'envie de passer le temps. Il n'approuvait point du tout les confesseurs jaloux de leurs

pénitents, trop peinés de les voir se confesser à d'autres, et leur enlevant la liberté de s'adresser à ceux qui peuvent les faire progresser, et il y voyait une assujettissante tyrannie. Pour ce motif, il passait exprès certains jours sans aller au confessionnal, afin de forcer ses pénitents à aller s'adresser à un autre et à lui dire ce que, peut être, ils avaient quelque peine à déclarer à leur confesseur ordinaire.

Son zèle était bien grand et il désirait sauver tous les hommes ; cependant il n'ignorait pas que Dieu, en introduisant ses serviteurs dans le cellier de ses vins choisis, « règle en eux la charité » ; en sorte que, si l'amour et le zèle les enivrent, la discrétion les retient et les modère. C'est pourquoi, il était assez prudent pour ne pas s'occuper de plus de personnes qu'il ne pouvait sans nuire à sa dévotion ; il ne tenait pas à ce qu'elles fussent nombreuses, mais à ce qu'elles fissent de grands progrès et que le commerce avec lui leur fût profitable. Il disait que notre institut ne nous propose pas de nous consacrer au prochain, à droite et à gauche, en nous sécularisant le cœur et en gaspillant la dévotion, mais avec poids et mesure, en gardant la modération compatible avec la profession d'homme spirituel, sans oublier le recours à l'oraison et l'avancement personnel. C'est comme pour les instruments : on s'en sert bien quand on proportionne le travail à leur fil. Une hache est émoussée, on en frappera le bois tout un jour sans rien avancer ; aiguisée, elle fera beaucoup plus de travail en une heure. Le meilleur ouvrier évangélique n'est pas celui qui entraîne plus de monde à sa suite, mais celui qui, sans se négliger lui-même, fait progresser davantage ses pénitents, fussent-ils moins nombreux. Aussi veillait-il soigneusement à faire avancer les siens dans le service de Dieu, chacun selon ses moyens ; car il lui semblait que personne n'était incapable, avec la grâce de Dieu, de pouvoir devenir meilleur en se corrigeant de ses défauts et de ses mauvaises habitudes, en acquérant les vraies et solides vertus, bien que tous ne soient pas appelés à l'oraison mentale et au recueillement intérieur.

Ainsi, la foule n'était pas de son goût, pas plus que les rapports avec ceux qui mettaient une limite et un arrêt à leur progrès spirituel; qui se contentaient de fréquenter les sacrements pour ne pas tomber dans des fautes graves, et ne pensaient pas à devenir meilleurs et à progresser dans la vertu. On connaissait sa manière de voir là-dessus; aussi ceux qui ne se sentaient pas le courage de le suivre le fuyaient. Il avait beaucoup plus d'inclination à la conduite de ceux qui voulaient tout de bon monter aux plus hauts degrés de la perfection. Ceux-là, il avait reçu de Dieu un don particulier pour leur être utile et il les aidait avec beaucoup de sollicitude; il craignait, disait-il, le compte rigoureux qu'il devait rendre des fautes commises par ceux dont il avait la charge, et même des vertus qu'ils n'auraient pas pratiquées par suite de sa direction défectueuse.

Enfin, dans ce but, il faisait tous ses efforts pour pousser ceux qu'il dirigeait à l'exercice de l'abnégation d'eux-mêmes, à la mortification de leurs passions et de leurs inclinations mauvaises. Lui-même les y aidait, tantôt par des paroles dites à propos pour les mortifier, tantôt par œuvres, en leur commandant de faire le contraire de ce qu'ils voulaient ou de laisser une chose conforme à leur goût. En cela, il avait une grâce singulière : il touchait chaque pénitent au vif et au point sur lequel il lui était le plus important de se vaincre. Il le faisait avec tant de suavité que personne ne lui en voulait; au contraire, on l'en aimait davantage, on appréciait davantage le bien qu'il faisait et on avait de nouveaux désirs de se retrouver bientôt à ses pieds. A certaines personnes, il dit par manière de reproche : Si j'avais fait pour d'autres ce que j'ai fait pour vous, ils seraient bien plus avancés ! Quels progrès ils auraient fait ! D'autres fois : Ne perdons pas le temps, car il est très précieux pour qui sait bien l'employer. Et il le disait de manière à toucher le cœur de la personne à qui il s'adressait et à l'exciter à sortir de la tiédeur. Il usait surtout librement de ce moyen avec les pénitents qu'il savait lancés à grands pas dans la voie

de la perfection, il se faisait l'instrument de Notre-Seigneur pour les aiguillonner et aussi pour les éprouver, car les exercices de piété et les actes de dévotion sans mortification ou bien sont illusion ou bien ne durent pas. Il conseillait donc à tous de se vaincre en ce à quoi ils avaient le plus de répugnance, puis en retranchant les conversations, les visites, les cérémonies et les parures superflues, en se contentant de ce qu'il y a de plus conforme à l'humilité, à la modestie, aux convenances, chacun selon son état. Il demandait en particulier qu'on fut très patient et sans mot dire dans les occasions qui se présentent d'être humilié et méprisé. Il disait: ce sont là pour les âmes des occasions de s'échapper des filets; on devrait désirer ces occasions comme les marchands désirent la chance pour augmenter leurs gains. C'est ainsi qu'il encourageait et préparait ses pénitents à supporter avec plaisir et profit, sans s'excuser, les reproches ou les paroles dures qu'il leur disait pour les éprouver et pour les rendre enfin complètement morts à eux-mêmes. Il se gardait bien de s'exempter de cette doctrine; au contraire, il devançait tout le monde par son exemple, se mortifiant lui-même, et de plus acceptant beaucoup de mortifications que le commerce avec le prochain occasionnait. Il était heureux qu'il en fut ainsi, pour exciter par son exemple ses pénitents à profiter, eux aussi, de toutes les occasions pour devenir meilleurs.

De tout ce qu'on vient de lire dans ce chapitre, nous verrons plus loin de très beaux exemples, quand nous raconterons les faits particuliers arrivés dans les différents endroits où il vécut.

CHAPITRE IX

Du grand bien que le P. Balthasar Alvarez fit à Avila à plusieurs personnes d'une éminente vertu. 1559.

Dieu Notre-Seigneur « dont la sagesse s'étend avec puissance d'une extrémité à l'autre du monde et dispose toutes choses avec douceur (1) » connait les besoins des provinces, des cités, de tous les lieux de l'Eglise et du monde, comme les talents et les ressources de ses ouvriers évangéliques. Aussi a-t-il coutume, par une providence particulière, de les répandre en divers endroits pour recueillir la moisson d'âmes, d'assigner à chacun la place où il doit recueillir le plus de fruit, et lui-même un plus grand avancement. Quelquefois cependant, par de secrets jugements, il veille plutôt sur une région et d'autrefois sur une autre. C'est ainsi que, après la venue du Saint-Esprit, il assigna à chacun des apôtres la contrée où il devait annoncer l'Evangile. Saint Pierre fut envoyé à Rome, saint Jean en Asie, saint Jacques chez nous, en Espagne, les autres à d'autres royaumes ou cités fameuses : chacun de son côté recueillit un fruit abondant, eut beaucoup à souffrir en semant la bonne doctrine qui produisit ensuite une abondante moisson pour les disciples qui vinrent après eux. Dieu dirigea avec la même providence les ouvriers évangéliques successeurs des apôtres, et, de nos jours, le P. Balthasar Alvarez. Il commença, non

(1) Sap. VIII. 1.

sans un dessein du Ciel, d'exercer son ministère auprès du prochain à Avila, ville où Notre-Seigneur lui réservait une abondante moisson déjà prête à être recueillie. Il y resta neuf ans remplissant l'emploi de ministre du collège, non, certes, sans travail, car l'emploi lui-même et l'incommodité de la maison, pauvre et nécessiteuse, qui était à ses débuts, l'obligeait à veiller aux besoins de tous, en s'oubliant lui-même. D'autant plus que, presque toujours, il porta seul le poids du gouvernement; pendant les neuf ans qu'il y passa, il n'eut que deux recteurs : le P. Denis Vasquez, un an et demi, et le P. Gaspar de Salazar, neuf mois seulement, l'obéissance leur ayant pour de justes motifs assigné d'autres postes à l'un et à l'autre. Pendant leur absence, le P. Balthasar Alvarez gouverna seul le collège, quoique toujours avec le titre de ministre. Avec cela, c'était lui qui recevait les séculiers qui venaient au collège, lui qui les écoutait de longues heures au confessionnal ; lui encore qui sortait pour les voir et les entretenir lorsque le bien de leurs âmes le demandait. Il y mit tant de zèle qu'il fit un bien immense à un grand nombre de personnes, à quelques-unes en particulier que Notre Seigneur avait choisies pour les élever à une haute sainteté. Et parce que « les bons disciples, au dire de saint Paul, sont la couronne, la gloire, la joie de leur maître » (1), et de sérieux témoins de la prudence, de la sagesse, de la sainteté de celui qui les a formés et leur a fait acquérir les mérites qu'ils ont, il ne sera pas hors de propos, pour faire connaître la science spirituelle et les ressources du P. Balthasar Alvarez, de noter ici et dans les chapitres suivants quelques particularités grandioses, dignes de mémoire, arrivées aux disciples qu'il forma à la perfection et qui y firent d'étonnants progrès. Notre-Seigneur voulut lui en donner de ce mérite, dans la Compagnie et au dehors ; il lui plût de le choisir comme instrument pour les rendre plus parfaits et de faire que ses paroles (pour employer les

(1) Ad Philipp. IV, 1.

expressions de Jérémie) « fussent comme le feu et le marteau » (1), propres à amollir les cœurs par le feu de la dévotion, à les travailler par le marteau de la mortification, avec une habileté souveraine, comme nous le verrons dans ce que je vais rapporter.

Il y avait d'abord, à Avila, un bon nombre de clercs vertueux qu'avait réunis autour de lui Maître Daza, homme d'une vie exemplaire, comme des auxiliaires pour le bien spirituel et temporel des pauvres, dans la ville même et dans tout le diocèse. Dès qu'il reconnut la sainteté et la science spirituelle du P. Balthasar, il voulut, dans son humilité, imiter, le glorieux saint Jean-Baptiste qui envoya ses disciples à Notre-Seigneur. Lui aussi, il envoya les siens au P. Balthasar en le priant de les voir, de les corriger, et de les encourager. Depuis lors, le Père les réunissait de temps en temps, il leur parlait de Dieu avec tant d'élévation et de ferveur, que le bon effet de ses paroles se faisait sentir plusieurs jours. Il leur indiquait les pénitences qu'ils devaient faire, le règlement de vie qu'ils avaient à suivre. Un jour de la semaine, ils venaient se confesser à lui, lui rendre compte de leurs consciences ; grâce à cela, ils devinrent des hommes vraiment exemplaires, et firent connaître le don particulier que leur directeur avait reçu de Dieu pour conduire les âmes.

Les autres personnes qu'il voyait lui rendaient le même témoignage, en particulier un homme influent, appelé Augustin Osorio, que le P. Balthasar avait confessé pendant qu'il était malade. Une fois guéri, il vint au collège le voir, et recevoir de lui, dans sa chambre même, des conseils si sages, si persuasifs et si spirituels, qu'il se rendit, fut changé en un autre homme, commença à vivre comme un religieux, et se dévoua entièrement aux œuvres de charité. Plus tard, en regardant le banc où il s'était assis à côté du Père, il disait : Si ce banc pouvait parler, quelles belles choses il dirait

(1) xxiii, 29.

sur les avis si élevés, si sublimes, si pleins de l'esprit de Dieu que me donnait le saint P. Balthasar Alvarez.

Il fut encore d'une grande utilité à François de Salcedo, si loué par (sainte) Thérèse de Jésus dans le livre de sa vie ; elle l'appelle un vrai chevalier chrétien, car il sut réunir ensemble les devoirs d'un parfait chrétien avec les lois du bon chevalier, et se refuser tout ce en quoi le monde est opposé à Jésus-Christ.

Il fut beaucoup plus utile encore à D. François de Guzman, fils de Mosen Rubi de Bracamonte, premier patron d'une insigne chapelle de la ville d'Avila. Il possédait de gros revenus d'église, des pensions, des bénéfices, et, vêtu en séculier, il les dépensait en chevaux, parures et mondanités, au grand scandale de ceux qui le connaissaient. Dieu, de sa puissante main, lui toucha le cœur, et le changea en un autre homme. Suivant le conseil du P. Denis Vasquez, recteur du collège, à qui il voulut se confesser et demander une ligne de conduite, il prit l'habit ecclésiastique, renonça à ses bénéfices, ne retint que mille ducats de pension, dépensant très peu pour lui-même et donnant le reste aux pauvres. Il se fit ordonner prêtre et commença à dire la messe avec dévotion au grand profit de son âme. Mais bientôt, le P. Denis Vasquez ayant été changé, François de Guzman s'adressa au P. Balthasar Alvarez, dont les avis lui embrasèrent le cœur et l'encouragèrent puissamment à continuer ses bonnes œuvres. Il vivait seul avec un page, sans autre service dans sa maison, surtout en fait de femmes : il en vint à pratiquer une rigoureuse tempérance, lui qui avait aimé la bonne chère ; presque tout son temps était employé à des œuvres de charité, il visitait les pauvres infirmes, les soignait par lui-même, leur rendait les plus humbles services, appelait les médecins ou bien allait leur demander ce qu'il devait faire pour ses malades, et il lui arriva de les attendre paisiblement une heure ou deux, jusqu'à ce qu'ils rentrassent chez eux où sortissent du sommeil, car sa grande charité lui donnait cette patience. Il portait aux malades de

la nourriture, quelquefois toute prête, d'autres fois non préparée et portée par lui de la boucherie ou du marché. A la mort d'un de ses frères, il fut fait chanoine de la cathédrale d'Avila, mais cette dignité ne changea rien à sa manière de vivre, ni à ses charitables occupations ; elle ne fit que lui donner plus d'activité pour dépenser une rente plus considérable, en faveur des monastères dans le besoin, des hôpitaux et des pauvres honteux. Certaines années, il soigna plus de 300 pauvres, à si grands frais qu'on ne pouvait se l'expliquer d'après ses revenus : mais Notre-Seigneur favorisait sa charité courageuse. Il eut aussi quelques infirmités que Notre-Seigneur lui envoya pour le « travailler » et le rendre plus parfait. Le P. Balthasar avait alors quitté Avila, mais il ne négligeait pas de l'aider par ses lettres le mieux qu'il pouvait. De Médina, il lui écrivit celle-ci bien appropriée aux sentiments du malade :

« Quoique je craigne que votre Seigneurie ne sache pas profiter de ses infirmités autant que le désire le Seigneur qui les envoie, j'ai été grandement consolé d'apprendre qu'elles vous ont mis ou vous tiennent encore dans un état de fatigue. J'en ai été consolé au point, mon cher Seigneur, que toutes mes occupations n'ont pas pu m'empêcher de vous l'écrire. Ouvrez les yeux et reconnaissez combien le Très-Haut est bon et tendre pour vous. Il ne veut pas que les fautes de celui qu'il aime restent sans châtiment ; il ne se contente pas de le voir porter la croix seulement dans l'âme, par le souvenir compatissant de son Fils crucifié et par la mortification du vieil homme, qui immole ses penchants et ses passions ; il veut de plus que son serviteur soit aussi crucifié dans son corps, afin d'être davantage selon son cœur et plus semblable à Jésus-Christ son Fils, car lui, il fut crucifié dans l'âme et dans le corps. De ce divin travail, j'attends le fruit avec joie ; et puisque Notre-Seigneur cultive lui-même sa plante, si ce fruit est plus abondant que vous ne pensiez et que vous n'osiez espérer, faites-en part à ceux qui en ont besoin. En attendant, j'aurai soin de demander à

nos Pères et Frères de prier la divine Majesté, afin que vos fautes ne soient pas un obstacle, et qu'il vous donne la santé qui convient à sa plus grande gloire ».

J'ai voulu citer ici cette lettre, d'abord pour donner une idée du zèle et des soins continuels du saint homme pour ses fils spirituels, même quand il avait été éloigné d'eux, ensuite parce qu'elle contient la description de la vie et des exercices de ce bon chanoine. Il monta vers la perfection par ces trois degrés : souvenir compatissant de Jésus crucifié ; mortification du vieil homme et de tous ses penchants et passions ; enfin, mortification du corps, dans les fatigues au service des pauvres et puis dans la douleur et la souffrance de la maladie ; tout cela l'aida à devenir semblable au divin modèle de la sainteté, Jésus-Christ Notre-Seigneur, conformément à ce que dit saint Paul : « Nous portons toujours dans notre corps la mortification de Jésus-Christ, afin que la vie de Jésus-Christ se découvre aussi et soit manifeste dans nos corps » (1).

D. François de Guzman désirait vivement entrer dans la Compagnie ; mais cette faveur lui fut refusée à cause du bien immense qu'il faisait à Avila. N'ayant pas pu obtenir son admission pendant la vie, il voulut au moins qu'elle lui fut accordée, autant que possible, à l'heure de la mort : il vint en effet mourir saintement dans notre collège et fut enterré dans notre église. Il dit, en mourant, qu'il était dans une grande joie parce qu'il savait qu'il allait jouir de Dieu, et (sainte) Thérèse de Jésus assura qu'elle avait vu son âme portée au ciel par les anges.

Le P. Balthasar traita de la même manière quelques autres des principaux habitants de la ville, donnant à chacun le règlement de vie qui convenait le mieux à sa condition, le faisant aimer si bien qu'on le suivait avec ferveur de longues années. A un homme de la ville, il conseilla de se confesser et de communier chaque lundi ; cet homme suivit ce conseil

(1) 2 Cor., IV, 10.

pendant plus de 34 ans qu'il vécut, sans y manquer jamais, sans même changer le jour, tant il avait confiance dans les paroles de son saint confesseur. Par ce moyen, Dieu lui accorda de précieuses faveurs intérieures, et même dans les nécessités temporelles il lui fit éprouver les effets d'une paternelle providence en lui envoyant des secours : pendant l'hiver, par exemple, qui est rigoureux à Avila, il lui arriva de n'avoir plus de bois avec la maison pleine de monde, or, il trouvait quelquefois des charretées de bois déchargées devant sa porte, et attribuait tout cela aux prières du saint homme.

Le P. Balthasar avait comme pénitentes un assez grand nombre de dames ou de femmes du peuple exemplaires à qui il fit le plus grand bien. L'une d'elles fut Doña Guiomar de Ulloa qui fut veuve de très bonne heure, à 19 ans. Bien douée physiquement, elle était bien aise qu'on le sut, et aimait à se parer avec élégance(1). Dès qu'elle eut commencé à s'adresser au P. Balthasar, les paroles du serviteur de Dieu obtinrent ce qui lui paraissait presque impossible, qu'elle oubliât le monde, ses parures et ses folies, qu'elle se mit tout de bon au service de Jésus-Christ, dont la grâce lui inspira un profond mépris de la pompe mondaine. Elle renvoya ses écuyers et ses serviteurs ; et lorsqu'elle fut plus âgée, elle se rendait à l'église sans suite, portant elle-même sous son manteau un paillasson pour s'asseoir. Par ce moyen, elle obtint beaucoup de grâces de Notre-Seigneur, dont la bonté aime à exalter ceux qui s'abaissent pour son amour, et à donner les consolations du ciel à ceux qui renoncent aux joies de la terre.

Le P. Balthasar désirait inspirer cet esprit aux dames qui se confessaient à lui, il les engageait à briser avec leurs goûts, leurs plaisirs et leurs vanités exagérées. Celles qui n'en avaient pas le courage évitaient son confessionnal, ne voulant pas entendre de sa bouche ce qu'elles ne voulaient

(1) Elle-même le dit au P. François de Salcedo.

pas mettre en pratique. Les autres, aimaient plutôt à être traitées de cette manière, par exemple une servante de Dieu nommée Anna Reyes que le P. Balthasar travailla fortement avec le marteau de la mortification : elle avait coutume de dire que son regard seul la mortifiait. Quelquefois l'air grave et sévère qu'il prenait en lui parlant suffisait pour lui faire comprendre qu'elle avait, ou sur sa personne ou dans ses habits, quelque chose qui ne lui convenait pas, et aussitôt elle le corrigeait. Elles comprirent toutes très vite qu'il ne voyait pas de bon œil que la tenue et la mise ne fussent pas conformes à la vie recueillie qu'elles professaient, car il leur avait dit : L'intérieur et l'extérieur doivent avoir la même allure. Anna Reyes recueillit de bons fruits de la mortification à laquelle l'engagea et l'encouragea son saint confesseur. Grâce à lui, elle devint tout à fait maîtresse de ses passions, toujours calme et sereine, très élevée dans l'oraison : Notre-Seigneur lui faisait comprendre, par le moyen de comparaisons ordinaires, la sublimité des attributs divins ; il lui donnait des sentiments admirables à propos des mystères de la foi, en particulier de Jésus crucifié, en présence de qui elle passait de longues heures à prier ou à faire pénitence

CHAPITRE X

Le P. Balthasar dirige la Mère Marie Diaz et contribue à son avancement dans les vertus héroïques. — Conférence très utile qu'ils eurent ensemble sur cinq manières de souffrir.

Ce que le P. Balthasar fit de plus signalé dans Avila, ce fut de conduire à une très haute sainteté deux femmes de grande vertu qui s'y trouvèrent à la même époque. La première fut la Mère Marie Diaz, dont la sainteté fut bien connue et célébrée dans cette ville ; sa réputation dure encore et mérite de durer toujours parmi les fidèles, afin qu'ils profitent de ses exemples héroïques et qu'ils s'humilient de voir une pauvre petite fille de laboureurs monter, comme dit Salomon expliqué par saint Grégoire (1) « en s'aidant de ses mains comme un lézard, jusqu'aux plus hauts sommets du palais du roi, non pas terrestre, mais céleste », et converser habituellement avec les habitants des cieux. Les autres, même avec de plus puissants moyens de s'élever, restent très bas, retenus par des affections terrestres. Cette sainte femme fut heureuse de rencontrer le P. Balthasar, qui l'aida puissamment à s'élever ainsi. Et le Père fut heureux, lui aussi, d'avoir une telle fille spirituelle, parce que son exemple lui fut d'un grand secours et parce que les services qu'il lui rendit le firent connaître et estimer dans toute la ville. La Mère Marie Diaz naquit à Vita, village d'Avila. Après avoir

(1) Prov., xxx, 28, Lib. 6. Moral. C. 5.

vécu dans la virginité jusqu'à l'âge de 40 ans, en donnant à tout le village l'exemple du recueillement, elle sentit le désir de servir Dieu avec plus de perfection. Ayant perdu ses parents, elle vint à Avila, elle donna aux pauvres tout ce qu'elle possédait, se mit à ne vivre que d'aumônes, n'acceptant d'ailleurs que ce qui lui était strictement nécessaire. Il y avait longtemps qu'elle avait fait vœu de chasteté, et, à son arrivée à Avila, elle y ajouta celui de pauvreté et d'obéissance à son confesseur, afin de mener dans le monde une vie semblable à la vie religieuse, en gardant de son mieux les trois vœux substantiels de religion. Notre-Seigneur lui inspira de s'adresser pour la confession aux Pères de la Compagnie, et, bien que ceux-ci ne reçussent pas son vœu d'obéissance, elle n'omit rien de son côté pour se lier, se priver de sa liberté et faire un entier sacrifice à Dieu de sa propre volonté. Pour vivre dans un plus grand recueillement et une étroite retraite, elle obtint de l'évêque D. Alvaro de Mendoza, la permission de passer sa vie dans la tribune de l'église de saint Emilien ; elle s'y tenait constamment devant le saint Sacrement envers lequel elle avait une très grande dévotion. Elle n'en sortait que pour aller se confesser et communier dans l'église de la Compagnie. Elle commença ainsi une vie très parfaite, de pénitence, de mortification, d'oraison, et ornée de toutes les vertus ; elle avait des sentiments admirables sur les choses du ciel, en particulier sur le saint Sacrement qu'elle appelait son *voisin* ; si bien que ceux qui venaient lui parler en étaient étonnés et ravis ; et même ceux qui étaient instruits disaient : Nous n'avons jamais saisi les mystères de notre sainte foi aussi bien qu'en les entendant exposés par cette très vertueuse femme..

§ 1

Laissant de côté bien des particularités qui prouvent sa grande vertu, mais n'ont pas de liaison avec notre sujet, je me contenterai de rapporter ici les secours précieux que le

P. Balthasar lui procura pour l'aider à s'élever si haut. Dès qu'il la vit prévenue à ce point par la grâce et si favorisée de Dieu, il se chargea avec zèle de contribuer à son avancement et à sa perfection, et la divine Majesté lui donna pour cela une grâce spéciale. Il s'appliqua d'abord à la corriger de toutes les fautes et imperfections qu'il remarqua en elle, à l'établir sur le fondement solide de l'humilité et de la patience, d'une obéissance et d'une résignation parfaites, et pour cela, il était saintement ingénieux à découvrir mille manières de la mortifier. Il lui répondait sèchement et avec dureté, quand elle l'interrogeait; il la faisait attendre longtemps et la laissait la dernière pour la confesser, alors qu'elle était venue avant les autres. Quelquefois il lui refusait ce qu'elle demandait, ou même la renvoyait sans vouloir l'entendre. Il lui avait accordé la permission de communier trois fois la semaine, comme elle le désirait ardemment, et en cela même il l'éprouvait et l'exerçait, afin que la communion lui fut plus utile. Les justes qui n'ont pas le cœur attaché aux choses de ce monde, ne sont pas aussi sensibles aux mortifications en cette matière qu'à celles qui regardent les choses spirituelles, leur unique consolation : c'est donc en cela qu'il faut les éprouver, afin qu'en tout ils soient résignés à la volonté de Dieu et qu'ils s'attachent à lui seul. Dans ce but, le P. Balthasar dit un jour à Marie Diaz de ne pas communier sans s'être confessée à lui, car parfois il l'envoyait se confesser à d'autres. Elle vint le lendemain, jour de communion, et le Père ne voulut descendre au confessionnal que lorsqu'on lui eut dit que trois ou quatre autres pénitentes l'attendaient. Une fois descendu, il fit d'abord passer ces dernières et ensuite d'autres qui vinrent après elles ; avant de finir, l'horloge sonna 11 heures, le Père se leva pour sortir et dit à Marie Diaz de venir le lendemain. Le lendemain, elle revint et le Père s'arrangea de manière à la renvoyer comme la veille, et, de cette manière, il la laissa plus de 20 jours sans confession ni communion. Il pensa : ce que ma pénitente ne gagnera pas, pendant cet

intervalle, en recevant les sacrements, elle l'acquerra par sa préparation et son désir quotidien de les recevoir, et par l'exercice héroïque de la patience et de la mortification, vertus qui la disposeront à les recevoir plus tard plus fréquemment. La Mère Marie Diaz fut très sensible à ces délais, mais elle n'osa dire mot à cause du respect qu'elle avait pour son directeur, ni le quitter, car elle l'affectionnait, malgré ses manières tellement dures qu'elle lui disait en forme de plaisanterie : « Mon Père et mes rebuffades ! »

Un jour, elle entra dans l'église, portant des chaussures fourrées et une canne ; et elle avait un peu l'air important. Le P. Balthasar l'ayant vue entrer l'appela et lui demanda si elle voulait faire la duègne ou la dame ; il ne manquait plus que cela à votre orgueil, dit-il ; allez, allez poser vos chaussons dans la rue, et entrez dans l'église comme vous le devez, étant ce que vous êtes. La servante de Dieu obéit aussitôt, sans même se demander si on ne les volerait pas. Quand elle entra de nouveau, le Père lui dit de ne pas faire la sainte communion, en punition de sa vanité. Cependant, bientôt après, la voyant si humble et si soumise, il la lui permit.

Dans les premiers temps, elle était persécutée par les démons ; une fois, ils la maltraitèrent cruellement et depuis elle en eut peur. Aussi se mit-elle à faire coucher dans sa chambre un enfant du catéchisme. Or, un jour, le P. Balthasar étant venu la voir, aperçut la petite couchette de l'enfant. Quand il sut pourquoi elle était là, il reprit durement Marie Diaz : « A quoi sert cet enfant ? dit-il. N'avez-vous pas honte ? Faut-il que vous soyez enfant vous-même, et que, après tant de temps, vous ayez à peine commencé ! Avez-vous donc si peu de confiance en Notre-Seigneur ? » Là-dessus, au moment même, elle enleva le petit lit et obéit à l'injonction du Père ; elle eut raison, car des personnes comme elle doivent ne pas trop craindre le démon, et savoir qu'il ne touchera pas un fil de leurs habits sans la permission de Dieu, leur Maître. Elles ne doivent, d'ailleurs, mettre leur appui ni leur confiance dans aucune créature, mais dans la

seule protection de leur très doux Créateur, avec laquelle elles n'ont rien à craindre.

Elle avait coutume de sortir quelquefois de sa tribune de Saint-Emilien pour aller visiter quelques grandes dames. Le P. Balthasar lui dit de ménager son temps pour en employer davantage à traiter avec Dieu. A partir de ce moment, elle ne sortit plus pour aller faire des visites. Et comme les dames se plaignaient de l'austère confesseur qui les privait de la consolation que leur apportait la visite de Marie Diaz, celle-ci ne dit pas un mot d'excuse, comme il arrive à d'autres qui rejettent la faute sur le confesseur. Elle l'excusait, au contraire, en disant simplement : Mon confesseur ne veut pas que je fasse des visites, mais que je garde mon recueillement.

Au moyen de ces mortifications et d'autres du même genre, cet habile Maître spirituel éprouvait sa pénitente, non pas seulement à cause du profit qu'elle en retirait, en les supportant si volontiers, mais aussi pour l'exemple des autres. Les négligents pouvaient voir par là combien ils méritaient d'être repris pour leurs défauts réels, puisqu'il traitait de la sorte une humble fille coupable seulement de choses qui ont à peine l'apparence de défauts ; et cela même devait les décider à travailler à se corriger.

Enfin, cette servante de Dieu fit paraître sa vertu par sa persévérance à obéir et à se soumettre à qui la mortifiait à ce point, l'aimant tellement pour le bien qu'il lui faisait, que, même après son départ d'Avila, elle ne le perdit pas de vue, et n'oublia jamais ce qu'elle avait appris de lui. Elle l'estimait au point de ne se regarder devant lui, en fait de vertu, que comme une petite enfant. Je serai, disait-elle, dans un coin du ciel, près de la porte, au milieu des enfants morts après le baptême, et le Père montera très haut dans la gloire avec une escorte triomphante. Et elle ajoutait avec grâce, en faisant allusion à son habitude de la reprendre : En me voyant si bas et si en arrière, il me dira : Tu es restée là, vieille paresseuse ! Mais, quoiqu'elle eut de si bas sentiments

d'elle-même, elle fut très méritante aux yeux de Dieu et aux yeux de son Père spirituel. Ce directeur la mortifiait, il est vrai, et l'humiliait, il l'avait pourtant en très haute estime, il lui accorda enfin de communier tous les jours, car elle avait une extraordinaire dévotion au Saint-Sacrement et une foi vive en la présence réelle, aussi bien que si elle avait vu Notre-Seigneur de ses yeux. Quand le prêtre élevait la sainte Hostie à la messe, Marie Diaz y voyait quelquefois un jeune homme d'une beauté divine, et, à l'élévation du Calice, elle voyait le sang divin vermeil et fumant encore. A la division de l'Hostie, Jésus lui apparaissait tout entier dans chaque partie. Un jour, elle le dit à un Maître en Théologie de Salamanque, et comme celui-ci s'étonnait d'entendre parler ainsi une fille des champs, elle ajouta avec beaucoup de simplicité : « En vérité, je croyais que les autres le voyaient aussi. » Quand elle s'entretenait de ce mystère avec Notre-Seigneur, elle avait coutume de lui dire : « Seigneur, avez-vous au ciel quelque chose de plus à nous donner ? » Elle voulait, par cette question affectueuse, faire entendre le bien infini qui lui était donné, le céleste rassasiement qu'elle recevait par la communion, et qui lui faisait désirer de le recevoir de nouveau chaque jour.

§ 2

Le lecteur trouvera du profit et de la consolation à lire ici ce que j'ai entendu dire au P. Balthasar dans une de ses conférences sur la souffrance et les grands biens qu'elle nous apporte. Il nous parla, entre autres choses, d'un entretien qu'il avait eu avec Marie Diaz sur cinq manières de souffrir sans qu'il y ait de notre faute, qui étaient en même temps cinq sources fécondes de mérites pour ceux qui savent en profiter, en prenant patience et en se soumettant à la volonté de Dieu qui les envoie. J'ai bien réfléchi pour en retrouver le souvenir, et il me semble que ce sont les suivantes :

1° Supporter les injures du temps, le froid excessif ou les

chaleurs, l'humidité, la sécheresse, les tempêtes, les orages, les coups de tonnerre, les vents, les tremblements de terre, acceptant tout avec plaisir parce que Dieu le veut. Il nous raconta à ce propos que, à Avila où les hivers sont fort rigoureux, Marie Diaz en était très éprouvée, parce qu'elle était mal vêtue et mal chaussée et dans un appartement froid par lui-même ; or, un jour qu'elle était devant le Saint-Sacrement, tremblant de froid et se plaignant de la rigueur de l'hiver, Notre-Seigneur lui dit : « C'est moi qui le fais, et toi, tu te plains ! » Le divin Maître, comme l'expliquait le P. Balthasar, voulait faire comprendre que la pensée que les peines viennent par la volonté de Dieu suffit pour les faire accepter de tout le monde, sans plainte et même avec beaucoup de consolation. Ainsi parlait David : « J'ai gardé le silence, ô mon Dieu, parce que c'est vous qui l'avez fait. » (1).

2° Supporter les malaises et les incommodités du corps, quelle qu'en soit la cause : humeurs en excès, infirmités, douleurs, faiblesses, mélancolies, tristesses, ennuis ; ou nécessités communes à tous, de manger, de boire, de dormir ; lassitude, fatigue, pauvreté, privations du nécessaire en fait de nourriture, d'habit, de maison et de lit ; ou bien encore afflictions provenant des autres créatures, par exemple, des insectes de tout genre qui nous persécutent ; en tout cela, il faut se montrer patient et tout regarder comme envoyé par la Providence ou pour nous punir de nos fautes ou pour nous faire faire des actes de vertu, ou pour d'autres motifs que nous ne connaissons pas.

3° Supporter les caractères des autres opposés au nôtre ou tout différents, quand, par exemple, il faut traiter avec des personnes portées à la colère ou de mauvaise humeur, ou bien lentes et flegmatiques, ou enfin ayant des manières gênantes pour ceux qui en ont de contraires. Sur ce point, les Maîtres ont à souffrir beaucoup des serviteurs, les serviteurs des Maîtres ; les religieux et ceux qui vivent en commu-

(1) Ps. xxxviii, 10.

nauté, de même, car il y a tant de caractères différents ! Notre-Seigneur le permet pour éprouver ses élus. Et là-dessus, le P. Balthasar Alvarez nous disait : Il n'y a pas de vertu parfaite si elle n'a pas été mise à l'épreuve au contact du prochain, dans ces occasions et dans d'autres.

4° Supporter le déshonneur, les mépris, les peines que nous éprouvons à la vue de celles qui affligent nos connaissances, car il est certain que l'infamie d'un proche parent ou d'un grand ami rejaillit aussi sur ses parents ou amis. Et dans les ordres religieux, cela arrive plus souvent, car la faute ou la conduite honteuse de l'un est imputée aussi aux autres ; le vulgaire ignorant croit que tous sont comme celui dont ils ont appris la faute ou la mauvaise conduite. Pour ceux qui ne sont pas en faute, supporter de tels déshonneurs avec patience et humilité est une source de grands mérites, et le P. Balthasar nous disait : Ce sont là de bons morceaux de chair sans os, puisqu'il n'y a pas de faute de notre part.

5° Supporter les afflictions spirituelles au service de Dieu, afflictions ordinairement très pénibles, très souvent sans remède de notre part, par exemple les aridités, les distractions, les obscurités, les découragements, les scrupules, les différentes sortes de tentations et de persécutions du démon, les imaginations horribles qui tourmentent l'âme. Tout cela vient suivant le plan de la providence de Dieu, pour l'amour et par la volonté de qui nous devons les supporter tant que nous ne pouvons pas les chasser. A cette manière de souffrir, le Père rapportait la bonne acceptation des épreuves imposées par les confesseurs, les ministres de Dieu et les supérieurs pour examiner et perfectionner la vertu de ceux qu'ils dirigent ou qu'ils gouvernent.

Ce sont là les cinq sources de souffrance dont l'usage fut très utile aux deux serviteurs de Dieu qui en firent le sujet de leur entretien. La Mère Marie Diaz parlait d'après son expérience, car le Seigneur lui avait donné de vifs désirs de souffrir et l'avait grandement éprouvée de ces cinq manières. Par ordre de son confesseur, elle resta six ans avec une

grande dame d'Avila, et, sans que cette dame s'en doutât, Marie Diaz avait à supporter de grands ennuis de la part des pages et des serviteurs : insultes, moqueries, paroles injurieuses, procédés inconvenants, privation d'aliments, au point qu'elle se croyait en fête si elle avait quelque reste de pain pour se soutenir. Elle garda toujours un silence admirable, jugeant qu'on avait bien raison de la traiter de la sorte. Quand elle fit vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, Notre-Seigneur l'éprouva par de telles aridités qu'elle lui dit un jour en se plaignant affectueusement : « Eh quoi ! Seigneur, maintenant que je vous ai donné tout ce que je pouvais, vous m'abandonnez ! Cela vous paraît-il bien ? » De plus, Notre-Seigneur permit au démon de la tourmenter ; elle eut plusieurs graves infirmités, et tant de douleurs ne suffisaient pas à son désir de souffrir. A l'âge de 80 ans, alors qu'elle en était le plus accablée, elle désirait une plus longue vie afin de souffrir davantage pour son Créateur. Et comme la sainte Mère Thérèse de Jésus dont nous allons parler, lui dit qu'elle avait de grands désirs d'aller voir Dieu, Marie Diaz répondit qu'elle désirait au contraire que son exil se prolongeât afin de souffrir. Dans cette vie, disait-elle, je puis donner quelque chose à Dieu en souffrant des peines et des travaux pour son amour ; dans l'autre vie, on ne fait que recevoir la récompense de ce qu'on a supporté. Et puisque l'éternité sera bien assez longue pour jouir de Dieu, il est bon de souffrir beaucoup ici-bas pour le Bien-Aimé, pour lui plaire et le satisfaire.

Voyez le pieux désaccord qu'il y avait entre ces deux saintes femmes : chacune avait de bonnes raisons pour justifier son désir. Celui de Marie Diaz était très sûr, appuyé non sur ses forces, mais sur celles de Dieu, car c'est lui qui peut donner ce don spécial de souffrir pour son amour, comme dit saint Paul (1). Enrichie de ce don, et, grâce à lui remplie de mérites, elle obtint de Notre-Seigneur la cou-

(1) Philip., 1, 29.

ronne et la récompense de ses longs et bons services et de ses grandes souffrances. Son exemple fut cause que le Père Balthasar estima beaucoup la souffrance, et Notre-Seigneur ne manqua pas de lui donner un bon nombre d'occasions de contenter son désir.

CHAPITRE XI

Combien le P. Balthasar Alvarez fut utile à sainte Thérèse de Jésus. — Révélation dont cette sainte fut favorisée au sujet de la prédestination du P. Balthasar et qui le remplit de courage.

La seconde femme célèbre qui vivait alors à Avila et que Dieu y avait suscitée pour être un modèle de sainteté, dans la ville et même dans tout l'univers chrétien, était sainte Thérèse de Jésus, alors religieuse au monastère de l'Incarnation des carmélites mitigées, et depuis, fondatrice célèbre des carmélites déchaussées. Je ne raconterai pas ici sa vie très sainte parce qu'elle est bien connue dans le monde, tant par les ouvrages publiés sur elle que par ces travaux héroïques par lesquels elle a mérité de devenir vraiment la gloire de la nation espagnole. L'Espagne, par la providence de Dieu, avait donné deux illustres patriarches à l'Eglise, saint Dominique et saint Ignace, fondateurs de deux ordres célèbres : les Frères Prêcheurs et la Compagnie de Jésus ; Dieu, à cette époque, lui donna ce qu'elle n'avait pas encore, une vaillante et sainte femme, Mère et fondatrice de religieuses si parfaites, et en même temps aide et inspiratrice d'une résurrection et d'une rénovation semblable parmi les hommes. Dieu lui avait accordé d'avance pour cela des grâces très extraordinaires, et le P. Balthasar Alvarez lui fut d'un grand secours, comme elle-même l'avouait. Une de ses religieuses, en effet, lui ayant demandé s'il lui serait bon de traiter avec ce Père, elle répondit : « Dieu vous accorderait

une grande miséricorde, car c'est la personne à qui je suis le plus redevable dans toute ma vie, et qui m'a le plus aidé à marcher vers la perfection. » Dans sa vie qu'elle a écrite par ordre de son confesseur, en rappelant comment elle trouva « tout son bien » à traiter avec les Pères de la Compagnie, et comment le premier confesseur jésuite qu'elle eut l'avait fait progresser, elle dit, en parlant du second qui était le P. Balthasar : Ce Père commença à m'établir davantage dans la perfection. Il me disait que pour contenter entièrement Notre-Seigneur, il ne fallait rien lui refuser. Et, avec habileté et douceur, il me fit renoncer aux amitiés.

§ 1

En effet, le premier soin du P. Balthasar fut de corriger quelques abus en ce sens qu'elle commettait dans les premiers temps. Eclairé et expérimenté comme il était, il savait le grand préjudice que causent les amitiés particulières, les affections exagérées des créatures, bien qu'elles paraissent bonnes. Elles tiennent le cœur captif, disait-il, et lui font perdre le noble privilège de la liberté dont Dieu l'a doué, et devenir inhabile à traiter avec Notre-Seigneur. Ces liaisons amènent tout naturellement la pensée de la personne que l'on aime, elles dérobent le temps et ne laissent pas Dieu fixer sa demeure dans le cœur, ni le cœur se donner entièrement au Créateur. Lors donc qu'il vit cette servante de Dieu éprouver une grande difficulté à renoncer à certaines amitiés, bonnes cependant, parce qu'il lui semblait qu'il y avait de l'ingratitude à ne pas aimer et à ne pas donner des marques d'affection à une personne qui vous aime, il s'efforça de la délivrer de cet obstacle avec habileté : il lui persuada d'abord de recommander cette affaire à Dieu pendant quelques jours, de réciter l'hymne *Veni Creator* pour obtenir la lumière et la grâce de comprendre ce qu'il y avait de mieux. Elle le fit, et le résultat heureux fut que Notre-Seigneur lui dit dans une extase : « Je ne veux pas que tu t'entretiennes désormais

avec les hommes, mais avec les anges. » A partir de ce jour, elle n'eut de consolation et d'amitié qu'avec de vrais serviteurs de Dieu, et brisa net avec tous les abus et imperfections d'autrefois. On voit par là la prudence de ce bon directeur ; il ne voulut pas retrancher ces amitiés d'un seul coup, mais la mettre sur la voie, afin que Notre-Seigneur que cela regarde les arrachât lui-même. C'est à cela, en effet, que doivent tendre nos industries, avec les personnes à qui Dieu a coutume de se communiquer.

Après cela, le P. Balthasar mortifia chez la sainte l'empressement qu'elle montrait dans certaines entreprises ; il voulut qu'elle se possédât, même dans ses affaires les meilleures, et qu'elle n'oubliât pas cette parole de saint Paul : « Quoique toutes choses me soient permises, toutes cependant ne conviennent pas, et je ne veux être l'esclave d'aucune » (1). Une fois, la sainte, très préoccupée, lui écrivit une lettre pendant qu'il était hors d'Avila, lui demandant une prompte réponse, « parce qu'elle était excédée. » Le P. Balthasar, jugeant qu'il était plus important de la mortifier et de modérer ces empressements, répondit sans retard à la lettre, et mit à l'extérieur, à côté de l'adresse : « N'ouvrir que dans un mois ». Elle le fit, et ce ne fut pas une petite mortification.

Il l'éprouva davantage encore à l'époque des tempêtes soulevées contre elle à propos de la voie par laquelle Dieu la conduisait, voie sublime et extraordinaire. Quelquefois, il lui disait à dessein que tout le monde assurait que ce qu'elle éprouvait était illusion du démon, lui laissant entendre qu'il était du même avis (2). Il la priva de la sainte communion pendant 20 jours pour voir comment elle le supporterait. Il l'éprouvait par de telles mortifications que plusieurs fois elle fut tentée de l'abandonner, tant il l'affligeait et la pressait ! Mais toutes les fois qu'elle cédait à la tentation de le quitter, elle se sentait dans son âme fortement reprise et

(1) Cor. VI, 12. — (2) Cf. Vie de la sainte, par le P. Ribéra, l. I, c. 2.

pressée de n'en rien faire. Elle continua donc à s'adresser à lui et elle en vint à le respecter et à l'aimer beaucoup. Elle le lui devait bien, parce que, une fois édifié sur l'esprit de la sainte, et éclairé de Dieu pour cela, comme aussi par les livres spirituels qu'il lut à cette fin, et par les épreuves auxquelles il la soumit, il prit tout à fait à cœur de la défendre ; il fut entièrement sa consolation, son secours, son appui, pour supporter les contradictions dont elle fut l'objet et ne pas se décourager au milieu des jugements contradictoires portés sur son esprit. En parlant de cela, au chapitre 28 de sa vie, elle dit : « Quand on prétendait que j'étais dans l'illusion, et que mes révélations étaient fausses, je répondais que c'était impossible, parce que je voyais, par ma propre expérience, que je devenais bien meilleure, que les défauts diminuaient en moi et les vertus augmentaient ». Puis, elle ajoute en propres termes en parlant du P. Balthasar Alvarez, et en exprimant l'estime qu'elle en faisait : « Mon confesseur qui était un Père très saint de la Compagnie de Jésus, faisait cette même réponse comme je l'appris. Il était très discret et très humble ; son humilité était même si grande qu'elle m'occasionna bien des peines : quoiqu'il fut homme d'oraison et savant, il ne se fiait pas à lui-même (pour me juger) parce que Dieu ne le faisait pas encore marcher par cette voie. Et lui aussi eut à souffrir de plus d'une manière à cause de moi ; je sus qu'on lui avait dit de se défier de moi, de se tenir sur ses gardes et de ne pas croire ce que je lui disais, et on lui citait des exemples d'autres personnes. Tout cela m'obsédait aussi : je craignais de ne plus trouver à qui me confesser, et de voir tout le monde me fuir. Je ne faisais que pleurer. Ce fut un trait de providence de Dieu qu'il ait continué à me supporter et à m'entendre ; c'est que il était si grand serviteur de Dieu que pour sa cause il se serait exposé à tout. Il me disait donc de ne pas déplaire à Dieu, de ne pas m'écarter de ce qu'il me dirait et de ne pas craindre que lui m'abandonnât. Il m'encourageait et me calmait toujours ; il me commandait de ne

lui rien cacher, et je lui obéissais. Il m'assurait qu'à cette condition, alors même que le démon me ferait avoir ces visions, elles ne pourraient me nuire ; au contraire, Dieu tirerait le bien de ce mal que le démon voudrait faire à mon âme. Il s'efforçait de tout son pouvoir de la perfectionner. Pour moi, comme j'étais si craintive, je lui obéissais en tout, quoique d'une manière imparfaite : je fus pour lui l'occasion de bien des tribulations pendant trois ans et plus qu'il fut mon confesseur ; c'était justement à l'époque de mes grandes peines : dans toutes ces persécutions, dans les jugements qu'on porta sur moi et dans tout ce que Notre-Seigneur permit que j'eusse à supporter, à propos de choses exemptes de faute, tout rejaillissait sur lui, on s'en prenait à lui, à cause de moi, quoiqu'il ne fut aucunement responsable de rien. S'il n'avait pas été si saint, si le Seigneur ne l'avait pas soutenu, il lui aurait été impossible de supporter tant de contradictions : il devait répondre à ceux qui me regardaient comme égarée, et on ne le croyait pas ; d'autre part, il devait me calmer et guérir mes appréhensions qui devenaient plus vives. Il devait me rassurer aussi, car à chaque vision qui était nouvelle pour moi, Dieu permettait que j'eusse de nouvelles craintes; tout cela venait de ce que j'étais alors pécheresse et de ce que je l'avais été. Lui me consolait très pieusement, et s'il s'était cru lui-même, je n'aurais pas tant souffert, car Dieu lui faisait entendre en tout la vérité, et c'est le saint Sacrement qui l'éclairait à ce que je crois ». Ces paroles textuelles de sainte Thérèse font bien voir l'humilité et la prudence du P. Balthasar, qui, en des matières si graves, ne voulait pas se conduire par lui-même ; il fut bien inspiré en cela, puisque son jugement fut vrai, alors que tant d'autres se trompèrent, et ce qu'il approuva tout le monde l'approuve maintenant.

Quand sainte Thérèse dit que le saint Sacrement l'éclairait, elle fait allusion aux révélations qu'il avait pendant la Messe au sujet des personnes qu'il dirigeait, comme nous l'avons dit au chapitre 6. Ce grand homme eut donc une haute

estime de l'esprit et de la sainteté de la glorieuse vierge Thérèse ; et Thérèse s'en montrait digne en lui obéissant et en se soumettant comme une enfant à tout ce qu'il lui prescrivait. Une grande dame, très bonne chrétienne, qui les aimait l'un et l'autre, a raconté que le P. Balthasar avait fait quelquefois devant elle les plus grands éloges de la sainteté de la Mère Thérèse de Jésus, beaucoup plus que de celle de Marie Diaz ; il disait encore : Vous voyez Thérèse de Jésus, ce qu'elle a reçu de Dieu et ce qu'elle est ? Eh bien ! avec cela, pour tout ce que je lui dis, elle est docile comme une enfant.

§ 2

Le P. Balthasar Alvarez aida également beaucoup sainte Thérèse dans son projet de fonder le monastère de « la retraite », (de la recolleccion). Il est vrai que plus tard, témoin de tant de contradictions, il lui prescrivit d'attendre, et même, dans son incertitude, il était d'avis qu'il fallait y renoncer. Mais Notre-Seigneur qui lui commandait de suivre son plan lui ordonna aussi de dire à son confesseur de faire oraison le jour suivant sur ce verset du psaume 91 : « Que vos œuvres sont grandes, Seigneur, et que vos pensées sont profondes ! » (1). Or, dans cette méditation, le P. Balthasar vit clairement quelle était la volonté de Dieu et que, par le moyen d'une femme, il voulait faire éclater ses merveilles. Aussi lui dit-il qu'il ne fallait plus hésiter, mais se remettre à la fondation de son monastère. Il la dirigea et l'aida à établir les constitutions et les règles qui gouvernent ce premier monastère et tous les autres du même ordre. Sans doute, la sainte, si prudente, s'ouvrit et demanda conseil à d'autres personnages sérieux, savants et spirituels, d'autres ordres religieux, en particulier de l'ordre du glorieux saint Dominique ; mais tant qu'elle eut près d'elle le P. Balthasar Alvarez, il fut son maître et son conseiller ordinaire. Plus tard,

(1) Cf. Ribera, I, c. 14.

il lui prêta son concours pour la fondation des monastères d'Avila et de Salamanque, où il fut recteur. Quand il fut parti d'Avila, sainte Thérèse continua comme elle put à demander ses avis, dans ses doutes et ses projets, et lui ne négligea pas de l'aider de son mieux, par lettres, conseils et autres démarches, suivant les besoins.

Pour preuve, je vais citer ici une partie d'une lettre qu'il lui écrivit de Salamanque pour la consoler dans une circonstance pénible : « Jésus soit votre lumière et votre consolation ! J'écris cette lettre parce que vous le désirez, plutôt qu'à cause du besoin que vous avez d'être encouragée ; car, dans des difficultés moindres que celle-ci, il vous arrive souvent d'être avertie, prévenue et fortifiée par Notre-Seigneur. « Loin de moi, disait saint Paul, de me glorifier en autre chose qu'en la croix de Jésus-Christ. » Et moi je dis : Loin de moi de penser que vous puissiez vous glorifier en autre chose, puisque votre âme a reçu de lui de si grandes douceurs ! Si Dieu tient tant pour son service à ce que Isaac, c'est-à-dire notre goût personnel, soit immolé, en vérité il accorde un grand bienfait à Abraham, en lui offrant le feu et le glaive pour consommer le sacrifice. Vos angoisses ne me tourmentent pas, parce que je sais qu'elles n'empêchent pas ceux qui aiment Dieu de vivre au large. Je vois d'ailleurs que de tels moyens font mieux réussir vos projets, qu'on ne l'espérait de circonstances plus favorables. Espérer, garder le silence, prier, voilà le remède, en attendant que Dieu fasse connaître son bon plaisir ; car lui seul peut faire éclater devant son peuple la puissance de ses œuvres et la grandeur de ses desseins. Pour moi, Madame, je ferai ici et partout ce que je dois et ce qui pourra vous être utile ».

Le P. Balthasar fit ce qu'il promettait et se dévoua pour la sainte et ses filles (les Carmélites déchaussées), à Médina, à Salamanque, à Valladolid et partout où il vécut. Il trouvait une consolation particulière à traiter avec elles des choses de leur âme ; il se les représentait comme des flambeaux allumés, consumées par le feu de l'amour divin, comme les

lampes qui brûlent devant le Saint-Sacrement. Notre-Seigneur fit connaître que ces rapports lui étaient agréables par quelques faits notables que nous raconterons plus tard. Je veux terminer ici par le récit d'une faveur bien précieuse que Dieu accorda au P. Balthasar par le moyen de la vierge sainte Thérèse, qui eut la joie de le payer ainsi de toute la peine qu'il avait prise pour elle et de l'aider à progresser encore. Car, nous l'avons dit, des personnes de cette vertu ne sont pas moins utiles à leurs confesseurs que les confesseurs ne le sont à elles-mêmes. Il arriva au P. Balthasar, vers cette époque, d'être très péniblement tenté au sujet de sa prédestination, en se demandant avec anxiété s'il serait sauvé ou non. La sainte Mère le comprit et elle alla prier Notre-Seigneur de venir à son secours. Notre-Seigneur lui révéla qu'il serait sauvé, et elle vit la place élevée qu'il occuperait dans le ciel. Notre-Seigneur lui fit comprendre qu'il était monté à un si haut degré de perfection sur la terre, qu'il n'y avait en ce moment personne en ce monde qui fut plus haut que lui, et les degrés de gloire devaient, dans le ciel, répondre à ces mérites. Après cette révélation, la sainte dit au P. Balthasar de se consoler, car « le Maître (c'est ainsi qu'elle désignait Jésus-Christ Notre-Seigneur) assure que votre salut est certain ». Dès ce moment, il demeura si consolé et si encouragé qu'il put reconnaître que cette révélation venait du ciel. Sainte Thérèse en fit part à plusieurs autres Pères de la Compagnie et à quelques-unes de ses filles et même à d'autres personnes de piété qui le donnèrent comme certain. Le P. Balthasar en eut une autre semblable plus tard, comme je le raconterai. En attendant, je ne veux pas omettre une remarque à propos de la révélation de sainte Thérèse : à l'époque où elle arriva et où il fut dit que le P. Balthasar surpassait en sainteté ceux qui vivaient alors sur la terre, il y avait beaucoup d'âmes très saintes dans l'Eglise, dans la Compagnie et au dehors. Or, si à ce moment-là il avait fait de tels progrès dans la vertu, que penser de lui quand on se rappelle qu'il vécut encore quelques années, toujours occupé à

des œuvres héroïques pour le service de Dieu ? Sans compter que Notre-Seigneur n'a pas coutume de faire de telles révélations à des âmes de peu de vertu ou d'une vertu peu solide : il y aurait trop de danger pour elles de s'enfler d'orgueil ou de se relâcher et de négliger leur avancement. Puisqu'il voulut que cette révélation fut connue du P. Balthasar et même que lui-même en eut une semblable, c'est un signe qu'il avait fondé sa vertu sur la base solide d'une humilité profonde et sur le zèle fervent pour son avancement quotidien. On peut voir aussi que cette révélation lui donna de nouvelles forces afin d'entreprendre de grandes choses et de souffrir beaucoup pour le service de Dieu et l'avantage des âmes.

Nous pouvons dire encore que sa haute sainteté était figurée par cette couronne de lumière éclatante dont la vierge du Carmel le vit entouré pendant qu'il célébrait la messe, comme on l'a dit au chapitre VI. On vit, du reste, la grande estime qu'elle avait pour son confesseur, puisqu'elle écrivit cette vision pour sa consolation, dans ses notes les plus secrètes et les mieux gardées. L'évêque de Tarazona, Fr. Diégo de Yépès, qui écrivit la vie de sainte Thérèse, devint possesseur de ces notes, les lut et nous les communiqua.

Tout cela est encore confirmé par un mot que la sainte dit à une grande dame (1) qui le raconta ensuite : Je n'ai conféré avec lui d'aucun point touchant l'oraison, qu'il ne m'ait devancé. C'était dire beaucoup, car Dieu lui avait beaucoup donné. Or, un don tel que celui-là n'est accordé qu'à ceux qui ont déjà profité beaucoup. Mais nous allons voir sans tarder des raisons solides de croire ce que la sainte disait de la vertu du P. Balthasar.

(1) Doña Anna Enriquez.

CHAPITRE XII

Le P. Balthasar Alvarez est envoyé à Médina del Campo. Il fait, en 1567, la profession des quatre vœux. Il les garde avec une grande perfection.

Les travaux du P. Balthasar Alvarez à Avila étaient une preuve évidente des ressources remarquables qu'il avait pour guider les âmes vers la perfection. C'est pourquoi on jugea bon de le nommer recteur et maître des novices à Médina del Campo, où il pourrait être fort utile aux religieux de la Compagnie. Il partit donc pour Médina en 1566, après les fêtes de l'Epiphanie. Mais avant de raconter ce qu'il y fit en faveur du prochain, il est plus à propos de commencer par deux faits notables qui lui arrivèrent dans cette ville, en 1567. Cette année-là, le 1er mai, il fit la profession solennelle qu'on appelle, dans la Compagnie, des quatre vœux, et qui place le religieux dans le degré le plus élevé de l'ordre ; en admettant à ce degré, l'ordre approuve les sujets comme consommés dans la vertu et dans la science. En effet, dans l'Eglise il y a deux états de perfection, l'un qui s'occupe de l'acquérir et l'autre de l'enseigner ; le premier propre aux religieux qui (selon saint Thomas parlant de ces états) (1) ne sont pas obligés à être immédiatement parfaits, mais à s'efforcer de le devenir par les moyens marqués par leur profession ; le second, spécial aux évêques qui sont

(1) 2, 2, Q., 186. Art. 1, ad., 3, et art. 2, ad. 1.

obligés à être parfaits, car personne ne peut professer une science s'il ne la possède pas parfaitement, et l'évêque qui doit enseigner la perfection doit être parfait. Et parce que l'évêque ne peut pas faire entendre cet enseignement par tout son diocèse, il a comme coadjuteurs des curés et autres bénéficiers. A l'imitation de cette hiérarchie, N. P. saint Ignace, éclairé des lumières d'en haut, établit dans la Compagnie des états et des degrés semblables et correspondant à ceux de l'Eglise : le noviciat terminé, on fait les trois vœux substantiels de religion qui rendent véritablement « religieux », et qui obligent par conséquent à tendre à la perfection par les moyens indiqués dans les règles de la Compagnie. Cet état dure tout le temps des études, ordinairement sept ans, pendant lesquels on acquiert les connaissances nécessaires à nos ministères. Après cela, vient une troisième année de probation destinée à renouveler l'esprit, et consacrée à des exercices de vertu, comme le noviciat. Dès que le religieux est ordonné prêtre, il se livre pendant quelque temps aux ministères, sans perdre de vue sa propre perfection, comme le demande l'Institut. Pendant ce temps, les supérieurs se rendent compte et font l'expérience des ressources de leurs religieux en fait de vertu, de science, de prudence et de dextérité dans les rapports avec le prochain ; lorsqu'ils sont satisfaits et qu'ils les voient consommés et parfaits, ils les admettent à la profession des quatre vœux, c'est-à-dire de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, et, en quatrième lieu, d'obéissance spéciale au Souverain Pontife au sujet des missions : ce vœu les oblige à aller en quelque lieu du monde que ce soit, parmi les fidèles ou les infidèles, travailler à répandre la foi catholique, à sauver les âmes par les ministères de l'enseignement, de la prédication, de l'administration des Sacrements, et autres qui sont propres à notre Institut. Pour tout cela, il faut une résignation héroïque et une vertu très parfaite, une grande charité pour Dieu et pour le prochain. C'est pourquoi, il n'y a pas de temps fixé ni limité pour cette profession, suivant nos constitutions

approuvées par les Souverains Pontifes, en particulier par Grégoire XIV : « Nous ne voulons aucunement, dit-il, que l'époque de cette promotion au degré de profès soit fixée ou déterminée ; nous voulons seulement qu'on n'y admette que des esprits d'élite, des hommes de science, longtemps et sérieusement éprouvés, suffisamment connus pour avoir donné satisfaction dans la pratique des divers exercices de vertu et édifié en travaillant à leur propre abnégation. Des hommes ainsi remarquables par leur vertu et leur science ne peuvent être nombreux ; c'est pourquoi N. P. S. Ignace décida qu'il y aurait un degré inférieur pour ceux qui ont moins de science acquise ; ce sont les coadjuteurs spirituels dont l'emploi consiste à aider les profès dans les mêmes ministères en faveur du prochain, mais sans le quatrième vœu.

Comme le P. Balthasar était si avancé dans la vertu, dans la science mystique et dans les lettres, comme il avait l'aptitude qu'on a vue pour nos ministères, il fut admis, 12 ans après son entrée, à la profession des quatre vœux : c'était un honneur, on ne peut le nier, parce que c'est un témoignage rendu par l'ordre à la vertu et à la science du nouveau profès ; mais en réalité, c'est moins une distinction honorable qu'une plus grande charge ; on ne jouit d'aucune espèce de privilège ni d'exemption des règles et des obligations qui lient les autres. Les profès sont même plus étroitement obligés à l'obéissance et à la pauvreté : ils font en effet le vœu de ne pas laisser la pauvreté se relâcher, de ne pas prétendre aux dignités ni dans l'intérieur ni à l'extérieur de la Compagnie, de ne pas même les accepter à moins d'y être contraints par celui qui peut le commander sous peine de péché. Leur plus grand honneur consiste à observer parfaitement les devoirs de leur profession, ce qu'on peut appeler avec saint Paul (1) « remplir son ministère ». Le P. Balthasar s'en acquitta excellemment, et, en particulier, il observa le quatrième vœu comme nous avons vu qu'il garda les autres.

(1) 2 Tim., IV, 5.

La vocation propre des profès de la Compagnie est semblable à celle des apôtres qui ne se fixaient pas dans un seul endroit, mais s'en allaient parcourant les divers lieux et les provinces dont l'évangélisation leur avait été confiée. Ils s'arrêtèrent, il est vrai, plus longtemps dans certains endroits, mais ce fut pour y recueillir plus de fruit. De même notre vocation est de nous rendre et de vivre dans quelque partie du monde que ce soit, où l'on espère servir Dieu davantage, et mieux aider les âmes, d'aller enfin partout où pourra nous envoyer le Souverain Pontife ou le P. Général de la Compagnie en son nom, de quelque manière que ce soit. Ce qui n'empêche pas certains profès de rester longtemps dans le même lieu, quand il le faut, pour gouverner, professer, enseigner, ou rendre quelque autre service à la cause de Dieu, en s'efforçant toujours de porter ce fruit dont parle le Sauveur : « Je vous ai choisis, je vous ai établis pour que vous alliez dans le monde, que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure » (1).

Cette diversité d'emplois, qui nous fait voir les uns toujours en mouvement, comme dans les excursions et les missions, les autres arrêtés, le prophète Isaïe (2) la dépeint dans deux comparaisons admirables : les ouvriers de l'évangile sont comme des nuées que les vents poussent çà et là dans le ciel ; ou comme des colombes qui volent, légères, vers leur nid. Ce sont des nuées, non pas vides, mais remplies des eaux de la sagesse et de la doctrine de Dieu ; elles sont poussées par le vent, c'est-à-dire par l'Esprit-Saint, par l'esprit d'obéissance ; ils vont dans l'univers tout entier arroser la terre des cœurs humains, afin qu'ils portent des fruits d'œuvres saintes. Dans quelques parties du monde, ils arrosent abondamment et longtemps, parce qu'ils s'y sont arrêtés ; dans d'autres, moins, parce qu'ils ne font que passer, y restant cependant assez de temps pour recueillir leur fruit. Ils sont encore comme les colombes qui s'envolent, légères, vers

(1) Jo. xv, 16. — (2) Is. lx. 8.

leur nid, où elles déposent leurs œufs d'où sortiront leurs petits, car ce sont des oiseaux très féconds : ils aiment bien leur petite retraite où ils prient, gémissent, méditent les divins mystères, et trouvent un repos précieux à leurs âmes ; là aussi, cependant, ils engendrent des fils spirituels, ils les élèvent avec grand soin, ils volent légèrement en divers endroits, comme vers des nids, pour y engendrer toujours des fils spirituels.

Telle fut, et avec une grande perfection, la vie du P. Balthasar, surtout depuis sa profession. Par inclination, il était comme la colombe ; il aurait souhaité le recueillement de la méditation, de l'oraison, de la contemplation ; mais dans tous les collèges où il fut envoyé, pareil à une colombe féconde, il eut un grand nombre de fils spirituels, et les éleva jusqu'à ce qu'ils fussent parfaits. Et pour que son fruit fût plus abondant et plus étendu, Notre-Seigneur le faisait sortir des collèges particuliers, afin que, semblable à une nuée chargée de tant de sagesse et de science, il s'en allât en divers lieux, arroser, fertiliser les âmes. De Médina, Notre-Seigneur le fit sortir pour aller à Rome, plus tard il le fit devenir vice-provincial de Castille ; du petit coin de Villagarcia, il l'envoya d'abord visiter la province d'Aragon, et ensuite gouverner celle de Tolède. Il voulut d'abord l'envoyer au Pérou en qualité de Provincial, dans cette région si lointaine et si peuplée d'infidèles. Pour ce qui le regardait, il s'offrit à y aller sans dire mot, et il y serait allé si, d'un autre côté, on ne l'avait pas retenu. Quant il avait, en effet, mis fin à une de ces expéditions et entreprises, Notre-Seigneur lui en préparait une autre semblable, et il s'y rendait avec autant d'empressement et de promptitude qu'à la première. En lui, en vérité, s'accomplissait ce que disait Job (1) : « Est-ce toi peut-être qui dis à l'éclair d'aller, et il va ? Est-ce à toi que les éclairs de retour diront : Nous voilà ? » Cela nous fait entendre (explique saint Grégoire) (2) que Dieu par sa

(1) Job. xxxviii. 35. — (2) Lib. xxx, moral. c. 2.

volonté et pour exécuter ses desseins envoie les ouvriers évangéliques vers toutes les parties du monde, et ils y vont avec la légèreté ponctuelle des éclairs, illuminant et enflammant les âmes de l'amour et du désir de servir le Créateur. Cette mission remplie, ils reviennent vers lui, lui rendant gloire, le remerciant du fruit qu'ils ont produit, car ce fruit est bien à lui, et s'offrant de nouveau à voler partout où il voudra les envoyer. Comme la divine Majesté les voit si reconnaissants, elle leur confie d'autres emplois où il feront de nouveaux progrès, où ils récolteront des fruits plus abondants. Ce fut le cas du P. Balthasar Alvarez dans tous les endroits où il résida : nous l'avons vu pour Avila, et nous le verrons dans la suite en racontant ce qu'il fit dans d'autres villes.

CHAPITRE XIII

Cette même année 1567, Notre-Seigneur accorde au P. Balthasar Alvarez le don d'oraison et de contemplation avec douze « fruits » admirables. Explications sur ce don que le Père lui-même écrit par obéissance aux supérieurs.

C'est à peu près vers cette même époque que s'achevèrent les seize années pendant lesquelles Notre-Seigneur fit marcher le P. Balthasar Alvarez dans les voies ordinaires de l'oraison, au moyen de réflexions et de méditations ; mais il faut comprendre dans ce nombre les quatre années qu'il passa à suivre cette méthode avant d'entrer dans la Compagnie, et, par conséquent, d'après ce qui a été dit au chapitre 1, aller (pour trouver ces seize années), de 1551 à 1567 où il fit sa profession. Il fut alors élevé à l'oraison plus « héroïque » de quiétude et d'union, et à cette contemplation parfaite et calme dont nous avons parlé au chapitre II. Les sentiments et les faveurs célestes qu'éprouve le cœur dans le commerce familier avec Dieu, ne peuvent être connus que si celui qui en est l'objet les révèle ; d'autre part, l'esprit d'humilité porte à les tenir cachés ; malgré cela, la divine Providence amena de deux manières différentes le P. Balthasar à les manifester : il en parla d'abord par charité et par amour du prochain, lorsqu'il fut nécessaire de parler de lui-même pour son avancement spirituel. De plus, il y fut obligé par l'obéissance qu'il devait aux supérieurs, particulièrement au P. Général de cette époque, à qui certains se plaignirent, comme nous le ver-

rons plus en détail aux chapitres XL et XLI, de sa méthode d'oraison qui leur était suspecte, comme venant plutôt du démon transfiguré en ange de lumière. A cette occasion, désireux de savoir la vérité, les supérieurs lui commandèrent de rendre compte de son oraison, et de ce qui lui arrivait pendant qu'il y était appliqué. En enfant d'obéissance, il envoya aussitôt au P. Général une relation complète de tout cela. J'ai cru qu'il était de mon devoir de la reproduire ici, car elle est nécessaire pour bien comprendre les grandes grâces que Dieu lui fit cette année 1567. Si nous voulons la lire avec profit, et savoir admirer les faveurs qu'il reçut, il faut auparavant réfléchir surtout sur les 12 « fruits » qu'il obtint par le moyen de l'oraison. En eux est résumée toute la sublimité de la sainteté et de la perfection chrétienne à laquelle doivent aspirer tous ceux qui désirent être vraiment « spirituels », particulièrement les religieux, et plus encore ceux qui ont charge d'âmes, qui les guident dans les voies de l'oraison et des rapports avec Notre-Seigneur, si du moins ils veulent que ce soit pour leur propre bien et pour le profit de ceux qu'ils dirigent. Il faut encore bien remarquer le temps qu il mit à se préparer à une telle faveur, et les grands efforts qu'il fit pour obtenir ce qu'il souhaitait, comme nous l'avons dit au chapitre II, afin de comparer la préparation à la faveur, et de nous résoudre, si la faveur nous paraît désirable, à nous appliquer avec courage au travail de la préparation.

§ 1.

Explications que le P. Balthasar Alvarez envoya sur son mode d'oraison au P. Général de la Compagnie.

Je passai seize années à peiner, comme un homme qui laboure et ne moissonne pas. J'avais alors un cœur bien étroit, avec un grand dépit de n'avoir pas autant de ressources que d'autres, pour être aimé et estimé d'eux ; je me tourmentais pour une chose ou pour une autre ; je désirais m'adonner à

l'oraison, sans mettre ni trouver mon repos là où j'aurais dû. Je surmontai cette tentation, en prenant le parti de ne vouloir pas faire plus d'oraison que l'obéissance ne m'en commandait, et en repoussant l'inquiétude et le vain désir de vouloir en cela être signalé et favorisé comme ceux qui le méritaient davantage. Je remarquais encore à cette époque que mes fautes me causaient plus d'amer dépit que d'humiliation ; elles me paraissaient un obstacle aux desseins de Dieu ; de même, à cause de mon cœur étroit, j'étais très affligé des fautes commises par ceux qui étaient à ma charge, et il me semblait que c'était une bonne manière de gouverner, de les mâter pour les obliger à se corriger.

Quatorze ans ainsi écoulés, je fus amené à me tenir en présence du Seigneur, attendant l'aumône comme un pauvre. En ce temps-là, comme je m'occupais beaucoup de moi, je fus très désolé ; il me paraissait, en effet, que je ne pourrais jamais parvenir à la perfection, et Notre-Seigneur ne se communiquait pas à moi avec la même suavité et la même familiarité qu'à d'autres. Je reconnus ma folie, car, m'étant éloigné mal à propos de Dieu, je voulais me rendre pire encore. Revenant sur moi-même, je restai plusieurs jours tout confus devant Dieu sans pouvoir pourtant exprimer ma confusion, demandant seulement à être châtié, pardonné et guéri, jusqu'à ce que je fus appelé et amené à un exercice supérieur. En me guérissant ainsi, Dieu en a guéri d'autres.

Après seize ans passés de la sorte, au moment où j'y pensais le moins, je me trouvai avec un cœur changé et dilaté, détaché des créatures, avec un étonnement semblable à celui des bienheureux qui s'écrieront au jugement final : lorsque nous vous avons vu, Seigneur, nous avons vu tout bien et tout rassasiement. Dans ce nouvel état, je reçus à la fois plusieurs grâces. J'appris d'abord à apprécier ce qui a vraiment du prix et à le distinguer de ce qui est vil. Alors, je découvris des moyens faciles pour gagner le ciel, et je me vis dans une assemblée marquée pour la béatitude. Alors je reçus une nouvelle intelligence des vérités qui alimentait

bien mon âme et me conduisait finalement au calme et au repos, jusqu'à me mener au sein de Dieu, source de ces vérités. Après cela, ces grâces furent interrompues pendant un certain temps, elles me furent accordées ensuite par intervalles, et maintenant, grâce à Dieu, plus fréquemment.

Je reçus alors aussi du courage pour vivre sur la croix, dans le travail et l'épreuve tout le temps que Dieu voudra. Je perdis aussi cette crainte qui venait de l'étroitesse de mon cœur, et cette pusillanimité en présence d'hommes mieux doués que moi, ou qui étaient des saints; je n'osais pas paraître devant eux, tant je me trouvais effacé, tant je me voyais dépourvu d'intelligence, de personnalité, de science ; il ne me semblait pas possible de vivre sans un saint d'un côté et un homme d'affaires de l'autre. Maintenant, il me semble que j'estime tout le monde, que je suis redevable à tous, mais ce n'est plus de la même manière ; je vivrai mieux en Dieu seul en qui je possède tout.

Alors encore, je reçus l'intelligence de la « faculté de l'esprit intérieur » pour mon profit et pour celui des autres, suivant ces paroles du psaume : « Parce que vous avez regardé mon humilité, vous avez délivré mon âme de ses nécessités » (1). Depuis lors, je sentis par expérience une vie intérieure que Dieu me donnait afin de me gouverner par lui-même, jusque dans les plus petites choses. Celles qui me préoccupaient autrefois beaucoup, je les trouve à présent mieux faites que si j'y avais pensé nuit et jour. J'ai vu par expérience la vérité de cette parole de saint Pierre : « Jetez en Dieu toute votre sollicitude, car il a soin de vous ». (2). Comme j'ai vu pratiquement avec quelle difficulté je reviens à mon poste, lorsque je n'ai pas fait ce que je dois, j'ai trouvé là un stimulant et une défense pour traiter avec le prochain, pour bien remplir vis-à-vis de lui mon devoir sans me dissiper et sans pécher.

Alors, encore, je me sentis soulagé dans le gouvernement des

(1) xxxviii, 8. — (2) 1 Petr., 7.

autres, sans que la sollicitude m'entraînât avec elle. C'est le propre en effet, d'une volonté libre et dégagée de passer sans souci au milieu des soucis. J'appris à rentrer tout de bon en moi-même et, de plus, je commençai à me représenter ordinairement une présence corporelle de Notre-Seigneur. Je perdis ces désirs anxieux, vraie tentation, d'avoir plus de temps à consacrer à l'oraison, et j'éprouvai, par expérience, que Dieu donne plus à un homme mortifié, en une heure d'oraison, qu'en plusieurs heures à celui qui ne l'est pas ; qu'il m'accordait, dans les occupations auxquelles m'employait l'obéissance à ses représentants, plus de lumières que dans le repos tranquille de la lecture des saints à laquelle je m'appliquais sans le mérite de cette obéissance. Depuis ce temps, les fautes m'humilient mais ne me causent plus de dépit amer ; au contraire, elles ont maintenant une manière de me rendre content tout en m'humiliant ; elles me font voir ce que je suis, elles servent à m'inspirer la défiance de moi-même et la confiance en Dieu. Je les vois comme des fenêtres de l'âme par où entre la lumière de Dieu ; et je vois que les fautes non voulues, non commises exprès, comme on dit, n'empêchent pas Dieu de réaliser ses desseins ; aussi, je ne m'en préoccupe pas et je ne m'y arrête pas autant, le temps seulement de m'en confondre devant Dieu et de comprendre que nous avons bien besoin de nous renoncer. Les fautes des autres m'inspirent de la compassion ; je vois que c'était de ma part un manque de patience que de vouloir les mâter ; je vois qu'il faut les supporter, regarder peu vers eux et beaucoup vers Dieu, ce qui nous conduira à obtenir de Dieu que les inférieurs soient soumis : « Qui subdit populum meum sub me » (1).

Depuis que Notre-Seigneur m'a accordé cette « miséricorde », mon oraison consiste à me mettre en sa présence dont je jouis à l'intérieur, et corporellement, d'une manière habituelle, continue, quelquefois trouvant ma joie avec lui.

(1) Ps. CXLIII, 2.

(Voir saint Thomas, 2, 2, q. 24, art. 9). Là, le saint Docteur établit une différence entre les commençants, ceux qui progressent et les parfaits. Il dit de tous que « leur principal soin est de s'efforcer de s'attacher à Dieu ». Dans la réponse à la troisième objection, il dit : « Quoique les parfaits fassent chaque jour des progrès dans l'amour de Dieu, cependant, ce n'est pas là leur occupation principale, mais de s'unir à Dieu et de jouir de lui. Les commençants et ceux qui progressent y tendent aussi ; cependant, les premiers ont surtout soin d'éviter les fautes, et les seconds d'acquérir les vertus ». Il prend, dans l'article, une comparaison tirée du mouvement corporel ; on s'éloigne d'abord du point de départ, en second lieu, on s'approche du but, et enfin, on se repose au terme désiré et atteint.

De même, dans l'opuscule 63, « De la béatitude », le même saint Docteur, traitant à la fin du troisième argument principal, de la manière dont nous jouirons de Dieu dans la béatitude du ciel, dit que d'une manière semblable nous devons jouir ici-bas de Dieu, puisqu'il est notre bien le plus cher, très digne d'être l'objet de notre jouissance, grâce à ses bienfaits ; ces bienfaits et chacun de nos actes doivent avoir justement ce but, selon ce que dit Isaïe (ch. IX), car le Fils de Dieu nous a été donné pour nous et pour que nous jouissions de lui, même dans cette vie. Cela fait ressortir l'étrange aveuglement et la naïveté de quelques-uns qui vont sans cesse, anxieux, cherchant Dieu, soupirant pour le trouver, criant, dans l'oraison, pour qu'il les entende. Ils ne remarquent pas qu'ils sont eux-mêmes ses temples vivants, comme dit l'Apôtre, car, en vérité, ce bien suprême habite en nous et repose sa divine Majesté ; et ils ne pensent pas à jouir de lui ! N'est-ce pas de la naïveté de chercher au-dehors ce que l'on a chez soi ? A-t-on jamais vu un homme se nourrir d'un aliment qu'il cherche ou qui est devant lui, mais qu'il n'a ni goûté ni mangé ? Or, telle est la vie de celui qui cherche toujours Dieu et jamais ne jouit de lui, et dont les œuvres sont bien moins parfaites.

Le même saint, 2ª 3ae q. 182, art. 2, ad. 1, dit encore : « Sans doute c'est un signe d'amour de Dieu de souffrir volontiers pour lui, mais c'est un signe bien meilleur de ne plus penser aux choses de cette vie et de se réjouir avec lui dans l'oraison ». De là il suit que jouir de Dieu est un « fruit » commun aux bienheureux du ciel et aux justes d'ici-bas.

D'autres fois, je suis en oraison, raisonnant suivant les sens donnés aux paroles de la sainte Ecriture, et suivant des enseignements intérieurs ; parfois je garde le silence et je goûte un saint repos. Ce repos silencieux en présence de Dieu est un grand trésor, parce que tout lui parle, tout est ouvert à ses yeux, mon cœur, mes désirs, mes fins, mes épreuves, mes entrailles, mon savoir et mon pouvoir. Et les yeux de la divine Majesté sont capables de me délivrer de mes défauts, d'embraser mes désirs,de me donner des ailes pour voler, car lui veut mon bien et son service plus que je ne le veux moi-même. De là je conclus que, si c'est lui qui guide et fait passer par le lieu difficile, l'âme doit y passer pour son amour ; c'est bien pour cela qu'il prit les devants, afin qu'elle le suive dans le calme et la paix, se reposant sur la vérité de foi que j'ai rappelée, se consolant à la pensée que si elle n'obtient pas ce qu'elle désire, elle obtient quelque chose de meilleur, la conformité de sa volonté avec celle de Dieu ; elle vit en effet avec cette volonté, ne voulant pas savoir plus que lui ne veut en enseigner, ni plus vite, ni par d'autres voies que celles qu'il lui plaît de prendre, selon cette parole de l'Imitation : « Si vous êtes parvenu au point de ne pas vous chercher vous-même, mais moi seul, alors vous me plairez beaucoup et vous vivrez dans une grande joie ». A ce faible cœur qui gémit souvent sous le fardeau il faut répondre : Ce que Dieu a fait en vous, cessera-t-il jamais d'être meilleur ? Ou bien, parce que telle chose vous paraît mal, Dieu cessera-t-il de faire sa volonté ? Pour le moment, c'est là-dessus que je porte surtout mon attention, et je me repose en me voyant souffrir devant Dieu et être traité comme il veut que je le sois.

§ 2.

Comme depuis que je suis ce mode d'oraison j'ai été repris si j'en sortais et m'adonnais à d'autres réflexions, je me suis occupé à chercher des auteurs et des raisons pour l'appuyer. Les auteurs sont saint Denis l'Aréopagite, ch. 1 de la Théologie mystique; saint Augustin, lettre 219; saint Thomas cité plus haut, et, de plus, le même Docteur sur ces paroles de l'Apocalyse, ch. 8 : « Un grand silence se fit dans le ciel » ; sur ces mêmes paroles, saint Grégoire, livre 3 des Morales, fin du chapitre 29, et sur les paroles de Job : « Je lui ai donné une maison dans la solitude » (1) le chapitre 24 ; du même saint, l'homélie 14 sur ces paroles du ch. 40 d'Ezéchiel : « L'homme avait à la main un roseau mesurant six coudées et une palme » ; saint Bernard, 52e sermon sur les cantiques ; Albert-le-Grand : « Qu'il faut s'attacher à Dieu », ch. 20 ; saint Jean Climaque, 27e degré ; l'Ecclésiastique, inspiré par le Saint-Esprit, ch. 32 : « Ecoute en silence, et, par ton attitude respectueuse, tu trouveras grâce » et tu jouiras de la familiarité de Dieu ; il me semble qu'il s'agit ici du repos et du sommeil que Dieu commande de ne pas troubler dans les âmes : (Cant. ch. 2) : « Je vous en prie, filles de Jérusalem, ne réveillez pas , ne tirez pas du sommeil ma bien-aimée, jusqu'à ce qu'elle le veuille elle-même ». L'Épouse répond : « C'est la voix de mon bien-aimé ; tant d'attention délicate, tant de sécurité et de douceur, ne peut venir que de lui ».

C'est le repos promis aux peines que l'on s'est données pour chercher Dieu : « J'ai trouvé le Bien-Aimé de mon âme ; je le possède et je ne le laisserai pas partir » (2). C'est le langage que le Cantique prête à l'Épouse. L'âme jouit des délices du repos qu'elle prend parmi toutes les choses qui réjouissent, pourquoi serait-elle dans la peine ? Les peines, nous les prenons, nous, de nos propres mains, en recherchant les choses qui en sont pleines, et négligeant de recher-

(1) Ch. 39. — (2) Cant., c. 3.

cher celles en qui réside la vie et la joie ; ce qui fait que nos désirs sont nos bourreaux. La fin de toutes les inquiétudes même des gens les plus désordonnés est le repos ; ils travaillent dans leur jeunesse pour se reposer dans la vieillesse ; et on regarde comme malheureuse la vie de ceux qui sont toujours dans la fièvre du travail et jamais dans le repos. Aussi, saint Thomas, dans son 63e opuscule, reprend ceux qui passent toute leur vie à chercher Dieu et jamais ne jouissent de lui. Leurs exercices, dit-il, sont d'une perfection moindre. La fin de celui qui travaille à une chose est d'en jouir ; le but de celui qui plante une vigne est d'en goûter le fruit. « Quel berger mène paître un troupeau et ne se nourrit pas de son lait » ? (1). C'est ce que saint Paul demandait aux Corinthiens ; et d'après saint Luc, c. IX, Notre-Seigneur disait, les larmes aux yeux : « Jérusalem, Jérusalem, si tu avais compris ce qui pouvait te donner la paix ! Mais voici que ces choses sont cachées pour toi ! » Jérusalem, si tu savais le bien que tu possèdes et que tu ne connais pas ! L'âme qui ne comprend pas comment elle possède ce bien, est tourmentée par son désir même, parce qu'elle ignore qu'elle possède le bien qu'elle cherche. Mais dès qu'elle est persuadée qu'elle a trouvé ce qu'elle cherche, elle est en repos. Si quelqu'un cherche celui à qui il parle sans cependant le connaître, il a de la peine, même dans sa compagnie, parce que son désir n'est pas satisfait. Ainsi Marie-Madeleine était, en présence de Jésus-Christ ressuscité, encore toute inquiète, jusqu'à ce qu'il se révéla et qu'elle le reconnut. Qui passe son temps à préparer à manger sans goûter aux mets qu'il prépare ? L'Ecclésiastique, au chapitre VI, dit : « Il y a un grand mal sur la terre : on voit des hommes qui ont acquis de grandes richesses, et Dieu ne leur permet pas d'en jouir. Il y a, entre celui qui a compris cette vérité et celui qui ne la saisit pas, la même différence qu'entre un homme affamé qui cherche, en travaillant, à satisfaire sa faim, et un autre qui,

(1) 1 Cor., q. 7.

après avoir cherché, mange et se repose en mangeant, d'autant mieux que la table est mieux mise. Après avoir travaillé à chercher Dieu, après l'avoir trouvé, que reste-t-il à faire si ce n'est à jouir de lui : « Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux ». Ce sont les paroles de David au psaume 33e. La sublimité de cette voie est décrite de bien des manières par le Saint-Esprit dans le livre de la Sagesse, chapitre VIII. Quand une âme est possédée par cet Esprit de sagesse, cette sagesse lui paraît si précieuse et si digne d'estime, que le monde n'a rien d'assez éclatant pour lui être comparé, ni pierreries, ni or, ni argent, ni santé, ni beauté. Avec elle tous les biens lui viennent ; c'est un Esprit, mais il est un, de manière à être équivalent à un grand nombre : « Le Seigneur est doux, bienveillant, riche, etc. » Dès que l'âme s'en rend compte, elle dit adieu à tout ce qu'elle a servi jusque-là et elle demeure libre.

Voici maintenant les raisons qui justifient cette manière de faire oraison. 1° Il n'y a pas d'ordinaire de raisonnement, mais il y a toujours demande : et tandis que Notre-Seigneur tient l'âme en repos, elle fait toutes sortes d'actes de vertu, et, par conséquent, de demande, non pas un acte « marqué », comme disent les théologiens, mais un acte « exercé ». De fait, cesse-t-elle de demander, cette âme qui est là, silencieuse devant Dieu, avec la confiance qu'en paraissant en sa présence, son cœur avec tous ses désirs lui est manifesté ? Car ses désirs sont pour Dieu ce que les paroles sont pour les hommes. David dit en effet : « Dieu entend et exauce les désirs de ses pauvres » (1), non pas seulement leurs paroles. De sorte que, se présenter devant la porte de Dieu avec foi, c'est croire que de là tout bien viendra : on aime, on s'humilie, on s'exerce, et, pour entrer dans les vues de Dieu, en renonçant à ses vues propres, on trouve en effet le bien suprême.

2° Dans cette manière de prier, on a des sentiments plus

(1) Ps., 9.

élevés de Dieu, comme on le doit à sa grandeur. 3° On y trouve le moyen de demeurer plus longtemps en oraison : ce qui fait croire que ce mode d'oraison a été celui d'un grand nombre de saints ; car le raisonnement fatigue, et pourtant ils ont été continuellement en oraison. 4° On désire que par le moyen des raisonnements de la méditation, une âme arrive à se réformer : or, par le mode d'oraison en question ici, on voit que le Seigneur lui-même en prend soin : ceux qui suivent cette voie sont très occupés de leur avancement, soumis à leurs supérieurs, plus maîtres de leurs passions ; ils dominent mieux les adversités, et ils font un plus grand bien au prochain.

Il est vrai que cette voie ne peut pas être suivie par tous, comme la méthode de N. P. saint Ignace. Mais Dieu peut y appeler tout le monde, s'il lui plaît, après un long usage de la méditation et de la réflexion, et si le supérieur qui est juge en cette cause estime que Notre-Seigneur a préparé tel sujet pour ce repos spirituel. C'est ce qui arriva à N. P. saint Ignace; au commencement, il suivait la voie et la méthode tracée et enseignée par lui dans les exercices; il fut ensuite appelé à ce second mode d'oraison, si bien qu'on disait de lui : *patiens divina*, il recevait, passif, les influences divines.

Dans toutes les sciences, il y a des principes, des moyens, une fin; il y en a aussi dans cette science de l'esprit. Qu'il y ait, dans la Compagnie, dans laquelle on est si désireux de plaire à Dieu, des sujets élevés à ce degré, cela paraît évident. Or, qu'on en éloigne ceux que Dieu Notre-Seigneur y a fait monter, principalement si on n'a pas l'expérience de ce mode, cela ne me paraît pas permis en conscience et on risquerait de nuire à leur âme et même à leur santé. C'est l'avis d'Ossuna dans son Abécédaire : « On n'est pas exempt de faute lorsqu'on détourne quelqu'un de la voie de Dieu ». On lit ailleurs : « A un supérieur qui le ferait, Dieu abrègerait la vie, s'il ne revenait pas sur sa décision ». Que, par mesure d'examen et d'épreuve, on agisse ainsi, c'est

autre chose et la charge des supérieurs le leur permet.

Voilà ce que je pense de ce qui se passe et de ce qui s'est passé en moi, de ce mode d'oraison, de la cessation de la réflexion par intervalles, parce que Notre-Seigneur est présent. Avec toute l'humilité que doit avoir un inférieur devant son Père, je demande que cet écrit soit pour votre Paternité seule.

Cette relation écrite par le P. Balthasar fait éclater sa sainteté, sa vertu héroïque; il y avoue ses fautes avec une grande humilité, le peu de droits qu'il avait à l'estime des autres, l'état de misère et de pauvreté dans lequel il se vit; après cela, il fait connaître les biens abondants que Notre-Seigneur lui accorda, afin de découvrir le peu qu'il était par lui-même et la libéralité du Seigneur, auteur d'un changement si merveilleux dans son cœur. Ce changement, suppose tant de dons excellents que, s'il fallait les examiner en détail, il serait nécessaire de s'étendre beaucoup. Finalement, il décrit l'oraison si élevée où il fut admis par Notre-Seigneur, oraison qui le plaça aux plus hauts degrés de la contemplation divine, faveur rarement accordée.

Il écrivit ces explications après avoir passé quinze jours en retraite. La nuit qui précéda l'envoi de cet écrit à Rome, il le confia à un Père grave pour le corriger. Celui-ci le copia et le garda secrètement plusieurs années, et le fit connaître plus tard; c'est ainsi qu'il est venu entre nos mains. Comme il renferme plusieurs choses très importantes pour ceux qui s'occupent d'oraison, et qui pourraient se tromper en comprenant mal les notes du Père, je les expliquerai, sans sortir du récit, dans les chapitres suivants (1).

(1) **Puisque cet écrit était secret et pour le P. Général seul, il semble qu'on n'aurait dû ni le copier, ni le montrer... Il a plu à Dieu de tirer le bien du mal, et, grâce à cette habileté divine, nous pouvons nous édifier en lisant cette explication... et les commentaires du P. de la Puente.**

CHAPITRE XIV

Explication plus étendue du mode d'oraison « de repos ». Raisons pour lesquelles Notre-Seigneur l'accorda au P. Balthasar Alvarez, après le lui avoir fait attendre cependant plusieurs années.

Presque toutes les vies des saints sont un mélange de choses variées, dont les unes sont proposées à l'imitation de tous et les autres sont racontées seulement pour qu'on les admire et qu'on en glorifie le Seigneur qui les en favorisa. Or, sa main bénie n'a pas perdu son pouvoir et il a coutume d'accorder les mêmes faveurs à d'autres qui vivent de nos jours ; et ceux-là pourront apprendre comment ils doivent les mettre à profit en imitant les saints en qui ces faveurs resplendirent autrefois. C'est ce qu'on peut voir dans la vie du P. Balthasar Alvarez, en particulier dans ce qui regarde sa méthode d'oraison dont j'ai parlé au chapitre précédent. Il sera très utile de développer ici plus au long ce qui s'y rapporte, les raisons pour lesquelles Notre-Seigneur l'accorda à ce saint homme et à d'autres encore ; les raisons pour lesquelles il attendit seize ans avant de l'en favoriser ; les fruits et les biens qui accompagnèrent ce don fait à son serviteur et aux autres qui se dévouent à bien faire ; la vocation qui l'appela à cette manière de faire oraison, vocation nécessaire à tous ceux qui doivent marcher en sécurité et avec profit dans la même voie. Nous dirons aussi combien était sûre et avantageuse la méthode ordinaire d'oraison dans laquelle le P. Balthasar s'exerça plusieurs années et au moyen de laquelle

il obtint les grandes faveurs qui lui furent accordées. Nous noterons enfin tout ce qui conviendra pour bien faire comprendre notre explication de ce mode d'oraison et pour continuer à suivre le fil de notre histoire.

§ 1

Le P. Balthasar lui-même donne plus en détail la substance de ce mode d'oraison et des choses qui s'y rapportent dans un autre traité qu'il écrivit dans le but de répondre aux difficultés soulevées contre lui. Nous en parlerons au chapitre XLI, et là nous rapporterons ses réponses qui sont très importantes. Pour le moment, nous tirerons notre explication plus distinctement et plus brièvement des noms que les maîtres de la vie spirituelle et le P. Balthasar lui-même donnent à ce mode d'oraison; ces noms, en effet, disent bien ce qu'il est, ce qu'il renferme, les effets qu'il produit; ces effets sont nombreux; cependant, ils se réduisent à ceux-ci qui sont d'ailleurs les plus communs : 1° C'est l'oraison de la présence de Dieu. Il est vrai que pour bien prier, de quelque manière que ce soit, mentalement ou vocalement, il est nécessaire que celui qui prie se rappelle, avec la lumière de la foi, que Dieu est présent, qu'il l'écoute et qu'il l'entend; car on ne parle pas à quelqu'un que l'on regarde comme absent ou comme quelqu'un qui ne vous écoute pas ou ne vous comprend pas. Toutefois, ce mode d'oraison s'appelle tout particulièrement oraison de la présence de Dieu, parce que, par lui, l'intelligence éclairée de la lumière divine, sans autres raisonnements, considère Dieu comme tellement présent près d'elle et en elle, qu'elle semble sentir avec qui elle parle et devant qui elle se tient. C'est comme ce que saint Paul dit de Moyse, qu'il traitait avec Dieu invisible comme s'il le voyait. De là, comme naturellement, viennent le respect, l'admiration, l'inclination de la volonté, c'est-à-dire le plaisir et la joie d'être en sa présence, comme celui qui voit une personne ou un

tableau d'une grande beauté et, à cette vue, est saisi d'admiration et de plaisir.

2° De là vient que ce mode d'oraison est appelé encore oraison de repos ou de recueillement intérieur. Il met fin, en effet, au grand nombre, à la variété, au tumulte des imaginations et des raisonnements. Les puissances supérieures de l'âme, mémoire, intelligence, volonté, sont recueillies et fixées en Dieu et dans la contemplation de ses mystères ; leurs actes s'accomplissent dans un calme et un repos parfaits. C'est ce qu'on appelle le plus exactement la contemplation.

Elle diffère de la méditation (comme le disent saint Thomas et les autres docteurs, et comme nous l'expliquons plus au long dans le « Guide spirituel »). La méditation fait des raisonnements d'une chose à l'autre, comme quelqu'un qui cherche une vérité cachée, elle l'approfondit et réfléchit sur divers objets pour la saisir. La contemplation, au contraire, par une vue simple, regarde la vérité souveraine, admire sa grandeur, se réjouit et se complaît en elle. C'est pour cela que l'Ecriture dit : « Prenez votre temps et voyez que je suis votre Dieu. Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux » (1).

3° On l'appelle aussi oraison de silence : Là, en effet, Dieu parle et l'âme se tait, elle écoute avec une grande attention ce que son Maître céleste lui dit au cœur, ce qu'il lui enseigne et lui découvre de lui-même et de ses mystères. Mais il ne faut pas penser, comme l'imaginent certains ignorants, que si l'âme se tait et s'arrête pour attendre en silence, elle cesse tout à fait les actes de ses puissances intérieures ; car cela est impossible, excepté dans le sommeil, et ce serait très pénible et même dangereux, parce que ce serait plutôt être oisif, perdre le temps, s'exposer au danger d'avoir l'imagination envahie par mille chimères, ou l'esprit troublé par le démon au moyen de pensées mauvaises ou impertinentes.

(1) Ps. XLV, 11. — Ps. XXXIII, 9.

Aussi est-il certain que, si Dieu ne produit rien dans l'âme, l'âme doit produire quelque acte d'intelligence et de volonté, et même quand Dieu opère, l'âme est active en même temps que lui. Ainsi, le disciple, quand il écoute la leçon en silence, travaille intérieurement, car il saisit, il entend, il comprend, ce que son Maître lui enseigne. Si donc cette oraison s'appelle oraison de silence, ce n'est pas parce que la langue seule se tait, ce qui a lieu dans toute oraison mentale ; ce n'est pas non plus parce que les puissances intérieures se taisent entièrement ; c'est parce que leur travail, pour le moment, consiste uniquement à recevoir de Dieu, selon ce que dit David : « J'écouterai ce que le Seigneur dira en moi » (1). Le Seigneur daigne remplir l'office de Maître, parler au cœur, lui découvrir ses vérités, l'y affectionner vivement, sans que l'homme y contribue par ses industries, comme il le fait d'autres fois, quand il fait ses méditations et ses prières en multipliant ses actes. Dans ce sens, saint Denis a dit du pieux Hiérothée qu'il éprouvait des impressions divines (patiens divina). En traitant avec Dieu, il était plutôt un disciple recevant les leçons d'un autre, qu'un homme cherchant, à force de diligence et d'industrie, la vérité qui se dérobe. C'est pour cela aussi que nous appelons silence cette manière d'écouter : alors tout ce qui est créé se tait dans le cœur, et rien ne le trouble ni l'inquiète. Dans le livre des Cantiques, on l'appelle sommeil spirituel, parce que le cœur a une manière de veiller, d'être en possession de lui-même pour connaître et aimer Dieu, pour traiter avec lui, qui laisse l'âme comme endormie pour l'extérieur : elle n'entend, ne voit et ne perçoit rien de ce qu'on lui dit ou de ce qui se passe au dehors. C'est pour cela encore que cette oraison s'appelle d'union, parce que l'esprit s'attache fortement à Dieu, tant il le connaît et l'aime ! Il ne fait plus, comme dit saint Paul (2), qu'une même chose avec lui, sans pouvoir pour le moment se distraire à vouloir, à aimer ou à penser à autre

(1) Ps. LXXXIV, 9. — (2) 1 Cor. VI, 17.

chose, disant avec David : « Que puis-je vouloir dans le ciel ou sur la terre hors de vous, Seigneur ? » (1) Ou encore avec l'Epouse des Cantiques : « J'ai trouvé celui que mon cœur aime ; je le tiens et je ne le laisserai pas partir » (2).

Tels sont les noms les plus usités de cette oraison si élevée, riche en lumières et en affections admirables à propos des mystères divins. Quelquefois, ce sont des figures imaginatives que le Seigneur imprime dans l'âme ; d'autres fois, c'est une lumière uniquement intellectuelle, très supérieure. Celle-ci élève l'âme jusqu'au sommet de la théologie mystique et fait entrer dans ce que saint Denis appelle la divine nuée (3), les très douces ténèbres de Dieu, lumière inaccessible. C'est s'élever, dans ces ténèbres, jusqu'à l'union avec ce Seigneur, élevé au-dessus de toute substance et de toute connaissance ; on connaît alors l'être divin d'une manière si sublime, on s'unit à lui par une union si intime et si divine, que Dieu seul peut élever si haut par une grâce et une faveur spéciales ; et malgré la grandeur de ce qu'on connaît alors, il semble que ce que l'on ignore est un abîme infini.

De là résultent, dans ce mode d'oraison, des effets extraordinaires qui sont l'occasion de lui donner d'autres noms. Lorsque les visites de Dieu, les lumières et les vues intérieures et les affections ardentes de l'amour et de l'union avec Dieu, ont lieu avec une telle véhémence que l'âme est étrangère aux sens extérieurs et les mouvements corporels interrompus, c'est la « suspension ou l'extase ». Si cela arrive subitement et avec une grande force, c'est le « rapt », c'est ce que saint Paul éprouva quand il fut ravi jusqu'au troisième ciel et au paradis (4). Si l'opération divine est plus douce intérieurement, on l'appelle « le vol de l'esprit ». Ainsi David souhaitait avoir « des ailes de colombe », pour fuir, s'envoler et se reposer dans la solitude » (5). Quelque-

(1) Ps. LXXII, 25. — (2) CANT. III, 4. — (3) Divinam caliginem. Lib. de Mystica Théol. — S. Bonav. in libro ejusd. tit. — (4) 2 COR. XII. — (5) Ps. LIV, 7.

fois, dans ce cas, le corps est élevé de terre, et suit le mouvement de l'esprit qui monte contempler les choses du ciel. Car, dans ces suspensions et ces rapts, quand Dieu en est l'auteur, l'esprit n'est ni oisif ni endormi. Il ne cesse pas de voir, d'entendre, d'écouter quelque chose, d'admirer, de se réjouir, d'aimer. Si l'esprit ne fait ni ne reçoit rien, cela doit plutôt s'appeler « stupéfaction » ou somnolence d'une tête faible ou évaporée, ou tromperie ou illusion du démon. Et parce que ces choses extraordinaires sont en soi fort dangereuses, on ne doit pas les désirer, on ne doit pas y prétendre ; il faut plutôt les fuir, jusqu'à ce que Notre-Seigneur force à les recevoir ou fasse connaître que sa volonté est de faire marcher dans cette voie celui qui les éprouve.

§ 2

Telles sont les choses qu'embrasse ce mode d'oraison et de contemplation auquel il plut à Notre-Seigneur d'appeler le P. Balthasar. Il eut pour cela plusieurs motifs et plusieurs fins : c'était surtout parce qu'il l'avait choisi comme maître de la science spirituelle, et pour guide de plusieurs âmes qui s'occupaient d'oraison ; il voulut que son serviteur y fît de grands progrès et qu'il connut par expérience les voies diverses par où l'Esprit-Saint a coutume de faire marcher ses élus. Le P. Balthasar n'ignora pas cette raison, et il la met en relief dans le traité dont nous avons parlé : « Premièrement, dit-il, celui qui n'a jamais appris le grec, ne pourra ni lire les livres écrits dans cette langue, ni comprendre celui qui la lui parlera ; encore moins l'enseigner. En second lieu, dans cette matière, encore plus que dans d'autres, il convient que le maître soit comme la cause supérieure et universelle qui puisse aider tout le monde, diriger chacun suivant le degré où il est et le progrès qu'il a fait, dans toutes les voies par où Dieu le fait marcher, voies nombreuses, quoique conduisant toutes au même but, voies qu'il importe grandement de connaître par expérience ; la

spéculation en effet sert beaucoup, ainsi que la lecture des ouvrages des Saints et des Docteurs mystiques, mais l'expérience personnelle est, sans comparaison, beaucoup plus utile. C'est aussi pour le disciple (comme dit avec raison un maître de la science spirituelle) une grande consolation d'entendre celui qui le dirige lui dire : J'ai passé par là, et telle et telle chose m'advint ; de le voir lui montrer le chemin, de savoir où il va, de le comprendre à demi-mot, d'être aidé par lui à exposer ce que lui-même ne sait pas expliquer. C'est très important pour faire progresser les disciples, pour que ceux-ci aient foi en lui, pour qu'ils estiment ce qu'il leur dit. C'est dans ce sens que les Apôtres dirent à Jésus-Christ Notre-Seigneur : « Maintenant nous voyons que vous savez toutes choses et que vous n'avez pas besoin qu'on vous interroge. C'est cela qui nous fait croire que vous venez de Dieu » (1). L'exemple vivant d'un tel maître qui les comprend et leur parle de la sorte, qui leur fait connaître leur intérieur, comme Jésus-Christ à la Samaritaine, fait plus d'impression sur les disciples que tout ce qu'ils peuvent lire dans les anciens écrits. Aussi le Docteur en question dit que de tels maîtres font bien de s'ouvrir et de se communiquer à ceux qu'ils dirigent, au lieu de se renfermer entièrement comme le font quelques-uns ; ce qui n'empêche pas qu'il ne faille garder une juste mesure, voir ce qu'il convient de dire, de quelle manière, avec quelle discrétion, en sorte que le disciple n'apprenne pas tout sur son maître ». Voilà les réflexions que l'expérience suggérait au P. Balthasar. Il s'en servit à merveille pour conduire les âmes, pénétrer les cœurs ; ce qui lui valut une grande réputation de maître spirituel, comme nous le verrons plus tard. Un bon témoignage de son expérience des voies diverses de la vie spirituelle, c'est cette parole de sainte Thérèse rapportée plus haut : « Pour tous les modes d'oraison dont je parlais au P. Balthasar, mon maître, il passait devant ». Lui-même

(1) Jo. XVI., 30.

d'ailleurs le confirme dans les notes que nous avons citées : « Dieu me donna de comprendre la force de la vie spirituelle pour moi et pour les autres » ; ce qui veut dire que Dieu le fit devenir maître de la vie intérieure au moyen de la science expérimentale.

Ceci nous conduit à la seconde raison pour laquelle Notre-Seigneur communiqua un tel don à son serviteur et ouvrier évangélique. Il voulait que les rapports avec le prochain fussent pour lui sans inconvénients, devinssent au contraire pour lui l'occasion d'une plus grande perfection ; il la doubla donc en lui, par ce « double esprit » (1) que le prophète Élisée désirait et que son maître Élie possédait : double esprit, c'est-à-dire l'élévation de son oraison et de son commerce avec Dieu, aussi tranquille que s'il avait vécu dans le désert, et l'habileté pour traiter avec le prochain afin de le sauver, sans interrompre les rapports avec Dieu et sans cesser de marcher en sa présence. Cassien (2) dit bien que la perfection dans ces deux choses est rare et accordée à un petit nombre, par exemple au grand saint Antoine et au célèbre Macaire ; mais Notre-Seigneur voulut que le P. Balthasar fut au nombre de ces privilégiés et qu'il employât tout son temps à traiter sans cesse avec le Créateur par l'oraison, en unissant fraternellement ce divin commerce et les rapports avec le prochain pour le salut des âmes, ces deux commerces s'entraidant l'un l'autre avec une harmonie admirable. Comme preuve de ceci, je remarque que l'année même où le P. Balthasar fit sa profession solennelle qui le vouait au salut des âmes, Dieu lui accorda ce don : c'était bien lui faire entendre qu'il ne le lui donnait pas pour aller s'enfermer dans la solitude, mais pour joindre ensemble les rapports avec Dieu et les rapports avec le prochain, ce qui est bien plus facile lorsque, au lieu de ramer péniblement dans l'oraison, on va naviguant, vent en poupe, poussé par le souffle du Saint-Esprit.

Ceci nous conduit à la troisième raison que le Seigneur

(1) 4 Reg. II, 9. — (2) Coll. XIX, 9.

eut de faire cette grâce à son serviteur; il voulait le récompenser des efforts qu'il avait faits pour méditer les divins mystères au moyen de réflexions et de raisonnements, comme nous l'avons vu au chapitre II. Notre-Seigneur, témoin de son travail et des désirs de son cœur, témoin aussi de sa fidélité à voler en même temps au secours des âmes, voulut libéralement l'en récompenser et le mettre en état de recueillir tout le fruit souhaité, mais plus abondant et avec plus de facilité. Ces deux manières de prier et de contempler produisent des fruits copieux, chacune à sa manière : raisonner et méditer est un travail pénible, comme si on tirait l'eau d'un puits profond, avec une corde et un seau, ou bien avec une *noria* à un grand nombre de godets, et qu'on dirigeât cette eau par des canaux pour arroser un jardin, tandis que la contemplation calme se fait sans travail ni fatigue : elle est comparable à la pluie qui tombe du ciel et imbibe la terre. David en parle ainsi : « Le Seigneur remplit d'eau les ruisseaux de la terre, il féconde ses arbres; avec les gouttes qui tombent du ciel, la terre se réjouit et produit ses fruits (1) ». L'aimable providence de notre grand Dieu qui est libéral et magnifique dans la répartition de ses dons, se plait à donner un soulagement à ses serviteurs : à ceux qui ont des aptitudes pour le don de la contemplation, qui ont pris de la peine pour s'y préparer, par la pureté du cœur, la mortification des passions, de longs exercices de méditation, Dieu a coutume de l'accorder, très abondant et reposant, surtout s'ils doivent se dévouer au salut du prochain. Ainsi fit le Seigneur pour N. P. S. Ignace, après qu'il eut passé par les méditations qu'il enseigne dans son livre des Exercices. Ainsi fit-il encore pour son serviteur, le P. Balthasar; il le fera de même pour ceux qui se prépareront avec un soin égal, à recevoir ce don, pourvu que cela leur convienne pour une plus grande perfection, pourvu aussi qu'ils persévèrent avec humilité et résignation

(1) Ps. LXIV, 11.

à faire leur devoir dans l'oraison ordinaire, échelon pour monter à une oraison plus élevée.

§ 3

Cette persévérance dans l'oraison ordinaire, sans fixer à Notre-Seigneur le temps de sa visite, est de toute nécessité pour réussir dans cette céleste entreprise : Notre-Seigneur, on l'a vu, laissa le P. Balthasar, pendant 16 ans, suivre la méthode ordinaire d'oraison. Le P. François de Ribéra (1) dit que sainte Thérèse de Jésus la suivit pendant 18 ans. D'autres saints ont attendu très longtemps. Il ne faut pas s'en étonner : le patriarche Jacob servit pendant 14 ans, avec un travail immense, pour mériter la main de Rachel (2), figure de la vie contemplative. Sera-ce donc beaucoup de travailler et de prendre de la peine plusieurs années pour obtenir le don d'une excellente contemplation et la grâce de s'unir spirituellement à la divine Sagesse ! D'autant plus que ce travail préparatoire fait gagner d'autres grands biens : on pose les fondements d'une humilité profonde, en reconnaissant qu'on n'est pas digne d'un don si précieux ; on s'applique à devenir plus pur, afin de mériter au moins un peu de le recevoir ; on avive ses désirs, on fait de plus généreux efforts pour obtenir ce que l'on estime tant ! La patience et la confiance sont éprouvées et affinées, tandis que le retard ne décourage pas ; par ces vertus et d'autres encore, on se rend digne du don sublime de la contemplation. Quand on l'a obtenu, on est plus reconnaissant à Dieu qui l'a accordé, et l'on est plus soigneux pour le conserver, pour en profiter et l'employer à la fin que Dieu se proposait en l'accordant. Finalement, l'exemple et l'expérience de ceux qui se préparent ainsi nous excite tous à persévérer dans la prière, même s'il faut supporter des aridités et des épreuves ; car celui qui est fidèle à persévérer, qui frappe sans se décourager à la porte de Dieu, finit par être exaucé et admis à la douce sublimité de son commerce intime.

(1) L. IV. C. II. — (2) Gen. XXIX, 30.

Ce fut l'expérience que fit le P. Balthasar après seize ans, en retirant les profits dont nous avons parlé de ce délai et de ce retard de Notre-Seigneur. Et par cela même qu'il en avait fait l'expérience, il nous exhortait à persévérer dans la prière, en ces termes admirables : « Allons, Frères, à la porte de Dieu, tenons-nous y avec persévérance, car elle nous est ouverte, ou du moins on nous l'ouvrira si nous frappons, selon la promesse qui nous a été faite : « Demandez et vous recevrez, frappez et l'on vous ouvrira » (2). Pourquoi cette promesse ne nous console-t-elle pas assez pour nous empêcher de nous décourager à cause du retard et nous faire continuer à frapper ? Pourquoi ne nous fait-elle pas penser que toute notre froideur ne l'empêchera pas d'accomplir sa promesse, si nous avons humblement confiance en elle ? Au point de vue de la raison, il n'y a pas de plus puissant moyen d'attendrir les cœurs même les plus durs, à plus forte raison les bons cœurs, et les engager à faire ouvrir, que de se tenir sur le seuil, tremblant de froid. Persévérons, Frères, à nous tenir à la porte de notre grand Dieu, alors même que nous y tremblerions de froid : au moment où nous y penserons le moins, Assuérus donnera l'ordre à Mardochée (2) d'entrer et de se présenter devant le roi ; et là il sera si bien traité qu'il oubliera la peine qu'il a prise d'attendre de longs jours à sa porte, gelé et transi comme une pierre. Car il est dit du juste : « Le Seigneur entend sa voix, il la fait entrer dans la nuée, d'où il est sorti admirablement récompensé de ce qu'il a souffert en attendant et en frappant avec persévérance » (3).

A l'appui de cet enseignement, il disait de lui-même qu'il eut besoin de beaucoup de constance pour supporter les délais de Notre-Seigneur, pour attendre qu'il eut pitié de lui, et le remplît de ses dons miséricordieux. Il ajoutait : Dieu se montre tard aux âmes pour une de ces deux raisons : ou parce qu'elles sont embourbées dans leurs vices, d'où elles tardent à se dégager, chaque vice étant comme une nuée très

(1) Math., VII, 7. — (2) Esther, VI, 10 et VIII, 1. — (3) Eccles., XLV, 5.

obscure qui les empêche de voir le Créateur ; ou encore pour qu'elles comprennent l'excellence infinie du bien qu'elles cherchent, d'après ce qu'elles souffrent de peines et de retard à l'attendre avant de le trouver. Dans ces intervalles, Dieu les éprouve de diverses manières, par des peines intérieures et même extérieures ; et toutes servent à nous faire comprendre que nous sommes à la recherche d'un très grand bien, puisque pour lui nous prenons tant de peine.

Tout ce que nous disons ici fait bien voir l'excellence de l'oraison à laquelle parvint ce saint homme et les dons précieux qu'il reçut par elle. Car s'il est vrai que, ordinairement la récolte répond aux semailles, que Dieu donne des consolations proportionnées aux épreuves, et une récompense répondant à la grandeur des travaux, celui qui pendant seize ans sema et travailla avec persévérance, sans épargner ses soins, ses bons désirs et sa diligence pour obtenir ce don d'oraison, celui à qui le Seigneur donna une récompense digne de tant de peines, digne aussi de sa divine libéralité qui le porte à se montrer bienfaisant au delà de tout ce que nous pouvons demander et imaginer, quelle excellente et abondante récolte ne fit-il pas de mérites, de consolations spirituelles, et des autres grâces ou faveurs, partage ordinaire des fervents ! Si on juge de la bonté de l'arbre d'après la bonté des fruits, quelle doit être l'excellence de l'oraison qui porta de tels fruits ? Et quels fruits peut-il y avoir meilleurs que les douze énumérés par lui-même dans ses notes ? Ce sont comme les douze fruits choisis de l'arbre de vie planté par Dieu même dans le paradis de son Eglise et de la Compagnie. Saint Jean (1) dit que les arbres du paradis portaient chaque mois des fruits nouveaux. Et le P. Balthasar portait, lui aussi, chaque mois et chaque jour, de nouveaux fruits, témoignage de la grande familiarité qu'il avait secrètement avec Dieu dont le commerce le rendait capable de les porter.

(1) Apoc., XXII, 2.

CHAPITRE XV

Le P. Balthasar entre dans cette voie d'oraison par une vocation particulière de Dieu. — Récit plus détaillé des faveurs signalées qu'il reçut pour son avancement dans la perfection et pour le bien du prochain.

Le commerce intime et familier avec Dieu Notre-Seigneur et le don d'une contemplation calme et parfaite comme celle dont nous venons de parler, sont un bien si sublime que le P. Balthasar, comme il le dit lui-même dans sa relation, ne put y être élevé que par une vocation spéciale de Dieu. Il y appelle ceux qu'il veut, quand il veut et comme il veut ; il n'y a pour cela ni lieu, ni année, ni temps déterminé, tout dépend de sa volonté très sainte, à lui qui trouve « ses délices à converser avec les enfants des hommes ». Mais il converse avec les uns plus familièrement qu'avec d'autres ; et c'est par un privilège spécial et gracieux que nous appelons « vocation ». C'est une inspiration, une motion, ou une grande affection imprimée dans l'âme qui la pousse à ce mode d'oraison si élevé, et lui communique en même temps des aptitudes et des moyens pour le suivre. Car tous n'y sont pas appelés, tous n'y ont pas d'aptitude, et il ne leur convient pas de se mettre témérairement à y prétendre. Quelquefois, il est vrai, Notre-Seigneur, par un privilège et un don spécial, en élève quelques-uns, même dès leur enfance ou dès les premiers jours de leur conversion, à cette oraison si sublime et parfois à des faveurs extraordinaires ; cependant, en général,

il n'y appelle que ceux qui se sont appliqués à faire l'oraison ordinaire de méditation et de réflexion sur les mystères divins. Et pour cette méditation, tout le monde a sa vocation et son attrait intérieur plus ou moins, suivant la capacité de chacun.

De cela nous avons une image qui le fait admirablement comprendre dans ce qui arriva à Moyse et à son peuple près du mont Sinaï : le peuple voyait de loin les flammes, les feux, la fumée, sur la montagne ; il entendait les voix, les tonnerres, le son des trompettes, et, tremblant de frayeur, il dit à Moyse : « Parlez-nous, vous, et non le Seigneur, de peur que nous ne mourions » (1). Moyse le rassura en lui disant que tout cela arrivait pour le pénétrer de la crainte de Dieu et pour l'empêcher de l'offenser. Après cela, il prit avec lui son frère Aaron, et soixante vénérables israëlites (2), qui virent le Seigneur sur un trône de saphir, pierre dont la couleur rappelle le ciel serein. Moyse entra alors dans la nuée obscure où il resta six jours (3). Le septième jour, Dieu l'appela, et, caché par la nuée, il monta jusqu'au sommet du Sinaï où il demeura quarante jours, conversant avec le Seigneur dans des entretiens intimes, comme lorsqu'un ami s'entretient avec son ami (4). Dieu lui montra son divin visage avec la clarté compatible avec la vie mortelle. Or, c'est de cette manière qu'il faut comprendre ce qui se passe dans le peuple chrétien : la multitude des fidèles, troupe moins capable ou plus occupée à des affaires diverses, est appelée seulement à la prière vocale et à la considération lointaine de quelques-uns des divins mystères, en particulier de ceux qui font naître la sainte crainte de Dieu, la terreur de sa rigoureuse justice ; ils doivent puiser là, surtout dans le souvenir du jugement, de l'enfer et des autres châtiments infligés par Dieu aux pécheurs, la fuite des péchés, le goût de la pénitence et de la réforme de leur vie. Mais il y a d'autres fidè-

(1) Exod., xx, 19. — (2) Exod., xxiv, 10. — (3) Exod., xxiv, 16 et xx, 21. — (4) Exod., xxxiii, 12.

les figurés par les soixante anciens, qui sont appelés de Dieu pour s'approcher davantage de lui par les exercices de l'oraison mentale, des méditations plus approfondies des divins mystères et des affections plus ardentes d'amour et de confiance. Ceux-là parviennent à sa connaissance par ses œuvres, celles qui sont en quelque sorte sous ses pieds, par la beauté du ciel avec ses étoiles et ses planètes, beauté qui les fait réfléchir et conclure à la Majesté du Créateur ; ils s'affectionnent à son service, parce qu'il le mérite et parce que son service leur assure un bien incomparable. A cette catégorie appartiennent les personnes pieuses, religieuses ou séculières, qui suivent la voie ordinaire de l'oraison mentale. Combien cette voie est sûre, nécessaire et avantageuse, nous le dirons tout au long au chapitre XLII, car ce sera là plus à propos.

Un autre très petit nombre est figuré par Moyse. Par une vocation plus spéciale, Notre-Seigneur les élève au degré le plus haut de l'oraison et de l'union avec sa divine Majesté. Il les place dans la céleste nuée, et dans ces ténèbres qui les aveuglent pour qu'ils ne voient plus les choses du monde, mais qui leur ouvrent les yeux pour voir leur Créateur ; ils traitent familièrement, ils ont un très doux commerce avec lui, les uns plus, les autres moins, selon que Dieu veut se communiquer à ses créatures ; mais avant de les élever jusqu'à ces hauteurs, il les retient six jours dans un degré plus bas où il éprouve leur patience, où eux-mêmes s'exercent et se préparent pour recevoir un jour un don meilleur. Tels devraient être, avons-nous dit, les maîtres spirituels qui dirigent, comme Moyse, le peuple chrétien et ceux qui s'efforcent à marcher dans cette voie d'oraison : tel fut notre P. Balthasar Alvarez. Notre-Seigneur l'ayant choisi, comme un autre Moyse, pour conduire les âmes, lui accorda cette faveur et les autres que nous avons rapportées. Mais elles sont si grandioses, qu'il est très important de les développer davantage d'après ce que le Père dit lui-même dans d'autres occasions.

§ 1

Parlons d'abord, comme d'un fondement, de la première faveur d'où procèdent les autres et qui consiste à avoir Dieu lui-même pour maître dans l'oraison, non pas de cette manière générale qui nous permet de l'appeler maître de tous, comme il l'est en effet, car il enseigne et il pousse tout le monde à prier (on l'a vu au chapitre III), mais d'une autre manière plus intime et plus aimable, par des lumières et des inspirations spéciales ; c'est une pluie de saintes pensées et d'affections ferventes ; l'âme en est divinement nourrie sans avoir à prendre la peine de discourir, de méditer et de faire d'ingénieux efforts. Le P. Balthasar avait coutume de dire que, si Dieu ne laisse plus l'âme discourir dans l'oraison, c'est un signe qu'il veut être maître de cette âme ; en effet, c'est son privilège à lui d'entrer dans l'âme les portes fermées ; lui seul qui en est le Créateur, peut agir ainsi, à l'exclusion du bon et du mauvais esprit. Aussi, rien de plus sûr et de moins sujet aux illusions. La paix et la joie dont l'âme est alors inondée sont un indice de la présence de la divine Majesté. Le serviteur de Dieu explique ceci encore plus clairement dans ses notes : « Le 5 février 1569, étant en oraison le matin, j'éprouvai un sentiment particulier en considérant combien me manquait un serviteur de Dieu qui s'était éloigné de moi. Je pensai : c'est faire injure à Dieu, quand on traite avec lui, de s'imaginer qu'il a besoin des hommes, lorsque ceux-ci s'éloignent sans qu'il y ait de leur faute. Le même jour, en disant la messe, la même pensée me revint, et avec elle le même sentiment. Je me dis : si celui qui te secourait par le moyen des hommes veut être ton maître, t'instruire par lui-même, quel tort te fait-il? C'est une grande grâce, au contraire, et le principe de très grands biens, car Dieu, en une petite sentence en renferme et en enseigne un grand nombre. L'oraison de celui qu'il instruit ainsi est un secours continuel donné par lui, avec le respect,

la confiance calme et enrichie de l'intelligence de vérités, de sentiments délicieux, reliefs de la table divine, de colloques et d'entretiens familiers en sa divine présence ». (1).

De là vint au P. Balthasar la seconde faveur ; les secrets de la Divinité, comme s'exprime David, lui furent découverts, ainsi que les abîmes de sa sagesse, de la manière que les docteurs de la science mystique l'enseignent. Le serviteur de Dieu la décrit ainsi dans ses notes : « Le 1er mars 1576, comme j'avais parlé, la veille, avec une personne versée dans la spiritualité de ce qu'était la vision intellectuelle de Dieu et de ses mystères, je reçus comme un reflet accompagné d'un tendre sentiment sur ce qu'elle m'avait dit. Une fois en oraison, je sentis la présence du Seigneur qui était là, je ne le voyais pas, je ne me le représentais pas, mais je le sentais et je le saisissais avec plus de certitude et de clarté que ce qui se voit et s'imagine. Voici les indices de cette présence supérieurement sentie : 1° Ce que l'on voit de cette manière fait plus d'impression dans l'âme que ce que l'on imagine ou que l'on voit des yeux du corps ; 2° Cette présence produit une telle paix et une telle joie qu'il semble que Notre-Seigneur ait pris l'âme dans son royaume ; l'âme, se voyant au milieu d'un si grand bien, qu'elle ne pouvait imaginer ni mériter rien de pareil, dit au Seigneur, avec David : « Qu'est donc l'homme, ô Dieu, pour que vous daigniez le visiter? » (2). Elle s'empare aussi de ces paroles que les justes diront à la divine Majesté au jour du jugement : « Seigneur, et quand vous avons-nous vu ou accueilli ? etc. » (3). Et l'âme dit de même : « Seigneur, quels services vous ai-je rendus? Quand, Seigneur, ai-je mérité un si grand bien? 3° Au sortir de là, l'âme ne s'appartient plus, n'appartient plus à personne, elle est toute à celui qui est tout, selon cette parole de David : « Je ne demande et je ne demanderai qu'une chose, d'être un des habitants de la maison de Dieu, car il m'a mis dans le secret de son tabernacle » (4). Lorsque

(1) 5 février 1569. — (2) Ps., VIII, 5. — (3) Matth., XXV, 37. — (4) Ps., XXVI, 4.

l'âme en est là, Dieu vient à elle comme la lumière du matin, et il commence à se montrer. Alors, il lui fait fête ; et il est doux pour l'âme, c'est une tendre joie pour elle, de se voir dans un tel état, de penser à ceux qu'il aime pour le Seigneur, beaucoup plus que si elle les aimait pour elle-même, ou s'ils étaient à elle ; 4° Lorsque l'âme se demande si le démon pourrait imiter une si heureuse faveur, elle ne parvient pas à se persuader qu'une chose qui la rend si bonne et qui la met si d'accord avec Dieu vienne du mauvais esprit ; 5° Elle dit avec saint Pierre : « Seigneur, il est bon pour nous d'être ici » (1). Elle évite tout sommeil et ne se lasse pas de prier ; 6° Elle paraît éprouver ce que dit saint Denis : « Ne comprenant rien, elle s'élève au-dessus de toute intelligence ; d'une part, elle semble ne rien connaître, et d'autre part, son attention ne peut pas se porter sur autre chose, elle ne peut pas cesser de trouver une immense satisfaction dans l'objet qu'elle possède, sans le voir, ni le toucher, pleinement sûre cependant, et avec plus d'évidence que lorsqu'elle voit ou qu'elle touche une chose ». (2)

Ces paroles donnent une idée de l'admirable lumière intellectuelle dont Notre Seigneur éclairait son serviteur dans l'oraison, puisque par elle il entrait dans le royaume de Dieu, dans le paradis de ses délices, de la justice, de la paix et de la joie dans l'Esprit-Saint. Et il en sortait dans un état si sublime qu'il ne s'appartenait plus, qu'il n'était plus à d'autres, mais à Dieu seul, entièrement, et il était uni avec lui comme s'ils avaient été « un même esprit » (3). Aussi dit-il lui-même dans une occasion à une personne affligée, en lui parlant d'oraison : « Il y a bien longtemps que je suis dans une autre région ». Il voulait indiquer sans doute avec saint Paul que « sa conversation était dans les cieux » (4).

Cela lui valut une autre faveur très particulière qu'il reçut de Notre-Seigneur, lequel l'assura qu'il entrerait dans son

(1) **Matth., xvii, 4.** — (2) **Cap. 1, de Myst. théol.** — (3) **1. Cor., vi, 17.** — (4) **Phil., iii. 20.**

royaume éternel pour l'habiter à jamais. Le P. Balthasar lui-même le révéla au P. Gilles de la Mata, qui depuis fut envoyé au Japon, et en revint deux fois, comme procureur de cette mission, afin de traiter de ses affaires avec notre Père Général. Un jour qu'il s'entretenait amicalement avec le P. Balthasar du bonheur d'une âme qui serait assurée d'être sauvée, à cause des dangers auxquels on s'expose dans ces expéditions entreprises pour l'amour de Dieu, le P. Balthasar lui dit : « Pour moi, du moins, par des paroles claires et expresses, je tiens pour assurée l'affaire de mon salut; c'est une de ces grâces miséricordieuses que le Seigneur fait à quelques-uns, et elle leur sert plutôt d'aiguillon pour accélérer leur avancement que de frein pour les arrêter ». Une autre fois, pendant son oraison, il vit une procession de bienheureux et lui-même dans leurs rangs. Il fit connaître cette vision à son supérieur en lui rendant compte de sa conscience ; et on l'a apprise de deux religieux très sérieux de la Compagnie. On dirait d'ailleurs qu'il y fait allusion dans un passage de son cahier spirituel : « Je me trouvai, dit-il, tout à coup, dans une réunion marquée pour la béatitude ». Enfin, cette vision est bien d'accord avec ce que sainte Thérèse apprit sur lui, et que l'on a lu au chapitre X.

Il n'est certes pas étonnant qu'un homme ainsi favorisé restât parfois en extase et privé de l'usage des sens. Une fois, à Médina, tandis qu'il faisait oraison à genoux dans sa chambre, un Père entra et le trouva environné d'une lumière éclatante, indice de la lumière qui éclairait son âme. Une autre fois, le Frère qui avait soin de sa chambre, entra et le trouva tellement absorbé et étranger aux sens, que son entrée ni sa sortie ne furent remarquées; et pour que le Père comprit ce qui s'était passé, le Frère eut l'idée de lui couvrir le visage avec un mouchoir et de le laisser ainsi. Plus tard, le Père lui demanda s'il savait qui était entré; et le Frère ayant avoué que c'était lui, il lui commanda de ne pas dire ce qu'il avait vu. Un autre jour, à Salamanque, pendant qu'il étudiait, il leva les yeux sur un crucifix placé devant lui, et

il resta ravi hors de lui, ce qui fut remarqué par un autre Frère dans les mêmes conditions que dans le cas précédent.

Le P. Gaspar Astété, très connu dans cette province, a raconté que lorsqu'il était ministre de la maison professe de Valladolid, le saint P. Balthasar malade, fut laissé seul, tard dans la nuit, en assez bonne disposition; le matin, on le trouva sans connaissance, comme mort; les médecins appelés ne purent comprendre ce que c'était et parlèrent d'évanouissement. Le Père demeura dans cet état jusqu'au soir. On porta alors une relique de la vraie croix et d'autres reliques conservées dans la maison; dès qu'on les lui eût appliquées, il revint à lui, se mit à parler à son ordinaire, comme s'il n'avait eu aucun mal à souffrir. On conclut de là que ce n'était pas une syncope, mais un rapt, semblable à ceux qu'il avait souvent dans ses profondes oraisons. Dans une autre maladie, il lui arriva la même chose; on lui donna bien des coups afin de le faire revenir à lui. Comme il restait toujours dans le même état, on envoya un exprès à Médina d'où il était venu récemment, pour demander ce qu'était cette maladie et s'il l'avait eue d'autres fois; on répondit: Ne faites aucun remède; ce sont des extases comme il en a de temps en temps, qui peuvent durer plus d'un jour.

Enfin, depuis lors, le P. Balthasar marcha, avec une foi plus vive, toujours en présence de Dieu, ayant recours continuellement et pour tout à la divine Majesté, la consultant comme un maître, demandant pour toutes choses son aide et sa direction. Cela est très important pour ce que nous appelons rapports familiers avec Dieu et prière continuelle. Aussi le P. Balthasar disait: « Prier, c'est élever son esprit vers Dieu, lui faire part de toutes choses, familièrement, avec un grand respect, avec plus de confiance que le fils le plus chéri n'en eut jamais pour sa mère, traiter avec lui de toutes choses, hautes et basses, du ciel et de la terre, de ce qui est peu de chose et de ce qui est important, comme avec notre Maître et Seigneur. C'est ouvrir son cœur en sa présence, le répandre tout entier sans qu'il y reste rien dedans; lui dire

ses peines, ses fautes, ses désirs, tout ce qu'il peut y avoir dans l'âme ; se reposer sur lui, comme un ami qui compte sur son ami en qui il a confiance, à qui il découvre tout, le bien et le mal ».

C'est ce que l'Ecriture Sainte appelle : répandre son cœur comme l'eau en présence de Dieu, comme l'eau et non pas comme l'huile dont quelques gouttes restent toujours attachées au vase, mais comme l'eau qu'on répand entièrement ; il faut de même tout déclarer à Dieu ; les grandes choses et les petites elles-mêmes. Sa providence divine gouverne tout ; sans son aide, nous ne pouvons faire aucun acte bon, ni grand, ni petit ; c'est donc une haute sagesse de traiter de tout avec Dieu, qui seul peut nous assurer le succès en tout.

§ 2

Ce commerce si fréquent avec Notre-Seigneur attira au P. Balthasar d'autres faveurs qui lui furent d'un grand secours dans ses ministères pour le bien des âmes. Une des plus signalées fut cette confiance efficace qu'il eut pour demander et obtenir de Notre-Seigneur les choses qui lui convenaient, à lui ou au prochain. Il en parle ainsi dans ses notes spirituelles ; « Faisant un jour oraison sur ces paroles de Jésus-Christ : Demandez et vous recevrez, une lumière d'en haut me fit comprendre que Notre-Seigneur ne veut pas nous voir timides pour lui demander des grâces, et que cette réserve serait une tentation du démon. Un jour que je priais pour quelqu'un dans le besoin, j'entendis qu'on me disait : « Pourquoi être étroit dans les demandes, quand Dieu est si large à donner ? » Dieu voulait ainsi m'engager à demander pour d'autres encore qui sont dans le besoin. Une autre fois, comme j'implorais la réussite d'une affaire, j'entendis ces paroles : « Je t'aiderai en Roi ». Il en fut ainsi dans cette occasion et dans un grand nombre d'autres où il recommandait à Dieu des personnes dans le besoin, avec tant de ferveur que, avant d'achever sa prière, il avait la certitude

du remède à ces nécessités, soit par révélation expresse, soit par un instinct intérieur qui le lui assurait. Cet instinct, selon Cassien (1), est un signe que Dieu a exaucé la prière ; et pour ce qui regarde le P. Balthasar, j'en citerai bientôt plusieurs exemples.

Ce fut encore alors que Dieu lui donna ce qui lui manquait en fait de doctrine et de science qu'il n'avait pas pu acquérir par ses propres efforts. Il le note dans son cahier spirituel, et il le dit plus clairement encore au P. Jean de Pineda qui entra dans la Compagnie quand il était à Salamanque collégial du collège d'Oviédo. Il avait déjà ses grades en droit et il redoutait de se mettre à l'étude de la philosophie et de la théologie, parce qu'il lui semblait qu'il n'y réussirait pas. Pour l'encourager à avoir confiance en Dieu qui ne manquerait pas de suppléer à l'insuffisance de ses efforts, le P. Balthasar lui raconta en secret qu'il avait lui aussi été en peine au sujet de ses études ; il avait été fort occupé à autre chose avant et après son ordination et il n'avait pas pu étudier autant qu'il l'aurait fallu, la science scolastique lui ferait donc défaut dans les ministères de la chaire et du confessionnal en usage dans la Compagnie ; après avoir longtemps prié sous cette impression, un beau jour il sentit son intelligence envahie par une lumière extraordinaire qui lui fit voir et comprendre les vérités scolastiques et les conclusions de la théologie, aussi clairement que s'il les avait étudiées avec grand soin pendant des années. Et, à partir de ce moment, elles restèrent bien gravées dans son esprit, en sorte que jamais il ne trouva qu'elles lui fissent défaut, comme cela lui arrivait auparavant. A un autre Père grave il dit que Dieu lui avait fait la grâce de lui donner l'intelligence des divines Ecritures, ainsi que des matières de la Morale, et que, depuis le jour où il avait reçu cette faveur, il n'éprouvait plus la crainte d'autrefois, de n'oser pas se trouver sans un savant à ses côtés pour le consulter en cas de doute. D'autres

(1) Coll., IX, 31.

fois, il disait sur ce sujet : « Je n'ai pas beaucoup d'intelligence ni d'étude, mais tandis que je fréquentais de saintes âmes, que je lisais les livres des saints et que je faisais oraison, le Seigneur m'a fait la grâce de me donner l'intelligence des divines Ecritures ».

Dans ces paroles, il rappelle les trois sources d'où lui vint la science spirituelle, afin de connaître les choses de l'intérieur et de l'Esprit ; la lecture des écrits des saints qui les connurent par expérience et qui ont écrit sur elles ; les rapports avec les personnes qui les éprouvent et en font l'expérience à leur tour ; enfin l'oraison et les communications avec Dieu. Celle-ci fut la principale, quand il parvint à l'excellence que Dieu lui accorda en ce temps-là ; or, ce ne fut pas seulement par l'expérience qu'il fit de ces faveurs, même des plus élevées, mais aussi par une lumière dont Dieu l'éclairait afin de les connaître et de les discerner. Cette lumière a des rapports avec la lumière prophétique. Celle-ci (comme dit S. Grégoire, suivi en ce point par S. Thomas) (1) fait connaître deux choses exclusivement propres à Dieu : les secrets du cœur humain et l'avenir. Or, Notre-Seigneur, sur ces deux choses, éclaira son serviteur : quelquefois il lui révéla les secrets des cœurs des personnes qu'il voyait, dans le but de l'aider à les conduire saintement. (Les révélations prophétiques sont faites par les anges ; aussi les anges gardiens de ces personnes lui révélaient quelques-unes des choses qui les regardaient, comme nous l'avons dit au chapitre VI). D'autres fois, Dieu lui révélait ce qui devait arriver, et qui dépend de notre volonté ; il en donnait l'assurance aux personnes que cet avenir regardait. Et de tout cela nous donnerons plusieurs exemples dans les chapitres suivants.

(1) Greg., Hom. in Ezech ; Thom., 2. 2, q. 171, a. 3.

CHAPITRE XVI

Des choses merveilleuses que fit le P. Balthasar à Médina et ailleurs en faveur du prochain, par l'efficacité de sa prière, et en découvrant à un grand nombre le secret de leurs cœurs ou l'avenir.

En envoyant le P. Alvarez d'Avila à Médina, et plus tard ailleurs, on avait surtout en vue le bien spirituel des religieux de la Compagnie ; cependant sa charité s'étendit au-delà des limites de ses maisons et atteignit aussi les étrangers. Il leur fut grandement utile, armé, comme d'habitude, de sa prière et des entretiens sur Dieu, et y ajoutant ce que Dieu lui révélait pour le bien des âmes. Sur tout cela, je donnerai quelques détails dignes de remarque, après que j'aurai raconté ce qu'il fit en faveur de diverses classes de personnes et qui mit en lumières ses remarquables talents.

§ 1er.

Je commence par l'efficacité de sa prière ; c'était son arme principale qui lui servait à combattre et à soumettre les cœurs rebelles : lorsque ses entretiens et ses exhortations n'y suffisaient pas, sa prière obtenait de Dieu un secours efficace pour les toucher. Presque tous ses travaux mémorables en faveur du prochain, religieux et séculiers, furent poussés et conduits à bien par ses prières. Parfois c'était la prière seule ; d'autres fois il y ajoutait ses industries et ses démarches, comme le feront voir les exemples et les faits suivants.

Un séculier vint à la maison de Médina dans l'intention d'y faire les Exercices spirituels de la Compagnie et de se donner à elle. Le démon qui ne dort pas et qui était furieux de cette détermination, l'assaillit le 4e jour par une si forte tentation de retourner dans le monde, qu'il y succomba et qu'il dit au Père directeur de sa retraite sa résolution de repartir. Le directeur s'efforça, au moyen de plusieurs raisons, de lui faire voir que c'était une tentation de Satan, mais rien ne fit impression sur lui ; c'est pourquoi, il alla rendre compte de ce qui se passait à son recteur le P. Balthasar. Celui-ci pria notre homme, ne fut-ce que par amitié pour lui, de rester à la maison au moins la nuit suivante ; le retraitant se rendit, à cause du grand respect que tout le monde avait pour le recteur, et par crainte d'être châtié s'il ne consentait pas à sa demande. Le saint homme se réfugia, à son ordinaire, dans la prière ; il se donna d'abord une rude discipline, et passa toute la nuit à supplier Notre-Seigneur d'ouvrir les yeux de cet homme tenté et déjà vaincu et de lui faire surmonter la tentation. Notre-Seigneur, touché de sa ferveur, de sa confiance et de sa longue veille, l'exauça et alla au secours de celui qui était tenté et qui dormait : il vit en songe deux hommes féroces qui se tenaient à la porte du collège, l'attendaient pour le poignarder et lui disaient : Si tu sors, tu es perdu et tu mourras sur le seuil. La suite fit comprendre que ce rêve venait de Dieu et de son saint ange, car le retraitant se réveilla si effrayé et si changé, qu'il lui tardait qu'il fît jour pour aller se jeter aux pieds du saint P. Balthasar. Il le fit enfin et demanda avec instance à être reçu dans la Compagnie. Il fut admis lorsqu'il eut terminé sa retraite qui fit un très grand bien à son âme ; et il persévéra, progressant toujours et se rendant utile à d'autres dans les saints ministères. Il raconta ce que je viens de dire et il attribua son changement aux prières de ce saint homme.

Il arriva dans la même maison un autre fait non moins admirable à propos d'un novice tenté de quitter la Compagnie et d'aller chez les Chartreux ; il céda à la tentation dans une

occasion dont le démon voulait profiter pour lui faire perdre l'une et l'autre vocation. Une nuit, pendant la belle saison, à l'heure où l'on ferme les portes de la maison, il se cacha dans le jardin et, franchissant un mur, il s'en alla. Le visiteur du soir, après le coucher, fit sa ronde accoutumée, s'aperçut de l'absence de ce novice, et en soupçonnant la cause, il alla avertir le P. Balthasar qui, selon son habitude, priait et veillait comme un bon pasteur sur son troupeau. Aussitôt, il s'en alla à une chapelle de Notre-Dame qui se trouvait dans cette maison ; il prit d'abord la discipline à l'ordinaire et passa toute la nuit à prier, suppliant Notre-Seigneur et sa sainte Mère d'avoir pitié de cette brebis perdue, en grand danger d'être dévorée par le loup infernal et emportée par lui au fond de l'enfer. Sa prière fut si efficace que non seulement il fut exaucé, mais il reçut de plus, par révélation, l'assurance que le novice échapperait à ce danger qui sans doute fut terrible. En effet, le pauvre fugitif qui s'en allait pressé et inquiet dans la pensée qu'on le poursuivait, était arrivé à moitié de sa course, lorsqu'une pensée le troubla fortement : il se dit que à Aniago, au monastère des Chartreux, on ne le croirait pas : qu'on demanderait sûrement à savoir d'où il venait, qu'on finirait par savoir qu'il avait quitté la Compagnie et que, par le fait même il ne serait pas admis. D'autre part, revenir sur ses pas lui paraissait bien difficile ; rester dans le monde était une honte pour lui. Ainsi combattu, il marchait toujours jusqu'à ce que, étant arrivé à un pont jeté sur une rivière qu'il devait traverser, le loup infernal avide de dévorer cette pauvre âme, vint lui mettre dans l'idée que le meilleur moyen de sortir de ses perplexités était de se jeter dans l'eau, de se noyer et d'en finir d'un seul coup. Au plus fort de cette tentation de désespoir, Notre-Seigneur touché par les prières du bon pasteur, voulut que, au milieu de ces ténèbres une faible lumière brillât : la pensée lui vint de rentrer à la maison qu'il venait de quitter, et elle lui parut très réalisable, car, pensait-il, comme c'est la nuit, on n'aura pas remarqué mon absence ;

je pourrai rentrer dans le jardin par la même brèche par où je suis sorti, avant l'ouverture des portes de la maison, et, une fois ouvertes, je pourrai me glisser à l'intérieur sans être aperçu par personne, sans qu'on se doute de rien. Il trouva ce plan si facile, après l'avoir d'abord regardé comme impossible, qu'il résolut de l'exécuter. Tout arriva comme il l'avait prévu, ou pour mieux dire, comme son bon ange le lui avait inspiré. Le matin, ce même visiteur qui avait remarqué son absence, le vit et alla l'annoncer au P. recteur. Celui-ci lui répondit qu'il le savait déjà et il en remercia Dieu. Quelques jours après, il fit venir le novice qui lui raconta tout ce qui lui était arrivé, et qui, à partir de ce jour, vécut dans un calme parfait comme si rien ne s'était passé. On voit par là l'amour que Notre-Seigneur avait pour son serviteur, puisque non seulement il exauçait ses prières mais même il le lui faisait savoir à l'heure même pour le consoler sans retard

Plus admirable encore fut ce qui lui arriva avec le P. François d'Avila, religieux fort connu de la Compagnie, qui suivit l'armée que l'*Adelantado* Don Martin de Padilla conduisait en Irlande et mourut au retour à la Coruña. Il était encore dans le monde, étudiant à Salamanque, jeune homme admirablement doué et plein d'entrain. Pendant le carême, il vint à la maison de la Compagnie se recueillir pour prier et faire une sérieuse confession, suivant l'exemple de beaucoup d'autres étudiants. Il ne pensait pas à se faire religieux, mais, après quelques jours de retraite, Notre-Seigneur lui donna une lumière qui remplit entièrement son âme, et lui fit comprendre, par des raisons frappantes, qu'il lui convenait de quitter le monde et d'entrer dans la Compagnie. Or, malgré la force des raisons, sa volonté éprouvait à se rendre une telle répugnance qu'il en était bouleversé et angoissé comme s'il allait mourir ; si bien qu'il fut obligé de sortir de sa chambre et d'aller au dehors respirer, car il lui semblait qu'il étouffait. Pendant qu'il était dans cette agitation, arriva le P. Balthasar qui l'encouragea, le consola et lui dit qu'il le recommanderait à Notre-Seigneur et qu'il

dirait à toute la maison de faire de même. Or, la prière du recteur fut si efficace, qu'au bout de quelques moments Notre-Seigneur donna au jeune homme le courage de surmonter toutes les difficultés qui se présentaient à son esprit; il prit la résolution, accompagnée d'une grande ferveur et de larmes, d'entrer dans la Compagnie et d'y vivre jusqu'à la fin, à quelque prix que ce fut. Il venait à peine de se jeter aux pieds du crucifix et de lui offrir ce sacrifice, qu'il se trouva le cœur totalement changé; il était évident que la droite du Très-Haut avait opéré ce changement; aussi, au lieu d'angoisses, il éprouvait une très douce consolation et un désir extraordinaire et affectueux d'être reçu dans la Compagnie. Le P. Balthasar revint le visiter, et quand le jeune homme lui eut raconté ce qui s'était passé en lui, le Père lui dit avec un visage serein : « Remerciez bien Notre-Seigneur de la grâce qu'il vous a faite; je savais qu'il en serait ainsi. Quand le prophète Elie dit à son serviteur d'aller voir si quelque nuage ne se levait pas de la mer, le serviteur après avoir été regarder sept fois, dit enfin : Une nuée, petite comme la trace d'un pied humain, se lève sur la mer; le prophète l'envoya alors au roi Achab lui dire de descendre de la montagne parce qu'il allait pleuvoir. Il en fut ainsi. Le ciel s'obscurcit et il plut abondamment. Moi aussi, j'avais vu ce que vient d'arriver, retenez-le bien dans votre cœur ». Ces paroles montrent bien qu'il avait obtenu cette vocation par sa prière et qu'il en avait été averti. Ce fait a été mis par écrit par le P. François d'Avila. Il raconta aussi à un autre Père de ses amis qu'ayant déjà demandé au P. Balthasar à être reçu et le Père lui ayant répondu qu'il le recevrait, le démon revint le tenter si fortement qu'il se repentit d'avoir fait cette démarche. Il voulut sortir de la retraite sans se faire remarquer et il demanda au P. Balthasar la permission d'aller dire adieu à certains parents et achever de régler une affaire avec eux. « Allez, que Dieu vous accompagne, répondit le Père, et comme vous prenez votre temps pour voir ce que vous avez à faire, nous autres nous le prendrons pour voir

aussi ce qui nous convient ». Cette réponse lui fit comprendre que le Père avait deviné ses pensées ; aussi, se détermina-t-il à rester jusqu'à ce qu'on le reçut, en effet, dans la Compagnie.

§ 2

Ceci nous amène à parler d'une autre grâce qui aida le Père à produire des effets merveilleux dans les âmes, la manifestation des choses secrètes et des sentiments des cœurs avant que personne les lui manifestât ; Notre-Seigneur les lui faisait connaître pour l'aider à réaliser ses desseins, et nous pouvons en donner des exemples frappants. Commençons par Don François de Rémoso, très digne évêque de Cordoue. De retour de Rome avec de gros bénéfices ecclésiastiques, il voulut se recueillir quelques jours dans la maison que nous avions à cette époque à Simancas, et faire les Exercices de saint Ignace, mettre ordre à ses affaires et s'occuper de sa perfection. Comme il demandait un bon directeur à cet effet, on lui donna le P. Balthasar si habile en ces matières. Un jour après diner, se trouvant seul avec lui, il lui parla comme s'il lisait dans son cœur, lui dit ses pensées, ses projets, les plans qu'il portait de Rome et tout ce qui lui arrivait. Le bon Don François, comme il l'a raconté lui-même, en fut si impressionné, que, versant des larmes, il se remit entre les mains du P. Balthasar et lui demanda de régler toute sa vie comme il connaîtrait qu'elle pourrait être plus utile au service de Dieu. Il sortit de sa retraite si instruit de tout ce qui regarde l'oraison, si réformé dans sa vie, dans ses dépenses et dans ses goûts mondains, que ses connaissances le remarquèrent avec admiration : il se mit à faire à un grand nombre de pauvres d'abondantes aumônes. Depuis lors, il se rendait de temps en temps, de Palencia où il résidait, à Villagarcia où le P. Balthasar était recteur ; il y faisait de nouveau les Exercices ; il en retirait un grand profit pour son âme et il admirait les grâces précieuses que Notre-Seigneur accordait au saint recteur.

Parmi les personnes qu'il confessa et fréquenta beaucoup à Médina, il faut citer aussi Dᵃ Helena de Quiroga, nièce du Cardinal Gaspar de Quiroga, archevêque de Tolède : elle entra plus tard chez les Carmélites déchaussées et elle y vécut et mourut saintement. Cette dame a raconté deux choses remarquables qui lui arrivèrent tandis qu'elle traitait avec le P. Balthasar. Et d'abord, ses paroles, dit-elle, me pénétraient le cœur plus que celles des autres, elles m'enflammaient, elles m'attendrissaient jusqu'aux larmes. Une fois, il me fit pleurer mes péchés cent fois plus que je ne l'avais fait dans toute ma vie; cette contrition extraordinaire dura plusieurs jours après lesquels je revins trouver le Père et lui en parler : il répondit : Grâces soient rendues à Dieu, nous tirons de l'eau de la pierre. Après cela il me dit des paroles de consolation. L'autre chose remarquable était que le P. Balthasar, comme elle en avait fait l'expérience, lui donnait les leçons dont son âme avait besoin, comme s'il avait vu clairement ses nécessités. Quelquefois, avant même qu'elle fit connaître celles du moment, le Père indiquait le remède qu'il fallait. Un jour en particulier, elle alla le trouver fort préoccupée, et, dès qu'elle fut au confessionnal, le Père devina tout, avant même qu'elle eut dit une parole. La première que prononça le confesseur fut celle-ci : Allons, Madame, l'année est bonne, nous aurons une belle récolte; les peines et la patience amènent de grands biens. Un autre jour qu'elle voulait se plaindre de son aridité dans l'oraison, avant qu'elle eut dit un mot, le Père la prévint : si une année de sécheresse est une bonne année, celle-ci sera bonne; et ces quelques mots ne contribuèrent pas peu à son progrès spirituel.

Des faits semblables arrivèrent à une autre servante de Dieu dont la grande vertu lui avait valu la permission de communier chaque jour. Un jour qu'elle se présenta pour se confesser, il la fit attendre deux heures ; quand il descendit enfin au confessionnal, il lui dit tout ce qui s'était passé dans son âme pendant ces deux heures, ce qui la jeta dans

l'étonnement et l'encouragea beaucoup. Elle regarda le temps qu'elle avait attendu comme bien employé ; Dieu, en effet, accorde de ces sortes de révélations à ses ministres, non seulement pour leur donner du crédit, mais aussi pour le bien de ceux qui se confessent à eux et les fréquentent, afin que leurs ministères leur soient plus utiles.

Doña Anna Enriquez, sœur du marquis d'Alcañices, très dévote au serviteur de Dieu, écrivit une note qu'elle me communiqua où elle raconte bien des choses qui lui arrivèrent avec lui, en particulier le fait suivant qu'il lui fit connaître lui-même : le Père étant à Médina et elle dans un autre endroit, il vit, en esprit, la désolation et l'affliction dont elle était accablée, il supplia très instamment Notre-Seigneur de tout disposer pour une rencontre où il pourrait la consoler comme elle en avait si grand besoin. Notre-Seigneur l'exauça : elle eut bientôt une occasion de faire un voyage avec son mari et, bien qu'on ne dut pas passer par Médina parce que c'était faire un détour qu'elle-même voulait éviter, la prière du P. Balthasar obtint qu'on fit route par Médina. Il la confessa et lui parla de manière à produire sur elle une impression extraordinaire, et il la consola au point qu'elle fut obligée de lui dire de ne plus rien ajouter, car elle n'était pas capable de supporter une si grande consolation. Elle affirma aussi que, dans d'autres occasions, il lui avait annoncé des événements à venir et que ses prédictions s'étaient réalisées.

§ 3

Justement, ces révélations concernant l'avenir étaient un autre don spirituel que l'on admirait et qui aidait puissamment le serviteur de Dieu à produire du fruit. Nous en avons plusieurs exemples remarquables qui arrivèrent en divers lieux. Citons d'abord celui d'une de ses pénitentes d'Avila : elle était très affligée de l'absence de son mari qui était, lui aussi, fort dévot au P. Balthasar et n'avait pu rien savoir de

lui depuis longtemps. La dame vint dire sa peine au serviteur de Dieu pour en recevoir quelques consolations. Il l'écouta, s'attendrit en la voyant pleurer, pleura lui aussi, jusqu'à ce que s'apercevant de ce qu'il faisait, il se mit à dire : Puis-je consoler en pleurant moi-même ? Cessons nos larmes, il y aura remède à tout, car votre mari sera ici sans faute la semaine prochaine. Il en fut ainsi ; le mari revint cette semaine, et la femme assura que le P. Balthasar le lui avait annoncé, ce qui lui donna un nouveau courage pour servir Dieu plus généreusement, et pour le remercier de lui avoir donné un si bon Père et un si bon confesseur.

Un fait semblable arriva encore au mari de cette dame, comme il le raconta lui-même à un autre Père de la Compagnie qui devint son confesseur après le départ d'Avila du P. Balthasar. Il lui disait en parlant de celui-ci : « Oh ! quel saint homme c'était ! Comme ses paroles enflammaient ! Une fois j'allai le trouver tout désolé, parce que je croyais ma belle-mère morte et je venais dans l'intention d'avertir pour son enterrement. J'étais fort en peine parce qu'elle n'avait pas fait connaître certaines dispositions très importantes. Le Père me consola et me fit entendre qu'elle n'était pas encore morte et qu'elle aurait le temps de tout déclarer. Si bien que, encouragé par ces paroles, je revins à la maison ; la belle-mère était en vie, elle dit ce que je désirais savoir, et aussitôt après, elle rendit l'âme très paisiblement. » Voilà ce que racontèrent ces deux époux affligés, et comment Notre-Seigneur inspira à leur saint confesseur, dans une révélation ce qui devait les consoler dans leur peine.

Un Père de la Compagnie très digne de foi raconta sur lui-même un autre trait non moins admirable. Il se sentait désolé de se voir si pauvre homme et sans ressources notables pour faire du bien au prochain, selon notre Institut, et bien souvent il avait fait connaître cette tentation au P. Balthasar. Comme elle durait encore et qu'il n'osait plus lui en parler, il le rencontra un jour par hasard dans un corridor et lui dit précipitamment : Mon Père, cette désola-

tion me poursuit encore. Le P. Balthasar lui demanda alors : « Croyez vous qu'il y ait dans la Compagnie des moyens de se sauver ? — Sans doute, répondit le Père. Eh ! bien, répliqua le saint homme, non seulement vous vous sauverez vous, mais vous en aiderez beaucoup d'autres à se sauver et vous vivrez content dans la Compagnie ». Ces paroles suffirent pour chasser la tentation, et la parole que, au nom de Dieu, son serviteur venait de lui dire, eut son accomplissement. Ce Père en effet fut un excellent ouvrier dans notre maison de Salamanque, et là-même, pendant le rectorat du P. Balthasar, il lui arriva d'autres faits que nous raconterons en leur temps.

CHAPITRE XVII

Le P. Balthasar Alvarez produit des fruits admirables chez les séculiers et chez les réguliers par l'efficacité de ses exhortations spirituelles.

Une autre arme dont le P. Balthasar Alvarez se servit pour la conquête des âmes fut l'efficacité toute spirituelle de ses exhortations pieuses. La vérité est que Notre-Seigneur, dont les jugements sont très secrets en ce qui concerne la répartition des talents et des grâces gratuites, ne lui avait donné ni aptitude, ni habileté pour prêcher du haut des chaires, comme il l'a accordé de nos jours à un bon nombre de prédicateurs. Il fallait bien qu'il eut de quoi s'humilier et estimer davantage les autres. Aussi, dans la pensée de son incapacité, il ne voulut pas exercer ce ministère dans les villes importantes. Mais Notre-Seigneur compensa ce déficit, pour attirer du monde à la maison de Médina et la faire connaître en lui donnant des orateurs fameux qui prêchaient au grand profit du prochain. Quand, par exemple, il vint à Médina en qualité de recteur, Dieu y envoya comme prédicateur le P. Baptiste Sanchez, homme d'une oraison sublime ; le P. Balthasar l'entendit déclarer, dans une circonstance que, si Notre-Seigneur réunissait ensemble toutes les joies créées sur la terre et les rendait éternelles, il les donnerait toutes pour un quart d'heure du bonheur que Dieu lui accordait dans l'oraison ; et encore que, s'il était assuré de ne pas mourir pendant un jour entier, cette certitude serait pour lui une peine capable de lui donner la mort. Ce qui fait

bien voir combien il aimait Dieu, puisque, avec toutes les délices dont il jouissait dans cette vie, il était si saintement impatient d'aller voir Celui qu'il aimait tant et de le posséder, qu'une seule journée de retard assuré lui causait une si vive peine. Malgré cela, Notre-Seigneur qui mortifie ses serviteurs dans ce qu'ils estiment et désirent le plus et dans ce qu'ils doivent le plus sentir, lui imposa plus tard cette croix en lui faisant connaître, longtemps avant, le jour et l'heure de sa mort. On trouva, en effet, écrit dans son bréviaire : « Tu mourras tel jour et à telle heure, vois comment tu vis ». Il vécut de manière à se préparer une très heureuse mort. Ce saint homme, très lié avec le P. Balthasar, avait une si haute opinion de sa science spirituelle, qu'il disait aux novices : « Vous avez un maître qui est non seulement vertueux, mais la vertu même ». Le Père Sanchez et le P. Balthasar se réunissaient de temps en temps pour s'entretenir de Notre-Seigneur et s'enflammer mutuellement de son divin amour. Ils le faisaient avec un esprit si sublime que, selon l'expression d'un docteur séculier (1) qui les entendit quelquefois conférer ensemble, on aurait dit qu'ils étaient devenus des Séraphins. Ces deux âmes ferventes s'entr'aidaient pour la conquête des âmes ; le P. Baptiste, avec ses sermons enflammés, remplissait la maison de monde, produisait des fruits extraordinaires dans les âmes, opérait bon nombre de conversions prodigieuses de gens enracinés dans le vice ou dans les unions illicites, encourageait ceux qui aspiraient à la perfection et leur faisait faire d'immenses progrès. Ceux-ci devenaient plus particulièrement l'objet des soins du P. Balthasar qui achevait de les rendre fervents et les faisait avancer en leur parlant de Dieu ; parfois, il les réunissait nombreux dans l'église pour leur parler ; parfois aussi il les entretenait en particulier, mais toujours avec une telle ferveur spirituelle, qu'il changeait les cœurs. Comme on l'a dit plus haut, c'était comme avec le feu et le marteau

(1) Le docteur Daza, d'Avila.

qu'il les travaillait et qu'il les façonnait à la perfection; ainsi que le montreront quelques exemples.

Un Père grave a raconté ce trait : Un homme était malade par suite d'un amour coupable, si passionné, si furieux, qu'il finit par en mourir. Notre-Seigneur permit que le P. Balthasar le visitât pendant sa maladie ; il lui parla avec tant de force dans la voix et dans les raisonnements, qu'il lui perça le cœur ; ses paroles furent, en effet, comme un glaive et comme un instrument de martyre tant qu'il vécut ; il brûlait de cet amour défendu et il crut comprendre qu'il vivrait et qu'il guérirait s'il pouvait le satisfaire ; or, il aima mieux mourir qu'offenser Dieu et scandaliser le prochain. N'est-ce pas un fait rare et une preuve du feu avec lequel parlait le saint prêtre au nom de Dieu, puisqu'il fut capable d'embraser de l'amour céleste le cœur de cet homme et de le rendre capable de vaincre sa passion ?

C'est une preuve aussi que l'amour est fort comme la mort ; l'amour mauvais cause, en effet, la mort du corps, et l'amour saint l'accepte et la choisit pour ne pas perdre la vie de l'âme.

Les exhortations efficaces du P. Balthasar obtinrent d'autres changements parmi la jeunesse riche et ardente de Médina ; elles en décidèrent quelques-uns à entrer dans la Compagnie de Jésus, même parmi ceux qui étaient loin de ces pensées et qui aimaient beaucoup plus à prendre part aux amusements du jour et aux exercices propres à leur condition que de se préparer à se faire religieux. Parmi eux, Dieu se choisit d'abord le P. Gabriel de Dueñas et ensuite son frère Bernard de Dueñas dont le changement inattendu et l'entrée dans la Compagnie édifièrent beaucoup toute la ville. Ils persévérèrent et moururent religieux, modèles de patience et d'humilité pendant leurs longues et pénibles infirmités ; celles du Fr. Bernard encore novice, furent impuissantes, malgré leur gravité, à le faire retourner à la vie commode qu'il avait menée : il aima mieux vivre dans la maison de Dieu avec des douleurs et des tourments, mêlés

même d'humiliation, que de vivre dans des palais mondains au sein du repos et du plaisir.

Le P. Balthasar fit encore la conquête de plusieurs marchands et hommes d'affaires qui florissaient à cette époque à Médina : il leur persuada de prendre au milieu de leurs occupations extérieures quelque temps pour penser à leur intérieur, s'adonner un peu à l'oraison, et traiter avec Notre-Seigneur du bien de leurs âmes. L'un d'eux fut Asensio Galiano, un des plus riches et des plus puissants de Médina. Les entretiens du Père le rendirent exemplaire et lui firent faire tant de progrès dans l'oraison et les rapports avec Notre-Seigneur, qu'il avait coutume de dire : « Je ne porte envie aux religieux de la Compagnie qu'à cause de l'obéissance ». De fait, aussitôt que le tourbillon des affaires était passé, il montait à l'oratoire de sa maison, et disait à Dieu : Seigneur, me voilà, je viens me reposer avec vous. Et le Seigneur lui accordait des visites consolantes. L'abondance des divines faveurs ne l'empêchait pas cependant de regretter d'être privé du précieux trésor dont jouissent les religieux, de pouvoir faire toutes choses par obéissance et sous la direction du supérieur toujours à leur portée. Il suppléait de son mieux à cette privation, en obéissant à son confesseur, en faisant beaucoup d'aumônes et en gagnant avec ses richesses « des amis qui devaient un jour le recevoir dans les demeures éternelles ». Parmi les aumônes qu'il fit par égard pour le P. Balthasar, il faut citer celle d'un très riche et très artistique ostensoir qu'il donna à la maison, pour la célébration des fêtes du Très Saint Sacrement auquel il était très dévot.

Je pourrais certes raconter beaucoup d'autres changements de personnages importants, je les omets parce qu'ils sont semblables à celui-ci. J'en citerai un seul : un homme étant venu à la maison faire huit jours de retraite, Notre-Seigneur l'inonda de lumières au point qu'il disait : Jusqu'à présent, je n'ai pas su vivre ; je ne fais que commencer. C'est que jusqu'à ce jour les affaires absorbaient toute son attention. Mais après sa retraite, la pratique de l'oraison lui fit retrou-

ver sa liberté et dégagea son cœur de manière à lui permettre de traiter les affaires avec calme.

Au moyen de cet esprit et de ce commerce fréquent avec le ciel, le P. Balthasar gagnait ainsi à Dieu des personnes de toute condition qui venaient fréquemment s'entretenir avec lui à la maison du noviciat ou qu'il allait visiter quelquefois chez eux. Il ne sortait dans ce but qu'une fois par semaine, voyant tantôt les uns, tantôt les autres, de manière à donner satisfaction à tout le monde dans le courant d'une année. Outre ces visites, il en faisait d'autres aux personnes qui désiraient lui parler des affaires de leurs consciences ou à celles qui en avaient besoin pour le bien de leur âme. A ce propos, il lui arriva une chose digne d'admiration avec une personne considérée et très chrétienne. Désireuse de faire des progrès dans la vertu, elle aurait bien voulu aller à la maison des Pères pour s'y confesser ordinairement comme elle l'avait fait quelquefois, car elle avait constaté que là elle trouvait l'accomplissement de son bon désir ; mais son mari et ses parents l'en empêchaient parce qu'ils n'aimaient pas, ou très peu, la Compagnie ; il leur était même arrivé, en apprenant qu'elle y était allée, de la maltraiter en paroles et par des actes. Elle, sous l'inspiration de Notre-Seigneur, vint trouver le P. Balthasar dans le but de porter remède à une telle situation, et elle le pria de venir rendre visite à son mari. Le Père y consentit, on convint du jour, et elle, le jour convenu, réunit tous les parents opposants sans leur dire pourquoi. Ils étaient ensemble lorsque le Père entra ; après les avoir salués, il se mit sans retard à parler de Notre-Seigneur et des raisons que nous avons tous de le servir en vérité ; il parla sur ce sujet avec tant de ferveur et de force, qu'il arracha des larmes à tous ceux qui étaient présents ; il les laissa entièrement changés, rendus et si affectionnés à la Compagnie que, à partir de ce jour, loin de s'opposer aux pieux désirs de cette servante de Dieu, ils suivirent son exemple et se mirent à se confesser et à communier souvent.

Le P. Balthasar opéra une transformation encore plus ad-

mirable en passant par un monastère de religieux parmi lesquels il avait quelques connaissances. On lui demanda de faire une conférence à tous les religieux réunis : il la fit, comme on le désirait, mais avec tant de force qu'il leur persuada à tous sans exception de faire huit jours de retraite en suivant les Exercices de saint Ignace. Lui-même resta avec l'autorisation du P. Provincial, pour les diriger dans leurs méditations, lectures et examens de conscience. Ces Exercices et les exhortations qu'il leur fit pendant ces huit jours produisirent une telle impression et un si grand changement que leur Provincial, homme de mérite, en fut instruit et vint les visiter pour voir ce qui se passait. Il était hors de lui en constatant combien on était recueilli, silencieux et ponctuel en tout. Il encouragea ses religieux à persévérer et, de là, vint trouver le P. Balthasar, s'offrir à lui et tous ses religieux avec beaucoup de reconnaissance, et exprimer le désir de devenir son disciple.

Ces merveilles et ces prodiges exaltent excellemment la toute-puissance de Dieu et la sainteté de ceux de ses ministres qu'il prend comme instruments pour les opérer. « Ce sont là, dit Cassien (1), les œuvres qui font connaître que Dieu est grand, quand on le voit changer notre cœur ou le cœur des autres et le rendre humble au lieu de superbe, libéral au lieu d'avare, pénitent au lieu de sensuel, diligent et fervent au lieu de tiède et de relâché ; c'est presque un plus grand miracle de changer un tiède en fervent que de convertir un méchant et de le rendre bon, car le méchant se rend compte de son mauvais état qui inspire l'horreur à tout le monde et il sait qu'il se damnera s'il ne se convertit pas ; le tiède, au contraire, se croit bon, il se croit en un chemin sûr, quoiqu'il y marche à pas lents ; aussi ne s'inquiète-t-il pas de rester dans la tiédeur ». C'est ce que disait saint Bernard à des religieux qui avaient été l'objet d'une semblable transformation (2) : « La main de Dieu est ici, elle à qui le travail,

(1) Coll. XII. 12. — (2) Epist. 96.

et même le changement, est si facile, lui qui rend si heureusement les méchants bons et les bons meilleurs. Oh! que je voudrais aller où vous êtes et voir de mes yeux ce spectacle admirable! Car, je vous le dis, cette seconde transformation n'est pas moins admirable que la première qui vous fit passer du siècle à la vie religieuse. Et même vous trouverez plus facilement un assez grand nombre de séculiers qui deviennent bons qu'un religieux qui se décide à devenir meilleur. C'est « un oiseau rare sur notre terre », que celui qui étant monté à un degré de vertu dans l'état religieux, s'élève un peu plus haut ». Voilà ce que dit saint Bernard et voilà aussi la grâce singulière que Notre-Seigneur accorda au P. Balthasar, de transformer par l'efficacité de sa parole, des pécheurs en justes, et plus encore des justes en hommes meilleurs, les faisant passer du bourbier de la tiédeur où ils étaient arrêtés, au chemin de la ferveur où ils marchèrent ensuite d'un pas accéléré.

Il produisait ce même fruit, le vendredi à la maison, par ces exhortations qui sont d'usage dans la Compagnie. La première qu'il fit après son installation comme Recteur au noviciat de Médina, fut donnée avec une telle ardeur qu'il paraissait avoir enflammé tous les cœurs. Le bon effet qu'elle produisit dura plusieurs mois ; du reste, il stimulait périodiquement les bonnes volontés par d'autres conférences. Un de ceux qui l'entendirent alors, homme d'autorité et un peu tenace de jugement, disait qu'après une conférence ou exhortation spirituelle, le Père l'avait instruit et ému à tel point qu'il sortait de là tout transformé. Un autre Père, également peu facile, se rendit à lui en disant : Obéissons-lui, car c'est un homme d'oraison et Dieu l'aide. Pour moi, je puis rendre témoignage de ce qui se passa ici à Médina : la première conférence que j'ai entendue dans la Compagnie fut donnée par le P. Balthasar qui, un vendredi avant Noël, s'y trouva de passage. Il parla avec une telle vigueur que j'en fus dans l'admiration ; il prononça, sous l'influence de son bon esprit, des sentences qui m'ont été utiles jusqu'à ce jour. La nuit de

Noël, il chanta la Messe de minuit (1): quand il se retourna avec le saint ciboire à la main pour donner la communion aux frères et à un grand nombre de fidèles, il nous fit une autre exhortation très courte mais très tendre et dévote, en nous pressant de vénérer et d'aimer le Seigneur qui était là présent. A cette époque, c'était un usage très légitime, bien que, depuis, on ait jugé à propos de laisser des entretiens de ce genre pour un autre moment. Et moi aussi je laisse de côté les conférences qu'il faisait aux novices, parce que j'en ferai un chapitre à part.

Le serviteur de Dieu avait des paroles d'une efficacité merveilleuse pour rendre le calme aux cœurs troublés. Grâce à l'autorité qu'il avait conquise, il lui suffisait d'une sentence pour les remettre dans la paix ; nous en donnerons plusieurs exemples qui arrivèrent en d'autres lieux. En voici un qui se passa ici à Médina : Un personnage séculier vint faire les Exercices. Quand il médita sur l'enfer, il se représenta si vivement les figures horribles des démons que, pendant son sommeil il rêva que sa chambre en était pleine ; aussitôt, saisi d'une sorte de folie furieuse, il se leva et prit une épée qu'il avait avec lui dans l'appartement, il dégaîna et se mit à parcourir sa chambre et tout le quartier voisin, frappant à droite et à gauche sur les murailles, comme pour transpercer les démons. La porte de la chambre du P. Balthasar se trouvant entr'ouverte, il y entra en frappant toujours d'estoc et de taille ; comme il disait de temps en temps quelques mots, le Père le reconnut à la voix et il comprit tout de suite ce que c'était. Il lui cria de se calmer ; notre furieux l'entend, le reconnaît et s'arrête à l'instant. Le Père se lève, le prend par le bras, le fait asseoir sur un banc à côté de lui, lui dit quelques bonnes paroles qui achèvent de le calmer et il le ramène tranquille dans sa chambre.

Enfin, la renommée de sa sainteté et de l'efficacité de ses paroles attirait à Médina beaucoup de personnes du monde

(1) Misa del gallo.

et de l'état religieux, désireuses de traiter avec lui des affaires de leur âme : il y en avait qui l'avaient vu ailleurs, par exemple Maître Daza qui venait d'Avila pour renouveler sa ferveur en entendant les ferventes exhortations de ce saint homme. D'autres n'avaient fait qu'entendre parler de lui, comme Fray Alonso de Robles, chartreux très considéré : en passant par Palencia, il entendit un jésuite parler de la grande réputation de spiritualité que Notre-Seigneur avait donnée au P. Balthasar et de son habileté particulière à donner les Exercices de saint Ignace. Fray Alonso, qui désirait les suivre, se décida à venir à Médina. « Le P. Balthasar, dit-il, me reçut comme un ange du ciel, quoiqu'il fut très occupé. Je restai à Médina soixante jours sous sa conduite et je puis attester en vérité que, ayant traité avec plusieurs hommes renommés pour leur science spirituelle, personne ne donna satisfaction à mon cœur aussi bien que lui. Je remarquai en lui un grand esprit de piété et une très grande confiance en Dieu. » Et à ce propos, le chartreux racontait d'autres faits qui lui étaient arrivés dans d'autres occasions et que nous rapporterons en leur lieu.

Mais il ne serait pas juste d'omettre ici de faire remarquer le soin qu'avait Notre-Seigneur de récompenser par des secours temporels le zèle ardent de son serviteur à travailler à son divin service et au bien des âmes, afin qu'il se livrât à cette œuvre plus librement et sans préoccupation. Il ne s'occupait que modérément de chercher les ressources nécessaires à sa maison, et cependant Dieu lui donnait libéralement ce dont elle avait besoin, et il accomplissait cette parole : « N'ayez pas un souci exagéré de savoir ce que vous aurez pour vous nourrir ou vous vêtir ; car votre Père du ciel sait que vous avez besoin de tout cela. Cherchez d'abord le règne de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît » (1). Comme le P. Balthasar cherchait avant tout et avec une extrême diligence le règne de Dieu, sa justice et sa

(1) Matth. xvi, 33.

sainteté en lui, dans ses religieux et dans tout Médina, Notre-Seigneur pourvoyait, de mille manières, par des aumônes ou des dons, auxquels il n'avait pas pensé, à ce que sa maison fut très abondamment fournie. Aussi lui fut-il facile, sans contracter d'engagements, quoique la maison eut alors très peu de revenus, de nourrir 60 et même 70 religieux, c'est-à-dire plus qu'il n'y en avait eu auparavant et qu'il n'y en a eu depuis. Et dans ses difficultés, comme il se fiait à la divine Providence, la Providence venait à son secours et remédiait à tout, et souvent, sans savoir par quel moyen, il trouvait que toute difficulté avait disparu.

CHAPITRE XVIII

Des travaux que le P. Balthasar Alvarez entreprit, et des dangers qu'il courut pour le salut des âmes. — Quelques faits remarquables où brilla sa grande charité.

La prière seule, les exhortations, les lettres spirituelles ne suffisent pas à engendrer et à nourrir des fils spirituels, si l'on n'y joint aussi beaucoup de fatigues, de travaux et de dangers qu'il faut endurer pour les convertir, les gagner, les conserver et les faire progresser dans la vertu. C'est pour cela qu'il est écrit de cette femme mystérieuse de l'Apocalypse (1), figure de l'Eglise et de ses ministres, qu'elle enfantait, et que, dans ce travail, elle poussait des cris et endurait bien des douleurs. L'Apôtre (2) dit, lui aussi « qu'il mourait chaque jour pour l'avancement des fidèles ». Par cette mort quotidienne, il entend les travaux continuels et les dangers auxquels il s'exposait pour eux, ainsi qu'il le raconte à ces mêmes Corinthiens (3) ; il a couru, dit-il, des dangers sur la mer et sur les fleuves, des dangers sur les chemins, de la part des brigands et des faux-frères ; il a supporté des peines sans nombre, la faim, la soif, la nudité, des maladies et des persécutions. Ainsi, grâce à ses souffrances, il convertit par ses prières et ses discours un grand nombre d'hommes à la foi et à la perfection de la doctrine évangélique. La même chose arriva à notre apostolique P. Alvarez, dont toute la vie fut entièrement employée à la

(1) Apoc., XII, 2. — (2) 2 Cor., XV, 31. — (3) 2 Cor., XI, 25.

moisson des âmes ; il la recueillit, non pas en priant seulement et en parlant de Dieu, mais aussi en s'exposant pour elles à beaucoup de travaux et de dangers, ne faisant aucun cas, lorsqu'il le fallait, de ses commodités, de son repos, de sa réputation, de sa santé et de sa vie, afin de les secourir dans leurs besoins, de les consoler dans leurs peines et de les défendre quand elles étaient menacées pour la cause de la vertu. Il supporta également de grandes contradictions, il fut l'objet de critiques sans nombre parce qu'il prit la défense de personnes que d'autres croyaient dans l'illusion ; on allait jusqu'à dire qu'il y était lui-même, et sa réputation en souffrit. Mais rien de tout cela ne l'effrayait et ne le détournait de son entreprise ni de l'observation parfaite des règles de son emploi ; au contraire, il en était plus encouragé, par ce qu'il voyait là un gage certain que Dieu bénirait des travaux que le démon s'efforçait d'empêcher.

§ 1

Un bon commencement de ses épreuves fut ce qu'il eut à souffrir à Avila en prenant la défense de sainte Thérèse de Jésus, comme la sainte l'avoua elle-même dans le passage que nous avons rapporté au chapitre XI ; l'accusation d'illusion qui fut alors portée contre lui, reparut plus tard, non sans amener bien des tribulations, comme on le verra au chapitre XL. A Médina aussi, il eut un beau début de toutes sortes d'occupations, de travaux et d'emplois difficiles, sans parler du soin continuel qu'il devait prendre des novices. Ce soin était assez pénible pour le porter à dire, dans la liste qu'il dressa des divins bienfaits, qu'il remerciait Dieu de ne s'être pas fatigué dans la charge de former la jeunesse, charge tellement lourde que, à mon avis, trois autres à peine le sont davantage, au moins si l'on considère la manière dont on l'exerce dans la Compagnie. Or, malgré de graves infirmités et des maladies que le P. Balthasar eut à supporter

à Médina, il ne faiblit sous le poids que les jours où ses souffrances l'abattirent complètement. Tout ce qui reste à raconter dans cette histoire est de même entremêlé d'un grand nombre de peines qu'il endura dans l'intérêt des âmes ou pour bien s'acquitter de ses fonctions. Aussi, pour le moment, je me contenterai de raconter certains faits notables qui firent paraître, dans tout leur éclat, la grande et affectueuse charité qu'il portait au prochain, et le courage avec lequel il faisait si peu de cas de ses commodités afin d'aller à leur secours.

Ces vertus brillèrent en particulier, à Salamanque, dans une circonstance où, abattu par la fièvre tierce, il avait été saigné deux fois : une Carmélite déchaussée qui se mourait le fit demander, car elle était désolée de ne pas le voir avant de quitter ce monde ; c'était son confesseur et, grâce à sa direction, Dieu lui avait accordé de grandes faveurs et elle espérait ne pas en être privée, s'il était présent à son dernier passage. Le saint homme, quoiqu'il se rendit bien compte du danger qu'il courait en y allant, se leva du lit pour aller la consoler. Et comme le F. infirmier lui dit que cette sortie lui serait très nuisible : « Il faut faire beaucoup, répondit-il, pour le bien et pour la consolation d'une âme ». Au couvent, en confessant cette religieuse, affaibli par la fièvre et la saignée récente, il s'évanouit ; le F. infirmier qui l'accompagnait entra pour le secourir ; le Père revint à lui, acheva la confession, et la religieuse fut si consolée que, peu après, elle mourut dans un calme et une sérénité admirables. Le P. Balthasar prit beaucoup de peine pour rentrer à la maison, il se remit au lit avec une recrudescence de fièvre. Le F. infirmier crut devoir dire : « J'avais bien raison d'annoncer à Votre Révérence que cette sortie lui ferait du mal ». Le Père répondit avec un grand calme : Tout est peu quand il s'agit de consoler une âme. Et il eut bien raison, car si la fièvre redoubla d'intensité, sa charité fut doublée aussi, grâce à l'exercice des deux amours de Dieu et du prochain ; grâce aux deux actes d'agir et de souffrir pour son service, grâce

enfin au mépris de la santé corporelle et au dévouement pour la santé spirituelle d'une âme affligée.

J'aurais bien tort d'omettre ici ce que raconta la Mère Anne de Jésus, prieure de ce couvent et fille chérie de sainte Thérèse : elle entra avec d'autres religieuses dans la cellule de la malade que le Père assistait : et elles crurent avoir de bonnes raisons de croire que ce qui paraissait un évanouissement était en réalité le rapt d'une âme élevée vers Dieu, non seulement parce qu'il leur semblait voir un Séraphin et que c'était une grande consolation pour elles de le regarder, mais beaucoup plus, parce que, revenu à lui, il leur dit que la gloire destinée à la malade était singulière et qu'elle en jouirait dans peu de jours ; pendant les huit mois qu'elle avait passés à supporter sa maladie, elle avait fait faire à son âme plus de progrès que d'autres excellentes religieuses bien portantes en plusieurs années. Il est très croyable, en effet, qu'il s'agissait d'un rapt, comme dans d'autres cas racontés au chapitre XV. Notre-Seigneur voulait sans doute le récompenser des services qu'il lui rendait dans la personne de la malade, et donner cette jouissance à son âme, quoique son corps fut en souffrance.

C'est assurément un bel acte de charité de s'exposer au danger d'aggraver sa maladie pour aller consoler une âme, je suis d'avis cependant que, c'est encore un acte plus admirable de s'offrir à supporter les mauvais traitements du démon pour en délivrer ceux qui en sont victimes. Or, c'est ce que le P. Balthasar Alvarez fit ici, à Médina, en faveur d'un novice : il lui dit un jour que, sans doute, il se trouvait très bien au noviciat, mais qu'une seule chose, qu'il avait honte de dire, lui était très dure à supporter. Le P. Balthasar, craignant qu'il y eut du danger pour lui à ne pas dire de quoi il s'agissait, lui commanda de s'expliquer. Le novice dit alors pour obéir : « Rien ne me fait de la peine, sinon de voir que chaque soir quand tout est bien calme dans la maison, Votre Révérence, vient dans ma cellule et me fouette si cruellement, comme elle l'a fait jusqu'à présent ». En entendant cette dé-

claration, le P. Balthasar soupçonna tout de suite ce que c'était ; le démon prenait sa ressemblance pour se permettre ce méfait et faire sortir de l'Ordre un novice qui s'y trouvait si bien. Il le consola, l'assura que ce n'était pas lui, et lui donna cette consigne : lorsque le personnage qui vous fouette, viendra frapper à la porte, dites-lui : Si tu as la permission, entre ; sinon, va-t-en chez le P. Recteur. Le novice se retire alors et, le soir venu, à l'heure accoutumée, le démon se présente pour faire comme les jours précédents ; il frappe à la porte et le novice répond ce que lui avait dit le P. Recteur, mais en intervertissant l'ordre des mots : Entre, si tu as la permission. Le démon, qui est si subtil, entre après le premier mot, sans attendre le second, et se met à battre le novice comme à l'ordinaire, ce qui le plongea dans une désolation plus profonde que jamais. Le lendemain, il vint trouver le Recteur et, tout navré, raconta ce qui s'était passé et comment le remède n'avait produit aucun effet. Quand il eut compris qu'il avait interverti l'ordre des mots, le P. Recteur l'encouragea et lui dit une seconde fois que si, le soir, le démon se présentait, il le reçut en répétant exactement ces paroles et en commençant par celles-ci : Si tu as la permission, entre, et, si tu ne l'as pas, va-t-en à la chambre du P. Recteur. Le démon vint, en effet, et le novice bien averti cette fois, répondit quand il frappa en se gardant bien de changer l'ordre. Aussi le démon n'entra pas, mais il alla chez le P. Maître et, déchargeant sur lui sa fureur, le frappa très cruellement ; après cela, il se retira avec fracas, et ne revint plus. O charité digne d'un vrai Père spirituel de ses enfants, ami de la croix de Jésus-Christ, désireux comme lui des fouets et de la souffrance ! Les coups, c'est vrai, furent donnés par des bourreaux cruels, mais ceux-ci étaient poussés par les furies infernales, selon cette parole du Sauveur : « C'est votre heure, et l'heure de la puissance des ténèbres » (1). Jésus voulut s'y abandonner, pour nous délivrer de leur fureur et

(1) **Luc, xxii, 53.**

de leur rage; de même, notre saint homme, poussé par l'amour qu'il portait à ceux dont Dieu lui avait donné la charge voulut se charger de souffrir à leur place ; il ne redouta pas la fureur du bourreau, ni la cruauté de ses fouets, il prit plutôt plaisir à les endurer, afin que le bourreau ne les infligeât plus à son novice innocent. Il aurait pu employer d'autres moyens fort licites, commander par exemple de dire seulement: N'entre pas, si tu n'a pas la permission ; il ne le voulut pas et préféra se mesurer avec celui qui luttait contre son novice, savoir par expérience ce qu'il avait à souffrir, pour jouir, lui aussi, de la couronne méritée par cette lutte et cette patience.

§ 2

Un autre fait lui arriva à Villagarcia où il fit paraître sa charité en renonçant à ses projets aux dépens de ses commodités et en faveur de celles du prochain. Il devait prêcher un Dimanche matin dans une église, car, dans ces petits endroits, il ne refusait pas ce ministère. Arrive alors le prieur de saint Isidore de Léon, nommé Castellanos, allant à Salamanque. Il désirait traiter avec le P. Balthasar quelques questions regardant sa conscience, car il l'aimait et le vénérait : une retraite qu'il avait faite sous sa direction lui avait fait un grand bien. Mais il était pressé et ne pouvait rester à Villagarcia que de sept heures (heure de son arrivée) jusqu'à dix heures du matin. Le Père fut embarrassé, car il n'avait pas encore préparé son sermon qui devait être sur la Charité, d'après l'Evangile de ce Dimanche. S'il s'occupait des besoins du prieur qui lui demandait de l'entendre, le temps lui manquerait pour la préparation indispensable. S'il refusait de l'entendre, il le laissait triste et désolé de n'avoir pas obtenu ce qu'il désirait tant. Après avoir recommandé cette affaire à Notre-Seigneur, il s'arrêta à ce parti : il se dit que la meilleure étude et la meilleure préparation pour prêcher sur la Charité était, avant tout, de la pratiquer envers celui qui avait besoin de ses

conseils et de sa consolation ; Dieu ne saurait manquer après cela de lui inspirer au moment voulu ce qu'il devait dire. Il arriva donc que, après avoir passé toute la matinée avec le prieur jusqu'à une demi-heure avant le sermon, qu'il employa à prier, il prêcha sur la Charité avec plus d'élévation que s'il avait passé plusieurs jours à l'étudier : c'est, en effet, une vérité certaine que « personne ne met son espérance en Dieu, comme dit le Sage (1), et se trouve confondu. » Ce qu'on laisse pour son amour et pour l'amour du prochain, on le trouvera doublé, le moment venu.

Enfin le P. Balthasar, comme fidèle ouvrier de l'Evangile, gardait dans son cœur ce conseil de l'Apôtre : « Nous qui sommes forts, nous devons porter les faiblesses des infirmes et ne pas regarder à ce qui nous fait plaisir. Que chacun plaise à son prochain, pour son bien, par l'édification, car Jésus-Christ ne se rechercha pas lui-même, mais, selon le mot des Psaumes (2), il chargea sur lui les mépris de ceux qui les lui prodiguaient » (3). Ce qui veut dire : Le bon ministre de Jésus-Christ ne doit pas chercher ses commodités ni ce qui lui plaît uniquement, mais ce qui convient au prochain ; il doit descendre au niveau des faibles pour supporter leurs faiblesses et leurs importunités, alors même qu'elles sont pénibles ; cette condescendance doit être pour le bien, non pas pour les fins humaines, mais pour l'édification et le progrès des âmes. Il faut suivre l'exemple du Sauveur qui ne choisit pas ce que sa volonté naturelle désirait, mais qui voulut supporter des fatigues et des tourments et se charger du châtiment mérité par nos péchés. A cette fin, notre saint homme embrassait tous les travaux nécessaires à la consolation du prochain, dut-il pour cela se priver des joies et des délices spirituelles dont il jouissait dans son recueillement. Et il disait avec saint Paul : « En toutes choses, je m'efforce de plaire à tous, ne cherchant pas ce qui m'est utile, mais ce qui est utile à un grand nombre pour qu'ils se sauvent » (4).

(1) Eccles., XXI, 11. — (2) Ps., LXVIII, 10. — (3) Rom. XV, 1. — (4) Cor. X, 33.

Il imitait aussi saint Bernard qui disait à ses moines : « C'est à peine si j'ai une heure libre et que je puisse donner au repos, tant sont nombreux ceux qui viennent traiter leurs affaires avec moi ; mais je ne veux pas me plaindre, ni profiter de l'autorité que j'ai pour me recueillir ; je veux qu'ils m'aient à leur disposition, pourvu qu'ils se sauvent. Je me donnerai à eux et par eux je servirai mon Dieu, tandis que j'aurai une charité vraie, non simulée, et que je regarderai comme utile à moi ce qui leur sera utile » (1). Cette conduite, le P. Balthasar la tenait à l'égard de tous les fidèles en général, en la modérant toujours avec la prudence dont il a été parlé plus haut ; il la suivait encore plus en faveur de ses novices et des autres qui étaient dans la maison, à sa charge, et il veillait sur eux avec encore plus de sollicitude, comme nous le verrons.

Pour faire voir combien Notre-Seigneur aime que ses ouvriers embrassent de tels travaux pour faire du bien à leurs frères, je raconterai ici, dussé-je briser un moment le fil du récit, un trait agréable qui arriva au P. Balthasar, refusant une œuvre de zèle non pas pour fuir le travail, mais pour s'occuper d'une autre œuvre à son avis plus importante. Notre-Seigneur le contraignit à s'en charger : il arriva un jour à Valladolid en se rendant à Burgos pour une affaire très pressée et très importante dont nous parlerons au chapitre XXVII. Il y avait alors à Valladolid, chez Dª Maria de Acuña, comtesse de Buendia, une servante de Dieu appelée Stéphanie, fille de laboureurs, très simple, mais enrichie des faveurs célestes et de dons merveilleux que Dieu lui accordait dans l'oraison. Elle avait eu quelques entretiens avec le P. Balthasar quand il était passé par Valladolid, et elle n'ignorait pas qu'il avait beaucoup d'influence sur sainte Thérèse, dont elle, Stéphanie, voulait devenir la fille. Elle le pria de la faire recevoir sans dot, comme cela avait eu lieu au commencement pour d'autres. Le Père lui répondit que si elle

(1) Sermo LII, in Cant.

voulait entrer comme converse, ce qui était plus humble, il s'en occuperait. Elle s'en contenta et le Père se chargea de négocier cette affaire. Mais les nombreuses occupations de sa charge la lui firent négliger pendant de longs jours. Donc, cette fois la servante de Dieu ayant appris qu'il était à Valladolid, lui fit dire par son confesseur de considérer que son affaire traînait beaucoup en longueur. Le Père répondit que, très pressé et sur le point de partir, il ne pouvait pas s'en occuper, mais qu'il le ferait à son retour, d'ailleurs très prochain. Stéphanie, redoutant un nouveau délai causé par des affaires qui pourraient se présenter, dit avec assurance à son confesseur : Puisque le P. Balthasar ne veut pas m'écouter, je m'arrangerai avec le bon Dieu pour qu'il m'écoute. Elle alla donc se mettre en prière devant le Saint-Sacrement et elle y mit tant de ferveur que les mules étant déjà prêtes pour partir et le Père sur le point de monter, il fut pris d'une forte fièvre qui l'obligea à se mettre au lit. Il comprit d'où venait le mal et envoya dire à Stéphanie d'obtenir du Seigneur la cessation de la fièvre et qu'il irait aussitôt régler son affaire. Stéphanie pria de nouveau, fut exaucée, et ce soir-là même son admission fut décidée, et, le lendemain, le Père reprit la route de Burgos.

Ce trait montre bien la suavité de la providence de Dieu pour mettre d'accord ses élus, quand ils semblent avoir des vues contraires, quoique bonnes ; car, d'un côté, il consola sa servante Stéphanie et exauça si promptement sa prière ; d'autre part, le retard imposé ne fit pas perdre au P. Balthasar le fruit de son voyage qui était pressé et dont nous parlerons en son lieu.

CHAPITRE XIX

Organisation remarquable des exercices du noviciat à Médina. Grande habileté du P. Balthasar à former les novices ; leur ferveur.

L'œuvre dans laquelle le P. Balthasar se signala le plus pendant son séjour à Médina, celle qui le fit le plus connaître et apprécier dans la Compagnie, ce fut l'organisation inaugurée par lui, le premier, de la probation et du noviciat de la province de Castille, après qu'elle eut été séparée de celle de Tolède. La maison de Médina del Campo fut désignée dans ce but et la charge de Recteur et de Maître des novices confiée au P. Balthasar, afin qu'il eut toute facilité pour établir le noviciat sur des bases très parfaites. Il répondit à tous les désirs, grâce au rare talent que Dieu lui avait donné pour ce ministère. Dieu qui avait préparé d'avance un tel Maître, voulut lui donner un grand nombre de disciples capables de profiter de ses leçons ; les uns, jeunes gens distingués et fort bien doués ; les autres, hommes faits, ayant de précieuses aptitudes ; quelques-uns, littérateurs de mérite, estimés déjà dans le monde, mais tous, devant lui, semblables à des enfants, pleins de vénération pour lui, parfaitement dociles et se rendant bien compte de l'élévation de son enseignement spirituel : de fait, comme le Père le dit lui-même dans son mémorial « Notre-Seigneur lui avait donné l'intelligence de la puissance intérieure de l'esprit, pour lui et pour les autres » ; grâce à ce don, il pénétrait l'esprit, la vertu et le degré de perfection de ceux qu'il dirigeait. De

plus, il comprenait à quel point chacun était capable de progresser dans l'état où il se trouvait, il voyait ce qui lui manquait, et le chemin par où Dieu voulait le conduire. De là, sa promptitude à saisir, après un seul mot, ce qu'on voulait lui dire ; il semblait qu'il lisait dans les cœurs et qu'il entendait tout ce qui se passait en eux.

Voici, d'une manière générale, comment il aidait les novices à travailler à leur perfection. Il les affectionnait d'abord beaucoup au saint exercice de l'oraison et de l'entretien avec Dieu, car il savait bien que là était la source de tous les biens spirituels. Au commencement, quand ils étaient reçus dans la Compagnie, il observait rigoureusement la constitution qui prescrit de les laisser bien recueillis dans une cellule, un mois entier, sans interruption, leur faisant faire les Exercices spirituels, et les formant à ce qui regarde le commerce intérieur avec Notre-Seigneur. Ceux qui étaient déjà des hommes formés et qui commençaient à prendre goût à ces rapports avec le Ciel, il les laissait ainsi soixante jours et même davantage, s'éprendre sérieusement de Dieu, se dépouiller jusqu'au dernier fil de toute affection mondaine, s'accoutumer à la solitude, au recueillement de l'oraison, à pouvoir vivre isolé, s'entretenir de saintes pensées, dire un adieu définitif aux souvenirs et aux imaginations du siècle. Il était très heureux de voir ses novices avides d'oraison, et, dans les cas où ils avaient à demander quelque chose d'extraordinaire, il aimait que ce fut de la prolonger un peu, afin de se faire un cœur plus fervent, plus embrasé de l'amour de Dieu et de toutes les vertus. Bien que les bons désirs ne soient pas le fruit principal de l'oraison, malgré cela il en faisait grand cas, parce qu'ils sont le principe de bonnes œuvres ; aussi ne manquait-il pas d'encourager ceux qui en avaient, en leur faisant part, à peu près en ces termes, d'une bonne pensée que Dieu lui avait donnée : « Si le désir que nous avons est de Dieu, celui qui l'a semé en nous lui ouvrira un passage pour qu'il germe et qu'il sorte ; c'est son grain, il le fera pousser et croître, car ses œuvres sont parfaites ». Il disait

encore : « Puisque vous sentez que Dieu commence à porter des pierres pour bâtir, réjouissez-vous, il achèvera ». C'est pourquoi, il ne conseillait pas à ses novices l'oraison comme un but auquel ils devaient s'arrêter, mais comme un moyen très important de réformer leurs habitudes et de mortifier leurs passions.

La mortification était précisément la seconde chose qu'il leur conseillait avec insistance : il les y formait, particulièrement en les aguerrissant contre les mépris, afin de les établir sur le fondement de l'humilité. Or, telle était, sur ce point, la ferveur des novices, qu'ils rivalisaient à l'envi d'ingéniosité à chercher des industries en public et en particulier pour se faire mépriser et regarder comme peu de chose ; ils affectaient quelquefois d'avoir peu d'habileté, de discrétion, de science ; ou du moins, ils cachaient leur mérite, ils publiaient ce qui pouvait les humilier et tenaient secret ce qui était capable de les faire estimer. S'ils commettaient une faute, ils s'en accusaient aussitôt devant tout le monde au réfectoire, ou pendant la récréation, au lieu où tous se réunissaient après le dîner ou le souper. Ils demandaient à être avertis par les autres des fautes qu'ils auraient remarquées. Ils s'offraient à aller chercher dehors de l'eau à la fontaine, de la viande au marché, et à faire d'autres mortifications de ce genre dont les saints embrassèrent la pratique afin de s'humilier davantage. Le vêtement le plus usé et le plus vil était de leur goût, ainsi que les mets les plus grossiers ; chacun s'efforçait d'être le premier au travail sans jamais refuser celui qui s'offrait, ni se plaindre d'en avoir trop. Ils maîtrisaient leurs sens à ce point qu'il fallait les avertir de lever les yeux et de se distraire un peu. Leurs pénitences et leurs austérités étaient si rigoureuses, qu'on devait les surveiller pour qu'ils ne perdissent pas leur santé. Enfin le noviciat semblait être un monde à l'envers, car on y aimait et on y recherchait ce que le monde repousse : on y détestait et on y fuyait l'honneur et le plaisir qui est l'objet de l'estime et des recherches mondaines. Cependant le P. Maître ne voulait pas

que ces novices prissent des voies singulières; car la ferveur véritable ne consiste pas à chercher des inventions nouvelles, mais à suivre sans imperfection les chemins d'autrefois.

Une chose contribuait puissamment à entretenir cet esprit, c'était les conférences que le P. Maître leur faisait un jour entre autres et les entretiens que, dans l'intervalle, les novices tenaient entre eux sur la matière de la conférence ou sur quelqu'autre point touchant la perfection des vertus. Il parlait à ses novices avec tant de force et d'élévation, qu'il changeait les cœurs à son gré : il les portait à ce qui lui paraissait convenir davantage aux circonstances : ils se retiraient tantôt craintifs, la tête basse et silencieux, sans se dire le moindre mot ; tantôt confiants, joyeux et pleins d'entrain ; mais toujours décidés à faire ce qu'il leur avait dit : quand il avait parlé, il n'y avait plus rien de difficile, la force de ses raisonnements les disposait à triompher de tout. De plus, dans ses conférences, le Père avait soin de mettre en lumière l'enseignement de tout ce que les novices doivent savoir, il voulait qu'ils comprissent bien les obligations de leur état et de l'Institut, et que selon son esprit, ils réformassent leur intérieur et leur extérieur ; nous en parlerons bientôt dans un chapitre à part.

Ses entretiens particuliers avec les novices n'avaient pas moins de force et d'efficacité. Ils les voyait tous chaque semaine, au jour et à l'heure marqués : il leur faisait rendre compte de l'état de leur âme et les aidait à appliquer à leurs besoins particuliers ce qu'il avait dit d'une manière générale dans ses conférences. C'est dans ces entretiens particuliers que consistait à son avis le principal travail du Maître des novices : là, il console les affligés, il encourage ceux qui faiblissent, il donne les remèdes opportuns à ceux qui sont éprouvés ou tentés, il stimule tout le monde à progresser sans cesse. Le P. Balthasar avait pour tout cela une grâce spéciale : il est arrivé que des novices lui ayant fait connaître leurs tentations en ont été délivrés avant qu'il leur eut répondu un mot. Notre-Seigneur le voulait ainsi pour leur

donner une plus haute opinion de leur Maître et pour les récompenser de la sorte comme le remarque Cassien à propos des moines du désert (1), de leur fidélité et de leur franchise à s'ouvrir à leurs supérieurs. D'autres fois, une seule parole de lui les guérissait entièrement, parce que, dans le temps qu'ils lui parlaient, il priait, les yeux fixés sur le crucifix placé devant lui, et le Seigneur lui inspirait ce qu'il devait répondre : sa réponse alors opérait des changements merveilleux. Un novice, par exemple, qui avait été négociant dans le monde et qui avait renoncé à de très beaux partis, lui dit un jour qu'il se trouvait en butte à des tentations très violentes, et qu'il pensait rentrer dans la vie séculière et se délivrer de luttes fâcheuses, en servant Dieu dans l'état de mariage ; le Père l'écouta très calme, puis, tournant la tête, il dit : Religieux et marié, cela vous semble-t-il bien ? Allez, retirez-vous. Là-dessus, le novice sortit, délivré pour toujours de sa tentation.

A ce propos, je veux raconter ce qui m'arriva la première fois que lui parlai lorsque j'allai faire ma troisième année de probation avec les novices : comme je lui rendais compte de toutes mes imperfections et tiédeurs, qui étaient sans nombre, il m'écouta dans un profond silence, en regardant le crucifix selon son habitude ; quand j'eus dit tout ce que j'avais à dire, il prononça ses seules paroles : C'est une vertu d'enfant et qu'il faut faire croître ; il faut donc l'alimenter et la fortifier. Après cela, il n'ajouta plus rien et je me retirai, confus d'une part et humilié, car je voyais clairement qu'il avait raison, et d'autre part déterminé à ne plus me contenter d'être un enfant en vertu, et à mater ce qui retardait mon avancement. J'admirai comment il avait lu dans mon cœur et avec quelle sobriété de paroles il m'avait expliqué le remède, en jugeant que les humiliations m'étaient plus nécessaires que de longs raisonnements.

Je tiens aussi pour certain que parfois (comme on l'a vu

(1) Coll., II, c. 26.

dans d'autres cas) Notre-Seigneur lui révélait les secrets des cœurs de ses novices, et il profitait de ces lumières pour leur répondre ou pour les mortifier en ne leur disant rien. En effet, il avait coutume de les éprouver de la sorte, les faisant attendre, et les renvoyant ensuite sans leur dire un mot, quand il savait qu'ils étaient capables de supporter une telle mortification avec profit. Le P. Gilles de la Mata, dont nous avons parlé plus haut, racontait à ce propos deux traits : Etant allé à Médina pour sa seconde année de noviciat, et pour profiter des leçons et des exemples d'un tel Maître, celui-ci lui assigna un jour et une heure pour rendre compte de sa conscience, comme le faisaient les autres ; soixante-dix fois, pendant son séjour à Médina, le P. Gilles, exact au rendez-vous, et très bien aperçu par le P. Balthasar, ne fut jamais appelé par lui, jamais il ne lui parla, à lui qui était venu à Médina uniquement pour l'entretenir des affaires de son âme. Les soixante-dix jours passés, le P. Provincial le fit appeler et comme, en faisant ses adieux, le P. Gilles se plaignit au P. Balthasar qu'il ne lui eut pas donné une seule heure d'audience, alors qu'il en accordait tant à d'autres, le P. Balthasar répondit : Si je ne vous ai rien dit, c'est que je savais que vous n'aviez pas de tentations pénibles, tandis que les autres qui venaient me voir en avaient. A cette réponse, le P. Gilles fut fort étonné de ce que le P. Maître sut ce qui se passait dans son cœur sans qu'il en eut rien dit ni à lui ni à personne, et il en fut tout satisfait et encouragé. Une autre fois, tandis qu'il était à Valladolid, le P. Gilles vint un jour lui parler de ses désirs d'aller au Japon travailler à sa conversion. Le P. Balthasar le fit attendre deux heures, le reçut à la fin mais ne voulut pas lui parler, afin d'exercer sa patience et son humilité. Le soir, le P. Gilles revint, fut obligé d'attendre encore deux autres heures, après lesquelles le P. Balthasar écouta ses confidences et lui dit : Ne vous en préoccupez pas, car si c'est la volonté de Dieu que vous alliez au Japon, il viendra pour cela, de Rome, un ordre de notre P. Général. Et cette parole s'accomplit,

car, peu d'années après, le P. Gilles fut envoyé à cette mission et se souvint de la prophétie de son bon Maître.

Suivant cette manière d'agir, des novices lui ayant découvert leurs tentations et leurs peines, il les renvoyait parfois sans réponse, se contentant de leur dire de recommander tout cela à Dieu, comme il le ferait lui-même. Ensuite, à la première exhortation qu'il leur faisait, quoiqu'elle fut généralement pour le bien de tous, il parlait tellement au cœur de chaque novice, qu'ils trouvaient dans ses paroles le remède aux nécessités dont ils lui avaient parlé. Et si leurs besoins étaient plus désespérés, et les paroles sans efficacité, venait alors le remède accoutumé de ses prières, comme on l'a vu dans les récits du chapitre XVI.

Enfin il les aidait encore plus par le bon exemple de sa sainte vie ; le premier à tous les exercices propres à faire atteindre la perfection, il ne disait et ne prêchait rien qu'on ne le vit reproduit et pratiqué par lui. Grâce à tout cela, son noviciat était si régulier et si fervent que toute la province l'estimait et le vénérait. Plus d'un Père vint à Médina afin de passer quelques jours dans le recueillement, et de recevoir le secours spirituel, non seulement des exhortations et de la direction d'un Maître si renommé, mais aussi de l'exemple si édifiant de ses novices. Ce grand prédicateur, le P. Baptiste Sanchez, dont on a parlé plus haut, se trouvant à Salamanque et se souvenant de ce qu'il avait vu au noviciat de Médina avait coutume de dire : Oh ! qui donnera à ma voix l'éclat de la trompette pour se faire entendre dans toute la Compagnie et répéter : Médina, Médina, Médina ! C'était dire : oh ! si tout le monde pouvait profiter et jouir de ce qui se passe à Médina ! La réputation de ferveur de ce noviciat parvint jusqu'à Rome, et le P. Général, qui était alors saint François de Borgia, désira, comme nous le verrons plus tard, de l'avoir à Rome comme Maître des novices. Ce désir ne s'étant pas réalisé, il forma le projet de le charger des deux noviciats que la Province de Castille avait à Médina et à Villagarcia, demeurant six mois dans chacune de ces deux

maisons pour les embraser de ferveur par ses exhortations. Les changements et les circonstances ne permirent pas non plus d'exécuter ce plan.

Pour qu'on ne croie pas qu'il y a de l'exagération dans ce que j'ai dit de cette ferveur, je veux la confirmer en racontant ce qui m'arriva à moi-même à mon entrée dans la Compagnie, peu de mois après que le P. Balthasar fut parti de Médina pour aller à Salamanque comme Recteur. Rien qu'à voir la ferveur de ce noviciat qui était encore dans l'état dans lequel l'avait laissé le saint homme, une tempête intérieure s'apaisa, qui m'avait tourmenté durant six mois, après que j'avais résolu d'entrer au noviciat ; je différais parce que j'avais eu du goût et de l'inclination pour un autre ordre religieux que j'estimais et que j'estime encore beaucoup. Mais comme une vraie vocation du Ciel m'appelait à la Compagnie, j'étais ballotté par des flots de pensées contraires qui m'affligeaient et me perçaient le cœur ; elles m'obligeaient à sortir dans la campagne pour respirer et crier à mon aise, afin de ne pas éclater. Il me semblait que quelque fut le choix que je ferais d'un ordre ou d'un autre, je serais également malheureux toute ma vie, car, en entrant dans l'un, j'aurais la pensée que je m'étais trompé et que je serais mieux dans l'autre. Cependant, comme dans les temps calmes et donnés à la prière, quand j'étais bien en présence de Dieu, je me disais toujours que sa volonté me voulait dans la Compagnie, je finis par entrer, non sans difficulté et sans répugnance. Mais dès que je fus reçu et que j'arrivai au noviciat de Médina, au bout de très peu de jours, quand je vis combien sérieusement les novices fuyaient le monde, se méprisaient eux-mêmes et se mortifiaient, quand je vis avec quelle ardeur ils suivaient Jésus-Christ et les conseils évangéliques, je fus si satisfait et si heureux de mon choix que, par la miséricorde de Dieu, depuis lors, ni au noviciat, ni plus tard, je n'ai éprouvé le moindre sentiment de tristesse ou de regret. Bien plus, je ne sais sous l'influence de quel esprit je me figurai fermement que si je pouvais vivre huit ans

seulement d'une pareille vie, cela suffirait pour faire de moi un vrai saint. Et il est vrai que, si le désenchantement et la ferveur de l'esprit donnée par Notre-Seigneur à plusieurs de nos novices duraient et croissaient en eux avec la même intensité, sans qu'ils fussent amenés par les études à s'arrêter ou même à reculer, ils deviendraient saints, non d'une façon quelconque, mais d'une très haute perfection. Je dis cela pour confirmer comme témoin oculaire ce que j'ai raconté de la ferveur qui régnait à cette époque au noviciat.

CHAPITRE XX

De quelques novices remarquables et très fervents que le P. Balthasar eut à cette époque à Médina. — Traits mémorables sur les Frères François de Godoï et Antoine Padilla.

Pendant que le P. Balthasar était Recteur et Maître des novices à Médina, le saint Père Martin Gutierrez, dont nous parlerons plus loin, était à Salamanque en qualité de Recteur et de prédicateur. Il avait reçu de Notre-Seigneur un don extraordinaire d'oraison, et aussi une éloquence vraiment forte et efficace : ses paroles portaient la conviction et la soumission dans les intelligences : j'en fis moi-même l'expérience lorsque, étant encore dans le monde, j'étudiais la théologie à Salamanque : j'entrai un jour dans l'église de la maison professe pour entendre le sermon, sans savoir que le prédicateur était le P. Gutierrez. Je l'écoutai quelques moments ignorant tout de lui, même son nom, et je fus tellement saisi d'admiration en entendant sa parole énergique et pénétrante, que je me dis en moi-même (et encore je ne sais pas si je ne le dis pas à haute voix, tant mon âme était transportée) : ce prédicateur n'est pas comme les autres, celui-ci est quelque chose de supérieur. J'avais entendu beaucoup d'autres orateurs fameux des divers ordres qui florissaient alors dans cette ville, tous me parurent chose très inférieure, comparés à celui que j'entendais. C'était d'ailleurs l'opinion de tout ce qu'il y avait de sérieux à Salamanque, il venait à ses sermons des Docteurs et des étudiants des divers collèges en grand nombre, quelques collèges en corps, et

l'efficacité de ses paroles détermina plusieurs étudiants de grand mérite à renoncer au monde, à se faire religieux, et un certain nombre entrèrent dans la Compagnie. Un jour, comme il était désolé en voyant qu'il n'en venait aucun des collèges principaux, il entendit une voix lui dire de ne pas s'affliger, car bientôt il en entrerait six. Ce fut vrai : quelque temps après, chacun des trois premiers collèges donna deux novices : de plus, leur exemple fut suivi par d'autres étudiants de l'Université très méritants, et tous se rendirent à Médina pour profiter des leçons et de l'esprit surnaturel du P. Balthasar par le moyen de qui Dieu leur accorda de grandes grâces. Parmi eux se distinguèrent particulièrement les Frères Jean Ortuño et François de Cordoue et le P. Docteur François de Ribéra, un des six étudiants des principaux collèges dont nous avons parlé. Mais parce que c'est surtout Salamanque qui fut témoin de leurs brillants mérites, pendant le rectorat du P. Balthasar, nous en parlerons au chapitre XXX ; pour le moment nous ferons connaître leurs deux émules non moins admirables, François Pérez de Godoï, parent de sainte Thérèse, et Antoine de Padilla.

§ 1er. — Le bienheureux François Pérez de Godoi

Donnons la première place à l'insigne (bienheureux) martyr François Pérez de Godoï, né à Torrijos, archidiocèse de Tolède. Étant étudiant à Salamanque, il voulut faire les Exercices spirituels dans notre collège, et, pendant ce temps, Notre-Seigneur toucha son cœur, le porta à fuir le monde et à entrer dans la Compagnie. Il lui fut très dur d'abord de répondre à cette vocation. Entre autres difficultés, une bien petite lui paraissait insurmontable : il s'agissait de sacrifier ses superbes moustaches dont il tirait vanité comme d'un signe de force et de vaillance. L'inspiration divine fut enfin plus forte : le jeune homme, armé de ciseaux, se les coupa lui-même, et se persuada après cela qu'il lui était impossible

désormais de rentrer dans sa famille. Il demanda avec une telle insistance à être admis dans la Compagnie, qu'on le reçut et qu'on l'envoya à Médina où sa ferveur ne se démentit pas, grâce à celle de son saint Maître.

Il s'efforçait de faire toutes ses actions avec la plus grande exactitude et toute la perfection possible. Quand on l'envoyait à la cuisine, il ne se lassait pas d'en laver et d'en frotter les divers ustensiles jusqu'à ce qu'ils fussent reluisants, quelque peine qu'il dût y prendre. Un autre Frère lui ayant demandé pourquoi il s'imposait tant de travail pour rendre luisant ce qui serait bien vite souillé de nouveau, il répondit : Chaque soir j'offre à Notre-Dame tout ce que j'ai fait dans la journée, j'aurais honte de lui présenter un objet imparfaitement nettoyé, et une œuvre mal faite. Ce trait montre aussi la dévotion du Frère à la Très Sainte Vierge et les bons fruits que cette dévotion produisait en lui. Il ne perdait aucune occasion de se mortifier en tout ce qu'il pouvait ; lui qui voulait les choses si propres pour les autres, il lui arrivait, quand il mangeait au réfectoire, surtout s'il voulait pratiquer quelque pénitence, par exemple, manger sous la table, ou à genoux, ou debout, comme on le fait quelquefois dans la Compagnie, de prendre en guise de serviette le torchon de cuisine le plus usé qu'il trouvait, de s'en essuyer les mains et la bouche afin de vaincre sa répugnance. Une fois, étant en pélerinage avec le P. Emmanuel de Sa, qui fut plus tard un excellent ouvrier de l'Evangile, son compagnon le vit la joue toute rouge et mouillée de sang parce qu'une grosse mouche le piquait et le faisait saigner depuis un bon moment. Si son compagnon ne l'eût pas fait partir, il était prêt à l'endurer beaucoup plus longtemps, car le généreux Frère s'essayait, en souffrant ce petit martyre, à donner tout son sang, toute sa vie pour Jésus-Christ, comme il le fit plus tard. Les exhortations enflammées du P. Balthasar avivaient cette ferveur déjà grande ; il énonçait de temps à autre certaines sentences remarquables qu'il avait pesées et ruminées, et il en faisait comme les colonnes de l'édifice spirituel

de son âme. Comme il les formulait avec tant de force surnaturelle qu'elles se gravaient et s'imprimaient dans les cœurs des novices, elles y demeuraient toute la vie et leur servaient dans les occasions difficiles. Voici une de ces sentences : « Que personne ne dégénère des nobles pensées des enfants de Dieu ». Il les encourageait ainsi à persévérer dans leur vocation et à mettre à exécution les magnanimes projets que Notre-Seigneur leur inspirait. Cette maxime se grava si profondément dans l'esprit du F. de Godoï qu'il en tira parti dans la plus grande et glorieuse épreuve qui se puisse présenter dans cette vie ; étant encore novice, il s'offrit généreusement pour aller au Brésil avec quarante autres jésuites que conduisait, comme leur Supérieur et leur Provincial à tous, le bienheureux Ignace d'Azévédo.

Pour faire voir les desseins si divers de la Providence dans les vocations à ce genre d'expéditions apostoliques, je raconterai à quelle occasion celle-ci eut lieu : un jour le P. Balthasar avait à côté de lui le F. de Godoï et il lui tendit je ne sais quel objet pour qu'il le prit. Le Frère tarda à le prendre parce qu'il ne le vit pas, jusqu'à ce qu'il eut tourné entièrement la tête, d'où le P. Balthasar conclut que l'œil de ce côté était totalement perdu, c'était l'œil gauche, comme le prouve ce qui arriva bientôt après. Le Père lui demanda si c'était vrai et le F. de Godoï l'avoua, ajoutant que, en entrant dans la Compagnie, il n'en avait rien dit de peur de ne pas être reçu. Le bon Père en fut navré, car il craignait fort que les supérieurs ne le renvoyassent pour un défaut si grave, et parce qu'il n'était encore que novice, surtout quand ils sauraient qu'il s'agissait de l'œil gauche si utile pour ceux qui doivent être prêtres, et appelé pour ce motif l'œil du Canon. Il le dit au Frère, toutefois il ajouta que s'il voulait rester dans la Compagnie, le seul moyen était de s'offrir à aller au Brésil avec les quarante autres, s'il en avait le courage ; dans ce cas, il négocierait lui-même cette affaire avec le P. Ignace d'Azévédo. Le F. de Godoï répondit à l'instant qu'il irait très volontiers prendre part à une si glorieuse entreprise. Le

P. Balthasar fit donc connaître au P. d'Azévédo la grande vertu de ce Frère malgré ce défaut naturel ; quelqu'un lui dit aussi, tout à fait par hasard, qu'il était habile à jouer de la harpe, ce qui pourrait peut-être n'être pas sans utilité pour dompter le génie féroce de ces Indiens. Ces informations satisfirent le P. d'Azévédo et il accepta d'emmener avec lui le F. de Godoï, et de la sorte un défaut naturel devint pour lui l'occasion de sa fortune spirituelle, car il plut à Notre-Seigneur de permettre que, pendant leur traversée, les quarante fussent pris par des hérétiques français qui, devenus furieux sous l'instigation du démon, les martyrisèrent tous ; ils les mirent à mort, par des tourments variés, en haine de la religion catholique romaine qu'ils allaient prêcher aux payens du Brésil. On peut lire le récit détaillé de ce martyre dans le P. Pierre de Ribadéneira, vie de saint François de Borgia, troisième général de la Compagnie, qui les avait envoyés. Pendant que les bourreaux accomplissaient leur œuvre sanglante, le fervent F. de Godoï encourageait ses compagnons en redisant les paroles qu'il avait apprises de son maître et en répétant à haute voix : Courage, Frères, ne dégénérons pas des hautes pensées des enfants de Dieu. Et cette exhortation leur communiquait une telle force que lui et ses compagnons bravèrent courageusement la mort, combattant comme de fidèles enfants pour la gloire de leur Père du ciel, lui rendant l'honneur le plus grand qu'ils pouvaient lui rendre et lui offrant ces quarante holocaustes comme un sacrifice de suave odeur. Le P. Balthasar n'y fut pas étranger, puisqu'il avait allumé dans le cœur de l'un d'eux l'étincelle divine.

§ 2. — Le P. Antoine de Padilla

L'autre novice avec qui des rapports particuliers d'amitié m'avaient uni, fut le P. Antoine de Padilla, fils de Don Juan de Padilla qui aurait été Adelantado de Castille, si la mort n'était pas venue avant cet héritage. Sa mère était Dª Maria de

Acuña, comtesse de Buendia ; l'un et l'autre d'un sang illustre, très affectionnés à la Compagnie, plus spécialement la comtesse qui était d'une rare vertu. Notre-Seigneur les récompensa dès cette vie en leur donnant un fils et trois filles, tous d'inclinations vertueuses, prévenus de la miséricorde de Dieu par « des bénédictions très douces », si bien qu'on put, à grand peine, trouver parmi eux quelqu'un qui voulut hériter du majorat, car ils préféraient tous s'abriter dans le port sacré d'un ordre religieux. Une des filles, Doña Luisa de Padilla, qui resta dans le monde pour tenir compagnie à sa mère, avait fait le vœu perpétuel de chasteté ; il fallut l'obliger à demander la dispense de ce vœu, pour de justes raisons qui se présentèrent, et à se marier, afin de ne pas laisser ses grands biens sans héritier. Mais, par le désir et la piété, elle fut toujours religieuse, et, quand elle perdit son mari, elle mit bon ordre à ses affaires, se fit carmélite déchaussée, et mourut (il n'y a pas longtemps) prieure du monastère de Lerme. Si je ne redoutais pas de m'éloigner de mon histoire, je pourrais raconter des choses merveilleuses sur les Padilla parents et enfants. Mais, pour revenir à mon dessein, l'unique fils, Don Antonio de Padilla, successeur immédiat du titre d'Adelantado après la mort de son père, réfléchit sur cette mort, vit clairement le peu de fonds qu'il pouvait faire sur une vie aussi courte, aussi incertaine que l'était la sienne, car Dieu ne pouvait l'assurer qu'elle serait plus longue que celle de son père, et, touché par Notre-Seigneur, il prit le parti de renoncer au monde et de se faire religieux. Ce qui lui fit choisir la Compagnie, ce fut la connaissance plus grande qu'il avait de la ferveur et du bon esprit de ses enfants. Don Pedro Manrique, son oncle, chanoine titulaire de la sainte église de Tolède, mis au courant de sa décision, lui écrivit, lui rappelant tout ce qui pouvait le décider à rester héritier de sa famille : ses espérances certaines de faire figure dans le monde, et autres choses de ce genre, fort goûtées des enfants du siècle et de ceux qui aiment leurs parents d'un amour sensible et naturel. Le chanoine

ajoutait que, s'il voulait montrer que ses projets n'étaient pas des idées d'enfant, il devait lui envoyer par écrit les raisons d'un si grand changement. Don Antonio lui envoya huit feuilles de papier remplies de sa très belle écriture, exposant les puissantes raisons qui l'obligeaient à se retirer du monde et à se faire jésuite. Elles étaient de telle nature que le Docteur Vélasquez, chanoine magistral de Tolède, et depuis archevêque de Compostelle, à qui Don Pedro les fit lire pour avoir son avis, lui répondit qu'il ne pouvait pas se faire à l'idée que cette exposition fut faite par son neveu, trop jeune pour cela ; elle devait avoir été composée par quelque religieux de la Compagnie ou d'un autre ordre ou par quelque savant personnage. Que si l'on venait à savoir que c'était bien l'œuvre du jeune homme, alors, c'était en vérité l'affaire de Dieu et il ne pouvait pas s'opposer à cette vocation. Là-dessus le chanoine écrit à son neveu qu'on n'avait pas de peine à s'apercevoir que ces raisons n'avaient pas été trouvées par lui, mais par un autre. Au reçu de cette réponse, Don Antonio s'en va au collège de Saint-Grégoire et demande aux théologiens s'il y a des cas où il est permis de jurer. Lorsque les circonstances y amènent, lui fut-il répondu, ce n'est pas seulement permis, c'est méritoire. Il les pria de mettre cette décision par écrit, de la signer et de la lui donner. Il alla ensuite se confesser et communier, puis il écrivit à la suite sur le même papier : Venant à l'instant même de me confesser et de communier, je dis, en présence de Dieu, je jure par le Seigneur que je viens de recevoir, que les raisons que je vous ai envoyées ne m'ont été dictées par personne et qu'elles viennent bien de moi. Il signa de son nom et envoya ce papier à son oncle avec une lettre qui lui en expliquait l'origine.

L'oncle le fit voir au chanoine Vélasquez : on fut d'avis qu'on ne pouvait refuser de le croire et qu'il ne fallait pas penser à s'opposer à cette détermination. Cependant, pour sa plus complète satisfaction, l'oncle voulut le voir à Tolède, le retenir chez lui quelques jours, examiner et approuver sa

vocation. Il l'approuva si bien que lui-même, Don Pedro Manrique, qui avait eu plusieurs fois l'inspiration d'entrer dans la Compagnie et hésitait toujours sans jamais se décider, témoin de la décision si ferme de son neveu, prit enfin, lui aussi, le parti de ne plus résister à Dieu et à son appel, confus de voir un jeune homme si bien doué avoir plus de courage pour quitter le monde que lui qui était déjà vieux. Et il exécuta son projet, exploit qu'on peut bien regarder comme glorieux pour le P. Antoine de Padilla qui commença alors à convertir les âmes par son exemple et la force efficace de ses raisons. Muni donc de cette approbation de son oncle, il alla trouver le P. Manuel Lopez, Provincial de cette province, qui était en ce moment à Tolède, et lui demanda de le recevoir dans la Compagnie ; comme le P. Provincial le faisait attendre, un beau jour il jette ses bras autour d'une colonne tout près de la porte d'entrée, et déclare qu'il ne sortira pas de la maison. Le P. Provincial lui dit que s'il doit le recevoir, ce sera pour la province de Castille, parce que cela convient mieux ainsi. On prit le parti d'informer immédiatement de toute cette affaire le P. Général (saint) François de Borgia, qui se trouvait à la cour avec le légat du pape saint Pie V, et saint François de Borgia écrivit au P. Jérôme de Ripalda, préposé de la maison professe de Valladolid, de le recevoir. A cette nouvelle, Don Antonio vint à Valladolid, et, ayant renoncé à tout droit sur ses états et accompli toutes les autres formalités nécessaires à son admission, il se mit à genoux devant tous les religieux de la maison et dit à Notre-Seigneur : Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que maintenant je suis libre pour vous servir. Sa mère et son aïeule D[a] Luisa de Padilla, qui vivait encore et était en possession de l'Etat, le conduisirent à l'église de notre maison professe où il fut reçu solennellement, à la grande édification et consolation de tous, en 1572, à l'âge de dix-huit ans. De là, on l'envoya au noviciat de Médina, et le P. Balthasar Alvarez se chargea fort sérieusement de le travailler à « bons coups de marteau », à cause de sa qualité et parce qu'il devait faire sa profession

solennelle au bout de deux ans, et surtout parce qu'il le trouva très capable et très bien disposé pour faire de grands progrès dans la vertu, comme on pouvait l'espérer après une vocation si fervente. Il le mortifiait au vif dans ce qui regardait l'honneur et le bien-être, deux choses pour lesquelles les jeunes nobles ont coutume d'être le plus passionnés. Il lui faisait prendre à table les mets servis à toute la communauté et même ceux pour lesquels il avait le plus de répugnance. Quand il savait qu'une chose était de son goût, il commandait quelquefois à celui qui servait de la lui enlever après les premières bouchées ; il l'envoyait manger à la porte avec les pauvres, il lui faisait porter les habits les plus grossiers et les plus usés de la maison et pratiquer les autres mortifications publiques que faisaient les autres novices. Le F. Antoine de Padilla se prêtait admirablement à tout, désireux de ne se laisser devancer par personne, s'efforçant, au contraire, de surpasser tout le monde : plus il avait été grand dans le siècle, plus il s'humiliait dans la religion. Les novices avaient coutume, par mortification, de se revêtir d'un vieil habit et d'aller, chacun à leur tour, le samedi, accompagner le F. acheteur au marché, comme s'ils avaient été des domestiques de la maison. Ils traversaient les rues de Médina, portant un quartier de mouton posé sur un torchon et sur leur épaule, et à la main un morceau de rôti. Le P. Antonio le fit comme les autres, foulant le monde aux pieds et triomphant, par ces essais, de ses pompeuses vanités. Moi qui l'avais vu à Valladolid si fier sur son beau cheval, suivi de beaucoup de serviteurs, au milieu d'autres jeunes nobles, j'admirai, je bénis Dieu quand on me parla de la joie avec laquelle il traversait les rues de Médina, son quartier de mouton sur l'épaule.

On aurait dit que Notre-Seigneur lui avait soufflé l'esprit d'humilité dans ses rapports avec ceux de la maison. Comme, en effet, le P. Balthasar exaltait l'égalité qui règne dans la Compagnie, quoiqu'il y ait des religieux de conditions si diverses en fait de noblesse, de science, et autres qualités, le

F. de Padilla se faisait avec soin égal à tous, comme s'il avait été le plus petit ; et cela, il l'observa non seulement pendant son noviciat, mais encore quand il fut étudiant, prédicateur, recteur, et toute sa vie.

Dieu lui avait donné une très belle intelligence et un esprit très fin ; aussi fit-il de tels progrès dans ses études qu'il devint professeur de théologie, très renommé durant de longues années dans ce collège de saint Ambroise de Valladolid où j'écris ceci. Ce fut un excellent prédicateur et il se distingua dans cet emploi autant que dans celui de Lecteur de théologie. Avec cela, il était si humble, il avait si peu de prétention qu'il prêchait autant par ses exemples que par ses discours. J'ai entendu raconter que, ayant prêché un jour dans la chapelle royale devant le roi Philippe II, celui-ci, après l'avoir entendu, dit à quelques grands de son entourage : C'est déjà un sermon de voir ce Père en chaire. Pour moi, quand j'étais recteur de ce collège, j'étais grandement édifié et étonné de l'humilité et de la soumission qu'il montrait en tout.

Ses rapports avec le P. Balthasar lui communiquèrent l'esprit et l'amour de l'oraison. Comme lui, il aimait de temps en temps à se recueillir dans la retraite : c'est ce qui l'attirait à peu près tous les ans au collège de Villagarcia où se trouve le noviciat : il y passait de huit à quinze jours, assistant aux conférences et aux autres exercices de piété comme s'il avait été novice. Il le faisait souvent avant les fêtes de Noël, à la semaine sainte, à Pâques, les jours où les cours sont suspendus ; il le faisait au moins pendant les grandes vacances, ou bien après quelque long travail ; il s'efforçait alors de réparer ce qu'il avait pu perdre en recueillement spirituel et en ferveur, comme il n'arrive que trop dans les études ou les affaires encombrantes. Il fut recteur de ce collège de saint Ambroise et de celui de Salamanque, s'acquittant de son emploi avec tant de vigueur et de zèle pour les observances religieuses, que plusieurs le trouvaient rigoureux et trop exigeant. Et comme les inférieurs en qualité de fils d'Adam, ont coutume lorsque les rois, les princes, les juges, les prélats,

les supérieurs les poussent trop, de l'attribuer à la passion, au caractère rigoureux ou aux fins perverses de ceux qui gouvernent, et non pas au zèle qu'ils ont pour le bien de ceux qui sont à leur charge, le P. Antoine pendant sa dernière maladie, dont il mourut, ici à saint Ambroise, voulut donner l'explication de sa manière d'agir. Lorsqu'en effet, on lui apporta le saint Viatique, accompagné par tous les Pères et étudiants, le malade, en présence du Seigneur qu'il allait recevoir, affirma que, durant son gouvernement, il n'avait rien fait qu'il ne l'eût cru demandé par la plus grande gloire de Dieu. J'étais présent, et cette déclaration me confirma dans ce que j'avais toujours tenu pour certain. Cependant, malgré cela, il craignait beaucoup la mort, à cause du compte à rendre à Dieu, et, sous cette impression, il disait : Si vous, Seigneur, vous deviez agir avec moi aussi étroitement que je l'ai fait envers vous, mon embarras serait grand.

Un Père, le voyant si craintif, lui demanda s'il avait du remords pour quelque péché mortel commis dans les quarante ans qu'il avait passés dans la Compagnie : Jésus, répondit le malade, quelle monstruosité si grande ! Religieux et péché mortel ! Il ne faut pas penser à cela. Sur ces entrefaites entra pour le visiter Don Diego Sarmiento de Acuna (aujourd'hui ambassadeur en Angleterre) et il lui demanda pourquoi il paraissait triste. C'est, répondit le Père, que je crains de n'être pas sauvé. — Et Votre Révérence peut-elle éprouver une pareille crainte ? demanda Don Diego. Le Père dit alors : Et quelle autre crainte puis-je avoir ? Notre-Seigneur voulut bien l'en délivrer et lui donner une espérance très ferme de son salut. Car, après avoir reçu le Viatique, il voulut qu'on le laissât seul. Or, épuisé comme il était par la maladie, lui qui pouvait à peine se remuer dans son lit, il se mit sur son séant sans s'appuyer aux coussins et, dans cette posture il resta en oraison environ deux heures devant un dévot crucifix qui était là. Il lui parlait avec une tendresse si affectueuse qu'il jeta dans l'étonnement un Père qui l'observait à travers les fentes d'une porte. Cette oraison terminée, vers

sept heures du matin, il dit à son confesseur : Cette nuit, j'irai chanter matines au ciel. Son confesseur lui ayant dit que les médecins lui donnaient plus de vie que cela, il répéta les mêmes paroles. Puis, comme il se parlait à lui-même, on entendit ces mots : Seigneur, que puis-je craindre, du moment que vous m'avez dit que vous m'avez dans votre cœur ? Et, puisque vous m'avez dans votre cœur, allons où vous voudrez, il n'y a rien à craindre. A l'entrée de la nuit, il demanda l'Extrême-Onction et il exprima le désir que tout le collège y assistât. Ne pouvant élever la voix, il dit au Père qui l'assistait de demander pardon à tous en son nom des fautes sans nombre qui les auraient scandalisés pendant le cours de sa vie et de sa maladie. Ce Père lui demanda à son tour de se souvenir d'eux dans le ciel ; le P. de Padilla était déjà si assuré de son salut qu'il répondit : Oui, je m'en souviendrai, car, dans le ciel, il n'y a pas d'ingrats. Après cela, il se mit à dire doucement : « Je me suis réjoui à la nouvelle qui m'a été donnée : nous irons dans la maison du Seigneur ». En prononçant ces paroles et d'autres semblables, il rendit son âme à Dieu, à onze heures du soir, le jour même où il avait dit qu'il devait aller chanter matines au ciel. Il nous laissa une grande assurance que, le reste de la nuit, il achèverait de « laver ses vêtements » pour paraître au milieu du chœur céleste dans un état de pureté parfaite et recevoir, avec la palme, la couronne de gloire qu'il avait méritée en renonçant à tant de biens dans le siècle, pour suivre Jésus-Christ, et en supportant dans la religion tant de travaux pour contenter son divin Maître.

CHAPITRE XXI

Comment le P. Balthasar Alvarez préparait ses conférences et comment il s'efforçait, en les faisant, d'inspirer à ses novices la connaissance, l'estime et l'amour de leur Institut.

J'ai déjà dit l'énergie étonnante du P. Balthasar Alvarez dans les conférences et les exhortations qu'il faisait aux novices ; mais il convient de parler de sa manière de s'y préparer, des sujets qu'il traitait le plus souvent pour leur enseigner la perfection qu'ils venaient chercher dans la vie religieuse. Sa préparation consistait non pas tant dans l'étude que dans la prière prolongée, car il était d'avis que, pour ce genre d'entretiens, il s'agissait plutôt de dire les vérités nécessaires avec force et conviction, que de développer des idées recherchées qui ne s'attachent pas au cœur. Aussi ne faisait-il que choisir deux ou trois vérités, se mettre en oraison, en réfléchissant sur elles, en les repassant dans son cœur, en se les appropriant. Il y ajoutait, comme appui, des textes de l'Ecriture Sainte et des saints que le Seigneur rappelait à sa mémoire, parmi tous ceux qu'il avait lus dans le temps, et, en ce moment, par une providence spéciale, il s'en trouvait plus maître. Il l'avoua lui-même dans ses « Souvenirs des bienfaits de Dieu » ; parlant de ce qui regarde son emploi de Maître des novices, il s'exprime ainsi : « J'ai vu par expérience que le Seigneur me donne intelligence, fonds, paroles, et manière de m'exprimer, et que de temps à autre il me découvre ce que je n'aurais jamais su imaginer ; il garde l'ordre de sa providence

en voulant que je fasse de mon côté quelque diligence, quoique modérée, car sans modération la diligence me serait plutôt nuisible. Je le comprends parce qu'il ne me donne les choses qu'au moment où il me les faut, et parce que le grand nombre de fois qu'il en a ainsi usé envers moi m'a inspiré sur ce point une grande confiance ».

De là une chose que j'ai remarquée bien souvent, c'est que dans les conférences spirituelles où il répondait à l'improviste sur ce qu'on lui demandait, il parlait avec plus d'onction et de force que dans certaines exhortations ; c'est que, pendant que nous autres nous répondions, chacun disant ce qui lui venait à l'esprit, lui négociait avec Notre-Seigneur ce qu'il devait nous dire et Notre-Seigneur le lui inspirait. Un de nous qui avait fait la même remarque, en demanda la raison au Père lui-même. C'est sans doute, répondit l'homme de Dieu, parce que c'est moi qui parle dans les exhortations, tandis que dans les conférences c'est Dieu. Il voulait faire entendre que, les conférences n'étant pas appuyées sur son propre travail, Dieu y suppléait par son inspiration ; les exhortations ont quelque chose de particulier, l'étude ; de plus, elles ont souvent pour but d'instruire plutôt que de toucher, parce que leur sujet le demande.

§ 1er

Pour mieux faire comprendre ce point, remarquons que les exhortations et les conférences spirituelles faites aux novices ont trois fins, enchaînées l'une dans l'autre. Première fin : leur enseigner en entier toutes les choses qui touchent à la perfection évangélique dont ils font profession suivant leur Institut et selon ce qui est contenu dans leurs règles. Puisque, en effet, ils doivent suivre cet Institut, ne pas le connaître serait une faute ; et puisqu'ils doivent en rendre raison, l'ignorer serait une honte. La règle du Droit elle-même dit : c'est une honte pour le patricien et pour le gentilhomme d'ignorer le droit sur lequel il vit.

Mais, parce qu'il ne suffit pas que l'intelligence soit informée et convaincue de la vérité, qu'elle l'estime et l'apprécie, il y a une seconde fin : il s'agit de toucher la volonté, de l'affectionner à la perfection qu'elle professe, et cela avec assez d'efficacité pour la changer, la transformer, lui faire prendre la résolution de se défaire de tout obstacle, de prendre tous les moyens possibles pour arriver à ses fins. Et cela conduit à la troisième fin qui consiste à employer les moyens pratiques qui puissent conduire en effet à cette perfection. Vers ces trois fins unies ensemble, le P. Balthasar dirigeait ses exhortations, bien que, parfois, il appuyât plus sur la première que sur la seconde ; d'autres fois, au contraire, il insistait plus sur la seconde ou sur la troisième que sur la première.

De cette manière il formait ses novices, et il leur recommandait plus spécialement là-dessus deux choses très importantes. Il voulait d'abord nous voir marcher selon notre Institut, par l'esprit, par le cœur, par la pratique ; par l'esprit en l'estimant, en le regardant comme un don de Dieu, l'expression de ses desseins ; par le cœur, en nous affectionnant à lui comme à un bien si important pour nous ; par la pratique enfin, en nous efforçant de rendre notre vie avec toutes nos œuvres conforme à ses prescriptions. Après cela, il nous recommandait, en marchant selon notre Institut, et en toutes choses, de nous souvenir sans cesse de nous soumettre en tout à nos trois supérieurs : c'est-à-dire à Dieu, au supérieur proprement dit et à la raison. Et encore, ces deux derniers se confondent avec Dieu, dont nous devons suivre les desseins et les règles dans l'ordre naturel, surnaturel et politique. A ce propos, il aimait à citer une parole qu'il avait entendu dire à un F. coadjuteur, Jean Jimeno (dont nous parlerons plus tard longuement). Dans son langage de travailleur des champs, le Frère disait de ces trois supérieurs : Dieu au ciel, le chapitre à l'église, la raison à la maison ; et les trois ne font qu'un, car Dieu seul gouverne par lui-même et par les autres.

Pour obtenir cette triple fin, le P. Balthasar avait coutume de faire ses exhortations sur les règles de la Compagnie, et il les expliquait avec un grand esprit surnaturel. De ces explications je ne rapporterai qu'un petit nombre que j'entendis moi-même lorsque j'étais en 3e probation. Il était réglé par lui, il est vrai, que les novices n'écriraient pas ses exhortations, car il lui semblait que pour beaucoup cela ne ferait que les empêcher de les écrire dans le cœur et qu'ils se contenteraient de les avoir dans leurs cahiers. Pour moi cependant, sans penser aller contre cette décision, je les résumais dans mon petit mémorial pour mieux en garder le souvenir. Or, l'année où je faisais mon troisième an, pour amener les novices à estimer l'Institut et à s'affectionner à lui, il commença à traiter de ce que l'Institut a de mieux, de ce qu'il appelait les prérogatives ou prééminences de la Compagnie, car chaque ordre a certaines choses qui lui sont propres et qui le font reconnaître et distinguer des autres. Il trouva dans la Compagnie quatorze de ces prérogatives qu'il expliqua tout à l'aise, qui fleurirent à cette époque et, en ce qui dépendait de lui, ne perdirent jamais de leur éclat. C'est pour cela qu'il m'a paru bon de les consigner ici, car elles sont en même temps le catalogue de ses vertus, et en effet il tirait ce qu'il prêchait de ce qu'il avait vu par sa propre expérience.

§ 2

1re prérogative : détachement des choses, des emplois, et des personnes ; des choses, en se contentant du nécessaire pour le vêtement, l'habitation, le mobilier, n'ayant rien sous clef ni en propriété ; des emplois, sans prétendre en changer ni monter plus haut, fermant la porte à cette sorte d'ambition ; des personnes, sans se permettre d'amitié particulière, ce qui trouble la paix des communautés. Celui qui aura le cœur détaché de ces trois choses, aura en vérité la pauvreté d'esprit et jouira d'une grande paix.

2e prérogative, qui découle de la précédente : l'union des uns avec les autres dans la charité et la fraternité, quoique on se trouve nombreux, si différents de nation, de condition, de savoir, de talents et d'autres moyens, et le soin de conserver l'égalité dans toutes les choses compatibles avec cette diversité, car c'est à peine si on trouve quelque privilège ou exception accordée au seul titre de l'emploi, de la science ou d'une distinction quelconque ; l'exception ne s'accordant que par nécessité et pour cause d'infirmité.

3e prérogative : l'estime et le grand cas que l'on fait de la vertu : c'est au point que sans la vertu aucun talent naturel n'est estimé. Et quand même quelqu'un aurait de grands dons naturels, s'ils sont dépourvus de l'ornement des vertus, on en fait très peu de cas ; on estime toutes choses comme Dieu les estime et on ne se contente pas de les considérer avec les yeux de la chair. A ce propos, le P. Balthasar Alvarez attachait une extrême importance à la rigoureuse observation de cette règle portée par l'Apôtre : « Jésus-Christ est mort, tous sont morts avec lui ; afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes mais pour celui qui mourut pour eux. Ainsi nous ne connaissons personne selon la chair » (1).

4e prérogative : le vœu spécial d'obéissance au Pape qui se fait dans la Compagnie, dans ce qu'on peut imaginer de plus pénible, comme d'aller où il nous enverra parmi les fidèles et les infidèles, les hérétiques et les révoltés, y eut-il danger de perdre la vie. Ce vœu si honorable fut inspiré par Notre-Seigneur et se trouve convenir parfaitement à notre époque : la Compagnie en effet prit naissance à l'heure où Luther refusa d'obéir à l'Église romaine, et il convenait que notre ordre lui fut dévoué pour l'appuyer de toutes ses forces. D'autre part, plus l'inférieur se montre maniable pour son supérieur et prompt à lui obéir, plus le supérieur aime à lui commander.

(1) I. Cor. v, 14.

5e prérogative : la facilité que l'on a de se défaire de ceux qui ne font pas de progrès dans la vertu, afin qu'ils ne soient pas nuisibles aux autres et que ceux qui restent se tiennent sur leurs gardes. Ce point qui est désagréable à d'autres, est ce qui conserve à ce corps mystique sa perfection et sa vie.

6e prérogative : la discrétion dans l'usage des pénitences extérieures et austérités corporelles, de sorte que les forts n'en prennent pas trop peu ni les faibles avec excès. Dans ce but, s'il n'y a rien de fixé par une règle morte, on a toujours la règle vivante qui est le supérieur, règle qui se plie aux forces et aux besoins de chacun : elle en recommande à tous l'usage continuel comme il existe ordinairement, et on a plus besoin de frein que d'éperon : la santé des religieux s'altérait à la suite des austérités trop grandes. Mais ce qui est encore mieux, la plus délicate de toutes les pénitences, qui est l'abnégation de la volonté propre, est celle qui est le plus en honneur.

7e prérogative : l'usage quotidien de pénitences variées et pénibles, au réfectoire, pour les fautes très légères : de même, dire ses fautes et ses défauts, ou bien écouter ce qui en est dit publiquement, chose en soi pleine de difficulté ; mais, grâce à Dieu, rendue facile par l'usage.

8e prérogative : l'ouverture de conscience au supérieur ou au P. spirituel pour être dirigé dans les affaires spirituelles : on ne veut pas se conduire par son propre sens et d'après son propre jugement, même dans les choses qui paraissent bonnes ; on n'hésite pas à découvrir celles qui sont mauvaises, afin d'être aidé pour les vaincre.

9e prérogative : le détachement des parents : il est tel que plusieurs maintenant regardent comme une croix d'être envoyés dans leur pays. Il est vrai, sans doute, que si la ferveur se refroidit, l'amour de la chair et du sang se réveille, mais l'état religieux le tient si assujetti qu'il fait venir le désir de n'y pas prétendre,

10e prérogative : l'avantage de n'avoir ni vote ni élection pour les emplois et les charges de la Compagnie ; l'avantage aussi de ne pouvoir prétendre à des dignités ni dans la

Compagnie ni au dehors : tout souci de ce genre nous est enlevé afin de nous conserver dans une plus grande paix et humilité, de couper jusqu'à la racine de la discorde et de l'ambition, et de nous laisser tout entiers au soin de notre progrès spirituel. Ce renoncement est encore plus rigoureux pour ce qui concerne les dignités de l'Église, car on ne peut les accepter que sur un ordre du souverain Pontife ; et cela, afin de nous enraciner davantage dans l'humilité et aussi pour ne pas nous voir privés des meilleurs sujets capables d'enseigner et de prêcher.

11e prérogative: la liberté avec laquelle la Compagnie traite ses novices: elle les envoie en pélerinage et en mission, elle les autorise, pour les mettre à l'épreuve, à traiter avec le prochain, car elle croit que ceux que Dieu appelle ne sont pas retenus par des murailles. Le Sauveur dit en ce sens aux apôtres: Vous aussi, vous voulez vous en aller? Et s'ils ne sont pas appelés de Dieu, qu'ils se retirent au plus tôt, de crainte que, pour être restés trop longtemps, leur sortie en soit plus préjudiciable. Cette liberté cependant n'empêche pas la vigilance attentive des supérieurs et d'autres qui ne les perdent pas de vue, sans compter la garde intérieure de l'examen de conscience et de l'oraison.

12e prérogative : la sublimité de la fin de notre vocation, le travail et la place actuelle de la Compagnie dans le monde, parmi une telle variété de nations et de personnes ; elle est la dernière venue, mais non la moins bien considérée. De même, les moyens si opportuns dont elle dispose pour cette fin, supposant avant tout la vie édifiante, le recours à Dieu par le saint sacrifice et les prières, afin qu'il nous assiste et qu'il bénisse nos rapports avec une si grande variété de personnes. Pour les grands et les savants, elle a la science ; pour les peuples, l'usage des sacrements ; pour les dévots, des exercices d'oraison ; pour ceux qui ont le cœur dur et égaré, elle a l'enseignement de leurs enfants ; pour les enfants, la doctrine chrétienne, et afin de la leur enseigner, elle se fait enfant avec eux.

13e prérogative : l'obéissance qui se pratique dans la Compagnie avec ces quatre conditions : qu'elle soit universelle dans tout ce qui est permis, facile ou difficile, vil ou honorable ; qu'elle soit pour tous les supérieurs, majeurs ou ordinaires, ayant du talent ou non ; qu'elle soit de toutes manières, avec affection de la volonté, conformité de jugement, intégrité dans l'exécution, non seulement pour la substance de la chose commandée, mais même pour le mode et le plan, de quelque façon que l'ordre ait été donné, avec bonne grâce ou sans bonne grâce ; enfin que tous, sans exception, obéissent, sans se dispenser de le faire pour quelque raison que ce soit, de noblesse, d'intelligence, de science, etc., qui pourraient se trouver dans l'inférieur et non pas dans le supérieur.

14e prérogative : la guerre que le monde a fait et continue de faire à la Compagnie, les contradictions et les persécutions ; tout cela est très fructueux, conserve dans l'ordre l'humilité, fait recourir à Dieu, inspire la confiance en la Providence. De là, il est arrivé que les persécutions ont servi à l'étendre davantage, à la faire grandir, comme cela eut lieu pour la primitive Église. Il faut bien redouter davantage la persécution masquée et occulte qui a lieu lorsqu'on nous offre des honneurs et des occasions de bien-être, elle est très dangereuse si le cœur s'y laisse prendre.

Telles sont les 14 prérogatives sur lesquelles le P. Balthasar fit ses exhortations au commencement de cette année, et il disait, dans le détail, ce que chacune renferme. Il enrichissait ses entretiens de quelques citations de l'Écriture Sainte et des saints Pères ; cela relevait sans doute l'autorité de ses leçons ; mais ce que nous admirions le plus chez lui, c'était l'esprit d'onction, l'ardeur et l'efficacité du zèle qu'il mettait à nous instruire ainsi, et à nous exciter à ne pas être en désaccord dans la vie avec l'excellence de notre Institut et la perfection dont nos premiers Pères nous donnèrent l'exemple.

CHAPITRE XXII

D'un bon nombre d'autres sujets que le P. Balthasar Alvarez prenait comme thème de ses exhortations pour l'entière et parfaite instruction de ses novices.

Comme les novices ressemblent aux enfants, en fait de vertu, et ont besoin d'être mis au courant de toutes les choses qui touchent à la conduite de la vie chrétienne et religieuse, et à leur complète réforme, pour l'intérieur que Dieu seul connaît et pour l'extérieur que les hommes voient, le P. Balthasar prenait tout cela pour matière de ses conférences ; il accomplissait de cette sorte ce que dit saint Paul : « Nous enseignons à tout homme toute sagesse, afin de rendre tous les hommes parfaits en Jésus-Christ » (1). De même, le P. Balthasar enseignait à tous ses novices tout ce qu'il leur convenait de savoir, employant à cette formation toute la sagesse, toute la doctrine et l'industrie que le Seigneur lui communiquait ; il avait à cœur de les rendre parfaits à l'intérieur et à l'extérieur, les engageant à imiter Jésus-Christ dont il est dit que, à l'âge de douze ans, âge des novices, « il croissait en sagesse, en âge et en grâce, devant Dieu et devant les hommes » (2). Ce n'était pas que Jésus put croître en dons intérieurs, mais il croissait en les laissant paraître. L'exemple du Sauveur enseignait aux novices que, en avançant en âge, ils doivent aussi faire des progrès dans la vertu, dans la sagesse céleste, dans la grâce et dans ses dons, non seulement en secret, devant Dieu, mais aussi à l'extérieur

(1) Coloss., I, 28. — (2) Luc, II, 53.

devant les hommes, en les édifiant par la modestie et le bon exemple de leurs vertus.

§ 1.

Tout cela se voit dans un catalogue que le P. Balthasar avait fait des matières que l'on peut traiter dans une exhortation, en prenant tantôt l'une tantôt l'autre pour éviter l'ennui, en mettant un peu de variété, suivant les circonstances et la différence des personnes. Ce catalogue comprenait quarante-quatre sujets, tous importants ; mais, j'ai cru bien faire d'en réduire le nombre et de les reproduire ici, car ce sont comme des principes et des avis sur les choses que nous avons besoin de savoir pour notre entière perfection.

1° Manière de prier avec profit ; utilisation des moments libres, et, plus particulièrement, souvenir de la présence de Dieu.

2° Manière de réciter avec fruit les heures canoniales, les quatre prières de l'Eglise et autres prières vocales, et de lire les livres spirituels.

3° Les deux examens de conscience, examen général de toute la journée, examen particulier sur un seul défaut. Du grand soin qu'il faut avoir pour ne pas tomber dans de petites fautes, de ne pas se décourager dans les faiblesses, lorsqu'on fait son possible pour les éviter, de ne pas trop se tourmenter pour celles qui échappent, mais d'avoir confiance que Dieu y portera remède.

4° Manière de se bien confesser ; componction du cœur ; bonne volonté pour faire les pénitences que l'on pourra, en évitant les rigueurs immodérées ; esprit qui doit animer ceux qui font des pénitences et des mortifications extérieures.

5° Bonne préparation à la communion sacramentelle ; communion spirituelle.

6° Mortification propre ; défauts et inclinations de la nature ; garde des sens.

7° Manière de se conduire à table, en récréation, dans les rapports avec les séculiers ; et, en général, régles à observer quand on parle avec les autres.

8° Humilité et connaissance de soi-même.

9° Amour que nous devons à Dieu ; charité pour tout le monde ; support mutuel, et obligation d'éviter les jugements téméraires.

10° Pauvreté, chasteté, obéissance, observation des règles, indifférence. Point de vue où doit se placer le serviteur de Dieu avant d'agir, c'est-à-dire obligation de s'assurer d'abord quelle est la volonté de Dieu.

11° Des trois compagnes familières de Notre-Seigneur : pauvreté, souffrance, humiliation. Cette dernière est excellente à partir de la mi-carême, jusqu'à la fin (1).

12° Progrès spirituel pour lequel il ne faut pas tant se fier à nos propres diligences qu'à la grâce de Notre-Seigneur; après que nous aurons fait des efforts même moyens, nous pouvons compter sur le secours de Notre-Seigneur.

13° Faveurs et épreuves des justes ; tentations ; comment il faut supporter la dureté des temps ; providence de Dieu en tout cela ; comment il châtie les siens.

14° Paix et tranquillité de l'âme ; moyens divers d'y arriver.

15° Profit qu'il y a à traiter avec des serviteurs de Dieu, à avoir quelqu'un qui nous reprenne, qui nous serve de règle, dont le seul souvenir nous corrige. Grande importance du bon exemple et son efficacité.

16° Les huit béatitudes ; avantages de la vertu ; prudence et science des saints.

Voilà le résumé des matières que le P. Balthasar traitait dans ses exhortations, parce que leur connaissance appro-

(1) Le P. de la Puente revient plus loin sur cette matière, et il rapporte les développements que lui donnait le P. Balthasar. On regrette qu'il n'ait pas dit que ce sujet est traité, presque de la même manière, par sainte Angèle de Foligno. Voir sa vie par le F. Arnaud, éd. de Clermont-Ferrand, 1841, p. 184 et suiv.

fondie et leur usage très habile doivent être le partage de ceux qui tendent à la perfection.

Cependant le sujet qu'il traitait avec le plus de force et le plus fréquemment était l'abnégation de soi-même, de sa volonté et de son jugement propre, et tout ce qui s'y rapporte ; il s'efforçait de persuader ses novices de l'importance de cette étude, par ces raisons admirables que je reproduis ici en propres termes : « Ne confondons pas, disait-il, les facultés, sans quoi nous n'en possèderons aucune. Si vous n'étudiez pas la grammaire, par exemple, au temps voulu, vous ne serez jamais correct ; si, au moment propice, vous n'étudiez pas la philosophie, vous ne la saurez jamais. De même, si pendant le noviciat vous ne vous appliquez pas à l'abnégation de vous-même et à ce qui peut vous enflammer le plus pour le progrès dans les vertus, vous serez ensuite ignorants et maladroits, car, si à l'époque où vous avez le cœur dégagé de tout, et désireux de la perfection, où vous avez tout votre temps, beaucoup de secours, et l'exemple d'un grand nombre, vous ne faites pas provision de vertus, qu'adviendra-t-il lorsque le cœur sera occupé, sollicité de mille côtés, sans tant de secours et avec plus de dangers ? Ce serait vouloir compter sur une perfection miraculeuse, et comme la vie édifiante est ce qui vivifie les études, si elle vous manque, vous accumulerez faute sur faute ; pareils à des statues, vous aurez des yeux et vous ne verrez pas. Le principe de la vertu est l'abnégation de soi-même. « Celui qui veut venir après moi, dit Jésus-Christ, doit se renoncer lui-même ». Osez, Frères, avouer que vous ne voulez pas marcher vers la perfection, ou bien commencez par là, comme vous l'enseigne le Maître de vie. Cachez maintenant, selon l'expression de David, ses paroles dans votre cœur afin de ne pas tomber ensuite dans la faute. Faites provision dans ces années d'abondance, pour les années de stérilité et de famine. Qu'attendez-vous ? Si les Egyptiens avaient fixé leurs regards sur Joseph, assez sage pour expliquer un songe que ne pouvaient comprendre leurs savants, s'ils avaient

remarqué son empressement à entasser le blé dans des greniers, lorsque eux le jetaient dehors, peut-être auraient-ils fait comme cet homme animé de l'Esprit de Dieu. De même maintenant, il y a près de vous des hommes en qui réside l'Esprit de Dieu, qui ne se lassent pas de recueillir, imitez-les, car vous n'avez pas de provisions de reste, et puisqu'ils le font, eux qui sont si éclairés, ils doivent avoir raison. Ne restez pas immobiles là où d'autres courent. Que le temps de la probation pendant lequel vous n'étudiez pas ne vous paraisse pas perdu, car ce n'est pas perdre le temps que de creuser les fondations de l'édifice qui doit s'élever très haut ; ou, en voyage, d'alimenter son cheval ; ou, enfin, quand on écrit, de tailler sa plume. Etudier, c'est comprendre et pénétrer, ce qui ne se fait pas bien sans lumière, et c'est Dieu qui donne la lumière avec plus d'abondance à ceux qui sont davantage ses amis, à ceux qui marchent avec lui par la foi, qui font chaque chose en son temps, et non en brouillant et confondant tout, par envie de voir accomplir ses propres fantaisies.

Partageons tout notre temps avec Dieu, dans toutes nos occupations privées et publiques, et Dieu partagera avec nous sa lumière. Qu'il nous suffise de laisser la science quand le Seigneur veut que nous nous occupions de la sainteté, et, ensuite, il nous la donnera plus abondante.

Tout cela, le saint homme le disait pour persuader aux novices et à ceux qui faisaient la probation qui suit les études, de porter uniquement leur attention à l'étude des vertus, sans perdre même une heure de cet heureux temps.

§ 2

Mais il ne se contentait pas de la réforme de l'homme intérieur et de sa mortification ; il enseignait de plus tout ce qui regarde la réforme de l'homme extérieur, leur recommandant vivement la modestie religieuse. Cette vertu est très nécessaire, disait-il, à l'homme de la Compagnie, pour trois

motifs particuliers : D'abord parce que, obligé d'avoir des rapports avec le prochain, il faut l'édifier, garder, auprès de lui, une bonne réputation, ce qui s'obtient surtout par la modestie, la bonne tenue extérieure, non pas affectée, mais vraie et religieuse. Puisque, dans la Compagnie, nous sommes devenus « un spectacle devant Dieu, devant les anges et les hommes », il faut, dirons-nous encore avec l'Apôtre, « avoir soin de faire le bien devant Dieu et devant les hommes ». Voici une autre raison : les autres religieux, avec leur costume et leur capuchon, avec leurs offices de chœur, édifient, et, si quelque immodestie leur échappait, elle est cachée par leur habit; mais les enfants de la Compagnie qui vont le visage découvert et n'ont pas de costume spécial ni de capuchon, doivent avoir à la place la modestie qui soit pour eux un ornement et un maintien. Ainsi, les matrones romaines qui marchent le visage découvert doivent être plus modestes que les femmes des autres nations qui sont couvertes d'un voile. Une troisième raison, c'est que la Compagnie fait aussi profession de s'adonner à l'oraison et aux rapports avec Dieu ; or, on y est grandement aidé par la modestie extérieure qui réfrène les sens par où se dissipe et se perd la dévotion. C'est pourquoi sa modestie doit être très religieuse, procédant de la réforme intérieure et du soin de marcher toujours en présence de Dieu, suivant ce mot de saint Paul : « Que votre modestie soit manifeste à tous les hommes, parce que le Seigneur est près de vous » (1).

Afin de mieux atteindre ce but, le P. Balthasar écrivit un catalogue des actes d'immodestie que peut commettre un religieux, actes que les séculiers appellent des fautes contre la bonne éducation et la politesse : il énumère en particulier les défauts dont on peut se rendre coupable en tournant ou remuant la tête, le front, les yeux, les oreilles, le nez, la bouche, la langue, les bras et les mains, les genoux et les pieds, toutes les parties du corps, et dans la manière de

(1) Philipp., IV, 5.

porter les habits. Il n'oublie pas les fautes de ce genre qui peuvent avoir lieu à l'église, au chœur, au réfectoire, dans la chambre et dans tous les emplois ; pendant que l'on dit ou que l'on entend la messe, au coucher, au lever, à table, en récréation et partout, que l'on soit seul ou que l'on soit en compagnie. Il note encore les fautes dont un religieux peut se rendre coupable à l'égard d'un supérieur ou avec ses Frères, dans les rues et ailleurs, lorsque, par exemple, il traite avec des séculiers. Pas un détail de la vie extérieure qui soit oublié : manière de parler, de rire, de tenir ses mains ou de les remuer, de tousser, de cracher, etc.

Pas un geste qui ne doive être réglé. En aucun d'eux, comme dit saint Augustin dans sa Règle, il ne doit y avoir rien de contraire à la gravité et à la sainteté de notre profession. J'ai lu ce catalogue où il avait noté plus de deux cents actes peu modestes et possibles chez un religieux. Ils sont trop nombreux et quelques-uns trop familiers et trop particuliers ; je les omets donc, mais, en les rappelant, je veux faire voir quel soin il avait de réformer ses novices, même dans de très menus détails. Aussi une extraordinaire modestie brillait en eux, qui jetait dans l'admiration les séculiers. Et cette admiration, ils ne pouvaient la taire ; je les ai entendus moi-même la louer, pendant que j'étais au noviciat, et ils rendaient gloire à Dieu d'avoir accordé un don si aimable à ses serviteurs.

Finalement, comme nous ne pouvons pas avoir toujours près de nous les maîtres vivants dont les paroles nous exhortent à la perfection, il recommandait beaucoup à ses novices la lecture des livres de piété qui est de règle dans la Compagnie. Ce sont, il est vrai, des maîtres morts, mais le divin Maître qui est la Vie par essence les rend vivants, en instruisant par eux et en parlant au cœur. Pour ce motif il les pressait en particulier de lire le petit livre d'or de l'Imitation ; ses sentences revenaient souvent dans ses exhortations ; elles nous allaient au cœur, et Dieu les imprime également dans le cœur de ceux qui les lisent avec de bons

désirs. Lorsqu'il fut envoyé en Aragon comme visiteur, il fit connaître ce livre et en répandit l'usage. On vit par expérience combien il est utile, et on remarqua cette particularité que, en l'ouvrant à n'importe quelle page, chacun rencontrait ce dont il avait le plus de besoin pour son âme.

CHAPITRE XXIII.

Le P. Balthasar s'acquitte excellement de la charge de recteur du collège de Médina et d'autres. Son aptitude particulière pour le gouvernement.

Le P. Balthasar avait gouverné quelques années le collège d'Avila en qualité de ministre ou de vice-recteur. Il reçut ensuite le titre de recteur et en remplit la charge au collège de Médina d'abord, puis dans quelques autres, et il montra partout un vrai talent pour gouverner. Pour s'acquitter de son emploi avec plus de sécurité, il s'établit d'abord dans une profonde humilité. Cette même vertu, au commencement, lui inspirait une grande répugnance et une sorte de terreur de semblables emplois, car il pensait au « compte rigoureux qui sera demandé à ceux qui président et gouvernent ». Après avoir pesé avec soin la charge des supérieurs, il disait : « Pour ce qui regarde le corps, ils doivent être les moins délicats et se traiter en tout moins bien que les autres. Pour l'âme, ils doivent supporter bien des tristesses et des amertumes, et prendre leur part des préoccupations de tous. Pour ce qui regarde les inférieurs, les supérieurs, s'ils s'acquittent de leur emploi comme il le doivent, seront l'objet des murmures peu bienveillants de plusieurs. Enfin, devant Dieu, ils doivent porter le poids des fautes et des imperfections de leurs inférieurs, de la tiédeur et de la négligence des religieux, et de toutes leurs fautes, et même, non seulement de leurs fautes, mais encore du progrès qu'ils ne font pas.

Frappé par cette considération, lui qui avait tant de zèle et qui était si avide de la perfection pour lui-même et pour les autres, il se montra au commencement un peu exigeant, il éprouva une tristesse extrême à la vue des fautes de ceux dont il avait la charge, comme il arrive aux supérieurs sans expérience. Mais, plus tard, il reconnut à la lumière du ciel que son chagrin était impatience de sa part et étroitesse de cœur. Il vit qu'il était nécessaire de le dilater, et que, au lieu de s'indigner, il fallait savoir supporter, être compatissant, et imiter, autant que possible, la manière de gouverner de Dieu même.

A ce propos, il avait noté une confidence remarquable que lui avait faite un jour le saint Père Martin Gutierrez en lui rendant compte de l'état de sa conscience : au commencement de son rectorat, il était un jour plongé dans la tristesse à cause de quelques fautes qu'il avait remarquées chez ses religieux. Il exposait sa désolation à Notre-Seigneur dans son oraison, lorsqu'il lui fut donné de voir, des yeux de l'âme, sur un plateau d'argent, un cœur tellement petit que deux gouttes de sang l'étouffaient, et une voix lui dit : C'est ton cœur. Il vit ensuite un autre cœur grand et dilaté et il lui fut dit : C'est le cœur de Dieu que tant d'hérésies, d'idolatries, de péchés de toute sorte, ne peuvent angoisser, mais qui attend avec une grande longanimité, le moment de tirer une belle moisson de tous ceux qui aujourd'hui sont mauvais. Et ton cœur doit être ainsi. Cette vision le changea et le rassura. De plus, Dieu le consola en lui révélant que tous ceux dont il avait en ce moment la charge étaient prédestinés.

Cet exemple de son meilleur ami apprit au P. Balthasar Alvarez à dilater son cœur. Et Notre-Seigneur lui accorda une grâce semblable, pendant son oraison, lui-même l'a avoué et en a laissé la relation par écrit, comme on l'a vu. Depuis lors sa manière de gouverner fut plus suave, les soucis ne l'abattirent plus et n'étouffèrent pas son cœur.

Notre-Seigneur lui inspira encore une grande estime pour

sa charge en lui donnant quelques belles pensées, le dimanche du Bon Pasteur : « C'est un grand troupeau que celui que Jésus garde, et son bonheur est grand. Le bon pasteur fait que les brebis sont bonnes : c'est donc un précieux bienfait, c'est une grâce de choix pour les brebis que d'avoir un bon pasteur. Tant que le peuple de Dieu eut un bon chef, roi ou prophète, il fut toujours bon. Les pasteurs assument une grande obligation, car ils sont la cible vers laquelle regardent toutes les brebis, elles prennent ses habitudes et ses manières, comme les brebis de Jacob en présence de ses baguettes » (1).

Cette pensée le portait à s'efforcer de devenir un modèle de perfection pour tout son bercail : il accomplissait avec une telle exactitude les règles et les obligations de son emploi, qu'il est permis de dire de lui que ce fut un supérieur comme saint Ignace en trace le portrait dans ses Constitutions. On pourrait suffisamment en juger par ce que nous avons dit de sa manière de gouverner les novices ; nous ajouterons cependant d'autres détails qui concernent sa conduite à l'égard de tous les religieux. Son exemple instruira non seulement les supérieurs de religieux, mais les maîtres chrétiens et les pères de famille et leur enseignera à bien gouverner leurs maisons.

§ 1

Et d'abord, il soutenait tout le collège par ses prières, au double point de vue spirituel et temporel, donnait à chaque chose l'estime qu'elle mérite, mettant la vertu, la sainteté, la religion au-dessus de tout ; ayant une opinion plus haute de ses inférieurs riches en vertus, que de ceux qui avaient plus de science ou de noblesse et moins de vertu. Quand il rencontrait quelqu'un qui avait très peu de science mais beaucoup de vertu, il aurait passé avec lui les jours et les nuits en vue de l'aider à progresser encore, ainsi que nous le verrons plus loin. Aussi, à ses yeux, un brin de bien

(1) 17 avril 1575.

spirituel valait mieux qu'une masse de biens temporels, et il ne supportait pas que, pour acquérir des choses temporelles, on perdit ou on négligeât la moindre part des exercices spirituels. Recteur d'un collège pauvre, il avait pour ministre un homme attentif à tout, qui venait le voir tout préoccupé et lui énumérait les choses qui manquaient et qu'il fallait se procurer sans retard.

Le saint homme lui répondait : Que le Père Ministre a l'air triste aujourd'hui ! Avez-vous parlé de tout cela à Notre-Seigneur ? Le Ministre répondait : On ne m'a pas même laissé encore le temps de prier. Le recteur alors, très calme, le congédiait en disant : Ceci doit passer avant tout le reste. Allez à votre chambre, priez, faites l'oraison, et puis, revenez me voir. Croyez-vous que ce troupeau n'ait pas de maître ? Il a un Maître et il lui a coûté si cher qu'il ne le laissera pas périr. Allez, que Dieu vous accompagne et songez que tout cela ne dépend pas de votre industrie. Le Père ministre s'en allait, faisait ce que lui avait dit le recteur, et, souvent, à son retour, il s'apercevait qu'on avait trouvé remède à tout, et par des moyens qui lui paraissaient des miracles. C'était sans doute la fidélité et la confiance en Dieu du saint recteur qui les avait obtenus, ainsi que nous le disions au chapitre XVI.

De là venait aussi la grande libéralité et la sollicitude du P. recteur pour ne laisser son personnel manquer de rien, ni pour la nourriture, ni pour l'habillement, car l'expérience lui avait montré qu'il est très important de pourvoir les inférieurs du temporel afin qu'ils s'appliquent plus librement au spirituel. Chaque mois, en compagnie du linger, il visitait les chambres et demandait à chacun ce qui lui manquait afin de le lui procurer. Il le faisait mettre par écrit et voulait savoir ensuite comment on y avait pourvu. Au réfectoire, il avait soin qu'on donnât à la communauté une nourriture abondante et il veillait particulièrement sur les religieux trop mortifiés qui ne prenaient pas de leur santé un soin suffisant. Pour les malades, il était compatissant et délicat,

s'efforçant charitablement de ne les laisser manquer de rien, reprenant sévèrement la moindre faute commise à leur égard, les visitant très fréquemment, revenant encore les voir dans la nuit quand les autres dormaient, pour peu qu'ils fussent en danger.

Il était le premier à tous les exercices de communauté, à l'oraison, aux examens, aux repas en commun, au commencement et à la fin des récréations, aux travaux manuels ordinaires. Comme il est d'usage dans la Compagnie que chacun à son tour essuie la vaisselle, le P. Recteur le faisait chaque premier jour du mois, alors même que tous les autres ne fussent pas passés à leur tour. Cette assiduité lui donnait une force particulière pour demander aux autres d'être exacts. Il exaltait les avantages qu'il y a à suivre la communauté et il disait : C'est ce qui plaît le plus à Dieu et ce qu'il bénit le plus. S'il s'en trouvait qui vinssent lui demander de faire des choses extraordinaires, il leur donnait satisfaction en leur disant de s'efforcer de suivre parfaitement en toutes choses la communauté, sans vouloir ni exceptions ni privilèges singuliers, et en se distinguant en tout devant Dieu par une grande ferveur.

Il demandait pour lui-même, à Notre-Seigneur avec beaucoup d'instance, comme une faveur signalée, de lui accorder une santé suffisante pour suivre en tout les autres religieux, et il fut exaucé : car il eut, il est vrai, des infirmités, mais il put les dissimuler pour ne pas faire autrement que ses frères, l'expérience lui ayant enseigné que ceux qui suivent ainsi la vie commune sont aidés de Dieu, font des progrès dans la ferveur, ont assez de temps pour s'acquitter de leurs exercices spirituels et bien remplir leurs emplois. Il avait coutume de dire qu'il vaut mieux vivre un peu moins longtemps et avec moins de santé en suivant l'ordre commun à tous, que de vivre longtemps, ou jouir d'une santé robuste en prenant des soins particuliers peu édifiants et à charge aux autres. Le P. François de Ribéra lui ayant demandé un jour de rester pendant la première table pour achever d'étu-

dier quelques thèses qu'il avait besoin de revoir, le recteur lui dit : Il est bien plus important pour vous de marcher avec tout le monde et, par là, on profite davantage dans l'étude. L'excellent religieux obéit, et le succès qu'il eut dans la suite lui fit bien voir que son bon recteur avait raison.

Il avait l'humeur toujours égale, en sorte qu'on n'avait pas besoin d'attendre une heure ou une occasion pour traiter avec lui. Son apparence extérieure était agréable, et saintement grave : aussi se faisait-il aimer et respecter, et tous avaient pour lui en même temps l'affection et la vénération filiales. S'il lui arrivait de prendre un air sévère afin d'éprouver ses inférieurs, il reprenait vite son air habituel. D'autre part, il aimait beaucoup à leur faire honneur en public et devant les séculiers : il parlait d'eux honorablement, et il les traitait avec le respect que demandait la condition de chacun. Il observait aussi fréquemment leur physionomie et il ne permettait pas qu'ils restassent tristes et tête baissée, « car, disait-il, dans la maison de Dieu, personne ne doit être triste, mais joyeux ». Il aurait fermé plus facilement les yeux sur une joie excessive que sur une trop grande tristesse. Il avait compassion de ceux qui tombaient par faiblesse ou qui avaient un caractère difficile, et cherchait, par des manières caressantes, à les guérir de leurs défauts ; il lui est arrivé de demander au P. Provincial des sujets de ce caractère, afin de les gagner par la douceur de sa direction. Il en a ainsi changé et transformé quelques-uns à force de charité et d'adresse, car ses paroles et ses manières auraient adouci, semblait-il, les animaux féroces eux-mêmes.

Il fit paraître une grande constance à garder tout ce qui concernait son emploi, si minime que ce fut ; il y fut fidèle jusqu'au dernier jour et jusqu'à la dernière heure de son rectorat, comme on va le voir par un détail qui permet de juger des autres points plus importants. Pour observer la règle qui prescrit au recteur de visiter de temps en temps ses religieux pendant leur oraison, il avait choisi le vendredi, et jamais il n'y manqua, si occupé qu'il fut ou si fatigué des

souffrances de la nuit. Tellement que, le vendredi même où il devait partir de Villagarcia pour s'en aller à Tolède en qualité de Provincial, et se mettre en route peu de temps après l'oraison, il visita toutes les chambres, à son ordinaire. Car, pensait-il, le bon supérieur, sous prétexte qu'il va bientôt cesser de l'être, ne doit pas se relâcher, mais remplir son devoir le dernier jour comme le premier.

§ 2.

Tout ce que j'ai dit et ce qui me reste à dire sera mis en lumière par un résumé que le P. Balthasar écrivit des choses nécessaires pour faire un bon supérieur. Ce résumé, au jugement de tous ceux qui l'ont connu, est un portrait qu'il faisait de lui-même. Oui, c'est plutôt son portrait qu'une instruction pour les autres. Il dit :

« L'office du supérieur, c'est de servir des âmes pour lesquelles Jésus-Christ a donné sa vie ; les servir comme un esclave ses maîtres, pour Jésus-Christ. Dans le peu qu'il est possible de faire pour Dieu, le supérieur doit estimer heureux que les religieux ne fassent pas attention à ce qu'il fait pour eux ; qu'il ne désire pas qu'ils soient reconnaissants de ses services, car, ainsi le Seigneur les considérera comme d'autant plus loyaux qu'ils ont été moins appréciés et payés de reconnaissance. Aussi, la première vérité qu'il faut avoir devant les yeux, c'est celle-ci : faire quelqu'un supérieur, ce n'est pas le faire seigneur ; ce n'est pas lui donner des gens à commander ; c'est le donner comme un précepteur à des enfants de prince ; c'est le faire serviteur des enfants de Dieu ; et son devoir est de mourir pour eux, de les servir, de les mettre « au-dessus de sa tête » ; c'est la manière de gouverner du Seigneur Jésus qui disait : « Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir » (1). L'Ecclé-

(1) Matth., xx, 28.

siastique dit aussi : « On t'a fait recteur ? — Considère-toi comme l'un d'eux » (1).

En second lieu, le supérieur doit être avenant pour ses inférieurs de sorte qu'ils soient portés à s'ouvrir à lui avec consolation et avec confiance. Qu'ils aient la conviction que rien ne peut lui être agréable que de les voir recourir à lui et lui dévoiler leur cœur. Quelles que soient leurs faiblesses, qu'ils comprennent qu'ils ne perdront rien auprès de lui pour cela ; car il n'est pas juste que là où le religieux, par ses aveux, s'ouvre le ciel et se met en meilleurs termes avec Jésus-Christ, il n'entre pas aussi plus avant dans le cœur de son ministre. Qu'il parle de ce sujet très souvent, car il est très utile et qu'il le rappelle aux confesseurs et prédicateurs, car il y a des millions d'âmes qui se perdent parce que le cœur leur manque pour découvrir leurs blessures intérieures.

En troisième lieu, que le supérieur se souvienne aussi, afin de vivre dans l'humilité, que tenir son collège bien réglé et bien gouverné n'est pas tant le fruit de ses industries que l'œuvre de Notre-Seigneur ; car un travail comme celui qu'il faut pour rendre des hommes souples et dociles n'est pas le fait d'un autre homme, mais de celui dont David disait : « J'ai espéré en celui qui rend devant moi mon peuple soumis » (2). Celui qui veut renverser des cèdres a besoin de bras de fer, et c'est le Seigneur qui les rend aussi forts qu'un arc d'airain. En sorte que celui qui saura le mieux traiter avec le Seigneur et être le plus familier avec lui, sera le meilleur ouvrier, fût-il d'ailleurs d'un langage embarrassé et incapable de voir même les traces d'hommes qui viennent de passer.

Quatrième avis : que le supérieur tâche de gagner les volontés de ceux qu'il a dans son collège, en se montrant heureux d'être dans leur compagnie ; mais qu'il se garde bien de laisser paraître quelque affection particulière, ce qui se-

(1) Eccli., xxxii, 1. — (2) Ps., cxliii, 2.

rait un écueil pour toute sa maison. Qu'il attende quelques jours avant de commander et de faire paraître son autorité, pour ne pas produire mauvaise impression et faire croire qu'il vient gouverner en « *alcalde* de cour ». Qu'il ne soit jamais fier et cassant quand il ordonne ; qu'il le fasse plutôt avec douceur et humilité, comme s'il consultait ; par exemple : Voyez si telle chose se ferait bien de telle manière. Cette manière de consulter est plus puissante pour persuader et pour apaiser les esprits troublés.

5° Qu'il parle souvent à ses religieux en particulier ; qu'il aille de temps en temps les voir dans leurs chambres. Et lorsqu'ils viennent dans la sienne pour lui parler, qu'il les laisse entrer, quoiqu'il soit occupé, afin que, s'il y a lieu, ils voient par eux-mêmes qu'en ce moment il ne peut pas les recevoir. Qu'il ne les renvoie qu'avec de bonnes paroles. Pendant qu'ils lui parlent, qu'il n'écrive pas ou qu'il ne fasse pas quelqu'autre chose, afin de ne pas paraître faire peu de cas de leur présence.

6° Que le supérieur se dégage des entreprises et des œuvres qui pourraient l'empêcher de bien remplir son emploi, de s'occuper des religieux de sa maison, qu'il emploie son temps à bien gouverner et que l'objet de son activité soit avant tout celui-là ; car de tous les moyens de faire des progrès et de tous les actes de dévotion, celui-là sera le plus solide. Pour cette raison il ne doit pas se charger de beaucoup d'affaires avec les séculiers, car il sera plus utile aux peuples en leur donnant des sujets religieux et parfaits, qu'en négociant leurs affaires.

7° Qu'il tâche d'être le premier en tout, afin que sa parole ait de l'autorité, et que les inférieurs n'aient pas d'excuse, s'ils viennent à manquer. Il réalisera de la sorte ce que l'Évangile dit du Bon Pasteur : « Il va devant son troupeau quand il le mène au pâturage ». Qu'il le remarque bien : de sa réforme propre, dépend la réforme de ses inférieurs. Ils ont l'œil sur les supérieurs pour l'observation des règles; si les supérieurs, sous prétexte d'avoir d'autres œuvres, se dis-

pensent de la règle en plusieurs points, leurs exhortations n'ont pas de force, parce qu'ils ne font pas ce qu'ils disent.

8° Qu'il prenne bien ce qui lui sera dit par qui que ce soit, qu'il se montre reconnaissant par l'air et par des paroles ; cela suffira pour dissiper le mécontentement de quelques-uns, et pour s'assurer à lui-même un concours précieux, ou, en tout cas, pour le faire bien voir de tous.

9° Qu'il ait de la fermeté dans le caractère, pour que tous ne se mettent pas à gouverner, cela cependant avec des entrailles de charité, afin de réunir ensemble la rectitude et la suavité, afin d'être comme Dieu même que David appelle « doux et droit ». Malgré tout, quelquefois, pour le bien de la paix, il est bon de céder et de dissimuler, quand l'inférieur ne veut pas faire ce qu'il doit, de le prendre du bon côté, de supporter avec patience celui que Dieu supporte, jusqu'à ce que Dieu daigne le visiter et le rendre capable de faire ce que demande son progrès spirituel ; mais que le supérieur ne néglige pas d'employer les moyens qu'il pourra pour le gagner.

10° Dans aucun cas, si juste que cela paraisse, il ne doit reprendre dans la colère : qu'il commence par retrouver lui-même la paix, après quoi il pourra apaiser son frère. Il le gagnera davantage en le supportant, et lui-même finira par reconnaître et par accuser sa dureté et son entêtement, par se rendre et même se jeter à ses pieds. La raison pour laquelle on ne doit pas reprendre quand on est troublé, est que tous les commandements de Dieu tendent à la charité et à la pureté de cœur, vertus qui se perdent si on se laisse aller à l'indignation et au mécontentement. De même, à la vue des fautes et des désordres des inférieurs, il ne doit pas s'indigner, ni paraître déconcerté ou troublé. Dans les cas peu importants, qu'il ne soit pas très sévère, comme si lui-même était parfait ; qu'il ne reprenne pas trop souvent, car son gouvernement en deviendrait dur, et puis, on s'y habituerait, on ferait peu de cas de ses remontrances et on les remarquerait à peine.

11° Quand l'inférieur est troublé et résiste, que le supérieure se montre calme, se souvenant que l'inférieur est son frère, membre de Jésus-Christ, que le démon le tourmente ; s'il ne sait pas supporter cette âme, elle périra peut-être, cette âme pour laquelle Jésus-Christ est mort. Dans un cas pareil, qu'il se montre bon et miséricordieux, pensant que lui-même est sujet à des faiblesses semblables. Qu'il remercie le Seigneur de lui avoir donné l'autorité pour pardonner, et, de cette manière, Dieu lui pardonnera des fautes peut-être plus grandes. S'il était tenté de croire que la douceur pourrait lui faire du tort, qu'il se souvienne de ce que dit l'Apôtre, que le mal doit être vaincu et gagné par le bien, et non pas par un autre mal. Et qu'en même temps il crie vers Dieu pour qu'ils retrouvent tous deux le calme et la paix.

12° Une vigilance modérée sur les inférieurs est bonne ; une vigilance excessive est préjudiciable, car elle ferme le cœur et est à charge. La confiance, au contraire, les attache beaucoup. Que le supérieur montre donc qu'il estime ses inférieurs, qu'il est content de telle et telle affaire ; de cette manière, il les gouvernera sagement.

Ce sont là quelques-uns des avis que le P. Balthasar donnait aux supérieurs; il les tirait du trésor de son expérience et des pensées que Notre-Seigneur lui avait données dans l'oraison pour remplir cet emploi comme il convient.

CHAPITRE XXIV.

Zèle et sollicitude du P. Balthasar Alvarez pour l'enseignement du latin, la bonne éducation de la jeunesse et l'étude de la religion.

Un des ministères des Pères de la Compagnie de Jésus à Médina et dans d'autres nombreux collèges était l'enseignement du latin aux jeunes gens du royaume qui désiraient l'apprendre ; car une des fins principales de cet ordre est de former les enfants aux bonnes mœurs en même temps qu'aux lettres humaines, afin que, dès l'âge le plus tendre, ils se mettent à servir tout de bon Notre-Seigneur, comme il convient à de vrais et parfaits chrétiens. Sans doute, le P. Balthasar Alvarez, en qualité de recteur, se faisait un devoir de veiller avec zèle et sollicitude à ce qu'on remplit tous les autres ministères propres à la Compagnie, la prédication, la confession, les secours aux mourants, les Exercices spirituels, la visite des prisons et des hôpitaux, l'enseignement plus relevé de la philosophie, de la théologie, quand le collège avait ces cours, nous le verrons bientôt en racontant ce qu'il fit à Salamanque ; cependant il veillait avec un soin tout particulier à la bonne manière d'enseigner les lettres latines : aux yeux du monde, c'est un ministère peu glorieux, mais il l'est grandement aux yeux de Dieu, et, selon la méthode adoptée par la Compagnie de Jésus, il est très utile à l'Église et à l'État.

§ 1

Son zèle et sa sollicitude à ce sujet paraissaient de trois manières : d'abord, par la haute estime qu'il avait de ce ministère, et qu'il s'efforçait de faire partager à tous ses religieux, afin qu'il s'y appliquassent avec goût, ou qu'ils vinssent en aide à ceux qui s'y livraient. A ce propos, on pourrait apporter plusieurs raisons très fortes que font ressortir les docteurs qui ont traité ce sujet ; je me contenterai de citer ce que le P. Balthasar pensait et disait à propos de l'importance souveraine pour la jeunesse d'unir ensemble la connaissance des lettres et les bonnes mœurs, au point de vue de leur bien personnel, de celui de leurs familles et de toute la nation.

1° Rien de plus important pour les enfants : c'est de là que dépend leur bonheur présent et à venir. A cet âge, ils sont comme une cire molle, comme une table rase, un papier encore blanc ; ce qu'on leur enseigne s'imprime facilement en eux, qu'il s'agisse de science ou de vertu, ils le retiennent plus aisément. Le poëte disait : Un vase nouveau garde longtemps l'odeur du premier parfum dont on l'a rempli. Et l'Esprit-Saint dit clairement que le jeune homme suit dans la vieillesse la voie dans laquelle il est entré dans ses premières années. L'enfant, même au point de vue des forces corporelles, est plus apte à ce genre de travail, d'étude et de discipline. Il est semblable à une terre vierge que l'on travaille pour la première fois ; ses premiers fruits sont plus abondants et plus forts. Il pourra peut-être un jour négliger la vertu, mais il y reviendra. Bien des fois les hommes qui s'égarent rougissent en pensant à ce qu'ils étaient dans leur enfance, il rentrent en eux-mêmes et ils redeviennent vertueux.

2° C'est aussi l'intérêt des parents qu'on élève leurs enfants dans la vertu et qu'on les rende capables de consoler leur vieillesse ; leur devoir à eux serait de procurer à leurs fils des maîtres qui fussent en état de les former ainsi.

Il est honteux pour eux d'avoir tant de sollicitude pour leur entretien et pour leur habillement, pour leur faire apprendre les usages du monde et les sciences humaines, pour leur assurer une fortune, et d'être si négligents pour leur bonne éducation et leur formation à la vertu, négligence qui doit leur faire craindre d'être la cause de la perte éternelle de leurs enfants et de se préparer à eux-mêmes une vieillesse malheureuse. Nous avons un proverbe que les parents ne devraient pas oublier : si les pains qu'on met au four se déforment, une fois qu'ils sont cuits il n'y a plus moyen de les redresser. La Sagesse elle-même nous dit : Celui qui élève trop délicatement son fils, le trouvera plus tard indocile (1).

3° La bonne éducation enfin est très importante pour la nation. Les savants vertueux sont comme le levain des cités, le sel qui les préserve de la corruption et d'autres dangers. « Un pauvre qui possède la sagesse, dit l'Ecclésiaste, suffit, grâce à sa sainteté et à sa prudence, pour délivrer une ville assiégée par les ennemis » (2). C'est pourquoi, pour le bien général de l'Église et de toutes ses parties, le saint concile de Trente et d'autres conciles ont réglé que, près de chaque cathédrale, il y aurait un séminaire où de bons maîtres formeraient à la vertu et à la science les jeunes gens de douze ans et au-dessus. Platon, Aristote et d'autres philosophes payens avaient pris des dispositions semblables pour le bien de leurs républiques. Plutarque a écrit un excellent traité sur la bonne éducation des enfants : De même, dit-il entre autres choses, qu'il faut, dès la naissance, prendre soin du corps des enfants pour qu'ils croissent avec des membres bien proportionnés et vigoureux, ainsi convient-il de régler leur vie et de former leurs mœurs, afin qu'ils deviennent de bons citoyens.

Voilà, en résumé, les raisons que faisait valoir le P. Alvarez pour recommander le ministère de l'éducation que N. P.

(1) Prov., xxix, 2. — (2) Eccle. ix, 15.

saint Ignace, inspiré de Dieu, a imposé aux religieux de sa Compagnie.

Pour qu'on le remplit avec plus de goût, le P. Balthasar prenait un second moyen : en même temps qu'il encourageait, par les raisons qui précèdent et autres semblables, les maîtres qui s'en occupaient ou qui y contribuaient de quelque manière, il prenait soin que rien ne leur manquât et il leur donnait dans les réunions publiques des marques d'honneur.

Quand, par exemple, le professeur des classes inférieures était un novice, il le mortifiait bien dans l'intérieur de la maison, mais, dans sa classe et devant les élèves, il le traitait avec considération et avec respect. Et il voulait que tous fussent traités de même, estimés et honorés, car s'ils travaillent sans éclat aux yeux du monde, ils produisent beaucoup de fruits. Bien souvent, s'ils font la classe comme ils le doivent, ils gagnent pour le service de Jésus-Christ plus d'âmes que les prédicateurs avec leurs éloquents sermons.

Après cela, le P. Balthasar aidait ses professeurs par des avis particuliers : il leur enseignait à s'acquitter avec profit de leur emploi, il leur rappelait l'intention qu'avait la Compagnie dans ce ministère, c'est-à-dire de donner aux enfants l'aliment de la formation chrétienne en même temps que le lait de l'enseignement des lettres. La Compagnie a donc à cœur de donner aux élèves des maîtres qui les forment « tant par la vue que par l'ouïe », c'est-à-dire qui les instruisent non moins par l'exemple d'une vie sainte que par leur érudition et leur science. Les enfants, en effet, sont plus portés à imiter ce qu'ils voient, qu'à faire ce qu'on leur dit. Si un maître dit une chose et fait le contraire, parle vertu et s'adonne au vice, les enfants feront le mal qu'ils lui voient faire et ne feront aucun cas de la vertu qu'ils l'entendent vanter. Ce que disait Pline vient ici à propos : « Confiez votre fils à un précepteur qui lui enseigne d'abord les bonnes mœurs et ensuite l'éloquence, parce que celle-ci s'ap-

prend malaisément sans les bonnes mœurs » (1). Saint Bernard raconte de saint Malachie que, dans sa jeunesse, il n'y eut pas moyen de le faire aller à l'école d'un certain maître à qui il avait vu commettre une faute contre la décence. Pour tous ces motifs le P. Balthasar pressait instamment les maîtres de faire observer l'ordre établi dans la Compagnie pour les étudiants et qui a pour but de les aider à se conserver purs. C'est à peu près le même que celui que le concile de Trente a réglé pour les jeunes clers dans les séminaires. Il leur disait que, dans ce but, il leur serait utile de lire un traité de saint Bernard, « *De ordine vitæ*, de la vie réglée ou de la formation des enfants », ou bien un écrit de Gerson : « Des moyens d'amener les enfants à Jésus-Christ » (2). Finalement il les faisait penser à la récompense admirable que leur dévouement leur devait faire espérer de Notre-Seigneur dans cette vie et dans l'autre. De fait, si le soin temporel des enfants lui est agréable, s'il récompensa les sages-femmes d'Egypte qui, malgré l'ordre cruel de Pharaon, sauvèrent la vie aux petits hébreux, combien plus sera-t-il généreux pour reconnaître les services de ceux qui élèvent les enfants chrétiens, les forment à la vertu et les délivrent de la mort de l'âme que le démon prétend leur donner ?

A l'appui de tout cela, je vais citer un passage d'une lettre du P. Balthasar au P. Jean de Bonifacio, qui se consacra à ce ministère et y persévéra plus de quarante ans, avec grand profit, bien que, au commencement, le P. Général lui proposât une chaire de théologie. Il aurait eu beaucoup de talent pour cette partie, et cependant, il s'excusa et, tout en exprimant sa reconnaissance, il fit agréer son refus. C'est à cette occasion que le P. Balthasar lui écrivit : « Le choix qu'avait fait de vous notre Père Général me préoccupait, et j'ai été particulièrement consolé de voir que vous avez préféré rester à votre poste : dans cet emploi, vous ferez plus sûrement votre salut et vous en sauverez beaucoup d'autres,

(1) In epist. ad Corelliam Hispull.— (2) De trahendis pueris ad Christum.

chose qui vous est plus nécessaire, à vous, que la théologie à la Compagnie. Si, à cette occasion, vous avez senti se réveiller en vous le désir d'une réputation supérieure, souvenez-vous que celle que vous avez est bonne ; que les religieux n'ont pas à chercher l'éclat du nom, mais à s'humilier, et, en s'humiliant, ils recevront cet éclat, s'il leur convient, du Dieu qui se plaît à exalter les humbles. Vous continuerez à être regardé comme tel dans la Compagnie, puisque vous avez renoncé à ce que d'autres ambitionnent, alors que vous l'aviez à la portée de la main. Pour ce qui est d'être professeur dans cet endroit ou dans un autre, ce ne serait pas une faute d'exprimer un désir ; mais il vaut incomparablement mieux ne pas bouger, attendre en repos, avec grande consolation, jusqu'à ce que le Seigneur envoie son ange, qui commande à son serviteur de changer ; faites ainsi, quand ce ne serait que pour qu'il y ait au moins un homme qui rende sa vie et sa conduite conforme à celle de Jésus-Christ. Ce divin Maître se livrait tout entier à ce que lui ordonnait son Père et il y persévérait jusqu'à ce que la bouche qui lui avait dit : Vas, lui dit : Reviens. Croyez cette vérité, mon Père, que vous rappelle un véritable ami dans le Seigneur. Il consent pour votre bien à se priver de votre présence, et du renom et du service qu'elle procurerait à ce collège de Médina ».

Le P. Alvarez parle de la sorte parce que le P. Bonifacio était alors professeur à Avila et aurait voulu passer à Médina où son saint ami était recteur, afin de jouir de son commandement si religieux. Mais le P. Balthasar, comme un conseiller fidèle et désintéressé, eut plutôt égard à l'avantage de celui qui le consultait, qu'à son intérêt propre, et il lui exprima ce désir que tous ceux de la Compagnie s'acquittent avec consolation de leur emploi au lieu même où Dieu les a placés.

Or, pour revenir à notre sujet, le P. Balthasar ne se contentait pas d'encourager ses religieux qui enseignaient le latin ; il avait de plus un soin particulier des élèves eux-mêmes ; non seulement il veillait à ce qu'on ne manquât pas

de leur faire des conférences spirituelles le vendredi selon la règle ; il leur en faisait lui-même de temps en temps, proportionnant son langage à leurs besoins et à leur capacité ; c'était avec le même esprit de zèle que lorsqu'il s'adressait aux autres, et il avait à cœur de leur faire comprendre que, pour obtenir la fin à laquelle ils aspiraient, il ne suffisait pas d'avoir de bons maîtres avec toutes leurs bonnes méthodes, si eux-mêmes n'y joignaient pas leur meilleure application. Il les exhortait à le faire en leur disant : « Si vous êtes ce que vous devez être, les étoiles au ciel ne sont pas plus brillantes que vous sur la terre. Vous serez comme une étoile de midi ; si on venait à en voir une, le monde en serait dans l'étonnement ; votre âge tendre, affectueux, innocent, riche en toute sorte de biens, est comme la semence qui renferme, en germe, une plante majestueuse. Apprenez donc dès maintenant, ce qui un jour fera votre grande gloire, votre merveilleux progrès et votre repos éternel. Fixez votre attention sur les enfants bien élevés de l'Ancien et du Nouveau Testament qui devinrent dans la suite de grands saints. Tobie, encore enfant par l'âge, n'eut jamais rien de puéril dans ses habitudes ; aussi conserva-t-il toujours la crainte et l'amour de Dieu, même dans les tribulations les plus graves. Saint Nicolas et saint Thomas commencèrent même dès le sein maternel à faire des actes de mortification et de vertu. Il est bon, pour vous aussi, de très bonne heure de les imiter. Saint Paul dit à son disciple saint Timothée : Vivez avec tant de gravité, que personne ne puisse mépriser votre petit nombre d'années ; gardez la foi, l'amour de Dieu, la chasteté et la pureté pour vous-même, et, pour le prochain, la douceur et la loyauté dans les paroles et dans les conversations. Mettez un frein aux paroles qui sentent la colère, l'impatience et l'impureté, et fuyez les compagnies mauvaises qui sont la perte des bonnes mœurs ».

Tels sont les avis qu'il donnait aux élèves. Pour les conserver plus recueillis et les rendre plus fervents dans le culte de très sainte Vierge, il favorisa de tout son pouvoir ses congré-

gations qui commençaient alors à s'établir dans cette province de Castille. Plus tard, à Villagarcia, où il fût recteur, lorsque déjà les études y étaient florissantes, il destina une chapelle de l'église du collège aux congrégations Mariales, et il fit écrire au frontispice ces paroles des Proverbes : « Un grand nombre de vierges ont réuni de grandes richesses, mais vous, (Vierge Marie), vous les avez surpassées toutes ». Pour moi, j'admirais l'affectueuse dévotion avec laquelle il s'adonnait à cette œuvre, alors qu'il était si occupé à d'autres affaires très importantes.

§ 2.

Il eût le même zèle et la même préoccupation pour l'enseignement de la doctrine chrétienne aux enfants et aux ignorants parmi le peuple. Ce ministère était si cher à N. P. saint Ignace, que, pour ne pas le laisser tomber dans l'oubli ou le mépris, il voulut qu'il en fut fait mention dans la formule de profession. Aux recteurs, il enjoignit d'enseigner le catéchisme pendant quarante jours la première année de leur charge, afin de donner l'exemple et de rehausser par là ce ministère. De même, les profès, la première année qui suit leur profession, doivent s'y livrer pendant quarante jours ; c'est une manière d'inaugurer les travaux auxquels ils s'engagent par leur profession. Et tout cela est motivé par l'importance de cet enseignement : du reste, le saint concile de Trente avait instamment recommandé aux évêques de veiller à ce que le catéchisme fut enseigné aux enfants dans les paroisses tous les dimanches et fêtes de l'année.

Poussé donc par ce zèle, le P. Balthasar affectionnait beaucoup ce ministère : il allait lui-même, surtout pendant qu'il était à Villagarcia, assez souvent le dimanche soir, réunir les enfants des écoles et les élèves du collège, les conduisait en procession, au chant de la doctrine chrétienne ; puis, sur la place ou à la porte d'une église, il faisait les questions du catéchisme avec amabilité, et des réponses des enfants il se servait pour dire d'excellentes vérités pratiques aux autres

fidèles présents. Je l'ai accompagné quelquefois et j'ai toujours remarqué qu'il ajoutait à son instruction quelques mots sur l'amour de Dieu et sur la perfection, à l'intention des auditeurs pieux qui se trouvaient réunis avec les enfants.

Au reste, il faisait de même dans ses voyages quand il s'arrêtait dans quelque endroit. Il venait de visiter la province d'Aragon quand il passa par Cervéra, sa patrie : il n'y resta que quelques jours, mais, chaque jour, il sortit, une clochette à la main, parcourut les rues pour réunir les enfants et leur enseigner la doctrine chrétienne, chose bien nouvelle dans ce pays et qui ne manqua pas d'exciter l'admiration : on s'étonnait de voir un personnage si méritant exercer un ministère si humble. Mais lui, ne le regardait pas comme humble, au contraire, il l'estimait fort relevé et il ne dédaignait pas de s'y livrer. Il avait ainsi plus d'autorité pour le recommander à d'autres, pour leur persuader de s'y affectionner et de ne pas manquer d'aller instruire une fois par semaine les enfants des écoles. A Villagarcia, il nous envoyait deux par deux, à pied, dans les villages des environs, enseigner le catéchisme, et il communiquait aux anciens et aux novices une sainte affection pour cet excellent ministère.

CHAPITRE XXV.

Le P. Balthasar Alvarez envoyé à Rome fait provision de confiance en Dieu. Il éprouve les effets de sa paternelle providence et de la protection des Anges.

Pendant que le P. Balthasar Alvarez était recteur à Médina, en 1571, il fut désigné par la congrégation provinciale de Castille pour aller à Rome à la congrégation des procureurs. Il est en effet d'usage dans la Compagnie que, tous les trois ans, chaque province nomme un profès des quatre vœux réunissant les conditions voulues de piété, de prudence et d'expérience, et capable de traiter ses affaires avec le Père général et de délibérer avec les autres procureurs sur la nécessité ou l'opportunité de réunir la congrégation générale pour le bien de toute la Compagnie. Le P. Balthasar, depuis quelque temps, soupçonnant que le choix tomberait peut-être sur lui, se mit à le redouter fort, soit parce qu'il ne croyait pas avoir les talents nécessaires pour cela, soit parce qu'il pensait que les voyages seraient pour lui une cause de distraction et refroidiraient la ferveur dont il jouissait. Dans cette perplexité, il eut recours à Notre-Seigneur et s'offrit à lui pour tout ce qui lui plairait, et, en particulier, pour cette corvée. Il se représentait, en effet, cette charge comme un arbre très lourd, et il s'offrait à le porter sur ses épaules sans en retrancher ni une branche, ni même une petite feuille. Le Seigneur alors, comme il l'écrit dans ses notes, lui donna une lumière intérieure qui chassa les ténèbres d'autrefois et les hésitations de son âme, et lui fit

voir les vérités suivantes : « Si Dieu te fait sortir, quelle raison as-tu de craindre les voyages ou les ennemis ? Tu dois regarder comme une grande grâce que Dieu veuille se servir de toi. Que perdit Moyse pour avoir fait ce que Dieu lui demandait et qu'il redoutait tant? Refuser, ce serait tomber dans cette lâcheté que Dieu reprocha à Moyse, ce serait ne pas vouloir que Dieu te commande. Jérémie aussi se montra faible quand il s'écria : Ah ! Seigneur, je ne suis qu'un enfant, et je ne sais pas parler. Le Seigneur lui dit : Je te choisis, moi, pour que tu parles, et tu ne sauras pas parler! Puisque Dieu, quand il confie à quelqu'un une mission, lui donne la science s'il ne l'a pas, te refusera-t-il la vertu, si elle te fait défaut? Dieu dit à Moyse quand il reculait devant l'œuvre qu'il lui confiait : Qui a créé le muet et le sourd, le clairvoyant et l'aveugle, si ce n'est moi ? Or, Moyse gagna beaucoup à obéir à Dieu et à se charger de la mission que Dieu lui donnait. Il y gagna de traiter avec lui familièrement comme un ami, ce qui le rendit heureux sur cette terre, et plus illustre, plus sage et plus saint que tous ses rois. Parce que Dieu l'envoyait, il fut reçu favorablement par Pharaon et tous les grands ; et parce que Dieu l'accompagnait, il marcha sans s'égarer et en toute sécurité.

« Mon âme se sentit alors réconfortée et j'eus une grande confiance que Dieu ferait de même pour moi, si j'acceptais une telle mission avec amour, pour lui obéir. Je l'acceptai en effet dès ce moment et la recommandai à Notre-Seigneur et à sa Bienheureuse Mère, aux apôtres saint Pierre, saint Paul et saint Jacques, et à saint Antolin, et je demandai l'esprit de la Compagnie. Celui qui me met en route saura la rendre sûre. Jacob, au milieu de sa course, au moment où il se voyait le plus dans l'embarras, reçut la visite de Dieu, le ciel s'ouvrit à ses yeux et le secours d'en haut lui fut promis. Et Dieu qui, à l'aller, lui avait accordé tant de faveurs, au retour, tandis que lui qui était parti seul, revenait enrichi, lui apparut une seconde fois, lui donna un nom nouveau, et le rassura à propos du mauvais traitement qu'il craignait de

recevoir de la part de son frère. Et Abraham, que perdit-il pour être sorti de son pays en obéissant à Dieu ? Et Joseph, pour avoir été vendu par ses frères et humilié en Egypte ? »

Telles sont les pensées que Notre-Seigneur donna au P. Balthasar, pour l'engager à prendre courage et à se confier à la divine Providence dans le cas où il ferait des voyages ou accepterait des emplois par obéissance. Aussi avait-il coutume de dire fort sagement que le remède souverain et très simple à toutes nos nécessités consiste à aimer Dieu, et à s'efforcer de le contenter ; avec cela on peut se confier à lui, car il aime tant les justes qu'il ne veut pas les voir se préoccuper avec sollicitude de leurs commodités, mais s'abandonner au soin qu'il prend lui-même de les pourvoir de tout. C'est pour cela qu'il leur a été dit : « Cherchez d'abord le règne de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroit ». Si vous aviez un ami qui vous aimât au point de vêtir richement vos serviteurs, de les nourrir délicieusement, douteriez-vous que, dans un cas de besoin, il ne fit de même pour vous ? Assurément non. Eh bien ! c'est ce que dit Notre-Seigneur : Si votre Père du ciel habille si gracieusement les lis, que Salomon dans toute sa gloire n'eut pas de plus belle parure ; s'il nourrit les petits oiseaux, créatures destinées à servir l'homme, comment pouvez-vous douter qu'il n'agisse de même à votre égard lorsque vous en aurez besoin ? Hommes de peu de foi ! Cette défiance est plus digne des infidèles que des chrétiens ; car votre Père céleste sait bien ce qui vous est nécessaire.

Le P. Balthasar avait souvent éprouvé les effets de la divine Providence, et cela même rendait sa confiance plus ferme. Il dit en parlant de ses voyages : « Nous vîmes bien clairement que le bon Dieu ne cessait pas de prendre soin de nous et qu'il réglait providentiellement notre marche : nous allions, comme si nous étions guidés par un ange, sans cependant avoir toujours prévu nos étapes, trouvant toujours le nécessaire, ce qui ne nous empêcha pas de porter un peu quelquefois la croix de Jésus-Christ, dans les fatigues du chemin,

l'incommodité de certaines hôtelleries et l'usage des choses propres aux pauvres ».

C'est surtout dans son voyage à Rome que le serviteur de Dieu éprouva les effets de cette providence dans les affaires spirituelles et temporelles, et Notre-Seigneur accomplit bien la promesse qu'il lui avait faite : il traversa la France très troublée en ce moment par les hérétiques, et où trois Pères graves de sa même province qui allaient comme lui à Rome, furent pris et maltraités par les Calvinistes, comme nous le verrons bientôt ; or, Dieu le préserva de tout danger et il put dire la messe chaque jour comme il le désirait. Il sut s'y prendre pour garder à peu près toujours l'ordre accoutumé de ses exercices spirituels ; la plupart du temps, toujours pourrait-on dire, il marchait en faisant oraison. Le P. François Vazquez, bien connu en Castille par sa grande piété, sa prudence, son éloquence, allait de compagnie avec le P. Balthasar, comme procureur d'Andalousie ; or, il remarqua que toutes les fois qu'il l'avait regardé, il l'avait trouvé tout recueilli en présence de Dieu.

Il tint la même conduite à Rome même, et ne voulut pas se distraire à visiter des curiosités ou des antiquités, aimant mieux employer le temps que d'autres y consacrent à prolonger ses prières devant les corps saints qu'il allait vénérer. Comme il donnait un si rare exemple de sainteté, Dieu voulut que tous eussent pour lui de l'estime et de la vénération. On voulut le garder à Rome, comme recteur et maître des novices, et on crut qu'on ne pouvait mieux disposer de lui qu'en le mettant à la tête du noviciat de la première ville du monde, lui qui était le premier des maîtres des novices de la Compagnie à cette époque. Mais le saint homme voulut éviter ce poste si éclatant ; il s'excusa humblement en faisant ressortir le vide qu'il laisserait dans sa province. Si le P. (saint) François de Borgia, général de la Compagnie, dont tout le monde connait la haute sainteté et l'esprit de piété, le laissa repartir, ce ne fut pas sans lui avoir donné des marques d'estime particulière, car il traita avec lui non seule-

ment d'affaires concernant le bien universel de la Compagnie, mais aussi de choses spirituelles et intérieures, et il chercha à découvrir les dons et les lumières qu'il avait reçus de Dieu sur ce sujet.

Pendant qu'il s'en retournait, le P. Diégo Miron, assistant du P. Général saint François de Borgia, voulut aussi le connaître à fond. Saint François de Borgia, par ordre du Pape saint Pie V, se rendait en Espagne avec le cardinal Alexandrin, neveu du Pontife, pour traiter de très graves affaires d'Église. Comme il ne pouvait visiter par lui-même toutes les provinces d'Espagne, il donna l'ordre au P. Miron de faire la visite du Portugal où il avait été provincial. Supérieur de tous ceux qui faisaient avec lui le voyage d'Espagne, le P. Miron s'affectionna particulièrement au P. Balthasar dont il admirait la sainteté, et il le pria instamment de l'accompagner dans sa visite du Portugal. Le P. Balthasar refusa humblement et lui dit qu'il lui tardait de retrouver le calme et la paix de Médina, et de jouir de cette atmosphère de piété que la ferveur des novices amène dans les maisons de probation. C'est dit-il, un secours très précieux pour réveiller une âme, et l'emploi de maître des novices est, dans la Compagnie, le mieux fait pour conduire un homme à la sainteté. En entendant cette réponse, le P. Miron voulut l'éprouver et savoir quelle vertu il avait. Il lui dit de bien peser toutes choses : « Ce ne serait pas un petit avantage d'être mon compagnon dans cette visite : vous apprendriez à connaître diverses provinces ; et une fois notre tâche terminée, quand je serais de retour à Rome auprès du P. Général, vous resteriez comme leur supérieur et visiteur ». Le P. Balthasar répondit en riant : « Ah ! mon bon Père, si vous saviez le peu d'envie que j'ai de ces emplois et de ces supériorités, et la répugnance au contraire que j'éprouve pour elles, si vous saviez combien j'aime mieux rester toute la vie dans un petit coin de noviciat embaumé de piété, vous ne me proposeriez rien de pareil ». Le P. Miron, satisfait de cette réponse, n'insista pas.

Voici maintenant une curieuse aventure qui leur arriva, pendant leur retour, lorsqu'ils passèrent par la France, et qui montrera de quelle manière la providence paternelle de Dieu les délivra de graves dangers et d'excessives fatigues. Un jour, après dîner, ils étaient partis d'une ville pour se rendre à une autre éloignée de quatre lieues ; on les avertit de ne pas prendre un sentier de montagne qui était infecté de voleurs, mais plutôt de suivre une plaine où il y avait des prairies et des marais pleins d'eau, mais où ils pourraient marcher en sûreté. Après avoir avancé quelques pas dans ces prairies et être entrés dans l'eau, les montures s'y enfoncèrent jusqu'aux sangles. Ils virent bien qu'il leur était impossible d'aller loin de cette manière, puisque dès les premiers pas l'eau était si profonde. Craignant donc avec raison de rencontrer des bourbiers encore plus dangereux, ils s'arrêtèrent en se demandant quel parti ils prendraient. Ils entendirent alors un jeune homme leur crier du bord de la prairie qu'ils ne suivaient pas le bon chemin, mais qu'ils prissent le sentier qui, en contournant le marais, allait vers la montagne. Les voyageurs se mirent à se demander si Dieu leur envoyait un tel avis et s'il était bon de le suivre, ou si ce jeune homme avait été envoyé par les brigands pour les tromper, comme c'était la réalité. Ainsi, par une inspiration de Dieu, ils résolurent de poursuivre leur chemin. Bientôt cependant, la peur les reprit, et plus forte, car ils virent venir sur le marais une barque avec des gens vêtus de rouge qui ramaient et paraissaient venir de la montagne vers eux. Ils pensèrent que c'était peut-être les brigands qui, les ayant vus éviter leur sentier, venaient les attaquer au milieu de l'eau. Bientôt leur crainte s'évanouit, car ils les virent descendre à terre et continuer leur route. Il ne leur restait que la crainte de s'égarer, et elle augmentait à mesure qu'ils avançaient. Après avoir marché dans l'eau une demi-lieue environ, ils jugèrent qu'il y avait de la témérité à aller plus loin et se déterminèrent à s'en retourner par le même chemin. A ce moment, ils virent venir à eux par la voie inondée

qu'ils avaient suivie, un superbe cavalier qui courait dans l'eau comme s'il avait été sur la terre ferme. Arrivé près d'eux, il les salua très poliment et les invita à le suivre avec confiance parce qu'il connaissait fort bien le chemin et qu'il les guiderait sûrement Ils le suivirent, et ce fut avec une telle rapidité, que, avant le coucher du soleil, ils étaient sortis des marais. Au sortir de l'eau, le cavalier leur indiqua le chemin à prendre pour aller à la ville qui n'était plus qu'à une demi-lieue, chemin où il n'y avait plus de danger, ni de s'égarer, ni d'être attaqué. Après cet avis, le cavalier disparut et tous le virent disparaître et remarquèrent fort bien qu'il n'alla ni d'un côté, ni d'un autre, sur l'eau ou sur la terre. Aussi, tous comprirent que Dieu les avait secourus par une faveur particulière et ils s'arrêtèrent quelques moments pour lui rendre grâces. Il y en eut qui attribuèrent ce secours extraordinaire à la sainteté du P. Miron qui était grande en effet, et c'était justement le Père qui avait le plus insisté pour qu'on suivit la route en ce moment couverte par l'eau. D'autres l'attribuèrent au P. Balthasar, à ses oraisons fréquentes et presque continuelles. On peut avec raison croire que Notre-Seigneur voulut favoriser l'un et l'autre, car leur prière, partant d'âmes si justes, devait être bien accueillie devant sa divine Majesté, les prières de leurs compagnons y contribuant aussi. Le Sauveur a dit, en effet : Quand deux ou trois se réunissent pour demander une grâce, ils l'obtiendront. Mais, on ne saurait en douter, le P. Balthasar Alvarez y eut une grande part, car sa prière était inspirée par une confiance sans bornes en la divine Providence ; et Dieu la mit en lumière cette fois, comme il le fit un autre jour à son retour de la visite de la province d'Aragon, ainsi que nous le verrons bientôt.

Il est encore hors de doute que ce beau cavalier était un ange du ciel, caché sous cette apparence, car c'est aux anges que convient un tel service, entre beaucoup d'autres, selon cette parole des psaumes : « Le Seigneur a donné mission à ses anges de vous garder et de vous porter dans leurs mains,

afin que vous ne heurtiez pas du pied contre les pierres ». Ce qui me porte à le croire encore plus fermement, c'est la dévotion qu'en ce temps-là le P. Balthasar avait envers les saints anges, comme le prouve un passage de ses notes écrit le 22 décembre de cette même année 1571. Il s'exprime ainsi à propos d'une pensée qu'il eut à ce sujet :

« Pendant l'oraison de ce matin, Notre-Seigneur m'a accordé une grande grâce et une très précieuse faveur. Il m'a porté tout particulièrement au culte des saints anges, de celui qui annonça son Incarnation à Notre-Dame, et à lui-même sa Passion ; de celui aussi qui présente au Père Eternel le sacrifice de la messe ; et ce culte me fera estimer et révérer comme je le dois de si sublimes ministres de Dieu. Je me sentis de même de la dévotion à trois classes d'anges : à ceux qui assistèrent Jésus-Christ Notre-Seigneur dans ses prières, dans ses luttes, dans ses voyages ; à ceux qui assistent les justes dans ces trois mêmes circonstances ; à ceux qui veillent sur moi dans mes emplois, à mon ange gardien et aux anges gardiens des Pères et Frères que j'ai eus sous ma conduite. A partir de ce moment, je me crois obligé à les honorer d'un culte particulier pour obéir à Notre-Seigneur, et je comprends que lui-même m'a recommandé à tous ces anges d'une manière spéciale et par commandement exprès ».

Puisque le serviteur de Dieu avait tant de dévotion aux saints anges, surtout à celui qui guidait Notre-Seigneur dans ses voyages et qui conduit encore les justes dans les leurs, il n'est pas étonnant que quelqu'un de ces anges soit venu veiller sur lui pendant ce voyage et les autres, surtout quand on voit que chaque étape était si bien réglée, qu'on aurait cru à l'intervention d'un ange, ainsi que nous l'avons vu.

Mais il faut insister sur deux grands motifs qui nous obligent à avoir de la dévotion et du respect pour nos saints anges et que le P. Balthasar indique : c'est d'abord la volonté de Notre-Seigneur et son commandement ; de même que sa

Majesté ordonne à ses anges de se faire nos guides et nos protecteurs, et de même que ceux-ci remplissent cette fonction avec amour et diligence ; ainsi, Notre-Seigneur nous commande à nous de les aimer, de les vénérer, de leur obéir comme à des maîtres et à des guides, de suivre leur direction et leur inspiration qui se rapporte toujours à notre bien. Un prince commande à un précepteur d'avoir soin de son fils, il commande donc à son fils de respecter son précepteur et de lui obéir.

Un second motif d'honorer les saints anges, c'est la multitude de services qu'ils nous rendent et qui sont plus grands que nous ne pouvons nous le figurer. A titre de reconnaissance, nous sommes tenus de les aimer et de les respecter, puisqu'ils sont de si insignes bienfaiteurs. Nous pouvons tous dire à nos anges gardiens ce que Tobie disait au sien, saint Raphaël, qui le dirigea d'une manière si admirable dans son voyage : Quand même je me donnerais à vous comme esclave, je ne ferais encore que peu de chose pour reconnaître vos services. Et serait-ce une chose bien étonnante qu'un homme de la terre servit un prince du ciel comme esclave, quand un prince du ciel s'abaisse jusqu'à servir de précepteur et de gardien à un homme de la terre ?

CHAPITRE XXVI.

Le P. Balthasar visite la sainte maison de Lorette. — Il rapporte de Rome une copie du tableau peint par saint Luc. — Sa dévotion envers Marie et les saints.

Pendant son voyage de Rome, le P. Balthasar Alvarez fit paraître dans deux circonstances sa grande dévotion envers la très sainte Vierge dont il avait reçu des faveurs de choix, comme d'ailleurs les autres saints qui l'ont honorée d'un culte particulier. La bienheureuse Vierge, en effet, est comme le cou du corps mystique de l'Église, car, par son intercession, Jésus-Christ, qui est la tête, communique et distribue à ce corps, c'est-à-dire aux fidèles, une grande abondance de dons célestes. Il en est plus particulièrement prodigue envers ceux qui brillent par la pureté de la vie, par la doctrine et la science spirituelle, par la ferveur et le zèle du salut des âmes, vertus qui les feront resplendir comme des étoiles dans le firmament des perpétuelles durées. De ces étoiles se compose la couronne de la Reine du ciel, figurée par cette femme que saint Jean dans l'Apocalypse vit couronnée de douze étoiles. Car, de même que, selon la pensée de l'Apôtre, les bons disciples sont la gloire et la couronne de leurs maîtres, ainsi les saints sont la couronne de la Vierge bénie, leur maîtresse, qui les inspire et leur donne le sens de ce qu'ils doivent faire pour son service. Le dragon aux sept têtes, qui entraîna avec sa queue la troisième partie des étoiles du ciel, voudrait aussi, il est vrai, entraîner celles qui forment la couronne de la Vierge, mais

elle les défend vaillamment ; elle a de si profondes racines dans le cœur des élus ! Aussi ceux qui ont pour elle une tendre, solide et constante dévotion, possèdent, comme dit saint Anselme, un gage précieux de leur prédestination. Ils sont de ceux dont le Seigneur dit dans l'Évangile, que personne ne pourra les arracher d'entre ses mains, ni des mains de son Père Éternel, ni, par suite, de celles de la Vierge Marie.

Une de ces étoiles fut le P. Balthasar Alvarez. Dès le noviciat, on remarqua en lui une dévotion très particulière pour Marie. Il récitait son office avec tant de ferveur, avec de si tendres sentiments, que le P. Gaspar Astété qui était un de ses compagnons de noviciat, et récitait l'office avec lui, était émerveillé de sa dévotion et de la consolation avec laquelle il disait certains versets. Et cette dévotion à Marie prit de tels accroissements que le démon, jaloux de ces élans, tenta de suprêmes efforts pour le renverser, l'assaillit de terribles tentations, et essaya de le détourner du pieux commerce qu'il avait avec Notre-Seigneur et sa sainte Mère.

Le Père s'en rendait bien compte, car un jour qu'il était en prière, le démon lui dit clairement : Cède, toi, et moi je cèderai ; surtout cesse d'avoir tant de dévotion envers cette femme qu'on appelle Marie. On voit par là combien son oraison était agréable à Dieu, puique Satan l'avait en telle horreur. Mais cette horreur même ne faisait que l'engager à y persévérer, à y faire des progrès, à ne perdre aucune occasion de l'augmenter toujours.

C'est pour cela qu'en allant à Rome, il tint à visiter les principaux sanctuaires de cette cité, ou des villes par où il passa. Il eut en particulier le désir de visiter Lorette, où, d'après la tradition, se trouve l'humble maison de Nazareth, témoin de l'Annonciation, c'est-à-dire de la visite de l'archange Gabriel, qui annonça à la Vierge l'Incarnation du Fils de Dieu, mystère qui s'accomplit là, dans son sein très pur, maison sainte où vécurent plusieurs années, soit avant la fuite en Egypte, soit après le retour, la Vierge, son saint époux Joseph et l'Enfant-Dieu, après que, né à Bethléem, il

eut été présenté au Temple. Cette maison, dit la tradition, fut portée miraculeusement par les anges à Lorette, où elle est maintenant. C'est pourquoi Lorette est regardé comme un des plus célèbres sanctuaires du monde ; il est visité par les fidèles dévots de la très sainte Vierge, qui y reçoivent toute sorte de bienfaits.

Le P. Balthasar en eut sa part, pendant les jours qu'il y passa, fervent et assidu comme il était. Il sut les taire, ainsi que beaucoup d'autres dons qu'il avait reçus ; mais nous pouvons en juger d'après ce qu'il dit peu d'années après, à Valladolid, durant une grave maladie. Un Père qui l'assistait lui montra une image de la sainte Vierge et de saint Joseph, son glorieux époux, et lui dit de recourir à ce grand saint : « Vous avez raison, répondit le malade, car Notre-Dame me l'a recommandé ». Etonné d'une telle répartie, le Père alla trouver le Frère Jean Sanchez, religieux très adonné à la prière, qui avait accompagné le P. Balthasar Alvarez à Rome et avait contracté dans la familiarité avec ce saint homme, pendant son voyage et depuis, comme son infirmier, le goût de l'oraison et des choses de Dieu. Il lui demanda s'il savait quelque chose sur la dévotion du P. Balthasar envers saint Joseph. « Un matin, lui raconta le Frère, au sortir du sanctuaire de Lorette où il avait longtemps prié, le Père me dit : Il m'est venu un vif désir d'être dévot à saint Joseph ». Ces paroles permettent de supposer que la Reine des anges accorda de grandes grâces à son serviteur dans cette maison qu'elle habita. Elle lui enseigna, comme une maîtresse spirituelle, ce qu'il y avait de plus utile à son salut et à sa perfection. Elle lui recommanda, entre autres choses, le culte de son glorieux époux. Or, la dévotion du Père envers ce grand saint peut faire juger de celle qu'il eut pour la Vierge elle-même. Car, de même que le Fils de Dieu inspire à ceux qui l'aiment d'aimer aussi sa sainte Mère, de même Marie à son tour porte ceux qui lui sont dévoués à honorer saint Joseph, en témoignage de leur amour pour elle-même, et afin que cette double dévotion les élève à une haute perfection.

Une autre démarche du Père Balthasar pendant son voyage à Rome mit en lumière sa grande dévotion pour la très sainte Vierge. On garde avec vénération, dans une chapelle de l'église de Sainte-Marie-Majeure, une image de cette sainte Mère de Dieu, tenant son divin Fils entre les bras, peinte par par l'évangéliste saint Luc qui lui était très dévoué. Saint François de Borgia, troisième général de la Compagnie de Jésus, renommé lui aussi pour son extraordinaire dévotion à la Reine des cieux, demanda et réussit à obtenir du Souverain Pontife l'autorisation de faire prendre une belle copie de ce tableau. Il fit ensuite tirer d'autres copies en grand nombre qu'il envoya dans les différentes parties du monde chrétien pour propager ainsi le culte de Marie. Le Père Balthasar obtint une de ces peintures et la porta partout avec lui dans ses voyages, avec la confiance qu'elle le préserverait de tout danger. Arrivé à Médina del Campo, où il était recteur du collège, il la fit orner avec magnificence et placer dans une grande et belle chapelle où il réunissait les novices pour les conférences et d'autres exercices de piété. Il souhaitait que la vue de ce tableau leur inspirât une vive dévotion à la très sainte Vierge et, par là, les aidât à acquérir les vertus propres à leur vocation. Il y venait souvent lui-même prier, longuement, devant l'image bénie, quelquefois il y passait la nuit tout entière avec les consolations que nous avons dites. Ce n'était pas assez : il portait encore sur lui une autre image plus petite de la sainte Vierge, comme témoignage de son grand amour pour elle et pour qu'elle lui servit de bouclier contre les tentations, comme le jour où il la tira de son sein et la regarda sept heures durant pour n'avoir plus le goût de jeter les yeux sur d'autres créatures.

Il célébrait avec une ferveur particulière les fêtes de la Vierge, s'y préparait par une oraison plus recueillie, et, ces jours-là, il lui arrivait de recevoir de grandes grâces et des faveurs particulières. Je n'en rapporterai qu'un exemple que je lis dans son journal : « Un jour de l'Immaculée Conception de Marie, j'éprouvai deux bons mouvements : le pre-

mier fut de prier le Seigneur de me donner, après tant d'années passées à son service, un cœur aussi tourné vers lui qu'il le donna à sa bienheureuse Mère, au premier instant de son existence en ce monde. Le second fut de demander une autre grâce : à la pensée que Notre-Seigneur, en se donnant à nous, nous donna aussi son Père et sa Mère bénie, je le priai de nous donner, nous aussi, à eux, afin que nous ayons pour Dieu notre Père et pour sa douce Mère le respect et l'amour qui leur sont dûs. Et, puisqu'il dit à saint Jean : Voilà votre Mère, et à sa Mère : Voilà votre Fils ; puisque, à partir de ce moment le disciple la regarda comme sa Mère, je lui demandai de nous la donner de même pour notre vraie Mère ».

Ces deux sentiments demeurèrent gravés dans son cœur; et, comme enfant fidèle de cette Mère, il s'efforça non seulement de l'honorer, de lui obéir lui-même, mais encore de la faire aimer et honorer de tous.

Il fut secondé en cela par son grand ami, le P. Martin Gutierrez, lui aussi une des étoiles brillantes de la couronne de la Vierge. Il avait pour elle une dévotion extraordinaire ; elle lui apparut plusieurs fois, un jour entre autres pour le remercier d'avoir fait traiter une question de théologie à sa louange. Or, à ce travail, le P. Balthasar Alvarez avait pris part en exprimant le désir qu'il fût entrepris et en l'encourageant : on avait appris que le bienheureux Jean d'Avila, l'auteur du livre : *Audi, filia*, apôtre de l'Andalousie, avait dit du haut de la chaire que les grâces accordées à la sainte Vierge étaient plus grandes que celles de tous les saints et de tous les anges présents et à venir, réunis ensemble. Le P. Gutierrez et le P. Alvarez pensèrent que cette assertion était très propre à donner une haute idée et une grande estime de la Vierge, notre Souveraine, et ils invitèrent le Père François Suarez qui était de passage, et qui était alors dans tout l'éclat de son génie, et très dévot, lui aussi, à la très sainte Vierge, à traiter cette question, à prouver que l'opinion du bienheureux Jean d'Avila était probable, conforme à l'enseignement des saints et fondée en raison.

Suarez la traita à la pleine satisfaction des deux amis ; il la retoucha ensuite, la compléta et l'inséra dans le tome second de son traité sur la 3e partie de saint Thomas (1). Il déploie toutes les forces de son génie et de sa piété pour expliquer, prouver, exalter les grâces et l'excellence de la très sainte Vierge, Notre-Dame.

Ce voyage à Rome et ce que nous venons de raconter au sujet de sa dévotion à Marie nous fournit l'occasion de dire qu'il honorait aussi, non seulement le grand saint Joseph et les saints anges, mais aussi les autres saints dont il visita et vénéra les églises ; il pria sur leurs tombeaux et réclama leur intercession. Il invoquait fréquemment le saint dont il portait le nom, ainsi que les patrons du royaume ou des lieux où il résidait, et d'autres encore, comme Dieu le lui inspirait. Il avait deux manières, disait-il, de traiter avec eux, comme on fait avec les favoris des grands : on peut leur présenter directement des requêtes et les prier d'intercéder pour nous auprès de Dieu, et de nous obtenir ce que nous désirons. On peut aussi leur remettre en quelque sorte des suppliques et des mémoires adressées au Roi du ciel et de la terre, afin que, passant par leurs mains, elles soient plus favorablement reçues que si nous les présentions nous-mêmes. C'est ainsi que nous récitons en leur honneur des Pater et des Ave, comme des suppliques que nous les prions d'offrir à la divine Majesté.

Le P. Balthasar usa de ces deux méthodes pour honorer les saints, et il en obtint des faveurs signalées, comme on peut le voir dans le journal où il relatait ses sentiments spirituels. En les écrivant, il était étonné du grand bonheur qu'il éprouvait subitement et il l'attribuait non à ses mérites, mais à la prière des saints dont on faisait la fête ou qu'on vénérait dans l'église où il se trouvait, et il les remerciait des faveurs qu'ils venaient de lui accorder. C'est ce qui lui arriva, par exemple, le 15 octobre 1574. Il eut à son réveil des pensées et

(1) Disp., xviii, sect. 4.

des sentiments d'une telle suavité, qu'il n'avait jamais rien éprouvé de semblable, en comprenant ce qu'est une âme unie à Dieu et ce qu'elle est sans Dieu. Il écrivit ce qu'il éprouvait et que nous citerons dans le chapitre de l'humilité, puis il ajouta : « Comme je cherchais à qui je pouvais être redevable de cette visite, je pensai que c'était à saint Emilien dont on célébrait la fête ce jour-là : ce serviteur de Dieu était berger. Or, il eut un songe à la suite duquel il fut entièrement changé. Dieu m'avait donné, depuis quelque temps, de la dévotion pour lui. Je me souvins aussi que la Mère Marie Diaz, grande servante de Dieu que j'avais connue à Avila, était enterrée dans cette église. Je m'empressai de remercier la divine Bonté et ses saints, des faveurs qu'ils venaient de m'accorder, bien que je ne les eusse en rien méritées ».

Enfin, Dieu Notre-Seigneur avait donné à son serviteur un grand respect pour tout ce qui regarde les saints et leurs sanctuaires : un jour qu'il méditait ces paroles du psaume LXXI : « le nom des justes est en honneur devant Dieu », il tomba dans le sommeil mystique, c'est-à-dire dans une admiration accompagnée d'une suspension d'esprit, en voyant le mode de respect, si l'on peut s'exprimer ainsi, avec lequel la Majesté de notre grand Dieu et Seigneur regarde et traite ses serviteurs, même quand il les reprend de leurs fautes; et il apprit ainsi de Dieu lui-même à les respecter grandement à son tour.

Les saints, dit-il, sont comme de nombreux flambeaux devant le saint Sacrement ; des rayons du vrai soleil de justice ; des étoiles du firmament, des ruisseaux du grand fleuve qui sort du trône de l'Eternel ; des branches de la vigne de Jésus-Christ ; nous ne devrions en parler que les larmes aux yeux, car nous leur faisons honte par notre vie si différente de la leur ; et nous devrions rougir de confusion en voyant, par exemple, que de faibles jeunes filles ont servi Dieu et sauvé leur âme avec tant de courage, tandis que nous ne les suivons que de très loin.

CHAPITRE XXVII

Le P. Balthasar Alvarez, vice-Provincial pendant le voyage du P. Provincial à Rome. Celui-ci, avec deux autres Pères graves, est pris par les hérétiques. — Ce que fit le P. Balthasar pour les racheter.

Le P. Balthasar, en 1572, jouissait, comme recteur du collège de Médina, d'une tranquillité qu'il avait tant désirée. L'année suivante, saint François de Borgia, troisième général, étant passé à une vie meilleure, il fallut réunir la congrégation provinciale et choisir, selon l'usage, les trois délégués qui devaient aller à Rome, prendre part à l'élection de son successeur. La congrégation se réunit à Burgos et nomma, outre le Père Gilles Gonzalez, Provincial de Castille, deux autres Pères, graves, saints, spirituels, prudents et habitués au gouvernement des âmes : le P. Martin Gutierrez, préposé de la maison professe de Valladolid, et le P. Jean Suarez qui était à la tête de celle de Burgos. (Plus tard, cette maison, ne pouvant subsister sans rente, fut changée en collège).

Le P. Balthasar Alvarez fut désigné, pour le temps de leur absence, comme vice-Provincial, car il était connu, aimé et estimé dans toute la province de Castille. Il s'acquitta de son emploi comme tous l'attendaient de lui : on désirait sa visite dans chaque collège, afin d'avoir l'occasion de l'entretenir, de se consoler et d'avancer dans les voies spirituelles.

Mais bientôt on apprit une nouvelle bien triste pour toute la province : les trois Pères qui se rendaient à Rome avec le Frère Diego de Rios qui les servait, avaient été pris en

France, à Cadilhac, par des brigands hérétiques. Le P. Balthasar en fut informé par deux lettres, l'une du Père Jean Suarez qui lui écrivit d'un style, comme toujours, grave, sententieux et énergique, l'autre du Père Provincial, Gilles Gonzalez qui, à cause de ses blessures, fut plus bref et se contenta de s'en remettre aux détails donnés par son compagnon sur le P. Martin Gutierrez. Celui-ci ne put rien écrire, car il tomba malade et mourut dans sa prison.

Je crois bon de reproduire ici ces deux lettres, afin de montrer par quelles voies si diverses Dieu conduit ses élus, permettant que les uns tombent dans les dangers et que les autres en soient préservés. Du reste, elles appartiennent à l'histoire du Père Balthasar Alvarez à qui elles furent écrites.

Lettre du Père Jean Suarez au Père Balthasar Alvarez.

Votre Révérence sait déjà que des commerçants de nos amis nous conseillèrent de passer par la France. Don François de Reinoso, à Vitoria, Don Gabriel de Fonseca, à Gallareta, et récemment des amis de Sangéri nous confirmèrent dans ce sentiment. Nous avions déjà fait cinquante lieues en France, où nous rencontrâmes François de Retana qui suivait la même voie, lorsqu'il plut à Dieu Notre-Seigneur de donner à ces bons Pères l'occasion d'acquérir de grands mérites et à moi celle de souffrir à la vue de leurs épreuves. Nous fûmes avertis que, sur le chemin, nous rencontrerions un château-fort occupé par des hérétiques luthériens et nous fîmes un détour de quatre lieues pour l'éviter. Des espions les prévinrent que quatre ecclésiastiques espagnols allaient passer, et six d'entre eux, à cheval et bien armés, nous atteignirent. Ils nous prirent, nous conduisirent à l'écart dans la montagne, et s'emparèrent de l'argent que nous portions pour poursuivre notre voyage jusqu'à Lyon. Ils nous conduisirent à un château qui était au pouvoir de leurs amis, où ils nous fouillèrent de nouveau et nous prirent linge, livres,

papiers qu'ils nous avaient d'abord laissés. Il enlevèrent aux mules, selles, brides et étriers. Ils s'emparèrent encore de nos bréviaires, diurnaux, croix, images, chapelets, reliques : ils les traitèrent comme des impies qu'il sont et non comme ces objets le méritent. Que Dieu me préserve d'un tel aveuglement d'esprit ! Quelle folie dans leur manière d'apprécier ou de mépriser, d'aimer ou de haïr, de favoriser ou de persécuter le bien au lieu du mal ou le mal au lieu du bien ! Que Dieu les détrompe, car ils feraient de bons catholiques, et il leur vaudrait infiniment mieux vivre en fils obéissants de l'Eglise. De là, ils nous conduisirent à leur fort, pour nous y retenir. Les uns allaient devant, les autres derrière nous ; il y en avait aussi près de nous qui nous disaient des injures, aiguillonnaient et frappaient les mules et quelquefois nous qui les montions.

Pendant le trajet, nous nous confessâmes, nous nous recommandâmes à Dieu et nous lui offrîmes nos peines et notre vie. Eux, ils délibéraient, en notre présence, s'ils nous tueraient ou s'ils nous permettraient de nous racheter. Les uns disaient : Laissons-les se racheter ; les autres : Non, car ce sont des prêtres et des espagnols ; leur roi, à l'occasion de son mariage, a conseillé au roi de France de tuer nos chefs et nos maîtres, et, s'il n'y avait pas ces prêtres, notre religion (ainsi appellent-ils leur erreur) triompherait. L'un d'eux disait : Je donnerais vingt ducats d'un de ces espagnols pour le tuer, et un autre renchérissait : Et moi, j'en donnerais deux cents.

Arrivés à leur château-fort, grands, moyens et petits, hommes, femmes, enfants, se mettent à nous demander si nous sommes prêtres, moines, chanoines, bénéficiers ; y a-t-il quelques évêques parmi nous ? A chacun nous répondions conformément à la vérité, avec patience et soumission, comme des captifs, et chacun à son tour nous disait quelque parole d'injure ou de mépris comme Dieu le lui permettait.

Il y eut cependant deux hommes et deux femmes qui eurent pitié de nous et se mirent à dire que Dieu avait com-

mandé la charité à l'égard du voyageur, qu'il fut ami et ennemi.

Les chefs furent d'avis qu'il fallait nous mettre à mort, à moins que nous ne donnions une forte somme pour notre rançon. Quelques-uns vinrent nous le dire comme en secret, et ensuite on nous fit comparaître pour nous déclarer nettement qu'on ne nous épargnerait que sur paiement d'une forte rançon.

Ils demandaient quatre mille ducats ; le Père Provincial leur en offrit quatre cents. Alors, un de ceux qui nous avaient pris, trompé dans ses espérances, nous conduisit, le Père Gutierrez et moi, à une tour d'où, disait-il, il allait nous précipiter. Un autre, furieux, tira son épée et en frappa le Père Provincial, une fois de taille et deux fois d'estoc ; Dieu ne permit pas qu'il l'atteignit si ce n'est légèrement, de travers, au troisième coup. Là-dessus, on le conduisit à la même tour que nous, et, en chemin, un troisième essaya encore deux fois de le frapper de l'épée. A ses côtés marchait le Frère Rios, tout ému. Dans la tour, mêmes mauvais traitements : on nous y laissa cinq heures, avec un petit feu de paille, en compagnie de quelques pauvres laboureurs du pays qu'ils avaient également faits prisonniers. C'était encore une consolation d'être avec eux et d'être témoins de leur foi, de leur patience et de leur fermeté.

Nous nous recommandâmes à Dieu, à la très Sainte Vierge, aux Anges et aux Saints. Puis, nous délibérâmes sur ce que nous devions faire. L'un disait : Qu'il ne soit pas question de rançon, il vaut mieux mourir comme catholiques et comme prêtres, ennemis des hérétiques. Un second ajouta : Il faudra bien mourir un jour, peut-être bientôt, et il est très possible que nous n'ayons plus une si belle occasion ; et plût à Dieu qu'on ne nous eût pas parlé d'argent et de rachat, car l'occasion, certes, était belle ; mais je ne méritais pas une mort si douce et si glorieuse. On s'arrêta à cet avis : offrons-leur ce que l'on jugera convenable pour le rachat, afin qu'ils ne nous mettent pas à mort pour une vile question d'argent ; et

cela fait, s'il faut encore mourir pour Jésus-Christ, offrons lui notre vie.

Après beaucoup de pourparlers, le rachat fut fixé à un millier d'écus et au-delà, avec les frais et les voyages. Au lieu donc de nous couronner du martyre, ils nous conduisirent à une hôtellerie où ils nous donnèrent chambre, lit, chirurgien et nourriture. La rançon ne leur paraissait pas assez élevée pour quatre prêtres, nos papiers et quatre mules, car un pauvre marchand des environs leur donnait plus de mille ducats pour sa seule personne. Mais leur première fureur s'était calmée et ils se rendaient bien compte qu'après tout il leur valait mieux avoir mille ducats que d'exécuter leurs méchants projets. De notre côté, il nous semblait que cette somme ne grèverait pas trop la province, quand il s'agissait de notre liberté et de nos vies, surtout quand nous pensions à tant de personnes dévouées qui viendraient généreusement à son aide.

Mais une autre épreuve survint qui nous affligea bien davantage et qui, au moins pour ce qui me regarde, m'a fait verser plus de larmes que je n'en ai versé depuis longtemps. Dieu veuille les avoir pour agréables! Le Père Martin Gutierrez fut pris d'une douleur de côté qui nous le ravit en moins de cinq jours. Il n'y eût pas moyen de lui donner les Sacrements, ni de célébrer une messe pour son enterrement, ni aucun autre office, ni même de le veiller.

Le Père Provincial était là tout près, étendu par terre sur une couchette où le retenait sa blessure. Le F. Rios et moi nous servions le P. Gutierrez, non comme nous l'aurions voulu, mais aussi bien que nous le pouvions dans un tel réduit. On lui fit trois saignées et on lui donna des remèdes. Il expectorait assez facilement, mais trop souvent, et des matières noires. Le quatrième jour il se trouva si soulagé qu'il me dit : Il me semble que sur dix parties de mon mal il n'en reste qu'une. Tout réjoui de ce mieux qui lui donnait l'espoir de guérir, il me pria de lui montrer ce qu'il expectorait. Quand il le vit si noir, il comprit que sa fin approchait. Dieu lui en

avait donné un pressentiment les jours précédents en lui faisant comprendre qu'il n'y a de vrai bien que celui qui est éternel et qu'il n'y a de vrai mal que celui qui dure toujours. Il eut, à ce souvenir, une joie qu'il manifesta en disant : Avoir soif de Dieu, et se désaltérer en lui, oh ! quel bonheur ce sera! Il commença alors à soulever sa poitrine et avoir les yeux vitrés; une petite larme en tomba, et à dix heures du soir, au commencement du cinquième jour, il exhala son dernier soupir et avec lui rendit son âme à son Créateur. J'ai la confiance qu'il alla droit au ciel, car Dieu lui avait donné de grandes vertus ; il avait par son enseignement et son exemple éclairé l'Eglise et la Compagnie de Jésus, et avait fait paraître dans l'épreuve que nous venons de subir beaucoup de foi, de patience et de constance. Il est mort en effet en voyageant par obéissance, il avait fait récemment une confession générale et il avait fait profession, en présence des hérétiques et des ennemis de l'Eglise, d'être son fils et son prêtre; il est mort prisonnier de ceux qui la détestent et lui font la guerre. Plaise à Dieu que mon âme aille un jour là où je pense qu'est la sienne !

J'éprouvais de la consolation dans sa compagnie et j'avais confiance que, grâce à lui, Dieu me préserverait de tout mal. Sa maladie me désola et je me mis à craindre que, si Dieu nous l'enlevait, ce ne fut à cause de mes péchés, ou pour me châtier. Quelquefois je lui parlais des choses de Dieu et de l'autre vie, comme on se les rappelle dans ces graves moments, et ce n'était certes ni sans confusion ni sans attendrissement. Je l'encourageais en lui montrant une croix faite avec un peu de cire qu'on nous avait laissée, car je ne voulais pas qu'il mourut privé de croix et de cierge. Je lui fis la recommandation de l'âme avec un petit diurnal que nos hérétiques n'avaient pas découvert. Après sa mort, je me couchai près de lui jusqu'au lendemain sans la moindre frayeur, au contraire tout rassuré et consolé.

Nous l'enterrâmes près d'une église, à un endroit où il y avait ordinairement une croix. Nous ne pûmes lui donner

des larmes et des prières qu'en secret, car rien de plus n'était possible ni permis. Votre Révérence, là-bas, suppléera à tout, avec nos bien-aimés Pères et Frères, en faisant célébrer des messes, des prières et sans doute quelque service à Salamanque ou à Valladolid, car il le méritait bien. Pour moi, une fois que Dieu m'a eu permis de pénétrer dans un pays catholique, je lui ai appliqué, comme suffrage, les prières et les messes que j'ai pu. J'ai averti ici et à Rome, les Pères Provinciaux de Flandre et de France de faire de même. Sans doute, j'ai la confiance qu'il n'en a pas besoin, mais c'est un devoir que nous avons à remplir, et lui, il est en un séjour où il nous sera reconaissant de tout ce que nous ferons pour lui.

Voici maintenant comment je fus délivré : on trouva, parmi nos papiers, une lettre de change payable à Lyon au Père Guttierrez, ou à moi, ou au Père Provincial. Des trois, l'un était mort, l'autre souffrant encore de sa blessure, je restais seul capable de toucher la somme. On m'envoya donc à Lyon pour la chercher et revenir payer la rançon. Les hérétiques me donnèrent un des leurs pour guide, car il fallait passer près de deux ou trois châteaux-forts qui étaient en leur pouvoir, et tous à moins d'un quart de lieu de la route. Il fallut passer par deux endroits où se trouvaient des compagnies de soldats catholiques, mais dépourvus de ressources, qui pillent et même massacrent ensuite de peur d'être découverts. Dieu, par sa grâce, touché sans doute par vos prières, voulut que ces gens-là, sachant que j'avais été pris avec mes compagnons et que j'allais chercher de quoi nous racheter, me laissassent passer jusqu'à mon retour.

Je trouvai à Lyon le P. Edmond Auger, Provincial de France, et le P. Recteur de Rodez qui est à dix lieues seulement de Cadilhac, où nous avons été emprisonnés.

Grâce à Dieu et à Votre Révérence, la somme que l'on me paya fut suffisante pour la rançon. Mais on jugea qu'il valait mieux charger un autre que moi de la porter ; c'est pourquoi le P. Recteur de Rodez, plein de bonne volonté et de savoir

faire, partit à cheval et bien armé, déguisé en gentilhomme. Comme il est du pays et qu'il connaît bien la langue et les usages des gens qu'il rencontrera, nous espérons qu'il ne lui arrivera rien de fâcheux et que nous aurons enfin ici, après la prison, de joyeuses fêtes de Pâques. Son retour et celui de mes compagnons y mettra le comble et, avec l'aide de Notre-Seigneur et des saints sacrifices et prières de Votre Révérence, nous pourrons arriver à Rome assez tôt, c'est-à-dire, assure-t-on, après un voyage d'une vingtaine de jours. Que Dieu nous en fasse la grâce pour son service et pour sa gloire. Amen.

De Lyon, le 10 mars 1573.

Lettre du P. Gilles Gonzalez au P. Balthasar Alvarez.

Je vais, dans cette lettre, vous rendre compte en quelques mots de ce qui regarde notre captivité. Du commencement je ne dirai rien, car je sais que le P. Jean Suarez vous en a parlé. Jusqu'au jour où le P. Gutierrez tomba malade, tout ce que nous avions eu à souffrir nous paraissait doux et léger ; c'était comme un régal, tant les consolations intérieures compensaient les épreuves du dehors. La maladie de notre cher compagnon qui, dès le premier jour, me parut fort grave, commença à nous faire sentir l'isolement et la tristesse. Quoique le malade me dit clairement qu'il allait mourir, et malgré la gravité de son mal, j'avoue que je ne pensais pas que le Seigneur voulut ajouter à mes peines une si grande affliction et nous faire boire, comme je disais, tant d'amertumes à la fois. Je ne crois pas avoir, depuis vingt ans, désiré quoi que ce soit aussi vivement que le rétablissement du P. Gutierrez, ni avoir éprouvé de chagrin aussi amer que celui de l'avoir perdu. La douleur fut plus forte que moi et m'émut plus qu'à l'ordinaire : je crois, d'ailleurs, que si

quelqu'un avait été présent à ce spectacle, il aurait mêlé ses larmes aux nôtres, car nos ennemis eux-mêmes avaient compassion de nous. En cinquante heures ou un peu plus, le Seigneur permit à la maladie de nous enlever ce bon Père. Il avait fait une confession générale. Il fut enterré comme il pouvait l'être à Cadilhac où il ne reste plus trace de religion.

Le jour suivant, le P. Jean Suarez partit pour Lyon. Nous restâmes seuls, le Frère et moi, moi retenu au lit par ma blessure : un soldat blessé qu'on soignait dans la même étroite chambre et dont la plaie infectait l'air, fut l'occasion pour moi d'une reprise de fièvre et d'autres incommodités qui m'affaiblirent beaucoup.

Pendant la semaine sainte, je pus me lever et monter avec le Frère dans un réduit où nous nous efforçâmes de nous recueillir un peu, d'assister en esprit aux offices de ce saint temps et de nous associer à la ferveur du peuple chrétien. Et, en attendant, nous voyions du matin au soir des gens qui, dans l'hôtellerie où nous étions, mangeaient de la viande et buvaient, sans se souvenir que nous étions dans la semaine sainte. Nous vécûmes de la sorte, isolés, jusqu'au lundi de Pâques, sans pouvoir faire autre chose que nous unir de loin à ces fêtes solennelles. Le lundi soir, nos peines et nos angoisses redoublèrent : on disait que le lieu où nous étions allait être assiégé. Il est impossible de se faire une idée de ce qui se passa cette nuit et les deux jours suivants ; nous nous attendions à être mis à mort, ce qui serait arrivé sûrement si le siège avait eu lieu. Cette alerte nous priva d'abord des gens qui mettaient de l'ordre dans notre chambre et de celui qui soignait ma plaie. Nous n'avions à manger que des chataignes et du fromage, et, ces jours passés, on nous donna, comme un régal, un peu de bœuf salé. Chaque jour nous avions quelque nouvelle crainte, jusqu'au Dimanche de Quasimodo où l'on commença à respirer un peu. On m'ouvrit de nouveau la plaie qui avait suppuré en dedans et l'on recommença à la soigner.

Les premiers jours d'avril, nos gardiens se mirent à craindre que notre rançon n'arrivât pas; ils vinrent donc nous dire, avec mille emportements, qu'ils ne manqueraient pas de nous mettre à mort, et ils y paraissaient résolus. Quelques jours passèrent ainsi : à la fin, ils nous déclarèrent que, si dans quatre jours, nous n'avions pas donné la certitude que notre rançon serait payée, c'était fait de nous. Comme nous n'avions pu trouver personne qui voulut à aucun prix sortir du château-fort et venir voir ici à Rodez ce qui se passait (car nous n'avions reçu qu'une lettre du P. Jean Suarez), nous perdîmes, dès le vendredi, tout espoir humain d'être secourus : il était si difficile de faire arriver de l'argent à travers un pays occupé par tant de soldats ! Enfin, cependant, arriva un messager de la part du recteur du collège de Rodez qui apaisa le chef et les autres qui voulaient nous donner la mort. Ce fut le neuf de ce mois; et, pendant ce temps, soit malice, soit maladresse du chirurgien, ma plaie me gonfla la jambe, au point que je ne pouvais me mouvoir qu'avec peine et que j'eus de nouveau la fièvre qui me débilita beaucoup. A ce moment Notre-Seigneur voulut que toutes les difficultés fussent levées : le 14, le prix de notre rachat arriva au château-fort, après bien des péripéties. (Il y a aujourd'hui 8 jours). Le lendemain, les soldats se montrèrent très affables. Le 15, le capitaine et d'autres me rendirent la liberté et m'accompagnèrent quelque temps; ils savaient déjà que j'étais jésuite, c'est-à-dire un de ceux qu'ils regardent comme leurs pires ennemis. Mais, pour que notre consolation fut mêlée d'un peu d'amertume, le Frère Rios, qui fit deux lieues environ à pied, se trouva tout à coup si épuisé par la chaleur et la fatigue, qu'il nous causa bien des alarmes, surtout dans une contrée si peu sûre. Bientôt le Seigneur lui rendit assez de force pour continuer le voyage qui dura jusqu'à onze heures du soir, sans nous arrêter, à cause des danger qui nous menaçaient. Pendant ce temps ma blessure me fit beaucoup souffrir.

Le jeudi, nous étions en sûreté dans une contrée catholi-

que, et, le lendemain, dans ce collège (de Rodez). Ma blessure a été ouverte pour la troisième fois et il a fallu de nouveaux soins : le gros doigt entre dans la plaie béante, aussi me voilà bien obligé de rester ici et de me soigner.

Je ne parle pas à Votre Révérence des disputes que je ne pus éviter avec le ministre de Cadilhac. Il lut nos règles et constitutions et la vie de saint Ignace. Il me les rendit à la fin, et ces livres, comme aussi les lettres reçues du P. Jean Suarez depuis son départ, m'amenèrent à lui dire simplement que ce Père était également de la Compagnie de Jésus.

Que le Seigneur soit béni de tout. Sans doute, les prières de toute la province nous ont obtenu à tous de grandes grâces, et à moi une lourde croix, la pensée que je suis inutile et que cependant je coûte fort cher. Je ne puis pas m'étendre davantage pour le moment, car écrire me fatigue ; mais, je me recommande instamment, ainsi que le Frère Rios, aux prières de toute la province dont je me souviens toujours. Que le Seigneur nous donne à tous son amour ! De Rodez, le 22 avril 1573.

Telles sont les lettres de ces deux saints religieux, que Notre-Seigneur jugea bon de soumettre à ces épreuves ; il les en délivra pour leur en donner plus tard d'autres non moins pénibles. Au saint P. Martin Gutierrez, Dieu voulut donner, en cette occasion, sa récompense, en le tirant et de la prison où il était retenu et des liens du corps, afin qu'il allât au ciel louer librement son saint nom et jouir de sa présence bienheureuse qu'il désirait tant. Son genre de mort fut aussi conforme à ces désirs, car elle ressemblait fort au martyre, comme en rend témoignage le P. Jean Suarez : il mourut des coups et des mauvais traitements que les hérétiques lui avaient infligés, et il confessait publiquement sa foi devant ses ennemis. Comme il était d'une complexion moins robuste que les autres, les mauvais traitements lui furent plus nuisibles. Du reste, ce serviteur très dévot de Marie avait été averti par cette bonne Mère de ce qui lui arriverait. Il n'était

pas très éloigné du lieu où il allait être emprisonné, quand il entra pour prier avec ses compagnons dans une chapelle de la Sainte Vierge qui était sur les bords du chemin: là, Marie lui révéla qu'il mourrait dans huit jours. Elle ne l'abandonna pas après sa mort, car cette mort ayant eu lieu à deux heures du matin, le samedi, une dame qui paraissait française, d'un extérieur très vénérable, entra huit heures plus tard dans l'hôtellerie après avoir passé devant la garnison huguenote. Elle parla au P. Jean Suarez qui nous l'a raconté, et elle demanda, dans une langue que le Père comprit fort bien, s'il y avait là un mort et s'il était enseveli. Comme il ne l'était pas, cette dame déplia un linceul blanc qu'elle portait sous le bras, enveloppa pieusement et soigneusement le cadavre et lui donna sa bénédiction. Comme le P. Suarez la remerciait et lui offrait de l'argent, elle répondit : Je ne suis pas venue pour cela. Elle sortit alors et tous furent persuadés que cette femme était la Vierge, ou du moins une personne envoyée par elle pour secourir et consoler les survivants, et rendre service au mort lui-même. On l'enterra hors de la ville, près d'une croix qui était en face de l'église.

Ce fut un trait de providence qu'on ne perdit pas tout à fait le souvenir du lieu de la sépulture. Car, trente ans après, le P. Diégo de Torrés, qui avait tant aimé et vénéré ce serviteur de Dieu, ayant occasion d'aller à Rome comme procureur de la province du Pérou, passa par la France et supplia les Pères de la Compagnie les plus voisins de Cadilhac, de faire des recherches pour trouver le saint corps. Ils les firent avec tant de bonne volonté qu'ils le trouvèrent avec certaines preuves que c'était bien lui en effet ; et, à son retour de Rome, ils le lui remirent ; il le porta avec lui en Espagne, en 1603, et le remit au P. Alphonse Ferrer, Provincial de Castille. Le collège de Salamanque, où le P. Martin Gutierrez avait été longtemps recteur, aurait bien voulu l'avoir ; mais on l'accorda plutôt à la maison professe de Valladolid qui l'avait pour préposé lorsqu'il fut élu pour aller à Rome. Les saints ossements furent déposés dans une caisse de plomb scellée et

placés sous les degrés de l'autel principal du côté de l'évangile, et une pierre fut placée au-dessus avec l'inscription suivante : « Au Père Martin Gutierrez d'Almodovar, préposé de cette maison, homme d'une grande piété, vertu et doctrine, mort en captivité chez les hérétiques, à Cadilhac, dans la France Narbonnaise, l'an 1573, âgé de 49 ans, et porté en ce lieu, les Pères, dans leur affection, dédient ce monument ».

Pour revenir à notre histoire, le P. Balthasar n'eut pas plutôt reçu ces lettres qu'il donna l'ordre de chercher sans retard l'argent nécessaire pour la rançon. Sans doute n'importe quel supérieur provincial aurait agi de même, car il y a tant de charité dans la Compagnie de Jésus, qu'on aurait fait ces démarches non seulement pour des Pères si graves dont la vie lui pouvait être si utile, mais même pour le premier Frère venu, dût la province se grever; mais le P. Balthasar put y mettre plus de rapidité, car il avait à Médina et à Burgos de précieuses connaissances, des marchands riches et influents, qui avaient des correspondants à Lyon et pouvaient sans peine fournir des quittances pour le recouvrement de la somme nécessaire. La providence de Dieu, d'ailleurs, ne manqua pas de venir à notre secours dans cette nécessité, car l'année précédente étaient entrés dans la Compagnie deux novices fort bien doués qui, très libéralement, prirent sur leur part d'héritage 3000 ducats, somme bien suffisante pour tout ce qu'on prétendait faire. Ces arrangements terminés, le P. Balthasar se rendit sans retard à Burgos, prit les dernières mesures et de là envoya le Frère Barthélemi de Baéza, alors novice, qui savait très bien le français ; il prit un habit séculier pour ne pas être reconnu et arrêté lui aussi par les hérétiques ; il porta à Lyon les lettres de change où il put payer tout ce qui était convenu et donner aux Pères le viatique nécessaire pour continuer leur route.

CHAPITRE XXVIII

Le P. Balthasar Alvarez est atteint de maladies graves et de diverses incommodités. Il montre une patience admirable.

Le P. Balthasar Alvarez avait en toutes choses une si parfaite résignation et une telle conformité à la volonté de Dieu, qu'il ne pouvait pas manquer d'être éprouvé dans son honneur, qui fut diversement attaqué, et dans son corps même par de cruelles maladies. « L'esprit, dit saint Bernard, ne se rassasie pas de vanité, ni le corps de plaisir ». C'est pourquoi celui qui est appelé à la perfection doit vaincre ces deux penchants. Et pour que le triomphe soit complet, Dieu permet les mépris qui aident à acquérir l'humilité; il envoie des infirmités et des douleurs qui éprouvent et épurent la patience et chasse au loin le plaisir que la sensibilité désire.

C'est ainsi que Notre-Seigneur voulut éprouver le Père Balthasar en permettant qu'il fut méprisé, afin de le rendre parfaitement humble, comme nous le verrons plus loin. Il lui envoya aussi des infirmités et des maladies pour lui faire acquérir la patience parfaite. Il commença même par là, afin de lui donner l'occasion de faire de grands progrès dans toutes les vertus, puisque, selon saint Paul, la vertu se perfectionne dans l'infirmité. (II Cor. 12, 9). Quand l'apôtre dit vertu, il n'en nomme aucune en particulier, pour faire entendre que les justes trouvent dans les infirmités l'occasion de faire des progrès en toutes et d'en acquérir la perfection. L'éclat que ces vertus répandent alors vient à être connu et

mis en évidence et procure à Dieu de la gloire et aux fidèles de l'édification.

Deux sortes d'infirmités en particulier atteignent ce but, en portant aux élus des coups très sensibles ; les unes sont comme des incommodités à peu près continuelles qui gênent et fatiguent, sans forcer au repos et permettent de remplir encore un emploi, quoique péniblement; les autres sont plus graves, plus aigües, surviennent de temps en temps, durent quelques jours, exercent, purifient et font éclater davantage la patience des élus ; elles font briller aussi leur douceur, leur résignation, leur obéissance, la délicatesse de leur charité, surtout quand la maladie survient au moment où l'on avait fait de beaux projets pour mieux remplir son emploi, ou encore lorsqu'elles menacent de trancher le fil de la vie à sa meilleure période.

Notre-Seigneur éprouva de ces deux manières le Père Balthasar Alvarez qui fit paraître toujours la plus admirable résignation et la volonté la plus entièrement conforme à celle de Dieu.

Dans les maladies les plus graves, sa patience faisait l'admiration des médecins et des infirmiers. On dit que le saint homme Job ajoutait encore à ses douleurs en raclant ses plaies avec un débris de brique, Ainsi faisait le Père Balthasar quand il savourait lentement, comme nous l'avons dit, les remèdes amers. Pris de dégoût pour la nourriture, il s'efforçait cependant de manger pour se mortifier. Là où d'autres regardent comme permis quelque adoucissement, permis en effet, lui cherchait quelque nouvelle torture, disant avec Job : Qui me donnera de voir celui qui a commencé à me faire souffrir, me briser encore, étendre sa main et trancher ma vie ! Qui me donnera de n'avoir pas d'autre consolation que de ne m'opposer en rien à ce que le bon Dieu ordonne !

Sa plus grande épreuve en ce genre, ce qui le mit en état de donner la plus belle preuve de sa patience, ce fut la maladie qu'il endura à Valladolid, vers cette époque, c'est-à-dire après la conclusion des affaires de Burgos et de France dont

nous parlions précédemment. On croit que cette maladie lui fut annoncée d'en haut, car en revenant de Burgos, quand il fut en vue de Valladolid, il dit avec émotion les paroles mêmes de Jésus-Christ allant à Jérusalem pour y souffrir la Passion : « Voici que nous montons à Jérusalem et le Fils de l'Homme sera livré ».

Il fut en effet saisi par une maladie tellement grave que, à un moment donné, on le crut mort. On avait même déjà couvert son visage d'un drap, et averti le sacristain de sonner son trépas. Mais il plut à Notre-Seigneur de le faire revivre comme par miracle et d'écouter les prières nombreuses et ferventes que l'on faisait pour sa conservation et sa guérison; on avait demandé des prières dans nos maisons et même dans les autres couvents de la ville, et beaucoup de personnes du monde priaient en même temps, car tous étaient émus en pensant au vide que laisserait dans la province celui qui la gouvernait en ce moment et qui était un homme d'un si grand mérite. Il y en eut qui attribuèrent sa guérison à l'Extrême-Onction qu'il avait reçue avec une dévotion touchante, et qui a la vertu de rendre la santé corporelle lorsque cela convient, quoique cela paraisse naturellement impossible.

Il faut dire aussi que la divine Providence voulut qu'on ne négligeât pas non plus de prendre les moyens humains : le supérieur de la maison, à l'heure où on avait si peu d'espoir de sauver le malade, avait dit à son fidèle compagnon, l'infirmier, Fr. Jean Sanchez, d'aller se reposer et dormir un peu, après tant de fatigues. Le Frère était déjà couché quand il se sentit vivement pressé intérieurement de se lever et d'aller donner à manger au malade. Ne pouvant résister à cette impulsion, il se lève et va lui porter quelque aliment. Mais les médecins s'y opposent et assurent que ce serait achever de le tuer. Le Frère était si fortement poussé à le faire qu'il va trouver le supérieur et obtient de lui la permission de faire prendre au Père un peu de bouillon qu'il avait préparé. Or, à mesure qu'il le lui donnait, les forces

paraissaient revenir et le mieux se déclarer ; si bien que peu à peu Dieu le tira du danger. Tant qu'il avait duré, le serviteur de Dieu s'était montré content, parce qu'il n'avait pas d'autre volonté que celle de Dieu, et parce qu'il avait reçu de lui une grande confiance et une certaine assurance de son salut. Aussi, disait-il, qu'il ne craignait pas la mort, que rien ne l'attristait, qu'il ne tenait à rien, que nul lien n'entravait son cœur; qu'il croyait au contraire que son salut était en bonne voie.

Mais la divine Providence se contenta, pour cette fois, de cette bonne volonté si résignée et elle lui conserva la vie pour bien des œuvres auxquelles elle allait l'appeler à travailler. La perte que la province allait faire en lui ne le préoccupait pas davantage, car il s'en remettait, pour cela comme pour tout le reste, à la providence de Dieu, maître souverain de cette partie de sa vigne : s'il appelle à lui le vigneron qui en avait soin, il saura bien et il pourra facilement lui trouver un digne remplaçant.

Cette maladie qui le fit tant souffrir à Valladolid lui laissa comme souvenir une fièvre quarte qui le saisit plus tard à Salamanque, une ces fièvres longues et pénibles qui portent à la tristesse, au malaise, à la mélancolie. Le Père la supporta fort courageusement, si bien qu'un jour un Père grave étant allé le voir fut surpris du calme de sa physionomie et ne put s'empêcher de lui dire : Il n'est pas possible que vous n'éprouviez pas un peu de souffrance... Et le Père Balthasar, comme un homme qui ne fait aucun cas de ce qu'il souffre, lui répondit : Tout cela est sur le même compte. Comme s'il avait dit : Pour moi, souffrir ou non, avoir la fièvre quarte ou ne l'avoir pas, c'est la même chose; car je ne veux que ce que Dieu veut, et sa volonté seule fait ma consolation. Malgré tout, comme il était fort prudent et très désireux d'édifier toujours les autres, de ne se permettre ni acte, ni parole qui put tant soit peu les blesser, il avait soin, lorsqu'il prévoyait les accès de la fièvre, d'empêcher qu'on vint le voir. Il craignait de dire, sous l'impression de l'humeur mélancolique,

quelque parole moins suave et moins aimable qu'à l'ordinaire, et il était bien aise de se retrouver alors seul avec Dieu et de chercher près de lui seul l'adoucissement à son mal.

Outre ces infirmités pénibles et les fatigues des voyages et des travaux exigés par sa charge, il eut encore d'autres incommodités longues et douloureuses, douleurs de reins, attaques de gouttes et autres semblables ; il ne les endurait pas seulement avec patience : il savait si bien les dissimuler que ceux de la maison ne s'en doutaient même pas, ou du moins le plus grand nombre, car il ne manquait aucun des exercices de la communauté et il s'acquittait des travaux et des ministères dont il était chargé, comme s'il n'avait eu rien à souffrir. C'est certes une preuve de grande vertu, car les imparfaits disent à tout venant, même sans raison, leurs misères, ou pour chercher quelque soulagement, quelque adoucissement ou quelque estime, désirant qu'on les plaigne, qu'on les soigne et qu'on les traite bien, qu'on les honore et qu'on les estime à cause de ce qu'ils souffrent ; si on n'entre pas dans leurs vues, ils se plaignent sans cesse, ils murmurent et troublent le bon ordre de la maison par leurs singularités. Les parfaits, au contraire, s'efforcent de cacher de semblables infirmités, jusqu'à ce qu'elles se découvrent d'elles-mêmes et deviennent évidentes, ou bien jusqu'au jour où il est nécessaire de les découvrir pour y chercher un remède ou encore pour encourager quelque âme faible par un tel exemple. Hors de là, les saints ne veulent d'autres témoins de leur peine que Dieu dont ils attendent soulagement et consolation, et ils mettent toute leur gloire à souffrir comme il le désire.

Après cela, comme la croix spirituelle se compose de mépris et de souffrances, le Père Balthasar était heureux de ne jamais en être exempt. Il disait : Si nous avons tant de vénération pour la croix de bois sur laquelle Jésus-Christ a subi sa Passion et sa mort, pour la raison que cette croix a été en contact avec son corps précieux, pourquoi ne véné-

rons-nous pas, n'aimons-nous pas la croix vivante des peines qui pénétra jusque dans son cœur ? La moindre parcelle de la croix est très estimée : de même, chaque peine, chaque douleur, grande ou petite, que Dieu nous envoie, doit être grandement appréciée. Et le Père avait coutume de dire à tous ceux qu'il voyait dans l'affliction : De l'arbre de la croix, ne laissons tomber à terre pas même la plus petite feuille.

De plus, parce que le Père Balthasar était très zélé et très habile dans les ministères auprès du prochain. Notre-Seigneur voulut qu'à ses travaux s'ajoutât une chose qui rehausse beaucoup la sainteté de ceux qui s'y livrent, ce fut de faire des merveilles glorieuses et en même temps d'endurer de grandes épreuves. Admirable sans doute est la vie des justes qui, étendus sur un lit de douleur, souffrent sans relâche et avec patience, comme Lazare, des douleurs, des plaies, des infirmités cruelles ; mais il semble qu'il vaut mieux encore des incommodités, des misères qui ne cessent de tourmenter et de faire souffrir le corps et laissent pourtant assez de forces pour travailler au bien de l'Eglise et au salut des âmes, comme le firent beaucoup de saints célèbres, par exemple, saint Timothée, martyr. Son maître, saint Paul, dit de lui qu'il avait de fréquentes maladies et que, cependant, il travaillait vaillamment à prêcher l'Évangile. Saint Grégoire, saint Bernard et saint François se distinguèrent dans le même sens, au point qu'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer ou combien ils souffrirent en travaillant à sauver leur prochain, ou combien ils travaillèrent dans ce but en souffrant comme ils firent. En joignant ensemble ces deux choses, ils acquirent d'immenses mérites et de très glorieuses couronnes. On pourrait dire qu'ils portaient deux croix, ou, si l'on veut, une seule, mais composée de deux pièces, l'endurance de graves infirmités et des souffrances, et l'exécution de grands et difficiles travaux qui ne va jamais sans peine puisqu'elle exige tant de voyages, de courses, de fatigues, d'épuisements, de persécutions, de calomnies et d'autres tribulations ; sans

compter que les saints ont quelquefois l'occasion de montrer toute la délicatesse de leur charité et de leur amour pour le prochain en s'exposant même à perdre leur santé et leur vie pour ne pas laisser les âmes sans secours. Ils agissent ainsi parce que, comme dit saint Thomas avec beaucoup de raison, il faut faire plus de cas de la vie spirituelle du prochain que de notre propre vie corporelle, et préférer la consolation d'une âme qui en a besoin, au repos de notre propre corps, même fatigué.

Le Père Balthasar Alvarez mit cette doctrine en pratique, comme le montre tout ce que nous avons raconté : il fit briller la splendeur de sa charité en allant, lui malade, porter les secours spirituels à d'autres malades qui l'appelaient. Il préférait aggraver son état, comme cela lui arriva dans le cas raconté plus haut, que blesser le moins du monde la délicatesse de sa charité.

Ses misères le rendirent aussi très compatissant pour ceux qui étaient atteints ou de maladies, ou d'incommodités, car il savait par sa propre expérience ce que c'est que d'en souffrir ; c'est bien, en effet, l'expérience qui est apte par dessus tout à faire naître la compassion. C'est pour cela que saint Paul a dit de Jésus-Christ, Notre-Seigneur : « Nous n'avons pas un Pontife qui ne puisse pas avoir compassion de nos infirmités, car il a été éprouvé et affligé de toutes manières ». Le Père Balthasar visitait fréquemment ses infirmes, il les consolait par des paroles affables, il avait grand soin qu'ils ne fussent privés ni de ce dont ils pourraient avoir besoin ni même de ce qui pouvait les soulager et les réjouir. Mais aussi, il désirait qu'ils fussent bien soumis à la volonté de Dieu, qu'ils ne se plaignissent pas de ce qu'ils souffraient, qu'ils n'écoutassent pas en cela la nature qui se cache quelquefois sous le prétexte d'un plus grand bien à faire. Il visitait une fois un Père malade qui était un apôtre intrépide et qui se plaignit devant lui de ne pouvoir, dans son lit, ni prier, ni dire la Messe, ni entendre les confessions, ni faire aucun de ces ministères auxquels il se livrait quand

il était bien portant. « Dieu, lui répondit le Père Balthasar, estime plus ce que vous souffrez de sa part pendant un mois, que les services que vous pouvez lui rendre pendant une année ». Ces paroles le laissèrent édifié et encouragé, et avec raison : car si Dieu veut que le religieux soit malade, que peut faire ce religieux de plus agréable à la Majesté divine que d'endurer patiemment ce qu'elle lui envoie, parce que c'est elle qui l'envoie ? Cette patience est bien plus méritoire ordinairement, car elle ne laisse aucune place à la volonté propre, aux fins vaines et aux goûts charnels, qui se mêlent si facilement aux œuvres de ceux qui sont en bonne santé. Enfin, cette conformité avec la volonté de Dieu faisait la consolation du Père dans toutes ses infirmités, et voici une sentence qu'il avait écrite dans son cahier spirituel : « Que l'infirme dise à son âme : cette fièvre a beau me brûler, je ne veux pas en être délivré si Dieu veut que je l'aie ». A l'aide de cette raison, il consolait et encourageait les malades de vive voix et par les lettres qu'il écrivait si à propos, comme nous le verrons.

CHAPITRE XXIX

Le P. Balthasar Alvarez est nommé recteur du collège de Salamanque. Il s'efforce d'exciter les étudiants à joindre l'amour de la piété avec celui des sciences. Il développe admirablement la ferveur des étudiants de la Compagnie de Jésus.

Après l'élection du nouveau général de la Compagnie de Jésus, le P. Everard Mercurien, le P. Gilles Gonzalèz resta à Rome en qualité d'assistant d'Espagne, et le P. Jean Suarez prit à sa place le gouvernement de la province de Castille. Le P. Balthazar Alvarez, qu'on avait d'abord pensé à mettre à la tête de la province de Tolède, devint recteur du collège de Salamanque, parce que, après sa maladie de Valladolid, il lui était resté une telle faiblesse, et sa convalescence était encore si pénible, qu'on ne le crut pas capable de supporter la charge de Provincial. Il partit donc pour Salamanque au commencement de 1574. Quoique la direction de cette maison parut plus proportionnée à ses forces, on n'oublia pas qu'il était encore faible et que, d'ailleurs, il aimait à traiter son corps avec rigueur. Aussi, avec la patente de recteur, un ordre formel lui vint d'obéir en tout ce qui regardait son entretien, nourriture et habillement, au P. Michel Marcos, professeur de théologie, et remarquable par son savoir, sa piété, sa prudence. Cette précaution empêcha, certes, quelques grands excès d'abstinence, de veilles et autres austérités ; elle ne fut pas cependant suffisante pour empêcher le Père recteur de faire beaucoup

plus que sa santé et ses forces corporelles n'auraient dû permettre, car la ferveur de l'esprit suppléait à ce qui manquait à son corps affaibli et tourmenté encore par bien des retours offensifs de ses précédentes infirmités.

Dès son arrivée à Salamanque, comme à peu près tous ceux du collège qui appartenaient à la Compagnie de Jésus avaient été ses novices ou ses fils spirituels à Médina, ou du moins l'avaient vu fréquemment, il fut reçu avec enthousiasme, et aussitôt il prit la direction du collège, à la grande satisfaction et à l'avantage de tous. L'union et la charité y régnaient, malgré le grand nombre des étudiants ; c'était en effet le collège le plus important de la province, où le Père eut tout le loisir désirable de mettre en action ces principes de gouvernement dont nous avons parlé. Il s'appliqua particulièrement à inspirer, aux Frères de la Compagnie de Jésus qui faisaient leurs études, à la fois l'amour de la science et l'amour de la piété. Dans ce but, il leur faisait des conférences si pleines d'onction, avec ce don qu'il avait reçu de Dieu pour cela, que toute cette jeunesse était aussi fervente qu'elle l'avait été au noviciat. La mortification, l'oraison, l'ordre des exercices spirituels étaient en honneur, sans porter préjudice au zèle pour s'instruire et se former. Tout était si bien réglé que l'étude n'étouffait pas la piété, ni la piété l'étude ; car si le Père venait à s'apercevoir que quelqu'un s'adonnait trop aux exercices de piété, il ne manquait pas de lui rappeler que son devoir l'obligeait aussi à étudier.

§ 1

Pour obtenir ce résultat, le Père recteur travaillait dans ses conférences à persuader à ses scolastiques quelques vérités fort importantes, celle-ci avant tout : qu'ils avaient le plus grand intérêt à unir la science avec la piété et l'esprit intérieur avec l'étude. Il leur disait : « Ces deux choses sont comme deux arbres plantés au milieu du paradis, par Dieu lui-même : l'arbre de vie, et l'arbre de la

science. Ou comme les deux flambeaux qui brillent au firmament et éclairent le monde, l'un très grand et l'autre moindre. C'est le double vêtement que la femme forte donne à ceux de sa maison pour les préserver du froid de l'hiver, c'est-à-dire de la malice et de l'ignorance. C'est le double esprit que demanda Elisée à son maître Elie ravi au ciel, esprit que saint Bernard appelle : intelligence et volonté affermie. On peut les comparer encore aux deux testaments de l'Eglise, l'ancien et le nouveau, la loi et la grâce ; aux deux roues qui portent le char de la gloire de Dieu, en qui réside l'esprit de vie ; aux deux sœurs, Marthe et Marie, qui s'entr'aident et vivent dans la même maison. Marthe demanda le secours de sa sœur Marie ; ainsi les lettres dont le cours éparpille l'esprit sur bien des objets, ont besoin que l'esprit de piété les aide, et il le fait en bien des manières. Avant tout, il leur communique de l'autorité, car, selon saint Grégoire, si la vie est méprisable, l'enseignement sera méprisé, et, au contraire, on fait grand cas de l'enseignement de celui dont la vie est sans reproche.

« En second lieu, la piété donne la vie aux lettres. Saint Paul ne le dit-il pas : La lettre seule tue, et l'esprit vivifie ? La science enfle, la charité édifie. Fi de la science, dit saint Augustin, si elle n'est pas ennoblie par la charité ! C'est pour cela que David disait au Seigneur : « Enseignez-moi la bonté, la discipline, la science. » Et saint Augustin dit dans un autre endroit : « Aimez la science, mais préférez-lui la charité. »

« En troisième lieu, la piété rend à la science un grand service, elle la rend digne d'être crue lorsqu'elle enseigne : quand la science unie à la piété enseigne, on regarde comme possible de faire ce qu'elle conseille, car l'enseignement seul, sans l'exemple, laisse bien des difficultés ; tandis que l'enseignement et la pratique unis ensemble sont très encourageants. C'est pour cela que saint Paul disait à son disciple Timothée : « Veille sur toi et veille sur ce que tu enseignes ; en faisant ainsi, tu te sauveras et tu sauveras les autres. »

« En quatrième lieu enfin, la piété donne à la science de la constance et de la durée ; si l'esprit manque, la chair défaille aussitôt, et les forces s'épuisent ».

Il insistait et s'appuyait sur une autre raison pour prouver que l'esprit de piété aide grandement à faire du progrès dans les lettres. D'abord, en rendant la conscience plus pure, elle fait que Dieu, de qui découle la science, la communique plus abondante. « Que le religieux, disait-il, qui veut pénétrer le sens des divines Ecritures, s'efforce plus de se défaire des péchés que de lire des commentaires ; de déraciner ses passions que de feuilleter des cahiers, car la pureté de vie, d'après Cassien, ouvre les yeux qui veulent voir Dieu, et les yeux qui peuvent découvrir Dieu ne manqueront pas de découvrir aussi ce qui le touche et les secrets de ce qu'il a fait ».

Il leur proposait de même l'exercice de l'oraison comme un moyen d'arriver à la science et il disait : « On n'apprend pas moins en priant qu'en étudiant. » Il avait lui-même l'expérience de cette vérité, car Dieu, nous l'avons dit, lui avait communiqué bien des lumières dans l'oraison. Pour les en convaincre, il leur répétait parfois ce que Cassien raconte de l'abbé Théodore : Ce serviteur de Dieu acquit, au moyen de la pureté de cœur, plus de connaissances que dans la lecture et l'étude. Un jour qu'après avoir bien réfléchi, il ne parvenait pas à comprendre un passage de l'Ecriture, il se mit à prier, et ensuite il le comprit parfaitement.

Le P. Balthasar enseignait encore que la mortification sert beaucoup pour acquérir l'esprit de piété et la science, si on la pratique dans les choses qui regardent l'étude, et pour vaincre les difficultés qu'elle peut présenter, en particulier dans les occasions suivantes :

1° D'abord dans le cas où l'on éprouve du dégoût pour le travail aux heures marquées, ou l'envie de travailler lorsqu'il ne le faut pas, par exemple, pendant l'oraison, l'examen et les autres exercices. Les étudiants se souviendront

alors que personne ne peut suivre Jésus-Christ sans porter la croix et qu'il ne faut s'éloigner de lui ni à gauche par le dégoût, ni à droite par le caprice, sous prétexte d'argumentations ou de thèses ;

2° La mortification fait vaincre la répugnance que l'on peut avoir à s'humilier pour interroger les maîtres ou les condisciples, pour argumenter ou pour soutenir une thèse, ou pour répondre à qui vous interroge ;

3° Celui qui est mortifié ne s'écartera pas du programme tracé pour s'occuper de matières qui ne lui conviennent pas, ou d'autres études que celles qui sont désignées, et ne fera pas passer la curiosité avant l'utilité ;

4° Il se plaira à suivre les indications de ses supérieurs et de ses maîtres, et non sa propre envie pour s'appliquer à telle étude et non à une autre, ici et non là, de cette manière et non de telle autre, en se servant de tel livre et non pas d'autres. De cette manière tout ira mieux, suivant ce que dit saint Augustin : « Ce n'est pas une petite science que de savoir s'unir à celui qui sait ; le savant a des yeux pour connaître et enseigner, vous, ayez-en, pour croire et obéir (1). » Beaucoup sont dans l'erreur et dans l'illusion en se livrant aux occupations marquées par l'obéissance mais sans suivre l'ordre et la méthode marqués par l'obéissance ;

5° L'étudiant mortifié ne sortira pas des bornes de la modestie religieuse en faisant étalage de ce qu'il sait, ou en prétendant à des choses qu'on ne lui demande pas, comme à telle argumentation, à tel acte public, à telle chaire ; il ne refusera pas l'occupation que l'obéissance lui propose ;

6° Il sera également dans la disposition de laisser les études quand on le lui demandera, car, s'il est vrai que Dieu le dirige, il sera toujours content, quelle que soit sa conduite. De même encore, les mortifiés n'auront aucune peine à accepter tel ou tel ministère, dans tel endroit ou dans tel autre ; c'est le vrai signe du bon esprit qui vous a fait entrer

(1) In. ps., XXXVI, v., 2.

en religion ; c'est aussi le moyen d'imiter votre divin Maître dont il est dit : « Il s'est levé comme un géant pour parcourir sa voie et pour accomplir joyeusement la volonté de son Père (1). »

Pour en arriver là et pour que l'application à l'étude et à la piété ne se nuisent pas l'une à l'autre, le vrai moyen de les concilier, c'est de faire la volonté de Dieu dont les œuvres s'harmonisent si bien et qui poursuit sa course pour enrichir ceux qui l'aiment et lui obéissent. « Je suis la voie de la justice, je marche dans les sentiers de l'ordre, j'enrichis ceux qui m'aiment et je les comble de biens » (2). C'est une grande chose, disait le Père, de savoir la théologie ; mais ce qu'il y a de plus élevé dans la théologie, c'est encore de savoir régler sa vie sans s'éloigner en rien de ce que Dieu veut. Celui qui est avide de savoir doit se dire à lui-même : Il n'est pour moi, ni possible, ni convenable d'essayer de voler si Dieu ne m'attire. Et quand Dieu m'attirera, je n'aurai pas besoin de ces petites provisions que je cesse de glaner pour ne pas aller contre sa volonté. Et pour qu'il me soit un jour possible et utile de voler, j'ai un autre moyen qui consiste, en attendant, à m'appliquer à ne m'éloigner en rien de ce que Dieu veut de moi ; c'est là ce que je puis apprendre de plus élevé. Ce qui y est opposé n'est pas de la science, mais de l'ignorance, ce n'est pas marcher dans la lumière, mais dans les ténèbres. Et comme dit saint Augustin : ignorons sans regret ce que Dieu ne veut pas que nous sachions, car il suffit que telle soit sa volonté pour que nous soyons heureux de nous y conformer (3).

§ 2

Toujours dans le même but d'amener les étudiants à unir ensemble la piété avec la science, le P. Balthasar leur donna par écrit des avis dont je place ici le résumé en y ajoutant,

(1) Ps., XVIII, 6. — (2) Prov., VIII, 20. — (3) Præf., in ps. VI.

pour l'utilité de ceux qui étudient, quelques explications qui en feront mieux comprendre le sens :

« La vie des étudiants de la Compagnie de Jésus, dit-il, est en soi très calme et tout est disposé pour que leur conduite soit parfaitement réglée. Ils peuvent, s'ils le veulent, être continuellement occupés sans être accablés ; et c'est pourquoi, on serait plus coupable avec tant de secours si l'on s'écartait de la régularité. Les considérations suivantes aideront leur bonne volonté :

1° Qu'ils s'efforcent avant tout d'avoir le cœur en paix, libre d'une trop grande ardeur pour apprendre ; libre d'un empressement déréglé pour accomplir ce qui est commandé. Ceci est nuisible à tous, mais particulièrement aux étudiants ; c'est la raison pour laquelle tant de travaux faits avec trop de hâte sont mal faits ; et puis, le cœur en demeure agité, impropre à traiter avec Dieu dans l'oraison. Que la vertu et la piété occupent toujours dans leur âme et dans leur estime le premier rang ; car, sans elles, les lettres seraient plutôt un obstacle qu'un profit. C'est la pensée de la Compagnie, comme le prouvent ses règles. Ils donneront, par conséquent, le meilleur de leur temps aux choses spirituelles, ils feront leurs dévotions à la perfection, leur donnant en vérité la place d'honneur, persuadés qu'ils ne nuiront point de la sorte à leur avancement dans les sciences, suivant ce que dit saint Bonaventure : La science que l'on laisse de côté pour la vertu s'acquiert ensuite beaucoup mieux, grâce à la vertu (1).

Qu'ils aient une intention très pure dans leurs études, dans l'assistance aux cours, dans tous les exercices littéraires, parce que c'est l'intention pure qui rend les études religieuses. Les gens du monde étudient pour acquérir un nom, des dignités, des revenus, d'autres avantages temporels ; les bons religieux ont fermé leur porte à tout cela et ils ne cherchent dans leurs études que la gloire du Seigneur, le

(1) In spec. discipl., c. 7.

moyen de se rendre de dignes instruments pour le faire connaître, aimer et servir, grâce à la force de leur enseignement et à la sainteté de leur vie. Voilà la science que souhaitent nos Constitutions. Elle doit être réglée, n'avoir pour fin que de gagner les âmes par les travaux et les ministères qui nous sont propres, fin la plus élevée qu'il y ait en ce monde et, comme dit saint Denis, la plus divine entre les choses divines, fin même de Notre-Seigneur Jésus-Christ quand il vint sur la terre. Il dit, en effet : « J'ai fait connaître votre nom aux hommes. » Cette fin si élevée, est en même temps très profitable à ceux qui la poursuivent, car c'est d'eux que le Roi David a dit : « Ils brilleront comme les étoiles du firmament. » Et saint Paul : « Veille sur toi, et veille aussi sur l'enseignement; en faisant ainsi, tu te sauveras et tu sauveras les autres ».

Il servira beaucoup pour cela d'offrir fréquemment son travail à Notre-Seigneur, de ne le commencer jamais sans avoir prié d'abord, à genoux. Puisque Dieu commande aux étudiants de lui demander sa grâce pour faire des progrès, il est juste de le faire souvent et avec humilité ; il est juste de faire les efforts voulus pour éviter les abus qui pourraient empêcher ce progrès et nuire à la pureté d'intention ; il est juste de ne vouloir pas paraître avant le temps. C'est pour nous donner cet avis que Dieu, remarque saint Bonaventure, ordonnait, dans le Lévitique, de couper tous les premiers petits fruits que donnaient les arbres plantés dans la terre promise et de ne récolter des fruits mûris qu'à la cinquième année.

De plus, que les étudiants tâchent de ne pas perdre les courts moments qu'ils pourraient consacrer à la prière et les moyens en général dont ils peuvent avoir besoin pour s'avancer dans la piété. Ils doivent, il est vrai, faire une heure d'oraison ; mais c'est comme étudiants religieux : il est très possible qu'ils aient besoin d'en faire davantage, comme orgueilleux ou atteints de quelque autre infrmité spirituelle. S'ils y sont sujets, ils doivent s'appliquer davan-

tage à la prière, et importuner en quelque sorte Notre-Seigneur jusqu'à ce qu'ils aient obtenu l'objet de leur désir, et celui-là est bien le plus important, car la Compagnie a beaucoup d'intérêt, et nous encore plus, à ce que nous soyons parfaits.

Dès le commencement des études, qu'ils aient à cœur de ne pas les séparer de la piété, car, en général, tel commencement, tel progrès et telle fin. Si vous commencez avec tiédeur, tout sera tiède; si vous vous mettez à l'œuvre avec ferveur, la ferveur durera. Qu'ils aient grand soin de ne pas la laisser diminuer, cette ferveur, afin de n'être pas exposés à entendre un jour cette parole terrible de Jésus-Christ : « J'ai un reproche à vous faire, car vous n'avez plus votre charité, votre ardeur première » (1). Si Dieu a des reproches à nous faire, comment ne tremblons-nous pas ? Et que dire si nous en avons mérité sur plusieurs points, si nous n'avons plus, par exemple, d'obéissance, d'humilité, de patience, de charité et d'autres vertus ?

Que les étudiants de la Compagnie s'appliquent avec soin à garder la charité, à être unis entre eux, et pour cela qu'ils évitent particulièrement les six défauts suivants qui sont très nuisibles à la bonne entente : avoir des amitiés particulières passionnées, surtout si la communauté les remarque ; murmurer, se plaindre des professeurs, dire qu'ils sont diffus ou trop brefs, obscurs, superficiels, etc. ; avoir des opinions opposées à celle des maîtres, chose particulièrement fâcheuse. S'en expliquer en public, ne faire aucun cas de l'opinion du maître, serait intolérable ; toute manifestation, surtout ironique, qui ferait comprendre qu'on n'est pas satisfait des solutions données par les maîtres, serait contraire à l'édification, surtout si on s'en déclare ouvertement, si on les attriste, en leur laissant voir que leurs solutions sont mal reçues ; ne pas aimer un professeur et le laisser voir, est préjudiciable; mais une chose le serait encore plus, ce serait

(1) Apoc. II, 4.

de faire une sorte de parti, en disant publiquement aux autres que l'on préfère tel maître à tel autre.

Enfin, que les étudiants fassent tout ce qui dépend d'eux pour étudier et pour apprendre ; qu'ils abandonnent pourtant le succès de leurs exercices littéraires et de leurs travaux à la divine Providence ; qu'ils gardent leur cœur en paix, quand même ils ne réussiraient pas, ce qui ne leur sera pas difficile si, en étudiant, ils ne cherchent que Dieu seul. Si c'est moi, dit le Seigneur, qui suis le but de tes recherches, tu seras content quoi qu'il t'advienne; et il vaut mieux prendre soin de soi que de faire des miracles en se négligeant. Tels sont les avis que le P. Balthasar écrivit et donna à ses étudiants. Pour les amener à les mettre en pratique, il se servait de moyens suaves, opportuns et efficaces. Il veillait avec un soin extrême à ce que tous ceux de la maison suivissent très exactement leur règle, qu'ils donnassent ponctuellement et entièrement à chaque exercice le temps marqué, non seulement pour la méditation, l'examen et les autres exercices de piété, mais encore pour les travaux littéraires, et il n'hésitait pas à donner une pénitence aux maîtres ou aux disciples pris en faute sur ce point. Comme il savait d'ailleurs que le corps a ses exigences pour venir en aide à l'esprit, il avait un soin particulier de veiller à ce que rien ne leur manquât de ce qui leur était nécessaire, afin qu'ils n'eussent à ce sujet aucune préoccupation. Il voulait que le jour de congé, destiné au repos, les étudiants et les maîtres allassent à la maison de campagne, se récréer pour conserver la santé, réparer les forces et revenir au travail avec un nouvel entrain.

Il leur faisait rendre compte de leur conscience chaque mois ; il les entretenait plus souvent s'il les voyait dans quelque difficulté ; il savait les encourager et dans les études et dans les choses de la piété, leur prouver qu'il appréciait leurs travaux, se montrer, en un mot, si parfaitement leur père, qu'il était aimé et vénéré de tous ; aussi, tous allaient volontiers à lui et s'ouvraient à lui de tout ce dont ils pou-

vaient avoir besoin pour le bien de leur âme. L'un d'eux (comme il l'a raconté depuis, étant déjà prêtre) se trouvant tenté violemment de désespoir, ne trouva pas d'autre remède à son mal que d'aller, quoiqu'il fut minuit, trouver le saint recteur. Il entra dans sa chambre sans lumière, l'entoura de ses bras et le réveilla par cette étreinte. Qui êtes-vous? demanda le recteur. Le Frère, troublé par sa tentation, tarda un peu à répondre, puis dit son nom. Le Père alors, avec beaucoup de calme, lui demanda ce qu'il voulait à pareille heure. — Je vais mourir, répondit le Frère, et je m'en vais tout droit en enfer. A ces paroles, le recteur eut compassion de lui, il le fit asseoir et le retint un bon moment, jusqu'à ce que, par des paroles bienveillantes et persuasives, il l'eut calmé complètement. Il rendait ainsi la paix et la confiance à ceux qui étaient tentés, comme nous l'avons dit à propos des novices.

Finalement, ses conférences publiques, ses entretiens particuliers et les autres moyens qu'il employait avec force et avec douceur, firent régner à Salamanque la même piété solide qu'à Médina, et y ajoutèrent le goût de l'étude comme il convenait dans un collège. On peut en donner comme preuve ce qui arriva lorsque le Père Procureur des Indes orientales et du Japon vint visiter Salamanque, avec permission du Père Général d'emmener ceux qui s'offriraient pour ces missions si glorieuses mais si difficiles et si pénibles. Telle fut l'ardeur que Dieu donna aux religieux du collège pour demander cette mission, et abandonner, par conséquent, patrie, parents, amis et avantages temporels, pour s'offrir à affronter des dangers sans nombre, sur terre et sur mer, afin de se rendre chez des peuples si éloignés, païens et barbares, parfois très féroces ; telle fut, dis-je, leur ardeur, que si on n'avait pas fixé des limites, le collège se dépeuplait. Tous s'offraient en insistant et en importunant même, chacun s'efforçant de faire valoir sa demande plus que celle des autres, pieuse émulation qui rendait ingénieux à découvrir des raisons d'être choisi de préférence. Il y eut

donc beaucoup d'appelés, mais il n'y eut que cinq élus qui furent choisis pour cette sainte expédition. Et les autres se soumirent quand on leur eut donné l'espérance d'être pris à leur tour dans une occasion meilleure. Cette bonne parole les calma comme de fidèles enfants de l'obéissance et ils se remirent, comme avant, à vivre en fervents religieux (1).

(1) Le P. Bouix ajoute au ch. 29 la lettre de saint Ignace aux scolastiques de Coïmbre : p. 327-341, 14 pages.

CHAPITRE XXX

Deux étudiants de la Compagnie de Jésus, à Salamanque, remarquables par leur ferveur, Jean Ortuño et François de Cordoue.

Les jeunes religieux qui se signalèrent le plus par leur ferveur, grâce aux soins et à l'exemple du Père Balthasar Alvarez, furent les étudiants en philosophie qui avaient récemment quitté le noviciat en compagnie de leur Maître, Etienne de Ojéda. Celui-ci, autrefois *Collégial* du grand collège de Cuenca, et professeur de philosophie dans cette insigne Université, était entré dans la Compagnie en 1571 en même temps que presque tous ses disciples. Tous donnèrent de très beaux exemples de vertu, mais deux, en particulier, surpassèrent les autres par leur ferveur et la grande édification qu'ils donnèrent à tout le collège. Leur Maître, le Père Ojéda, avait fort bien remarqué leurs vertus héroïques, il m'en avait parlé quelquefois et, plus tard, il a mis par écrit et m'a donné des notes qui m'ont paru dignes de cette histoire. C'est sans doute à la gloire du Père Balthasar qui fut leur maître en sainteté ; mais, de plus, il est à souhaiter que le souvenir de ces illustres modèles soit conservé et continue à présent à faire, parmi ceux qui étudient, le même bien qu'ils firent parmi leurs contemporains.

Le Frère Jean Ortuño

Le parlerai d'abord du Frère Jean Ortuño. J'ai moi-même entendu le P. Balthasar dire de lui, dans une conférence,

qu'il n'avait pas lu dans la vie des Pères du désert des choses plus admirables que celles qu'il avait vues en ce religieux, soit à Médina où il l'avait eu comme novice, soit à Salamanque pendant qu'il y était recteur et le bon Frère, étudiant.

Il entra dans la Compagnie de Jésus, à l'âge de vingt ans, en même temps qu'un grand nombre d'autres, en 1571. Parmi eux, il parut comme un vrai modèle de sainteté, et cela, tout le temps du noviciat, et beaucoup plus encore pendant qu'il suivit, à Salamanque, le cours de philosophie. Il avait beaucoup de talent et il s'appliquait fort à l'étude ; mais sans perdre la moindre part du trésor des vertus qu'il estimait beaucoup plus que tout le reste. Il se distingua particulièrement par son obéissance et sa mortification intérieure et extérieure, par sa modestie et par une telle possession de lui-même qu'on le vit toujours pieux, posé, réglé et parfaitement mortifié. Il y avait, à cette époque, comme sous-ministre, au collège, le P. Jean Rodriguez, saint homme, recueilli, austère et mortifié, exactement obéissant à tout ce que le recteur lui disait pour bien s'acquitter de son emploi. Il l'avait chargé d'éprouver les Frères qui étudiaient, théologiens et philosophes, ceux-ci, en particulier, qui étaient encore novices, par des mortifications et des occupations humbles ; et le bon sous-ministre qui avait d'ailleurs de l'inclination pour ces sortes d'exercices, stimulé encore par l'obéissance, s'acquittait fort bien de pareille commission. Il les éprouvait donc en bien des occasions, surtout le Frère Jean Ortuño qui lui donnait toute satisfaction et à qui il commandait des choses extraordinaires. Il attendait par exemple, à la porte de la salle, que le cours fut fini, et appelant aussitôt le Frère Ortuño et le Frère Jean de Cordoue dont nous parlerons plus tard, il les envoyait à la cuisine faire la vaisselle ou d'autres travaux de ce genre qu'il leur réservait chaque jour. Or, il s'y rendaient avec plus d'empressement encore qu'aux classes, sans murmurer et sans demander qu'on leur laissât un moment pour repasser la leçon. Leur maître le regrettait et il aurait voulu qu'on n'employât pas ses élèves

à un pareil moment ; mais eux n'avaient d'autre préoccupation que d'obéir et de se mortifier avec plaisir et avec joie.

Le bon Frère Ortuño fit de tels progrès dans ces vertus, que son obéissance paraissait tenir du miracle, tant elle était sincère, ponctuelle, parfaite, comme on le verra par quelques exemples. Un soir d'hiver où le vent et la neige faisaient rage, le Père Jean Rodriguez, le rencontra à l'entrée de la nuit près de la rampe d'une galerie qui donnait sur une petite cour et il lui dit : « Frère Jean, attendez-moi là jusqu'à ce que je revienne ; j'ai un travail à vous confier. » Le Père s'éloigna, puis, distrait par d'autres occupations, il ne pensa plus à ce qu'il avait dit. Et le bon Frère, comme s'il avait été une statue de pierre, ne bougea pas de cet endroit, malgré le froid qui sévissait et le vent qui le fouettait. La neige qui entrait à travers la balustrade lui couvrit les pieds. Il était neuf heures et le jeune homme n'avait paru ni à la première table ni à la seconde pour souper. Un de ses condisciples s'en étant aperçu avertit son professeur, on se mit à le chercher par toute la maison, et, comme on ne le trouva pas, on finit par s'adresser au Père Jean Rodriguez qui, ne se souvenant plus de rien, répondit qu'il ne savait pas où il était. On le cherche de nouveau et, en passant, fort tard, par la petite galerie, on le trouve grelottant de froid et les pieds déjà couverts par la neige. Et comme son professeur le grondait et lui demandait ce qu'il pouvait faire là à pareille heure et par un temps si affreux, il répondit, avec beaucoup de calme, que le Père Jean Rodriguez lui avait dit de ne pas s'en aller de là avant son retour et qu'il n'était pas encore revenu. Tout le monde fut émerveillé d'une telle obéissance, et, sans doute, si on n'avait pas été à sa recherche, il serait resté à cette place jusqu'au matin avec une grande joie.

Il y avait à cette époque dans la cour d'entrée quelques carrés de fleurs. Le Père Ministre les avait confiés à des Frères étudiants, avec ordre d'arroser chacun le sien, tous les jours, avec trois seaux d'eau, afin qu'elles se conservassent pendant l'été. Une semaine, il tomba beaucoup de

pluie, et, malgré cela, le Frère Ortuño portait chaque jour ses trois seaux d'eau ; beaucoup le regardaient ; son maître ne se contenta pas de le regarder, il lui fit un reproche : Pourquoi arroser quand il est tombé tant de pluie ? — Père, répondit le Frère Jean, avec beaucoup de modestie et d'humilité, on m'a commandé de porter chaque jour trois seaux d'eau et on ne m'a pas dit de ne pas le faire les jours de pluie. Le Père admira la sainte sincérité de son disciple, et la manière d'obéir à l'aveugle à ceux qui lui commandaient, et il n'ajouta rien.

Il l'admira bien davantage dans une autre circonstance : parmi les étudiants en philosophie, il y avait un prêtre vertueux et exemplaire, mais peu ouvert, sans mémoire, laissant les leçons entrer par une oreille et s'en aller par l'autre. Le professeur chargea le Frère Ortuño de répéter chaque jour la leçon à ce prêtre et de faire ce qu'il pourrait pour l'aider à la comprendre. Le Frère y mit un soin, un zèle, une affection extraordinaires ; à toute heure, il était à sa disposition pour répondre à ce qu'il lui demandait, sans jamais faire paraître impatience ou dégoût ; et avec cela, il voyait fort bien qu'il perdait sa peine, qu'il travaillait sans fruit et sans espoir d'enseigner quelque chose à son élève. Si le professeur en demandait des nouvelles, le Frère se contentait de répondre : « Il fait tout ce qu'il peut. » Tout le monde admirait une telle patience, car d'autres étudiants s'étaient fatigués de pareilles répétitions au bout de trois jours ; le Frère Ortuño, lui, était infatigable à faire ce qu'on lui avait commandé.

Un trait assez curieux que je ne veux pas passer sous silence montrera jusqu'à quel point il vénérait ce qui paraissait même n'être que l'ombre de l'obéissance. Les étudiants, dès l'ouverture des cours, le jour de la fête de saint Luc, 18 octobre, allaient s'asseoir avant la classe, sur des bancs de pierre où ils préparaient leur leçon. Le supérieur les vit une fois et il leur dit en passant : « *Mensibus erratis*, etc. : les mois qui ont une R ne vous asseyez pas sur la pierre. » C'était en

réalité une manière de plaisanter. Le Frère Ortuño, toujours avide d'obéissance, prit la chose si au sérieux que, à partir de ce moment jusqu'à la fin d'avril, quoique son compagnon fût assis, il se tint toujours debout. Dès le mois de mai, il s'assit comme auparavant ; quelques-uns de ses condisciples ayant remarqué cette manière de faire, lui en demandèrent la raison : « C'est, dit-il avec simplicité, parce que le Père recteur a dit que pendant les mois qui ont une R, il n'est pas bon de s'asseoir sur la pierre. » Et c'est pour cela qu'il avait attendu le mois de mai pour s'y asseoir.

Il avait cette naïve ponctualité dans tout ce qui regardait l'obéissance, si peu important que cela parut. Il lui arriva souvent, quand il était occupé à écrire, si la cloche l'appelait à un exercice ou si le supérieur le demandait, de partir à l'instant même ; et alors, si ceux qui en avaient le droit allaient voir dans sa chambre, ils constataient qu'il avait laissé la lettre commencée sans l'achever, pour aller plus promptement là où il était appelé, comme d'ailleurs le demande notre règle. C'est pour cette raison qu'il faisait si exactement l'examen particulier sur un seul défaut, comme c'est l'usage chez nous, gardant toutes les prescriptions jusqu'à la plus petite, jusqu'à marquer chaque jour le nombre de fautes et le comparer à celui du jour précédent. Il y fut fidèle même dans sa dernière maladie, jusqu'à la veille de sa mort, cachant le petit cahier où il les marquait, afin que personne ne le vit. En cela, il voulut imiter notre Père saint Ignace dont on raconte la même chose. Il avait grandement à cœur de suivre les traces du saint fondateur que Dieu lui avait donné pour guide.

Que dire de ce qui lui arriva pendant sa dernière maladie ? Il lui vint un abcès douloureux qui l'empêchait de s'asseoir. Il n'en dit rien pendant quelques jours, parce qu'il ne croyait pas que ce fut aussi grave que cela l'était en réalité, et aussi parce qu'il lui répugnait d'en parler au chirurgien. Mais la douleur l'obligeait à ne pas s'asseoir, quand il allait assister au cours ; comme il se tenait un peu de côté, le pro-

fesseur le remarqua et lui demanda ce qu'il avait. Le Frère Ortuño ayant répondu que c'était un petit abcès qui le gênait : « Eh bien, répliqua le Maître, pour un petit abcès faut-il se tenir ainsi ? » Votre Révérence a raison, dit le saint Frère ; et, les trois jours qui suivirent, il s'assit comme à l'ordinaire, malgré de vives douleurs, sans en rien laisser paraître. Mais le mal fit des progrès, et il fallut, par ordre du supérieur, faire intervenir le médecin et le chirurgien. Ils trouvèrent que l'abcès était irrité et avait pénétré bien avant dans les chairs, ils lui firent endurer tortures et martyre ; et lui, comme s'il avait été de marbre, ne se déroba pas à leurs cruelles opérations, ne donna aucun signe de souffrance, ne fit pas entendre un petit gémissement ; tous les assistants admirèrent sa patience et sa force d'âme. A tous ceux qui le visitaient, il faisait un accueil aimable, il leur répondait avec beaucoup d'affabilité et il leur disait : « Je suis entre les mains de Dieu, qu'il fasse de moi ce qu'il lui plaira, de sa main je ne crains pas la mort, et la souffrance ne m'effraie pas. » Enfin arriva le terme de ses peines et on lui déclara que sa maladie était sans remède. L'annonce de sa mort prochaine le réjouit. Il fit une confession générale au P. Etienne de Ojéda, son maître, versant d'abondantes larmes sur ses péchés qui étaient pourtant bien légers, car, d'après le confesseur, il n'y avait ni péché mortel, ni rien qui y ressemblât, pas même des péchés véniels sérieux, commis par malice et avec advertance, et il était alors dans toute la fleur de sa jeunesse, âgé à peine de 23 ans ! La confession finie, il demanda avec une affectueuse insistance et avec des larmes, que le Père recteur fit porter dans sa chambre une ou deux charges de fumier pour s'étendre dessus et mourir comme le méritaient, disait-il, ses grandes fautes, ce qui le rassurerait et le consolerait beaucoup. C'est dans ces sentiments et d'autres semblables qu'il reçut les derniers sacrements, tout embrasé de l'amour de Dieu. Il rendit ainsi le dernier soupir dans la paix et la joie que méritait sa sainte vie. Elle avait été vraiment admirable : silence perpétuel, charité

très tendre pour tous, modestie angélique dans toute sa tenue, une telle pureté de conscience que son maître et ses compagnons, malgré leurs efforts, ne purent jamais rien découvrir en lui de répréhensible.

Pour la consolation de tous les religieux de la maison, le P. Balthasar Alvarez fit une conférence sur les vertus héroïques du saint Frère ; il en dit ce que je viens de rapporter et on ne l'admira pas moins que les choses que l'on raconte sur les saints Pères du désert. Après tout, Dieu ne change pas, son bras n'est pas raccourci, il ne faut donc pas s'étonner s'il fait maintenant pour ses serviteurs quelque chose de semblable à ce qu'il fit dans les siècles passés. Il est toujours bon et généreux, et, si nous voulons profiter de sa grâce, il fera en nous et en tous ceux qui seront dans de bonnes dispositions, des choses admirables et dignes de sa grandeur infinie.

LE FRÈRE FRANÇOIS DE CORDOUE

Compagnon du Frère Ortuño au noviciat et en philosophie, François de Cordoue, fils du duc de Cordoue et de Ségorbe, marquis de Comarés, avait été recteur de l'Université de Salamanque. Touché par la grâce, il entra dans la Compagnie de Jésus, lui aussi, en 1567 (1). Il fit son noviciat à Médina del Campo sous la conduite du P. Balthasar Alvarez, qu'il retrouva à Salamanque comme recteur lorsqu'il y revint pour suivre le cours de philosophie et puis de théologie. Dès les premiers jours, il prit très au sérieux le travail de la perfection, et il se pénétra si bien de l'esprit de la Compagnie, qu'il disait souvent que tout en elle lui convenait à merveille. La première fois qu'il fit les Exercices spirituels, Dieu lui donna tant de joie d'avoir choisi cet état que, visité par Maître Etienne de Ojéda, *Collégial* du collège de Cuenca, qui lui était lié par l'amitié, celui-ci parut hésiter à croire qu'il fut aussi content en réalité qu'il

(1) Le P. de la Puente dit 1571.

le paraissait. François, alors, pour le rassurer et le convaincre, lui dit avec serment, bien qu'il n'eut pas l'habitude de jurer, même quand il était dans le monde : « Je suis tellement content et tellement persuadé que ce genre de vie me convient parfaitement pour mon salut et pour mon avancement dans le service de Dieu, que, m'offrît-on maintenant la tiare et tout ce que le monde peut donner, je n'accepterais pas l'échange; au contraire, je mépriserais tout comme une balayure. » Cette déclaration fut cause que Maître Ojéda, déjà d'ailleurs sollicité par la grâce, se décida à suivre la même voie.

Quand le Frère de Cordoue eut terminé sa retraite, on le chargea de la tenue du réfectoire, et telle fut sa ferveur et sa consolation, qu'on le vit le balayer à genoux, en baiser le sol et l'arroser de ses larmes, conduite qui inspirait de la dévotion à tous ceux qui le voyaient. Il s'appliqua sérieusement à l'abnégation et à la mortification, et, pour donner des bases solides à son humilité, il avait en horreur tout ce que le monde estime, il cachait avait soin ce qui aurait pu lui attirer un peu d'honneur et s'offrait à faire ce qui pouvait au contraire lui valoir quelque mépris Mais avec une prudence surhumaine, tout en cherchant à s'humilier, il dissimulait le plus possible cette recherche volontaire; son désir était qu'on crût, non pas qu'il agissait ainsi par vertu et en le voulant bien, mais qu'il ne savait pas ou ne pouvait pas mieux faire, ce qui était plus propre à le faire mépriser. En voici quelques exemples frappants :

Pour pratiquer la mortification, il aimait à aller aider le cuisinier, non seulement quand il était au noviciat, mais aussi plus tard pendant ses études. Les jours de fête et de congé, il demandait la permission d'aller à la cuisine, balayer, laver la vaisselle et préparer les repas : car, disait-il, j'ai appris à faire la cuisine quand j'étais dans le monde, et je voudrais profiter de mon expérience pour préparer un bon repas aux serviteurs de Dieu.

Le même prétexte lui servait pour demander aussi à avoir

soin des chevaux. Or, à cette époque, vint à Salamanque un Père qui avait conduit un cheval tellement maigre, fatigué, en si mauvais état, qu'on fut sur le point de l'abandonner dans le pré comme inutile désormais. Le Frère de Cordoue, avec l'autorisation du Père Gonzalve d'Avila, alors ministre, se chargea de le guérir. Il le pansa lui-même et le soigna ; il choisit une prairie de l'autre côté de la rivière pour l'y garder quelque temps. Il demanda à l'y conduire, permission qui lui fut accordée, sans doute parce qu'on crut qu'il ferait mener la pauvre bête par un domestique de la maison. Le Frère, content d'être autorisé, prit un chapeau et un manteau des plus vieux, souvent rapiécé, un gros bâton sous le bras, une corde et une provision de filasse à la main, et, menant le vieux cheval par la bride, il traversa la ville, en laissant bien paraître l'attirail que nous avons dit. Il passa près des écoles, juste au moment où un grand nombre d'étudiants et d'écoliers sortaient; ils s'arrêtèrent, étonnés de voir un personnage qui avait été recteur de cette même Université s'en aller dans cette tenue, et encore l'air très content et la bouche souriante. C'est ainsi qu'il conduisit sa bête à la prairie, triomphant de la vanité et de l'orgueil du monde, avec plus de gloire que les empereurs romains ne triomphaient, à Rome, de leurs ennemis. Le supérieur, cependant, en ayant été informé, le reprit d'être passé par le milieu de la ville; mais le saint homme qui avait un don spécial et charmant pour cacher ses actes d'humilité, répondit avec une grande placidité : « Père, comme je manque de vigueur, je me suis demandé quel était le chemin le plus direct que je pouvais prendre, et c'est pour cela que je suis passé par là ».

Son humilité lui fit faire des choses encore plus étranges : il avait du talent, un jugement très droit, et, avec cela, il simulait l'homme borné et disait quelquefois des niaiseries afin d'être méprisé. Un jour, il prêchait au réfectoire, comme le font les étudiants, et il parlait d'un saint. Il exprima un doute au sujet de je ne sais quel détail de sa

vie. « Deux exemplaires du *Flos sanctorum* (la fleur des saints), sont en contradiction à ce sujet, dit-il. Et, comme s'il voulait trancher cette question, il ajouta : Je m'en tiens, pour ma part, à ce que dit le *Flos sanctorum* de Saragosse, parce qu'il est imprimé en caractères plus gros, et je le comprends mieux. » Les auditeurs sourirent, mais le prédicateur resta bien calme, comme s'il n'en avait pas compris plus qu'il ne disait. Dieu permit, pour accroître son épreuve, qu'un Frère étudiant, entre autres, ne se doutât pas de l'esprit qui faisait agir ainsi le serviteur de Dieu et qu'il le crut en vérité aussi dépourvu qu'il voulait le paraître. Il riait et se moquait des choses qu'il disait comme de naïvetés et de sottises, et il les attribuait à un manque d'intelligence et de sens, et il ne se privait pas de le dire en sa présence. Le très humble Frère ne perdit pas cette belle occasion de s'humilier encore plus, et de pratiquer la charité en traitant avec honneur et affabilité celui qui le méprisait. Quand il servait au réfectoire, c'est à lui qu'il portait la meilleure portion. En récréation et à la campagne, les jours de congé, il prenait place à ses côtés afin d'être plus à portée de recevoir de lui quelque moquerie. Son Maître, le P. Ojéda, s'en étant aperçu, lui demanda d'où pouvait venir une telle application à se rapprocher toujours de ce Frère et à lui donner tant de marques d'amitié, au risque de se faire remarquer. Il le pressa longtemps d'en dire la raison, car il voyait bien qu'il y avait là-dessous quelque petit mystère. A la fin, le F. de Cordoue avoua que c'était parce que ce Frère le connaissait et le traitait selon son mérite. « Votre Révérence, ajouta-t-il, et d'autres, vous m'honorez comme si j'étais quelque chose; et cela ne me fait aucunement avancer, mais ce Frère me connait, me met à ma place en se moquant de moi et de ce qui me touche. C'est très précieux; aussi c'est vers lui que je dois aller comme je fais. » Réponse qui fit admirer au Maître la profonde humilité de son disciple.

Il arriva à ces deux religieux une autre chose qui mit encore en évidence cette humilité. Les dimanches de Carême,

ils allaient prêcher dans un village (1) à deux lieues de Salamanque. Ils marchaient à pied, tout doucement. Arrivés au village, le Père Ojéda prêchait et confessait, le F. de Cordoue faisait le catéchisme aux paysans, les réunissant avec un grand nombre de femmes et d'enfants, le dimanche soir ; presque tout le village était là. Il y fit un grand bien et on se mit tellement à l'aimer que, le Carême suivant, le village demanda qu'on leur envoyât les mêmes Pères. Ils y étaient retournés quelques dimanches, lorsque, sur les dires de quelques étudiants qui étaient venus de Salamanque, on vint à savoir qui était le Frère de Cordoue ; on se mit à lui donner des témoignages de considération et il y en eut même qui lui dirent : Votre Seigneurie. L'humble Frère en éprouva une peine extrême et il s'efforça de les détromper : « J'ai été cuisinier, disait-il, et laboureur, et je pourrais vous faire passer un examen sur la culture des terres. » Mais cela ne suffit pas pour les faire changer d'avis, ni pour les empêcher de le traiter avec respect. Aussi fit-il de grandes instances auprès de son Maître pour qu'il ne le prit plus avec lui, et auprès du Supérieur pour ne plus être envoyé dans ce village. On finit par le lui accorder pour ne pas l'affliger, car il avait autant de chagrin de se voir honoré que les gens du monde en ont de ne l'être pas.

Pour preuve que ces actes d'humilité venaient vraiment du cœur, je vais raconter ce qui lui arriva avec un condisciple avec qui il était entendu qu'ils s'avertiraient mutuellement de leurs défauts. Quand l'autre Frère se présentait pour demander à être averti de ses fautes, le Frère de Cordoue s'excusait, prétendait qu'il avait été négligent à observer et promettait de se corriger. Un jour, pressé davantage par son compagnon, il finit par lui dire que ses nombreux défauts lui donnaient trop d'occupations et ne lui permettaient pas de faire attention à ceux du prochain. Ainsi, estimant tout le monde, il se méprisait lui-même ; avec des yeux de

(1) **Machacon.**

lynx pour découvrir ses propres défauts, il n'y voyait rien quand il s'agissait de faire attention à ceux des autres. Il ne dit jamais un mot contre qui que ce soit; il aurait voulu porter tout le monde dans son cœur; il avait soin en particulier de se montrer serviable, aimable et encourageant pour les malades, se montrant au plus haut point charitable envers eux et les aimant comme on le fait dans la Compagnie.

Pour éprouver sa vertu, Notre-Seigneur permit cependant qu'on n'eut pas de lui assez de soin dans une de ses maladies. Le Frère infirmier qui était fort habile (1) s'était absenté, et le Frère de Cordoue indisposé ne fut soigné que par le second infirmier, Frère coadjuteur encore novice, autrefois laboureur, ayant peu d'instruction et encore moins d'aptitude pour soigner les malades. Le Frère de Cordoue avait une forte fièvre tierce; et les remèdes que lui donna l'aide-infirmier étaient si mal choisis, administrés avec tant de négligence et si mal à propos, que, bientôt, la maladie s'aggrava et devint dangereuse. Le malade me raconta plus tard les maladresses dont il fut victime de la part de l'ignorant infirmier; et c'était à faire compassion. Je n'entrerai que dans un détail. Le jour où le malade prit médecine, c'est-à-dire le samedi, le novice, tout récemment sorti de son village, oublia de préparer quelque chose de particulier pour son malade. Quand le moment vint de lui servir un peu de bouillon, il prit un quartier de poulet et le jeta dans la marmite commune où abonde ordinairement la fressure et la graisse. L'infirmier novice prend une tasse de cet étrange bouillon et va le présenter au malade. Quand il l'eut goûté, il lui parut préférable de ne pas le prendre. Une heure après, on lui porte le quartier de poulet, dur comme du bois et couvert de la graisse qui surnageait dans la marmite. Le Frère de Cordoue ne put en avaler une bouchée. Son remède l'avait fort affaibli, ainsi que les sueurs de la fièvre,

(1) Frère Antoine Omiste.

et les secours qu'un bon infirmier sait donner lui avaient manqué. Avec cela, il ne se plaignit pas, ne donna pas une marque de répugnance, ne voulut pas d'abord dire le moindre mot. A la fin cependant, voyant qu'il pouvait être en danger de mort, il se demanda si, en conscience, il pouvait se laisser mourir, faute d'avoir parlé. Ce doute, il n'osa pas le résoudre lui-même, et, le soir de ce jour, il fit appeler un Père ancien et très fervent, le Père Pierre Gonzalez, qui avait la réputation d'être très sévère pour lui-même, et il crut que la réponse d'un Père si grave le rassurerait pleinement. Il lui dit sous le sceau du secret, ce qui venait de se passer, et, le cas exposé, il lui demanda ce qui lui paraissait le plus parfait : se taire et mourir, ou découvrir son état aux supérieurs: pour lui, il était déterminé à faire ce qu'il y avait de mieux. O saint homme, vraiment résigné et mort à l'amour propre! Car pour ne pas perdre un degré de perfection, il était résolu à souffrir à ce point et à mourir même, alors qu'il pouvait tout éviter par une seule parole. Le prudent Père spirituel ayant entendu cette confidence, voulut, comme habile médecin de l'âme, éprouver et rendre plus parfaite la vertu du malade. Il lui conseilla donc de ne rien dire, de remettre son sort entre les mains de Dieu et de ne pas perdre l'excellente occasion qui s'offrait à lui de souffrir. Il le laissa dans cette résolution. Il alla ensuite avertir le supérieur de ce qui se passait. On mit à secourir le patient beaucoup d'empressement et de charité, et il arriva que le Frère de Cordoue fit une admirable provision de mérites en se proposant de se taire malgré le danger, et que, d'un autre côté, il fut tiré de ce danger, grâce à l'industrie du bon médecin spirituel.

Nous comprîmes facilement, dans ce collège, où les malades sont l'objet de soins si charitables, qu'une négligence pareille à l'égard d'un infirme ne pouvait avoir eu lieu que par une permission expresse de la Providence qui voulait faire briller la vertu du Frère de Cordoue.

Comme ce bon Frère François persévérait dans ces exer-

cices de mortification, Notre-Seigneur le favorisait de grâces et de dons célestes, particulièrement au moment de la communion où il lui arrivait des choses bien extraordinaires. Comme il était si vertueux et d'ailleurs d'un âge déjà avancé, il fut ordonné prêtre la seconde année de théologie ; il avait pour cela fallu vaincre ses répugnances, car si d'un côté la pensée de recevoir plus fréquemment Notre-Seigneur pouvait lui faire désirer ce saint état, cependant son humilité était effrayée de la grandeur du sacerdoce.

Une fois ordonné, comme il était assez instruit pour cela, et avait bon jugement, on le chargea d'entendre les confessions les dimanches et jours de fête. Mais il pria ses supérieurs de ne lui communiquer les pouvoirs de confesser que pour les pauvres, les nègres, les petites gens, et non pas pour d'autres. Il ne recevait, en effet, que les pauvres, et si quelque personne de distinction se présentait à lui, il l'adressait à un autre confesseur.

Or, il remplissait ce ministère avec tant de perfection que ses pénitents en retiraient un grand fruit. Et lorsque, en dehors de la confession, il leur parlait des choses de leur âme, il le faisait avec humilité, affabilité, comme s'il était l'un d'entre eux ; et il s'efforçait de leur persuader qu'il l'était, afin de s'humilier davantage et aussi de leur inspirer une plus grande confiance.

Il aimait aussi à s'occuper des serviteurs et des employés de la maison ; après le dîner, il allait les voir et leur parler de leurs travaux, et, à cette occasion, du grand travail qu'il ne faut jamais perdre de vue, le soin de son salut. Il leur enseignait le catéchisme, et la manière de servir la Messe. Enfin, à force de bons soins, il leur inspirait si bien l'amour des vertus, en particulier de la modestie et de la bonne tenue, et plus encore l'amour de la confession et de la communion, qu'on les aurait crus religieux.

Ses études terminées, le Père François de Cordoue alla faire sa troisième année de probation à Villagarcia sous la conduite du P. Balthasar Alvarez ; je fis la mienne en même

temps et j'eus l'occasion d'être témoin de ses admirables vertus et de ses progrès dans la ferveur, jusqu'au jour de sa mort qui arriva dans ce collège même, comme je le dirai plus tard.

CHAPITRE XXXI

Le Père Balthasar Alvarez avait un soin particulier que les professeurs fussent exemplaires. — Vertus insignes du Père François de Ribéra, professeur d'Ecriture Sainte.

Le P. Balthasar Alvarez désirait ardemment, comme nous l'avons vu, que les étudiants de la Compagnie fussent à la fois studieux et fervents ; il le souhaitait encore plus pour les professeurs et les religieux déjà formés qui peuvent contribuer beaucoup à la vertu, à la ferveur, au bon esprit de leurs disciples. Ceux-ci, généralement, aiment et estiment leurs maîtres, et comme ils apprennent d'eux la science, ainsi, ont-ils pour la piété et la sainteté de l'amour et de l'estime, s'ils voient que leurs maîtres en ont. Ils sont heureux d'apprendre, de leurs paroles et de leurs exemples, les vertus qu'ils leur voient pratiquer et dont ils les voient faire plus de cas que de la science. De plus, les maîtres exemplaires donnent encore plus de crédit à leur personne et à leur enseignement qui en devient plus estimé et mieux accepté. Et, quand il s'agit d'une leçon pratique, leur exemple la rend facile. « L'autorité du maître, dit saint Pierre Chrysologue, consiste dans la vie exemplaire ; celui qui pratique ce qu'il va enseigner, trouvera l'auditeur obéissant » (1). Au contraire, la vie mauvaise ou imparfaite diminue l'autorité du maître et de son enseignement. « Car, dit saint Bernard,

(1) Serm. 167.

on fera peu de cas de la prédication de celui dont on méprise la vie » (1).

Aussi, le P. Balthasar souhaitait-il vivement que les professeurs et les prédicateurs fussent très pieux ; qu'ils fissent d'abord de grands progrès dans la sainteté, afin d'aider les autres à progresser. « Il est bien triste, disait-il, d'avoir ses cartons et sa mémoire tout pleins de bonnes vérités, et l'âme vide de vertus. C'est un grand désordre de faire servir les vérités chrétiennes à tout régler chez les autres, et rien chez soi. Car le premier prochain à qui je dois faire du bien, c'est moi-même. « Bois le premier de l'eau de ta citerne ou de ton puits, dit Salomon, et tu pourras ensuite laisser couler l'eau dehors et sur la place » (2).

Le P. Recteur disait encore : « Des hommes savants sans piété, vains, orgueilleux, font beaucoup de mal dans l'Église et dans les ordres religieux. Si je pouvais, des hommes pareils qui ne sont qu'un bois vert, alors qu'ils se croient des colonnes de l'Eglise, je les enverrais à la cuisine, afin de les faire mourir à eux-mèmes et sécher leur verdeur ». Il avait, au contraire, en très haute estime ceux qui unissaient le savoir à la piété, il les honorait et les recommandait à Notre-Seigneur ; il les secondait de tout son pouvoir. Ceux-là, oui, il les regardait comme des colonnes de l'Eglise et des ordres religieux. Et Dieu lui fit la grâce d'avoir à Salamanque un personnel enseignant de ce genre.

Il avait désiré, en particulier, vers 1575, avoir pour l'enseignement de l'Ecriture Sainte qu'on allait inaugurer et qui est si important puisque sur l'Ecriture repose toute la théologie, quelque professeur qui fut à la fois éminent en doctrine et en sainteté. Dieu le lui accorda dans la personne du P. François de Ribéra qui avait été son novice à Médina del Campo ; il savait qu'il avait assez de vertus éminentes pour édifier et faire progresser les jeunes étudiants de théologie.

Des vertus du Père Ribéra, je vais dire quelques mots,

(1) Serm. de resurrect. (2) Prov. v, 15.

puisqu'il touche de si près au P. Balthasar qui fut son Maître des novices. Ce grand homme fût d'abord élève de l'insigne collège de l'archevêque à l'Université de Salamanque. Son cours achevé, il s'en retourna à Villa-Castin où il était né, et là, il s'appliqua à l'étude de l'Ecriture Sainte, où il fit de grands progrès, grâce à sa connaissance du latin, du grec et de l'hébreu. Notre-Seigneur permit que plusieurs projets qu'il avait formés ne pussent se réaliser ; ce fut un malheur qui fut pour lui l'occasion d'un grand bonheur. Le P. Martin Gutierrez, alors recteur du collège de Salamanque qui l'avait connu, fréquenté et confessé, vint à passer par Villa-Castin et lui rendit visite. Après quelques moments d'entretien, le docteur Ribéra en vint à dire qu'il avait résolu de se retirer dans une maison contiguë à une chapelle dédiée à Notre-Dame, dans l'endroit même. Là, disait-il, je pourrai contenter ma dévotion à la Vierge, et, de temps en temps, aller prêcher dans les villages voisins et ensuite revenir à mes livres. Il demanda au Père ce qu'il pensait de ce genre de vie : — « Seigneur docteur, répondit le Père, je trouve que c'est une bonne pensée. Cependant, faites attention que vous gardez pour vous ce que vous avez de mieux, la volonté propre ». Cette parole toucha son cœur, la lumière du ciel et un bon mouvement de l'Esprit-Saint y pénétrèrent en même temps, et il prit la résolution de quitter le monde et d'entrer dans la Compagnie de Jésus où il allait pouvoir s'adonner aux mêmes études et aux mêmes ministères, sans que la volonté propre s'en mêlât, parce que l'obéissance allait la rendre conforme à la volonté divine.

Il attendit, cependant, quelques jours pour régler le sort de quelques personnes de qualité, ses parentes, très honorables ; après quoi, passant par-dessus tous les obstacles, il se rendit à Salamanque où il fut admis dans la Compagnie par le P. Martin Gutierrez, en 1570. De là, il passa à Médina, où il fit son noviciat sous la conduite du P. Balthasar Alvarez. Là, il put voir de ses propres yeux ce qu'il a laissé par écrit dans un de ses livres, que le Père Balthasar était un homme très mortifié,

un homme d'oraison, très puissant en paroles, très persuasif et doué d'une grande adresse pour mener les âmes à Dieu.

François Ribéra mit à profit les leçons d'un si digne Maître, ainsi que les dons de la nature et de la grâce dont Dieu l'avait comblé ; il prit l'esprit de la Compagnie comme si, dès sa jeunesse, il avait été élevé par elle. Il fit des progrès merveilleux dans toutes les vertus, en particulier dans l'obéissance, dont les avantages l'avaient attiré à la vie religieuse. Il était, en effet, très exact à observer les règles et les prescriptions des supérieurs, non seulement à l'époque de son noviciat, mais toute sa vie, sans que les études et ses autres occupations fussent capables de le refroidir en ce point, ou de lui faire violer même la plus petite ordonnance. Malgré sa faible santé, il ne se permit jamais de boire entre les repas sans permission, ni de se dispenser de balayer sa chambre, deux fois par semaine, ni de lire hors de la maison ou dans l'intérieur une lettre ou le moindre billet sans permission du supérieur, ni d'écrire à quelqu'un sans avoir demandé encore la permission et avoir montré sa réponse. Bien plus, il lui arriva d'avoir montré sa lettre, de se souvenir ensuite qu'il avait oublié quelque chose, de l'écrire à la suite et de montrer de nouveau ce qu'il avait ajouté : ce n'est qu'alors qu'il cachetait la lettre. Tout cela lui paraissait être demandé par la règle, il ne voulait pas s'en écarter d'une ligne.

Sa modestie, sa bonne tenue, la gravité de tous ses actes furent admirables. Très humble, il aimait à faire connaître ses doutes et à demander leur avis aux autres, même à ceux qui en savaient moins que lui. Paisible et affable dans ses conversations, l'exemple de ses rares vertus le rendait aimable. Sa ferveur ne ressemblait pas à celle des jeunes novices que l'on pourrait comparer parfois à une chaudière sur un grand feu ; elle bout à gros bouillons et l'eau se répand au dehors avec fracas. C'était une dévotion grave, solide, calme, comparable à un feu continu et doux, qui réchauffe mieux et d'une manière plus durable. Aussi la gravité, l'ascendant de ses solides vertus, édifia partout où il passa, à

Médina, à Salamanque où il fut professeur d'Ecriture Sainte, avec succès, de longues années. Il écrivit même quelques ouvrages sur cette matière qui restent comme un témoignage des grandes lumières dont Dieu le favorisa pour la bien comprendre (1).

L'oraison était comme le ressort de sa vie ; il lui consacrait plusieurs heures le jour et la nuit, imitant en cela l'exemple de son Maître, le P. Balthasar. C'est elle qui l'aidait à comprendre l'Ecriture Sainte, et, quelquefois, à l'oraison il joignait le jeûne et d'autres pénitences. Quand il se trouvait arrêté par quelque passage très difficile, il se mettait pour quelques jours en retraite et il obtenait enfin que Notre-Seigneur l'éclairât comme il le désirait.

Une personne digne de foi a raconté que le Père Ribéra prêchant une fois le jour de la fête de saint André, elle vit une grande et belle lumière qui enveloppait le prédicateur, et, dans cette lumière, cette personne vit Jésus-Christ, Notre-Seigneur, plein de Majesté et d'attraits, qui regardait avec plaisir l'orateur, et étendait ses bras sur lui, comme pour le prendre sous sa protection. Dans le cours du sermon, le Père prononça ces paroles: « O grandeur de notre Dieu ! Il n'y a pas un seul petit caractère dans les livres sacrés qui ne renferme des mystères et, dans ces mystères, des vérités énoncées par Celui qui est la vérité même ». Cette personne entendit en ce moment Jésus-Christ lui dire avec bonté : « Ma fille, c'est ici un homme digne de ce nom qui donne à l'Écriture un sens authentique et vrai. Aussi, je lui communique mes vérités, parce qu'il sait apprécier ce qu'il m'en a coûté pour les faire connaître aux hommes, c'est-à-dire mon sang. Tu as bien fait de le prendre pour confesseur. Crois ce qu'il te dira ; en lui, tu me trouveras moi-même, et tu sauras comment tu peux faire ma volonté. »

(1) Cinq livres sur le Temple ; commentaires sur saint Jean ; sur l'Epître aux Hébreux ; sur l'Apocalypse ; sur les douze petits prophètes. Enfin la célèbre Vie de sainte Thérèse.

Cette révélation m'a paru très croyable, et faite par Jésus-Christ lui-même, car j'ai connu de près et longtemps le P. Ribéra : j'ai vu en lui ces vertus dont j'ai parlé et le zèle qu'il avait pour comprendre, lire et prêcher les Saintes Ecritures. afin de venir en aide aux âmes. Il a persévéré dans cette ardeur pour le bien, jusqu'au jour de sa mort, en novembre 1591. Cette mort fut aussi précieuse que l'avait été sa vie, et, trois jours après, la personne qui avait eu la vision dont nous venons de parler, fut ravie en esprit après la communion ; il lui sembla qu'elle était dans le ciel où elle vit le P. Ribéra, dans une grande gloire, très près de Dieu ; du Cœur divin une lumière jaillissait jusqu'au cœur du Père Ribéra et lui donnait un éclat, une beauté, une joie inexprimables, et le tenait très uni à Dieu, ce qui faisait penser cette personne à la vérité que le Père avait prêchée avec tant de zèle. Il lui fut dit que cette lumière glorieuse lui avait été accordée pour le récompenser de n'avoir jamais recherché la vaine gloire, mais uniquement la gloire de Dieu en s'efforçant de le faire connaître, aimer et servir par ses créatures. Le Père lui-même ajouta qu'il avait été en purgatoire une heure, et sans y souffrir beaucoup. Il la chargea de dire à certaine personne affligée que si, au ciel, il pouvait avoir quelque peine, il en éprouverait à la vue de ce qu'elle souffrait ; mais qu'ayant vu à découvert les biens éternels qui devaient récompenser ses épreuves, il ne pouvait s'affliger de l'y voir soumise. Il donna ensuite à la personne favorisée de son apparition des avis spirituels fort utiles pour son avancement dans le service de Dieu, et il la consola de la sorte, car elle aussi avait besoin de consolation.

Tout cela est très croyable, puisqu'il s'agit d'un serviteur de Dieu qui avait vécu, comme nous l'avons dit, dans une si grande pureté et dans un si sincère amour de la vérité. Je pourrais ajouter encore bien des détails que j'omets, parce que, ce me semble, ce que j'ai dit suffit pour la gloire du Maître et Père spirituel qui forma un tel disciple.

CHAPITRE XXXII.

Le Père Balthasar fait le plus grand bien à des professeurs et à des étudiants de l'Université, et à des séculiers influents.

Le zèle que le Père Balthasar Alvarez avait pour le bien des âmes lui inspira de faire venir à Salamanque le Père Docteur Jean Ramirez, excellent prédicateur de la Compagnie, afin que son ardeur apostolique et son rare talent produisissent des fruits de salut parmi ceux qui fréquentaient l'Université et aussi parmi les nombreux séculiers dont le Père Balthasar, selon sa coutume, avait un soin particulier, parce qu'ils l'avaient pris pour guide vers la perfection. Il venait, et il vient encore, au collège un bon nombre d'étudiants, dont quelques-uns faisaient les Exercices spirituels sous la direction du saint recteur qui leur était d'un grand secours : ses paroles et la force de ses exhortations les remuaient, et plusieurs se déterminèrent à quitter le monde et à entrer dans la Compagnie de Jésus. L'un d'eux fut ce Père François d'Avila dont nous avons raconté l'entrée dans des circonstances si extraordinaires, au chap. XV. Une autre vocation bien remarquable fut celle du Docteur Augustin de Mendiola, du Collège de Cuenca, et professeur de philosophie à l'Université de Salamanque; il y avait plus de dix ans que Notre-Seigneur l'appelait à la Compagnie, et quoique le P. Balthasar le pressât d'être fidèle à répondre à cet appel, il différait toujours et se trompait lui-même en se persuadant qu'il avait certaines obligations à remplir. Pour y parvenir, il aspira à des bénéfices, à des rentes ecclésiastiques, en dési-

rant monter aussi haut que le lui permettaient son beau talent et ses fortes études Au moment où il était le plus lancé dans ces projets, la divine Bonté l'arrêta, et lui ouvrit les yeux au moyen d'une grave maladie qui le conduisit aux portes de la mort. La peur du danger le fit rentrer en lui-même ; il se rendit compte des inconvénients de son erreur et de sa longue résistance à l'appel divin. Un jour donc, plus souffrant qu'à l'ordinaire, il sentit plus vivement le scrupule ou plutôt le remords d'avoir refusé de se rendre aux désirs de Jésus-Christ, et en cherchant des raisons pour s'y dérober ; il fixa les yeux avec amour sur une image de Jésus crucifié qu'il avait dans sa chambre ; alors, le Christ lui-même le reprit de ces délais, lui commanda d'entrer dans la Compagnie et lui fit entendre qu'il lui donnerait assez de santé pour cela.

Ces paroles de Jésus-Christ et cet ordre laissèrent le bon Docteur Mendiola confus de sa longue résistance, et en même temps consolé et fortifié par une telle faveur. Résolu d'obéir sans retard, il supplia le Père recteur de l'admettre dans la Compagnie. Celui-ci, témoin du changement prodigieux que la main toute puissante de Dieu avait fait, au moyen de la maladie, dans un cœur si épris des avantages du siècle, prit l'avis du Père Provincial et fit dire au malade qu'il pouvait se considérer désormais comme un membre de la Compagnie et venir à la maison, dès que ses forces le permettraient. Cette nouvelle lui causa tant de joie qu'elle lui fit prendre le dessus sur une maladie qui pourtant était grave et dangereuse. Bientôt, il lui fut permis de se lever et de retrouver un peu de forces ; or, dès qu'il put pour ainsi dire se tenir seulement debout et se traîner, il vint frapper à la porte du collège où le saint recteur et tous les Pères le reçurent à bras ouverts, avec beaucoup de charité et de joie. Il porta avec lui la pauvre image du Crucifié dont nous avons parlé et il répéta souvent à ceux de la maison, que ce crucifix lui avait parlé, qu'il n'y avait, dans cette affirmation, ni illusion, ni erreur, mais la pure vérité. Plusieurs de ceux qui le fréquen-

tèrent, pendant le peu de jours qu'il vécut dans la Compagnie, en ont rendu témoignage.

Le jour même de son entrée, la fièvre le reprit, le força de nouveau à garder le lit. Il n'en sortit plus, car douze jours après il expira. Or, il était tout heureux de se voir mourir entouré et assisté par tant de religieux, et il avait la ferme volonté, si Notre-Seigneur avait voulu prolonger sa vie, de le servir avec un parfait dévouement. Dieu se contenta de cette résolution si ferme, il l'appela à Lui, peut-être « pour que la malice du monde ne changeât pas son cœur, pour que la vanité ne lui fît plus illusion ». Et tous rendirent gloire à Notre-Seigneur, à la vue des moyens admirables qu'il emploie pour sauver ses élus, les attirant à son service par la force, quand ils ne veulent pas y venir de bon gré.

Mais revenons au Père Balthasar Alvarez qui, à Salamanque, se trouvait en relation avec de hauts personnages qui l'estimaient et lui confiaient les intérêts de leur âme. De ce nombre fut Don Teutonio de Bragance, plus tard archevêque d'Evora. Pénitent assidu du Père Balthasar, il l'affectionnait grandement ; il remarqua en lui bien des particularités qui prouvaient sa haute sainteté et qu'il a rapportées depuis pour servir à cette histoire.

Le Père vit souvent aussi Don Sanche d'Avila, qui devint évêque de Jaen, et Don Christophe Véla, plus tard archevêque de Burgos. Ce dernier a raconté une chose remarquable qui lui arriva avec le P. Balthasar, dans cette ville de Salamanque, et qu'il regarda comme une prophétie. Un jour qu'il était seul avec lui, le Père lui dit : « Je suis sûr, Seigneur Docteur, que Dieu veut se servir de vous pour des choses peu communes, je n'ai pas de doute là-dessus, et n'en ayez pas non plus, vous le verrez bientôt ». Quelque temps après, il fut nommé évêque des îles Canaries. Mais Don Christophe avait tant d'estime pour les avis du P. Balthasar, qu'il ne voulut pas accepter avant que le recteur l'eût recommandé à Dieu et lui eût dit ce qu'il fallait faire. Ayant prié et fait prier tout le collège à cette intention, le P. recteur lui dit d'accepter. Et ce

n'est qu'alors qu'il se rendit. C'est que, comme dit saint Grégoire, « ceux qui sont dignes de semblables dignités ne doivent pas y arriver par leur propre volonté, mais ils ne doivent pas non plus s'y dérober, quand ils ont constaté que telle est la volonté de Dieu, afin que les fidèles profitent, eux aussi, des talents que Dieu leur a confiés » (1).

Des faits de ce genre arrivèrent, à Salamanque même, à propos des Carmélites déchaussées: elles étaient si ferventes que le Père recteur aimait à les visiter, à les encourager, à les confesser quelquefois ; il apprécia particulièrement les mérites de la Mère Anne de Jésus, prieure de la communauté de Salamanque et plus tard de celle de Madrid et d'ailleurs (2).

Cette Mère affirmait avec conviction que le P. Balthasar était doué du don de prophétie, car plusieurs années auparavant il lui avait annoncé les grandes fatigues qu'elle endurerait en suivant les traces de sainte Thérèse de Jésus, fondatrice de son ordre. Comme elle exprimait un jour des doutes sur certaines choses que le Père lui disait, parce qu'elles lui paraissaient trop difficiles et presque impossibles, le serviteur de Dieu affirmait qu'elle les verrait se réaliser. « Comme je lui rendais compte, ajoute la Mère, de certaines entreprises qu'il avait prévues, le Père souriait et disait : « Je m'en réjouis pour que vous ayez foi en Dieu et en ceux qui, de sa part, vous annoncent ses miséricordes. S'il le fallait, je signerais avec mon sang que les bontés de Dieu seront le partage des personnes qui se trouveront dans les mêmes circonstances et dans les mêmes peines que vous ; vous y serez un jour et vous aurez à souffrir pour Dieu plus que vous ne pensez ». Tout cela se réalisa, car tout le monde connaît les travaux et les fatigues qu'endura cette grande servante de Dieu pour son ordre et pour soutenir l'œuvre de sa sainte Mère Thérèse.

(1) Past. part. 1, c. 6. — (2) Le P. Bouix ajoute : fondatrice du Carmel en France et dans les Pays-Bas.

J'ai la conviction que Notre-Seigneur, à cause de l'amour qu'il avait pour sa servante, voulut la fortifier d'avance par l'annonce de ces travaux que lui fit son confesseur ; elle devait ainsi avoir plus de prévoyance et de courage pour les affronter, car, le proverbe dit avec raison : Homme prévenu n'est combattu qu'à moitié, et les flèches qu'on voit venir de loin, ont moins de force et causent un moindre mal.

Dans ce monastère de Carmélites était entrée la sœur d'un Père Jésuite (1) qui ne put y rester à cause de ses infirmités. A sa sortie, elle se rendit au couvent de sainte Elisabeth, pour s'y recueillir en attendant de savoir ce qu'elle avait à faire. Son frère pria le P. Balthasar d'aller la voir et de la consoler. Le saint homme lui dit : « Ne pensez pas qu'il m'ait été peu difficile de connaître votre esprit. Sachez que Dieu vous aime bien, mais ce n'est pas pour que vous suiviez cet état de religieuse déchaussée. Croyez-le comme si un ange du ciel vous le disait ». Cette jeune fille s'en tint là pour le moment et se tranquillisa. Mais quelques années après, ayant oublié ces paroles, elle se présenta encore pour être Carmélite déchaussée au couvent d'Alba de Tormés. Elle y passa l'année du noviciat dans une parfaite paix ; mais à la fin, les religieuses, sans savoir pourquoi, refusèrent de l'admettre à la profession et elle dût se retirer. Elle se souvint alors de ce que le Père lui avait dit, ce qui la consola et lui fit prendre le parti de vivre recueillie et comme une religieuse au milieu du monde. On sait en effet que Dieu n'accorde pas à tous ceux qui désireraient, d'être religieux, de vivre dans un couvent ; pas plus qu'il n'accorde à tous ceux qui la désirent, la grâce du martyre. Tous cependant doivent mettre à exécution leurs désirs comme ils peuvent et vivre avec toute la perfection qu'ils se proposaient en aspirant à monter au degré entrevu.

Le P. Balthasar fit d'autres prodiges de zèle dans ce monastère où sa grande charité se manifesta comme nous

(1) P. Jérôme d'Avila.

l'avons raconté au chapitre XVII. Or, cette charité était trop ardente pour se contenter du bien fait aux religieuses ; il amena aussi plusieurs dames de qualité à réformer chrétiennement leur vie, et nous pourrions en citer plusieurs beaux exemples.

Une grande dame, Anne-Marie de Guzman, femme d'Henri de Bolanos, *corregidor* de Salamanque, prit le P. Balthasar Alvarez pour confesseur, sur l'avis de la sainte Mère Thérèse de Jésus. Or, en peu de jours, elle fut totalement changée. Jeune, riche, jusque-là amie des parures, elle se mit à en avoir horreur, et elle y renonça si bien que son mari disait avec bonne grâce : « Qui donc a pu la changer de la sorte ? » Comme il était bon chrétien, il ne regrettait pas de la voir désabusée désormais et occupée du bien de son âme. Elle persévéra et fit de grands progrès dans l'oraison, en suivant la méthode que le P. Balthasar lui avait tracée pour son très grand profit.

La comtesse de Monterrey, Dª Maria Pimentel, alors veuve et d'un âge très mûr, fit également d'admirables progrès. Elle avait une telle estime pour le serviteur de Dieu, qu'elle disait : « Personne ne me fait impression, ne me console et m'encourage comme lui, dans les affaires de l'âme. » Depuis qu'elle eut fait sa connaissance, elle suivit docilement tous les avis qu'il lui donnait de vive voix ou par écrit quand il était absent. De même, tout le temps que le P. Balthasar passa à Salamanque, il reçut fréquemment Don Henri de Guzman, comte d'Olivarés, très célèbre en Espagne pour son courage. Le comte lui ouvrait son âme et ne s'écartait pas de la ligne de conduite que lui traçait le Père et dont il était pleinement satisfait.

A cette même époque, Dª Jeanne de Tolède, marquise de Vélada qui, étant à Avila, avait eu avec le Père Balthasar des rapports fréquents et très utiles pour son âme, vint à Alba et fit connaître au duc Fernand Alvarez de Tolède et à sa femme, Dª Maria de Tolède et Enriquez, les grands mérites de ce saint homme. Aussi, désireux de le voir et de

faire sa connaissance, ils l'invitèrent à se rendre à Alba qui n'est qu'à trois ou quatre lieues de Salamanque. Il accepta et, dès son arrivée, ils furent ravis de le recevoir et ils ne tardèrent pas à constater qu'on ne leur avait dit que la vérité en faisant de lui de si grands éloges. Ces relations continuèrent : le Père allait de temps à autre les visiter ; ses entretiens et ses manières les affectionnèrent à la Compagnie. Il fit tomber quelques préjugés qu'ils avaient contre elle, et bientôt, ils disaient eux mêmes l'heureux changement qu'avait produit en eux la sainte conversation du serviteur de Dieu. Il profita de ses voyages à Alba pour faire du bien à d'autres personnes, à qui il enseigna à faire oraison, comme elles le firent de longues années.

Là encore, il eut de fréquentes relations avec le marquis de Vélada, don Gomez de Avila. Il lui fit partager l'amour que sa mère avait pour la Compagnie. Il le forma aussi à l'oraison dans laquelle le marquis assurait avoir trouvé tout ce dont il pouvait avoir besoin pour le bien de son âme, comme pour le gouvernement de sa maison et de ses terres. Plus tard, afin d'avoir de nouvelles lumières sur les choses de Dieu, il se rendit à Villargarcia où le P. Balthasar fut envoyé après son rectorat à Salamanque. Il y resta quinze jours, consultant le P. Balthasar comme un novice : Dieu ne manqua pas, semble-t-il, de le faire profiter de ces entretiens. Qui sait si cette piété et cette humilité ne le préparaient pas aux emplois éminents qu'ils a remplis plus tard ?

De Salamanque, le Père Balthasar se rendit encore à Valladolid et ailleurs ; mais tous ses voyages étaient nécessaires pour des affaires graves. Jamais il ne s'absenta par sa propre volonté, toujours par ordre de ses supérieurs, car il savait fort bien quelle obligation retient dans les maisons religieuses ceux qui les gouvernent : ils doivent être près de leur troupeau pour veiller sur lui, tant que l'obéissance due au souverain Pasteur ne leur demande pas autre chose. C'est ce qu'il dit lui-même dans un petit billet spirituel adressé à la sœur Stéphanie dont nous avons parlé plus haut et qui avait

invité le Père à venir assister à sa profession : « Si la volonté de Dieu, écrit-il, est que j'assiste à votre profession, ce sera une grande consolation pour moi ; car je ne vous ai pas aidée à entrer dans cette sainte maison sans dot et sans titres particuliers, pour vous oublier comme qui enterre un mort et ne pense plus à lui.

« Mais en cas que je ne puisse pas venir, je veux vous dire que, pour ces célestes noces, il faut une grande pureté et une vraie sainteté, car telle est la dot et la parure que réclame le divin Époux. Et si la sainteté fait défaut, qu'il y ait au moins l'humilité, afin que la confusion supplée à ce qui peut manquer à la conscience parfaitement droite. Et vous aurez tout cela si voue allez puiser aux fontaines du divin amour.

« Demandez au Seigneur qu'il fasse que je sois tout à lui et qu'il dispose toutes choses pour que j'aille à Valladolid si ce doit être pour sa gloire ; car, sans cela, j'aime mieux rester à Salamanque, parce que notre bon Maître ne veut pas que nous aimions tellement les âmes qui sont siennes, que nous les aimions plus que lui-même » (1).

Ce que le Père Balthasar avait écrit, il le fit en restant à Salamanque les trois années ordinaires (2). La dernière année une tempête s'éleva contre lui et mit à l'épreuve son humilité et sa patience. Mais comme elle dura jusqu'à son changement à Villagarcia, nous en parlerons alors.

(1) 1er août 1574.— (2) La charge de recteur dure régulièrement trois ans.

CHAPITRE XXXIII

Avis que le Père Balthasar Alvarez donna à ses religieux sur la manière de parler des choses spirituelles, à propos du langage pervers des illuminés qui parurent à cette époque (1575).

En 1575, parurent, en Andalousie, des hérétiques illuminés dont les paroles et les agissements étaient très préjudiciables à la vraie spiritualité, ce qui les fit reprendre par la sainte Inquisition de Cordoue. Le troisième dimanche de Carême, fut publié contre eux un édit qui condamnait leurs manières comme contraires au véritable esprit de Notre-Seigneur, de l'Église et des saints. A cette occasion, le Père Jean Suarez, Provincial de cette province de Castillle, voulant que parmi les jésuites qui pratiquent l'oraison mentale et sont familiers avec les choses spirituelles, il n'y eut pas même l'ombre de ces erreurs, donna au P. Balthasar, qui avait reçu du ciel, au sujet de ces matières, tant de lumière et d'intelligence, l'ordre de composer un petit traité sur la manière d'en parler, conformément à la vérité et à l'esprit de l'Église. Et, quoique notre Père saint Ignace, à la fin de son livre des Exercices spirituels, ait donné 18 règles admirables pour enseigner à avoir un langage et des sentiments conformes à ceux de l'Église catholique, comme si, inspiré par l'esprit de prophétie, il avait vu d'avance les témérités de ces illuminés, ou plutôt de ces fils de ténèbres, et comme s'il avait voulu d'avance armer les enfants de la Compagnie et leur donner le moyen de s'en préserver; cependant, le Père Balthasar, tout en utilisant ces règles, ajouta d'autres recommandations en rapport avec les exigences particulières de ce temps, et fit, en somme, un traité très complet. Il donne des

avis d'une souveraine importance, avec beaucoup de clarté, en homme qui possède bien son sujet. J'ai donc cru bon de les rapporter ici, afin qu'on voie, comme dans un miroir, l'habileté de ce saint homme à penser et à parler des choses de la piété; on verra aussi combien il était loin de donner dans certaines erreurs que cependant on lui reprocha, comme nous dirons en son lieu.

TRAITÉ DE LA MANIÈRE DONT IL FAUT PARLER DES CHOSES SPIRITUELLES

Comme toutes les erreurs s'éloignent de la vérité par quelque point extrême, la vérité restant dans le juste milieu, il convient, et dans les sentiments et dans les paroles, de garder la modération et de ne pas exagérer de manière à paraître donner dans quelque fausse extrémité. Il paraît donc nécessaire d'avertir les Nôtres que certains ont essayé de faire passer des erreurs sous le couvert d'un langage spirituel et sous prétexte d'oraison et de mortification. S'ils n'étaient pas avertis, ils pourraient ne pas veiller assez sur leur langage, en adopter un qui ne serait pas sans rapports avec celui des partisans de l'erreur.

Parlant en général, il sera très utile de parler de Dieu et des choses de Dieu, et des Exercices spirituels, comme en parlent la sainte Église romaine, ses docteurs et ses saints; ce sera le moyen vrai, modeste et naturel de traiter des choses spirituelles.

§ 1. DE L'ORAISON

1° Et d'abord, qu'on ne parle pas tellement de l'oraison mentale, qu'on passe sous silence la prière vocale; qu'on ne paraisse pas la laisser comme une chose inutile, mais plutôt il faut la recommander en même temps que la prière mentale. On doit entièrement rejeter la manière dont quelques-uns parlent de ceux qui prient vocalement, les méprisant et faisant entendre qu'ils n'ont pas l'esprit de piété. De

plus, quand on recommande l'oraison mentale, on emploiera des termes connus et usités comme l'ont fait les saints; on en fera un éloge modéré, en évitant les manières de parler des nouveaux hérétiques. Qu'on n'aille pas dire, par exemple, que nul, sans oraison mentale, ne peut être en état de grâce ou y persévérer et que, seule, cette oraison suffit pour rendre quelqu'un parfait.

2° L'oraison mentale n'exclut pas les choses extérieures favorables à la vertu, par exemple, les œuvres de charité, les pénitences, etc,, au contraire elle en est aidée et elles sont un fruit qui lui est propre ; et même, à l'usage réglé et fréquent de ces œuvres, ou bien à leur omission, on peut comprendre si l'oraison est de bon aloi, ou si on est trompé par ses seules apparences.

3° L'oraison mentale trouve un secours très spécial dans les images de piété, la parole de Dieu, les sermons, la lecture des bons livres qui est fort nécessaire et doit être vivement recommandée à ceux qui s'occupent de ce saint exercice, à chacun suivant ses moyens : aux gens simples qui n'ont pas à instruire les autres, il suffira de lire des livres pieux, à leur portée, suivant leurs besoins et leur dévotion, selon l'avis aussi d'un confesseur prudent. Les gens instruits, surtout s'ils ont pour mission d'enseigner et de diriger les âmes, doivent lire les écrits des saints et des docteurs anciens, éclairés par Dieu lui-même sur ce qui regarde ces saints exercices. Sans cette lecture, ils ne pourraient pas avoir les lumières nécessaires pour un ministère si important. L'expérience, il est vrai, peut suppléer quelquefois à ce manque de lecture, mais, si celle-ci n'est pas cultivée du tout, l'expérience ne suffit pas toujours. Comme aussi, la lecture sans l'expérience pourrait fort bien être insuffisante. L'une et l'autre donc sont nécessaires et il est juste de recommander l'une et l'autre.

4° Il faut être discret en recommandant de prolonger l'oraison ; il faut éviter, en particulier, de fixer deux heures, ou davantage, et de promettre qu'à cette condition on verra des choses merveilleuses, ou qu'on éprouvera des sentiments

extraordinaires ; ce n'est pas là, en effet, le but principal de l'oraison ; l'oraison a pour fin de chercher Dieu, son bon plaisir, la réforme des mœurs. Ce n'est pas qu'il faille cacher la vérité que la doctrine catholique enseigne, et qui est plus conforme à l'enseignement de Jésus-Christ et de ses saints, savoir que, si on peut prolonger son oraison sans manquer à ses obligations et à ses travaux, à l'obéissance ou à la charité, si on a la santé suffisante, il est bon, il est plus parfait de le faire. Notre-Seigneur a bien dit : « Il faut toujours prier », et saint Paul dit de « prier sans cesse », et les saints ont agi conformément à ces maximes. On ne cachera pas non plus cette autre vérité que Dieu, dans l'Écriture, a fait des promesses, au sujet du goût et des consolations dont il fait part aux âmes, et qu'éprouvent, en effet, celles qui le cherchent en vérité et dans l'humilité, et qui persévèrent à s'entretenir avec lui.

5° Généralement parlant, dira-t-on encore, l'oraison n'est pas uniquement pour les parfaits ; elle est bonne aussi aux imparfaits. Ce n'est pas une témérité de leur part de se livrer à l'oraison et à la méditation, selon leur état ; cependant il est vrai de dire que, pour la contemplation qui est le terme suprême de l'oraison, les parfaits seuls et ceux qui ont le cœur bien pur y parviennent.

6° En enseignant à faire oraison, il faut savoir agir avec discrétion, faire attention au caractère et à l'état de chaque personne, et aux autres circonstances. Car, selon saint Grégoire (1), il y a des personnes naturellement inquiètes, presque incapables du calme que demande l'oraison mentale. On ne doit pas les y appliquer dès l'abord, mais les faire commencer par des actes de vertu, des prières vocales et d'autres pratiques. De cette façon elle dompteront peu à peu leur naturel et se prépareront à pouvoir plus tard faire un peu d'oraison. Il en est d'autres qui ont des dispositions naturelles pour cet exercice, et on peut les y appliquer ; il faut

(1) Lib. VI. Moral. c. XXVI.

cependant même pour ceux-ci avoir égard à la différence des situations ; les gens très occupés de choses matérielles, obligés à s'en occuper, ou ne peuvent pas faire d'oraison mentale, ou ne le peuvent que brièvement. Il ne faut donc leur imposer que ce qu'ils peuvent bonnement accomplir, assez pour qu'ils se conservent dans la grâce de Dieu et qu'ils s'acquittent chrétiennement de leurs obligations. Il faut être discret aussi en leur indiquant avec quelle méthode et sur quelle matière ils doivent faire oraison. Il y en a, dont l'intelligence peu développée, ne peut pas s'élever à de hautes considérations ; sur les uns, les sentiments affectueux font impression ; les autres tirent plus de profit des sentiments de crainte. A tous il est bon de tracer la ligne de conduite qui peut les aider le plus à faire des progrès. D'une manière générale, on doit les former à faire servir ce qu'ils méditent à la réforme de leur vie et de leurs mœurs, à ne pas se contenter de penser simplement à des choses pieuses, mais à apprendre en même temps le moyen d'obtenir l'esprit de piété, la pureté de conscience au moyen de ces considérations. Ils doivent s'efforcer ainsi chaque jour de devenir meilleurs, avec la grâce de Dieu, sa lumière et les leçons de l'oraison ; meilleurs, c'est-à-dire plus obéissants à leurs supérieurs ; plus patients avec le prochain ; plus charitables à la maison et dehors ; plus amis des emplois humbles et modestes, plus appliqués à vaincre l'envie de monter ou de paraître et à surmonter la tristesse de se voir laissés de côté et de n'être pas estimés comme ils voudraient ; plus énergiques à briser leurs volontés propres, et les envies de faire faire aux autres tout ce qu'ils veulent, au moment même où ils le commandent, et le trouble qui se manifeste, par des sentiments et même par des paroles, si les choses ne vont pas comme ils le voudraient.

Cet avis est très nécessaire, car il y en a qui, sous prétexte de passer de longs moments à penser à des choses intérieures, négligent ou n'ont pas assez le désir de se corriger et de devenir meilleurs, ce qui est une erreur et une illusion

manifestes. Aussi, après avoir fait oraison pendant plusieurs années, ils en sont encore au commencement de la réforme de leur vie. Et leur aveuglement parait encore plus en ce que, illusionnés comme ils sont, ils vivent en paix, s'estimant intérieurement et se prisant fort. C'est un danger pour les autres et ils font tort à ceux qui, dans leur ignorance, les regardent comme des hommes spirituels et croient pouvoir suivre le même chemin qu'eux.

Recommander à quelqu'un le secret sur ce qui lui arrive dans l'oraison, ce n'est pas mal ; c'est même nécessaire, à moins qu'il ne s'agisse de ceux qui peuvent l'aider et le diriger, ou bien de ses supérieurs à qui, en raison de leur charge, la conscience doit être manifestée, car, rien d'important ne doit leur être caché, ou enfin, à moins qu'on n'ait quelque autre raison qui regarde le service de Dieu.

Faites remarquer que le démon a l'exercice de l'oraison en horreur, que, par conséquent, il s'y oppose par toute sorte de tentations pénibles, il invente des prétextes et des ruses sans nombre pour nous en détourner ; il lui semble que si nous nous en privons, nous nous privons de ce qui est notre vie. Aussi, ne faut-il pas l'abandonner ni y voir trace de superstition. Il faut donc enseigner aux âmes à résister à ces tentations et à les vaincre, pour persévérer dans l'oraison. Cependant, en leur donnant ces instructions, et en les avertissant qu'ils doivent s'attendre à ces épreuves, il faut éviter de leur faire entendre que le démon les tourmentera sous des apparences sensibles. Il est vrai que Notre-Seigneur le permet quelquefois pour plusieurs fins, mais alors il donne à ses élus un secours et une lumière intérieure pour supporter ces sortes d'apparitions et en triompher.

§ 2. — Des sentiments spirituels et de la communication de Dieu aux ames

1° Etablissons d'abord comme certain, que Dieu se communique aux âmes durant cette vie, non pas par une vision claire, en général, mais par la foi, par la grâce et par leurs

effets. S'il a été permis à quelqu'un ici-bas de voir Dieu, c'est un privilège, que nous ne devons attribuer qu'à ceux dont les Saintes Ecritures ou les saints nous parlent.

2° Cette communication et cette présence de Dieu ne consistent pas principalement et essentiellement dans des choses sensibles, bien qu'il soit vrai que de la communication intérieure de Dieu Notre-Seigneur, résultent ordinairement des effets sensibles, des consolations et d'autres bons mouvements ; c'est pourquoi il ne faut pas mépriser d'nne manière générale tous ces sentiments extérieurs et les regarder comme une illusion du démon ; ce serait une grande erreur ; mais on doit les examiner attentivement, avec discrétion, suivant le conseil d'hommes instruits et expérimentés et les règles que les saints nous ont données pour discerner les esprits.

3° Quoiques ces consolations sensibles viennent de Dieu, elles ne constituent cependant pas la sainteté ; il n'est pas défendu non plus de les désirer, pourvu qu'on ne s'y arrête pas comme si elles étaient la fin, et qu'on les désire uniquement parce qu'elles peuvent aider à mieux faire, à marcher avec plus d'entrain dans la voie parfaite ; elles ne sont pas en elles-mêmes un signe certain qu'on est en grâce ; en être privé n'est pas davantage une preuve qu'on n'a pas l'état de grâce ; elles donnent seulement souvent, d'après les saints, une probabilité qu'on est en bon état et en paix avec Dieu, car, dans cette vie, on ne peut pas avoir de signe certain de la grâce, mais seulement des conjectures.

Il faudra avoir soin, en parlant de ces sentiments, d'employer des termes connus et usités parmi les saints, ne pas exagérer leur valeur, ni s'y livrer sans discrétion, car il a été préjudiciable à plusieurs d'en avoir fait un trop grand cas. Ces choses-là doivent être considérées comme secondaires ; on ne doit les utiliser que pour l'amélioration de la conduite, pour acquérir en particulier plus d'humilité, de patience avec le prochain, et de sincères désirs d'être méprisé de tous.

La conduite de l'âme ne doit pas se régler principalement par ces mouvements et par ces sentiments, mais d'après l'enseignement de la foi et de l'Eglise. Si l'Esprit-Saint pousse les cœurs et les éclaire, son mouvement n'est jamais contraire aux bonnes mœurs, ni à ce que l'Eglise enseigne. Et il ne faut jamais regarder comme une règle infaillible l'inspiration de ce sentiment, ni conclure qu'il faille absolument faire ou omettre tel acte auquel il nous porte, moins encore gouverner les autres d'après son mouvement, comme si c'était une règle infaillible, mais l'examiner avec soin et consulter, comme il a été dit.

Qu'on tâche, autant que possible, de ne pas laisser paraître ces sentiments au dehors par des gestes, des exclamations, etc. En général, Dieu fait sentir ses mouvements à l'intérieur, quoique, parfois, il ne s'oppose pas à ce qu'ils aient des effets extérieures. Mais, si ces marques extérieures étaient fréquentes et ordinaires, il y aurait lieu d'avoir des doutes et de travailler à s'en délivrer. Et dans tous les cas, il ne faut pas désirer, il faut même demander à Dieu avec instances de ne pas nous conduire par de telles voies, mais par le chemin uni et battu des fidèles.

§ 3. — De la mortification selon l'esprit de l'Eglise et seule vraie.

Il faut déclarer d'abord que la mortification enseignée par les saints ne consiste pas en ce que la chair soit épuisée ou morte, ni à s'infliger de grandes douleurs, ni à rendre les sens incapables ; de leurs opérations, en sorte qu'ils ne puissent les exercer ; ni à paraître sans couleur, ni en d'autres choses semblables, elle consiste principalement à être maître de son cœur et de sa volonté, à les soumettre à Dieu, avec les passions intérieures qui font la guerre à l'esprit ; à modérer la colère ; à être patient, à supporter les injures, les travaux, les adversités temporelles, pauvreté, maladies, perte de ses enfants, de ses parents, de ses amis ; à supporter avec résignation les fautes et les imperfections des autres :

à se supporter soi-même avec ses propres défauts qu'on ne peut pas corriger aussi promptement qu'on le voudrait.

La mortification vraie consiste encore à être patients à l'égard des autres dans les différentes conditions où ils se trouvent : les pères à l'égard des enfants et les enfants à l'égard des pères ; les époux à l'égard l'un de l'autre, les voisins, les étrangers, les maîtres et les serviteurs, et ainsi des autres. Les supérieurs, par exemple, et les inférieurs, les confesseurs et leurs pénitents, tous enfin, doivent se supporter patiemment les uns les autres, en tout temps et en toute circonstance, quelle que soit la raison qui nous rende les autres pénibles et importuns : la mortification vraie modère également l'envie que l'on a d'être honoré, fait souffrir sans impatience les mépris ; elle va jusqu'à les faire désirer et savourer ; de même pour les autres passions ; goût désordonné pour le bien-être, trop grand désir de voir les autres faire telle et telle chose à notre goût et suivant nos idées. Finalement, la vraie mortification consiste en un continuel exercice de la vertu, en des efforts incessants, avec la ferveur qui est un don de Notre-Seigneur, pour être maître de toutes ses passions, acquérir des habitudes qui nous fassent accomplir vaillamment tout ce que nous comprenons que Dieu veut de nous ; en renonçant à notre propre volonté, et en faisant taire les répugnances que nous avons à faire celle de Dieu. C'est ainsi que les saints comprirent toujours et pratiquèrent cette abnégation prêchée par Jésus-Christ. C'est cela même que le Sauveur appelle porter sa croix et le suivre, comme l'expliquent les saints.

On ne supprime pas, on ne déracine pas les passions, on les modère. Ainsi, durant cette vie, on n'arrive pas à un état où l'on n'éprouve jamais quelque révolte des sens, où les passions cessent totalement de faire la guerre, excepté certaines âmes privilégiées ; et c'est pourquoi nous devons toujours éviter les occasions de pécher. Il ne faut, par exemple, traiter avec les femmes qu'avec réserve et gravité, et en peu de mots, etc. C'est la conduite que tracent aux prêtres de la

Compagnie leurs deux premières règles ; et c'est une grande aberration de regarder, sous prétexte que l'on est mortifié, des présents donnés ou reçus, ou bien des manquements à la modestie, comme inoffensifs.

Pour arriver à tous ces bons effets que l'on attend de la mortification, outre le soin que l'on doit avoir de se vaincre soi-même, point capital dans cette affaire, il est très utile de châtier le corps, de l'affliger par des pénitences extérieures, jeûnes, veilles, disciplines, cilice, vêtements grossiers, se priver d'une couche trop molle, ou de linge trop fin, etc. Tout cela aide beaucoup à assujettir le corps à l'esprit, comme aussi à expier ses péchés ou ceux des autres, et à obtenir d'autres bons effets. Mais les forces de tous ne sont pas les mêmes, et, par suite, tout le monde ne peut pas faire les mêmes pénitences ; elles doivent être proportionnées à la faiblesse du tempérament, à l'état, à l'occupation de chacun.

Or, il y a ici tant de conditions différentes, qu'il pourrait arriver qu'une pénitence insignifiante pour l'un fut pénible pour l'autre, et réciproquement. Il faut donc, pour en user, de l'ordre, de la discrétion. Tout ce qu'on peut dire, ce semble, en général, c'est que, les religieux qui se trouvent dans un état où l'on tend à la perfection et qui est approuvé par l'Église, peuvent se contenter des pénitences réglées par leur institut ou leurs supérieurs, en ayant soin de les pratiquer de mieux en mieux, autant que leur genre de vie et leurs occupations le leur permettront. Qu'une partie de leur mortification, et ce n'est pas la plus petite, consiste à se contenter de ce qui est accordé à tous, pour le vêtement, la nourriture, le sommeil ; qu'ils n'aient aucune singularité flattant la nature, aucun égard particulier, à moins d'une nécessité absolue, et qu'ils gardent en tout l'ordre arrêté par celui qui les gouverne. Pour les séculiers, il est bon, d'une manière générale, de leur inspirer le goût de la mortification extérieure et de la pénitence, et plus encore de la mortification intérieure, de l'abnégation de tous ceux de leurs

désirs qui sont contraires aux volontés de Dieu, à ses lois, à celles de son Eglise ; c'est que, dans le monde, commettre le péché est fort commun, et se châtier, souffrir au moins un peu, s'abstenir, pour l'amour de Dieu, de satisfactions permises, est excessivement rare, alors qu'on a couru peut-être après les plaisirs défendus de longues années et par plus d'un chemin. Avec cela, toute espèce de gens, surtout ceux qui veulent s'adonner à la piété, feront bien, s'ils ne veulent pas se tromper, de suivre, pour leurs pénitences comme pour l'oraison, les avis d'hommes sages et expérimentés qui sauront déterminer la dose dont ils pourront se contenter et qui suffira pour leurs besoins, qui conviendra à leurs forces corporelles et spirituelles, à leurs dispositions intérieures, bonnes ou défectueuses.

Les œuvres extérieures de pénitence et de miséricorde sont utiles toujours et quelquefois obligatoires ; aussi faut-il les recommander vivement ; et on ne doit nullement les laisser de côté sous prétexte de s'adonner à l'oraison lorsque la charité les demande ou l'obéissance les prescrit.

§ 4. — De l'obéissance

Nous sommes tous obligés d'obéir avant tout aux commandements de Dieu et de l'Église, ensuite aux personnes qui ont autorité sur nous, chacun suivant son état, aux prélats ecclésiastiques, aux magistrats, aux parents, aux maris, etc., et il faut préférer l'exécution de leurs ordres et des autres obligations que l'on pourrait avoir, dans quelque condition que ce soit, aux loisirs que l'on aurait envie de donner à l'oraison, surtout s'ils étaient longs.

C'est une chose utile, généralement usitée dans l'Église, et approuvée par elle, que les hommes savants et expérimentés dirigent les autres. S'obliger par vœu à se faire diriger ainsi, hors de l'état religieux, pourrait quelquefois être digne d'éloges ; cependant ordinairement on ne doit pas le faire sans avoir mûrement réfléchi et demandé conseil. Ce n'est pas pourtant là ce que condamne le décret du Saint-Office ; il

vise une autre chose très différente, source de bien des maux. Il s'agit de la passion et du désordre de quelques esprits victimes de l'erreur, qui, pour arriver plus sûrement à s'emparer des biens et des personnes qui s'adressent à eux, leur conseillent ou même leur commandent, aussitôt qu'ils commencent à les confesser, de s'engager par vœu à ne conclure aucune affaire, légère ou importante, quand même elle serait de précepte divin, sans leur ordre à eux et leur commandement. Aussi convient-il d'attirer fortement l'attention des prêtres de la Compagnie de Jésus sur l'importance de leur règle 13e qui leur défend de recevoir le vœu d'obéissance de leurs pénitents, quoique cette défense ait été motivée par des raisons bien différentes de celles qui ont poussé les membres du Saint-Office à publier leur décret.

§ 5. — De la Confession et de la Communion.

Quand on avertit les fidèles de faire une confession générale en cas de nécessité, qu'on évite de les forcer à s'adresser à tel ou à tel confesseur, surtout au confesseur qui donne cet avis. On se contentera de dire qu'on s'adresse à un prêtre instruit et expérimenté. Qu'on explique avec soin dans quels cas il est utile seulement de faire une confession générale ; qu'on laisse alors entièrement libres les fidèles de la faire ou de ne la faire pas, de la faire à celui-ci ou à celui-là. Dans les cas où la confession générale est absolument nécessaire, il faut le dire sans hésiter et y obliger les fidèles sans scrupule, avec les précautions et la discrétion convenables. On ajoutera que la confession générale fait quelquefois plus de mal que de bien, par exemple aux scrupuleux, ou à ceux qui, une ou plusieurs fois, l'ont faite avec les dispositions jugées suffisantes par un bon confesseur.

Il faut être extrêmement prudent en disant aux autres de se confesser à nous; surtout, se bien garder de dire qu'en s'adressant à d'autres ils se tromperont. Et une fois qu'un prêtre a accepté un pénitent, il doit lui permettre facilement de s'adresser à un autre ; si ce pénitent prend lui-même la

permission, sans la demander d'abord, que le prêtre ne se montre que satisfait ; et qu'en cela, il se montre tolérant et large, alors même qu'il croirait apercevoir quelque faiblesse de la part du pénitent. Et pour que ce conseil de grande condescendance n'étonne personne, on peut relire le chap. XI de la 25e session du concile de Trente et la règle XII des prêtres de la Compagnie de Jésus. Et c'est peut-être pour entrer dans cet esprit que le concile de Trente veut qu'on donne même aux religieux la liberté de se confesser à un autre qu'à leur confesseur ordinaire quelquefois dans l'année.

Il faut veiller à ce que les pénitents ne s'affectionnent pas trop à leurs confesseurs ; dans un cas donné, si on avait de la peine à l'obtenir, il faudrait avec prudence amener un changement de confesseur, en ayant toujours égard à la qualité des personnes et aux autres circonstances, comme le recommande la 13e règle des prêtres.

Que le confesseur ne tombe pas dans l'exagération en exigeant que ses pénitents fassent toutes choses d'après sa manière de voir et sa direction. Qu'il évite encore plus de se mêler des changements de ce qui les regarde ; qu'il les laisse se gouverner par eux-mêmes, qu'il ne se charge pas de distribuer leurs aumônes, surtout si on pouvait le soupçonner d'en détourner quelques-unes à son profit.

Qu'on regarde bien à qui on permet la communion fréquente, comme notre Père général l'a particulièrement recommandé. Qu'on tache de trouver le juste milieu, et qu'on examine bien ce que peut vouloir dire cette expression : la faim du Seigneur. Ira-t-on l'entendre d'une faim sensible ? Certes, on ne peut le nier, l'amour de Dieu excite ce désir, on pourrait dire cette faim ; mais ce désir est réglé ; il porte à communier quand il le faut et comme il le faut, et non sans règle, par exemple, plusieurs fois par jour... Ce serait une illusion (1).

(1) Que l'on veuille bien se rappeler le décret de Pie x, 1905.

Dans la communion, il faut éviter ce qui serait superstitieux, par exemple, vouloir recevoir plusieurs hosties, ensemble, ou l'une après l'autre ; de telle ou de telle forme, avec telle figure, forme et figure qui ne seraient pas en usage ; ou fermer les yeux quand on communie, ou bien au moment de l'élévation, à la messe (1), et autres manies de ce genre.

Il faut éviter d'employer, à moins de la comprendre comme il faut, une expression dont quelques-uns abusent : Faites la communion aujourd'hui pour moi, car je ne puis pas communier aujourd'hui, je la ferai un autre jour pour vous. Offrez pour moi cette communion. On pourrait croire, en entendant cettte manière de parler, que, si quelqu'un est obligé à communier, ou s'il veut le faire par dévotion, un autre peut remplir ce devoir pour lui, et qu'il n'y a pas en cela de différence entre la communion et le sacrifice de la messe.

S'il s'agit d'entendre la messe, on ne dira pas : Entendez-la pour moi, à ma place, un autre jour je le ferai pour vous. On pourrait donc dire aussi : Allez vous confesser pour moi, une autre fois je me confesserai pour vous. Tout ce qu'on peut faire, c'est d'appliquer les uns pour les autres le mérite de satisfaction ou d'impétration des bonnes œuvres. (Prier ou expier les uns pour les autres, à la messe, à la communion, et autres bonnes œuvres).

§ 6. — Du mariage, de la chasteté, des ordres religieux

Le vœu de chasteté ne doit pas être conseillé aux femmes, ni même approuvé ordinairement si ce n'est avec réserve et discrétion ; réserve et discrétion qu'il faut avoir encore plus quand il s'agit du vœu de ne pas se marier et de rester cependant dans le monde. On peut voir à ce sujet la 19e règle

(1) Pie x, au contraire, a accordé une indulgence de 7 ans et 7 quarantaines à ceux qui regardent la sainte Hostie en disant : Mon Seigneur et mon Dieu.

des prêtres S. J. Et qu'on parle de la chasteté de telle façon que personne n'en puisse conclure qu'on regarde comme mauvais l'état du mariage.

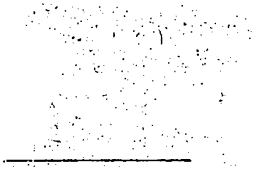
Il n'est pas prudent de conseiller, ni même ordinairement d'approuver que les femmes prennent l'habit de béate et continuent à demeurer dans le monde au lieu d'entrer dans un couvent. Qu'on n'oublie pas la règle 11e des confesseurs qui défend de conseiller aux pénitentes tel habit, tel costume, de telle couleur, et plus encore de leur donner en détail la manière de gouverner leur famille et leurs affaires, comme nous l'avons déjà dit. Si on trouve des femmes qui veulent garder la chasteté et entrer dans un ordre religieux, si elles paraissent avoir les dispositions voulues, il ne faut pas les en détourner pour leur faire prendre un habit de béate, ou leur dire de rester dans le monde sans cet habit, si ce n'est très rarement, à tel ou telle personne déterminée dont l'âge, les habitudes et les autres circonstances paraissent une garantie.

Nous devons toujours parler en bonne part des ordres religieux, de leur genre de vie et surtout de leurs règles. Pour les ordres de femmes en particulier, il faut se garder d'en parler de manière à en détourner les jeunes filles qui auraient la vocation.

Sur notre ordre, en particulier, nous devons avoir des sentiments vrais et humbles, de même à propos de nos maisons et de nos personnes ; en parler peu, ni dans la maison, ni au dehors ; surtout ne pas exagérer, ne pas se croire au-dessus des autres ordres ou des autres religieux. Dans les conversations avec les gens du monde, il convient d'être encore plus réservé sur cette matière, afin de ne pas donner lieu de croire, en aucune manière, que nous prétendons au monopole de l'esprit de religion, de la sainteté et de l'enseignement de ce qui la concerne. Il convient d'avoir encore cette discrétion et cette modestie dans les détails suivants : les aptitudes que les nôtres peuvent avoir, la conduite de leurs études, le grand nombre et les mérites de ceux qui se joi-

gnent à nous ; nos prédicateurs, nos professeurs, les prélats et les grands qui nous honorent de leur amitié, la faveur avec laquelle nous sommes accueillis quand on nous envoie, le bon état de nos missions, etc.

Tels sont les avis que ce maître prudent donna à ses jeunes religieux ; très opportuns à l'époque où ils furent écrits, ils sont toujours d'une grande importance.



CHAPITRE XXXIV.

Zèle du Père Balthasar Alvarez pour faire du bien aux absents par des lettres pleines de prudence et de persuasion. Quelques citations édifiantes.

Le Père Balthasar Alvarez était très connu dans la Vieille-Castille, il avait dans cette province un grand nombre de fils spirituels et des personnes de différentes conditions qui tenaient à traiter de leurs affaires avec lui. Et, comme sa charité n'était pas limitée aux âmes qui étaient près de lui, s'il avait accepté d'en conduire quelqu'une, il ne cessait pas de la guider et de l'aider même quand elle s'était éloignée : il lui écrivait pour cela. Le plus grand nombre de ses lettres conservées ont été écrites à Salamanque. Elles mettent dans tout leur éclat sa prudence et son zèle ; elles avaient non moins de persuasion que ses paroles ; il parlait au cœur de ses correspondants, comme s'il les avait eus devant lui et comme s'il voyait leurs nécessités spirituelles. On pourrait dire de lui ce qui a été dit de saint Paul : il était tel dans ses lettres qu'il était dans ses discours ; absent et présent, il était toujours le même. L'esprit qui lui dictait ses paroles paraissait aussi dans ses écrits, et ses lettres rappelaient l'esprit qu'inspiraient ses paroles. Comme le même apôtre, il écrivait pour divers motifs, ramener ceux qui s'étaient éloignés de la ligne de conduite qu'il leur avait tracée, encourager les fervents, ranimer les tièdes, stimuler les pusillanimes, consoler les affligés dans leurs épreuves temporelles

ou spirituelles, féliciter ceux qui étaient dans la prospérité, répondre à des doutes concernant la conduite de l'âme.

J'ai lu un grand nombre de ces lettres, mais les reproduire toutes serait trop long. Je me contenterai donc, puisque j'en ai donné quelques-unes dans les chapitres précédents, d'en citer maintenant un petit nombre qui m'ont paru remplies de l'esprit de piété et qui feront ressortir l'excellence de l'enseignement et de l'esprit de ce saint homme, ainsi que le zèle qui le consumait pour aider les autres à devenir parfaits.

§ 1.

Un gentilhomme après avoir longtemps vécu en bon chrétien, s'était égaré ; il hésitait à revenir à Dieu et il différait de jour en jour. Dès que le P. Balthasar en fut informé, il eut compassion de son malheureux état et, poussé par le même esprit que saint Paul écrivant aux Galates dans une occasion semblable, il lui adressa ces lignes :

« Je me demande quel parti je dois prendre avec votre âme, celui de la paix ou celui de la guerre ; celui du silence ou celui de la parole ; toutes les voies me sont fermées, non par une végétation agréable, mais par des buissons et des épines, qui forcément mettront en sang les pieds de ceux qui oseront y marcher. Que faire donc ? Quel parti prendre ? Je choisis malgré tout celui de découvrir ce qui me fait mal, parce que, de le faire paraître au dehors, ce sera un soulagement pour moi, et montrera plus de compassion pour vous. Par le sang de Jésus-Christ, je vous conjure d'ouvrir les yeux et de considérer la dureté de votre cœur et une si longue résistance à l'appel de Dieu. Ne vous défendez pas, rendez-vous à celui qui ne vous donnera pas la mort. Voyez les coups et même les châtiments dont il vous frappe. Comment ne vous touchent-ils pas ? Comment ne vous font-ils pas impression ? Creusons jusqu'à trouver l'eau : si ceux qui n'écoutent pas ses paroles lui sont odieux, quelle horreur lui

causeront ceux qui résistent à ses coups? C'est un malheur qui me laissera sans consolation le reste de ma vie. C'est un déboire qui me fera élever ma voix et pousser des cris devant le Très-Haut ; une ingratitude et un affront qui ne conviennent pas à une âme généreuse ; les âmes généreuses ont de la reconnaissance. O mon frère, qui vous a aveuglé au point de ne pas obéir à la vérité ? Vous marchiez droit, vous étiez dans le bon chemin, qui vous a empêché d'écouter la voix de la vérité ? (1)

« Le démon a-t-il versé son sang pour vous, que vous le suiviez avec tant d'affection ? Si on fait tort en refusant quelque chose à celui à qui on doit tout, que sera-ce de ne lui rien donner? d'abuser de tout ? de faire servir à contrarier Dieu, ses bienfaits eux-mêmes ? Comprenez-le enfin, ne vous dérobez plus ! ne vous endurcissez pas, n'attachez pas, ne raccourcissez pas le bras du Tout-Puissant : il aime mieux vous voir confus prosterné à ses pieds que, pécheur obstiné, en fuite devant lui. Si, fuyant de la sorte, il s'est présenté si souvent devant vous ; si, vivant dans sa haine, vous sentez un témoin intérieur qui vous dit qu'il vous a aimé et qu'il vous a proposé la paix; si, étant l'outragé, il est entré par votre porte et est venu vous embrasser, pourquoi vous retirez-vous maintenant? Auriez-vous la pensée qu'il fermera la porte devant vous ? Ne lui faites pas cette injure, par tout ce que vous avez de plus cher. Vous n'êtes pas un homme habitué à se repentir de ses promesses, ni à avoir horreur de ce que vous avez ardemment désiré lorsque cela vient à souhait. N'est-ce pas vrai ? N'ai-je pas raison? Ah ! pensez que le temps présent est bien différent de celui où vous l'aimiez. Pourquoi l'avoir changé ? Mais notre Dieu, lui, est toujours le même. « Je suis Dieu et je ne change pas », dit-il, vous le savez par la foi ; la tempête intérieure par laquelle il voulait vous ramener quand vous l'offensiez, vous le dit aussi. Vous voilà donc obligé à croire que, si vous faites ce que sa divine

(1) Ad Galat. III, 1, v. 1. v, v. 7.

Majesté demande, elle fera ce qu'elle promet. Soyez-en persuadé désormais ; ayez pitié de moi, si vous n'avez pas pitié de vous-même, ayez compassion de tant de personnes que vous crucifiez. Prenez enfin la mauvaise vie en dégoût. Rejetez le poison qui tue. Ah ! quand vous lasserez-vous de pécher ? Non certes, vous ne connaîtrez pas Dieu trop tôt ; vous ne mourrez pas mal partagé, vous ne ferez pas mal, puisque vous n'avez pas moins tardé que celui qui a dit : « Je vous ai connu trop tard, Bonté infinie ». Vous serez inconsolable de voir tant d'années perdues, de si belles occasions, de si précieuses rencontres, devenues comme une balayure inutile. Je serai votre caution, je ferai pénitence pour vos péchés, je vous aiderai à les pleurer. Venez me trouver, car je vous offre de vous faire éprouver la miséricorde de Dieu, et je vous l'offre en son nom. Reposez-vous quelques jours, retirez-vous dans un asile sacré qui vous fera du bien à l'âme et au corps, qui vous rendra le bonheur et la considération qu'on vous enlève.

« Les paroles me manquent pour dire la douleur continuelle que j'ai dans l'âme, je finis, et vous-même, mettez fin à mon martyre. Oh ! que je serais heureux que Dieu vous ouvrit les yeux pour vous voir et pour me voir ! Vous n'auriez plus le courage de commettre tant d'offenses. Que Dieu donc soit votre lumière et votre force, pour que vous puissiez voir ces deux abîmes. Amen. »

Quelle peinture plus vive peut-il y avoir que cette lettre d'un ouvrier évangélique zélé pour le salut des âmes comme un autre saint Paul ? Une mère pourrait-elle montrer plus de regrets de l'égarement de son fils ? Peut-il y avoir une preuve plus éclatante d'un amour ardent du prochain ? C'est la douleur continue, les larmes, les cris, les encourageants appels, et le vrai zèle, considérant comme siens les maux d'autrui ! En vérité, l'amour de Dieu guidait la plume de son serviteur et lui communiquait une éloquence céleste pour conquérir un cœur endurci.

Dans une occasion semblable et dans le même esprit, le Père Balthasar écrivit la lettre suivante :

« J'ai reçu une lettre de vous très aimable mais que j'aurais voulu plus sainte. Je tremble à votre sujet, si je vous ai bien connu. Quand vous lasserez-vous de marchander avec l'Esprit-Saint ? Je vous assure, en vérité, que votre lutte vous coûtera cher. Le péché a-t-il donc tant de charmes, que pour lui vous renonciez au bonheur de Dieu et que vous affrontiez son indignation et son inimitié ? Vous avez, certes, pris un parti bien triste dont la seule pensée me fait compassion : Dieu, en effet, a disposé que toute âme désordonnée soit à elle-même son châtiment, et comme ce dessein s'exécute, il faudra infailliblement subir les peines que vous apporte le poison que vous buvez présentement et qui vous paraît doux. Ce sont des angoisses torturantes pour l'avenir ; elles réjouiront les tentateurs ; afin que le tourment bien mérité soit encore plus grand, ils se glorifieront de vous avoir tenu captif, et insulteront avec moquerie celui qui s'est précipité dans leurs filets pour sa perte. C'est alors que vous toucherez du doigt ce que vous avez perdu et ce que vous vous êtes attiré en vous rendant si lâchement à eux.

« Si cette ombre de l'enfer est suffisante pour vous faire rentrer en vous-même, comme l'enfant prodigue de l'Evangile lorsqu'il eût faim et qu'il eût honte de lui-même, si elle peut vous faire aimer de nouveau la beauté de la maison de Dieu et ses richesses, sans continuer à dégénérer, dussiez-vous tant souffrir, je viendrai à votre rencontre et vous ferai l'accueil de fête que le Père du prodigue fit à son fils. Mais, si vous pensez rester en relations avec moi en continuant à vivre comme vous l'avez fait jusqu'ici, détrompez-vous, je ne veux pas perdre mon temps, comme vous le perdez, en me consumant chaque jour, sans aucune ou du moins sans une suffisante espérance de fruit. Que Dieu vous gagne à lui comme il le peut. Amen !

« J'écris cette lettre en attendant un accès de fièvre quarte, ce qui vous fera comprendre que je ne vous oublie pas ».

La charité du saint homme était donc bien grande, car la fièvre quarte qui serre le cœur et commence fort à faire

souffrir quand elle s'annonce, ne suffit pas pour lui faire différer de courir après cette brebis perdue. On voit comment elle dirigea sa plume et quelles paroles touchantes elle lui inspira pour la ramener au bercail de Jésus-Christ. Chez les serviteurs de Dieu comme le Père Alvarez, les maladies ne font pas naître la négligence, mais la compassion ; ils font peu de cas du repos de leur corps quand il s'agit du bien du prochain.

§ 2

A une dame très distinguée (Dª Casilda) (1), qui, dès sa jeunesse, avait fui le monde et s'était faite Carmélite déchaussée, le Père Balthasar écrivit cette lettre où il lui enseigna à se sanctifier dans cet état :

« Puisque vous avez dit adieu au monde, vous avez renoncé aussi à ce qu'il aime et désire : au lieu de ses titres, vous aimez maintenant ceux de la maison de Dieu qui vous a reçue, titres glorieux et plus doux. Aussi je ne vous appellerai pas *Grande*, puisque vous vous efforcez de vous faire petite à vos yeux ; ni *Révérende*, car si vous ouvrez vos yeux, vous jugerez que vous êtes digne de mépris ; je vous appelerai heureuse, puisque, malgré cela, vous avez trouvé grâce devant le Très-Haut, il vous a choisie pour prendre ses délices et mettre sa complaisance dans votre âme. Il vous a donné des gages de sa faveur, pour que vous ne puissiez pas douter de lui ; il vous a tirée du tumulte et des préoccupations du siècle qui vous auraient détournée de ce doux commerce et du bonheur d'être sans cesse en sa présence ; et cela à la vue du monde qui est rempli de témoins des faveurs qu'il vous a faites.

« Il vous reste, maintenant, Madame, à bien comprendre pourquoi Dieu vous a délivrée de tout cela et à travailler pour que la grâce ne soit pas oisive en vous. Et si vous demandez en quoi vous devez exceller, je répondrai : en vous humiliant beaucoup, beaucoup, beaucoup. Ne croyez pas

(1) Sœur du P. Antoine de Padilla, jésuite.

avoir fait du progrès si vous ne vous considérez pas comme la plus petite de toutes ; car il n'y a rien qui honore plus la créature qui connaît Notre-Seigneur que de lui ressembler en quelque point. Vous auriez bien de la peine à trouver d'autre trait de ressemblance qui contente davantage Jésus-Christ, qui convienne davantage à ce qui peut vous être resté de votre grandeur d'autrefois, et qui soit plus profitable que celui-là. Aussi, Notre Seigneur qui, comme Dieu, connaît notre faiblesse et les chemins par où nous pourrions nous perdre et les remèdes les plus propres à nous sauver, nous a recommandé, comme dit saint Augustin, et très instamment, d'apprendre de lui à être humbles de cœur. L'humilité de paroles, d'actes même qui peuvent faire illusion aux autres, s'acquiert facilement, mais l'humilité de cœur qui nous rend agréables à Dieu s'acquiert difficilement et à la longue. Puisque vous êtes devenue religieuse pour plaire à Dieu, sachez bien que vous le contenterez quand vous ferez tous vos efforts pour vous procurer cette perle précieuse, et cela, sans vous reposer que vous ne l'ayez trouvée. Je n'ajoute plus rien, car les paroles de la créature sont fastidieuses à l'âme à qui parle le Créateur lui-même ».

Dans sa prudence, le P. Balthasar écrivait ainsi, parce qu'il savait que les grands et les nobles qui renoncent au monde pour entrer en religion, s'ils ne dominent pas les désirs de s'élever et de paraître, ne peuvent faire les progrès que leur profession demande et qui a pour fondement l'humilité.

Et maintenant, comme plusieurs de ceux qui s'exercent à faire oraison perdent courage à cause des distractions et de la sécheresse, et parce qu'ils ont trop envie de goûter des consolations, le Père corrige avec sagesse ces abus en écrivant ce qui suit à un religieux, Jean de Castro, de l'ordre de saint Augustin :

« Que la paix de Notre-Seigneur qui surpasse tout sentiment soit avec vous. Par elle, Dieu apaise et fait tomber les vents qui troublent parfois les justes qui sont en mer avec Jésus-

Christ, et qui agitent présentement votre cœur. Mais Dieu qui met un frein à leur fureur ne vous abandonnera pas. Je ne voudrais pas vous voir si impatient d'avancer et si avide de douceurs spirituelles, que ces désirs vous troublent et vous fassent perdre le repos et la paix intérieure ; il est écrit : « Laissez les trop violentes envies et vous trouverez le repos ». Mettez donc un terme à vos désirs si vous ne voulez pas en souffrir. Sinon, vos désirs seront vos bourreaux et des instruments par le moyen desquels le démon vous causera plus de troubles qu'il n'y a d'atomes dans l'air. Vous avez quitté le monde, laissez-le tout de bon ; vous avez renoncé aux biens temporels, n'en conservez pas même le désir. Vous êtes entré dans l'armée de Jésus-Christ, préparez-vous à des rencontres. « Ayez devant les yeux la joie qui vous est réservée et, méprisant toute ignominie, portez la croix ». Jésus a fait ainsi.

« Vous désirez avancer, vous désirez bien faire oraison pour contenter Dieu ? Laissez-vous gouverner par lui ; commencez à lui témoigner votre amour en vous laissant avec joie porter comme il veut, en acceptant ce qu'il veut vous donner, peu ou beaucoup, ou même rien ; et croyez bien que vous le contenterez de cette manière, en restant calme et même joyeux dans votre pauvreté, tant qu'il vous y laissera, mieux qu'en vous élevant aux sommets désirés. Vous avez assez servi Dieu de la manière que vous avez voulu, commencez maintenant à le servir, au moins un jour, comme il veut être servi. Trouverai-je quelqu'un qui veuille me servir pour rien ? demande le « Contemptus mundi » (c'est-à-dire l'Imitation). Et, dans Malachie (1) Dieu lui-même se plaint de ce défaut parmi ceux de sa maison : « Quel est celui d'entre vous qui ferme les portes et vient entretenir le feu sur mon autel gratuitement ? » Ne manquez pas de vous appliquer à la réforme intérieure de votre vie, ni d'obéir au Maître qui vous dit, au fond de l'âme, ce que vous avez à faire, à éviter,

(1) I, 10.

à supporter. Soyez obéissant, aimez en tout à renoncer à votre propre volonté, et laissez à Dieu le soin de régler vos progrès, de vous donner ou de vous refuser la consolation, comme il jugera bon, car c'est pour le moment le seul objet dont vous deviez vous préoccuper. Et ne craignez pas que vos fautes actuelles qui ne sont pas volontaires soient un obstacle, puisque celles d'autrefois, qui cependant étaient plus graves, ne l'ont pas été et n'ont pas empêché le Seigneur de vous mettre en possession du bien dont vous jouissez maintenant.

« J'arrive au second point qui vous trouble, et je dis que c'est évidemment une tentation de vouloir changer de résidence, puisque l'obéissance vous a mis dans la ville où vous êtes, jusqu'à ce qu'elle vous change elle-même. Souvenez-vous de ce que dit l'Ange à saint Joseph lorsque, de la part de Dieu, il lui annonça qu'il avait à prendre avec lui la Mère et l'Enfant et à s'enfuir en Egypte ; il lui dit de rester là jusqu'à ce qu'il lui apportât un nouvel ordre. Ainsi fit saint Joseph ; il s'établit tout de bon en Egypte, jusqu'à ce que l'Ange lui donnât l'ordre de s'en retourner. Consolez-vous donc avec Jésus et Marie et à leur exemple. Vous n'êtes pas meilleur qu'eux et les gens de ce pays ne sont pas pires que ceux d'Egypte. Une chose fait voir d'une manière encore plus évidente que votre désir de changement est une tentation, c'est que vous n'aimez pas à aller porter la bonne parole dans les hameaux et dans les villages, *per vicos et castella*, comme Notre-Seigneur le fit le premier. Ne pensez pas que le salut des âmes doive vous coûter peu, puisqu'il a coûté d'abord le sang de Jésus-Christ, ni que vous puissiez faire une plus belle œuvre que de mourir à vous-même. Au grain qui meurt Dieu a promis de faire porter du fruit plus ou moins abondant. Si nous étions plus morts au monde et à nous-mêmes, nous qui faisons profession de servir Jésus-Christ, nous n'aurions pas à gémir de voir que, avec tous nos travaux, nous portons peu ou même point de fruit ».

Cette lettre du P. Balthasar Alvarez enseigne en peu de

mots à tous ceux qui veulent faire oraison et travailler au salut des âmes, les moyens principaux de réussir dans ces deux nobles entreprises.

Il en écrivit une autre, d'un esprit admirable, à un religieux de la Compagnie qui se plaignait d'avoir à supporter, dans l'oraison, l'aridité et les pensées étrangères.

« Je ne sais, écrit-il, pourquoi vous vous plaignez de votre sécheresse, car elle ne paraît pas dans vos paroles, qui me font croire, au contraire, que vous êtes dans la fertilité et une grande abondance. Notre-Seigneur se cache, mais il ne vous en prive pas, il vous ôte seulement l'occasion de la perdre. A vos questions, je pourrais ne pas répondre, car vous avez près de vous un Moïse à qui Notre-Seigneur parle fréquemment. Il ne lui parle pas pour la guerre, mais pour la paix, en lui et dans beaucoup d'autres, car il est un de ceux dont David a dit : « Que les montagnes reçoivent la paix pour le peuple, (1) » (suscipiant montes pacem populo). Béni soit celui qui vous a enrichi de la sorte. Mais puisque vous le désirez, quoique vous n'en ayez pas besoin, je dirai pour votre consolation ce qui se présentera à mon esprit.

« Pour ce qui regarde la guerre si importune que vous font les pensées étrangères, je dis que l'amertume qu'elles vous causent peut venir de votre peu de conformité à la volonté de Dieu, car il faut recevoir avec une même patience et une même gratitude, comme venant de sa main, la paix ou la guerre ; et même, si nous aimions la croix, nous préférerions la guerre. Une parole du « Docteur de Paris » (2) vous encouragera ici : Si on fait, dit-il, son devoir, dans cette bataille, on a plus de mérite que si on savourait à plaisir les délices divines ». Servez-vous comme d'un stimulant pour vous approcher de la divine Majesté, des tentations même qui nous assaillent pour nous éloigner de lui, et redites, par exemple, ces douces et affectueuses plaintes de David : (3)

(1) Ps. LXXI, 3. (2) Le P. Bouix dit : L'auteur de l'Imitation. (3) Ps. LXIII, v. 24, et XII, v. 1, 2.

« Pourquoi oubliez-vous, Seigneur, notre pauvreté et notre tribulation ? M'oublierez-vous toujours, Seigneur ? Jusqu à quand détournerez-vous de moi votre face ? Combien de temps ferai-je des projets dans mon âme, et chaque jour le chagrin remplira-t-il mon cœur ? Souvenez-vous que notre nature ravagée a besoin de ces occasions qui la pressent de regarder vers Dieu ; souvenez-vous du cœur infiniment bon de la divine Majesté qui envoie ou permet ces contretemps pour que nous cherchions un refuge à sa porte, que nous frappions, que nous l'appelions avec empressement, non pas une fois l'an, ou le mois, ou même le jour, mais à chaque moment de notre vie. Si vous vous livrez comme vous le devez à se saint exercice, vous marcherez en présence de Dieu selon vos désirs, non pas, il est vrai, de la manière que vous voudriez, mais comme ce bon Maître le veut. Si sa divine Majesté est la cause que vous désirez sa présence, plutôt que votre consolation et votre goût particulier, vous serez toujours content de quelque manière qu'il en dispose. Un moyen excellent pour en arriver là, c'est de prendre tout le soin que vous pourrez de ne vous écarter en rien de ce que l'obéissance prescrit et aussi de vous mortifier ; car on ne prend pas volontiers la croix, si ce n'est pour l'amour de Dieu. Et, comme la douleur qu'elle cause ne se guérit bien que par son souvenir, si vous avez le soin de pratiquer la mortification continuelle, l'amour que vous vous devez à vous-même vous portera à garder ce souvenir de Dieu, remède des meurtrissures pénibles que la mortification vous causera. Or, pour les âmes qui ont besoin d'être comme martelées, c'est le meilleur moyen, à mon avis, de se tenir en la présence de Dieu, car on peut le pratiquer sans se rompre la tête. Ceux même qui ont l'intelligence peu développée peuvent le comprendre, avantage précieux, car nous devons faire en sorte que les exercices que nous proposons soient pratiques et faciles. Et, pour le fruit, soyez sûr que l'âme qui se conduira de la sorte le cueillera promptement et en abondance.

« Tout cela, je vous l'écris en ajoutant : Si Notre-Seigneur ne vous fait pas connaître quelque moyen encore meilleur, car, dans ce cas, il ne faut pas, en entendant sa voix, endurcir votre cœur. Mais tant qu'il plaira au divin Maître de nous laisser user d'industries humaines, il semble préférable de choisir celles qui abattent le plus rapidement cette végétation, ces écorces et ces racines que nous sentons tous en nous.

« J'ai ainsi répondu à vos deux difficultés. Pour l'oraison que vous désirez, vous avez trouvé le vrai moyen qui consiste à importuner le Seigneur jusqu'à ce qu'il vous l'enseigne. Si vous persévérez, vous obtiendrez ce que vous désirez, au moment où vous n'y penserez pas, c'est un don de Dieu qui se donne aux humbles ».

§ 3.

Il en est qui, en voulant acquérir l'humilité, tombent dans la pusillanimité ; c'est à leur intention que je citerai une lettre du P. Balthasar à un Père de la Compagnie qui lui avait écrit qu'il était très découragé par ses fautes et qu'il lui semblait que Dieu l'abandonnait à cause d'elles. Il ajoutait cependant : Je ne puis croire que Dieu se retire tout-à-fait de moi, puisque je le cherche avec anxiété ; ce n'est pas qu'il ne m'aime pas, c'est qu'il veut me faire connaître ma faiblesse ou éprouver ma fidélité. Le P. Balthasar trouva dans cette dernière pensée l'occasion de commencer sa lettre :

« Oh ! que ces paroles bien comprises m'ont paru douces ! En les lisant, je me disais en moi-même : Celui qui éprouve ce sentiment éprouve aussi la consolation. Offrir à Dieu une telle louange, c'est lui faire un sacrifice de très agréable odeur. Pour moi, je regarde comme certain que Dieu est avec vous, content de vos services, et avec tous ceux qui, rompant avec la vie passée, vivent d'une vie nouvelle, vie conforme dans la vérité, au divin esprit, avec toute la perfection dont ls sont capables, alors même qu'ils auraient plus de faibles-

ses et d'erreurs qu'ils n'ont de cheveux sur la tête. Tout le monde, il est vrai, ne comprend pas ce qu'est cette vie divine ; il y a autant de différence entre la comprendre et la goûter, qu'il y a de différence entre le ciel et la terre. Des deux disciples découragés qui allaient à Emmaüs le soir de la Résurrection, saint Luc a dit qu'ils marchaient avec Notre-Seigneur et que leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître. Jésus était avec eux, et ils pensaient être privés de lui, et leur erreur dura jusqu'au dernier moment où leur illusion fut dissipée. Cependant eux et leurs pareils sentent je ne sais quels indices de sa présence et de sa parole, s'ils veulent être attentifs à ce qui se passe en eux, à l'ardeur de leur cœur, à l'intelligence qu'ils ont de l'Écriture, aux désirs de se réformer.

« Et, dites-moi, quelle différence y a-t il entre la grâce que reçurent ces deux disciples, et celle que Dieu vous fait à vous, et à vos pareils, quand il vous donne en abondance les lumières intérieures qui vous font comprendre comment il veut être servi, même dans les petits détails, et les reproches intérieurs, si vous vous en éloignez, ne fut-ce que de l'épaisseur d'un cheveu ; vous montrant pour ainsi dire avec le doigt quelles choses il vous faut faire, ou souffrir, ou repousser, ou fuir ?

Et cependant, outre ces soucis et ces travaux, vous éprouvez un grand malaise intérieur, en voyant que vous ne le servez pas ou que les autres ne le servent pas comme vous voyez qu'il le mérite et comme nous y sommes tous obligés. Ce malaise intérieur peut-il être, par hasard, autre chose qu'un incendie d'amour ? Non, certes. S'il n'y a pas de feu, qui donc cause ce malaise ? Et si ce n'est pas Dieu qui le cause, comment nous porte-t-il à faire envers lui des actes d'amour ? C'est ici qu'il faut dire : Qui augmente le savoir, augmente la douleur. Et c'est l'épreuve qui martyrise tous ceux qui, en vérité, servent le Seigneur, et porte à crier vers lui, nuit et jour. Un d'eux l'a dit et tous l'éprouvent : « J'ai été dans la tribulation et la douleur, et j'ai invoqué le

nom du Seigneur » (1). Mais Dieu ne les abandonne pas, car il dit : « Je suis avec eux dans la tribulation ». Il leur tient compagnie, il les fortifie et les soutient invisiblement pour qu'ils ne succombent pas sous le poids du fardeau. Ils voient eux-mêmes par leur propre expérience qu'ils demeurent debout tout le temps que Dieu les soutient, et pas davantage. En sorte que ils restent debout parce que Dieu les soutient, selon ce que dit saint Paul : « O vous que la vertu de Dieu empêche de tomber ». Dieu leur inspire encore de crier vers lui dans l'épreuve, afin qu'ils fassent des progrès, Dieu invoqué et glorifié, tandis qu'il ne sortent pas de la voie droite, quelque martyre qu'ils aient à souffrir; saint Augustin l'explique fort bien dans son commentaire sur le psaume XLIX : « Invoquez-moi au jour de la tribulation, je vous en délivrerai et vous m'invoquerez ». Sous l'influence du vieil esprit du monde qu'ils avaient auparavant, ils étaient portés vers le monde et à ce qui brillait dans le monde. Avec le nouvel esprit qui les pousse maintenant, ils se sentent portés vers Dieu et affligés de ne pouvoir pas le contenter autant qu'ils voudraient. Or, d'où leur est venu ce changement, si ce n'est de l'esprit nouveau dont ils sont animés ? C'est l'esprit du Seigneur qui produit cet effet dans leur cœur, comme il incline le cœur de Dieu vers Dieu lui-même. C'est l'Esprit-Saint dont saint Paul a dit : « La charité de Dieu s'est répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné ». Et saint Jean dit aussi (2) : « Nous savons que nous demeurons en lui, parce qu'il nous a donné son Esprit (3)». Persuadez-vous bien que recevoir cette grâce avec humilité n'a rien de dangereux. Au contraire, vous serez agréable à Dieu en le faisant : « Ayez confiance, dit saint Pierre, en cette grâce qui vous est offerte dans la connaissance de Jésus-Christ ! (4) » Vous ferez deux fois plus de profit en servant Dieu avec confiance que vous n'en avez fait en vivant dans cette sorte d'incrédulité que vous avez eue jusqu'ici. A cette époque, on aurait

(1) Ps. CXIV, v. 3, 4. (2) Ad Rom. III, v. 5. (3) Jo. IV, v. 13. (4) Petr. I, v. 13.

pu vous adresser le reproche que Notre-Seigneur fit aux deux disciples d'Emmaüs : « O insensés et lents de cœur pour croire ! » Mais comme les dernières lignes de votre lettre montraient que vous vous acheminiez vers la foi aux divines Ecritures et aux promesses de Dieu, elles m'ont fait un grand plaisir. Que Dieu vous fasse sentir comme moi la joie que j'ai de vous voir dans cette disposition, joie que Dieu éprouve lui-même, et que je vous désire complète, comme elle l'est en lui, suivant ces paroles: « Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie soit en vous, et que votre joie soit entière (1) ». C'est en effet, une joie pleine que Dieu veut dans ses serviteurs, car c'est elle qui donne la force de courir dans la voie de ses commandements. Et pour que vous n'ayez pas l'idée qu'un si grand bonheur n'est pas fait pour vous, dans la condition où vous êtes, lisez ce que dit saint Augustin sur ce sujet.

« N'oubliez pas les besoins de mon âme, car je ne perds pas de vue la vôtre. Je m'arrête et j'ai été bien long en m'adressant à quelqu'un à qui Dieu dit tant de choses. Qu'il soit dans votre âme, qu'il soit tout votre amour ! Amen. »

(1) Jo. xv, 11.

CHAPITRE XXXV.

Le Père Balthasar Alvarez, recteur du collège de Villagarcia. Il est d'un grand secours à Dª Madeleine de Ulloa, fondatrice de ce collège, dans plusieurs grandes choses qu'elle fait pour le service de Notre-Seigneur.

Vers la fin de 1576, le Père Balthasar ayant terminé les trois ans que dure en général la charge de recteur (1), le Père général le nomma recteur de Villagarcia et maître des novices qu'on allait y envoyer à cette époque parce qu'il n'y avait plus assez de place à Médina. Il importait d'ailleurs que, dans une province aussi étendue que celle de Castille, il y eut deux noviciats. C'est pourquoi, dès son arrivée, le Père Balthasar se mit à tout préparer pour faire du nouveau noviciat le digne pendant de celui de Médina où, nous l'avons vu, il développa au plus haut point l'esprit de ferveur et l'amour de la perfection.

Il y eut encore une autre raison d'envoyer le Père à Villagarcia : ce fut la demande pressante qu'en fit la fondatrice de ce collège, Dª Madeleine de Ulloa, veuve de Louis Quijada, majordome de l'empereur Charles-Quint, capitaine général de l'infanterie espagnole, président du Conseil des Indes, seigneur de Villagarcia et autres lieux voisins, mort en 1570. Sa veuve avait entendu parler des grands mérites de ce saint maître spirituel et l'avait même entretenu quel-

(1) Souvent, au moins de nos jours, les recteurs sont nommés pour une seconde période de trois ans, en tout six ans.

quefois à Valladolid où elle résidait alors. Elle conçut pour lui tant de vénération, qu'elle lui écrivait quelquefois à Salamanque où il était recteur; elle lui rendait compte des choses de son âme, et le Père lui donnait par ses sages réponses une entière satisfaction. La demande de Dª Madeleine fut inspirée par son frère, Dominique de Ulloa, homme de mérite, un des meilleurs religieux de l'ordre de saint Dominique, plus tard évêque de Michaocan (?) dans les Indes occidentales. Il avait vu souvent le Père Balthasar à Avila, à Médina et à Salamanque, et il avait appris par expérience qu'il était un très habile directeur d'âmes. Quand il vit sa sœur résolue à fonder le collège de Villagarcia, il lui conseilla de le demander comme recteur, et en même temps de le prendre pour directeur de sa conscience. Elle le fit, et elle s'en trouva si heureuse qu'elle ne cessait de remercier Dieu de lui avoir fait connaître un si saint homme. Cette dame, aussitôt après son veuvage, avait résolu de s'enfermer pour servir Dieu dans le célèbre monastère des « *Huelgas* », de Valladolid, qui avait pour Abbesse une sœur de son mari; mais un procès que fit l'Abbesse à propos de la succession de son frère, l'empêcha de mettre son projet à exécution. Elle resta donc dans le monde, mais aussi pieuse et aussi recueillie que si elle avait été dans un couvent. Elle avait pris pour confesseur un Père jésuite de la maison professe, le Père Jean de Pradanos, et elle n'en eut pour ainsi dire pas d'autre pendant environ 27 ans. Ce Père l'éprouva soigneusement pour le bien de son âme, et elle fut toujours d'une obéissance exemplaire. De temps en temps, elle allait à Villagarcia, où le Père Balthasar eut une bonne occasion de lui donner les Exercices spirituels de saint Ignace, de la former à l'oraison, et à l'entretien familier avec Dieu. Il lui faisait des exhortations spirituelles et, toutes les fois qu'il lui parlait, c'était de Dieu. C'est ce qui lui donna occasion de dire que jamais elle n'avait vu personne qui traitât des choses divines d'une manière si sublime, ni qui fut plus habile à écarter les conversations profanes pour revenir à des sujets spirituels, et à en

parler même longtemps sans fatiguer. Pour elle du moins, elle ne se lassait pas ; au contraire, ces entretiens faisaient ses délices, aussi s'ouvrait-elle au Père comme si elle avait été un de ses novices.

Formée de la sorte, elle se mit à faire des aumônes encore plus abondantes. C'était tantôt pour porter remède aux besoins temporels des pauvres ; tantôt, et celles-ci avaient un but plus relevé, elle remédiait aux misères spirituelles des âmes ; d'autres fois, montant encore plus haut, elle donnait pour rehausser le culte divin et rendre plus digne de Dieu tout ce qui pouvait lui être offert.

Pour ce qui est des indigents, elle fut d'une libéralité, d'une générosité admirables. Elle fonda douze lits à l'hôpital de Esgueva, à Valladolid, avec les revenus nécessaires pour soigner douze malades, ce qui représentait 600 ducats par an, et cela dura 18 ans. Pendant presque tout ce temps, elle donna aussi 300 ducats, chaque année, à l'hôpital de la Résurrection. A Villagarcia, elle en fonda un autre avec des revenus suffisants pour soigner les infirmes venus des lieux qui appartenaient à son mari. Elle faisait aussi de grosses aumônes pour aider à marier des orphelines pauvres et pour secourir des pauvres honteux qui recouraient secrètement à elle. Et pour que toutes ces générosités se répandissent avec plus d'exactitude et de discrétion, elle choisit pendant un certain temps un homme digne de toute confiance qui tachait de découvrir ces misères cachées, et ce qui était nécessaire pour y porter remède. Cette homme remettait aux personnes qui avaient besoin de secours un billet signé de lui, en leur disant quel jour elles pouvaient aller trouver Dª Madeleine et recevoir ce dont elles avaient besoin. Or, cette bonne dame était si avide de donner que, réveillée de bonne heure, elle disait souvent à ses domestiques d'aller voir s'il n'y avait pas quelque pauvre à la porte, et de ne pas les faire attendre. Une fois levée, elle emportait avec elle deux bourses, l'une pleine de menue monnaie pour les pauvres ordinaires, l'autre contenant des réaux pour les pauvres honteux. Lorsque quel-

qu'un se présentait avec le billet de son homme de confiance, elle s'empressait de donner ce qui y était marqué. Ces billets ordinairement ne dépassaient pas une somme convenue entre eux ; mais si elle n'était pas suffisante, elle la donnait en particulier. C'étaient des aumônes en quelque manière organisées ; mais à n'importe quel pauvre qui se présentait à sa porte, elle donnait l'aumône avec des tendresses de mère ; jamais personne ne s'éloignait sans l'avoir reçue, même quand il se présentait deux et trois fois par jour.

Presque toute l'année, elle s'occupait à acheter des vêtements et du linge pour eux. Par les mains d'un chanoine de Zamora, et d'autres qui étaient religieux, elle répartit plusieurs milliers de ducats entre les vassaux et les gens qui avaient été au service de son mari, en sorte que sa bonté et sa charité se répandirent au loin.

Mais elle fit de bien plus grandes libéralités pour remédier aux misères spirituelles et aider ceux qui travaillent au salut des âmes. Elle envoya deux jésuites, le P. Jean de Torres à Alger, le P. Gabriel del Puerto au Maroc, en leur donnant à chacun mille ducats pour racheter des captifs, en leur recommandant de commencer par ceux qui étaient le plus en danger de perdre la foi. Les deux Pères firent ainsi. Lorsque le P. de Torres fut de retour, il voulut montrer à la charitable dame le détail de ce qu'il avait dépensé ; mais elle refusa de le regarder en disant qu'elle s'en rapportait à Dieu et à la Compagnie.

Elle fit encore d'énormes dépenses pour retirer des femmes du vice et les mettre à l'abri dans quelque refuge sûr, comme il y en avait alors à Valladolid, et là, on leur enseignait à vivre chrétiennement et on les préparait à prendre ensuite une occupation convenable. Dans ce même but, elle donna au monastère des Repenties une rente de mille ducats par an, et cent charges de pain. Dans ce monastère entraient celles qui, après une vie licencieuse, se repentaient sérieusement et avaient le désir et les aptitudes pour être religieuses. Comme la fin propre de cette œuvre et son

but à elle en donnant cette rente était de pourvoir au sort des repenties, elle prit des dispositions pour qu'on ne s'éloignât pas un jour de cette fin en recevant des jeunes filles bien conservées pour lesquelles il y avait assez d'autres couvents à Valladolid. On trouvera cette déclaration à la fin de ce chapitre.

Enfin la charité et la libéralité de Dᵉ Madeleine brillèrent surtout dans sa générosité à secourir les œuvres qui n'ont pour but que le bien des âmes et le culte de leur Créateur, et ici sa prodigalité est vraiment étonnante. Un jour de février, le jour de saint Mathias, apôtre, elle était en prière dès le matin, lorsque Dieu lui donna le désir de participer à l'heureux sort de cet apôtre, en enseignant la doctrine chrétienne, en confessant, en distribuant la communion dans la ville d'Oviédo et dans la Principauté des Asturies, et ce désir l'occupa tout le temps de l'oraison. Elle consulta son frère le P. Dominique de Ulloa, en ce moment-là vice-provincial de sa province d'Espagne. Celui-ci lui dit que si elle entendait prêcher et confesser elle-même, c'était une curieuse illusion... — Ce n'est pas ma pensée, répliqua-t-elle, mais je le ferai en y envoyant des religieux et en pourvoyant à leur subsistance. — Ceci est bon, dit alors son frère, et vous en recevrez la récompense propre aux Apôtres. Et si vous voulez répandre la doctrine et l'usage des sacrements dans ces contrées, envoyez-y des Pères de la Compagnie de Jésus, car Dieu leur donne une grâce spéciale pour ces sortes de missions.

Là-dessus, Dᵉ Madeleine décida d'établir solidement cette œuvre et de fonder à Oviédo un collège de la Compagnie, dans le seul but d'y entretenir des Pères de la Compagnie : ils seraient chargés d'aller au secours des âmes si dépourvues, à cette époque et dans cette contrée, de l'enseignement et des secours religieux.

Ce bon désir fut approuvé aussi par le P. Balthasar Alvarez, il l'engagea à exécuter promptement son projet, afin d'avoir un plus grand mérite en suivant à l'instant même l'inspiration divine, afin aussi de pouvoir être témoin, pen-

dant sa vie, des bons résultats qu'elle espérait. Elle ne tarda pas en effet à donner mille ducats pour acheter une maison et mille autres pour l'entretien des religieux. Elle ajouta bientôt un troisième mille, et elle était si prompte à donner, que le P. Jean Suarez, Provincial, ayant occasion de mettre au courant de tout le Père Général, désira savoir jusqu'où allaient ses largesses et il le lui demanda. Elle fit une réponse où parut toute son âme royale et humble : « Je ne le sais pas au sûr. J'ai donné pour l'amour de Dieu; lui tiendra les comptes... »

Elle voulut que l'église du collège fut dédiée à saint Mathias, parce que c'était le jour de la fête de ce saint que Dieu lui avait donné l'idée de fonder cette œuvre. Et à ce propos, elle disait souvent que, le jour où Notre-Seigneur lui inspira le désir de l'entreprendre, il lui semblait seulement qu'il lui avait donné cette contrée comme une « commanderie », ou bien que Dieu lui avait fait la grâce de lui donner cette commanderie. Et il n'était pas difficile de voir avec quel amour elle s'en occupait et lui procurait tout ce qui pouvait être utile à sa prospérité.

Les premières missions des Pères donnèrent des résultats merveilleux : ils s'en allaient deux par deux prêcher et confesser, et leurs efforts arrachèrent des millions d'âmes à leur perte, à leurs ignorances sans nombre et à leurs anciennes habitudes. Un jour, les Pères eurent occasion de dire à leur bienfaitrice que, dans beaucoup d'endroits, la pauvreté était telle que le Saint Sacrement était gardé dans des conditions indignes de lui; la dame donne aussitôt l'ordre de faire faire 500 ciboires en argent et quelques tabernacles en bois doré, et elle les fit distribuer dans sa chère province, pour que le Saint Sacrement fut traité avec plus de respect.

Plus tard, le même zèle la porta à fonder une autre maison à Santander, car les populations répandues sur les montagnes voisines étaient aussi abandonnées. Le désir de faire encore cette œuvre lui vint d'abord si véhément que son confesseur

disait : Ce désir la suit partout, à table, pendant le sommeil et au réveil ; elle ne peut le chasser. C'était l'amour de Dieu, et le zèle du salut des âmes qui le lui inspiraient. Elle consacra à cette œuvre d'abord 2.000 ducats de rente et bientôt 3.000. Un détail fait bien ressortir la pureté de ses intentions dans la fondation de ces deux collèges : elle les avait pourvus de revenus suffisants, comme on l'a vu ; or, elle accepta bien les suffrages et les prières que la Compagnie de Jésus assure à perpétuité aux fondateurs, mais elle ne voulut pas accepter le titre et le droit de *patronage* qui lui était dû ; elle voulait laisser aux Pères la liberté de donner ce titre à quelque prélat ou à quelque autre personne riche qui l'aurait désiré et qui aurait augmenté les revenus. Cette servante de Dieu ne cherchait pas, dans ses œuvres, son propre honneur, mais la gloire de Dieu ; elle ne songeait pas à immortaliser son nom ici-bas, mais elle voulait uniquement travailler à établir et à répandre partout le règne de Dieu.

§ 2.

Mais le plus beau monument élevé par son zèle fut le collège de Villagarcia : ce fut son œuvre préférée et elle voulut que là, de toutes manières, on servit Dieu Notre-Seigneur et on fit du bien aux âmes. Elle demanda pour cela d'abord qu'on instruisit les enfants, qu'on leur enseignât à lire, à écrire, à compter ; qu'on apprit le latin à un grand nombre qui venaient des environs et qui firent de grands progrès dans la science et la vertu.

Elle voulut de plus qu'il y eut là un noviciat de la Compagnie, afin que de là des ouvriers bien formés se répandissent de tous côtés pour faire part aux peuples des trésors de doctrine et de piété qu'ils y avaient acquis.

Elle eut encore un autre désir : comme ce collège se trouvait dans un petit endroit, isolé et à l'abri du commerce du monde, elle voulut que les Pères de la Compagnie pussent s'y retirer, de toute la province, y prendre quelque repos spirituel, s'y recueillir et s'entretenir avec Dieu, se retrem-

per aussi dans la ferveur que le voisinage du noviciat leur communiquerait, et de là reprendre leurs travaux et leurs ministères avec une nouvelle ardeur, au grand profit du prochain.

Tous ces projets étaient du goût du P. Balthasar qui encourageait la grande bienfaitrice à faire une œuvre parfaite. Elle y était décidée ; elle venait pour cela de prendre le parti de joindre sa propre fortune à celle de son défunt mari, seigneur de Villagarcia. Il n'avait laissé l'ordre que de bâtir en cet endroit une petite chapelle avec des rentes pour un nombre peu élevé de chapelains chargés de célébrer des services pour son âme ; mais il avait prévu le cas où sa femme préférerait bâtir tout un monastère, au moyen des dons de l'un et de l'autre. C'est ce que fit la pieuse veuve, et elle le fit avec magnificence. Elle fit bâtir une fort belle église qui devait servir en même temps aux Pères de la Compagnie et à douze chapelains avec un doyen à leur tête. Elle les dota et fit des fondations suffisantes, en doublant la somme marquée par son mari, pour que l'office et la messe fussent chantés chaque jour. Les jours de fête, on devait jouer de l'orgue, comme dans une cathédrale, et, pour que tout se fît avec solennité, elle voulut que sur 12 chapelains, 8 fussent chantres ; il y eut un maître de chapelle, un organiste, six enfants de chœur, un sacristain, avec sa sacristie à part, pourvue de riches ornements. La Compagnie devait surveiller et gouverner ce chapitre et cette maîtrise, et, pour que cette œuvre eut plus de stabilité, elle obtint du Pape les bulles nécessaires.

Dans cette église, elle fit bâtir une chapelle séparée, où elle plaça de nombreuses et insignes reliques, au milieu d'un magnifique encadrement. Le P. Balthasar voulut que dans cette chapelle on conservât aussi le Saint Sacrement, pour que les novices pussent faire leurs oraisons, leurs examens avec plus de ferveur dans ce pieux sanctuaire, sacré à plusieurs titres. Au-dessus des reliques qui étaient disposées sur les degrés de l'autel, on plaça une statue du divin Sauveur de grandeur naturelle, peinte par un prêtre novice, très

habile, Jean de la Peña, autrefois chanoine prébendé de la cathédrale de Salamanque. Les autres novices l'aidèrent par leurs prières à faire une œuvre qui inspirait vraiment la dévotion. A l'entrée de la chapelle, le Père Balthasar fit peindre cette inscription : « Je suis la vigne, vous êtes les branches », pour faire entendre qu'elle était dédiée à la fois à Jésus, vigne véritable, et aux saints qui sont ses branches.

L'église fut terminée en janvier 1580. On prépara alors une grande et belle fête pour y transporter le Saint Sacrement et les restes des défunts qui étaient dans l'ancienne église. Dª Madeleine y assista avec ses deux frères, Don Rodrigue de Ulloa, Marquis de la Mota, et le P. Dominique de Ulloa, et d'autres personnes très distinguées, qui devaient juger comment les Pères employaient bien les dons de leur bienfaitrice. Il y eut aussi des Pères influents de la Compagnie, entre autres le P. Diégo de Avellaneda, Visiteur de cette province, le P. Jean Suarez, Provincial.

Le P. Balthasar leur fit à tous l'accueil le plus fraternel, le plus aimable et le plus généreux. Tout se passa avec la solennité que l'on attendait, à la grande joie et à l'édification de tous. Mais le lendemain une aventure l'attrista, dans laquelle le Père recteur fut admirable d'obéissance et de résignation, et la fondatrice de courage et d'esprit de foi. J'en fus témoin, car je faisais cette année-là ma troisième probation. Ce jour-là, avant de prendre congé de ses frères et de ses autres parents, la bienfaitrice désira leur faire voir le collège dans tous ses détails, et elle en avait déjà parlé. Le Père Visiteur fut d'avis qu'elle ne pouvait pas entrer, car, depuis qu'il avait été à Rome, il savait avec quelle rigueur Sa Sainteté voulait qu'on observât les règles de la clôture ; il se souvenait aussi du *motu proprio* de Pie V (1) qui était encore en vigueur. Et, quoique le Père provincial et le Père recteur, appuyés de l'avis de canonistes de la Compagnie et d'autres

(1) Saint Pie V.

Ordres, assurassent que cette dame, en qualité de fondatrice et pour tant d'autres raisons, avait le droit d'entrer, le Père Visiteur persista dans son avis et, suivant sa conscience timorée ou scrupuleuse, il décida qu'elle n'entrerait pas. La dame qui ne savait rien de ce qui s'était passé, entra cependant après la grand'messe avec sa parenté. Elle était dans le corridor d'en bas, le Père Visiteur le sut par hasard et, poussé par son scrupule, il fit venir le Père Balthasar et lui dit avec autorité d'aller trouver Dª Madeleine et de la prier de sortir. Et, comme le Père recteur lui représentait humblement qu'une telle mesure avait d'énormes inconvénients, et bien peu d'avantages, vu surtout qu'il n'avait pas donné de permission, le Visiteur lui dit de nouveau d'aller sans répliquer faire ce qu'il lui commandait. Le Père Balthasar, quoique le cœur serré devant une affaire si grave en elle-même, puisqu'il s'agissait d'une dame à qui lui et tout le collège et toute la Compagnie étaient si redevables, fit taire son propre jugement et sa volonté et montra qu'il était enfant d'obéissance. Il alla trouver à l'instant même Dª Magdalena et s'acquitta de sa commission avec la meilleure grâce et le plus convenablement qu'il lui fut possible. La fondatrice en fut toute émue ; les autres visiteurs se récrièrent, et le Marquis son frère qui n'aimait pas beaucoup les dépenses faites de la sorte par sa sœur, jeta ses gants par terre en disant : J'aime mieux cela que si on m'avait donné le royaume de Castille ; voilà qui vous fait voir, Madame, avec quelles gens vous dépensez votre fortune, et comment ils vous en sont reconnaissants.

On pense combien toutes ces scènes furent pénibles pour le P. Balthasar Alvarez, ce fut, comme il l'avoua lui-même, la plus grande peine de sa vie, car il avait fallu contrarier la grande inclination qu'il eut toujours d'être très reconnaissant pour les bienfaiteurs, plus encore pour une telle bienfaitrice et dans une telle circonstance.

La fondatrice, de son côté, se montra vaillante et bonne chrétienne, car son vif regret ne l'empêcha pas de continuer

à aimer la Compagnie, de lui faire le même bien qu'auparavant, et de se confesser à ses religieux. En particulier, le respect et l'affection qu'elle portait au P. Balthasar n'en furent en rien diminués, au contraire : rentrée chez elle, elle envoya quelqu'un le consoler de sa part, lui demander de n'avoir aucun chagrin de ce qui s'était passé, car ses dispositions lui étaient bien connues. Du reste, cette sage chrétienne comprit bien que tout cela était venu de la crainte et du zèle excessifs du Visiteur pour ne pas offenser Dieu et violer les lois ecclésiastiques, et non de la pensée de la contrarier, elle et les siens ; d'ailleurs, depuis lors, plusieurs circonstances se présentèrent pour la Compagnie de lui faire plaisir, comme c'était juste ; comme elle se plaisait en particulier à revenir souvent à Villagarcia, les 200 élèves de ce collège venaient la recevoir en dansant le plus gracieusement du monde, ainsi que les étudiants plus âgés qui bientôt furent très nombreux et dépassèrent 400. Dª Magdalena se réjouissait de voir le bien qu'on faisait à cette nombreuse et sage jeunesse, venue de Zamora, Toro, Valladolid, des autres villes voisines et même de quelques autres plus éloignées, attirée par la bonne renommée de l'éducation qu'on y recevait. Une autre chose la charmait : c'était la solennité avec laquelle les Chapelains chantaient les offices, sous la surveillance des Pères. Elle avait plaisir à voir la tenue si modeste des novices, à entendre raconter les grâces dont Dieu les comblait, et surtout les espérances qu'ils donnaient de servir un jour Dieu et les âmes. De même, elle aimait à apprendre les divers ministères auxquels les Pères s'étaient livrés en faveur du prochain, dans Villagarcia même et dans le voisinage. Elle fut donc bien loin de se repentir des œuvres qu'elle avait faites. Du reste, avant de les accomplir et de les rendre durables, même sous l'inspiration de Dieu, elle ne se contentait pas d'en parler à son confesseur, elle voulait avoir, pour plus de sûreté, l'avis d'autres personnes sages et instruites. Pour la plupart, elle ne les entreprit qu'avec l'approbation de personnes du monde, en qui

elle avait confiance, en particulier du licencié Fernand de Villafañe, homme grave, instruit, prudent, de bon conseil, qui ne nous fréquentait pas et qui pourtant l'approuva et l'encouragea. Il fut donc aisé de voir que c'était bien de Dieu que l'inspiration lui était venue. Désireuse de voir durer ses fondations, elle obtint pour cela de Sa Sainteté tous les brefs nécessaires. Finalement elle écrivit un document qui nommait le Recteur de son collège de Villagarcia protecteur et défenseur de toutes les œuvres pies fondées par elle, et qui le chargeait de s'assurer que toutes les charges et conditions étaient exécutées : dans le cas où quelqu'une ne le serait pas, elle voulait que la rente correspondante fut appliquée au collège.

Telles sont les œuvres extérieures les plus remarquables de cette femme forte dont le mérite et le prix peuvent bien se comparer à ces raretés précieuses que l'on porte des extrémités du monde. Mais elle fut plus grande encore par les vertus et les œuvres intérieures qui lui inspiraient celles de l'extérieur, et par le soin qu'elle prit d'avancer dans les voies de la vie parfaite. Nous en parlerons au chapitre suivant.

CHAPITRE XXXVI.

Le Père Balthasar Alvarez aide, par ses lettres, Dª Madeleine de Ulloa, à s'avancer dans la perfection. — Elle en gravit les plus hauts degrés.

Le Père Balthasar Alvarez résidant à Villagarcia et Dª Magdalena ordinairement à Valladolid, il lui écrivait de temps à autre et lui donnait les conseils les plus sages pour la porter à la perfection, à l'abnégation d'elle-même, vertu qui offre des difficultés particulières aux personnes d'une si haute position, parce qu'elles sont accoutumées à satisfaire leurs goûts et ont horreur de les contrarier. Pour l'éprouver sur ce point et en même temps pour l'encourager, il lui écrivit aux approches des fêtes de Noël 1576 :

§ 1

Que le divin Enfant né à Bethléem naisse aussi dans votre cœur, car celui-là seul sait célébrer dignement ses fêtes qui a le bonheur d'éprouver dans son âme un renouvellement de ce qu'elles rappellent au dehors. Je ne pensais pas vous écrire, parce que votre cœur est si peu habitué à renoncer à ses propres goûts, que vous êtes plus importunée que satisfaite de lettres qui veulent vous obliger à ce renoncement. Que Dieu vous donne plus de volonté de vous vaincre ! Amen, amen, amen. La richesse des fêtes auxquelles nous nous préparons et la pauvreté dans laquelle se trouvera, si je ne me trompe, *votre humilité* pour les célébrer, me décident à croire que, cette fois du moins, mes avis austères vous feront plus de plaisir que de peine.

Vous avez déjà considéré, pendant le saint temps de l'Avent, la grande grâce que Notre-Seigneur nous fait en daignant venir jusqu'à nous et le bonheur de ceux qui le verront venir chez eux. J'espère de sa miséricorde que vous serez de ce nombre et que vous jouirez de sa présence. Je crois donc utile de vous avertir, si vous voulez le contenter, d'aller vers lui avec empressement aussitôt que vous aurez appris sa venue en ce monde, car il vient pour vous, et il vous choisit parmi ceux qu'il veut réjouir et honorer par sa naissance. Efforcez-vous de vous transformer toute entière en celui que la foi vous fait contempler dans la crèche, comme autrefois les brebis de Jacob à la vue des baguettes placées devant elles.

Et quel spectacle admirable que celui de ce Dieu fait enfant, entouré par ses anges, et emmailloté dans son berceau ! Apprenons de lui (car son exemple est notre lumière) la science salutaire de l'humiliation. Apprenons à nous abaisser de cœur dans notre estime, à nous détacher des choses présentes ; car je crains que vous le fassiez imparfaitement. Appliquez-vous à l'imiter, pour lui plaire davantage, et à vivre comme si vous étiez oubliée, abreuvée de fiel et méprisée. Et même, n'arrêtez pas vos yeux sur un tel état, si ce n'est pour vous réjouir davantage de vous voir parée et honorée de la livrée de votre Seigneur.

Après tout ce qu'il a fait pour nous, pensez-y, nous ne lui donnons pas encore de satisfaction, nous l'attristons, nous l'affligeons jusqu'à le faire pleurer dans sa crèche. O malice digne de l'horreur de toutes les créatures ! nous vous faisons pleurer, divin Enfant ! Et cela, nous en faisons encore peu de cas, nous ne voulons pas nous arrêter à y penser à loisir et avec piété ! Deux choses jetaient saint Cyprien dans l'admiration : la grandeur des dons que Dieu a tirés de lui-même pour les donner aux hommes, et le peu que les hommes veulent tirer d'eux-mêmes pour le donner à Dieu ; l'immense bonté dont Dieu a fait preuve, et le peu de profits que nous en avons tiré ; la paresse et la lenteur avec lesquelles nous allons à

Jésus-Christ, sachant qu'il est tout près de nous, et l'empressement avec lequel sa divine Majesté se met en route pour venir jusqu'à nous. Pleurons, Madame, notre dureté, notre aveuglement et prions le Père éternel, puisqu'il nous a donné son Fils, de nous accorder encore son Saint-Esprit, qui nous enseignera à le servir, à le contenter, à l'honorer dignement. Il est ce feu qui doit embraser le monde, demandons qu'il vienne enflammer nos cœurs, car il ne nous servirait de rien qu'il fut venu au monde, s'il ne nous atteint pas nous-mêmes. Vivons désormais dans une sainte affliction, car en nous voyant aimés par un si grand et si affectueux Seigneur, nous ne brûlons pas encore de ce feu divin. La vie nous doit être en horreur si nous ne l'employons pas à une si noble tâche. Qui nous guérira, Madame, à qui irons-nous demander un remède ? Revenons une autre fois vers le Père Eternel et répétons la première demande, et redisons-la mille fois. Allons à Jésus lui-même, puisqu'il vient comme Sauveur, supplions-le de nous sauver. Allons à l'Esprit-Saint, prions-le de le glorifier. Demandons aux bergers candides qu'ils nous intruisent, à sa sainte Mère et à saint Joseph qu'ils nous obtiennent une salutaire confusion. Que faisaient-ils quand ils contemplaient Jésus dans sa crèche ? Que pouvaient-ils penser ? « Là, dit saint Cyprien, il n'y avait point de riches tapis. Et, quand même il y en aurait eu, personne ne les aurait regardés, car l'Enfant divin, sur sa pauvre couchette, attirait tous les regards et tous les cœurs, et ils ne voulaient pas chercher parmi les créatures des consolations qu'ils trouvaient réunies et bien meilleures dans leur Créateur. Les murs étaient nus, mais les cœurs étaient remplis des dons divins. Là, aucune des choses divines n'était aperçue par des yeux de chair, mais les yeux de l'âme les découvraient toutes. Aucune naissance ne fut si pauvre, et aucune ne fut si riche. Aucune n'eut moins de consolations humaines, aucune n'en eut un plus grand nombre de divines. En apparence, c'était un enfant, en vérité, c'était un Dieu. A l'extérieur, il était semblable à nous ; au dedans, sous ces

apparences visibles, il était Dieu, élevé au-dessus de tous. Voyez quel rapprochement : langes et esprits célestes ; larmes et chants de joie. Allons, Madame, allons vers les anges, les prier de nous le montrer, de nous enseigner à l'estimer, à l'adorer, à le célébrer comme ils le firent à l'heure même où il naquit. C'est là le profit que nous devons tirer de sa venue : et de toute autre chose, il ne faut faire aucun cas. Que Jésus vous donne de lui-même une telle estime, que désormais vous ne vous apparteniez plus, ni à personne, mais que vous soyez uniquement à lui. Amen, amen, amen,

Cette lettre fait bien voir la tendre dévotion de ce saint homme et l'habileté avec laquelle il travaillait à former celle dont il avait accepté la conduite. Il voulait l'amener à renoncer parfaitement à ses volontés, et par là, à gravir les hauts degrés de la perfection, car, ainsi que le Père dit dans une autre lettre qu'il lui écrivit la même année, c'est par ce chemin étroit de l'abnégation totale de sa volonté, que l'on monte à ces hauteurs sublimes. Il lui dit encore dans la même lettre qu'elle a été trop concise dans le compte qu'elle rendait de sa conscience ; car si elle n'avait pas de progrès à constater, elle ne manquait pas de défauts à avouer. On voit par là qu'elle lui rendait compte par écrit des affaires de sa conscience et qu'elle le consultait sur ce qu'elle devait faire ; et ce que le Père lui recommandait par dessus tout, c'était d'avoir en tout l'intention très pure de plaire à Dieu seul, et de détacher son cœur de toutes les personnes et de toutes les créatures, comme elle l'avait déjà détaché des richesses. Elle profita admirablement de ces leçons de son Père spirituel, elle les mit en pratique avec tant de zèle que son cœur ne fut plus retardé dans son élan vers Dieu par l'affection d'aucune personne, même de celles qui lui tenaient de près. Rien ne l'arrêtait quand elle comprenait que Dieu demandait quelque chose d'elle. Sa conformité à la volonté divine devint si parfaite que rien ne la troublait, rien n'entamait sa patience, rien ne la faisait manquer à ce saint programme qu'elle s'était tracée et qu'elle se rappelait souvent avec

amour : Que la volonté de Dieu soit faite ! Comme une fille aimante, elle était heureuse de donner à Dieu le nom de Père, et sa reconnaissance ne se lassait pas de le remercier de nous avoir mis en état de lui donner ce doux nom. Elle ne se mettait jamais à table sans avoir récité lentement le Notre Père, en s'arrêtant avec délices à ce mot Père ; pendant le repas, il lui arrivait fréquemment de parler avec les convives du bonheur d'avoir Dieu pour Père ; elle interrompait même son repas pour savourer ce bonheur plus à loisir.

Elle communiait tous les trois jours avec beaucoup de piété et des larmes de dévotion, et la fréquence de ses communions n'en diminua jamais la ferveur. Pour avoir ce bonheur, elle se rendait à pied à l'église de la Maison professe, accompagnée seulement d'une dame et d'un écuyer : elle ne voulait ni voiture, ni chaise à porteur, faisant paraître ainsi sa pauvreté d'esprit, et l'humilité de son cœur au milieu de tant de richesses : elle qui était si riche et si généreuse pour tous, était pour elle-même pauvre, habillée sans aucune recherche, n'avait à son usage pour sa table, son lit, son mobilier, sa domesticité, que le strict nécessaire, et même elle visait à l'économie, non certes, on l'a bien vu, par petitesse d'esprit, mais par vertu, pour avoir davantage à donner aux pauvres, pour se mortifier, pour imiter la pauvreté de Notre-Seigneur, et les mépris qu'il affronta pour nous. En cela, elle suivait les conseils du P. Balthasar Alvarez.

Le Père eut occasion de la consoler dans une perte des plus cruelles qu'elle ait éprouvées dans toute sa vie, la mort de Don Juan d'Autriche, fils de l'empereur Charles-Quint, que son mari et elle avaient élevé, dès son enfance, dans leur propre maison, qu'elle aimait et dont elle était aimée comme s'il avait été son fils. Quand il quitta l'Espagne pour la Flandre, ils se firent de touchants adieux. Notre-Seigneur voulut le retirer de ce monde dans la fleur de son âge, en 1578. Le P. Balthasar qui faisait alors la visite de la province d'Aragon, apprit cette nouvelle à Valence, et de là il consola Dª Magdalena par la lettre suivante :

§ 2

Que le Saint-Esprit soit votre consolation et votre force, car son secours vous est bien nécessaire pour mettre en sûreté les fruits et les sacrifices de cette année. Je ne vous ai pas écrit aussitôt que j'ai appris le passage de cette vie à la vie éternelle de Don Juan d'Autriche, parce que j'avais besoin moi-même d'être consolé, comme vous. Mais, réfléchissant que la blessure de votre cœur était d'autant plus profonde que vous lui teniez de plus près, presque comme mère et comme ce qu'il aimait le plus au monde, j'ai cru qu'il ne fallait pas attendre davantage. J'ai d'abord rempli le grand devoir de la prière et je l'ai fait remplir avec soin et avec un vif désir qu'elle lui fut utile, comme je le devais à son Altesse et à vous. J'ai recommandé au Père Provincial d'Aragon de faire faire de même dans toute la province. Pour moi, si j'étais libre et si j'écoutais mon désir, au lieu de vous écrire, je me serais empressé d'aller vous dire moi-même ma douleur ; mais Dieu met devant nous de telles barrières que, si la pensée nous vient de les franchir, nous n'y pouvons parvenir, et le meilleur parti à prendre c'est de les respecter et d'adorer sa volonté sainte. Qu'il soit béni à jamais pour ce qu'il a fait. Il a jugé que c'était le meilleur pour le jeune prince que nous pleurons. Quant à nous qu'il laisse ici-bas dans le deuil et les larmes, sa volonté est que nous réfléchissions, et cela nous est nécessaire afin que ce soit aussi le meilleur pour nous. C'est lui qui l'a fait, et, en même temps qu'il a pris celui qui veillait pour le récompenser, il avertit et châtie ceux qui dorment. Ce n'est pas cependant sans consolation, car sa rigueur vivifie, si on sait comprendre ses œuvres, ne se contentant pas de les regarder à l'extérieur et à la surface, mais pénétrant jusqu'à leur intérieur où se trouve la moëlle : « Seigneur, dit Isaïe, si c'est là vivre, si c'est dans ces choses que mon esprit trouve la vie, vous me rendrez la vigueur, vous me ferez revivre (1)». C'était le saint

(1) Is. xxxviii, 16.

roi Ezéchias qui parlait ainsi dans des circonstances un peu semblables et très pénibles pour lui : S'il faut vivre ainsi dans cet exil, si mon esprit doit se voir dans de telles angoisses, que vos desseins soient adorés, Seigneur, et vous en eux, car ces leçons d'épreuves et de deuils serviront à me corriger et à me vivifier. Certes, voilà une leçon, Madame, que Dieu nous a donnée, si nous savons la comprendre, une leçon pour toute la vie ; pour vous, Dieu y a mêlé une douce consolation : il a retiré du danger une âme que vous aimiez, et qui vous aimait d'une si tendre affection et qu'il avait si visiblement prédestinée de toute éternité pour son royaume. Il a voulu qu'il mourut au champ d'honneur en combattant pour la cause de son père, comme Notre-Seigneur lui-même; il lui ressemblait par le zèle de la gloire de Dieu, et par cette pureté de cœur dont rendent témoignage tous ceux qui l'ont connu de près et de loin et qui ont assisté à ses derniers moments. En vérité, on peut vous dire en parlant du Prince si regretté, ce que Notre-Seigneur disait à ses apôtres affligés de son prochain départ pour le royaume de son Père (1) : « Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je retourne vers mon Père ». Mon bonheur, alors même que pour vous ce bonheur serait une épreuve, doit avoir plus de poids pour vous réjouir, que mon absence avec les inconvénients que vous vous figurez, pour vous attrister : surtout si vous vous souvenez que c'est en vérité tout le contraire. Moi, votre Dieu et votre Rédempteur, décide de faire ainsi, parce que cela vous est plus convenable et plus avantageux. « Il vous est utile que je m'en aille ». Ils ne furent pas incrédules à sa parole, aussi quand ils la comprirent, grâce à la venue de l'Esprit-Saint, ils n'auraient voulu pour rien au monde que les choses se fussent passées autrement. Un changement total se fit en eux, ils furent consolés et encouragés, ils conçurent une telle estime pour Jésus, leur unique bien, qu'ils comprirent par leur propre expérience qu'il n'y a rien de solide, ni

(1) Jo. XIV, 28.

rien de vrai sinon de laisser Dieu faire et défaire, en eux et en toutes choses; de ne vouloir que ce qu'il veut; de ne choisir que ce qu'il choisit; de révérer en silence ce que la faiblesse humaine ne peut comprendre dans ses desseins; desseins qui peuvent bien être cachés, mais ne peuvent en aucune façon être injustes.

Cette lettre consola grandement Dª Madeleine : il est vrai que déjà Notre-Seigneur l'avait bien préparée à tout, car elle s'était livrée généreusement à lui, elle, et tout ce qui la regardait, si aimé, si précieux que cela pût être.

Achevons la peinture des vertus admirables de cette servante de Dieu, en parlant de son héroïque humilité de cœur. Tout ce qu'elle faisait ou donnait pour Notre-Seigneur lui paraissait peu ou rien. Et c'est ce que j'admirais le plus lorsque j'avais l'occasion de l'entretenir, et je la voyais assez souvent. Il m'arrivait quelquefois de la remercier du bien qu'elle nous faisait ; elle répondait alors d'une manière si modeste, si humble, si visiblement inspirée par le cœur, que l'on aurait dit que nous lui rendions plutôt un grand service en acceptant. Et c'était encore son sentiment à propos de ses autres aumônes. Au fond, elle était dans le vrai : si nous avons les yeux de la foi bien ouverts pour reconnaître Jésus-Christ dans la personne de ses pauvres, on voit bien qu'on ne leur rend pas un aussi grand service, en leur donnant une aumône, que celui qu'ils rendent en l'acceptant. Ce n'est pas, évidemment, parce que tel homme daigne l'accepter, mais parce que celui qui la reçoit par lui et en lui, est Notre-Seigneur, et c'est lui qui la récompense au centuple, en donnant d'abord des biens spirituels, et ensuite les biens éternels.

Ces pensées de la foi l'amenaient aussi à ne pas distribuer ses biens comme si elle en avait eu le domaine, mais comme si elle en avait l'usufruit et en était la simple dispensatrice.

Ainsi ceux qui font l'aumône à la place des princes, ne la font-ils qu'avec les biens des princes. Elle y mettait une bonté

telle qu'on aurait pu dire qu'elle était la mère de tous, et le refuge des abandonnés.

Il plut à Notre-Seigneur de retirer de ce monde le P. Balthasar Alvarez plusieurs années avant elle. Or, pendant ce temps, elle garda le même genre de vie et fit d'admirables progrès. Elle remplit ainsi saintement sa glorieuse carrière, et elle mourut enfin, chargée d'années et de mérites. Elle avait employé en aumônes, non seulement ses revenus, mais une grande partie de sa fortune, y renonçant pendant sa vie, afin de fonder solidement ses œuvres pour toujours. Ce qui restait après sa mort, elle le laissa aussi par testament aux pauvres de Jésus-Christ et désigna pour son héritier sa chère maison de Villagarcia.

Le mal qui l'enleva fut une douleur de côté : dès qu'elle vit le danger, dès le premier jour, elle communia. Elle fit de même sept jours après, avant de mourir. La semaine que dura la maladie fut pour elle une semaine de souffrances corporelles, mais de grandes consolations spirituelles : elle était presque toujours en prière, se recommandant à Notre-Seigneur et faisant le moins possible attention aux visites qu'elle recevait. Ce qui l'occupait le plus et le plus agréablement, c'était de veiller à ce qu'on donnât aux pauvres. Les Pères de la Compagnie l'assistèrent nuit et jour. Dieu lui fit la grâce de voir à Valladolid, pendant sa maladie, les Pères les plus graves qu'elle connaissait et affectionnait plus particulièrement. Le Père Jean de Montemayor, alors Recteur de son collège, avait été à Rome en qualité de procureur de sa province ; il fut de retour et passa par Valladolid deux jours avant sa mort : il put donc lui donner son secours et ses consolations. A la vérité personne n'avait à s'occuper beaucoup d'elle, car Notre-Seigneur lui-même tenait son âme occupée de lui. Voici une de ses dernières paroles ; on venait de la désaltérer un peu en lui donnant un verre d'eau fraîche. Elle dit alors en regardant le crucifix : Ah ! Seigneur, lorsque votre Divine Majesté était comme moi à l'heure dernière, on ne vous donna pas, pour soulagement,

de l'eau fraîche, mais du fiel et du vinaigre, ayez pitié de votre petite pauvresse et de votre misérable petite esclave.

Elle mourut un jeudi, à 5 heures du soir, le jour de saint Barnabé, 11 juin 1598, à l'âge de 73 ans. Elle fut très regrettée, en particulier par les pauvres, auxquels on distribua ce jour-là 400 ducats. La Compagnie de Jésus s'appliqua à montrer sa reconnaissance envers une si grande bienfaitrice. Son corps fut placé sur un catafalque dans une grande salle. Les Pères des trois maisons de Valladolid se réunirent pour chanter une absoute, et douze d'entre eux passèrent la nuit à prier devant le corps. Le lendemain matin, ils se réunirent tous dans l'église de la maison professe où l'on avait dressé un beau catafalque orné d'un grand nombre de lumières, et l'office fut célébré avec toute la solennité possible. On demanda que toutes les messes qui se dirent ce jour-là à Valladolid fussent pour le repos de son âme. Dans la soirée, un splendide cortège fut organisé, auquel assistèrent le Chapitre et tout le clergé de la cathédrale, tous les ordres religieux que l'on voit ordinairement à de telles obsèques et auxquels on donna d'abondantes aumônes ; après eux, toute la noblesse présente à Valladolid. Les Pères les plus connus de la Compagnie portèrent le cercueil jusqu'au pont de la ville. Là, il fut placé sur une litière et trente Jésuites, portant des torches, l'accompagnèrent jusqu'à son collège de Villagarcia où se trouvait, avec le Père Provincial, l'élite de la province. Là, encore, on lui fit un service très solennel ; le Père Antoine de Padilla fit un sermon digne de son talent et des mérites de la défunte. Et depuis, les suffrages continuèrent, et tout ce qu'elle avait ordonné dans son testament fut exécuté avec une parfaite exactitude.

Quand on apprit cette mort au collège de Salamanque où je me trouvais alors, comme on savait toute la reconnaissance que lui devait la Compagnie, nous ne nous contentâmes pas de ce qu'ordonnent les constitutions, c'est-à-dire de la célébration de neuf messes par chaque prêtre, car elle avait

fondé trois collèges, mais de plus on fit un service très solennel auquel assista tout ce qu'il y avait de plus distingué dans l'Université et dans la ville. Le Recteur du collège, prédicateur distingué (P. Joseph d'Acosta) raconta dans un très beau discours les grandes œuvres de la défunte qui l'ont conduite à la gloire du ciel. On fit de même dans les autres collèges de la province, en témoignage de la même gratitude. C'est le même motif qui m'a porté à m'étendre un peu, pour qu'on garde sur la terre le souvenir de celle qui a tant fait pour servir le roi du ciel, où je crois fermement qu'elle règne maintenant sur un trône de gloire.

CHAPITRE XXXVII

Le Père Balthasar Alvarez fait un grand bien à d'autres personnes influentes. Il écrit pour l'une d'elles deux belles méditations sur la Providence.

Même à Villagarcia, endroit peu important, le P. Balthasar put montrer sa charité pour le prochain et son habileté à les gagner à Jésus-Christ ; bien qu'habitué à traiter avec des personnes de bonne éducation, il sut se faire au genre des laboureurs, il les traitait avec affabilité, s'arrêtait avec eux, les laissait parler longuement quand ils venaient le voir, sans se montrer impatient, et comme s'il n'avait pas eu autre chose à faire. Avec cela il se faisait aimer et estimer d'eux, et il mettait en pratique ce que saint Paul disait de lui-même : « Je me dois à tous, aux Grecs, aux Barbares, aux savants, aux gens simples ; je dois les instruire tous et leur prêcher l'Evangile » (1).

Il fit un plus grand bien encore aux personnages principaux, ecclésiastiques et civils, ou religieux de divers ordres, qui arrivaient jusqu'à ce petit coin de terre, pour lui parler des affaires de leur âme, et passaient près de lui huit, ou même quinze jours, dans le recueillement de l'oraison et autres exercices spirituels suivant la direction qu'il leur donnait. Parmi eux, citons Don François de Reinoso, alors Abbé de Usillos et chanoine de la sainte église de Palencia, plus tard évêque de Cordoue, dont on a parlé au chapi-

(1) Rom. I, 14.

tre XVI ; et son neveu Jérôme de Reinoso, chanoine de la même église, homme très vertueux et très zélé qui amenait avec lui d'autres chanoines et prébendés, tantôt les uns, tantôt les autres, pour leur faire faire les Exercices spirituels sous la conduite d'un si bon Maître. On peut dire qu'ils y prirent goût, car pendant de longues années ils firent de même. Ils étaient stimulés aussi par un fervent religieux de la Compagnie, le P. André Asensio qui était un disciple du P. Balthasar et avait souvent traité avec lui de la manière de faire oraison. Il racontait que par pusillanimité de cœur il n'osait pas se livrer au souffle de l'Esprit-Saint qui voulait l'élever plus haut ; il rendit compte de ses hésitations au P. Balthasar qui le détrompa et l'encouragea à suivre son inspiration qui était visiblement de l'Esprit de Dieu. A partir de ce moment, il fit des progrès merveilleux et, quoique ses talents fussent très ordinaires, la grâce y suppléa. Les hommes les plus instruits, dans le monde et dans le clergé, avaient pour lui du respect et de l'estime ; l'un d'eux me disait : Avec sa sainte simplicité, il se rend maître des cœurs et tous obéissent à ses bons conseils. De temps en temps, il en conduisait un certain nombre à Villagarcia pour leur donner et pour faire avec eux les Exercices spirituels.

Il venait aussi à Villagarcia des séculiers notables, par exemple, le Marquis de Velada, Don Iñigo Fernandez de Velasco, Connétable de Castille, son gendre Don François de Borgia, Marquis de Lombay, plus tard duc de Gandie, qui résidait alors à Villalpando, à trois lieues seulement de Villagarcia. Le P. Balthasar allait souvent les voir, sur les instances de D[a] Anne d'Aragon, duchesse de Frias, très dévouée à la Compagnie. Elle désirait que son mari partageât ses goûts, prit un Jésuite pour confesseur et pour directeur de sa conscience, ce qu'il n'avait pas encore fait. Dès qu'il eut fait la connaissance du P. Balthasar Alvarez, il lui voua une grande affection et s'abandonna entièrement à sa conduite. Il lui fit une confession de toute sa vie et se mit aussitôt à suivre le plan de vie qu'il lui traça. Il venait quelquefois à

Villagarcia pour traiter à loisir des affaires de son âme; il vénérait son Père spirituel et le respectait au point qu'il n'osait jamais parler devant lui des choses temporelles et de ce qui se passe dans le monde ; il n'avait de plaisir qu'à l'entendre parler de Dieu.

Le Marquis de Lombay vint, lui aussi, se recueillir à Villagarcia et faire les Exercices spirituels sous la direction du P. Balthasar. Celui-ci le laissait assister aux conférences et aux exhortations qu'il faisait aux novices: il lui demandait même, comme aux novices, de dire ses sentiments lorsque c'était son tour. A la fin de la retraite, le Père le trouva si éclairé, si détaché, qu'il lui demanda de parler aux novices réunis dans leur salle. Il leur dit le néant des grandeurs de ce monde, le détachement qu'ils devaient en avoir et le bonheur d'être religieux. Après cette première retraite, il revint souvent revoir le Père Recteur et prendre son avis sur ce qui regardait sa conduite intérieure.

§ 1

A Villalpando où le Père Alvarez alla quelquefois, il fit un bien extraordinaire à la duchesse de Frias, à ses deux filles, Jeanne de Velasco, marquise de Lombay, puis duchesse de Gandie, et Agnès de Velasco, plus tard comtesse de Monterrey, et à un bon nombre d'autres dames de leur connaissance, en qui il excita une grande ferveur. La duchesse pratiquait déjà depuis longtemps les plus belles vertus et s'adonnait à la prière et à l'oraison. Le P. Balthasar la rendit encore plus parfaite, en dirigeant ses exercices vers l'acquisition de la vertu qui lui était la plus nécessaire, une entière résignation et une conformité sans réserve avec la divine volonté : n'avoir d'autre volonté et d'autres goûts que ceux de Dieu ; surmonter les préoccupations et les tristesses exagérées que l'on a d'ordinaire dans l'épreuve, si on n'est pas soumis pleinement à la volonté de Dieu. Or, cette dame désirait vivement en arriver là, car elle souffrait de pénibles inquiétudes : c'est

pourquoi, le P. Balthasar lui donna pour écrit deux méditations sur la divine Providence, en lui disant de les faire avec soin. Ces deux écrits montrent en même temps l'esprit qui animait ce serviteur de Dieu et son zèle à secourir les âmes qui se confiaient à lui : il convient donc de les donner ici.

PREMIÈRE MÉDITATION

Après vous être rappelé la présence de Dieu et de toute sa cour céleste, devant qui s'accomplit tout ce qui vous arrive, et qui aime ses fidèles infiniment plus qu'ils ne s'aiment eux-mêmes, vous considérerez trois points :

1° Le premier est emprunté à saint Dorothée : Faites un acte de foi sur cette vérité que rien de pénible, rien de troublant ou d'angoissant ne nous arrive ni ne peut nous arriver sans la providence de Dieu. Là où il y a providence de Dieu, il y a tout bien, et tout est réglé pour le bien de l'âme. Aussi, dans toute espèce d'événements pénibles, dites-vous à vous-même : Pauvreté et diminution de fortune, c'est une grande épreuve pour une personne que son état et sa haute position obligent à bien des charges ; mais la pauvreté entourée de la providence de Dieu, doit porter avec elle grande abondance de vie. Oubli, mépris, bouleversement de tout, c'est une angoisse cruelle ; mais dans le plan et la providence de Notre-Seigneur, tout cela doit être un précieux trésor si je sais en user.

2° Les choses qui doivent être le plus justement l'objet de notre sollicitude sont celles qui regardent l'âme et son avancement spirituel, et ensuite celles qui touchent à la vie du corps et à son entretien. Or, pour ces dernières, il faut retenir, méditer avec soin et bien comprendre les paroles de Notre-Seigneur à leur sujet, car elles nous découvrent la providence de son Père Eternel à notre égard, et elles sont en même temps le gage certain de cette même providence, et, dans l'occasion elles nous enseigneront comment il faut nous comporter si elles ou d'autres encore viennent à nous man-

quer. Et c'est ce que dit Notre-Seigneur dans saint Mathieu : « Dans vos prières, ne multipliez pas les paroles, comme les païens qui s'imaginent être écoutés à force de parler. Ne leur ressemblez pas, car votre Père sait ce dont vous avez besoin avant que vous le lui demandiez .. Ne vous inquiétez pas, pour votre vie, de ce que vous mangerez ou boirez ; ni, pour votre corps, de quoi vous le vêtirez (ceux qui ne connaissent pas Dieu font ainsi), mais votre Père sait bien que vous avez besoin de tout cela. » (1)

Pesez ces paroles et réfléchissez sur vous-même. Le souci que vous donnent vos enfants, et d'autres sollicitudes auxquelles il n'y a pas encore de remède, ce passage de l'Evangile vous fera voir combien il est juste de les abandonner à Dieu qui prendra soin des siens : ils peuvent donc bien se rassurer, se défaire de toute préoccupation et la laisser à Dieu seul, selon ces paroles de saint Pierre : « Jetez tous vos soucis en Dieu, car lui n'est pas négligent, il prend et il prendra soin de vous » (2).

3° Celui qui nous garantit cette providence de Dieu sur nous, n'est pas le premier venu, c'est son propre Fils, Notre Dieu et Rédempteur, qui sait bien ce qu'il y a dans son cœur et qui nous le découvre pour notre consolation : « Le Fils unique qui est dans le sein du Père, est-il écrit, c'est lui qui nous a révélé tout cela » (3). Adressez-vous donc à lui, dans un tendre colloque, demandez-lui, puisqu'il est la lumière de notre foi, de vous donner, comme et quand il voudra, l'intelligence de sa providence ; afin que cette providence qui vous fournit tout bien et toute richesse, vous apprenne à vous consoler de tout ce qui arrive, vous le fasse même apprécier, bénir et mettre à profit.

Vous terminerez en redisant le Notre Père qui contient l'aimable peinture et la description de cette douce et paternelle Providence.

Telle est la première méditation écrite par le P. Balthasar

(1) vi, 7, 8. — (2) I. Petr., v, 7. — (3) Jo. i, 18.

à l'intention de la duchesse de Frias. A ce propos, voici un trait d'humilité de ce saint homme : il recevait volontiers un avis ou un conseil même de ceux qui étaient bien au-dessous de lui. Pendant qu'il écrivait la méditation qu'on vient de lire, j'entrai dans sa chambre pour lui parler et lui rendre compte de ma conscience, car j'étais alors en troisième probation. Il me dit qu'il écrivait une méditation en trois points sur la divine providence, pour l'envoyer à cette dame plongée dans l'affliction. Je lui dis que j'avais lu, sur ce sujet, trois points fort bien faits dans un dialogue de sainte Catherine de Sienne dont les pensées lui avaient été fournies par Dieu lui-même. Il me les demanda alors avec une humilité qui m'édifia beaucoup ; il les lut et les envoya à la même dame, sous la forme suivante.

DEUXIÈME MÉDITATION

La deuxième méditation, dit-il, renferme aussi trois points, tirés d'une leçon que Notre-Seigneur lui-même donna, dans une apparition, à sainte Catherine de Sienne, pour lui enseigner à juger sainement des divers événements qui peuvent arriver, et qui sont réglés par sa providence, pour lui indiquer aussi le moyen de se consoler et de profiter de tout.

1° Le premier point est sur la toute-puissance de Dieu. « Remarque, ma fille, que moi ton Dieu très glorieux, qui t'ai créée pour jouir de mon bonheur, je suis aussi tellement puissant, que rien n'arrive dans ce monde sans mon ordre ou sans ma permission.

2° Le second point est sur la sagesse de Dieu. « Moi, ton Dieu, j'ai une sagesse infinie, une science à qui rien n'est caché, une prévoyance à qui rien n'échappe. Aucune ruse ne me trompe ; aucune erreur ne me déconcerte ; si tu veux avoir une idée de cette sagesse, sache que, du mal de la faute et du châtiment, je tire un bien plus grand que le mal même.

3° Le troisième point est sur la bonté de Dieu. « Je désire que tu penses à cette vérité, que moi, ton Dieu, je n'ai pas moins de bonté que de sagesse et de puissance. Pour cette raison, je ne puis vouloir que ce qui, pour toi et pour les autres, est bon, utile, salutaire. Aucun mal ne peut venir de moi. Et comme j'ai créé l'homme librement, ainsi je l'aime d'un amour ineffable. De là tu dois conclure que les tribulations, les déshonneurs, les souffrances et toute sorte d'adversités sont envoyées, suivant mon dessein, uniquement pour votre profit ; en sorte que ce qui vous paraît mal, à vous, serve à vous corriger et à vous conduire vers la vertu. Ainsi, elles sont pour votre vrai et suprême bien que vous ne connaissez pas. Tu comprendras aussi que moi, ton Dieu, je sais, je puis, je veux ton bien mieux que toi-même.

Telle fut la leçon que Notre-Seigneur donna à sainte Catherine, et par elle à vous, Madame, et à tous.

Ces méditations et autres semblables que le P. Balthasar donnait aux personnes qu'il dirigeait, mises à leur portée, adaptées à leurs besoins, contribuaient beaucoup à leur avancement. La duchesse de Frias en particulier, lui témoigna, en reconnaissance, tant de respect et d'affection qu'elle était en sa présence comme une enfant. Elle disait : Lorsque d'autres Pères, même des plus graves, viennent à Villalpando, leur conversation est sainte, sans doute, il y a moyen toutefois de placer quelques mots et de tenir une conversation avec eux ; mais quand c'est le P. Alvarez qui parle, il le fait avec une telle supériorité que nous gardons tous le silence et l'écoutons comme des enfants. Quand elle lui écrivait, elle mettait cette adresse : A mon Seigneur, Maître, Père Balthasar Alvarez de la Compagnie de Jésus, mon Père.

Ses deux filles partageaient ses sentiments. Le Père leur avait prescrit de faire quelques moments d'oraison mentale, et quelques mortifications ; elles devaient donner, de leurs mains, l'aumône aux pauvres, chaque jour ; ceintes d'un linge, elles devaient leur porter la ration préparée pour eux ; et pendant ce temps, le Père leur expliquait la doctrine

chrétienne, et distribuait à chacun sa portion. Un jour, la veille de la fête du Saint-Sacrement, elles se réunirent toutes à l'église pour la balayer et l'orner, arranger la lampe, parer les autels ; pendant ce temps un Père jésuite et quelques domestiques gardaient la porte de l'église et empêchaient d'entrer pour qu'elles pussent en liberté satisfaire leur dévotion.

Le P. Balthasar savait leur imposer, avec à propos et prudence, quelques mortifications, en leur adressant des paroles de nature à mâter leur amour-propre ; une d'elles, la plus jeune, Agnès de Vélasco, comtesse de Monterrey, disait que personne au monde ne l'avait mortifiée comme le Père. Il avait des mots qui perçaient le cœur, disait-elle, et comme elle voyait que c'était pour son bien, elle ne cessait pas pour cela de l'aimer et de le respecter. Elle avait même pour lui tant de vénération et une telle confiance en ses écrits, que, si elle venait à sentir quelque douleur, elle demandait aussitôt une des lettres du Père, l'appliquait au siège du mal et se sentait soulagée.

Il arriva une chose remarquable, un jour que toute cette famille allait de Villalpando à Valladolid. Dans la voiture où se trouvaient les servantes, était montée la petite comtesse de Haro, âgée alors de quatre ans. En descendant la côte de Villanubla, les chevaux attelés à cette voiture s'emportèrent avec une telle furie, que, dépassant les voitures et les litières où étaient montés les maîtres, ils jetèrent par terre leur cocher, et personne n'osait aller les arrêter. On s'imagine la frayeur et les cris des serviteurs à pied et à cheval, en présence d'un pareil danger auquel personne ne voyait de remède. Le Père Balthasar suivait en ce moment le même chemin non loin de la voiture, et, dès qu'il se rendit compte de la périlleuse situation, il se mit en prière, demandant à Dieu de les sauver. Il plut à Dieu de l'exaucer, les chevaux s'arrêtèrent au moment où ils allaient tomber dans un ravin, avec danger d'écraser ceux qu'ils portaient. Personne n'eut le moindre mal, malgré tant de secousses. Tout le monde re-

garda ce fait comme un miracle évident, obtenu par les prières du Père Balthasar qui s'empressa de se mettre de nouveau en prière pour remercier Dieu d'un si grand bienfait.

CHAPITRE XXXVIII

Le Père Balthasar fait un voyage à Burgos. Il donne un beau plan de vie à deux personnes dévotes de sa parenté.

Le P. Balthasar Alvarez était entièrement mort à l'affection de la famille et il était bien déterminé à ne plus la revoir comme on l'a dit plus haut ; cependant, il n'oubliait pas que l'obéissance vaut mieux que le sacrifice, car l'obéissance immole le jugement et la volonté propres, ce qui est un sacrifice plus agréable à Dieu, que celui de renoncer, de soi-même, à voir ses parents ; il vaut donc mieux ne pas faire ce sacrifice si les supérieurs, pour de justes motifs, commandent le contraire. Le P. Balthasar fut ainsi obligé par l'obéissance à se rendre encore une fois à Burgos, à la demande du Docteur Don Juan Diez Moralez de Salcedo, son beau-frère, archidiacre de Lara, chanoine de la cathédrale de Burgos, vicaire général de l'Archevêque et plus tard Inquisiteur de Valladolid. Il avait avec lui Dª Elvire Alvarez, sœur du P. Balthasar, veuve d'un des frères du chanoine. Celui-ci avait encore chez lui une de ses sœurs, *béate*, Dª Isabel de Salcedo. L'une et l'autre avaient une éminente piété, une vie édifiante et mortifiée. Le P. Balthasar eut fort à cœur de les rendre encore meilleures, plus adonnées à l'oraison et au commerce familier avec Dieu. Et pour qu'elles n'oubliassent pas ce qu'il leur enseignait, il leur donna par écrit un règlement de vie pour chaque jour, si visiblement inspiré par l'esprit de piété et si utile aux personnes de cette condition, que j'ai cru bon de le reproduire ici, pour l'utilité de tous et en particulier

des confesseurs : ils verront comment ils doivent diriger les personnes qui tendent à la perfection.

Pour bien comprendre ce plan de vie, il faut se rappeler que le P. Balthasar (voir à ce sujet le ch. IV) avait coutume de conseiller à ceux à qui il recommandait la pratique de l'oraison, de commencer par les méditations des péchés et des fins dernières, mais de s'appliquer ensuite de tout leur cœur à la Passion de Jésus-Christ : rien, selon lui, n'était propre, comme ces touchants mystères, à faire progresser l'âme, à faire concevoir une plus grande et plus parfaite douleur des péchés, à enseigner la mortification, l'amour de Dieu et du prochain, et à faire croître en toutes sortes de vertus. C'est pour cela qu'il leur disait : « Ne pensez pas avoir fait un pas, tant que vous ne porterez pas dans votre cœur Jésus crucifié, comme je vous l'ai dit, par le souvenir continuel, la connaissance, l'amour et l'imitation de ce souverain Rédempteur et des vertus surhumaines qu'il pratiqua sur la croix. »

Cela supposé, voici cet ordre du jour : « Aussitôt réveillées, souvenez-vous du mystère sur lequel vous devez méditer, de peur qu'il ne vous vienne d'autres pensées qui dissiperaient le cœur et le détourneraient de l'oraison. Une fois devant votre prie-Dieu, ou à l'oratoire, prenez de l'eau bénite (mettez en mouvement votre sablier) ou regardez votre montre afin de mesurer le temps que vous avez résolu de consacrer à l'oraison. A un ou deux pas de l'endroit où vous devez vous agenouiller, arrêtez-vous un moment debout et en vous demandant avec qui vous allez vous entretenir. Vous ferez alors un acte extérieur de respect et d'humilité en vous inclinant ; vous vous mettrez à genoux et vous demanderez en grâce à la divine Majesté de vous aider à régler pour son service vos pensées, vos paroles, vos œuvres. Et vous vous souviendrez à quel point vous devez dépendre du Créateur pour bien faire, car, sans lui et sans son secours, nous ne pouvons pas même avoir la plus petite bonne pensée.

C'est le moment maintenant de rappeler à sa mémoire le mystère que l'on a préparé, et de le considérer comme s'il se

passait là devant vous. Et, parce que ordinairement vous devez choisir les mystères de la Passion, vous vous y prendrez comme il suit : vous prierez Notre-Seigneur, puisqu'il veut bien partager avec vous ses mérites et le fruit des mauvais traitements qu'il endure, de daigner vous faire part aussi de ses bonnes pensées et de ses divins sentiments. Vous aurez ainsi la certitude d'avoir sur ses mystères les pensées et les sentiments qui lui plaisent le plus, et qui vous seront les plus profitables. 1° Vous vous demanderez alors quel est celui qui souffre : c'est un Dieu. 2° Ce qu'il souffre : et ici il ne faut pas précisément vous mettre à raisonner, mais voir en quelque sorte, avec les yeux de l'âme, de quels oublis, de quels mépris, de quelles amertumes, de quels mauvais traitements il est victime. 3° Avec quelle patience souffre-t-il les tourments ? avec quelle humilité, les mépris ? avec quelle charité, la haine et les insultes ? Etonnées de le voir si maltraité vous lui demanderez : Seigneur Dieu d'une majesté infinie, quelle crainte ou quel intérêt vous portent à endurer un tel traitement ? — Et votre âme se figurera entendre intérieurement cette réponse : Aucune crainte, car je suis le Tout-Puissant. Aucun intérêt, car je suis Dieu ; je n'ai besoin de rien hors de moi ; mais c'est l'amour que j'ai pour toi ». A cette parole : *Amour*, vous vous arrêterez avec dévotion, jusqu'à ce que l'âme se trouve portée et forcée à dire à Dieu son amour pour l'amour que Dieu a pour elle et qui le porta à endurer, oublis, mépris, condition si étrangère à la sienne, fiel, vinaigre et autres indignités.

Pour méditer avec fruit, il faut en effet, en même temps s'appliquer à la considération des mystères et à la réforme de sa vie, tâcher de voir ce qu'on pourrait faire qui ressemble en quelque manière à ce que fit Jésus-Christ Notre-Seigneur ; car la plus haute science de l'oraison et du progrès consiste plus à savoir souffrir et s'humilier qu'à éprouver des douceurs et des consolations.

Aux fêtes principales vous pourrez méditer sur le mystère qu'elles célèbrent ; si c'est un jour de communion, vous

pourrez méditer sur l'Eucharistie, le matin, et sur la fête, le soir, ou après la communion et l'action de grâces.

S'il survient de l'aridité, des obscurités, de la dureté de cœur ou quelque autre difficulté intérieure, pensez que vos péchés en sont sans doute la cause, et si vous ne les détestez pas assez pour l'offense qu'ils ont faite à Dieu, faites-vous en l'idée et détestez-les en pensant au trouble et à la dureté de cœur qu'ils ont laissés. Humiliez-vous et dites à Dieu : Voilà, Seigneur, la récolte de ce que j'ai semé, le fruit de mes années passées. Parce que mon insensibilité dans la prière vient en partie de ces péchés qui vous ont irrité, que je ne devais pas commettre et que vous ne méritiez pas, je les regrette, je voudrais avoir, pour les pleurer, les larmes et la contrition de ceux qui vous ont été les plus agréables. Et si ma désolation en votre présence est envoyée par vous comme un châtiment de mes fautes, je m'en réjouis, car celui qui a fait le mal, doit en porter la peine. Que cette peine dure le temps que vous voudrez, quand ce serait mille ans.

Dieu est avec ses créatures quand elles sont à leur place ; c'est pourquoi, si vous savez vous humilier, vous soumettre au châtiment qu'il envoie, il vous fera éprouver du calme et de la consolation. Si vous obtenez ce que vous désirez, vous irez où Dieu vous conduira ; si non, vous serez au moins dans la voie de l'humiliation et de la confiance qui est très sûre.

Vous lirez au moins pendant un quart d'heure, chaque jour, l'Imitation de Jésus-Christ ou quelqu'autre livre de piété. Vous ferez un quart d'heure d'examen de conscience le soir avant le coucher. Que l'heure du coucher et celle du lever soient réglées, et pour cela, faites en sorte de ne pas garder trop de choses à faire le soir, afin de pouvoir vous retirer à temps.

Confessez-vous chaque semaine, faites la sainte communion le Dimanche et quelquefois dans la semaine avec l'avis du confesseur. Il faut s'entendre avec lui pour cela et aussi pour les pénitences à faire habituellement, et il faut faire plus de cas de l'obéissance à sa direction que de toute dévotion ou

mortification que vous feriez par votre propre volonté ; vous êtes ainsi plus sûre d'être agréable à Dieu et vous êtes plus en sécurité. Vous m'écrirez chaque mois pour me dire où vous en êtes des points suivants : la santé, le recueillement intérieur, la lecture spirituelle, les confessions et communions ; vous me direz enfin si vous avez quelque peine qui vous éprouve ou quelque faveur du ciel qui vous aiguillonne.

Telle est la manière de vivre que le P. Balthasar traça par écrit en faveur de sa sœur et de sa belle-sœur et qu'il laissa gravée dans leurs âmes. Il parlait avec une telle force et une telle dévotion qu'elles étaient émues jusqu'aux larmes, tout le temps qu'il les entretenait, car sa ferveur se communiquait à elles. J'ai eu occasion quelquefois de parler à la sœur de l'Inquisiteur qui demeura longtemps à Valladolid, et je me suis aperçu de ses mérites et de ses progrès : elle pratiqua de grandes austérités : cilice, discipline, jeûne quatre fois la semaine, souvent au pain et à l'eau. Elle ne couchait jamais dans un lit, et souvent elle passait les nuits en prière. Tout ce qu'elle lisait dans le livre de sainte Catherine de Sienne qu'elle aimait beaucoup, en fait de pénitences et de mortification, elle voulait l'imiter. Onze ans avant sa mort, elle fit vœu de porter jour et nuit une ceinture de fer avec des pointes ; et, comme la peau s'en trouva entamée, elle se contenta d'y passer un peu de baume, mais ne quitta pas pour cela sa ceinture ; elle la garda même pendant sa dernière maladie qui dura quatre mois, et ne la laissa que deux jours avant sa mort, afin qu'on ne la vit pas quand on l'ensevelirait. Elle montra pendant cette longue maladie une patience admirable ; elle avait fait de même dans tout ce qu'elle avait eu à souffrir, par exemple de violents maux de dents qu'elle eut pendant plusieurs années. Elle ne se plaignait ni de la douleur ni de la gêne, ni des autres inconvénients que ce mal entraînait, et restait toujours aussi calme, aussi gaie que si elle avait été en oraison. Elle termina ainsi saintement sa vie et alla recevoir la récompense que lui mérita sa docilité à suivre les avis de son saint parent.

CHAPITRE XXXIX

Profonde humilité du Père Balthasar Alvarez au milieu des emplois honorables et des succès. Ses pensées sur cette vertu.

Jusqu'à présent nous avons vu le P. Balthasar Alvarez, dans des charges honorables, réussir admirablement dans ses ministères auprès du prochain. Dieu bénissait évidemment ses travaux ; aussi jouissait-il d'une grande autorité, on le regardait comme un saint très éclairé, très prudent, un modèle de vertus, et cela dans l'intérieur de la Compagnie et dans le monde, parmi ce que l'Eglise et le royaume avaient de plus distingué. Une tempête va s'élever contre lui, et essayer de ternir l'éclat de son renom ; mais avant de la raconter, il est bon de parler de sa profonde humilité au milieu des honneurs et des succès ; car l'humilité dans ces conditions est héroïque, comme dit saint Bernard : «C'est une grande et rare vertu de faire de grandes choses et de ne pas se croire grand ; d'être regardé par tous comme un saint, et de ne pas s'en douter. Paraître admirable et se juger méprisable ; je regarde cela comme plus digne d'admiration que les autres vertus » (1). Et, dans un autre endroit, saint Bernard dit encore : « Il n'y a pas beaucoup de mérite à être humble quand on est méprisé ; mais l'humilité de quelqu'un qui est honoré est, certes, une grande et rare vertu. C'est une rare merveille sur la terre de posséder la sainteté et de ne l'avoir pas laissée emporter par les louanges. Il est difficile

(1) Sermo XIII, in cant.

d'être sur les hauteurs, sans être altier, c'est une chose qu'on voit rarement ; mais plus elle est rare, plus elle est glorieuse » (1).

Le serviteur de Dieu Balthasar Alvarez eut cette gloire et réunit ces deux choses si rares parmi ceux qui cultivent la vertu : il conserva l'humilité sans perdre la sainteté, et la sainteté sans la laisser ruiner par les honneurs qu'elle attire.

L'humilité, selon saint Bonaventure (2), a trois degrés : se regarder comme inutiles ; désirer que les autres nous regardent comme inutiles ; ne pas se glorifier des dons de Dieu quelque grands qu'ils soient. Le P. Balthazar Alvarez, nous allons le voir, se signala dans ces trois degrés.

§ 1

Il avait reçu du ciel de grandes lumières sur Dieu et ses grandeurs, il se connaissait en proportion avec ses propres bassesses et il découvrait à la lumière d'en haut certaines vérités sur lesquelles se fonde la véritable humilité. Une d'elles lui faisait connaître les misères sans nombre auxquelles l'homme est assujetti, de son propre fond, si Dieu ne l'en délivre ou ne l'en préserve. Là-dessus il fut très éclairé et eut de grandes pensées qu'il consigne dans son cahier spirituel. « Un matin, en particulier, dit-il, je me réveillai l'âme inondée d'une telle douceur de pensées et de sentiments si suaves que je n'en eus jamais de tels, en comprenant ce qu'est une âme avec Dieu et ce qu'elle est sans lui. Sans Dieu, elle est la laideur, la nuit et l'inconstance mêmes ; un peu de cendre en présence d'un vent violent ; une aiguille de boussole agitée jusqu'à ce qu'on la tourne vers le nord. En un mot, l'homme sans Dieu est insensé et fou ; avec Dieu, il est tout le contraire, comme Dieu lui-même ». Celui qui avait de si beaux sentiments à son réveil, donne bien à croire

(1) Serm. XLV, in cant. et Epist. XLII. — (2) Proc. rel. VI, c. 21.

que pendant le jour il s'adonnait assidûment à ces belles pensées. Or, ce n'est pas sans motif que Dieu lui communiquait de tels sentiments à ce propos, parce que, si d'un côté il semble pénible de penser à la laideur de nos fautes, à la nuit de nos ignorances, à l'instabilité de nos propos, à la cendre que nous sommes en présence du vent des tentations, à l'inquiétude de celui qui n'est pas avec Dieu, et ne regarde pas ce pôle divin, d'un autre côté Dieu sait rendre ces pensées agréables et faire éprouver à l'âme une vraie satisfaction à la vue de sa misère et à la conviction que l'union avec Dieu l'en délivrera.

Après cela, Dieu donna encore à son serviteur une lumière abondante pour connaître et apprécier ses fautes ; il sentait combien elles l'avaient avili, et, en particulier, combien elles avaient dégradé les dons de Dieu en se mêlant à eux. On peut en juger par ces pensées qu'il nota dans son journal (16 nov. 1568). « Comme je demandais au Seigneur de diriger purement à son service mes pensées, mes paroles et mes actes, il m'arriva un matin de m'éveiller à demi et d'éprouver en un clin d'œil quelque chose que je n'aurais jamais pensé, et beaucoup moins encore demandé. Sans que rien de mon côté m'y eut préparé, je sentis vivement que notre vie spirituelle est comme un riche drap d'or très fin. Et comme ce ne serait pas un léger défaut qu'il s'y trouvât entremêlé un fil grossier sans valeur, ou comme ce ne serait pas une légère tache pour un vêtement très riche d'être raccommodé avec un vulgaire lambeau ; ainsi, ce n'est pas un petit défaut de mêler nos propres sentiments, pensées, paroles ou actes à ceux que Notre-Seigneur nous inspire. Que dire d'une pensée que notre divin Maître nous donne au cœur et que nous associons avec d'autres, qui sortent de notre tête par douzaines, et ne font que la ternir ? D'une parole qu'il nous inspire et que nous accompagnons d'une douzaine d'autres paroles vaines que nous proférons sans savoir ni pourquoi ni pour qui ? D'une œuvre qu'il nous demande et que nous accompagnons de quatre ou de six autres auxquelles nous nous ap-

pliquons de nous-mêmes ! Cette étoffe de notre vie, pour avoir de la valeur, doit être tissue avec l'or des pensées, des paroles et des œuvres de Dieu ; et à ce que Dieu nous inspire, nous devons ajouter, avec son secours, un beau morceau de plus, pour que la trame se développe. Mais les mauvais mélanges et les lambeaux étrangers que nous ajoutons ne font pas peu de tort à cette belle étoffe : nous nous en rendons bien compte et nous avons les yeux assez ouverts pour ce qui est matériel et extérieur, mais pour ce qui est intérieur, nous sommes aveuglés. Instruisons-nous par ce qui est extérieur : ce n'est pas un petit déplaisir, ce n'est pas un léger dégoût de trouver par exemple un fruit gâté après chaque bon fruit ; un grain de raisin pourri après un grain excellent ; un mets affreux quelconque entremêlé à un excellent ; il y aurait de quoi nous faire fuir une table si mal servie. Dans une plate-bande supposez qu'il y ait à peine six plantes présentables ; dans un vaste verger, une seule douzaine de bons fruits ; dans un édifice bâti en briques, des briques détachées à la file. Dans un portrait mal fait, un seul détail réussi ; sur un papier blanc, une tache d'encre à chaque trois mots : ces défauts seraient-ils peu de chose et ne rendraient-ils pas vils les objets où ils se trouveraient ? Ainsi faut-il juger du mal où Dieu veut voir une entière pureté ; Dieu a horreur de ce malencontreux mélange de pensées, de paroles, d'actions inspirées par la volonté propre, quand elles ne devraient l'être que par son amour et sa volonté. Et ce mal n'est pas un rêve, mais il existe en réalité et Dieu nous le reproche dans Isaïe : « Toutes vos justices sont devant moi comme un linge souillé. et j'ai détourné le visage pour ne pas les voir » (1). Mais le plus grand mal n'est pas celui-là ; c'est que, une telle manière de vivre et de nous conduire ne nous humilie pas, alors qu'elle a humilié nos Pères, selon cette parole de David : « Il y a des enfants qui sont intérieurement confus en présence de Dieu. » Les

(1) Is. LXIV, 6. 7.

artistes auxquels nous faisons allusion plus haut, architecte, peintre, écrivain, rougiraient devant des hommes même ordinaires qui apercevraient leurs fautes, et nous, nous ne rougissons pas devant Dieu. Lui est mécontent, et nous, loin de l'être, nous sommes satisfaits. Nous nous sommes donc fait un front de femme perdue, et nous ne savons plus rougir !

Un troisième mal s'ajoute à ces deux premiers : c'est que tant de défauts et un si horrible mélange ne suffisent pas pour nous humilier ; mais une bribe de bien que nous faisons, c'est plus qu'il n'en faut pour nous enorgueillir, en sorte que ce pauvre petit bien s'en trouve terni, sinon ruiné entièrement (1). Une mince paillette d'or que nous apercevons dans la boue, une perle couverte de fumier, une fleur parmi beaucoup d'épines, actions bien faites mêlées avec des horreurs, que peut-il y avoir de plus laid et qui fasse plus de mal au cœur ?

Ce sont là les pensées et les sentiments que Dieu communiqua au saint homme sur notre misère, et qui le faisaient s'humilier, se confondre à ses propres yeux. Et, à ce même propos, il reçut encore une autre belle lumière : En réfléchissant sur ses fautes, il se disait : « Jusques à quand écriras-tu sans grosses taches et proprement ? Quand traceras-tu donc des caractères uniformes et droits ? Quand formeras-tu bien tes lettres et d'une main agile ? » Comme s'il avait dit : Tu es encore un enfant, un commençant dans la vertu, et tu n'as encore appris à rien faire parfaitement.

Dieu lui fit encore comprendre son néant et le peu que peuvent nos efforts pour avancer dans son service, tant notre propre disposition est faible. Il s'appliquait à ce propos les paroles de saint Paul : « Le prix n'est pas à celui qui veut, ou qui court, mais à celui dont Dieu a pitié » (2). C'est, en effet, la miséricorde de Dieu qui nous fait avancer ; or, cette miséricorde, le plus faible peut en être l'objet, aussi bien que d'autres qui paraissent plus forts.

(1) Saint Bernard, serm. sur saint Martin. — (2) Rom., IX, 16.

Un jour, dit le Père, je me sentais abattu, mon âme criait vers Dieu, j'étais devant lui comme une terre sans eau ; une très douce pensée me vint alors ; je compris combien nous sommes avisés de nous souvenir du Seigneur et de cette vérité que tout ce que peut une âme, tout ce qu'elle a, lui vient de son aimable main ; de cette manière, ce qu'elle possèdera sera bon, elle pourra posséder beaucoup et avec sécurité ; elle connaîtra que c'est le Seigneur qui le lui donne et s'occupera à le glorifier. Ces réflexions lui donnaient un vif sentiment de sa dépendance de Dieu en toutes choses et une grande défiance de lui-même : « Un jour, écrit-il, Dieu me guérit de la confiance que j'avais en moi-même par une sorte de vision qui m'effraya. Un peu auparavant, à propos de deux missions, Dieu m'avait fait entendre que je pouvais absolument m'en rapporter à lui ; et maintenant je voyais que je ne pouvais en aucune manière, ni pour la vertu, ni pour le savoir, compter sur moi. Dans mes exhortations, les mots me manquaient et je restais court. Je vis que c'était son Esprit qui leur donnait de l'efficacité. Aussi, me décidai-je à me laisser moi-même pour aller avec lui. Je vis, plus clairement que je ne vois mes doigts, que si j'ai échappé aux dangers, c'est parce qu'il m'a tenu de sa main; que, dans mes discours, je n'ai su que ce que sa sagesse m'a enseigné, que cette portion de biens qu'il nous donne et ces leçons constituent tout notre avoir. Je compris enfin qu'en tout et pour tout nous devons dépendre de lui et de son infinie miséricorde ».

Afin d'achever de le rendre parfait dans ce premier degré d'humilité, Dieu lui donna une sainte crainte du péché et de la perte des biens reçus, car il se disait : si je viens à les perdre, peut-être ne pourrai-je pas les recouvrer. Et cette crainte lui inspirait un soin extrême de les conserver. Il lui semblait aussi que ce qu'il avait était peu de chose, qu'il en était encore aux débuts ; et c'est pourquoi il désirait tant profiter. Il mettait en pratique ce que dit le livre de l'Ecclésiastique : « Lorsque l'homme humble aura mis la main à l'œu-

vre, qu'il aura parfait son travail, il commencera de nouveau » (*Ecc.*, XVIII, 6). De là lui venait cette ardeur avec laquelle il suppliait Dieu de le convertir à lui, comme si déjà il n'était pas converti.

Il raconte dans son journal (février 1574, époque où il avait fait les progrès que nous avons vus), que, dans l'oraison, il se demanda si Dieu voudrait le convertir. Et ce doute disparut à la pensée de l'infinie miséricorde dont il trouvait en lui-même un exemple : « Si quelqu'un t'offensait et reconnaissait ensuite sa faute, ne t'en réjouirais-tu pas? Oui, assurément. Et s'il se rendait un compte bien exact de cette injure, s'il en comprenait toute la portée et s'il en rougissait et s'il s'en repentait, s'il se soumettait à n'importe quelle satisfaction pour la réparer, s'il se promettait bien de ne jamais retomber dans une telle aberration, n'est-il pas vrai que tu t'en réjouirais davantage encore? Il n'y a pas de doute. Et supposé que, incapable de satisfaire par lui-même, il l'avouât, ne l'aiderais-tu pas à connaître son aveuglement, à accomplir tout cela, au moins pour ce qui regarde ta personne, c'est-à-dire l'offense et l'injure qu'il t'a faites! Certainement. Et si celui qui t'a offensé avait de grandes obligations envers toi, si tu désirais vivement son repentir et son amour, tu ne manquerais pas de l'aider à faire cette démarche pour toute sorte de motifs : parce que ta propre offense serait réparée et parce qu'il ne se perdrait pas lui-même ; en effet, sa conversion, son repentir te donneraient satisfaction, et le sauveraient. Or, si toi tu es capable de faire tout ce qui vient d'être dit pour celui qui t'aurait offensé, comment peux-tu douter que Dieu ne le fasse pour toi, qu'il ne se réjouisse de te voir renoncer au péché, revenir vers lui, te rendre compte de ta folie, la pleurer, te soumettre à la satisfaction qu'il voudra, et même te voir tout tremblant de peur de revenir une autre fois à de tels égarements ou a de plus grands encore ! Et si toi tu es capable d'aller comme il a été dit, au secours de celui qui t'aurait injurié et de l'aider à te donner satisfaction, pourquoi n'as-tu pas la confiance que

Dieu aidera les siens, les recevra quand ils reviendront à lui ? Il le fera à cause de lui et à cause d'eux, parce qu'ils le touchent de très près, il est leur Père, il les aime et il désire être aimé d'eux ».

Ainsi s'encourageait cette âme si humble, car l'humilité vraie n'est pas peureuse, elle ne se laisse aller ni à la défaillance ni au désespoir ; au contraire, moins elle a de confiance en ses propres forces, plus elle a de confiance en celles de Dieu ; et, voyant que par elle-même elle ne peut rien, elle espère qu'avec Dieu elle pourra tout.

§ 2

Du premier degré, il monta au second : il se réjouit d'être jugé inutile et vil, et il désira d'être regardé et traité comme tel. Pour cela, il s'efforçait de tenir secrets les dons que Dieu lui avait faits, et toutes les qualités naturelles ou surnaturelles qui auraient pu le faire apprécier favorablement. Au commencement, il éprouvait pour cette attitude beaucoup de répugnance, et il trouvait que c'était assez de garder le silence. Il lui vint alors cette pensée : est-ce que le Fils de Dieu n'a pas tenu cachés de plus précieux trésors ? Cette pensée dissipa ses répugnances et le fit rougir. Il se mit dès lors à cacher avec plus de soin les bontés de Dieu pour lui, bontés très nombreuses, et, depuis lors peu connues. Il devint au contraire ingénieux pour laisser paraître ses défauts naturels : il disait qu'il n'avait ni apparence, ni science, ni intelligence, ni rien qui put le faire estimer. Il alla jusqu'à faire connaître ses fautes, par exemple au P. Gilles Gonzalez d'Avila, Visiteur de Castille, à l'époque où le P. Balthasar était recteur à Médina. La première fois qu'il s'entretint avec lui, et qu'il lui rendit compte de sa conscience en dehors de la confession, comme cela se fait dans la Compagnie, le P. Balthasar lui dit toutes les fautes qu'il avait commises dans toute sa vie, sans qu'il fut possible au Père Visiteur de l'arrêter. Il en fut si édifié et si frappé qu'étant descendu à

l'église pour dire la messe, il avait beaucoup de peine à la célébrer, tant il était ému d'un acte si héroïque d'humilité. Le P. Gilles Gonzalez lui-même l'a raconté pour montrer l'humilité de ce saint homme. Il lui voua depuis lors une estime encore plus grande, et lorsque plus tard on parla contre lui comme on le verra, et comme Dieu le permit pour faire voir la sincérité et la force du désir qu'il avait d'être méprisé, le P. Gonzalez se refusa toujours à le croire coupable.

Et ici, l'humilité est encore plus héroïque, car, si c'est un acte excellent de tenir secrets les bienfaits de Dieu pour ne pas en être honoré, c'est un acte encore meilleur de publier ses péchés et ses défauts secrets afin d'être méprisé; mais se réjouir dans le déshonneur et les mépris, est encore plus héroïque. Cassien l'avait fait remarquer, et il citait à ce propos l'exemple d'un moine qui paraissait humble et ne l'était pas : *il y en a qui disent du mal d'eux-mêmes parce qu'ils désirent passer pour humbles; ils veulent non pas qu'on les croie, mais qu'on croie à leur humilité.* D'autres perdent la paix, et la joie, et la patience, si on vient à parler mal d'eux. Mais le P. Balthasar aimait à être méprisé, bien plus, il se réjouissait quand il se voyait en effet en butte aux mépris. Nous en verrons plusieurs exemples.

§ 3

Après le second degré d'humilité, le troisième consiste à ne tirer aucune vaine gloire des dons ou des emplois que Dieu nous confie. Bien des choses en lui étaient dignes d'admiration, et cependant lui les estimait si peu qu'il écrivait par exemple ses conférences sur de vieux morceaux de papier ou des enveloppes de lettres. Tous dans la maison, disait-il, me confondent et m'instruisent; et il aimait en effet à apprendre de tous, même de ses novices. L'un d'eux fit une exhortation la veille de la Pentecôte, comme on en fait faire parfois aux novices pour voir s'ils ont des dispositions;

celui dont je parle dit en autres choses : « Maintenant l'Esprit-Saint va venir, allons le recevoir revêtus de sa livrée, et puisqu'il est Esprit, allons à lui par l'esprit ». Cette parole convint fort au Père, et il se la répéta plusieurs fois à lui-même, avec grand profit pour son âme.

Un autre novice parla une fois, dans une des conférences spirituelles usitées au noviciat, de sa confusion à la pensée que de très petites choses peuvent en arrêter de très grandes. Ce fut encore une de ces paroles qui lui convinrent et à propos de laquelle Dieu lui accorda de grandes lumières : il revenait souvent à la considération de cette vérité, et cependant au lieu de lui causer de la satiété, elle lui paraissait toujours nouvelle.

Une autre fois il entendit un Père (P. Jean de Sase) raconter qu'un enfant à qui il avait demandé pourquoi tel grand Seigneur était dans tel petit endroit: c'est, répondit l'enfant, parce qu'il y a ses propriétés. Le saint homme qui tirait parti de tout pour le bien de son âme réfléchit là-dessus : C'est ainsi, se dit-il, que Jésus-Christ, roi de gloire, et maintenant dans le ciel, est venu demeurer parmi nous dans l'Eucharistie, parce qu'il a ici-bas ses propriétés, nos âmes qu'il garde, qu'il protège et qu'il nourrit. Et c'est pour cela qu'au moment de la communion il est dit : Que le corps de Jésus-Christ Notre-Seigneur garde votre âme pour la vie éternelle. Il dit après cela au Père qui lui avait raconté ce petit trait : J'ai cela de particulier qu'un enfant, le premier venu, m'instruit. Ses inférieurs lui disaient pour cette raison quelquefois certaines paroles qui semblaient lui convenir et favoriser l'humilité dont ils étaient témoins. Un d'eux lui dit qu'il avait lu dans saint Thomas que, dans les premiers âges du monde, il n'y eut pas d'idolatrie, parce que le souvenir du Créateur était encore vivant. Cette pensée lui sembla propre à faire ressortir l'efficacité de l'oraison ; elle rafraîchit le souvenir du Créateur et empêche l'âme de s'attacher d'une manière désordonnée aux créatures. Le saint homme trouva cette réflexion si belle, qu'il s'arrêta un bon moment, puis il

demanda au Père de lui montrer ce passage de saint Thomas, pour le savourer plus à loisir. Avec moi il lui arriva ce que j'ai dit au chapitre XXXVII.

Il fut très longtemps supérieur et jamais on ne le vit arrogant ni présomptueux. Il était en tout comme les autres, le premier aux exercices d'humilité, toujours respectueux pour ses frères, fussent-ils inférieurs. Maître des novices à Villagarcia, il traitait avec honneur les Frères étudiants, ou ceux de la troisième probation ; j'étais un de ceux-là et j'avoue que j'étais confus des égards qu'il me témoignait. Quand il sortait de la maison avec quelque Père grave, il n'y avait pas moyen de refuser de prendre la droite. Nommé Provincial de Tolède, à sa première visite, il se mit à genoux devant ses inférieurs et leur baisa la main par respect, comme nous le raconterons dans la suite.

CHAPITRE XL

Une tempête s'élève contre le P. Balthasar Alvarez, 1576-1577. On critique sa méthode d'oraison. Sa patience et son humilité héroïques.

L'humilité que l'on garde au milieu des honneurs et des succès est glorieuse, mais il lui manque d'être éprouvée, enracinée, épurée, et elle n'est cela que dans l'adversité et les mépris. Là, on commence à voir, comme je le disais au chapitre précédent, si la basse opinion que le juste a de lui-même est vraie, ainsi que son désir d'être méprisé par les autres. Lorsque cela arrive, il s'en réjouit, il est content d'être traité comme il croit le mériter. L'humilité alors qui était auparavant vérité, devient aussi charité, puisqu'on aime les mépris et qu'on en jouit. La douceur est aussi dans son éclat, car on met un frein à la colère qui voudrait sévir contre les auteurs du mépris ; de même la patience qui modère la tristesse de se voir méprisé ; l'amour des ennemis, qui fait aimer les détracteurs et porte à parler en bonne part de ceux qui disent du mal de nous ; la confiance en Dieu, car on ne se décourage pas, même quand on est accablé ; enfin l'amour de Dieu, car on le sert au milieu des humiliations comme dans les temps passés. C'est pour cela, remarque saint Jean Chrysostome, que Jésus-Christ Notre-Seigneur aime que la vie de ses élus soit mêlée de la sorte, comme le fut la sienne et celle des Apôtres, de succès et de revers, d'honneurs et de mépris, afin qu'ils se rendent supérieurs à tout. Si les succès les enorgueillissent, les insuccès les hu-

milient; si les uns les découragent, ils sont encouragés par les autres. Ainsi, peu à peu, ils arrivent à être de fidèles ministres de Jésus-Christ, habiles à combattre des deux mains, la gauche et la droite, la gloire et l'ignominie, la bonne et la mauvaise réputation; regardés une fois comme véridiques et une autre comme trompeurs; mais aucune épreuve ne peut les détourner de la fidélité à leurs ministères.

§ 1.

Ainsi se conduisit le P. Balthasar Alvarez qu'il plût à Dieu d'éprouver de la sorte, en permettant qu'il fût attaqué au sujet de l'honneur ce qu'il estimait le plus. C'est sur de tels sujets, en effet, que Dieu a coutume d'éprouver les siens, afin que l'épreuve leur soit plus sensible et que leur humilité et leur fidélité éclatent davantage. Les séculiers sont éprouvés à propos des honneurs et des plaisirs temporels, car c'est là ce qu'ils aiment le plus; les savants, au sujet de la renommée d'hommes instruits dont ils ont soin; les saints qui estiment par dessus tout les vertus et les choses spirituels, Dieu les éprouve à leur sujet. Comme le Père Balthasar avait ce goût et cette estime des choses de la piété, c'est par là que Dieu l'éprouva : il permit d'abord plusieurs peines intérieures, sécheresses, obscurités, insensibilité et autres épreuves dont nous avons parlé. De plus, une tempête extérieure commença contre son genre de spiritualité, pendant qu'il était à Salamanque et continua durant son séjour à Villagarcia. Quelques-uns le traitèrent d'homme peu instruit, dans l'illusion et dans l'erreur, et égarant les autres. Ils ne savaient pas que Dieu lui avait communiqué un genre d'oraison élevé, ils se figuraient donc que c'était l'œuvre de Satan, transformé en ange de lumière, et ils le pressaient de ne pas suivre davantage ce chemin. Il s'en trouva même qui le menacèrent de le livrer à l'Inquisition, car ils se demandaient s'il ne donnait pas un peu dans l'erreur des Illuminés. On le soupçonnait de ne pas faire cas des manières de faire

oraison par le raisonnement et la méditation en usage dans la Compagnie et approuvées par les saints, et de vouloir guider les religieux par d'autres chemins singuliers et périlleux. Et pour ce motif, poussées par l'esprit de zèle, quelques personnes graves le contredisaient.

Personne ne doit trop s'étonner de cela, car il n'y a rien là de nouveau : il y a eu des cas semblables. On a vu des hommes justes, sans faute de leur part, se contredire, discuter, animés par un saint zèle, défendre des opinions contraires, penser chacun de son côté avoir raison et croire défendre la la vérité, juger le contradicteur opposé à la vérité et dans l'erreur. Les anges gardiens sont bien opposés ainsi l'un à l'autre dans certaines circonstances où ils ne voient pas clairement la volonté de Dieu, jusqu'à ce que Dieu lui-même intervienne ; le prophète Daniel ne raconte-t-il pas que le chef ou ange supérieur des Principautés qui veillaient sur le royaume de Perse, résistait aux plans de l'Ange gardien des Hébreux (1) ? Ce n'est donc pas merveille qu'il y ait aussi différentes manières de voir parmi les hommes, même savants et justes. Puisqu'ils sont hommes, il est tout simple qu'ils ignorent certaines vérités, ou qu'ils se trompent, et qu'ils jugent opposé à la vérité celui qui en réalité l'a pour lui, l'aime et la défend.

C'est ce qui arriva au P. Balthasar Alvarez. Des personnes religieuses, bien intentionnées, crurent à certains indices reconnaître en lui les erreurs que nous avons dites et en informèrent le Père Général Everard Mercurien. Celui-ci ne connaissait pas aussi bien que son prédécesseur, (saint) François de Borgia, le P. Balthasar ; du reste ceux qui lui écrivaient avaient de l'autorité. Aussi, dans son zèle pour le bien de tous, il voulut qu'on fit une enquête et en chargea le Visiteur qu'il venait d'envoyer, le P. Diégo de Avellaneda. Le Visiteur arrivé à Salamanque où le P. Alvarez était Recteur, lui demanda aussitôt tous ses écrits, afin de les voir et

(1) Dan., x, 13.

de les examiner. A l'instant même, le Père Recteur les lui remit avec une docilité parfaite, comme s'il avait été un novice, sans en dire le moindre mot tout le temps que ces papiers restèrent chez le P. Visiteur. D'autres personnes instruites et vertueuses lui parlaient de cette affaire, mais lui gardait le silence, supportait tout, se laissait examiner et éprouver, et mépriser, montrant toujours une humilité et une patience parfaites.

A cette même époque, il fut victime de certaines imputations calomnieuses ; il endurait tout comme si ce n'était pas lui qui en était l'objet ; il mit alors en pratique ce qu'il avait enseigné aux autres : il n'y a pas d'humilité parfaite sans humiliations, de patience consommée sans violents combats. La vertu consiste principalement à savoir endurer de telles épreuves ; son principal progrès, à bien savoir s'humilier, souffrir et se taire, exposant ainsi son honneur pour l'amour de Dieu.

En confirmation de cette doctrine, il dit un jour dans une conférence à ses religieux qu'il l'avait exposée une fois et que depuis lors Dieu l'avait comblé de bienfaits à pleines mains ; c'était à l'occasion d'une congrégation provinciale où il fut accusé d'une chose assez grave et réprimandé publiquement devant tous les Pères. Il se demandait s'il devait ou non justifier sa conduite, car un des Pères graves qui étaient présents lui conseillait de le faire puisqu'il le pouvait si facilement . ce Père prétendait même l'y obliger, parce que, en de tels cas, il importe grandement, aux yeux des religieux et à ceux du public, de garder intacte sa réputation. Le P. Balthasar, trouvant ce conseil trop conforme à son propre goût, ne s'en tint pas là et consulta un autre Père, grand serviteur de Dieu, qui lui dit : Vous ferez, certes, un grand sacrifice à Dieu en gardant le silence et en ne disant rien, ni en public, ni en particulier, pour votre défense. Et le saint homme prit ce parti. Ce fut au grand profit de son âme, car Notre-Seigneur sut récompenser généreusement ce silence héroïque. Aussi le Père remercia plusieurs fois celui

qui lui avait donné ce bon conseil. Il le suivit toute sa vie, comme cette fois, tant que les Supérieurs ne lui commandèrent pas de rendre compte de sa conduite et de tout ce qui le regardait.

Pendant ce temps, toute sa consolation était l'entretien avec Dieu, dans la prière et à la Messe ; il recevait de lui des réponses qui le consolaient et l'encourageaient dans ses épreuves, comme il le raconte dans son journal : « Comme j'avais un jour le cœur très serré à propos d'un incident pénible, pendant la Messe du 9e Dimanche après la Pentecôte (Juillet 1575), le Seigneur me ranima au moyen de quatre pensées qu'il me donna. 1° Je lus d'abord à l'épître ces paroles de saint Paul : le Seigneur est fidèle et il ne permettra pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces. 2° Avant de communier, il me fut dit intérieurement : Si, dans la vie religieuse, il n'y avait pas ces amertumes, que te resterait-il à souffrir pour moi? Et je me dis à moi-même : Si j'étais ce que je devais être, je désirerais beaucoup d'amertumes pareilles et de plus grandes encore. Si ces ennuis manquent dans la vie du juste, c'est comme si les épines manquaient à la couronne de Jésus-Christ, ou les paillettes d'or à un riche ornement. 3° En même temps que je communiais, j'entendis encore intérieurement une voix qui me disait : Fais cela pour toi. Que dois-tu faire après ? C'est-à-dire : prends et reçois, comme tu fais, mon corps et mon sang qui t'aideront à porter tes ennuis. Et pour ton propre bien, qu'y a-t-il que tu ne doives faire et souffrir de bon cœur? 4° Après la communion, pendant les prières de l'action de grâces, une autre parole me fut dite à l'intérieur : Repose-toi sur cette pensée : Dieu voit ta peine, Dieu l'entend ; il pourrait t'en délivrer et il ne le fait pas alors qu'il t'aime plus que tu ne t'aimes toi-même.

Au moyen de ces pensées si solides, Dieu soutenait son serviteur et l'aidait à supporter humblement et patiemment ses peines, ses souffrances intérieures et extérieures.

Il s'encourageait encore lui-même en se disant : tu as tort

de penser que tu vas entrer dans le ciel intact et sans meurtrissure. Le royaume du ciel est le royaume de ceux qui ont été décapités, éprouvés, tentés, affligés, couverts d'ignominies, de ceux qui ont enduré ces tourments et d'autres semblables. Or, comment oseras-tu te présenter devant ces héros, toi qui es si lâche, que, si Dieu te mettait le procès entre les mains, tu te condamnerais toi-même ? Le Seigneur veut que nous comprenions vers quel bien infini nous tendons, puisque sa conquête nous coûte si cher. Si un homme très attaché à ses biens avait fait de grandes dépenses et passé beaucoup de temps pour travailler sa vigne, si sa vigne, au moment où elle commence à porter beaucoup de fruits, était ravagée par la grêle, que penserait-il ? Mais si les grêlons étaient d'or, ne se consolerait-il pas? Le gain serait bien au-dessus de la perte. Grêlons d'or et pierres précieuses sont les mépris qui enrichissent ceux qui savent les supporter.

Il disait encore dans ces occasions que chacun doit se figurer que tous les saints du ciel le regardent et attendent qu'il surmonte cette difficulté. Jésus-Christ qui a dit : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, regarde aussi quel courage nous avons dans l'épreuve ; si nous domptons la colère par la douceur, si nous supportons les mépris avec humilité ; au moins qu'il ne puisse pas nous reprocher de ne pas faire cas de sa parole et de son exemple. Pensez-vous, disait-il, qu'un supérieur souffre peu, lorsque, très exact à se trouver le premier aux exercices communs, il voit que cela n'entraîne pas les autres à la même ponctualité? Que, prompt à se lever pour faire l'oraison, les autres restent au lit à dormir? Eh bien ! Si l'homme qui n'est qu'un peu de poussière souffre tant de voir que sa parole et son exemple restent sans fruit, quelle ne sera pas la peine de Notre-Seigneur s'il voit que sa parole n'est pas écoutée et que son exemple est oublié !

§ 2

Ces considérations lui donnaient du courage dans ses

épreuves et il en sortait enrichi de mérites et de progrès ; il ne montra jamais la moindre indignation contre ceux qui le dépréciaient ou le persécutaient pour le motif dont nous avons parlé ; au contraire, il leur témoigna de l'affection, de la reconnaissance, comme s'ils lui avaient rendu un grand service. C'est là une marque de haute vertu, d'une vertu qui rappelle celle de Jésus-Christ lui-même qui fut plein de bonté et en donna les plus grands témoignages à l'apôtre qui le vendit et trama contre lui les dernières perfidies.

Le P. Balthasar montra ces mêmes sentiments en plusieurs circonstances : Un jour, à Salamanque, un Frère qui communiquait familièrement avec lui disait que certains Pères avaient bien tort d'avoir mauvaise opinion de ses actes ; le Père l'arrêta en lui disant : Ces Pères sont bien au-dessus de moi, je les aime et je les vénère, parce que c'est à eux que mon âme doit le plus ; c'est grâce à eux que j'ai reçu beaucoup et beaucoup gagné. Quand il fut désigné pour Villagarcia, le même Frère sachant qu'il devait avoir sous son autorité un de ces Pères, lui dit encore : Là, vous pourrez lui faire comprendre qu'il a eu tort d'agir contre vous. Ce Père, répliqua le Recteur, c'est celui que je vénérerai et consulterai le plus. Arrivé à Villagarcia, il chargea le P. Sous-Ministre de traiter avec un soin spécial un de ces Pères et de veiller à ce que rien ne lui manquât. Le P. Sous-Ministre, étonné, car il savait tout, se mit à dire: Comment Votre Révérence me commande-t-elle de bien traiter un tel homme? Le P. Recteur répondit avec beaucoup de douceur et d'humilité : Je le fais pour le gagner, et si je ne le gagne pas, au moins je me gagnerai moi-même.

Un autre religieux lui rapporta une autre fois ce qu'on disait contre lui. Le Père sourit et parut tout joyeux. Le religieux l'ayant remarqué lui demanda pourquoi il montrait tant de joie. Le Recteur répondit en donnant de nouveaux signes de joie : Ah ! c'est que je comprends maintenant que Dieu m'aime, puisqu'il me fait marcher dans la voie des siens. J'en suis d'autant plus heureux que, depuis quelques

jours, j'étais à me demander avec inquiétude si Dieu ne m'avait pas oublié.

Une autre fois encore, on lui racontait une démarche très fâcheuse que certains Pères avaient faite contre lui, animés par leur zèle. A partir d'aujourd'hui, dit-il, je ne manquerai pas de recommander à Dieu ces Pères au Memento de la messe, chaque jour. Et il le fit, mettant en pratique, à la lettre, ce que dit le Sauveur : « Priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, pour vous conduire en vrais enfants de votre Père qui est dans le ciel ».

C'est ainsi que le serviteur de Dieu mit à profit les difficultés que Dieu lui envoya pour lui donner la paix dont il jouit et cette grandeur d'âme qui le mit au-dessus des événements heureux ou malheureux, sans que rien fût capable de troubler ou d'impressionner son cœur.

De là lui vint aussi cette force avec laquelle, dans les exhortations, il parlait des mépris : il pressait ses auditeurs d'en profiter, car il avait appris, par expérience, leur utilité. Il lui arrivait quelquefois, ainsi que je l'ai dit, de se donner pour exemple, afin de nous exciter à l'énergie et au courage dans des occasions si difficiles. Je me souviens qu'un jour, dans une conférence, il me raconta un fait qui lui était arrivé lorsqu'il avait été transféré de Salamanque à Villagarcia. Un de ses compagnons de voyage, séculier, demanda à un Frère quel était ce Père qui faisait route avec eux. Et comme le Frère lui répondit en lui disant le changement qu'on venait de faire, le voyageur fort sérieusement répliqua : De Recteur d'un collège fameux comme celui de Salamanque, descendre au poste de Recteur dans un village comme Villagarcia, ce n'est pas bon signe ! Il voulait faire entendre, ce que d'ailleurs d'autres avaient imaginé, que c'était une sorte d'exil, un châtiment de quelque faute. Le saint homme, quand il en fut instruit, se réjouit d'avoir été l'objet de cette appréciation méprisante, et il nous dit à ce propos : Les mépris qu'on n'a pas mérités, c'est un bon morceau sans os. Or Dieu lui donna un grand nombre de ces morceaux déli-

cats, parce qu'il voulait nourrir abondamment et faire croître sa ferveur. Tous ceux dont nous avons parlé lui vinrent sans aucune faute de sa part ; et même, ce qui est mieux, à propos d'actions si saintes qu'elles lui méritaient une grande gloire. En vérité, il monta sur sa croix, non pas comme le bon larron qui l'avait mérité pour ses péchés, mais comme Notre-Seigneur qui était innocent. On l'y attacha pour des œuvres héroïques, incomprises, pour lesquelles il aurait du être honoré et adoré de tous les hommes. Le Père Balthasar imita encore la Bienheureuse Vierge à qui il avait tant de dévotion : saint Joseph la soupçonna, semble-t-il, à propos de l'Incarnation, œuvre divine ; ce saint patriarche, après tout, n'était pas coupable le moins du monde, car il ignorait le grand mystère qui s'était accompli. Les mépris ont plus de saveur, quand ils arrivent sans que ce soit par la faute de celui qui en est l'objet et sans que celui qui méprise offense Dieu, parce que le zèle louable qui le fait agir l'excuse pleinement. Dans les autres cas, les saints se réjouissent, il est vrai, d'être méprisés, mais leur joie est mêlée d'amertume quand ils voient que Dieu est offensé et que le prochain se nuit à lui-même en l'offensant. Mais c'est un plaisir entièrement pur de souffrir pour la gloire de Dieu sans que rien nuise à cette même gloire, parce qu'il n'y a aucune faute. Et les mépris que le P. Balthasar endura furent de ce genre.

CHAPITRE XLI.

Occasions qui amenèrent cette tempête. Réponses que fit le P. Balthasar aux difficultés soulevées contre son oraison de quiétude et de silence. Comment la tempête se termina.

Notre misère est si grande, si maligne est l'astuce de Satan, ennemi des dons divins, qu'il a coutume de se transformer en ange de lumière pour nous tromper, et de tirer de ces mêmes dons l'occasion de nous tenter et d'arriver à les détruire. Mais si le démon fait voir sa malice en tirant le mal du bien, Dieu Notre-Seigneur montre son infinie bonté et sa toute-puissance en tirant le bien du mal. Et s'il permet que des indiscrets, avec un zèle sans science, abusent par exemple de la fréquentation des sacrements, de l'oraison mentale, de la contemplation, Dieu a sûrement en vue quelque grand bien, en le permettant, le bien de ceux qui tombent et se corrigent, le bien des autres qui s'instruisent et reviennent à la vérité en profitant des égarements de leurs frères. Quelquefois Dieu permet, pour exercer et éprouver la patience et l'humilité du maître, que ses disciples se trompent, et leur déshonneur, aux yeux du monde, retombe ordinairement sur leur maître, comme s'il approuvait et tenait pour vrai ce qui est seulement erreur, indiscrétion et ignorance du disciple. Ceci arriva au P. Balthasar Alvarez, par la faute de quelques-uns de ses disciples, (il en eut tant, séculiers ou réguliers). Ils parlaient d'oraison, dans des termes très éloignés de la pensée du maître ; ils disaient ou faisaient des choses qui portaient les gens instruits et zélés à

n'avoir pas bonne opinion de la méthode qu'ils suivaient ni du maître à qui ils l'attribuaient, comme si c'eût été lui qui parlât par leur bouche. Ce fut plus grave encore lorsqu'on crut s'apercevoir que certains ignorants ou indiscrets, méprisaient la manière de prier mentalement, au moyen de raisonnements, d'affections, de demandes et de colloques, enseignée par le bienheureux saint Ignace dans son livre des Exercices spirituels. Ce sont là, disaient-ils, des voiturettes d'enfants qui servent jusqu'à ce qu'ils sachent marcher et pas davantage ; car, dès qu'ils savent marcher, on les laisse aller où ils veulent et sans prendre tant de peine. L'Esprit-Saint ne veut pas être lié à des règles et à des plans d'oraison ; il inspire, « il souffle là où il veut et comme il veut ». Il faut suivre cette inspiration avec une pleine liberté d'âme. De là, ces imprudents, plus présomptueux qu'expérimentés, voulaient faire suivre à tous le chemin qu'ils suivaient et les détournaient de la voie communément fréquentée par les fidèles. C'était une erreur manifeste, bien opposée à l'esprit et à la manière de voir du P. Alvarez, comme il le dit expressément plusieurs fois. Sa propre expérience l'avait instruit, car il suivit pendant seize ans la méthode ordinaire, et c'est à cette méthode qu'il dût d'avoir été élevé par Dieu lui-même à une oraison extraordinaire. Et, lorsque celle-ci ne lui était pas accordée, il revenait à la méthode ordinaire comme à un lieu de refuge.

Témoins de ce qui se passait, et désireux de savoir la vérité, les supérieurs de la province de Castille lui commandèrent de s'expliquer et de rendre compte de sa méthode d'oraison au P. Everard Mercurien, général de la Compagnie, à qui on avait parlé de toute cette affaire. Il se retira immédiatement à la maison de campagne du collège de Salamanque dont il était recteur, et, après avoir passé 15 jours à prier et à s'examiner, il écrivit le mémoire qu'on a lu au chapitre XIII, et que nous avons rapporté en cet endroit, parce que le don extraordinaire d'oraison lui fut accordé alors.

On lui suscita encore d'autres difficultés contre son mode d'oraison, tirées, me semble-t-il, de certaines choses qu'on avait entendues ou vues, non pas précisément dans le Père Alvarez, mais dans d'autres qui s'adressaient à lui et se considéraient comme ses disciples. On lui commanda de répondre aussi à ces imputations, et c'est pourquoi il écrivit encore un petit traité où il explique plus au long ce qui touche à l'oraison qu'on appelle de quiétude et de silence. Nous en avons cité une partie au chapitre XIV et suivants; nous allons en donner une autre partie ici avec la réponse aux principales difficultés soulevées.

§ 1.

Première difficulté. — Dans ce mode d'oraison de quiétude dans lequel l'âme n'use ni de raisonnements, ni de méditations, il semble qu'on ne fait rien, qu'on perd plutôt un temps qu'on pourrait si bien employer à produire des actes de vertu.

Réponse : Dans ce mode d'oraison, on n'est pas oisif; on fait, au contraire, beaucoup. Et, comme dit saint Bernard, cet emploi est l'affaire des affaires et la meilleure des cultures. David disait à son sujet : Arrêtez-vous et voyez combien le Seigneur est doux (1). Et saint Augustin : L'amour de la vérité cherche un saint repos (2).

Si on considère les actes que l'on y fait, on voit bien que ce n'est pas de l'oisiveté. Il est vrai que l'entendement cesse de raisonner sur tel ou tel mystère, mais la volonté ne cesse pas de produire des actes en présence de Dieu que lui découvre la foi. Une fois, elle l'adore; d'autres fois, elle s'étonne que Dieu veuille bien se manifester à elle et lui montrer ses grandeurs ; tantôt elle le remercie, tantôt elle se réjouit de le voir et d'être près de lui, comme une personne est toute heureuse auprès d'une personne très aimée ; elle se repose à ses côtés ; l'âme s'offre à son bon Seigneur, elle et tout ce

(1) Ps. XLI, 11. — (2) Lib. XIX, De Civ. Dei.

dont elle peut disposer, tout ce qu'elle peut aimer ; elle lui demande, lui-même avant tout, et ensuite ses bienfaits, non pour en jouir, mais pour s'en servir comme d'échelons afin de monter auprès de lui. Elle lui ouvre son cœur sans beaucoup parler et même dans un silence complet, car Dieu comprend bien ce dont on a besoin, alors même qu'on ne fait que se présenter devant lui ; comme le pauvre qui se contente d'aller trouver le riche sans lui rien dire, parce que sa misère est assez visible et parle pour lui. L'âme donc attend la divine miséricorde, se regardant humblement comme indigne de sa visite. Enfin elle produit les actes d'affection, de désir, de sentiments quelconques qui lui viennent suivant l'inspiration du Saint-Esprit; elle fait ce que saint Denis dit à saint Timothée. « Tournez-vous vers le rayon », et de là vient cette union merveilleuse que le même saint appelle : l'union d'un inconnu avec un inconnu (1), ce qui est le suprême degré de la théologie mystique. Personne ne peut bien l'expliquer sinon celui qui y est parvenu ; mais il suffit de l'avoir indiquée ici.

Deuxième difficulté. — Elle vient justement de là ; car il semble que l'on tente Dieu si on cesse de méditer, si on se contente d'attendre que Dieu parle, inspire, ou découvre certaines vérités ; et tout cela semble bien voisin de l'illusion des illuminés.

Réponse : L'oraison sans méditations, au moyen d'affections seules, précisément parce qu'elle est le sommet de cet exercice, n'est pas pour les commençants. à moins que Dieu ne les favorise pour cela de quelque mouvement spécial. Mais souvent, ceux qui se sont appliqués longtemps à la méditation, passent à l'oraison de quiétude, grâce à la lumière que Dieu leur a communiquée et leur donne encore. Et, dans ce cas, ce n'est pas tenter Dieu que de cesser le travail du raisonnement, à propos de ce qui regarde les perfections de Dieu lui-même ou notre propre amendement. On a pu faire

(1) Ignoti cum ignoto.

ce travail auparavant, on peut n'avoir plus besoin alors de le faire : chaque exercice a son temps ; dans l'oraison même on ne demande pas, ou on ne remercie pas toujours. Et puisqu'on n'entre pas dans ce genre d'oraison sans l'appel de Dieu, il a plaisir et il veut qu'on le pratique à telle époque, sans qu'on désire, sans qu'on attende des révélations, mais en révérant sa divine présence et en produisant devant lui les actes énumérés plus haut. Et ceci n'a rien à voir avec l'erreur des illuminés : car tout ce qu'ils faisaient, c'était par orgueil, sans être appelés de Dieu, sans s'être disposés comme il convenait. Ils tentaient Dieu avec leur méthode d'oraison, car ils ne se rendaient compte de rien, étaient complètement distraits, et n'en tiraient aucun profit pour l'amendement de leur vie. Notre mode d'oraison porte à faire le contraire, sans quoi on ne pourrait même pas en être favorisé. Si quelqu'un prétendait en user et n'en tirer aucun fruit, Dieu ne le permettrait pas, Dieu le repousserait et le châtierait. Car personne ne peut se présenter avec sécurité et sans reproche devant Dieu, s'il a quelque chose de contraire à son Esprit, esprit de pureté et de sainteté, esprit de réforme et de soumission à la divine volonté.

Troisième difficulté. — On ne sait pas si on est entré dans cette voie par vocation de Dieu, ou par caprice, manque d'humilité, envie des douceurs divines, dans lesquelles se satisfait aussi l'amour-propre.

Réponse : Aux effets que produit ce mode d'oraison, on connaît s'il vient de Dieu, comme l'arbre se connaît à ses fruits. Si on pratique en vérité l'oraison de quiétude et si on le fait par vocation de Dieu, le cœur est recueilli en Dieu, il est attendri et soumis à ses ordres, il est disposé à donner à Dieu tout ce que Dieu lui demande, tout, intérêts, contentements, honneur; il comprend que si on parvient à avoir Dieu pour ami, on a obtenu immensément : que, donnât-il pour cela tout ce qu'il a, il l'aurait encore très peu payé ; car qui donne à Dieu tout ce que Dieu lui demande, pourra être plein de confiance quand

il lui demandera ce qui lui convient. Ce mode d'oraison porte encore à l'imitation du modèle de toute perfection, Jésus-Christ notre Seigneur, en particulier dans le mépris de soi-même, l'abnégation totale de ses propres volontés, dans l'accomplissement fidèle des volontés de Dieu, dans la résignation et l'abandon parfait. Quiconque éprouvera en lui-même ces effets et autres semblables, peut être bien sûr que le mode d'oraison qui les produit vient de Dieu.

Quatrième difficulté. — Fort bien; mais on voit, malgré tout, ceux qui suivent cette voie devenir, secrètement et sans s'en apercevoir, orgueilleux, s'estimer plus que ceux qui suivent les voies ordinaires de la méditation. Aussi, sont-ils entêtés dans leur manière de prier et refusent-ils de se ranger à l'avis de leurs supérieurs et de leurs directeurs, s'ils sont d'un avis opposé. Ils se regardent, eux, comme spirituels : ils peuvent juger tout, mais ils ne veulent être jugés par personne...

Réponse : Ces défauts et d'autres encore qu'on peut remarquer dans ceux qui usent de ce mode d'oraison, ne viennent pas du mode d'oraison lui-même, mais de la faiblesse, de la mauvaise disposition du sujet, ou de son imperfection; il doit éviter ces défauts et s'en corriger. Mais enfin le mode d'oraison n'en est pas pour cela mauvais. Du reste, ces mêmes défauts se trouvent bien aussi dans ceux qui méditent suivant la méthode ordinaire, et quelquefois plus graves, car la vanité et l'orgueil ont plus de prise sur ceux qui font travailler avec succès leur intelligence; mais, parce qu'il s'en trouve, un ou plusieurs, qui abusent d'une manière quelconque de faire oraison, ira-t-on condamner la méthode elle-même? Alors il faudra réprouver la méditation, la fréquente communion, à cause de ceux qui en abusent, ou, pour mieux dire, de ceux qui commettent des fautes dans leur usage. C'est pourquoi, si les supérieurs ou les directeurs défendaient à quelqu'un l'oraison de quiétude, et si celui-là ne voulait pas obéir, il serait coupable; mais, à moins que ce ne soit pour éprouver quelqu'un. les supérieurs ne peu-

vent pas le faire avec sécurité de conscience, parce qu'ils sont obligés de conduire les âmes par la voie où Dieu veut les faire marcher, là où elles font des progrès, la voie que suivent et ont suivie un grand nombre de saints, comme on l'a vu. Tant que les directeurs ne les en feront pas sortir, ils ne sont pas coupables le moins du monde en la suivant. Ils ne le sont pas, non plus, en pensant pouvoir juger des choses spirituelles qui leur sont connues par expérience, mieux que d'autres qui n'ont pas cette expérience ; de même qu'un homme lettré n'est pas coupable de penser qu'il peut juger les choses qu'il a étudiées mieux qu'un illettré qui n'a jamais étudié. Et ce n'est manquer ni à l'humilité ni à la charité envers Dieu, que de reconnaître ses dons, suivant cette parole de saint Paul : « Nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde, mais l'esprit qui vient de Dieu, afin que nous connaissions les dons qu'il nous a faits » (1).

Cinquième difficulté. — Il en est, parmi ceux qui se livrent à l'oraison de quiétude, qui n'y gardent point de mesure : ils vont comme des extatiques, ils oublient ou négligent les devoirs de la charité et de l'obéissance ; ils ne pensent pas à acquérir une mortification vraie et des vertus solides ; ils se contentent de courir, tout abstraits, après les délices de l'oraison. Ils gardent le nom de spirituels et n'ont pas le fond solide de la vie spirituelle. Il en est encore qui se retirent du commerce du prochain, pour la même raison, et, sous prétexte de faire oraison, ne font rien pour le salut des âmes, leur oraison, n'ayant point d'opération de l'intelligence, ne leur fournit d'ailleurs aucune vérité qu'ils puissent transmettre au prochain avec lequel ils sont amenés à traiter. Et tout cela est contraire à l'Institut de la Compagnie, établie précisément pour le salut et la sanctification des âmes. Enfin il en est qui perdent là les forces dont ils auraient besoin pour remplir les obligations de leur état et de leur emploi.

(1) I, Cor. II, 12.

Réponse : C'est un peu la même que la précédente : ces abus ne viennent pas du mode d'oraison en question; mais de l'indiscrétion de quelques-uns de ceux qui s'y livrent; on doit les avertir, les corriger; leur dire que, s'ils se contentent de s'en aller tout absorbés, sans s'exercer à la mortification et aux autres vertus, ils sont dans l'erreur. S'ils ne se corrigent pas, on peut regarder leur recueillement comme suspect, et ils n'y persévéreront pas longtemps. Après cela, il ne faut pas pourtant trop s'étonner de les voir tomber dans quelques fautes, puisque tous y tombent, même ceux qui marchent dans le meilleur chemin.

Du reste, lorsque les devoirs de la charité, de l'obéissance, ou de l'emploi, obligent à traiter avec le prochain, la contemplation elle-même y pousse, selon la remarque de saint Grégoire et de saint Bernard, comme d'ailleurs le montre l'exemple de ceux qui s'appliquent et réussissent à l'oraison. Mais lorsque ni la nécessité, ni l'obéissance ne nous y obligent, et lorsque la santé le permet, il n'est pas mal de s'entretenir avec Dieu par cette méthode d'oraison : cette parole de saint Augustin le dit assez clairement : L'amour de la vérité cherche un saint repos; les besoins de la charité font entreprendre de justes affaires; mais si personne n'impose ce fardeau, on a le loisir de revenir à la contemplation de la vérité (1). On peut donc s'adonner à l'oraison de quiétude et à la contemplation, lorsqu'on a satisfait aux obligations de charité et d'obéissance, pourvu que les forces le permettent. Car, si la santé souffrait de ce qu'on ne sait pas s'y livrer, ou de ce qu'on la prolonge trop longtemps, ou parce que d'ailleurs on est faible, on a la tête fatiguée, il faut s'en abstenir, bien que ce mode par lui-même ne soit pas débilitant, et le soit même moins que la méditation. Les saints qui usaient de ce mode, pouvaient prolonger leur prière. Si on n'en sort pas avec un plus grand nombre d'idées, on y puise plus de vertus, on est plus intimement uni à Dieu; son

(1) *De Civ. Dei*, c. XIX.

secours se fait sentir au moment où il est nécessaire : on n'a pas à regretter alors de n'avoir pas fait provision de pensées ; il y a d'autres temps pour cela. Et il vaut mieux puiser dans l'oraison beaucoup de ferveur et d'onction pour dire ce que l'on a éprouvé ou appris en d'autres circonstances.

Sixième difficulté. — Ce mode d'oraison absorbe tellement qu'on perd, ce semble, la dévotion envers les saints, l'usage aussi des antiques prières vocales ; et on néglige de demander à Dieu ce qui est nécessaire à l'Eglise et aux particuliers.

Réponse : Non, tout cela n'est pas négligé ; on les estime davantage, au contraire, comme des moyens qui ont servi à amener l'âme à jouir du bien de cette oraison. Et, comme certains ont plus d'aptitude pour les prières vocales que pour des exercices intérieurs, les directeurs les y encouragent. D'autres au contraire font moins de prières vocales qui sont comme un moyen pour enflammer la dévotion intérieure. Saint Thomas dit à ce propos que, si la prière vocale n'est pas de précepte, il faut la laisser dès que l'âme se sent embrasée ; car, la fin obtenue, il est bien d'en jouir sans s'occuper beaucoup des moyens. Aussi voyons-nous que les hommes avancés en vertu ne font pas autant de prières vocales que les commençants ou qu'eux-mêmes quand ils commençaient. Ce n'est pas qu'ils les méprisent ou en fassent peu de cas, mais c'est qu'ils ont besoin de moins de leviers extérieurs pour élever leur âme vers Dieu.

On dit dans la vie de N. P. saint Ignace que quelquefois il ne pouvait pas continuer à réciter l'office parce que Notre-Seigneur se communiquait trop à lui. Ce fut au point que ses compagnons demandèrent au Pape de l'en dispenser. Il en fut dispensé en effet ; presque à chaque parole, il devait s'arrêter pour recevoir la visite de Dieu : Obligé à dire l'office, il y aurait passé toute la journée, car il aurait cru manquer de respect et de convenance à Dieu, s'il l'avait récité rapidement. Pour écouter la voix de Dieu et savourer les sentiments intérieurs, il laissa donc la prière vocale, avec

permission du Pape, mais il ne renonça pas à l'oraison mentale ; il ne lui accordait pourtant qu'un temps limité afin de s'occuper d'autres choses qui étaient également d'obligation pour lui.

Il faut dire encore que dans ce mode d'oraison de quiétude, on n'omet pas les demandes de grâces, d'une manière secrète, et, il est vrai, sans paroles ; on demande davantage, parce que on s'occupe alors de ce qui est du service de Dieu ; et on obtient plus sûrement parce que on entre plus avant dans les bonnes grâces du Seigneur qui doit accorder. Comme Dieu connaît bien les besoins de son serviteur qui est là devant lui, comme il voit ses bonnes dispositions et le désir qu'il aurait de demander s'il n'était pas pour le moment occupé à autre chose que lui-même lui commande, comme enfin Dieu voit qu'il a une entière confiance en sa providence pour pourvoir à tout, selon ses besoins ; Dieu fait comme les maîtres envers un serviteur qui les sert avec beaucoup d'amour et de dévouement : ils ont soin de leur donner ce dont ils ont besoin, sans qu'ils le leur demandent, et même de secourir ceux qui leur tiennent de près. D'autant plus qu'il y a d'autres moments que celui-ci pour demander, car les maîtres de la vie spirituelle enseignent généralement que si Dieu envoie quelque suave mouvement intérieur, il faut recevoir humblement cette visite sans se distraire à des pensées ou à des sentiments étrangers, même dans le cas où ces sentiments paraîtraient bons, car le démon s'applique alors à nous tromper et à nous faire perdre ce que Dieu veut nous donner. Ou bien nous le perdrons par ignorance sous prétexte de remercier ou de faire des demandes importantes, pour celui-ci et pour celui-là, reconnaissance et prière, qui sont bonnes en elles-mêmes, mais non pas à l'heure où Dieu nous appelle et veut nous occuper à autre chose.

§ 2.

Septième difficulté. — L'oraison de quiétude semble s'écar-

ter de la manière de prier que N. P. saint Ignace nous a enseignée et qui est communément recommandée par les docteurs. Elle est ainsi la cause de divisions dans une communauté, puisque les uns suivent une voie et les autres une autre.

Réponse: La réponse est facile : le mode d'oraison en question favorise plutôt le mode ordinaire; car, à moins d'une inspiration particulière de Notre-Seigneur, c'est par la voie ordinaire qu'il faut marcher d'abord, et c'est l'oraison ordinaire qui amène à l'oraison de quiétude. Par le moyen de la méditation, on arrive au repos de la contemplation. L'auteur des Exercices, saint Ignace, aidé par une grâce spéciale, monta ainsi de la méditation à l'oraison de quiétude; on dit précisément de lui que, dans l'oraison, il etait *passif*, jouissant de ce qu'on lui donnait, plutôt qu'actif, travaillant à réfléchir. Il se reposait alors comme quelqu'un qui a marché et est arrivé au but. La manière ordinaire de faire oraison doit être expliquée, en général, à tout le monde; mais si Notre-Seigneur, par une faveur exceptionnelle, met quelqu'un dès le commencement à l'oraison de quiétude, on doit l'encourager dans cette voie. On peut la conseiller aussi à ceux qui se sont exercés pendant des années à l'oraison ordinaire et paraissent y avoir fait des progrès et être bien disposés à cette manière de faire oraison dans le repos intérieur en présence de Dieu et dans la contemplation. Il faut leur conseiller de ne pas abandonner totalement la méditation par voie de raisonnement; mais leur dire de diminuer peu à peu le travail de la réflexion pour donner plus de place aux affections, se contentant de ce qu'ils ont acquis autrefois par la réflexion et tâchant de réveiller les sentiments dont nous avons parlé. Ceci est d'accord avec ce que dit saint Ignace dans les additions des exercices : dans les endroits de la méditation où nous trouvons la dévotion désirée, il faut s'arrêter sans se préoccuper de passer plus loin, jusqu'à ce que notre cœur soit satisfait.

On peut donner le même conseil à ceux que la faiblesse ou

d'autres raisons empêchent de faire de longues réflexions : et il faut se conduire en tout d'après l'avis de celui qui peut être bon juge en cette matière : son avis prudent et éclairé, (sa connaissance des règles que nous rappelons), peut être regardé comme le signe certain de la vocation et de la volonté de Dieu qui a coutume d'aider les âmes dont nous avons parlé et de les élever au repos de la contemplation lorsqu'ils y pensent le moins. Et ce n'est pas mettre la division dans une communauté, parce que beaucoup font leur oraison avec plus d'affections que de raisonnements en général ; c'est le cas ordinaire ; ce que ce mode a de plus parfait, est plus rare, puisque la perfection est toujours rare. Et plût à Dieu qu'il y en eut beaucoup de fervents pour réchauffer les tièdes ! Suivre de cette façon une voie particulière n'est pas un mal, car Dieu n'accorde pas des faveurs très particulières à ceux qui se contentent de la voie et de la vie communes.

C'est là le résumé substantiel de ce que contient le traité du P. Balthasar Alvarez ; il le termina ainsi en s'adressant au P. Visiteur de la Province pour qui il l'avait rédigé.

« Voilà ce que j'ai trouvé comme réponse à ce que Votre Révérence désire savoir sur ce mode d'oraison. Je prie Votre Révérence, pour l'amour de Dieu, de le lire, de l'examiner et de régler pour moi et ceux de la Province qui pourrions être consultés par ceux qui suivent cette voie sur l'appel de Dieu, ce que nous pouvons garder ou supprimer dans ce mémoire, car c'est par ce moyen, je l'espère, que Dieu nous fera connaître, à eux et à nous, sa sainte volonté ».

Cette tempête, pour ce qui regarde la personne du P. Balthasar et le mode d'oraison qu'il pratiquait, se termina heureusement ; les supérieurs ayant tout examiné, avec d'autres personnes graves, il arriva que Notre-Seigneur, selon sa coutume, voulut exalter les humbles et protéger l'honneur de ceux qui savent souffrir en silence et s'exposer à perdre leur réputation pour son service. Il fit donc éclater l'innocence et l'exactitude de sa doctrine non seulement par ce

qu'il disait dans son mémoire, mais plus encore par l'héroïsme de l'humilité et de la patience qu'il montra dans cette occasion, vertus qui sont un sérieux indice qu'on souffre sans raison. Une conscience droite et irréprochable devant Dieu donne en effet un grand courage, une tranquillité, une paix sereine au milieu de tout ce que les hommes font souffrir. La manière elle-même dont le serviteur de Dieu rendit compte de sa conduite fit si bien voir sa soumission et son humilité, qu'elle jeta les supérieurs dans l'admiration ; le P. Visiteur Diégo de Avellaneda, témoin de la modestie et de l'obéissance avec lesquelles il vint lui porter ses notes pour qu'il les examinât, et répondit à ses questions, dit plus tard que rien, dans toute la Province, ne l'avait édifié et ravi autant que l'humilité du P. Balthasar, et le P. Général Everard Mercurien, s'il n'approuva pas qu'on recommandât d'une manière si générale cette manière de faire oraison, s'il y mit des correctifs et des restrictions, comme nous allons le voir, conçut cependant une grande estime pour le Père Balthasar et lui confia successivement, ainsi que nous le dirons bientôt, deux emplois des plus honorables et des plus importants de la Compagnie en Espagne ; cette épreuve servit encore à faire connaître davantage le serviteur de Dieu, précisément par le moyen d'événements qui semblaient faits pour l'anéantir. Elle rendit aussi plus rapide sa course en ce monde qui ne devait plus être très longue et, elle lui fit gagner de grands mérites pour embellir sa couronne.

CHAPITRE XLII

Importance et sécurité de la manière de faire oraison par réflexions, sentiments et entretiens avec Notre-Seigneur ; elle doit être proposée et enseignée à tous.

Ce qui a été dit dans les chapitres précédents ne doit pas être une occasion de faire peu de cas de la voie ordinaire suivie par les saints dans leurs oraisons mentales ; il ne faudrait pas non plus, de sa propre autorité, sortir des limites fixées par les anciens Pères. C'est pourquoi il m'a paru nécessaire, et ce sera pour l'utilité d'un grand nombre, de résumer ici les raisons principales qui confirment et exaltent la manière de faire oraison en raisonnant et en méditant sur les divins mystères, et en accompagnant ce travail de saintes affections, de demandes, de colloques avec Notre-Seigneur, comme elles y portent notre volonté.

Rappelons d'abord, comme un principe, que, si la fin propre et immédiate de l'oraison mentale, acte de notre intelligence éclairée par la foi, est d'obtenir aussi parfaite que possible cette connaissance dont Jésus-Christ Notre-Seigneur et Sauveur a dit à son divin Père : « La vie éternelle consiste à vous connaître, vous seul, Dieu véritable, et celui que vous avez envoyé au monde, Jésus-Christ, votre Fils » (1). C'est une chose certaine que personne ne peut arriver dans cette vie à la parfaite participation de la vie éternelle, sinon au moyen de la parfaite contemplation qui fait apercevoir ces

(1) Jo., VII, 3.

deux objets très parfaits Dieu comme Dieu, et son Fils, vrai Dieu et vrai homme, avec la clarté qui est compatible avec la Foi. Et, quoique Notre-Seigneur, par une faveur spéciale, donne quelquefois à des âmes la plénitude et la clarté de cette connaissance, sans qu'elles s'y soient disposées de leur part; cependant il serait présomptueux et téméraire, ce serait tenter Dieu, d'espérer ce don ou de le demander, sans faire d'abord les diligences que Dieu lui-même commande ou conseille, comme une préparation pour l'obtenir. Et ces diligences, d'après saint Thomas qui suit en cela saint Augustin et saint Bernard, dans le traité intitulé « Echelle spirituelle », sont la lecture, la méditation, la prière: la lecture de l'Ecriture sainte qui nous parle de la vie éternelle, et des livres pieux des saints qui l'expliquent; la méditation attentive des mystères divins, travail qui consiste à les approfondir, à entrer dans leur sens intime, en raisonnant à leur sujet, à les rapprocher l'un de l'autre pour mieux les pénétrer ; ensuite, la prière, la demande à Dieu de la lumière et de la grâce pour les comprendre. Le divin Sauveur disait dans ce sens à ses disciples : « Demandez et vous recevrez ; cherchez et vous recevrez, frappez et on vous ouvrira » (1). Le nonchalant ou le présomptueux qui ne veulent pas demander, ne méritent pas de recevoir ; celui qui ne veut pas chercher ne trouvera pas; si on ne sonne pas, la porte restera fermée. Il faut donc que le chrétien, ranimant sa foi, applique ses facultés, et travaille par la lecture, la méditation, la prière, à s'instruire, à réfléchir, à demander chaque jour, afin d'obtenir ce qu'il désire.

Avec la connaissance de Dieu et de Notre-Seigneur, il faut la connaissance de soi-même, de ses misères et de ses péchés, et de leur malice. Cette connaissance, parce qu'elle nous touche de si près, ne s'obtient qu'à la condition de rentrer en soi-même par la méditation, de peser les dangers, les effets du péché, les maux si graves auxquels nous sommes

(1) Mat., VII, 7.

exposés et que nous méritons par nos fautes. Il est nécessaire aussi d'ouvrir les yeux intérieurs sur ce qui arrivera à la mort, pendant le jugement particulier et au jugement général ; il faut descendre et voir ce qu'on souffre en enfer, en purgatoire ; il faut s'élever et contempler ce dont on jouit au ciel. Ces connaissances, règle générale, ne s'obtiennent que par la méditation; c'est elle, en quelque sorte, qui ouvre ces livres fermés et nous permet d'y lire les secrets qu'ils renferment. Saint Augustin criait bien à Dieu, dans la prière : Seigneur, que je vous connaisse et que je me connaisse ; mais il ne se contentait pas de ce cri ; il n'attendait pas que Dieu lui donnât cette double connaissance ; il s'efforçait de l'acquérir par ses réflexions et ses méditations. Il les a mises par écrit à l'intention de ceux qui ne savent pas ou ne peuvent pas méditer par eux-mêmes, afin qu'ils trouvent de quoi suppléer à ce qui leur manque en ce point, dans la lecture des pensées que d'autres ont eues dans leur méditation, et qu'ils s'approprient de leur mieux les réflexions des autres.

Après cela, la fin principale de l'oraison mentale est de pousser la volonté à produire ces actes que nous appelons affections d'amour de Dieu, de repentir, de résignation et d'autres semblables. Et, quoique Notre-Seigneur qui en est le maître, puisse l'émouvoir en un moment par ses puissantes inspirations, cependant, c'est sa loi ordinaire que l'homme, par le travail de réflexion et de méditation de son intelligence, émeuve et pousse sa volonté vers les choses saintes qu'il médite. Si on ne fait que se présenter à l'oraison, en laissant à Dieu le soin d'émouvoir la volonté, on sera déçu ; si on ne pense à rien, on sera distrait et on restera sec. On perdra le temps et on ne fera rien. On doit placer comme il faut le bois et la braise, on doit souffler le feu, sans quoi, point de flamme. Il faut de même par le moyen de la lecture et de la méditation rapprocher certaines vérités tirées des divins mystères, et puis souffler et attiser les charbons ardents des bons désirs qui nous ont conduit à l'oraison, et

ainsi s'allumera le feu intense de l'amour de Dieu, de la contrition et des autres vertus. C'est pour cela que saint Basile, après avoir dit que le bon sentiment consiste en un désir véhément de plaire à Dieu d'une manière stable et constante, ajoute que ce sentiment doit être engendré par la méditation et la considération des perfections divines et des bienfaits de Dieu.

De plus, prier, faire oraison, c'est proprement parler et s'entretenir avec Dieu de ce qui regarde notre salut. Or, quoique l'Esprit-Saint nous enseigne à demander avec des « gémissements ineffables », quoique le langage de l'âme, selon saint Bernard, soit la dévotion, sans laquelle on ne peut pas parler convenablement avec le Verbe divin ; cependant, ordinairement, cette dévotion, d'après saint Thomas, ne s'obtient pas sans la méditation ou la contemplation. La contemplation n'est en usage que chez le petit nombre ; c'est donc, plus généralement, de la méditation que la dévotion procède. La méditation d'ailleurs découvre et enseigne ce qu'il convient de demander à Dieu, les raisons et les titres qu'il faut faire valoir, ce qu'il faut lui offrir, le tout, à propos du mystère qu'on médite. Aussi, il est très important de commencer toujours par un peu de méditation, afin que la prière vocale soit plus recueillie et plus fervente. Et si l'intelligence pénètre bien le sens des paroles de la prière, ce sera son meilleur fruit.

De là, on peut tirer une autre raison très forte. Le fruit principal de l'oraison mentale est bien la réforme de la vie, la mortification des vices et des passions, et l'exercice de toutes les vertus ; mais ce fruit est une disposition à la parfaite contemplation dans laquelle n'ont plus lieu les réflexions, et il vient de l'oraison ordinaire qui s'appuie sur les méditations ainsi que nous l'avons dit. Car, ainsi que l'enseigne saint Thomas, les vertus morales qui modèrent les passions sont des dispositions nécessaires pour la contemplation parfaite. Et le cardinal Cajetan, son commentateur, l'explique ainsi : « Ceux qui sont chargés de guider les autres

dans la voie de l'avancement spirituel, doivent remarquer qu'il faut d'abord les exercer dans la vie active, avant de les inviter à monter au sommet de la contemplation. Avant de s'élever jusque là, il leur faut dompter et calmer leurs passions par les bonnes habitudes de la douceur, de la patience, de l'humilité, de la libéralité et des autres vertus. Faute de cela, beaucoup de ceux qui suivent les voies de l'esprit sautent au lieu de marcher, et après s'être adonnés longtemps à la contemplation, ils se trouvent vides de vertus; ils sont impatients, vindicatifs, orgueilleux, si on les touche en des points qui regardent ces matières. Aussi n'ont-ils, en réalité, atteint ni la vie active, ni la vie contemplative, ni l'union des deux; ils ont bâti plutôt sur un sable mouvant, et plût au Ciel que ce défaut ne fut pas si fréquent! » Ainsi parle Cajetan, et en cela il est d'accord avec saint Grégoire, saint Bernard, saint Isidore et autres saints Pères et Maîtres spirituels.

Il convient donc que tous s'appliquent par la méditation à découvrir les racines de leurs vices et leurs remèdes; qu'ils pensent à ce qui est capable de pousser leur volonté à désirer tout de bon les appliquer, afin de s'en corriger, suivant cette parole de David : « J'ai médité pendant la nuit avec mon cœur, j'étais exercé, je purifiais mon âme (1) ». De là vient que ceux qui s'adonnent à l'oraison de quiétude et de silence, sans avoir posé ce fondement, sont dans le faux, et mènent une vie sans progrès. Leur oraison mérite plutôt le nom d'oisiveté et de trêve de l'esprit. Il leur arrive la même chose qu'aux petits oiseaux qui sortent du nid avant le temps; ils ne peuvent s'envoler bien haut, ni rentrer dans leur nid; ils tombent par terre et meurent. De même, ceux dont je parle ne parviennent ni à méditer, ni à être en repos devant Dieu, ils s'en vont n'ayant que des pensées terrestres, parce qu'ils ont voulu, avant le temps, s'élever aux sommets spirituels.

Cela est si vrai que même ceux qui sont parvenus jusqu'à

(1) Ps. LXXVI, 7.

ce mode d'oraison de quiétude sont dans la nécessité de ne pas oublier la manière de méditer et de penser un peu aux divins mystères. Car, souvent, Dieu interrompt le cours de ses faveurs et ne les élève pas à un tel repos ; ils doivent alors travailler eux-mêmes au moyen de leurs facultés : il ne faut pas qu'ils soient comme des navires de haut bord qui ne se meuvent que par le vent, mais comme des galères ou des bâteaux plus petits qui, faute de vent, marchent au moyen des rames, et qui, faute de vent et de rames, resteraient immobiles.

Ainsi, lorsque le souffle de la motion spéciale de Dieu vient à manquer, et lorsque il n'y a pas non plus la coopération et l'activité des facultés, on reste oisif et on s'arrête sans avancer dans la voie spirituelle.

Sans compter qu'il est juste de se conformer en fait d'oraison mentale avec l'esprit de l'Eglise. Les jours de fête de Notre-Seigneur et de la très sainte Vierge, si on ne fait pas un peu de méditation sur les mystères rappelés par l'Eglise, on n'aura aucun sentiment qui s'y rapporte, on n'aura rien non plus à dire aux autres de vraiment pieux si une bonne méditation n'a rien fait éprouver ; on en parlera tout au plus d'une manière aride, comme les savants qui n'ont fait qu'étudier. Dieu lui-même a coutume de donner à ceux qu'il conduit par ce noble mode d'oraison privilégiée des lumières spéciales sur les mystères qu'on célèbre les jours de fête ; ce qui fait bien voir qu'il a plaisir que les autres, appelés seulement à la voie ordinaire, raisonnent et méditent sur ces mêmes mystères.

De plus, ce qu'il y a de plus important pour nous dans cette vie, ce sont les vertus solides, résistantes et qui durent, qui ne cèdent pas facilement au souffle des tentations, ou bien au changement des dispositions intérieures. Ceux qui tiennent seulement à des sentiments dévots et aux douceurs de l'oraison de quiétude ont ordinairement peu de fermeté et de constance, car la dévotion sensible et les affections tendres changent facilement. C'est pour cela que saint Bernard écrivait au Pape Eugène : « Ne vous fiez pas trop au

sentiment que vous avez à cette heure. » Parce que très souvent un sentiment de cette nature se change en son contraire. C'est ce qui fait qu'une vertu est plus solide et plus résistante, quand elle s'appuie sur des raisons inébranlables qui fixent et convainquent l'intelligence, dont la lumière la désillusionne et lui fait voir clairement le prix de cette même vertu. L'oraison extraordinaire à laquelle Dieu invite les siens, apporte aussi avec elle des raisons et des lumières de ce genre ; mais, d'une manière générale, on ne les obtient que par de sérieuses méditations, des réflexions sur les mystères de la foi, qui sont comme des carrières, des mines, des sources d'où on les tire.

Enfin, ceux qui s'adonnent à l'oraison et cherchent à acquérir les vertus qui honorent Dieu et la perfection évangélique, doivent avoir l'esprit très libre de leurs propres idées, et ne sauraient prétendre fixer à Dieu le temps de ses visites et de ses miséricordes. Aussi, regardez comme suspecte la prétention de donner comme règle générale que si on suit telle et telle méthode, tant d'années et tant de mois, on obtiendra cette faveur de Dieu ou cette autre, ou bien tel degré de vertu. A ce propos, il en est qui font à Cassien le reproche d'avoir marqué le temps qu'il faut pour arriver à la perfection de la chasteté, si on se conforme aux indications qu'il donne (1). Car tout cela n'est pas tant le résultat des industries, des méthodes ou du temps, que l'œuvre de la grâce et d'une providence particulière de Dieu qui « donne à chacun ce qu'il veut, comme et quand il veut ».

C'est pourquoi ceux qui commencent à faire oraison et à s'exercer à la vertu, ont grand intérêt à suivre la voie commune et battue, en coopérant courageusement de leur côté à la direction ordinaire de Dieu et de sa grâce, en enlevant les obstacles, en employant les moyens indiqués, en cessant d'avoir des soucis et des inquiétudes de s'avancer par des voies extraordinaires, s'en rapportant à la divine Majesté du

(1) Collat. XII, 15.

choix de ce qu'elle voudra et de ce qui conviendra le mieux. On se tiendra humblement à sa place jusqu'à ce que le Maître, s'il le juge bon, dise : « Mon ami, montez plus haut ».

De ce que nous avons dit, concluons que tous ceux qui s'occupent d'oraison, réguliers et séculiers, autant que cela dépend d'eux, doivent commencer et continuer par la manière ordinaire de méditer, jusqu'à ce que Notre-Seigneur les appelle et les fasse monter à un mode plus élevé, par une vocation spéciale qui, une fois constatée, doit être suivie. Car deux extrêmes peuvent porter un grand préjudice : oser prétendre, sans être appelé, monter plus haut qu'on ne peut ; résister à l'appel divin quand on constate que Dieu veut conduire quelqu'un par ce chemin. Il faut prendre pour juge quelque Maître spirituel prudent et expérimenté, dont la mission est précisément de bien examiner les voies différentes par où Dieu fait marcher ses serviteurs, de ne pas les en éloigner, au contraire de les y diriger et encourager afin qu'ils y marchent avec prudence et avec profit. Il y a, en effet, quand il s'agit d'oraison, bien des voies diverses. Notre-Seigneur en occupe quelques-uns à la considération des vérités terribles qui inspirent la crainte ; d'autres à considérer la vie et la Passion de Jésus-Christ et ses bienfaits divins ; d'autres encore à s'occuper d'autres matières ; et à chacun, Dieu donne plus de bons sentiments dans une méditation que dans une autre. Et chacun doit être aidé et encouragé dans sa propre voie, car les Directeurs ne sont que les coopérateurs et les coadjuteurs de Dieu dans la conduite des âmes. Dieu lui-même est le guide et le Maître principal, et les autres n'ont qu'à le suivre, comme il a été dit. Et, à moins que Notre-Seigneur n'intervienne par une grâce spéciale, il faut suivre les règles générales qu'il a laissées à son Eglise. Et enfin, ces règles et les exceptions, toutes les diligences et toutes les industries doivent tendre à la fin principale et au fruit de toute bonne oraison, qui embrasse tout ce qui vient d'être dit : la connaissance de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ et l'avancement dans la vertu.

CHAPITRE XLIII

Les religieux de la Compagnie de Jésus doivent suivre la méthode d'oraison qui est enseignée dans les Exercices spirituels de saint Ignace. Son excellence et son efficacité.

Les réflexions contenues dans le chapitre précédent montrent assez l'excellence et la sécurité du mode d'oraison que N. P. saint Ignace enseigne dans son livre des Exercices spirituels et qui est en usage, ordinairement, dans la Compagnie de Jésus. Il contient tout ce qui est nécessaire pour la parfaite oraison mentale à laquelle tous peuvent prétendre s'ils coopèrent par leurs diligences et leurs industries à la motion de Dieu et de sa grâce qui nous prévient toujours et nous stimule afin que nous agissions avec elle. Rappelons les préparations qu'il faut faire, les matières et les mystères qu'il faut méditer, les sentiments qu'il faut concevoir, les entretiens et les colloques qu'on doit tenir avec Dieu, la manière d'appliquer à tout cela les facultés de l'âme ; les fruits et les profits auxquels il faut aspirer ; les réflexions et les examens qu'il faut faire à propos de toutes ces opérations, afin de purifier et d'améliorer ces fruits. On apprend après cela la manière d'arriver à la contemplation et au parfait amour de Dieu, à jouir en repos, par les sens intérieurs, de tout ce que l'on a aperçu en méditant. Tout cela, je l'ai expliqué au long et en détail dans les deux livres de « Méditations » et dans « le Guide spirituel » (1).

(1) Voir la nouvelle traduction française du Guide spirituel, Desclée, Lille (Nord).

Je donnerai maintenant ici quelques raisons particulières qui obligent les religieux de la Compagnie à suivre la méthode d'oraison que N. P. saint Ignace enseigne dans son livre des Exercices spirituels, et à la tenir en grande estime.

1re raison. — Les philosophes disent que tout se conserve et s'augmente par les mêmes causes qui l'ont engendré. Or, la Compagnie, à ses origines, a été engendrée par ce mode d'oraison; le P. Ribadéneira (livre I de la vie de N. P. saint Ignace, c. 8), raconte que c'est par cette méthode que les premiers Jésuites furent appelés et montèrent à un degré élevé de sainteté. Il est donc convenable que leurs fils et successeurs suivent la même voie et ils arriveront, s'ils n'y mettent pas d'obtacle, à la même perfection de vie.

De plus, une tradition nous apprend que ces Exercices spirituels furent donnés par Notre-Seigneur lui-même au saint fondateur. Or, sans aucun doute, ils ne lui furent pas donnés pour lui seul, mais afin que, par leur moyen, il établit l'Ordre que Dieu l'appelait à fonder. Il devait donc les transmettre à ses fils et successeurs, comme une arme excellente pour faire la guerre aux démons et travailler au salut des âmes. Et l'expérience a bien montré leur efficacité, car ils ont produit des changements et des progrès admirables chez un grand nombre de personnes de toute condition. Il est donc juste que nous suivions une méthode qui nous a été donnée par Notre-Seigneur lui-même pour notre avancement. Et je pourrais ici prendre à témoin ceux qui vivent dans la Compagnie. Ils touchent presque avec la main le renouvellement de la ferveur qu'ils éprouvent lorsque, tous les ans, ils font ces Exercices pendant huit ou dix jours.

En confirmation de cela, je crois bien faire en rapportant ici une révélation particulière qui sera pour tout le monde un sujet de consolation. Une des nombreuses personnes que j'ai rencontrées depuis que je suis directeur d'âmes, une des plus favorisées au point de vue des grâces d'oraison et que Notre-Seigneur et sa sainte Mère comblaient de faveurs extraordinaires, sur la véracité de qui je puis compter avec

toute la certitude morale que les hommes peuvent avoir dans ces sortes de cas, me raconta ce qui suit : En 1600, elle apprit que les Pères de la Compagnie de Jésus étaient sur le point de se retirer dans la solitude pour faire les Exercices spirituels, selon leur coutume ; elle voulut se recueillir elle aussi dans sa propre maison, pour les faire de son mieux. Elle les avait déjà commencés, lorsqu'un matin pendant qu'elle était en oraison en présence de Notre-Seigneur, elle vit avec les yeux de l'âme venir à elle un saint ange d'une grande majesté. Etonnée, elle se demandait quel pouvait être ce personnage ; celui-ci lui déclara qu'il était l'archange Gabriel et qu'il venait lui apporter un message de la part de Notre-Dame, la bienheureuse Vierge. A ces paroles, elle qui était très humble, s'étonna encore davantage, s'intimida et demanda à l'ange qu'avant tout il lui permit de traiter à loisir cette affaire insolite avec Notre-Seigneur comme elle avait coutume de le faire dans des cas semblables. L'ange à qui la retenue, le recueillement, l'humilité conviennent grandement, y consentit avec plaisir. Aussitôt, sans s'occuper de l'ange, la servante de Dieu se tourne vers le Seigneur qui est présent partout aux yeux de la foi, et avec de grands sentiments d'affection, lui représente sa misère et sa bassesse, le supplie d'avoir pitié d'elle et de la préserver de tout ce qui n'était pas entièrement conforme à sa divine volonté. Après avoir passé quelques moments à demander cette grâce et d'autres, elle entendit intérieurement Notre-Seigneur lui dire qu'elle écoutât les paroles de l'ange Gabriel. Rassurée alors ayant acquis la conviction que tout cela venait de Dieu, et était conforme à sa manière ordinaire de conduire ses serviteurs, par exemple, autrefois les prophètes, elle écouta à genoux et avec un grand respect le message de l'ange. Or, celui-ci lui dit, de la part de la Très Sainte Vierge que, en s'appliquant dans la retraite à méditer les grandeurs de Dieu et les biens infinis dont il nous a comblés par Jésus-Christ Notre-Seigneur (ce qui est à peu près la matière dont on s'occupe pendant les Exercices), elle ferait une chose qui lui serait

très agréable, comme elle l'avait pensé. Elle lui faisait savoir en effet qu'elle-même, la bienheureuse Vierge, avait été comme la patronne et la fondatrice de ces saints Exercices de la Compagnie, elle avait aidé et enseigné, en quelque sorte, saint Ignace à les rédiger ainsi. Elle avait donc eu sa part dans les commencements de cette œuvre. Et enfin, la plus continuelle occupation de sa vie avait été de méditer ces divins sujets des Exercices.

Telle est la révélation ; étant données la provenance, les circonstances, la personne qui en fut favorisée, sa vérité ne me laisse pas le moindre doute, et je regarde aussi comme certain qu'elle lui fut faite plus pour nous que pour elle. Que les Jésuites et tous les autres qui s'exercent à ces saintes méditations, et font leur retraite selon cette méthode, l'estiment beaucoup, par conséquent, et qu'ils continuent à la pratiquer, puisque nous la devons à une fondatrice, une protectrice, une aide comme la Très Sainte Vierge, et qu'elle-même déclare avoir médité les mêmes mystères, quoique avec une perfection incomparable. Il lui a plu de nous le faire connaître afin que nous imitions son très illustre et très saint exemple.

Une autre raison très forte doit nous encourager à suivre cette méthode d'oraison : l'oraison n'est pas précisément la fin propre de la Compagnie, ni des autres Ordres mendiants qui s'occupent du salut des âmes, bien qu'elle le soit de ceux qui ont la vocation de vivre dans la solitude, mais elle est un instrument universel dont nous nous servons, avec d'autres moyens, afin d'acquérir les vertus et de faire la conquête des âmes. Ainsi devons-nous suivre la méthode d'oraison que Notre-Seigneur nous a indiquée comme moyen propre à nous faire atteindre la fin de notre Institut, la fin montrée par le saint fondateur, et cette méthode est en rapport parfait avec cette fin et propre à nous la faire obtenir parfaitement.

Ces raisons et d'autres encore ont été résumées avec une admirable précision par le P. Jean Suarez, Provincial de

cette province de Castille, dans une conférence qu'il fit dans l'occasion que je vais dire. Le P. Général Everard Mercurien, très ému d'apprendre que certains religieux, d'un esprit peu posé, méprisaient la méthode d'oraison des Exercices, et cherchaient à en introduire une de nouvelle, écrivit à ce sujet au P. Balthasar Alvarez et au P. Provincial de Castille, au mois de mars 1577. J'ai lu cette dernière lettre et j'en ai tiré quelques-unes des pensées que je développe ici et dans le chapitre précédent : elle contenait les mêmes recommandations que celle adressée au P. Alvarez et elle demandait qu'on dirigeât et qu'on instruisît les religieux de la Compagnie, qu'on leur inspirât l'estime et l'amour du mode d'oraison des Exercices. Pour obéir à cette direction, le P. Jean Suarez, pendant que j'étais à Valladolid, en 1578, au collège de Saint-Ambroise, pour ma dernière année de théologie, nous fit une exhortation si remplie d'excellents avis et de documents spirituels, à l'adresse de ceux qui s'occupent d'oraison, que je l'écrivis immédiatement dans mes notes. Je crois bon de la reproduire ici, car elle est très instructive. Je la rapporte presque mot pour mot, me contentant d'ajouter quelques termes afin de la rendre encore plus claire.

§ 2

Conférence du P. Jean Suarez sur la sécurité et l'importance de la méthode d'oraison enseignée dans les Exercices de saint Ignace :

Nous avons une puissante raison de nous réjouir et de remercier Dieu Notre-Seigneur de nous avoir donné une méthode pratique et sûre de traiter avec lui, la méthode que nous enseignent nos Exercices. 1° Si un avocat ou un juge, si tout le monde même désire et s'efforce de réussir dans son emploi, parce qu'il y va de son honneur, de sa fortune et de sa vie, combien plus le religieux doit-il aspirer au succès de son travail qui consiste à se mettre en rapport avec Dieu ? car de ce succès dépend non un avantage ou la vie du temps,

mais le bonheur de l'éternité. 2° Et puis, si c'est un grand avantage pour un voyageur de savoir qu'il suit le bon chemin, sans crainte de se perdre ni de revenir en arrière, combien plus sera heureux et consolé celui qui prétend faire oraison, s'il sait, sans crainte d'erreur, qu'il suit une voie bien tracée et sûre? Certes, il serait bien pénible à un homme, après plusieurs années de vie religieuse et d'oraison, de se trouver égaré et déçu pour n'avoir pas suivi le bon chemin.

Or, que les Exercices nous tracent la bonne voie, on doit le comprendre d'abord en constatant le fruit qu'ils produisent dans les âmes, les changements si heureux qu'ils ont produits, sous nos yeux, chez des personnes nombreuses et de conditions si diverses. De plus, c'est une tradition à Rome, d'après ce que me dit à moi-même le P. Général Everard Mercurien, que le P. Jacques Laynez avait assuré que Notre-Seigneur lui-même avait donné les Exercices à N. P. Saint Ignace. Enfin, une chose qui console et rassure par dessus tout, c'est l'approbation du vicaire de Jésus-Christ Notre-Seigneur, donnée dans la Bulle de Paul III, laquelle approuve et loue grandement les Exercices de saint Ignace et exhorte les fidèles à en profiter. Et ceci est la règle infaillible qui ne peut pas tromper. Si donc nous usons comme il le faut de ce moyen ainsi approuvé, nous pourrons nous présenter sans crainte devant le tribunal de Dieu : nous aurons suivi la méthode que Dieu lui-même nous a donnée ; si nous nous étions trompés, Dieu lui-même et son vicaire en auraient été la cause ; mais comme il est impossible que nous soyons égarés par Dieu et par son vicaire quand il propose quelque pratique à toute l'Eglise, il faut admettre que nous, non plus, nous ne nous trompons pas et nous ne sommes pas dans l'erreur en suivant cette méthode.

Il suit de là que la sécurité ne consiste pas en sentiments, en goûts spirituels, ni à se satisfaire soi-même, mais à obéir en vérité à l'Eglise et à notre Ordre ; nous en avons vu en assez grand nombre qui éprouvaient des délices intérieures,

versaient des larmes, avaient de beaux sentiments, mais qui se trompaient en suivant, comme Saül, leur jugement propre, qui est un tentateur volontaire, un foyer d'erreurs, une source d'hérésies. Je l'ai vu moi-même à Séville, où un hérétique nommé Julien de Villaverde avait été envoyé par les siens pour s'entendre avec les hérétiques cachés qui parcouraient alors l'Espagne. Il fut pris, et, par ordre des Inquisiteurs, je m'entretins avec lui, j'entrai dans ses bonnes grâces et je lui dis que je désirais son salut. Il me répondit que lui aussi voulait mon salut, mais que je pensais me sauver en croyant ce que l'Eglise enseigne, et lui, au contraire, en agissant comme il croyait le devoir faire. Il parlait avec émotion des choses de Dieu et quelquefois il versait des larmes en disant : « Béni soit Dieu qui nous console dans notre tribulation ». Et content de sa manière de voir, il répétait : « L'Esprit, c'est l'Esprit qui rend témoignage », etc. Il pensait, le malheureux, que le Saint-Esprit lui donnait intérieurement l'assurance que tout allait bien ; et ce n'était que son esprit propre aveuglé et obstiné. Il fut brûlé vif, et en mourant il avait encore des larmes de dévotion, ce qui effraya tous les assistants. Mais les sages virent bien que Satan s'était transformé en Ange de lumière pour l'égarer et l'endurcir. Entre lui et nous il y avait cette différence seulement : il n'écoutait que son propre jugement pour se conduire, et nous, nous sommes conduits par l'obéissance à l'Eglise inspirée par l'Esprit-Saint. Mais le jugement propre est « le démon de midi ».

Le [bienheureux] Maître Jean d'Avila lui-même, après plusieurs années d'oraison, reconnut s'être trompé sur plusieurs points, comme aussi avoir été dans le vrai sur beaucoup d'autres ; et il n'hésitait pas à nous l'avouer, à moi et à d'autres Pères de Montilla, et il nous engageait à remercier Dieu de nous avoir appelés à suivre une voie sûre, celle de l'obéissance.

Et maintenant, à propos du mode d'oraison des Exercices, j'établis d'abord que, si le Créateur peut consoler sa créa-

ture sans aucune préparation de sa part, cependant, ordinairement, Dieu console et fait avancer celui qui s'aide lui-même. A celui par exemple qui s'excite à la contrition, Dieu donne des sentiments de dévotion ; à celui qui combat pour vaincre ses tentations et ses passions, Dieu donne « la manne cachée ».

En second lieu, il est vrai que la charité est la vertu par laquelle commence, se poursuit et se parcourt en entier le chemin spirituel ; mais cette même charité porte ceux qui commencent à faire des actes de pénitence et de mortification ; ceux qui sont avancés, à s'édifier, à faire du bien au prochain, en imitant les vertus qui brillent dans la vie et la Passion de Jésus-Christ Notre-Seigneur ; les parfaits enfin, à produire des actes d'amour et de joie à la vue des bienfaits de Dieu et de ce qu'il a si heureusement fait et souffert.

3° L'âme qui a une vertu ou une grâce spirituelle prédominante, tire profit de tout et le rapporte à cette vertu maîtresse ; par exemple, si elle est portée à l'humilité ou à la contrition, elle en trouvera des motifs même dans le mystère de la Résurrection de Jésus-Christ et dans les attributs de Dieu : ainsi (saint) François de Borgia était tellement humble que tout ce qui lui arrivait le portait à s'humilier ; mais, pour nos péchés, tout cela est rare maintenant. Aussi avons-nous besoin de choisir des matières de méditation qui aident notre âme dans ses besoins du moment, suivant ses dispositions.

4° Il y a dans les Exercices des matières et des méthodes choisies pour les actes particuliers aux trois voies : purgative, illuminative et unitive, qui ont pour but de purifier, de faire avancer, de perfectionner l'âme avec la grâce de Dieu.

La voie purgative trouve ample matière, la première semaine, dans les méditations sur les péchés, sur la mort, le jugement, l'enfer ; la voie illuminative, dans la seconde et troisième semaine, avec les Mystères de la vie et de la Passion de Jésus-Christ ; et enfin la voie unitive, dans la quatrième semaine, avec la Résurrection, l'Ascension et l'Amour divin.

En pratique : 1° il faut d'abord la préparation ; suivant ce que dit le Sage : Avant la prière, préparez votre âme. On se préparera bien, si on observe soigneusement les additions et les avis (annotations) qui sont donnés pour bien faire oraison. On s'y préparera encore en gardant avec soin tout le long du jour le recueillement des sens, en faisant bien son examen général et son examen particulier; car tout cela sert à purifier l'âme et la dispose à traiter sans obstacle avec Dieu.

2° Il faut coopérer à la grâce pendant l'oraison, exercer les facultés, mémoire, intelligence, volonté, ainsi que les sens intérieurs ; se souvenir des détails du mystère, raisonner sur eux, voir bien ce qu'il renferme, porter la volonté à aimer le bien qu'on y découvre, à détester ce qu'on y voit de mal ; appliquer les sens à goûter la suavité, la douceur de la vertu, l'amertume et l'horreur du vice.

3° Il faudra s'appliquer à atteindre le but de l'oraison et à en tirer du profit. C'est ce que N. P. saint Ignace redit bien souvent dans ses Exercices : Rentrer en moi-même pour en tirer quelque fruit.

A ce sujet retenons cinq remarques importantes : 1° Il ne faut pas employer le temps de l'oraison en des généralités, par exemple : Oh ! que l'humilité, la charité sont bonnes ! Il faut réfléchir sur soi-même, voir comment ces vertus me manquent, tâcher de trouver le moyen de me corriger, demander à Dieu la grâce de le faire ; me le proposer fermement, dans le détail. Sans cela, nous resterions aussi charnels, les passions aussi vivantes qu'auparavant : les coups de canon qui portent trop haut ne renversent pas la forteresse.

2° En général, il faut garder l'ordre que nous venons de dire : sans doute, employer le temps de l'oraison à faire des actes d'amour de Dieu, à contempler ses perfections est une bonne chose; mais si on a les passions immortifiées, et qu'on ne s'y applique pas précisément à l'heure où il faudrait s'y appliquer, c'est une illusion ; et les actes d'amour de Dieu que l'on prétendra faire, seront des actes d'amour-propre.

On aura couru après l'orgueil et après la vaine estime de soi-même. Ce qu'on médite est une vérité de Dieu, mais l'application pratique que l'on en tire peut venir du démon ; rappelez-vous la seconde tentation de Jésus dans le désert.

3° Le fruit que je dois trouver dans l'oraison, c'est l'amendement de ma vie pour arriver à faire et à souffrir ce que je dois au service de Jésus-Christ Notre-Seigneur, pour mon bien spirituel et celui du prochain : le bon arbre de l'oraison doit porter ces bons fruits.

4° Il faut mettre en pratique ces résolutions : ce qui nous y aide ce sont les examens, particulier et général, et le soin de se châtier pour ses fautes ; c'est que « le royaume des cieux souffre violence, et il faut de l'énergie pour le conquérir ». Il y faut de bonnes œuvres, et on doit se vaincre soi-même pour les accomplir.

5° C'est être surtout bien avisé, en tout ceci, de se défaire de ce qui retarde le plus le progrès spirituel, et d'acquérir la vertu dont on a le plus besoin, et pour y réussir, le plus sûr est de prendre l'avis du Supérieur ou du Confesseur. Comme direction générale, on peut dire qu'il faut s'appliquer à l'abnégation propre, à la mortification, à l'acquisition des vertus solides et véritables, et à aider le prochain à faire de même. Et pour les cas particuliers, il faut voir ce que règle le Supérieur, car c'est à lui, comme aussi au Confesseur, à appliquer à chacun avec prudence les avis généraux, en ayant égard à sa capacité et à ses besoins particuliers.

Voilà l'exhortation de ce serviteur de Dieu, prudent et expérimenté dans les voies de la spiritualité. Il en tira cette conclusion contre les présomptueux : Bien que ce ne soit pas à nous à lier l'Esprit divin, ni à l'assujettir à nos règles et méthodes d'oraison; cependant l'Esprit divin lui-même veut que nous nous attachions, nous, aux règles et méthodes qu'il a fait connaître à son Eglise, qu'il a enseignées aux saints Pères, nos guides et nos maîtres, et, pour nous, aux règles et méthodes tracées par saint Ignace dans le livre des Exerci-

ces, règles en général enseignées par les Saints pour tous les bons chrétiens. Ne vouloir pas s'assujettir à des règles, c'est évidemment liberté blâmable, présomption et orgueil dangereux, car il fait suivre ses propres fantaisies qu'on prend pour des inspirations de Dieu et qui sont des inspirations du démon. Si le Seigneur veut conduire quelqu'un par des voies extraordinaires, il ne manque pas, dans l'Eglise et les Ordres religieux, de maîtres qui le dirigeront, selon la volonté bien comprise et pour la gloire de Dieu qui est admirable dans sa manière de conduire ses élus, comme le P. Balthasar Alvarez dont nous racontons la vie.

CHAPITRE XLIV

Le P. Balthasar Alvarez est nommé Visiteur de la Province d'Aragon. Pendant qu'il la visite, il rencontre un grand serviteur de Dieu, le Fr. Jean Jiméno. Abrégé de sa vie.

Le P. Balthasar Alvarez étant heureusement sorti de l'épreuve que nous avons racontée, le P. Everard Mercurien, Général de la Compagnie, l'eut dès lors en très haute estime et le nomma Visiteur d'Aragon, comme il nommait des Visiteurs pour d'autres provinces. Il choisissait pour cela les hommes les plus graves et les plus capables, car ils étaient appelés à faire en son nom et à sa place les visites des maisons qu'il ne pouvait pas faire par lui-même. Le P. Alvarez se mit aussitôt en route pour remplir sa fonction et il fit ses visites avec un zèle admirable qui peut servir de modèle à tous ceux qui remplissent ce même emploi. Le P. Gilles Gonzalez d'Avila, Assistant d'Espagne, à Rome, rapporta que le P. Général avait dit : Sur seize visites qui ont eu lieu cette année, celle du P. Balthasar l'emporte en bons résultats sur les autres. Avant tout, le nouveau Visiteur s'efforça de conserver autant que possible la paix et l'union avec les autres Supérieurs, afin qu'avec une parfaite entente ils eussent tous à cœur de renouveler l'esprit de ferveur comme on le désirait. Il donna surtout l'exemple d'une rare sainteté, ce qui fortifie singulièrement l'autorité du Supérieur, le rend aimable et cher à tous, et fait accepter volontiers ce qu'il ordonne. Il fut particulièrement en communion d'idées avec le P. Provincial, Pierre de Villalba, qui fut plus tard Provin-

cial de Castille et raconta ce que je dirai de cette visite. Le P. de Villalba était un homme de grande piété, et entièrement détaché de tout, dont le P. Balthasar disait : J'ai rencontré en lui un homme juste appréciateur et ami de la vertu. Dès qu'ils se furent fréquentés, ces deux serviteurs de Dieu s'aimèrent et furent si unis que jamais il n'y eut entre eux diversité de sentiments ni de manières de voir. Ce n'est pas étonnant, car le P. Provincial, ayant connu les grâces admirables que Dieu avait accordées au P. Visiteur, se mit à le vénérer à tel point que ses décisions lui paraissaient comme inspirées du Ciel, et ses avis comme des principes fondamentaux en matière de spiritualité et de gouvernement.

Ce qui faisait tout accepter de la part du P. Visiteur, c'est encore que, avant de faire la visite d'une maison, il en traitait d'abord avec Notre-Seigneur, et lui demandait avec instance qu'elle se fît pour sa plus grande gloire et pour le bien de ceux qui l'habitaient. Dans ce but, avant de la commencer, il se recueillait pendant huit jours, ou les jours qu'il pouvait, pour faire ces exercices de lectures et de méditations qui sont en usage dans la Compagnie ; et, pendant ce temps, il avait réglé que personne ne viendrait lui parler, en sorte qu'il pouvait donner tout son temps à l'entretien avec Dieu. Cela seul, sans parler du bon exemple qu'il donnait à tous les religieux de la province, les affectionnait et les portait à prier de leur côté et à se recueillir. Ils se mettaient à le regarder comme un saint, et il l'était, en effet, et ils s'estimaient heureux d'avoir eu en partage un tel Supérieur. Il leur tardait d'aller lui ouvrir leur cœur et leur conscience, de se mettre sous sa direction, et il leur semblait qu'un homme si intime avec Dieu ne pouvait pas manquer de voir clair dans leur âme et de la bien diriger.

Les huit jours de retraite terminés, il se mettait en rapport avec les religieux, il les écoutait à loisir aussi longtemps qu'ils voulaient ; il n'y avait alors ni grand, ni petit, il donnait à l'inférieur comme au supérieur le temps nécessaire, sans céder à des considérations humaines qui font perdre

quelquefois le temps sans profit. Après les avoir écoutés, il les consolait et les exhortait à la perfection et à l'union avec Notre-Seigneur ; et il s'en trouva qui remarquèrent en lui une sorte d'esprit de prophétie qui lui découvrait ce qu'il fallait précisément leur dire pour les faire avancer dans le service de Dieu. Un Père du moins de cette province d'Aragon, m'a raconté que le saint Visiteur lui avait annoncé, quand il n'était pas encore prêtre, que certaines choses lui arriveraient et qu'elles lui étaient arrivées en effet. Ces communications avec Dieu, cette bonté et l'efficacité de sa parole dans les exhortations publiques qu'il faisait avec sa piété et son ardeur ordinaires, produisirent de grands fruits chez tous les religieux ; aussi quand il s'éloignait, la visite terminée, on regrettait de s'en séparer, parce qu'on l'aimait et parce que sa présence et ses entretiens avaient fait du bien à tous.

Il commença ses visites par le collège de Sarragosse où il découvrit un trésor qui le combla de joie. S'étant entretenu avec chaque religieux des choses qui regardaient son âme, il rencontra parmi eux un Frère coadjuteur appelé Jean Jiméno, d'une vertu admirable, mais cachée. Il était d'un village des montagnes de la province de Valence appelé Viar ; un dévot solitaire lui conseilla d'aller à Valence demander à être reçu dans la Compagnie. Et pendant qu'il faisait cette démarche, deux choses arrivèrent qui montraient que Dieu l'appelait et qu'il le choisissait pour devenir un saint. Il avait parcouru la moitié de la route, lorsque l'ennemi le tenta et l'invita à s'en retourner chez lui, près de sa mère et de ses frères qui étaient pauvres. Jean, alors, sous l'impulsion du Saint-Esprit, fit ce vœu insigne : « Je vous promets, mon Dieu, d'aller servir ces Pères par amour pour vous. Je vous promets encore, o mon Dieu, de ne jamais faire aucune chose que par amour pour vous ; car je ne sais pas où je vais servir, mais je sais que je ne vais servir que vous, mon Seigneur et mon Dieu ». Cette promesse généreuse fit fuir le tentateur, et il continua sa route jusqu'à Valence où

un second fait lui arriva : ayant demandé à être admis dans la Compagnie, le P. Provincial Antoine Cordésés, véritable homme de Dieu, prit l'avis de ses consulteurs qui avaient vu Jean Jiméno et l'avaient examiné selon la coutume. Or, ils déclarèrent qu'il ne pouvait pas être utile dans la Compagnie. Une seconde et même une troisième fois, le P. Provincial qui était porté à le recevoir, les réunit et les consulta ; ils répondirent toujours qu'il ne fallait pas l'admettre. Mais le P. Cordésés, sous l'impulsion intérieure que Dieu lui donnait, se servit d'une locution qui lui était familière pour affirmer les choses. En vérité « In rei veritate », dit-il, il nous faut l'admettre pour qu'il devienne un saint, car il est en voie de le devenir. Et il le reçut. Et l'évènement fit voir que cette résolution lui avait été inspirée par Dieu comme par un don de prophètie.

Peu de temps après, Jean Jiméno fut envoyé à Sarragosse, au collège ; mais il résidait presque toujours à la maison de campagne appelée Jésus-du-Mont. Il y travaillait de jour et de nuit comme un esclave. Il venait cependant souvent au collège, portant sur un chariot du bois et un petit baril d'eau, ainsi que d'autres provisions nécessaires au service de la maison. Sa grande joie était de faire les travaux les plus pénibles pour lesquels d'autres éprouvent de la répugnance. Les occasions d'être méprisé ne lui manquèrent pas, car on rendit contre lui de faux témoignages. Mais il sut en tirer du profit. Cependant, comme extérieurement c'était un homme simple et sans culture, comme d'autre part l'humilité lui faisait tenir secrets les dons de Dieu, on le regardait bien comme un serviteur de Dieu, cependant on ne le connaissait et on ne l'estimait pas comme sa grande vertu l'aurait mérité.

Mais dès que le P. Balthasar Alvarez eut entendu son compte de conscience et parlé avec lui de choses spirituelles, comme il avait là-dessus de si grandes lumières et tant d'expérience, il reconnut dès lors que Notre-Seigneur avait fait des grâces extraordinaires à cette belle âme. Il ne se lassait

pas de l'entendre raconter les miséricordes du Seigneur à son égard. Enfin il passait de si longues heures seul à seul avec lui et si souvent que l'on s'en aperçut dans la maison, et on aurait désiré savoir pour quelle raison il y avait des entretiens si longs et si fréquents entre un P. Visiteur si grave et un simple Frère.

Le P. Visiteur n'en continua pas moins à voir le bon Frère et à lui ouvrir les yeux pour lui faire apprécier la grandeur des bienfaits qu'il avait reçus de Dieu et le disposer à en recevoir de jour en jour de plus grands encore. Le P. Visiteur ouvrit aussi les yeux des autres religieux du collège et leur apprit à connaître et à estimer celui qu'ils ne connaissaient pas et n'estimaient pas assez jusqu'alors ; et pour cela il leur dit avec son humilité ordinaire que le bon Frère lui avait enseigné bien des choses se rapportant à l'oraison. Or, si un tel Maître apprenait encore de celui qui aimait à se dire son disciple, c'est un signe que le disciple avait élevé son vol aussi haut que le Maître.

Nous avons rapporté quelquefois dans cette histoire certains traits édifiants au sujet de Pères ou d'étudiants de la Compagnie que le P. Balthasar aida à s'avancer dans la vertu; il sera tout à fait à propos de parler aussi un peu de ce Frère sans lettres qui s'éleva, en piété et en connaissance des voies spirituelles, plus haut que beaucoup de savants. Le P. Visiteur non seulement lui fut d'un grand secours en peu de temps et l'aida à connaître et à mépriser le monde, mais de plus, par la disposition d'une providence particulière, il fut le chroniqueur de sa vie et de ses vertus. Nous rapporterons donc d'abord la lettre qu'il écrivit en réponse à celle de la Province d'Aragon qui lui annonçait la mort de Jean Jiméno et lui demandait de dire ce qu'il savait sur ses vertus. Il l'écrivit à son retour de Villagarcia.

Lettre du P. Visiteur, Balthasar Alvarez, aux Pères et Frères du collège de la Compagnie de Jésus à Sarragosse :

J'ai reçu votre lettre du 10 mars (1579) le 25 du même

mois; mes occupations m'ont obligé à tarder de répondre. Je ne sais que peu de chose de la vie du Frère Jiméno de bonne mémoire ; le peu que j'en connais est du moins très certain et très édifiant, raconté par lui-même, très digne d'être admiré, surtout de ceux parmi nous qui ont besoin de connaître ses vertus et d'être stimulés par elles, car nous sommes loin de les égaler.

Bien des choses étaient admirables dans ce serviteur de Dieu, si peu connu du monde, mais bien connu et bien aimé de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; les unes dans ses rapports avec Dieu, d'autres dans ce qu'il le concernait, d'autres enfin dans ses relations avec les Supérieurs et avec le prochain : 1° avec Dieu, il était animé d'une grande confiance en sa bonté et en tous ses attributs, comme Dieu lui-même veut la voir dans ses serviteurs, et comme il nous y exhorte dans les saintes Ecritures.

La confiance en Dieu était son gouvernail et sa grande force dans toutes les épreuves et dans tous les événements pénibles qui lui arrivaient. Il se jetait dans ses bras en tout et pour tout, toujours également confiant, et pour le même motif, dans les grandes et petites occasions. Cette confiance lui venait de ce que l'expérience lui montrait, d'un respect profond dans ses rapports avec la divine Majeste et d'une obéissance très fidèle à tout ce qu'il voyait conforme à son bon plaisir et à sa volonté.

Pour montrer combien il avait raison d'avoir confiance en Dieu, il racontait avec reconnaissance et attendrissement certains traits qu'il regardait comme une preuve presque miraculeuse de la tendre bonté de Dieu. Un jour, par exemple, il fut sauvé au moment où il se regardait comme noyé dans les eaux de l'Ebre. Le Supérieur l'avait envoyé remplir un baril d'eau à ce fleuve ; le bon Frère lui avait fait observer qu'il n'aurait pas la force de retenir le mulet, que le fleuve avait grossi et qu'au moindre faux pas le mulet et lui seraient noyés. Le Supérieur ayant insisté, le Frère partit et ce qu'il avait prévu arriva. Le mulet glissa dans l'eau et fut

entraîné; comme le Frère se vit perdu, il dit à Dieu : « Seigneur, nous sommes sans espoir d'échapper, à moins que vous ne veniez à notre secours. Vous savez, mon Dieu, que j'ai fait connaître au Supérieur mon manque de forces, et ce n'est pas par ma faute que je me trouve dans ce danger ». O merveille! au même moment le mulet s'arrêta et, se dressant sur les pieds de derrière, il se retira des eaux aussi adroitement que s'il avait été un homme; il en sortit avec des mouvements si inaccoutumés que le Frère, comme je l'ai dit, regarda tout cela presque comme un miracle.

Or, cette expérience du secours de Dieu et des avantages de la confiance en lui fut pour le Frère comme une riche mine ; elle contribua beaucoup à le détacher du monde et à l'unir intimement au divin Maître qui l'aidait puissamment par bien des grâces à se rapprocher encore davantage et à s'unir à lui : 1° D'abord, Dieu lui donna un parfait détachement du cœur dont il disait de temps en temps : « Il n'y a qu'à dégager son cœur des créatures et à l'offrir à Dieu, pour qu'aussitôt les biens du ciel descendent en lui en telle abondance que les mains manquent pour les recevoir. 2° Une paix et une tranquilité parfaite dans toute espèce d'événements. 3° Une telle application de son cœur à Dieu, qu'il ne le perdait pour ainsi dire pas de vue. 4° Beaucoup de délices dans l'oraison. Dieu lui avait fait la grâce de n'avoir pas besoin de beaucoup de sommeil, de sorte qu'il pouvait passer de longs moments avec lui, dans le silence des nuits, quand il n'était retenu ni par les prescriptions de l'obéissance, ni troublé par personne.

A la tombée de la nuit, fatigué par le travail ininterrompu du jour, le Frère prenait une nourriture assez abondante ; car il disait que pour un Frère qui prend de la peine, se nourrir suffisamment, surtout si l'obéissance le lui commande et s'il a l'intention de soutenir ses forces pour exécuter ses autres ordres, c'est plutôt aider que troubler la dévotion. Les mules, disait-il, tirent le char, et non le char, les mules ; et si elles ne mangent pas, elles n'ont pas la force de tirer.

Après cela, trois ou quatre heures de sommeil lui suffisaient et, à deux ou trois heures du matin, il était déjà réveillé. Tout ce qui restait de la nuit, il le passait à prier Dieu, sur la plate-forme de la tour. Il me disait de monter à cette plate-forme et d'éprouver par moi-même combien elle était propice à l'entretien avec Dieu. Notre-Seigneur l'avait délivré de bien des embarras pour prier plus longtemps : il ne perdait pas de temps à se déshabiller et à s'habiller, car il couchait d'ordinaire vêtu, avec la permission des Supérieurs. Son oraison y gagnait, disait-il, et sa santé n'en souffrait pas. Il n'avait pas besoin de soins particuliers et sa toilette demandait fort peu de temps ; ainsi, propre dans sa personne et dans son âme, son repos était complet et tout sanctifié. Le sujet ordinaire de ses méditations était la Passion de Jésus-Christ. Il répétait certains couplets sur ce sujet qui lui faisaient éprouver des sentiments très pieux et, malgré lui, verser des larmes. Il me racontait tout cela en rendant compte de sa conscience, parce qu'il avait à cœur d'accomplir la règle qui demande que l'on soit bien ouvert avec le Supérieur ; mais c'était pour lui un vrai sujet de confusion et il s'en excusait. Comme je lui demandais sur quoi il méditait, il me fit cette réponse digne de ne pas être oubliée : « Père, je pense à la Passion ; il n'y a pas à penser à autre chose, tout est là ».

Pour lui-même, sans parler de la vie régulière qu'il menait, comme les autres, le F. Jiméno se méprisait et mortifiait parfaitement ses désirs et ses goûts qui s'opposaient le moins du monde aux désirs de Dieu. Et il s'y appliquait de toute son âme, car l'expérience lui avait appris que si peu qu'il se relachât sur ce point, Dieu se retirait et refusait ses faveurs ordinaires, faveurs qu'il estimait bien au-dessus de toutes les choses de ce monde. Aussi le saint homme servait-il Dieu avec vivacité et entrain, et aussi avec un grand courage contre toutes les difficultés qu'il rencontrait.

Devoirs envers le prochain. Comme il se méprisait lui-même, il était prêt à endurer tout ce qui était pénible et à

l'éloigner des autres, à leur rendre service ou à leur faire plaisir toutes les fois qu'il le pouvait. Cette détermination fut pour lui un principe de vie et un grand trésor. Il était au-dessus de tout ce qu'on pouvait dire ; il aimait à être vêtu si pauvrement qu'on le regardât comme un homme de rien et qu'on le méprisât. Il disait à ce propos : « Et que m'importe à moi que les hommes me remarquent et m'estiment ! En quoi cela peut-il me servir ? Au contraire, si on pensait à moi, si on faisait cas de ce qui me regarde, cela pourrait m'entraver et me nuire ; tandis que le monde peut m'être utile en m'oubliant et en me méprisant. Et c'est cela, ajoutait-il, que je dois désirer et chercher, et non pas ce qui est un obstacle ou un retard pour mon avancement. »

Ses devoirs envers les Supérieurs : il les remplissait avec un tel respect qu'il était facile de voir que, avec son esprit si bien éclairé par la foi, il les regardait comme tenant la place de Dieu. De plus, il était bien résolu à ne jamais s'écarter de ce qu'ils lui avaient commandé, pour aucune raison au monde, alors même qu'il y eut trouvé de grandes difficultés. Ainsi disait-il dans son langage à lui : « Ces Supérieurs, je dois les mettre au-dessus de mes yeux, quand même ils me mortifient (ou m'affinent, comme il disait), même sans raison ». A ce sujet, il me raconta sous le sceau du secret, un cas qui lui était arrivé quelques années auparavant avec un Supérieur qui lui paraissait abuser de son autorité et le mettait à une très dure épreuve, puisqu'il s'agissait de son honneur. Il se conduisit en homme de cœur, d'abord en profitant de cette épreuve et en l'offrant à Dieu, et puis en gardant le silence pour ne pas nuire à celui qui l'avait ainsi offensé et accusé. A la manière dont il racontait le cas, il semblait qu'en effet le Supérieur avait eu tort de ne pas le croire quand il expliquait sa conduite ; cependant, comme il n'avait agi que par zèle de son avancement, cette épreuve lui donna encore une plus grande estime pour l'obéissance et lui fit faire de nouveaux progrès. Il trouva, en effet, dans cette immolation volontaire de lui-même pour ne vivre qu'en

Dieu, et dans sa générosité à profiter d'une si belle occasion, le principe de son avancement admirable et des grâces qui lui furent prodiguées.

Je lui demandai un jour comment il traitait avec Dieu : « Avant de me mettre sous la conduite de l'obéissance, j'étais dans une inquiétude continuelle, et je n'étais jamais satisfait. Depuis que j'ai eu ce bonheur, je n'ai rien à désirer. Alors même que l'obéissance m'occuperait pendant l'oraison, je ne me désolerais aucunement d'en être privé, par obéissance. Je vais derrière mon petit char, aussi content que si j'étais en prière ». Or, il pouvait d'autant mieux parler ainsi que ses travaux matériels ne l'empêchaient pas de traiter avec Dieu, de réciter, par exemple, quelque pieux couplet sur la Passion, de la méditer et de réciter un Pater à propos de ces mystères.

Le salut du prochain, il le désirait avec ardeur ; il aurait voulu que tous les hommes connussent Dieu et fussent fidèles à garder sa sainte loi. Aussi avait-il l'habitude d'aborder les laboureurs qu'il rencontrait, de leur parler d'abord de ce qui les intéressait et, le plus tôt possible, de ce qui l'intéressait par dessus tout, les choses de Dieu. Il avait pensé d'avance à ce qu'il leur dirait, et Dieu lui avait donné une telle grâce de parole, dans son état, que presque toujours il gagnait à Dieu ceux à qui il s'adressait et leur faisait un bien incroyable. Il m'en cita quelques exemples qui le faisaient bien voir. Il reprenait quelquefois, et d'autres fois il enseignait à régler chrétiennement la vie. Il me dit un jour : « Jusqu'à présent, je n'ai pas toujours osé parler ouvertement à tous de Dieu, si ce n'est avec discrétion, à tels et à tels ; mais à partir de maintenant, je veux en parler à tous ». Et il me le disait avec tant de piété attendrie, que les larmes lui venaient aux yeux.

De fait, il parlait continuellement des choses de Dieu et il en venait là sans pouvoir en quelque sorte faire autrement. Plusieurs des religieux du collège en ont été témoins, parmi ceux surtout qui allaient à la tour, et ce sont des témoins « d'une autorité supérieure ».

Voyant la simplicité et la naïveté de son cœur, et le bon résultat de ses entretiens, je n'osai pas les lui interdire : j'y avais cependant pensé longuement. Il avait reçu de Dieu des lumières particulières sur les choses intérieures, et quand l'obéissance lui ordonnait d'en parler au sommet de la tour, il le faisait bien voir.

Tout cela et tout ce que je viens de raconter et que vous connaissez plus en détail que moi, fut confirmé par la fin si exemplaire de sa vie, qu'il annonça huit jours d'avance, et par toutes les autres particularités qui vous sont bien connues.

Il faut, maintenant que j'ai raconté ce dont j'ai pu me souvenir afin de vous être agréable et de vous consoler, que vous me consoliez à mon tour, en m'envoyant, s'il vous plaît, une copie de ce que vous avez recueilli à Sarragosse, et aussi les couplets qu'il avait composés et qu'il chantait à la tour, et ceux, sur la Passion, qu'il méditait en conduisant sa charrette. Veuillez me rappeler aussi l'endroit où il était né, son âge, ses années de vie religieuse ; je connais le jour de sa bienheureuse mort. Que Dieu nous en accorde à vous et à moi une semblable ! Que votre âme ait ce bon Maître pour objet de son amour et de sa consolation !

De Villagarcia, fête de saint Philippe et de saint Jacques, 1er mai 1579.

Cette relation des vertus du F. Jean Jiméno fut écrite par le P. Balthasar, son bon Supérieur et Père, qui montra par là le rare don qu'il avait reçu de découvrir la vertu et l'esprit de ses inférieurs, comme un bon pasteur qui connaît bien ses brebis.

CHAPITRE XLV

Autres traits édifiants du F. Jiméno, ses relations avec le P. Balthasar Alvarez.

Après ce que le P. Balthasar Alvarez écrivit sur le F. Jean Jiméno, je crois bon d'ajouter quelques traits que le même Père raconta de vive voix ou que j'ai appris de source certaine, sur la piété et l'esprit religieux de ce bon Frère. Il fut porté de tout temps à suivre les lumières de la raison ; la vie religieuse y ajouta cette générosité d'âme dont nous avons parlé au chapitre XXI, et qui consiste à suivre la direction de trois Supérieurs, Dieu, le Supérieur visible et la raison. Or, dans ce chemin, le Frère fit des progrès merveilleux en toute sorte de vertus.

Dès le commencement, il s'était appliqué sérieusement à se vaincre, à lutter contre les inclinations naturelles, réprimant avec courage leurs assauts et passant avec vaillance par dessus tous les obstacles qu'elles pouvaient lui opposer. Quand il allait de la campagne au collège conduisant son chariot chargé, il priait souvent et quelquefois aussi il se parlait à lui-même :

— Où vas-tu, Jiméno ?

— Je vais au collège, me reposer un peu.

— Et si, en arrivant, on te commandait de faire tel et tel travail ?

— On ne me commandera rien, car j'arrive exténué de fatigue.

— Mais cependant, si on te le commandait ?

— Je le ferai avec plaisir.

Et puis il insistait : « Plaise à vous, Seigneur, qu'on me le commande ! »

Or, il arriva plusieurs fois, Notre-Seigneur le disposant ainsi pour satisfaire son désir, que, en arrivant à la maison, on lui ordonnait précisément de faire ce à quoi il avait pensé en chemin ; il le faisait promptement et avec soin, surtout s'il devait transporter du fumier, nettoyer les communs, ou faire de semblables corvées qui avaient beaucoup d'attrait pour son esprit de mortification. Souvent, les jours de fête, il s'offrait pour remplacer le F. Cuisinier qu'il désirait soulager.

Il transportait un jour de la terre du collège au bord du fleuve, il lui vint la pensée qu'il serait fâché de faire ce travail, sans soutane, comme un ouvrier, et il désira le faire pour s'humilier. Mais il fallait une permission pour sortir du collège sans soutane, et voici le stratagème qu'il imagina : il passa sans soutane devant le P. Recteur qui ne lui dit pas de la prendre, il lui sembla que c'était une permission suffisante et il travailla ainsi en tenue de domestique, tout le jour, à porter de la terre. Il utilisait avec le même empressement toutes les occasions de ce genre qu'il jugeait propres à le mortifier sans être contraires à l'obéissance.

§ 4

Mais il les mettait encore plus volontiers à profit lorsque l'obéissance les faisait naître. Un Dimanche, à sept heures du matin, le P. Recteur, pour le punir d'une négligence, lui dit de ne pas manger. Un peu plus tard, le P. Ministre l'envoya à la tour, ou à la campagne, et il ne voulut emporter aucune nourriture. Il revint à la nuit, exténué de faim ; il alla faire oraison devant le T.-S. Sacrement, et là, il fit vœu de ne pas transgresser l'ordre donné et de ne pas manger jusqu'à ce qu'on le lui commandât.

Quand on sonna le souper, il resta dans sa chambre; enfin, Notre-Seigneur voulut que le P. Recteur, ayant été souper le

dernier de tous, demandât si tout le monde avait paru à table. On lui dit que le F. Jiméno était allé à la tour. Le P. Recteur alors le fit venir et lui demanda pourquoi il n'avait pas soupé. — C'est parce que, répondit-il, Votre Révérence m'a dit de ne pas manger. Le P. Recteur édifié de son obéissance lui ordonna de prendre son repas.

Un autre jour, le Frère vint de la tour au collège porteur d'une commission pour les domestiques ; il dit au Supérieur ce qu'il venait faire, mais celui-ci pour le mortifier fit semblant de ne pas l'entendre. Le Frère qui était pressé répéta deux ou trois fois sa demande et, malgré cela, le P. Supérieur le retint une heure, debout, sans lui répondre. Plus tard, le Frère s'étant reproché d'avoir répété si souvent sa demande au Supérieur, promit à Notre-Seigneur que si pareille occasion se présentait encore, il dirait une fois ce qu'il aurait à dire et qu'il attendrait patiemment que le Supérieur lui répondit. Or, précisément le lendemain, il eut une commission semblable à faire. Il le dit une fois, puis garda le silence et attendit la réponse pendant trois heures, faisant oraison devant un crucifix qui se trouvait dans la chambre. Enfin le P. Recteur voyant sa résignation et sa patience, lui dit de prendre ce qu'il fallait.

Il lui arriva plusieurs autres traits de ce genre, entre autres celui que nous a déjà raconté le P. Balthasar Alvarez, c'est-à-dire le danger qu'il courut dans les eaux de l'Ebre et le secours que Dieu lui envoya ; tout le monde voulut y voir un miracle et le Frère ne racontait cette histoire qu'avec attendrissement, et comme une preuve que l'aimable Providence vient délivrer des plus grands dangers ceux qui ont confiance en elle pour avoir obéi à leurs Supérieurs.

Je raconterai maintenant un fait qui montre bien que cette manière d'obéir était très agréable à Notre-Seigneur. Le Frère priait un jour à l'Eglise devant une statue de la Vierge et la suppliait ardemment de l'aider et de le diriger de manière qu'il suivit toujours le chemin du salut. Il entendit alors une voix lui dire : « Jiméno, marche toujours par cette

voie de l'obéissance aveugle, comme tu fais, car tu vas bien ». Ces mots le transformèrent en quelque sorte et lui firent aimer cette vertu avec une ardeur nouvelle. Quand les Supérieurs lui faisaient rendre compte de sa conscience et lui demandaient s'il avait le bon désir de la perfection, il disait : « Depuis le soir où la Très Sainte Vierge me parla, il n'y a rien à désirer ». Ceci nous a été raconté par le P. Balthasar.

Que dire maintenant de son grand amour pour la pauvreté ? Tout ce qu'il y avait de pire dans la maison était pour lui, en fait de nourriture, de vêtement, de tout. Souvent il couchait à l'écurie sur la paille, pour être prêt, disait-il, à donner à manger au mulet. Mais il estimait encore davantage la pauvreté d'esprit sans laquelle la pauvreté extérieure servirait de peu. Un de ses compagnons lui dit un jour : « Que vous êtes mal vêtu, Frère, et que vous gardez bien la pauvreté ! » Le Frère Jiméno répliqua : « S'en aller mal vêtu, ce n'est pas la pauvreté ! »

— Qu'est-ce donc, demanda l'autre ?

— La pauvreté, dit le Frère Jiméno, c'est la paix de l'âme et du corps lorsque tout manque. Lorsque quelqu'un s'habitue à aller mal vêtu et mal chaussé, à être content de n'importe quoi, à se trouver toujours bien et même trop bien, il jouit alors de la paix du corps et de l'âme, tandis que celui qui n'est pas content de ce qu'on lui donne, même quand cela est bon, n'en jouit pas ; au contraire, il se plaint et murmure contre celui qui le lui donne parce que ce n'est pas assez à son goût.

Une autre fois il expliqua encore mieux sa pensée à quelqu'un qui lui demandait encore ce qu'était la pauvreté et il eut recours à une comparaison : « Si un homme avait planté dans son jardin d'excellents arbres fruitiers et des plantes d'agrément ; s'il les avait cultivés et alignés avec soin ; si enfin un beau matin il trouvait tout dévasté et ravagé, et que cela ne l'inquiétât aucunement et ne lui fit pas perdre la paix, ce serait signe qu'il a la pauvreté d'esprit. La pauvreté d'esprit consiste à être dépouillé de tout ce qui n'est pas

Dieu. Si on aime quelque chose, si on éprouve quelque peine à moins que ce ne soit parce qu'on ne sert pas le bon Dieu autant qu'il le mérite, ou parce qu'on le voit offensé, lui qui est si bon, on n'a pas la véritable pauvreté d'esprit ».

Cette philosophie si haute, le F. Jiméno ne l'avait pas apprise dans les livres, mais dans l'oraison, avec l'onction de l'Esprit-Saint, qui enseigne les plus excellentes vérités sans bruit de paroles et de raisonnements. Il en rapportait beaucoup, de ces vérités, car il parlait bien et avec goût de Dieu et des choses spirituelles, quand il était avec des gens qui voulaient l'entendre.

Un jour que le P. Balthasar Alvarez, Visiteur, le P. Provincial et d'autres Pères dînaient à Jésus-du-Mont, le P. Visiteur donna l'ordre au F. Jiméno de parler, de dire ce qu'il voudrait sur un chapitre de l'Imitation, au moment du repas, à la place de la lecture. Il parla avec un si bel ordre de pensées, avec tant de piété et d'onction, que ses auditeurs pourtant si versés dans la spiritualité, furent dans l'admiration devant la sagesse de cet homme inculte. Le dîner ne s'acheva pas sans qu'ils répandissent des larmes, comme l'avait annoncé le P. Visiteur.

On me rapporta, je ne me souviens plus si ce fut le P. Balthasar ou un autre, un passage de son entretion à propos de ceux qui sont savants et n'ont pas l'esprit de piété : « Je rencontrai, dit-il, l'autre jour un char rempli d'avoine, traîné par deux mules, grandes et fortes, semblait-il ; et cependant elles ne pouvaient sortir le char d'un bourbier où il était embourbé. Je me mis à les aider avec d'autres passants, poussant à la roue, tandis que le conducteur criait et frappait les mules; elles finirent par dégager le char. Je demandai, moi, comment des mules pareilles n'avaient pas pu faire sortir le char du bourbier. — C'est, répondit le conducteur, qu'elles sont faibles et elles le sont parce qu'elles mangent peu. — Pourquoi donc ne mangent-elles pas ? répliquai-je. — Ce n'est pas que l'avoine leur manque, dit l'homme, puisqu'elles en portent un plein charriot ; mais on ne leur en donne pas. Alors, di-

sait le F. Jiméno, je me mis à penser à ce qui arrive à des savants, à des prédicateurs et maîtres fameux ; ils s'embourbent dans le chemin de la perfection, sans pouvoir avancer d'un pas, parce qu'ils sont faibles et étiques d'esprit. Ce n'est pas faute d'avoir des aliments spirituels, leur esprit, pareil au char de cet homme, en est chargé, et les vérités qu'ils portent, il les prêchent pour l'instruction des autres ; mais ils n'en mangent pas ; ils n'en nourrissent pas leur âme par la méditation, afin d'émouvoir leurs cœurs et rendre leur vie plus sainte. Or, le bon Frère développa sa comparaison avec un tel accent de piété, que, si on avait eu envie de rire au commencement, on pleurait à la fin.

§ 2

Le F. Jean Jiméno avait des pratiques de dévotion particulières qui étaient un autre indice de sa ferveur et de sa sainteté. Il avait une telle dévotion pour l'eau bénite que, employé aux travaux qui se faisaient dans l'église et chargé quelquefois de lourds fardeaux, s'il passait près du bénitier, il s'arrêtait toujours, prenait de l'eau bénite et se signait avec dévotion. Quand on sonnait l'Angelus, si occupé, si chargé qu'il fut, il s'arrêtait immédiatement, laissait tout et se mettait à genoux pour le réciter. Un jour, Notre-Seigneur voulut faire voir combien cette piété lui était agréable, en faisant une sorte de miracle pendant qu'on travaillait à construire l'église du collège de Sarragosse. Le F. Jiméno et un autre Frère faisaient monter, en la roulant sur un gros madrier très incliné, une grosse pierre taillée, carrée : il arriva qu'au moment où le Frère Jimeno tenait la pierre, non à plat, mais sur une de ses arêtes, on sonna l'Angelus. Il la laisse à l'instant, et le F. Dominique Calvété, son compagnon, fait de même, entraîné par son exemple, pensant bien qu'elle roulerait jusqu'en bas du madrier, et ils se mirent à réciter l'Angelus. Or, la pierre resta immobile sur son angle, quoiqu'elle fut assez lourde pour être remuée avec peine par les efforts réunis de deux hommes, et encore sur un madrier

incliné. L'Angelus achevé, ils font culbuter une fois encore leur pierre et la font monter à la place où on la voulait, fort étonnés de ce qui était arrivé.

Le F. Jiméno, à la maison de campagne, sortait quelquefois après avoir communié, pour respirer à l'aise ; on aurait dit que la maison était trop étroite pour ce cœur qui avait besoin de se dilater, de pousser des soupirs et des exclamations vers le ciel.

Quand il retournait de la tour au collège, il portait avec lui la Vie de Jésus-Christ par Ludolphe le Chartreux, un gros livre comme on sait, pour le lire en chemin; à la maison, dès qu'il avait lu trois ou quatre lignes, il disait : Allons ruminer, car si la brebis ne rumine pas, elle n'engraisse pas. Il n'aimait que peu de livres, et même, pendant les dix-sept ans qu'il a vécu dans la Compagnie, il n'en lut que deux : les sept premières années, les lettres de sainte Catherine de Sienne, le reste du temps, la Vie de Jésus-Christ par Ludolphe le Chartreux. Et le P. Balthasar Alvarez, un mois seulement avant la mort du bon Frère, lui donna l'Imitation de Jésus-Christ que, du reste, il avait déjà mise en pratique.

Il eut beaucoup de dévotion aux âmes du purgatoire, il offrait comme suffrage pour les secourir un grand nombre de ses bonnes œuvres, en particulier la communion qui est, en elle-même, la plus excellente de toutes. Sans compter la communion du Dimanche qui est de règle pour les Frères, il avait coutume de demander à communier les autres jours de fête, et avant de s'adresser au Supérieur ou au Confesseur, il en parlait à Notre-Seigneur dans le Saint-Sacrement. Il se disait : Le Supérieur me tirera du doute ; s'il me donne la permission, c'est un signe que Dieu le veut ; s'il me la refuse, je comprendrai que Notre-Seigneur ne le veut pas. Mais, quoi qu'il dut arriver, il offrait d'avance la communion pour les âmes du purgatoire dont le sort le touchait de compassion, et sa dévotion pour elles s'accrut encore par une chose qui lui arriva le jour de la fête de tous les Saints. Il priait dans l'église du collège devant une statue de l'Immaculée-

Conception. Tout à coup il lui vint un scrupule de n'avoir pas assez de dévotion et de compassion pour les âmes du purgatoire. Or, à ce moment, il entendit une voix lui dire clairement : « Jiméno, souviens-toi des âmes du purgatoire ». Il répondit aussitôt : « Je le ferai, Seigneur ». Et, à partir de ce moment, jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant huit ans, il offrit toutes ses bonnes œuvres extérieures et intérieures, de mortification et de dévotion, pour secourir ces saintes âmes souffrantes.

Chaque travail particulier lui fournissait des considérations. Un jour il était avec un autre Frère occupé à couper des sarments dans une vigne. Le compagnon travaillait avec beaucoup d'entrain et de rapidité ; le Frère Jiméno crut qu'il n'avait pas autant de dévotion et de piété que d'adresse, et il le lui dit modestement. L'autre qui croyait que son entrain valait mieux que la lenteur du F. Jiméno qui était plutôt flegmatique, lui dit : « Et vous, Frère, avec quelle dévotion travaillez-vous, que vous alliez si lentement ? — Quand je monte vers la partie haute de la vigne, répondit le F. Jiméno, je vais en Egypte avec la Très Sainte Vierge et saint Joseph et je m'offre à eux pour leur rendre service. Et quand je descends, je retourne avec eux à Nazareth.

Il trouvait toujours ainsi quelque considération dévote, se rapportant à son travail du moment.

Il se passa beaucoup d'autres faits remarquables entre le P. Balthasar et le F. Jiméno. Celui-ci travaillait à la maison de campagne avec un autre Frère qui alla trouver le P. Visiteur, et, cédant à un de ces petits mouvements d'envie que les bons eux-mêmes ont quelquefois, à propos de leurs occupations, il lui dit qu'il valait mieux que le F. Jiméno ne conduisit pas le char, « parce qu'il lui arrive d'être si élevé dans la contemplation, qu'il ne regarde pas où il passe ; si bien, qu'un jour les roues de la charrette passèrent sur le corps d'une petite fille ». Et le Frère s'offrit au P. Visiteur pour conduire, ajoutant d'autres raisons pour le persuader. Le P. Visiteur fit appeler le F. Jiméno et lui demanda ce qui était

arrivé à la petite fille. « Je ne sais, répondit Jimeno, comment le char la saisit, ni comment la roue passa sur son corps; je la recommandai vite à Dieu en m'écriant : Jésus te sauve ! et elle n'eut aucun mal ». Le P. Visiteur comprit que ce fait tenait du miracle. Peu de temps après, il fit venir l'autre Frère et lui dit : « Prenez la conduite du char comme vous l'avez demandé ; mais sachez qu'on ne la retire au F. Jiméno pour aucune faute de sa part, car celles que vous lui reprochez n'en sont pas. Demandez-lui pardon et prenez garde que Dieu ne vous châtie en permettant qu'il vous arrive quelque accident fâcheux ». Quelque temps après que le P. Visiteur eut quitté la province, un an ou un peu plus, le Frère en question fut obligé d'aller chercher du sel; or, au retour, à une demi-lieue de Sarragosse, tout près du monastère de Saint-Ambert, vers le coucher du soleil, le mulet quitta la route cependant assez large, essaya de monter un talus, sans que le Frère put le retenir et renversa le char sur le pauvre Frère qui était tombé et qui mourut bientôt. Comme il était tard, il ne se trouva aucun passant pour le secourir. Le lendemain matin seulement des laboureurs le découvrirent et vinrent avertir au collège. Ils l'avaient trouvé mort, disaient-ils, sans aucune blessure. Et ainsi s'était accompli ce que le P. Visiteur avait annoncé. Il est bien à croire que ce ne fut qu'un châtiment corporel, car ce Frère s'était confessé et avait communié la veille de sa mort, et il était bon religieux. Et il ne faut pas s'étonner qu'il y ait parmi ses pareils quelque faute de ce genre qu'ils expient ensuite dans les feux du purgatoire.

Enfin, quand le P. Balthasar eut terminé sa visite, il fit voir encore qu'il avait le don de prophétie, car le jour même qu'il quitta Sarragosse, il dit aux Pères : « Veillez bien sur le F. Jiméno, car il mourra sans tarder ». Ce jour-là même, le Frère revint de la maison de campagne au collège, déjà malade, et il ne quitta plus son lit. Il avait une forte fièvre, qu'il endura avec une admirable patience, comme on pense, après ce qu'on vient de lire. Comme il voyait que bientôt il

ne pourrait plus acquérir des mérites, ni embellir sa couronne, il redoublait de soins pour mettre tout à profit. Il était tout recueilli en lui-même et si uni à Dieu qu'il paraissait ne pouvoir s'en distraire et penser à autre chose ; et les accidents de la maladie n'étaient pas un obstacle à son recueillement, ils l'augmentaient plutôt. Il ne parlait que si on l'interrogeait, et si on le questionnait sur les choses de Dieu, il répondait en termes très élevés. Le P. Provincial, Pierre de Villalba, lui demanda s'il désirait aller au ciel et s'il priait Notre-Seigneur de l'y prendre. — Père, répondit le malade, nous devons être bons et servir Dieu de notre mieux, n'ayons aucun souci du reste ; nous n'avons qu'à nous en rapporter à celui qui, étant infiniment juste et infiniment bon, nous donnera ce que nous aurons mérité ». Il ajouta : « Demander le ciel pourrait venir de l'amour-propre ».

Un jour, le F. Infirmier allait lui donner un peu de nourriture, lorsqu'un autre Frère qui se trouvait là, lui dit : « Frère Jiméno, pourquoi ne me parlez-vous pas ? Comment n'êtes-vous pas gai ? Le malade répondit : « Frère, l'ânon est fatigué ; mais déjà il est prêt à partir et ce sera dans huit jours ». C'est ce qui arriva : il avait dit ces paroles un mardi et il mourut le mardi suivant. Le vendredi, le même Frère le veillait, et, le voyant plus fatigué, il lui demanda ce qu'il avait : — Je n'ai rien, répondit-il ; et au bout de quelques moments : Il est sûr que je suis l'homme le plus consolé du monde. Le Dimanche, il parut être arrivé au terme, et le P. Provincial et d'autres Pères qui l'assistaient pensèrent qu'il n'arriverait pas même à la nuit. — Ne serait-il pas bon, lui demanda l'un d'eux, qu'on vous lût la Passion ?

— Ce n'est pas encore l'heure, répondit-il, je vous avertirai quand il sera temps.

Et comme le Père insista en disant : « Il vaudrait mieux maintenant, car plus tard peut-être vous n'aurez pas la connaissance comme maintenant.

— Si, Père, j'aurai ma connaissance, dit le malade.

Ce même Père se trouva près de lui le lundi soir pour le veiller. A une heure très avancée de la nuit, le F. Jiméno lui dit : « Père, il est temps de me lire la Passion. » Le Père réunit quelques autres religieux de la maison et il lui lut la Passion. Au bout d'un demi-quart d'heure, un peu après minuit, le mardi ayant commencé, le saint Frère rendit son âme à Dieu, avec une telle paix, une telle douceur et un si grand calme, que les Pères présents ne s'en aperçurent, pour ainsi dire, que lorsqu'ils le virent mort.

Plusieurs Pères et Frères présents se jetèrent à ses pieds et les baisèrent avec grande vénération, dans la pensée que c'était un saint. Au moment où il expira, le P. Pierre Juste, qui dormait dans une chambre au-dessus de celle du Frère Jiméno, fut réveillé subitement, un peu ému, et il vit dans son appartement une grande lumière qui disparut bientôt.

Il mourut le 24 février 1579. Depuis ce jour, jusqu'à présent, le souvenir reste toujours vivant et édifiant de ce saint Frère coadjuteur, modèle accompli de perfection pour tous ses pareils et pour tout le monde. Le même jour, ou un peu après, il apparut au P. Balthasar Alvarez, qui voyageait et était en grand danger, comme nous le raconterons en son lieu.

CHAPITRE XLVI

Le P. Balthasar Alvarez nommé Provincial du Pérou. — Un événement miraculeux qui lui arriva pendant qu'il retournait à Villagarcia.

Pendant que le P. Balthasar Alvarez était dans la province d'Aragon et sur le point d'en terminer la visite, il s'embarqua dans l'intention de finir par Majorque dont le collège appartenait à cette province. Il fut tellement tourmenté par le mal de mer, qu'il en perdit connaissance et dut renoncer à ce voyage.

A cette même époque, Notre-Seigneur l'éprouva d'une autre manière : on l'avertit qu'il était nommé Provincial du Pérou, sur la demande du P. Balthasar de Piñas, venu à Rome comme Procureur de cette province, afin de traiter de ses affaires avec le P. Général, et qui avait exprimé l'avis que la sainteté et le zèle du P. Balthasar exciteraient sans aucun doute la ferveur des religieux et leur zèle pour la conversion des Indiens.

Le Père reçut cet ordre avec un grand calme et une parfaite résignation à la volonté divine. Et quoiqu'il eût vu récemment par expérience combien la mer lui était funeste, quoiqu'il fut attaqué de nouveau d'une grave maladie de reins, il ne voulut faire aucune opposition ; il ne se plaignit même pas que l'on eût disposé de lui pour une si lointaine destination, sans lui en avoir d'abord parlé ; il s'en remit totalement à la providence de Dieu qui nous gouverne par

le moyen des Supérieurs, comme on va le voir par la lettre qu'il écrivit de Sarragosse au même Père Piñas.

« Si ce projet est de Dieu, il sera réalisé ». L'événement le fera voir. Si je suis appelé aux Indes, la vocation n'aura pas moins de valeur à mes yeux, pour ne m'avoir pas été signifiée à moi, mais à mon chef, car c'est là le style de la cour du ciel. Quand Dieu voulut que son peuple sortit d'Egypte et se rendit dans la terre qu'il lui avait destinée, il ne lui cacha pas son dessein ; cependant ce n'est pas au peuple qu'il fut découvert d'abord, ce fut à Moyse : « C'est à Moyse qu'il fit connaître ses voies », et par Moyse au peuple ; « et aux fils d'Israël, il fit connaître ses volontés ».

« De la manière affreuse dont la mer me traite, j'aurais bien quelque chose à dire : Votre Révérence le fera pour moi, si elle juge qu'il en vaille la peine. Et si, après avoir connu cette difficulté, le P. Général persiste, « que le Seigneur reçoive mon sacrifice ».

« D'une part j'ai compassion de vous en pensant à ce que vous avez à souffrir sur terre et sur mer ; mais d'autre part je vous porte envie. Celui qui vous rend si courageux pourra bien me donner des forces. Que lui-même augmente en vous celles de l'âme et celles du corps, qu'il soit votre lumière et votre guide ! Amen. »

Voilà ce que le P. Balthasar écrivit à cette occasion. Il garda toujours les mêmes sentiments, mettant sa force, comme dit le Prophète, dans le silence et dans l'espérance (1), à la grande admiration de ceux qui le connaissaient et qui regrettaient beaucoup qu'une telle expédition lui fut imposée. Il consola lui-même Dª Jeanne de Vélasco, duchesse de Gandie, que son départ attristait, en lui disant : « Il y a bien des années, Madame, que je ne prends pas la parole pour ce qui touche à mes affaires ; je me contente de prier davantage, et je laisse faire Dieu et, en son nom, les Supérieurs ».

Mais Dieu voulut que d'autres prissent la parole pour lui,

(1) In silentio et spe. Isaïe, xxx, 15.

en particulier Dª Madeleine de Ulloa, fondatrice de la maison de Villagarcia où il était avant d'aller en Aragon comme Visiteur. Elle fit des instances auprès du P. Général pour qu'on le laissât à Villagarcia pour la consolation et l'avancement de son âme, si bien que le P. Général, touché d'ailleurs des raisons que les autres Pères de la Province de Castille faisaient valoir, ne put pas le lui refuser.

Je ne veux pas omettre de dire ici combien sont secrets les jugements de Dieu et combien on est en sécurité quand on s'abandonne à sa divine providence ; car, cette même année, la mort qu'il redoutait sur mer, l'attaqua et l'emporta sur terre. S'il avait résisté à l'ordre reçu, nous aurions pensé qu'en punition de sa faute il était tombé dans le danger qu'il fuyait, il en aurait perdu le mérite et il serait mort avec un vif repentir de sa résistance. Mais, comme il se laissa conduire par la providence mystérieuse de Dieu, tout se changea en bien pour lui ; il eut le mérite du sacrifice qu'il avait fait en acceptant d'aller aux Indes, et il mourut au lieu et au temps marqués par Dieu, dans la paix et la tranquillité de son âme.

Revenons à notre récit. Le P. Balthasar Alvarez termina sa visite de la Province d'Aragon à la grande satisfaction de tous, à tel point qu'on vit avec peine son départ et qu'on le demanda avant tout autre comme Provincial, et avec beaucoup d'instances. Ayant fait ses adieux à tous, il se mit en route avec le P. Provincial Pierre de Villalba qui lui tint compagnie jusqu'à Agréda sur la frontière de Castille. Là, ils se séparèrent, les yeux pleins de larmes, et le P. Visiteur continua sa route avec un compagnon ; ils passèrent par Cervéra, patrie du P. Balthasar, et s'y arrêtèrent peu de jours ; de là ils se dirigèrent vers Burgos. Or, dans ce voyage, comme dans les autres, le Père fut l'objet d'une providence paternelle de Notre-Seigneur qui veillait sur lui et sur ses compagnons ; il était en route en compagnie de son frère Gaspard, homme fort considéré, qui, avec un domestique, marchant à pied, voulut le suivre jusqu'à Burgos. Il faisait

un temps affreux de pluie et de neige, et, dans certaines plaines, les chemins étaient remplis d'eau comme de petits lacs. Le dernier jour surtout fut pénible, car il ne cessa pas de pleuvoir. Au milieu du jour, ils arrivèrent à une hôtellerie où quelques hommes attablés jouaient et blasphémaient pour ainsi dire à chaque mot. Le saint homme leur demanda pour l'amour de Dieu de ne pas jurer ; mais comme ils étaient acharnés au jeu, au lieu de profiter de cet avis, ils jurèrent encore plus.

Or, le Père fut tellement affligé de voir son Dieu offensé, que, sans laisser davantage reposer les mules, sans attendre qu'on eût préparé le dîner, il s'en alla à l'écurie, remonta sur sa mule et partit, obligeant ainsi les autres à faire de même. Ils firent quelques lieues sous une pluie battante, sans passer par aucun village et sans rencontrer personne qui leur indiquât le chemin. Le serviteur de Dieu allait ordinairement un jet de pierre devant les autres, pour faire oraison. A la nuit, il fut forcé de s'arrêter devant une plaine tellement inondée qu'elle ressemblait à un fleuve, parce qu'il lui était impossible de reconnaître le chemin ; il attendit donc les autres qui furent aussi embarrassés que lui, car ils ne voyaient de tous côtés qu'immenses bourbiers. Le saint homme leur dit de l'aider à prier Dieu et d'avoir confiance qu'il ne les abandonnerait pas Ils se mirent donc tous en prière et, après avoir attendu quelque temps, puis poussé quelques cris d'appel, pour voir si quelque berger ou quelque passant pouvait les guider, personne ne se présenta, et c'est alors que Notre-Seigneur vint à leur secours. Tout à coup ils virent s'avancer vers eux un homme monté sur un cheval blanc qui s'approcha et leur demanda où ils allaient. A Burgos, répondirent-ils, et le cavalier avec fort bonne grâce leur dit : Eh bien ! allons-y tous. Suivez-moi, je connais à merveille le chemin, et là où je passerai, vous pouvez passer aussi en toute sécurité. Il prit donc les devants sur son cheval blanc qu'il était facile de voir malgré la nuit. Ils rencontrèrent une bête de somme tombée sous une trop

lourde charge de bois et près d'elle un garçon très affligé de cet accident.

Le cavalier, sans s'arrêter, ne fit que toucher la bête de somme et, à l'instant, elle se releva.

Quelquefois les voyageurs hésitaient un peu à le suivre parce qu'il marchait au milieu des eaux, sans qu'on put se douter qu'il y eut un chemin ; malgré tout, ils le suivaient, parce qu'il les rassurait, les encourageait, leur faisait perdre toute crainte et leur inspirait une pleine confiance. Une fois hors des endroits inondés, le cavalier et le P. Balthasar passèrent ensemble devant les autres et tinrent une longue conversation. Le frère du Père, les voyant marcher avec un tel entrain, voyant d'autre part que son domestique exténué par cette longue marche dans la boue et dans l'eau ne pouvait pas les suivre, les appela et dit à son saint frère de ne pas aller si vite, et d'avoir pitié du pauvre marcheur et même de tous les autres que leur allure trop rapide fatiguait. A peine avait-il dit ces paroles, que l'homme monté sur le cheval blanc qui pourtant était loin d'eux comme on a dit, se trouva près de Gaspard Alvarez et de son domestique ; il prit celui-ci par la main et le mit en croupe avec autant de facilité que s'il avait été une paille ; rejoignant aussitôt le P. Balthasar, il reprit sa conversation avec lui, jusqu'à leur arrivée à Burgos, à 10 heures du soir. Le P. Balthasar voulut prendre congé de son guide pour traiter avec son frère de ce qu'il avait à faire à Burgos ; mais le cavalier ne le permit pas et dit qu'il voulait les mener jusqu'à la porte de la maison où ils devaient entrer, et que de là, lui s'en irait. Il passa donc devant eux, les conduisant et portant toujours le domestique en croupe. Arrivé à la porte, il dit à celui-ci de descendre, lui mit à la main le cordon de la sonnette pour appeler, et, au moment même, il disparut, sans qu'on le vit aller ni d'un côté, ni d'un autre, bien que le serviteur cherchât attentivement à le voir. Ceux qui le suivaient d'assez près ne le virent pas davantage ; si bien que le frère du P. Balthasar en fut frappé, car il voulait bien le remercier

du grand service qu'il leur avait rendu. Il interrogea là-dessus son frère qui lui répondit : Il est parti, parce qu'il avait à faire. Là-dessus, il entra au collège, et son frère s'en alla chez le Dr Don Juan Moralès de Salcédo, son beau-frère, où il raconta ce qui venait de leur arriver. « Celui qui nous a conduits, affirmait-il, ne peut être qu'un ange. Un autre qu'un ange, quand même il aurait su le chemin, n'aurait pas pu nous guider comme celui-ci l'a fait, au milieu de vrais lacs ; il n'aurait pas pu venir avec une pareille rapidité de l'endroit où il était à celui où nous étions avec le domestique, ni enlever celui-ci si prestement, tout seul, et le mettre en croupe, ni disparaître à la fin si subitement comme l'a fait notre guide. Le serviteur était aussi de cet avis, ainsi que le F. Jean Navarre, compagnon du P. Balthasar Alvarez. Celui-ci d'ailleurs, dans un entretien secret, laissa entendre que le cavalier du cheval blanc n'était autre que le F. Jean Jiméno, dont nous avons parlé au chapitre précédent, mort depuis peu et que Dieu avait envoyé à leur secours. Il lui avait dit ces paroles : « Parce que vous m'avez honoré pendant ma vie, Dieu m'a envoyé pour vous tirer de ce danger. » Et quoique le saint homme, dans son humilité, voulut cacher ou réduire à rien ce miracle, il ne réussit pas à faire oublier ce que ses trois compagnons avaient raconté avec tant de précision et de conviction. On peut bien croire que Notre-Seigneur ait voulu que ce bienheureux frère reconnut de cette façon le bien que lui avait fait le saint homme, qu'il lui fît prendre quelque part à son bonheur en conversant si longuement avec lui pendant le voyage, et en le délivrant du danger lui et ses compagnons.

A Burgos, le P. Balthasar ne s'arrêta que quelques jours ; il en profita pour encourager dans la voie de la perfection les âmes qui s'étaient mises sous sa conduite, et se hâta de regagner son cher coin de terre de Villagarcia, pour y jouir de la paix qu'il y trouvait et dont il eût fait son partage toute la vie si Dieu l'avait voulu.

CHAPITRE XLVII

Ce que fit le P. Balthasar Alvarez à Villagarcia avec les religieux qui, leurs études terminées, font leur troisième année de probation. — Quelques particularités remarquables de cette période.

De retour à Villagarcia, le P. Balthasar Alvarez reprit avec sa ferveur accoutumée son emploi de Maître des novices, tout en donnant des soins encore plus particuliers aux religieux qui, leurs études terminées, faisaient leur troisième année de probation, selon les Constitutions de la Compagnie. Le Visiteur que le P. Général avait envoyé récemment avait rigoureusement urgé l'exécution de cette règle, car il savait combien il est important de réparer par là ce qu'on peut avoir perdu de ferveur dans les études, d'apprendre à réunir ensemble la science de la théologie scolastique et les connaissances de la spiritualité, l'art de traiter affectueusement avec Dieu, le goût sérieux pour la mortification du jugement et de la volonté propres, de toutes les passions et défauts, anciens ou nouveaux, qui se sont manifestés pendant le cours des études, parce qu'avant ils étaient seulement endormis et cachés. Ceux qui ont passé par de semblables exercices de lettres et de cours, ont ouvert les yeux sur des sujets qu'ils ignoraient au noviciat; ils ont vu bien des choses qu'ils ne comprenaient pas, ou auxquelles ils ne faisaient pas attention; aussi peuvent-ils faire beaucoup plus de progrès pendant la troisième année de leur formation que pendant les deux premières. Si on la prend à cœur, c'est la

meilleure de toute la vie religieuse. S'il m'est permis de dire ici ce que fut pour moi cette fête, je dirai, à la gloire de Dieu, que depuis quarante ans que je suis dans la Compagnie, je n'ai jamais eu une année meilleure ; là, le Seigneur m'éclaira et me fit concevoir de grands désirs de le servir tout de bon. Les rapports que j'eus avec un si excellent maître, le P. Balthasar Alvarez, me furent d'une très grande utilité sous tous les rapports, et Dieu combla les vifs désirs que j'en avais.

Cette année là, 1579, le 18 octobre, fête de saint Luc, sur seize jeunes Pères qui terminaient leurs études, et devaient faire leur troisième an, huit devaient aller à Médina, et huit à Villagarcia ; j'aspirais et je demandai à aller à cette dernière maison pour profiter de la solitude et du calme plus grands dont elle jouit, mais beaucoup plus pour avoir un tel Directeur. Sa sainteté et sa connaissance des choses spirituelles me furent à cette époque d'un grand secours, comme j'ai déjà eu l'occasion de le raconter. Je veux maintenant en rapporter d'autres témoignages. Il ne dirigeait pas les Pères du troisième an à la manière des novices qu'il éprouvait et mortifiait avec une certaine rigueur, parce qu'ils ont besoin de ce traitement spirituel. Il était plus doux pour les Pères du troisième an, déjà anciens dans l'Ordre, il les conduisait pour ainsi dire sur le chemin de la mortification, dans la pensée qu'ils iraient à elle. De fait, ils avaient beaucoup d'ardeur, stimulés par l'exemple des novices et aussi par celui qu'ils avaient à cœur de leur donner à leur tour. Aussi cette maison de probation était animée de la ferveur que nous avons admirée à Médina del Campo. Comme Villagarcia n'est qu'un petit endroit où il n'y a que des laboureurs, les jeunes religieux demandaient à aller à Médina de Rio-Séco, qui est considérable, et où se rend beaucoup de monde les jours de marché, afin de faire là leurs pénitences publiques, fouler aux pieds l'honneur mondain et se vaincre eux-mêmes.

Celui qui se signala le plus dans ces sortes de mortifica-

tions fut le Père François de Cordoue dont nous avons parlé au chapitre XXX. Il fut toujours fervent comme un novice, et il vint mourir là, au noviciat, pendant son troisième an, qu'il semblait faire pour mieux se préparer à aller au ciel. Il mourut à la suite d'un acte insigne de mortification qu'il fit pour s'humilier davantage. Il apprit qu'un Frère devait aller à Uréna, à une lieue de Villagarcia, pour acheter des petits pourceaux qu'il voulait élever à la maison. Le P. de Cordoue s'offrit aussitôt pour les soigner, en prétendant qu'il était très entendu dans ce métier, comme il le faisait d'ordinaire pour obtenir des emplois bas et méprisables. Il demanda même la permission d'accompagner le Frère à Uréna. Au retour, un des petits animaux paraissant fatigué, le Père le prit et le mit sur ses épaules, comme l'agneau que l'on a coutume de représenter sur les épaules du Bon Pasteur, ou comme le fit Carloman, moine du Mont-Cassin, quand il gardait le troupeau du couvent ; tout le monde admira un personnage qui avait été si élevé dans le monde et qui s'abaissait jusqu'à porter sur ses épaules une brebis fatiguée. Et puisque l'autre animal est encore plus vil que la brebis, on peut admirer davantage de le voir porté sur les épaules d'un ancien Recteur de l'Université de Salamanque, et maintenant prêtre des plus estimés parmi ceux de la Province de Castille. A peine arrivé au Collège, il se mit à construire une étable pour son petit troupeau, et il avait grand soin de leur porter à manger aux heures voulues. Or, on était à l'époque des grandes chaleurs ; il prit un coup de soleil à la tête et bientôt il fut comme brûlé par une forte fièvre. Il me dit lui-même que l'ardeur qui le dévorait intérieurement était sans aucune comparaison plus forte que celle qui paraissait à l'extérieur. La maladie fut si grave que, le onzième jour, elle triompha de lui ; il mourut après avoir reçu les Sacrements avec une tendre dévotion, acceptant la mort avec une entière conformité à la volonté de Dieu. Il l'avait toujours eue d'ailleurs, depuis qu'il était dans la Compagnie. Il n'y vécut pas, il est vrai, un grand nombre d'années, mais il y acquit

beaucoup de précieux mérites, par son application continuelle et son extraordinaire ferveur à se mortifier, à s'humilier, à toutes les saintes actions dont nous avons parlé. Aussi devons-nous croire qu'il en a reçu une très heureuse récompense. On dirait qu'il voulut suivre dans la mort celui qu'il avait pris pour guide dans la vie ; car le P. Balthasar Alvarez et le P. François de Cordoue moururent l'un et l'autre au mois de juillet 1580, le disciple peu de jours après le maître, comme nous le raconterons bientôt.

Le saint Recteur s'efforçait, avec une application particulière, de rendre les Pères du troisième an très versés dans la spiritualité, et adonnés à l'oraison et au commerce intime avec Notre-Seigneur ; il aidait en cela d'une manière particulière ceux qui paraissaient avoir plus d'aptitude et de goût, il se plaisait à les entretenir de longs moments. Pour cette raison, il voyait fréquemment le P. Christophe Gonzalez qui était avec moi en troisième probation et qui avait reçu de Dieu le don d'une oraison très élevée. Comme il avait d'autres bonnes qualités au point de vue de la science, de la prudence et du zèle, on le préparait pour être un jour Maître des novices. Il le fut sans tarder à Médina, mais il y termina promptement sa carrière. Je le vis fréquemment à Villagarcia, et comme autrefois nous avions longuement parlé de lettres et d'études, maintenant nous parlions uniquement de choses spirituelles. Je lui demandai quand et comment Notre-Seigneur lui avait fait ce don d'oraison. Il me répondit : Dieu me le donna un jour où je me résolus à exécuter un désir que le Seigneur lui-même m'inspirait, de mortifier l'amour de la vaine gloire en matière d'études ». Il avait commencé sa philosophie avec la réputation d'un très beau talent et en donnant bien des preuves de son intelligence. Comme il était fortement tenté de vanité, il cherchait, sans manquer pourtant à son obligation d'étudier, des occasions de paraître savoir peu et avoir peu de portée. Il demandait ce qu'il savait fort bien, comme s'il l'ignorait ; à la première objection, il gardait le silence comme s'il ne savait que

répondre. Il n'insistait pas comme tant d'autres font pour avoir le dernier mot. Il ne contredisait pas les autres même quand ils lui parlaient avec malice. Il était heureux que l'on confiât à d'autres les actes qui pourraient le plus les faire valoir et il prenait pour lui ce qui pouvait l'honorer le moins. Ces mortifications et d'autres semblables faites habilement, sans qu'on s'aperçut qu'il les faisait exprès, lui firent perdre un peu de sa réputation d'homme intelligent, mais, devant Dieu, il parut comme un saint religieux. Et Notre-Seigneur le récompensa en l'admettant à son commerce familier, en se communiquant à lui dans l'oraison de bien des manières, en lui donnant une paix et une consolation ineffables. Or, des conversations telles que celles que nous avions entre nous, sont fort utiles à ceux qui désirent faire des progrès, pourvu qu'on les tienne avec humilité et par esprit de zèle : car alors ce qui est arrivé à l'un sert de leçon, de stimulant propre à faire avancer l'autre. C'est ainsi que les entretiens avec ce Père me firent le plus grand bien ; je commençai alors à me désillusionner et à voir qu'il n'était pas aussi difficile que je le pensais d'aimer les mépris et que c'était là le chemin pour arriver à gagner les bonnes grâces de Notre-Seigneur.

Le zèle et l'industrie du P. Balthasar Alvarez allaient plus loin : afin que nous qui étions si occupés d'oraison et de spiritualité, nous ne fussions pas tentés de pousser ce goût à l'extrême, de nous retirer trop dans la solitude, et d'abandonner le soin du salut du prochain, il nous rappelait dans ses conférences que c'est le propre de notre vocation d'avoir pratiquement ce zèle. Dans la Compagnie, selon lui, être trop retiré n'est pas selon l'esprit de Dieu, puisque nous savons que sa divine Majesté veut le contraire et nous a appelés pour cela. Etre trop retiré n'est pas sûr non plus, car ce qui fait la sécurité ce n'est pas le petit coin dans lequel on se cache ; c'est la protection de Dieu. Or, Dieu peut fort bien vous abandonner dans votre cellule si vous y restez par votre propre volonté ; et il peut vous garder même sur la place publique si vous y allez par obéissance. Etre trop retiré n'est pas

ce qu'il y a de plus avantageux. A celui qui se retire ainsi, Dieu refuse la ration ordinaire de piété, comme à un serviteur inutile et inactif.

A ce propos, il développait de belles pensées accompagnées de bons sentiments que nous avons déjà rapportées. Il insistait particulièrement sur ce fait : Notre-Seigneur, la nuit de son agonie, interrompit trois fois sa prière pour aller tirer du sommeil ses trois disciples endormis : sera-ce beaucoup pour nous que nous laissions notre prière, s'il le faut, pour aller réveiller les âmes endormies dans le péché ou dans la tiédeur ? Et ce n'est pas une excuse recevable de dire qu'il y en a bien d'autres qui sont obligés aux exercices du zèle : le bon Samaritain ne perdit pas l'occasion de faire un bel acte de charité, sous prétexte que d'autres l'avaient perdue ; et quoique le prêtre et le lévite fussent passés sans s'arrêter, par compassion, à soigner le blessé qui était tombé entre les mains des voleurs, lui s'arrêta et interrompit son voyage pour lui porter secours. Pous nous, nous ne devons pas perdre l'occasion de faire quelque chose de semblable lorsque Dieu nous l'offre. « Si vous rencontrez, ajoutait-il, un peu d'or sur le sol, vous le ramassez sans demander pourquoi un autre qui est passé avant vous ne l'a pas ramassé. Quel or peut-il y avoir plus précieux qu'une âme ? Quelle fortune pouvez-vous faire qui soit comparable à ce que vous gagnerez en la sauvant ? Le Seigneur a dit par la bouche de Jérémie : « Si vous séparez ce qui est précieux d'avec ce qui est vil, vous serez comme mes lèvres (1) ». Mais le Père Balthasar avait aussi à cœur de nous empêcher de tomber dans l'excès contraire, qui consisterait à faire du bien aux autres en se faisant tort à soi-même : Aussi nous rappelait-il avec force cette sentence du Sauveur : « De quoi sert à l'homme de gagner le monde tout entier, s'il perd son âme ? ». Et à ce sujet, il développait quelques pensés rapportées déjà au chapitre VII.

(1) Jer. xv, 19.

Ce désir de faire de nous des apôtres lui inspirait de nous envoyer exercer les ministères en faveur du prochain, afin de nous apprendre à nous y livrer sans perdre la dévotion. Il faisait prêcher dans notre église ceux qui avaient du talent pour la chaire. Et chaque Dimanche, il nous envoyait à pied, chaque Père avec un novice, dans les hameaux du voisinage, faire le catéchisme aux enfants, ou prêcher et confesser, ceux du moins qui le pouvaient. Il aimait encore à nous faire donner quelque petite mission, non seulement pour voir ce que pouvaient faire les ouvriers que la Compagnie achève de préparer pendant le troisième an, mais encore parce qu'il savait que ces saints exercices produisent ordinairement de grands fruits, en ramenant à Dieu ou en aidant à le mieux servir des âmes qui en ont grand besoin. Dès qu'il découvrait en quelque Père des aptitudes pour ce genre de ministère, il désirait qu'il y fut appliqué.

Pendant un certain temps, il eut comme Ministre le Père Diégo Véla, parent de Don Christophe Véla, archevêque de Burgos. Comme il découvrit en lui un grand fonds pour avancer dans la vie spirituelle, il l'éprouva, le mortifia et le travailla comme s'il avait été novice, et le P. Ministre en profita si bien qu'il fit de très grands progrès. Or, le P. Recteur comprit que son Ministre avait de précieuses ressources pour les missions. Aussi, bientôt, le P. Véla se mit-il à en prêcher un peu partout, dans les villages et dans les endroits plus importants, principalement dans les montagnes de la Province de Léon et d'Astorga, avec un zèle admirable pour le salut des âmes et avec des fruits abondants. Or, il était si vaillant pour ce genre de travail qu'une mission en suivait une autre, et il avait de la peine à trouver un compagnon capable de le suivre. Au bout de quelques années, Dieu voulut qu'il fut rappelé à Villagarcia pour y terminer sa carrière par une sainte mort : car, après une mission, il y passa pour se rendre à Avila, et fut saisi par une douleur de côté qui fut bientôt jugée mortelle. J'étais présent à cette époque et Dieu voulut que je lui rendisse quelques services dans ce dernier passage. Ce Père

avait la conscience très timorée, même un peu scrupuleuse, au point que parfois il n'osait pas dire la Messe, à moins que le Supérieur ne le lui commandât. Dès les premières attaques de la maladie, il avait une telle frayeur en pensant au jugement de Dieu et au compte qu'il devait lui rendre, qu'il se mit à lui demander instamment une année de vie afin de mieux se préparer en faisant pénitence. Moi qui connaissais bien sa pureté et sa sainteté, je le consolais et l'encourageais de mon mieux ; et j'étais en même temps très peiné et préoccupé de le voir avec ses désirs de vivre encore, alors que la maladie, progressant à grands pas, allait l'emporter. Je finis par lui faire perdre cette illusion, en lui disant que Notre-Seigneur, dans ses jugements mystérieux et souverains, aussi avantageux que justes, nous faisait déjà comprendre qu'il voulait terminer sa vie et lui demandait une entière conformité avec cette divine volonté. Cette conformité était bien plus importante que la demande de quelques jours de plus pour faire pénitence, car le malade en avait fait assez.

C'est ce que je dis au bon missionnaire, et Dieu voulut alors récompenser les loyaux et longs services qu'il lui avait rendus, en lui enlevant tout à coup les scrupules et les craintes qui l'avaient tourmenté jusque-là, et en lui inspirant une si grande confiance de son salut qu'il disait avec ferveur à un crucifix qu'il tenait à la main : « Grâces à Dieu qui nous a donné la victoire par Jésus-Christ ». Il mourut dans ces sentiments de confiance et de joie, le sixième jour de sa maladie, et il obtint la couronne de gloire pour avoir bien combattu. Et moi, je fus très consolé de cette mort heureuse et calme. Je remerciai Dieu qui secourt et console de la sorte au moment de la mort ceux qui l'ont servi « avec crainte et tremblement » toute la vie, surtout dans le ministère des missions pour le salut des âmes, et dans des efforts continuels pour en entraîner un grand nombre au ciel. A ce propos, saint Paul disait à Timothée : « Veille sur toi, et veille sur ton enseignement ; mets-y une application constante :

car, en agissant ainsi tu te sauveras toi-même et tu sauveras ceux qui t'écoutent. » (1)

L'oraison, la mortification, le salut des âmes, ce sont les trois choses principales que le P. Balthasar Alvarez recommandait aux Pères de la troisième probation ; il leur souhaitait vivement de s'y distinguer ; et il voulait que la théorie et la pratique unies ensemble les missent en possession de ce trésor.

Je laisse beaucoup d'autres choses que je pourrais ajouter, me contentant d'avoir rapporté celles-là, non seulement parce qu'elles font connaître le P. Balthasar Alvarez, mais encore pour faire voir combien N. P. saint Ignace fut heureusement inspiré du Ciel quand il établit, pour les religieux de sa Compagnie, cette troisième année de probation et de recueillement après les études. Je ne puis que souhaiter de voir cet usage suivi par les autres Ordres où l'on se livre aussi aux études, afin de restaurer ainsi l'état de ferveur qu'elles ont coutume de diminuer, et afin d'apprendre à réunir ensemble la science et la piété. Pour en arriver là, il est important, après avoir employé plusieurs années à apprendre les sciences, de redevenir enfants en quelque sorte pour être vraiment formés ; de se laisser traiter comme des ignorants, pour devenir parfaitement instruits dans la spiritualité ; c'est la science de l'Esprit qui donne l'être, la vie et la vigueur à la scolastique. Employer une année à l'acquérir suffira, pourvu que ce soit avec application, pour leur donner une satisfaction, un avancement qui dureront toute la vie, et pour rendre leurs ministères auprès du prochain, sérieux et utiles, pour la gloire de Dieu, l'honneur de leur Ordre et de toute l'Eglise.

(1) Tim. IV, 16.

CHAPITRE XLVIII

Le P. Balthasar Alvarez nommé Provincial de la Province de Tolède. — Il se prépare en faisant les Exercices. — Ses sentiments élevés sur la pauvreté, les mépris, les souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le P. Général, Everard Mercurien, informé de la manière dont le P. Balthasar Alvarez s'était acquitté de la charge de Visiteur de la Province d'Aragon, et ne pouvant pas l'envoyer comme Provincial au Pérou, le nomma en 1580 Provincial de la Province de Tolède, afin de faire profiter toutes les Provinces d'Espagne du savoir et de la spiritualité de ce saint homme. Et le P. Général fit bien voir combien il l'estimait, quand il dit à ceux avec qui il traitait cette affaire : « Je vous donne ce que j'ai de meilleur pour cette Province, en vous donnant le P. Balthasar Alvarez ». Celui-ci fut informé de sa nomination pendant le Carême (1580), et aussitôt il se retira pendant quelques semaines pour faire les Exercices spirituels, avoir de longues heures d'oraison recueillie, et traiter avec Notre-Seigneur de ce dont il avait besoin pour porter cette charge qu'il regardait comme plus lourde que les anciennes. On aurait dit qu'il pressentait que ce Carême serait le dernier, et cette année, la dernière de sa vie, et cet emploi, le terme de ses travaux. Aussi se prépara-t-il avec plus de ferveur que jamais, s'appliquant surtout, comme le temps l'y portait, à la contemplation des mystères de la Passion de Jésus-Christ. Il voulait imprimer de nouveau dans son cœur l'image de Jésus crucifié suivi de ses trois compa-

gnes habituelles, la pauvreté, l'humiliation, la souffrance. Il avait coutume d'en parler à ses novices, surtout pendant le Carême ; mais cette fois il eut encore plus de pensées et de plus pieux sentiments ; aussi nous fit-il des exhortations encore plus ferventes, en développant ces paroles que David met sur les lèvres de Notre Seigneur : « Je suis pauvre et dans les travaux depuis ma jeunesse ; j'ai été exalté, mais ensuite j'ai été humilié et confondu » (1). Ces paroles rappellent la voie que Jésus-Christ suivit toute sa vie : pauvreté, souffrance, humiliation ; ce furent ses compagnes inséparables. Plus il avançait en âge, plus elles le suivaient de près et s'emparaient de lui. Elles prirent un accroissement proportionné à son âge, jusqu'à la mort où elles atteignirent toute la force qu'elles pouvaient avoir.

Et moi aussi, j'ose dire quelque chose de semblable de ce saint homme qui, dès le commencement, fut si dévot à ces trois compagnes du Sauveur, je le disais au chapitre III ; plus il avançait en âge, plus il les chérissait, et pendant ce Carême qui fut le dernier, il atteignit le plus haut degré de ce culte et de cet amour.

Pour donner au moins une idée de ce qu'il éprouvait et de ce qu'il nous dit, voici comment il parla de la pauvreté de Jésus-Christ. Il distingua en elle trois degrés, le premier admirable, un second plus admirable encore et le troisième très parfait. Ces trois degrés renferment, avec la pauvreté, l'humiliation et la souffrance, ainsi que l'humilité, la patience, la résignation héroïques avec lesquelles le Fils de Dieu les endura.

1° Le premier degré consista pour le divin Sauveur à n'avoir la propriété d'aucune chose temporelle et à être délivré des pensées et des affections qui accompagnent cette possession comme l'ombre suit le corps. Il n'eut donc ni terres, ni maisons, ni domaines, ni propriétés semblables, et cela, non pas parce qu'il ne pouvait pas, mais parce que telle était

(1) Ps. LXXXVII, 16.

sa volonté. Des choses temporelles de ce monde, il n'eut que l'usage, et encore avec sobriété, n'en prenant que ce qui était nécessaire pour soutenir la vie corporelle, et même éprouvant la faim, la soif, la chaleur, le froid, les incommodités de toute sorte, sans prérogatives, ni particularités, n'usant, au lieu de mets délicats et recherchés, que de choses communes et grossières, telles qu'il les trouvait à sa portée, vivant sans maison ni chose aucune qui fut à lui, comme un pauvre et un mendiant.

2° Le second degré consista pour notre divin Maître à vivre dans un détachement parfait des amis et des parents, de tout commerce familier avec les grands et les puissants, de toute amitié temporelle avec les rois, les savants, les autorités, et tout autre personnage dont l'influence aurait pu le faire épargner ou l'empêcher d'être injurié de toutes manières. Bien plus, il voulut naître d'une mère pauvre, être élevé dans la demeure d'un charpentier pauvre, avoir des disciples pauvres, ne pas dédaigner de converser avec les publicains et les pécheurs afin de les gagner et de les convertir. Avec les personnes avec qui il était en relations, et même avec sa propre Mère, il conservait un cœur si détaché, si libre, que personne ne l'empêcha jamais de faire ce qu'il savait être le plus agréable à son divin Père et plus conforme à sa sainte volonté. Il nous enseignait par là à vivre dans un éloignement et un détachement complets des créatures, afin de servir notre Créateur avec une entière liberté d'esprit.

3° Le troisième degré détacha en quelque sorte Notre-Seigneur de lui-même en le faisant paraître pauvre de puissance, de savoir, de sainteté, d'autorité, de liberté ; et ceci fut pour lui l'occasion d'innombrables et graves humiliations, d'injures et de souffrances, car les hommes le traitèrent comme si en effet il n'avait eu rien de tout cela.

1° Il parut pauvre de puissance, alors qu'il était le Tout-puissant. Il voulut se montrer et vivre dans ce monde comme n'ayant aucun pouvoir, comme pauvre et faible, se soumettant à toutes les misères de l'enfance, à la fatigue et à l'épui-

sement des voyages, et aux autres faiblesses de l'homme (le péché excepté) dont il se chargea. Il se soumit aux éléments insensibles, au froid, à la chaleur, aux autres créatures, ne laissant pas voir le pouvoir qu'il avait sur elles et s'en dépouillant aux yeux des hommes. Il permit aux épines de percer et de mettre en sang sa divine tête ; aux cordes, de l'attacher, au bandeau, de lui couvrir les yeux ; aux fouets, à la croix, aux clous, à la lance, au fiel, au vinaigre, aux autres instruments de sa Passion, de le faire souffrir ; aux Juifs, de l'accuser et de le blasphémer ; aux juges, de le condamner ; aux soldats, de se moquer de lui ; au démon même de le transporter d'un lieu à un autre dans le désert ; de le persécuter par le moyen des pécheurs ses instruments, sans leur résister. Avec un seul mot, il aurait pu empêcher tout cela, et il ne voulut pas dire ce mot, il aima mieux paraître pauvre de ce pouvoir, ce qui lui valut une si grande humiliation, que l'on attribua à un pacte avec le démon ses miracles, témoignages pourtant bien éclatants de sa toute-puissance.

2° Jésus se dépouilla encore de lui-même en se rendant pauvre de savoir. Quoiqu'il en possédât la plénitude, il ne voulut pas se servir du génie et de la subtilité des sciences, de la rhétorique et de l'éloquence mondaines ; mais converser avec une telle simplicité que beaucoup le regardaient comme un homme sans culture, ignorant, sans portée. Il enseigna sa doctrine qui était la vérité même, avec un langage sans apprêt et tout naturel, aimant mieux la confirmer par ses vertus et par des miracles et fuyant la vaine réputation de savant, afin de nous donner l'exemple.

3° Il renonça également au bon renom que méritait sa sainteté, et il marcha toujours dans les voies de la justice, de manière à être regardé par beaucoup non comme un saint, mais comme un pécheur, un ami des pécheurs, un trompeur, un blasphémateur, pire que Barabbas et que les deux larrons, digne de mourir sur une croix infâme. Il lui aurait été bien facile d'acquérir la renommée d'un saint entre tous, de la

prendre pour lui comme il la donna à saint Jean et à d'autres de ses serviteurs ; il ne voulut qu'en être privé, pour confondre notre orgueil et notre hypocrisie.

4° Il se dépouilla de l'autorité du commandement auquel il avait droit, qu'il aurait pu avoir, lui, Roi des rois, Seigneur des seigneurs ; il s'enfuit quand on voulut le faire roi ; il obéit aux rois et aux juges, même méchants et cruels, dans ce qu'ils lui demandaient, leur payant le tribut, se soumettant à leurs jugements, même jusqu'à aller à la mort. Il se soumit à sa mère pauvre, et à saint Joseph, et les servit pendant 30 ans ; parmi les quelques disciples qu'il avait, il se tenait non comme un maître, mais comme leur serviteur ; il les servait, en effet, leur lavait les pieds, et il disait qu'il n'était pas venu pour être servi, mais pour servir. Il nous invitait par cet exemple à fuir, comme lui, les dignités, à aimer à être soumis et à être traités comme des pauvres. Enfin, il fit connaître par ses paroles, par ses œuvres et par ses miracles sa Divinité et sa Majesté à ses disciples simples et humbles, de telle manière qu'il la cacha et la dissimula aux orgueilleux et aux grands qui s'estimaient prudents et sages ; ce qui leur donna de lui une idée toute contraire à ce qu'il était en réalité. Et quelle fut cette opinion ? Ils allèrent jusqu'à le poursuivre, jusqu'à le maltraiter par les plus graves injures et par des tourments. Il n'y a pas eu d'homme plus méprisé par ses ennemis, il n'y en a pas eu qui ait plus souffert de leur part, avec un amour infini, pour leur faire du bien à eux-mêmes et les délivrer des éternels mépris et des peines de l'enfer.

Ainsi méditait, ainsi parlait le P. Balthasar Alvarez sur la pauvreté souveraine, continuelle et très parfaite du Sauveur ; pauvreté que suivaient, comme des sœurs, une très excellente humilité, une patience admirable à supporter les mépris et les souffrances qui en étaient la conséquence. Je l'ai entendu quelquefois, seul avec lui, parler des ces trois compagnes de Jésus, avec de si ardents sentiments de dévotion, que j'en étais surpris et enflammé moi-même, et le désir me

venait d'imiter son zèle tout de feu à suivre ces mêmes compagnes pour imiter le divin Maître. Je crois, en vérité, que ses prières m'obtinrent alors, de Notre-Seigneur, la grâce d'être éclairé sur cette matière, car en la prenant pour sujet de mes méditations, je trouvais bien difficile d'aimer le déshonneur, de goûter le mépris, au point que je le regardais comme impossible pour ma grande faiblesse. Or, un jour, pendant que je priais devant le Saint-Sacrement, je perçus tout à coup un rayon de lumière rapide comme un éclair, et je vis qu'il était très possible d'aimer le mépris et l'humiliation, autant que les gens du monde aiment l'honneur; et je me sentis encouragé à y prétendre, avec l'espoir d'y arriver.

C'était, du reste, le point précis vers lequel le P. Balthasar Alvarez dirigeait tous les efforts de ses exhortations, car il voyait bien que, aux religieux, surtout à ceux qui s'occupent d'études et de ministères apostoliques, rien n'est plus nuisible que l'amour désordonné de la réputation; après lui vient l'amour du bien-être temporel; on le couvre du prétexte de la religion, de la nécessité de ménager la réputation qui est importante, dit-on, pour conserver l'autorité de la religion même et de l'emploi. Or, au contraire, c'est en foulant aux pieds la vaine gloire, en aimant, autant qu'il dépend de nous, les mépris par une profonde humilité, que l'on fait les plus grands progrès, comme le P. Balthasar en donna la preuve dans les évènements pénibles que nous avons racontés.

CHAPITRE XLIX

Le P. Balthasar Alvarez s'éleva de degré en degré jusqu'au plus parfait amour de Dieu. Principales vertus que renferme cet amour. Quelques pensées et quelques sentiments du Père sur ce sujet.

Nous voilà à la dernière année et même aux derniers mois de la bienheureuse vie du P. Balthasar Alvarez. Il est donc à propos de parler aussi du dernier terme de sa perfection dans la vie spirituelle. Sans aucun doute, les œuvres, les exercices, les emplois, les ministères et les événements variés, prospères ou pénibles dont nous avons parlé, furent pour lui comme des échelons et des degrés par où il monta au sommet de la perfection dans toutes les vertus, et dans l'amour de Dieu, la plus excellente de toutes. En lui s'accomplit la parole de David : « Heureux l'homme qui a sa force en vous, mon Dieu ; il ne pense qu'aux saintes montées. Lorsqu'il traverse la vallée de larmes, il la change en un lieu plein de sources. Le Législateur lui donnera sa bénédiction : il ira de vertu en vertu jusqu'à ce qu'il voie Dieu à Sion » (1). Certes, le P. Balthasar fut un de ces hommes bienheureux que le céleste Législateur prévint de ses bénédictions, qu'il aida de secours si puissants et si continuels, qu'il ne cessa jamais de disposer dans son cœur comme des degrés de toutes sortes de vertus, montant de l'une à l'autre avec courage, jusqu'à parvenir par la contemplation à voir son Dieu,

(1) Ps. LXXXIII, 6.

à l'aimer avec la perfection qu'il désire, de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit, de toutes ses forces. Dieu, en nous commandant de l'aimer, ce qui fait notre perfection, fait mention de ces quatre choses, cœur, âme, esprit et forces, et ce n'est pas sans mystère : il veut nous faire penser à quatre autres choses qui la font croître principalement, s'étendre et se consommer et que ce serviteur de Dieu reçut aussi en partage, afin que tout fut parfait en lui.

1. D'abord il s'appliqua courageusement à prier à la perfection, à traiter avec la divine Majesté ; et il y appliqua son cœur, son âme, son esprit, toutes ses forces, jusqu'à trouver enfin grâce aux yeux de Dieu, tenir son esprit toujours uni au sien, marcher sans cesse en sa présence, comme Dieu lui-même y exhortait Abraham : « Marche en ma présence et sois parfait. » (1) C'est là, personne n'en doute, un signe que l'on aime Dieu grandement et un moyen d'augmenter cet amour. Il est vrai que la contemplation, comme dit saint Thomas, consiste essentiellement dans l'acte le plus noble de l'intelligence qui est de connaître Dieu, vérité suprême, par une vue simple et pénétrante de ses grandeurs ; mais la contemplation comprend aussi les actes très nobles de la charité comme la source d'où elle naît et la fin à laquelle elle tend. C'est pour cela que saint Grégoire a dit que la vie contemplative consiste à retenir, avec tout son esprit, l'amour de Dieu et du prochain, et à aspirer uniquement au désir de son Créateur. Et vers ce but sublime, le P. Balthasar Alvarez, comme on l'a vu, monta par degrés et par des progrès continuels ; pareil à la lumière du matin qui devient de plus en plus éclatante et plus chaude, jusqu'à son midi, pareil encore à cette âme que le prophète vit s'élever du désert, pleine de délices, s'appuyant sur son Dieu bien-aimé à qui elle était toujours unie.

2. Le P. Balthasar se signala aussi dans l'ardeur à se vaincre parfaitement, à mortifier et à crucifier tous ses vices, ses

(1) Gen. xv, 1.

passions, ses goûts et ses volontés propres, et cela en toute occasion. Il s'appliqua à retrancher de son cœur, de son âme, de son esprit, de ses forces, tout ce qui aurait pu être un obstacle au règne de Dieu en elles, à son amour parfait, à l'accomplissement de sa volonté très sainte. Là aussi, sa vie fut une croissance continuelle, une ascension de cette vallée de larmes « pareille à celle de la fumée odorante de l'encens et de la myrrhe ». Car le feu ardent de l'amour divin le faisait avancer chaque jour de plus en plus dans l'abnégation, et, par conséquent, dans l'amour lui-même et dans la contemplation. En effet, comme dit saint Augustin : « Diminuer la cupidité, c'est augmenter la charité. » Abattre l'amour-propre, c'est élever l'amour divin. Cassien dit aussi : « Notre âme ressemble à une plume légère ; souillée de boue elle ne peut pas être soulevée par le vent ; mais si elle n'a ni boue ni poussière, le vent l'élève de terre. De même, les cœurs dégagés de toute affection terrestre s'élèvent librement vers Dieu ».

3. Par là aussi, le Père s'éleva au troisième degré dans lequel il se signala ; il fit à la perfection tout ce que Notre-Seigneur lui commandait ou lui confiait, dans son état, dans son emploi, dans ses ministères de zéle, de charité, de miséricorde qui avaient pour but le salut des âmes : il mit pour cela de côté ses goûts et ses aises, obligeant son âme et son corps à faire la volonté de Dieu, et à secourir le prochain, ce qui est la marque d'une ardente charité et un moyen aussi de la rendre encore plus excellente. « La preuve de l'amour, dit saint Grégoire, c'est l'obéissance dans l'action ». (1) Et le Sauveur lui-même a dit : « Si quelqu'un m'aime, il gardera mes commandements. Si vous m'aimez, observez-les. » (2) Le disciple bien-aimé dit à son tour : « Celui qui met à exécution ce que Jésus a dit, celui-là a la charité parfaite » (3). Et qui donc a la charité parfaite, sinon celui qui a tout offert, sa vie, sa consolation, sa santé, son honneur, pour le

(1) S. Grég. hom. 30, in. Evang. (2) Joan. xiv, 15, 21. (3) Jo. ii, 5.

bien de ce prochain que le Seigneur aime tant? Et si le serviteur de Dieu se signala au point que nous l'avons vu, c'est bien une preuve qu'il avait cette charité parfaite; cependant, comme il ne pouvait se juger parfait, il augmentait toujours l'ardeur de cette charité et entreprenait de nouveaux travaux pour le bien des âmes.

4. Un quatrième mérite sortit de celui-là ; le soin d'endurer avec patience tout ce que le Seigneur lui envoyait ou permettait, de quelque genre que ce fut, corporel ou spirituel ; il acceptait et souffrait tout, infirmités, douleurs, désolation, abandon intérieur, déshonneur et mépris, comme choses venant de la main du Seigneur; il les regardait comme des profits pour lui, et des moyens de faire de nouveaux progrès spirituels. Il reconnaissait en eux la douce et paternelle providence de Dieu, soit qu'elle le délivrât à son heure, soit qu'elle le consolât ou l'éprouvât. C'est évidemment un signe certain de la charité parfaite dont le propre est d'être patiente et de tout supporter. C'est la charité parfaite qui amène à dire avec saint Paul: « Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ? Sera-ce la tribulation, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou le péril, ou l'épée?... Rien de tout cela ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur (1) ». Car l'amour est fort comme la mort; il croit précisément par ce qui le fait souffrir. Plus il est persécuté, plus il éclate, comme l'a fait voir le récit de ce que le P. Balthasar Alvarez eut à souffrir. C'est alors qu'il mit le sceau aux quatre choses principales qui montrèrent la perfection de son ardent amour de Dieu ; c'était comme quatre fleuves qui sortaient du paradis de la charité, qui arrosaient la terre de son cœur, lui faisaient porter des fruits abondants de bonnes œuvres, et même des pierres très précieuses de splendides vertus.

Tout cela ressort assez clairement de ce que nous avons dit dans cette histoire ; nous ajouterons seulement quelques

(1) Rom. VIII, 35, 39.

pieuses pensées que le Seigneur lui envoya pour le perfectionner par degrés dans son amour.

1° Dieu lui fit d'abord comprendre que la principale occupation d'un religieux dans son état doit être d'aimer ardemment son Dieu. « Je compris, écrit-il (1), que les ordres religieux sont des officines de sainteté, des hôpitaux de blessés de l'amour de Dieu, des fournaises où s'allume ce feu divin dans l'art d'aimer Dieu, des fours à chaux même, où le feu amollit les pierres comme une pâte ». Il s'efforça donc d'entretenir toute sa vie cette douce blessure afin de pouvoir dire comme l'épouse des Cantiques : « Je suis blessé par la charité ». Et je ne veux pas guérir de cette blessure, car en souffrir c'est la vraie santé. Dans cette fournaise, il s'efforça de s'embraser, de s'attendrir, de blanchir, afin de s'unir à la pierre vivante qui est Jésus-Christ, en l'aimant et en l'imitant toujours.

2° Une autre pensée fut celle des bienfaits de Dieu, qui sont si propres à attiser le feu de l'amour : bienfaits communs à tous, qu'il regardait pourtant comme s'ils avaient été donnés à lui seul ; bienfaits particuliers qu'il tâchait d'avoir sans cesse présents à la mémoire, pour montrer sa reconnaissance au Dieu si bon dont il les avait reçus, pour le payer de retour en l'aimant et en le servant selon ses désirs. Pour cela, il avait écrit un catalogue de ses bienfaits avec ce titre : « Miséricordes du Seigneur à mon égard ». Il les énumère ainsi : Dieu m'a fait comprendre dans quelles ténèbres j'ai marché, sous tous les rapports, dans mes devoirs envers moi et dans mes rapports avec le prochain. Il m'a donné le courage d'ouvrir l'abcès de mon âme, le désir d'être mis très bas, de mortifier la sensualité, de marcher dans la vérité, de ne pas me lasser de la charge de maître des novices ; Dieu m'a fait voir avec quelle providence il m'a conduit ». Là-dessus, il raconte certains faits que nous avons cités déjà. Et tout cela était un aliment nouveau avec lequel ce prêtre fidèle et saint

(1) 2 sept. 1577.

entretenait chaque jour le feu qui brûlait dans son cœur; car il était toujours plus avide d'aimer de plus en plus un Dieu qui lui avait accordé tant de biens.

Mais comme le charme le plus efficace pour être aimé c'est d'aimer, le plus profond sentiment qu'il éprouva fut celui de l'amour immense que Dieu a pour les siens, et voici comment il s'en expliquait : « Pour Dieu, aimer quelqu'un c'est lui souhaiter et lui faire du bien, car, dit le psalmiste, Dieu fait tout ce qu'il veut ». Si donc Dieu aime une âme, il fait pleuvoir sur elle un déluge de miséricordes, des torrents de bienfaits signalés; l'aimer, pour Dieu, c'est commencer à la façonner à son image, et il ne s'arrête pas avant de l'avoir achevée. Tout cela fait naître dans cette âme des désirs ardents de s'offrir à Dieu pour le servir ; et comme le Seigneur agrée les vrais désirs comme s'ils étaient des œuvres, l'âme trouve à son actif des sommes énormes, car ses désirs et ses offres sont nombreux et continuels. De là vient encore que Dieu nous prévient par des bénédictions très douces, afin que ses dons deviennent nos mérites. Il ne reçoit en effet de nous que ce qu'il nous a donné ; c'est là un trésor, et une grande consolation ; car le pauvre peut bien se consoler en donnant avec bonne volonté ce qu'il a et qu'il a reçu, en s'offrant en même temps lui-même et tout ce qui lui appartient, grande offrande en vérité. C'est encore une consolation pour lui de désirer recevoir son Dieu chaque jour dans la Communion, afin d'avoir chaque jour une digne offrande à lui présenter.

Le saint homme, lui, faisait toutes ses offrandes, pour montrer l'amour qu'il avait pour un Dieu qui l'aimait tant. Aussi écrit-il dans ses notes : « Un jour, pendant l'action de grâces après la messe, j'eus un bon sentiment sur la manière dont je devais aimer Dieu, en lui donnant tout ce que j'ai, mon temps, mes goûts, mes amis, et tout le reste, et mieux encore, et moi-même avec tout cela. Il me donne bien, lui, tout ce qu'il a, ses dons, grands et petits, sans rien excepter; et lui-même, il désire bien encore plus se donner à moi.

Mon cœur fut touché de ces pensées, et porté vers la divine Majesté, avec d'inexprimables délices. Un autre jour, pendant que je faisais oraison avec l'ambition de ce saint amour, je dis à Notre-Seigneur avec une grande affection intérieure : O Seigneur ! que je voudrais désormais ne traiter avec personne si ce n'est avec vous, ou de choses qui regardent votre service, pour le bien des âmes, travail qui vous plait le plus ! Oh ! que je voudrais commençer l'œuvre que vous aviez achevée à votre départ de ce monde ! Que je voudrais être forçé à ne pas m'éloigner de vous et à ne traiter aucune chose que par obéissance à vos ordres ! Comme cette prière m'était inspirée, le Seigneur me donna l'espérance d'obtenir cette faveur (1). » Il l'obtint sans doute, car sa grande application consista à rejeter loin de lui tout amour des créatures qui aurait pu attiédir tant soit peu l'amour qu'il portait au Créateur.

Désireux de faire passer dans le cœur des autres cet amour dont il avait l'expérience et la joie, il les y exhortait en ces termes :

« Estimez, appréciez tellement Dieu, que vous regardiez comme peu de chose tout l'amour que vous pouvez avoir pour lui. Afin de mieux y parvenir, réunissez ensemble pour Dieu toutes les affections que vous avez à n'importe quelle créature, à celles qui n'ont pour vous que de l'indifférence, comme à celles qui vous sont dévouées même avec passion ; il ne faut pas en effet que vous paraissiez les abandonner parce qu'elles vous abandonnent, mais que vous agissiez ainsi uniquement par l'estime et l'amour sans mesure que vous avez pour Dieu. Et ne les regrettez pas en les quittant, car c'est l'affection que vous aviez pour elles qui vous tenait éloignés de Dieu. Vous verrez bientôt qu'elles n'avaient pas le moyen de vous donner le bonheur, et qu'il n'y a de bonheur qu'en Dieu. D'après cela, il sera bon de ne jamais rechercher l'amitié des créatures ; et si elles vous l'offrent

(1) 3 août 1575.

spontanément, il sera bon de la détourner, de la refroidir, d'être très heureux qu'elles vous la refusent. Vous pourrez ainsi payer plus librement et plus entièrement le tribut d'amour et d'obéissance que vous devez à Dieu, vous pourrez alors remplir votre cœur tout entier de celui qui est tout votre trésor. Et dans ce sens, regardez comme bien peu de chose tout votre temps pour le donner à Dieu, car, dit saint Augustin, « le temps est perdu, qu'on n'emploie pas à aimer Dieu » (1). De même, tous vos goûts, toutes vos pensées, paroles et actions, vos yeux, vos oreilles, tout, absolument tout, employez-le à payer ce tribut d'amour au Seigneur. »

Pour s'élever jusqu'à ce degré de perfection dans l'amour, le P. Balthasar Alvarez dit qu'il fut puissamment aidé par le désenchantement des créatures. Car, réfléchissant un jour sur une amertume intérieure qu'il éprouvait au sujet d'une personne qui ne répondait pas à ses services par l'affection qu'elle aurait dû, il eût ces pensées très instructives (2) :

« Comprends ce que Dieu négocie pour ton bien. Tu aurais eu fort à souffrir dans telle circonstance, si les choses s'étaient passées comme tu le désirais. C'est une providence de Dieu, c'est une grande miséricorde qu'il te fait, en permettant que les créatures t'éloignent d'elles et te renvoient au Créateur ; elles remplissent ainsi la mission qu'il leur a donnée. Elles le font, dit-il, de trois manières admirables :

1° Si nous les atteignons et si nous les avons en notre possession, elles ne satisfont pas, elles ne rassasient pas nos désirs, comme elles le disaient à saint Augustin : « Je ne suis pas ton Dieu, moi ; je ne te donnerai pas le repos » (3).

2° Les créatures ne donnent pas toujours le peu de bien et de douceur qu'elles ont ; elles sont capricieuses, changeantes et inconstantes, sans pouvoir jamais demeurer dans le même

(1) In Manuali, C IV.
(2) 30 Juillet 1575.
(3) In Ps. XL, 4.

état. De tous ces caprices sera victime celui qui les recherche.

3° Elles nous abandonnent sans retour, aussitôt qu'elles trouvent dans un autre que nous un tant soit peu plus de bien, d'utilité, de plaisir. Et cependant, même après que nous en avons fait l'expérience un plus grand nombre de fois que nous n'avons de cheveux, nous sommes encore assez insensés pour les rechercher, aller à leur poursuite en abandonnant le Créateur; folie qui nous empêche à la fois d'avoir faim du Créateur, et de satisfaire notre faim avec les créatures. Le remède, c'est de prendre les devants, de commencer par où elles finissent, de les abandonner immédiatement sans perdre le temps, de nous élancer vers le Créateur en qui nous trouverons notre repos, notre paix, notre rassasiement, pour toujours, car dans l'éternité personne ne pourra ni s'y opposer ni nous les ravir. Y a-t-il un repos comparable à celui d'un homme qui ne désire rien? Y a-t-il une plus grande richesse que celle d'un homme qui regarde comme superflu tout ce qu'il y a de plus grand et de plus beau au monde? Ayez Dieu et rien ne vous manquera ».

Ces pensées et d'autres semblables, Dieu les communiquait au P. Balthasar pour le détacher des créatures. Or, il en faisait la règle de sa vie, et jamais on ne remarqua en lui aucune affection, aucun goût déréglé pour une chose particulière, aussi petite qu'elle fût, encore moins pour une personne quelconque qui aurait pu gêner ou altérer la liberté du loyal amour qu'il avait voué à son Dieu. Il travailla longtemps à se détacher ainsi, s'efforçant d'obliger son cœur à être aussi détaché que s'il avait vécu dans les déserts d'Afrique ; enfin il y parvint avec le secours de la grâce. On pouvait en juger par le désir qu'il avait de terminer sa vie dans un coin inconnu, quoique bien des personnages importants eussent le désir de l'avoir près d'eux et quoiqu'il eût des aptitudes pour des postes plus élevés ; c'est par là qu'il monta jusqu'au dernier et suprême degré de perfection dont nous allons parler au chapitre suivant.

CHAPITRE L

Le P. Balthasar obtient la résignation complète et une entière conformité à la volonté de Dieu dans tous les événements prospères et adverses ; ses sentiments sur ces vertus.

La vie du P. Balthasar, comme on l'a vu, forme une suite de prospérités et d'adversités de tout genre. Or, tout lui servit d'échelons et tout lui donna des ailes pour s'élever jusqu'au suprême degré de perfection dans l'amour divin. En lui s'accomplit ce que dit saint Paul, que « pour ceux qui aiment Dieu, tout, prospérité et adversité, coopère à leur bien ». Or, quel bien meilleur peut-il y avoir que l'augmentation de l'amour même ? Cette augmentation n'atteint jamais une plus grande amplitude, dans une vie, que lorsque on n'a avec Dieu qu'une même volonté, qu'on aime ce qu'il aime, qu'on n'aime pas ce qu'il n'aime pas, et cela, dans les grandes et dans les petites choses. On ne choisit pas entre une chose et une autre, on n'y a pas même d'inclination, jusqu'à ce qu'on connaisse la volonté de Dieu, qu'on cherche uniquement à accomplir. Le P. Balthasar Alvarez raconte à ce sujet qu'un jour il demandait à Notre-Seigneur une chose qu'il désirait pour mieux le servir. Il comprit, pendant sa prière, que toute la perfection consiste à faire la volonté de Dieu : le plus grand de tous les sacrifices c'est de conformer sa volonté avec celle de Dieu. Lui qui est jaloux de sa gloire, sait bien ce qui est capable de la procurer.

Un autre jour, comme il se demandait s'il dirait la messe ou non, à cause d'un empêchement qui était survenu, Notre-

Seigneur lui donna ces pensées : « Il n'est pas peu important de connaître ou d'ignorer la volonté de Dieu ; l'erreur en cela ou la vérité ont, au contraire, une grande, très grande importance. Si Dieu veut une chose, l'homme, pauvre ver de terre, serait bien téméraire de ne la vouloir pas. Et si Dieu ne la veut pas, c'est une folie étrange d'oser l'entreprendre. Or, si cela est vrai pour les actions de détail que Dieu veut ou qu'il ne veut pas, que sera-ce quand il s'agit de l'autel d'où peut lui venir tant de bien ou tant de mal suivant qu'il se trompera ou non ? Cela me fit comprendre encore une chose : on ne peut vraiment vivre sans tristesse et sans verser des larmes dans un monde où nous avons tant d'ignorance ; je compris avec quelle prudence il faut se conduire dans une affaire si importante, et que le remède à tant de misère est la prière continuelle, selon ces paroles de l'Écriture : « Quand nous ne savons pas ce que nous devons faire, nos yeux se sont tournés vers vous, mon Dieu (1) ». Celui qui, purifiant son intention, priera le Seigneur avec humilité, pourra espérer que la divine Majesté le dirigera, car il est dit de lui qu'il « dirigera le conseil des justes ». Et s'il vient à se tromper, il peut espérer avec confiance son pardon, parce qu'il se sera égaré sans le vouloir, dans la nuit sombre où il s'est vu obligé de marcher.

Conformant sa conduite à ces vérités, le P. Balthasar Alvarez était sans cesse attentif à mettre sa volonté en parfait accord avec celle de Dieu, à se résigner entièrement à ce que Dieu voulait, même dans les choses spirituelles, toujours content de la part que Dieu lui donnait, si modeste, si petite qu'elle fût.

Au commencement, il était inquiet et trop préoccupé de faire des progrès dans l'oraison ; il en vint à se résigner, même en cela, et ce fut à la suite d'un bon sentiment que Dieu lui inspira : « Vous m'avez mis, Seigneur, dit-il, dans la médiocrité, je consens à être médiocre et à le paraître ; je

(1) II Parap. xx, 12.

veux m'humilier et me reconnaître comme tel devant tous les Supérieurs pour vous obéir. Et j'aime mieux, dans cet état, être méprisé de tous, sachant que vous en êtes content, que d'être adoré hors de cet état, sachant que cela vous déplait. Il me reste à pleurer sur mon mécontentement passé, et à vous remercier de m'avoir élevé au-dessus de plusieurs ».

Pareille chose lui arriva lorsqu'il se vit accablé d'occupations extérieures. Comme il se plaignait affectueusement à Notre-Seigneur d'avoir à peine un moment pour traiter seul à seul avec lui, une parole de ce divin Maître se fit entendre en son intérieur : « Contente-toi de ce que je me sers de toi, alors même que je ne t'ai pas près de moi (1) ». Cette parole inonda son âme de délices.

Un autre jour, il eut, sur le même sujet, les pensées suivantes (2) :

« Il pourra bien arriver que plusieurs religieux de la Compagnie de Jésus manquent de temps libre pour faire leurs volontés ; mais il ne leur manquera pas d'emplois et de bonnes occasions pour faire la volonté de Dieu. Il faut que le grain meure dans la terre pour porter du fruit. S'il en est ainsi, que peut-il y avoir de meilleur et de plus fécond que cette mort ? Que peut-il y avoir de plus insensé que de se plaindre de tel emploi ? Si Dieu nous permettait de choisir un genre de mort, quelle mort plus douce pourrions-nous trouver que celle où il n'y a rien d'humiliant, ni traitements, ni mépris ? Et que sont les occupations des membres de la Compagnie, sinon des emplois de Dieu, des espaces tout pleins de ses obédiences, des coups de lancette qui saignent à blanc la propre volonté ? Et les gouttes de ce sang sont plus brillantes aux yeux de Dieu que les pierres les plus précieuses. Ce sont des chemins de perfection plus riches mille fois que ceux de la Samarie au Jourdain, lorsque les Assyriens en

(1) 21 septembre 1569.
(2) 9 mai 1575.

fuyant les eurent semés de bijoux. Ouvrez, Seigneur, mes yeux : ils verront « les merveilles de votre loi ».

Les religieux sont gouvernés par la loi du Seigneur, loi sans tache, pure et immaculée ; leur nourriture, comme celle du Sauveur, est la volonté de Dieu, tandis que les amateurs de leur propre volonté en sont privés. Oh ! que ce mets délicieux est ignoré d'un grand nombre ! Et peu s'en nourrissent sans y mêler leur intérêt particulier : il y a cependant Jésus-Christ ; il y a les apôtres après la venue de l'Esprit-Saint ; il y a saint Paul qui disait : « Nous nous efforçons toujours de lui plaire, soit présents, soit absents ». David aussi s'écriait : « Mon âme ne sera-t-elle donc pas soumise au Seigneur » ? Et dans un autre endroit il se promet de « servir Dieu gratuitement ».

Nous sommes ici au point culminant de cette résignation et de cette conformité avec la volonté divine, où se purifie et se raffine la tendance et le but de l'amour. Le saint homme s'y distingua entre tous, aimant Dieu sans intérêt propre, tellement qu'il se détachait même des consolations et des délices que l'oraison a coutume de donner, se résignant à en être privé, si Dieu le jugeait bon. Il s'en explique comme il suit :

« C'est pour se conformer à vos dispositions, Seigneur, que toute créature doit exister, et elle doit faire ce que vous lui commandez. Mais, aucun de ceux qui ont reçu de vous la faveur d'entrer en vous-même et de sentir la douceur de votre présence, la consolation de votre parole et de votre enseignement intérieur, ne peut s'empêcher de souffrir quand ces délices lui manquent. C'est ce qui faisait dire à David : « Seigneur, entendez mes soupirs et mes larmes, et ne gardez pas le silence (1) ». Elle a trouvé un grand trésor, l'âme qui a appris par expérience qu'elle ne peut pas vivre sans Dieu ni sans ses faveurs.

Mais, parce que mon cœur sera privé de tendres sentiments,

(1) Ps., XXXVIII, 13.

sera-t-il aussi privé de la direction de Dieu ? Ou parce que je n'éprouverai pas de sentiments propres, l'Eglise perdra-t-elle les pensées ordinaires de la foi ? Eh bien ! c'est à leur lumière que je veux m'éclairer. J'y suis encouragé par l'exemple des Mages : arrivés à Jérusalem, ils sont privés de la vue de l'étoile, mais le saint Evangile dit que les savants leur firent connaître le lieu de la naissance du Messie ; au sortir de Jérusalem, ils virent l'étoile paraître de nouveau, ce qui leur fit éprouver une joie plus grande qu'à sa première apparition. Les sentiments particuliers disparaissent comme les ruisseaux intermittents, ils s'en vont, ils reviennent comme Dieu veut. Et pour que la foi s'appuie sur la parole de Dieu et non sur eux, Dieu permet qu'ils manquent ».

« Je compris, dit-il encore une autre fois, que Dieu donne avec mesure les consolations parce que cela vaut mieux pour son service. L'âme est d'autant mieux disposée qu'elle ressemble davantage au divin Rédempteur qui, pendant sa vie, travailla, souffrit et eut l'âme remplie de tristesse. La consolation doit être comme la réfection légère que le voyageur prend à l'hôtellerie, non pour s'y arrêter, mais pour pouvoir continuer sa route, plus fort et plus dispos ».

S'adressant à Notre-Seigneur, le P. Balthasar avait coutume de dire avec une entière et parfaite résignation : « Puisque vous m'avez accordé la faveur de me reposer, en vous offrant tout ce que je suis, accordez-moi en grâce une autre faveur : de me reposer en étant traité par vous, ô mon Dieu, comme vous voudrez. Je ne prétends pas à une fin plus haute ; je ne veux ni moyens moins convenables, ni plus de faveurs, ni moins de souffrances, ni plus de délices, ni moins de travaux. Je veux être regardé comme Dieu m'a fait et comme je le mérite ; je veux être traité comme Dieu m'a traité et comme j'ai péché : je ne veux ni plus de tendresses, ni moins de rigueurs ».

Il profitait de cette faveur que Dieu lui faisait, pour enseigner à ceux qui s'occupent de spiritualité et sont tristes en pensant qu'ils n'aiment pas Dieu avec ferveur, à commencer

de l'aimer dans l'état où ils sont : 1° D'abord, qu'ils ne se plaignent pas, si Dieu les traite sévèrement, à leur goût.

2° Qu'ils se contentent de ce que Dieu leur donne et qu'ils le regardent comme un grand bienfait.

3° Qu'ils soient contents aussi des espaces qui séparent une consolation de l'autre ; qu'ils ne les trouvent pas longs, mais courts ; qu'ils les estiment comme des trésors, car le trésor d'une âme pure ne consiste pas à recevoir les biens de Dieu, mais à avoir Dieu content.

4° Qu'ils rendent à Dieu tous les services qu'ils pourront, avec l'intention très pure de ne plaire qu'à lui. Une femme très fidèle fait voir l'amour qu'elle a pour son mari en lui faisant plaisir le plus qu'elle peut : si elle se pare et cherche à s'embellir, c'est pour le contenter, lui seul et non un autre ; si bien que, si le mari avait plaisir qu'elle quittât ses parures, elle les quitterait volontiers, alors même que, pour cela, d'autres la tiendraient pour peu de chose ; elle se contenterait d'avoir fait plaisir à son mari, d'être près de lui, de le savoir satisfait. Ainsi l'âme qui aime vraiment le Seigneur met tout son contentement dans celui de Dieu. Si elle désire la parure des vertus, des sciences ou d'autres grâces, ce n'est pas pour plaire aux hommes, pour être estimée d'eux, car cela, à ses yeux, ressemblerait à des vues adultères ; c'est uniquement pour plaire à Dieu, et pour en aider d'autres à plaire à Dieu. Si Dieu ne lui accorde pas ses consolations et ses faveurs, ni les grâces gratuites, quand même elle soit rebutée et méprisée, elle se contente de cela, parce que Dieu le veut ainsi, Dieu dont le bon plaisir est la mesure du bien. Celui qui plaît à Dieu de cette manière, sera sûrement aimé de lui ; il obtiendra la perfection de l'amour et les richesses qui en découlent.

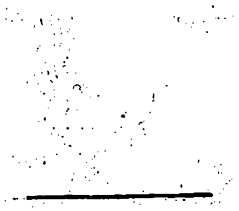
Pour confirmer cette doctrine, le P. Balthasar disait que le but principal de toute bonne oraison et le meilleur fruit qu'on puisse en tirer consiste à donner à Dieu tout ce qu'il demande, à nous rendre entièrement soumis à tout ce qu'il veut, à tout accepter de lui : traitement et conduite par telle

ou telle voie, santé, honneur, bien-être et autres choses naturelles ; et, au point de vue de l'âme, à accepter qu'il nous donne tel ou tel état intérieur, qu'il nous accorde ou non des faveurs, qu'il supprime ses consolations et ses visites, qu'il se cache de nous, nous laisse froids et dans les ténèbres ; et même, d'autre part, qu'il permette que nous soyons assaillis de tentations, de craintes, de désolations, afin qu'il soit ainsi lui-même plus glorifié, et nous plus avancés ; car c'est cela qu'il désire et qui arrivera si nous lui sommes fidèles. Nous le serons, en ne courant plus après la créature, pour chercher quelque consolation extérieure, quelque dégoût que nous ayons des choses de Dieu, en ne fuyant pas la croix ni les épreuves que Dieu nous envoie. Si nous restons fidèles dans l'épreuve, les premières grâces nous seront rendues, améliorées encore, comme il arriva au saint homme Job. Il se trouva plus riche après ses malheurs, et c'est parce qu'il avait eu confiance en Dieu et qu'il avait dit : « Le Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me l'a pris, que son nom soit béni toujours, car soit qu'il me donne, soit qu'il me prenne, il le fait toujours avec amour et pour mon bien ».

Le grand-prêtre Elie disait de même : « Dieu est le maître de tout, qu'il fasse ce qui paraîtra bon à ses yeux ; ce sera bon aussi à mes yeux, quelle que soit la disposition qu'il prenne ». C'est pourquoi, celui qui est ainsi résigné, celui qui n'agit qu'avec cette intention dans tout ce qu'il entreprend, fait, à la vérité, de sa part tout ce qu'il peut et tout ce qu'il doit, mais laisse entre les mains de Dieu le succès qu'il désire ; il est plus content du succès que Dieu envoie, bien qu'il soit contraire à ses vœux, que de celui qu'il désirait. Joab, chef des Hébreux, disait dans ce sens à son frère : « Soyons fermes et combattons vaillamment pour notre peuple et pour les villes de notre Dieu, et que Jéhovah fasse ce qui lui semblera bon (1) ».

(1) Parap. xix, 13.

Ce sont là les enseignements que le P. Balthasar Alvarez donnait à ceux qui s'occupaient d'oraison. Pour lui, armé ainsi de résignation et de confiance, il entreprit, comme on l'a vu, de grandes œuvres pour le bien des âmes, et ses œuvres furent couronnées de succès.



CHAPITRE LI

Quelques belles pensées sur la résignation et sur la confiance en la providence de Dieu, tirées des lettres du P. Balthasar Alvarez à des infirmes ou à des affligés qui reçurent de lui des consolations dans leurs peines.

Le P. Balthasar Alvarez, on l'a vu, montrait beaucoup de grâce et de prudence dans les lettres qu'il écrivait aux pécheurs pour les convertir, ou aux tièdes et aux faibles pour les ranimer. Il avait les mêmes dons pour consoler et encourager les malades ou les affligés, car il savait par expérience ce qu'est la maladie ou l'affliction, puisqu'il les avait éprouvées. Et c'est à son expérience qu'il demandait les conseils et les avis qu'il donnait aux autres. Ils se rapportaient surtout, comme on l'a vu, à la résignation et à la conformité avec la volonté de Dieu et avec son amoureuse providence. A celle-ci, le saint homme avait confié entièrement son sort dans les maladies et dans la tribulation. C'était aussi sa ressource pour consoler les malades et les affligés par des lettres remplies d'aperçus très encourageants. Nous en citerons ici quelques passages de choix, ceux qui pourront le mieux nous consoler et nous faire du bien.

§ 1

A un personnage distingué, tourmenté par la fièvre tierce, il écrivait : « Sainte Gertrude connut un jour par révélation, dans une extase, que Notre-Seigneur, bonté suprême, a créé

l'homme avec amour, et qu'il lui envoie de même avec amour tout ce qui lui arrive par son ordre ou par sa permission, prospérités et adversités, et que, dans les unes comme dans les autres, il cherche son plus grand bien. De là, la sainte conclut qu'il faut être bien aveugle pour ne pas se réjouir et se tenir pour très heureux de recevoir des choses que Dieu nous donne avec un tel élan d'amour. Vous n'êtes pas de ces aveugles ; vous êtes, grâce à la bonté de Notre-Seigneur, de ceux qu'il a éclarés lui-même ; vous êtes, en conséquence, prêt à vous regarder comme favorisé et traité avec amour par ce que Dieu vous envoie, et à transformer en grâces précieuses les fièvres les plus incommodes. Vous avez pour Dieu quelque peu de cet amour qu'avait saint Laurent, lorsqu'il se servait de son gril comme d'un luth pour dire à Dieu : « Brûlé, je vous rends grâces ». Je remercie, moi aussi, la bonté infinie de Dieu de vous avoir prévenu avec « des bénédictions de douceur », et je le prie de vous accorder la grâce d'être fidèle dans l'épreuve » (1).

A un autre grand personnage, le P. Balthasar parlait ainsi de la conformité à la volonté divine : « Je vois un signe certain que votre état et votre situation sont agréables à Dieu, dans la joie si continuelle qu'il vous cause, au point qu'il semble être votre centre. C'est une bonne nouvelle pour moi qui désire tant que vous vous gouverniez toujours par cette règle infaillible. En la suivant, comme une étoile polaire, vous pourrez sortir intact de toutes les épreuves, sans qu'aucune d'elles puisse vous nuire. Oui, certes, car celui à qui Dieu ouvre les yeux pour qu'il voie que tout son bien est en lui, les lui ouvre également pour lui faire voir dans la même lumière le prix des souffrances ; Dieu lui fait voir que ce sont des courriers agiles avec lesquels on franchit les espaces qui séparent les âmes de lui, et que ce serait offenser la Providence de les appeler obstacles. Car, s'il désire progresser, s'il veut contenter celui qu'il doit aimer plus que lui-même,

(1) De Salamanque, 10 août 1574.

il doit aussi désirer les occasions de le faire : ce sont précisément ces évènements que le monde aveugle appelle infortunes, désastres, accidents; pour lui, il ne les considère que comme des faveurs et des grâces, d'autant plus précieuses qu'elles sont plus lourdes » (1).

Et à un religieux : « Vous souffrez dans votre corps et encore plus dans votre âme. Ces deux sortes de souffrances vous sont envoyées par la bonté même de Dieu, afin que vous le possédiez un jour. Je me souviens d'avoir lu que Notre-Seigneur dit un jour à sainte Gertrude que, s'il voit quelqu'un dépourvu de vertus qui puissent l'attirer à lui, car ses délices sont d'être avec les enfants des hommes, alors il les remplit de tribulations dans le corps et de troubles dans l'âme, afin que les épreuves lui ouvrent un chemin vers cette âme, qu'elle l'appelle à son secours, qu'elle pousse des cris vers lui, alors qu'auparavant elle était sans voix. L'Ecriture sainte dit en effet : « Le Seigneur est tout près de ceux qui ont le cœur angoissé ». Le Seigneur lui-même a dit : « Je suis avec lui dans la tribulation ». C'est là, et non pas dans la soustraction de son amour, qu'est la cause de votre épreuve actuelle. Ce n'est pas un abandon de la bienveillance de Dieu, c'est un embrassement de sa douceur. Vous devez d'autant plus vénérer cet embrassement qu'il est plus étroit; c'est en effet de cette manière que les créatures ont coutume de se montrer l'amour qu'elles ont les unes pour les autres. Si votre souffrance augmente, que votre foi en Dieu croisse pareillement, car c'est elle qui vous guérira. Saint Paul le dit en parlant d'autres malades très croyants : « Par la foi, ils ont été guéris de leurs infirmités ». Le Seigneur ne voudra pas couper si longtemps avant la maturité une grappe qu'il a créée pour son régal. Et si vous désirez la vie uniquement et purement pour son service, vous pouvez sûrement la désirer et la demander : Dieu ne s'en offensera pas, il l'approuve au contraire.

(1) Salamanque, 1er mars 1576.

« Notre-Seigneur dit en effet à la même sainte Gertrude que le tendre amour qui lui fait désirer le salut des âmes le contraint à recevoir, comme si lui-même en était l'objet, les désirs des justes lorsqu'ils souhaitent et recherchent sans désordre certains biens. Et Notre-Seigneur ajoutait : Ceux qui souffrent quelque incommodité corporelle ou quelque désolation de l'âme, s'ils désirent la santé, s'ils souhaitent être délivrés de leurs maux, moi qui les aime si tendrement et souhaite pouvoir leur donner une très abondante récompense je considère leurs désirs comme si j'en étais moi-même l'objet.

« Quelles paroles si consolantes pour celui qui les comprend ! J'ai compassion de votre état de souffrance, car je sais par expérience quelle est la faiblesse des hommes lorsque Dieu les laisse avec leurs propres forces, afin qu'ils voient clairement ce qu'ils peuvent sans lui, quand ils l'abandonnent pour s'appuyer sur eux-mêmes. Mais puisque j'ai été comme vous aux portes de la mort et que je vis encore, reprenez courage et ayez confiance que vous ferez comme moi et même que vous aurez plus de forces. Courage donc et consolation, et sachez que, pour obtenir, plus promptement, avec plus de joie et de goût, la santé, et tout ce qu'on désire, le bon moyen c'est d'être délicat avec le bon Dieu, d'être content de se remettre entre ses mains et de s'abandonner à son bon plaisir. Et jusqu'à ce que Dieu obtienne de vous cette satisfaction, sachez qu'il vous laissera malade jusqu'à la limite même de la mort. Mais si Dieu vous voit résigné et bien docile, vous entendrez la réponse de Dieu, comme Abraham celle de l'ange au moment où il allait frapper son fils. Dieu dira à la mort : « Ne frappe pas, arrête! » Car Dieu ne voulait que savoir à quel point il peut compter sur vous. Maintenant qu'il a vu votre obéissance, ne faites pas, dit-il, ce sacrifice, immolez ce bélier. Dieu n'avait pas besoin de cette épreuve pour savoir ce qu'était Abraham, mais Abraham n'aurait pas su s'il était capable de cette obéissance, sans cette pressante injonction. Il n'aurait pas été

non plus si consolé de garder son fils, s'il avait été moins généreux pour Dieu et s'il avait omis de faire quelque chose de son côté pour servir un Dieu qui le lui laissait si libéralement et avec lui un nom si glorieux. Croyez-moi, vous ne trouverez pas de chemin plus court pour sortir de cette épreuve, et ce sera aussi le plus doux souvenir lorsque vous aurez recouvré la santé. Jetez-vous, les yeux fermés, entre les mains de Dieu, vous pouvez être assuré que vous ne vous trouverez pas mal de vous être jeté ainsi dans ces mains qui se laissèrent attacher à la croix pour nous mériter le repos du temps et de l'éternité. »

§ 2

Voici encore deux lettres très pieuses du P. Balthasar à deux dames de distinction :

« J'ai lu dans votre lettre le récit de plusieurs peines que vous endurez et j'en ai deviné d'autres nombreuses aussi et plus grandes que celles que vous me découvrez, peines qui ne seraient pas aussi cuisantes si vous pouviez les raconter. Souvenez-vous que les douceurs que vous espérez de Dieu ont cette qualité de ne pouvoir se dire, et d'autres qualités encore qui font éclater sa grandeur. « Les justes, dit saint Augustin, espèrent voir un jour ce spectacle ravissant qui renferme tant de douceur, qu'on peut bien y penser, mais qu'on ne peut pas l'apprécier ».

« Des peines que Notre-Seigneur vous envoie, je ne sais dire autre chose que ces paroles de David étonné de voir le Seigneur réunir dans un petit réservoir toutes les eaux de la mer: « Il réunit dans une outre les eaux de la mer, et dans ses trésors les abîmes » (1). Le prophète appelle des abîmes dans des trésors, cette réunion de tant de choses dans une âme, chacune fort pénible en son genre, l'une surpassant l'autre en amertume. Il appelle trésors de Dieu, ses desseins, ses secrets, ses

(1) Ps. xxxiii, 5.

plans que nous ne comprenons pas, et qu'il suit, lui, pour le bien et le progrès de nos âmes. C'est bien avec raison que ses desseins s'appellent trésor, trésor de Dieu et des âmes : de là descendent jusqu'à nous toutes les richesses, tous les bienfaits de Dieu, tout ce qui nous instruit et nous soulage. Or, David dit que dans ces trésors Dieu met des abîmes quand il envoie à une âme beaucoup de peines. Grande parole, certes ! Si Dieu ne nous en donne pas l'intelligence, elle demeurera obscure.

« Frappez donc à ses portes qu'il ne nous montre pas sans mystère ; en attendant qu'elles s'ouvrent, vénérez en silence le secret que votre intelligence ne saisit pas encore. Dieu a un désir immense de voir en nous l'image vivante de son divin Fils, et s'il veut nous voir seuls et brisés, ce n'est pas dans un autre but. Depuis que ce Fils en qui il a mis toutes ses complaisances s'est revêtu de la livrée dont nous parle l'enseignement de la foi, il ne peut être satisfait de nous que si nous aspirons à la porter aussi, que si nous la recevons à genoux, avec respect, amour, reconnaissance, lorsqu'il veut bien nous en revêtir. Voilà des vérités qu'il ne faut pas dire seulement, mais qu'il faut goûter et recevoir avec une consolation indicible. Dieu Notre-Seigneur ne nous châtie pas deux fois ; et lorsqu'il nous envoie l'affliction dans le temps, c'est pour nous éviter le feu éternel ; il lave pour ainsi dire à l'eau de rose ce qui aurait dû être purifié dans le sang sous les coups les plus cruels. Quiconque aime Dieu et comprend à sa lumière pourquoi il envoie ces peines qui réveillent, n'a pas besoin d'autres considérations pour les aimer et les adorer. Il regarde toute peine comme une grâce, comme une malle-poste, comme un brasier, comme de vives lumières dûes à l'amour de Dieu, comme des flèches lancées par lui, et, le cœur fût-il très dur, en est cependant amolli.

« Dieu Notre-Seigneur veut que vous en arriviez là, et si votre cœur ne brûle pas d'amour, craignez. C'est pour obtenir ce but qu'il vous envoie des peines ; si vous ne les accueillez pas comme des tendresses de son amour, gémissez sur vos

péchés, qui, pareils à un voile, vous empêchent de voir le bonheur et le prix des moyens les plus sûrs que Dieu prend pour obtenir ce qu'il désire par dessus tout. Jusqu'à ce que vous le compreniez, Dieu ne cessera de vous troubler ; jusqu'à ce que vous le sachiez, Dieu vous comblera d'amertume ; jusqu'à ce que vous l'appréciez, Dieu saura vous humilier ; jusqu'à ce que cette conduite vous contente, tout ce que vous désirez vous sera refusé, tout ce qui vous arrivera, fera votre tristesse, tout ira au rebours, tout manquera ; parce que vous manquez vous-même à une chose qui seule suffit à rassasier, à honorer, à éclairer celui qui la possède. De là, ces paroles de saint Augustin à propos d'un passage des psaumes :« J'ai cherché le Seigneur et il m'a exaucé » (1). « Ceux qui ne sont pas exaucés ne cherchent pas Dieu, mais quelque chose en dehors de lui ; et, comme ils font injure à Dieu qui veut être aimé plus que ses biens, ils sont punis en ce qu'ils ne les obtiennent jamais et qu'ils sont privés de sa familière amitié, châtiment bien mérité par une telle folie.

« Je m'étends longuement, mais cela me permettra d'être plus bref sur d'autres points ; je le fais parce que j'ai un vif désir de vous aider à achever ce que Dieu a commencé en vous. Je compatis à toutes vos indispositions et à toutes vos peines ; je m'en afflige surtout parce que, si vous comprenez en partie le trésor des souffrances, vous ne le comprenez pas assez pour me donner toute satisfaction ; vous brûlez, mais faiblement ; vous brillez, mais moins qu'il ne faudrait ; vous ne profitez de tout cela que par à peu près. Pardonnez-moi, mais vous ne connaissez pas assez votre pauvreté et le trésor que Dieu vous offre. De là vient que vous ne recevez pas, en l'appréciant comme il faudrait, ce que Dieu vous envoie ; vous n'accueillez pas avec assez d'amour ce que Dieu vous envoie avec tant d'amour. J'ai peur que, si vous marchez encore dans cette voie, le remède ne se change en poison, ou que du moins vous gagniez peu quand il y va de l'intérêt suprême de gagner beaucoup ».

(1) Ps. xxxiii, 5.

Dans la seconde lettre, le Père s'exprime ainsi :

« Remercions Dieu qui ne vous oublie pas.

« Celui qui a de bons yeux, comme dit saint Augustin, regarde les infirmités comme des courriers légers qui conduisent à Dieu, car, lorsque Dieu veut faire progresser les âmes, il leur envoie de ces courriers agiles, « il reprend, il châtie ceux qu'il aime ». Je ne veux pas vous cacher que j'ai été heureux de comprendre les desseins de Dieu sur vous, et que ce bonheur, loin de diminuer, a plutôt augmenté, quand j'ai appris le mal dont vous souffrez. Voyez quelle affection je vous porte. « La douleur de la blessure enlève les maux », dit l'Esprit-Saint. Comprenez, et vous verrez quel avantage est le vôtre, je veux dire : douleur au foie, mais bien-être dans l'âme ; ce n'est pas acheter cher les biens de l'âme que de les payer par les maux du corps. Continuez à renoncer à tout, comme vous avez si bien commencé à le faire, car c'est la leçon que le bon Dieu vous donne maintenant. Puisque vous avez commencé à ne chercher que Dieu seul et que vous l'avez déjà trouvé, ne lui donnez pas de compagnie, vous lui feriez injure. Pour prévenir cela, il vous défigure. L'épouse des Cantiques disait : « Ne me regardez pas, je suis défigurée, le soleil m'a fait perdre mes couleurs » (1). Nous ne devons ni chercher une autre compagnie à sa place, ni même une autre avec lui : prendre le premier parti serait fausser compagnie, le second, partager son cœur. Ne lui faites pas cette injure d'admettre à votre table un autre que lui. Dites-lui de reposer dans votre âme, et si vous ne savez pas comment il le fera, demandez-le lui. Si vous le demandez respectueusement, vous entendrez sa réponse : « Ma fille, laisse-moi faire en toi ce que je veux ». Cela, croyez-le, c'est pour vous un plus grand bien que tout ce que Dieu lui-même pourrait vous donner dans le temps et dans l'éternité. Avec cela, il sera satisfait et vous même enrichie et avancée dans son service. Apprenez à exalter sa grandeur en tout, ayez de ses actes

(1) 1, Cant., I, 5.

l'opinion qu'avait son serviteur Moyse : « Ses œuvres sont parfaites, et ses desseins, et ses jugements sont justes ». Et, puisque Dieu vous a faite son enfant, ne le provoquez pas, car il vous ferait sentir sa colère et vous châtierait : « Il a vu, dit l'Ecriture, et sa colère a été excitée, car ses fils et ses filles l'ont provoqué » (1). Considérez avec quelle honte il faut entendre cette parole qu'il prononce plus loin : « Enfants infidèles ». O enfants déloyaux ! Plus vous ferez de progrès dans le service de ce bon Maître, plus vous en ferez aussi dans mon estime, estime à laquelle vous avez déjà tant de droit ».

Avec ces fortes pensées, le saint homme encourageait et consolait avec suavité et persuasion les malades et les affligés. Il leur faisait partager sa confiance en la Providence et sa résignation à la divine volonté ; car il savait par expérience que de Dieu seul dépend notre remède et l'adoucissement à nos peines, et que Dieu seul peut faire servir les adversités à augmenter nos prospérités spirituelles, comme sa conduite en avait donné la preuve.

(1) *Deut.*. xxxii, 19.

CHAPITRE LII

Le P. Balthasar part pour Tolède et commence à prendre le gouvernement de cette province. Quatre mois après, il meurt saintement à Belmonte.

Le P. Balthasar Alvarez, si bien éprouvé, si bien résigné à ses épreuves, avait atteint la perfection que nous avons vue. Aussi, Notre-Seigneur voulut-il cueillir pour le ciel un fruit si mûr et si savoureux. Il lui avait donné le mérite d'une expédition au Pérou, car il avait accepté généreusement, ainsi que nous l'avons vu, de s'y rendre en qualité de Provincial. Dieu voulut de même qu'il augmentât beaucoup ses mérites en acceptant promptement de se dévouer pendant trois ans comme Provincial de la province de Tolède ; mais Dieu se contenta d'un peu plus de trois mois de travail et le Père mourut, comme un bon soldat, combattant et travaillant vaillamment à son poste.

Après le Carême de 1580, il partit de Villagarcia, n'emportant avec lui (comme nous le disions une première fois au chapitre XLVIII), que Jésus crucifié dans son cœur, avec les trois fidèles compagnes dont il parlait fréquemment, la pauvreté, l'humiliation, la souffrance, et regardant comme le comble de la richesse, de la grandeur et de la joie, cette aimable et noble compagnie de son doux Jésus. Il se rendit à Valladolid pour prendre congé de la fondatrice du collège qu'il quittait et d'autres personnages auxquels il avait des obligations spéciales. Je me trouvai là, à cette époque, parce que, ordonné prêtre le jour de saint Joseph, je dis la pre-

mière messe au collège de saint Ambroise, six jours plus tard, le vingt-cinq mars, fête de l'Annonciation, et on me retint à la maison professe pour aider à entendre les confessions la semaine Sainte et pendant l'Octave de Pâques. Et comme j'appartenais à la maison que le P. Balthasar Alvarez venait de quitter, il me prit pour l'accompagner dans les visites et les autres commissions qu'il avait à faire. Je m'en estimai très heureux, car il me fut alors donné de voir mieux par l'expérience quel était son esprit religieux, ainsi que sa ferveur et la force de ses paroles dans les entretiens. Comme c'est de l'abondance du cœur que sortent les paroles prononcées par la bouche, ses lèvres me paraissaient dignes d'être comparées à celles de l'Epoux céleste, et à des lis qui exhalent le plus doux parfum. Ses discours n'étaient pas seulement affables, mais ils respiraient je ne sais quoi de fort et de pénétrant, ils distillaient « cette myrrhe supérieure et choisie » rappelant la pauvreté, l'humiliation, la souffrance de l'Epoux divin, dont son cœur était rempli. Il en parlait à ceux qu'il visitait avec un tel esprit de ferveur qu'il touchait et enflammait les cœurs ; il inspirait le désir de méditer et d'imiter les trois grandes vertus qu'il aimait tant. Et même en marchant dans les rues, il laissait de temps en temps échapper quelque parole brûlante sur ce sujet et, quoique je fusse comme de glace, il m'embrasait moi-même. J'aurais bien voulu l'accompagner jusqu'à la province de Tolède pour jouir de sa douce et sainte compagnie et pour contracter quelque peu de familiarité avec ses trois compagnes si chères à son cœur, pauvreté, humiliation, souffrance ; mais je n'eus pas ce bonheur ; je dus rentrer à Villagarcia pour réfléchir sur ce que j'avais entendu.

Le P. Balthasar partit au bout de huit jours, pour gagner sa province où quelques-uns l'avaient connu, dans ses débuts, sévère et rigide pour lui-même et aussi pour les autres. Comme ils pensaient qu'il avait conservé la même sévérité, ils avaient fait partager leur crainte par leurs frères ; mais ils se détrompèrent bien vite, car le serviteur de Dieu se

montra dès l'abord avec toute l'humilité, la douceur, l'affabilité dont Dieu l'avait doué. En arrivant à la maison de Tolède, il fit preuve d'une grande déférence pour tous les Pères anciens ; il se rendit dans la chambre du P. François de Strada et celles de trois autres Pères âgés et, à genoux, demanda à leur baiser la main.

Le P. François Strada dit alors : Un Provincial qui se met si humblement à genoux, sera un bon Provincial ; car là où se trouve l'humilité, là se trouve la sagesse du ciel, selon la parole du Sage : Notre-Seigneur qui aime tant les humbles leur communique sa céleste lumière, sa prudence et l'habileté dans le gouvernement.

Dieu donna tout cela à son serviteur, et on le vit bien dans la première visite qu'il fit, car il prit de si bonnes dispositions pour le bien de sa province que tous en furent grandement consolés. Le bruit s'en répandit et fit désirer sa prompte venue dans les autres collèges

Il eut pour compagnon dans son emploi le P. Alphonse de Montoya qui vint plus tard avec la même charge dans ma province de Castille. Il avait été le premier Supérieur de la maison professe et avait un excellent esprit religieux, de la science et du savoir-faire. Il nous raconta la manière dont le P. Balthasar se conduisait dans les voyages. Le matin, il priait et faisait oraison trois ou quatre heures. En arrivant à l'endroit où il devait s'arrêter, il commençait par dire la messe, lentement ; il faisait son action de grâces et l'examen particulier. On dînait ensuite, on se reposait un peu ; comme nous étions à la belle saison, il y avait assez de temps pour tout. Venait alors la lecture spirituelle et la récitation des Heures. L'après-midi, presque tout le temps était consacré à l'oraison ; le soir, on récitait Matines, et on gardait le plus possible pour tous les détails l'ordre suivi dans les collèges. En visitant les maisons, il suivait la méthode qu'il s'était fixée pour la province d'Aragon et donnait les mêmes exemples d'édification.

Mais, au meilleur moment, après moins de quatre mois,

Notre-Seigneur jugea bon de terminer sa course par une bienheureuse mort, digne de sa sainte vie.

Il venait de visiter la maison professe de Tolède, puis le collège d'Alcala et le noviciat de Villaréjo de Fuentés, s'efforçant avec ardeur, dans ses exhortations à ceux de la maison ou aux fidèles qui venaient à notre église, de les embraser tous, s'il avait pu, de l'amour de Dieu. A Villaréjo, il commença à remplir les conditions marquées par le Pape Grégoire XIII pour gagner un jubilé solennel publié pour le bon succès des affaires de l'Eglise. Il fit les deux semaines de jeûne rigoureux qui étaient prescrites, et personne ne put l'en détourner, bien qu'il eût une excuse suffisante et au delà dans ses infirmités et dans son affaiblissement. Le corps en effet devint très faible à la suite de ce jeûne, quoique l'esprit fût de plus en plus dispos pour l'événement qu'il commençait à espérer. De plus, les grandes chaleurs de la saison, ajoutées à ses longues heures de marche au soleil dans ses voyages, en plein mois de juillet, achevèrent de le prédisposer à la maladie. Aussi en arrivant au collège de Belmonte, il fut saisi par une fièvre, dont les médecins, il est vrai, ni ceux de la maison ne parurent pas faire grand cas. Mais le saint homme comprit que son heure était venue et il commença sans retard à se préparer à la mort. Il fit une confession générale à son compagnon, le P. Alphonse de Montoya ; il communia avec une grande dévotion, et, bien à temps, il demanda et reçut l'Extrême-Onction ; tout cela en faisant paraître de grands sentiments de respect, d'estime, d'amour qu'il avait pour ces sacrements, pour les grâces que ces sacrements lui apportaient et pour la faveur que Dieu lui faisait en l'appelant à lui. Il ne voulait pas recevoir de visites, afin d'être plus libre pour prier et traiter avec son Dieu. Même à son compagnon qui lui disait de désigner quelqu'un pour gouverner à sa place toute la province, il répondit : « Père, ne me parlez pas d'affaires, ce n'est pas le moment ; il n'est plus temps. Le médecin voulant l'avertir de la gravité de sa maladie et de l'imminence de la mort, cherchait

des détours et n'osait s'expliquer. Mais le serviteur de Dieu comprit et dit avec une parfaite possession de lui-même : « Vous n'avez pas besoin d'avoir peur de me dire que je vais mourir, car je ne tiens aucunement à vivre, et je ne regrette pas de mourir. »

Un autre Père, le voyant si content de sortir de la prison du corps, lui demanda s'il se réjouissait de mourir. Il répondit : « S'il faut mourir, pourquoi pas maintenant ? » Ces paroles faisaient comprendre qu'il était intérieurement satisfait du témoignage que lui rendait la conscience et qu'il espérait avec confiance être sauvé. Faut-il s'étonner qu'il eut cette confiance à la fin de sa vie, lui qui l'avait déjà, n'étant encore qu'au milieu de sa course, comme nous l'avons dit au chapitre XXVIII ? Surtout si nous nous rappelons qu'une révélation, déjà rapportée plus haut, lui avait appris qu'il était du nombre des élus.

Lorsque la mort fut imminente, tous les religieux du collège vinrent y assister, les larmes aux yeux, car tous l'aimaient tendrement. Ils auraient aimé qu'à cette heure suprême, le mourant leur dit quelques paroles édifiantes ; mais le saint homme ne voulut pas interrompre sa prière ni l'entretien intérieur qu'il avait avec Dieu. En sa présence, dans un repos et un silence profonds, il termina son exil, le septième jour de sa maladie, à cinq heures du soir, le 25 juillet, jour de saint Jacques, apôtre, à qui il avait beaucoup de dévotion, en 1580, à l'âge de 47 ans et la 25e depuis son entrée dans la Compagnie. Tous ceux qui le connaissaient furent consternés de perdre un tel modèle de vertus, et d'être privés de tout ce qu'on espérait de bien pendant son gouvernement de la province.

A peine sa mort fut-elle connue dans la ville de Belmonte, qui savait sa réputation de sainteté, et n'avait pas autrement entendu parler de lui, qu'on vint en foule pour le vénérer. Le divin Maître, voulant honorer son serviteur après sa mort, inspira au chapitre de la collégiale de venir en corps, sans y être invité, célébrer ses obsèques. Elles furent très solen-

nelles, et, après le service, son corps fut descendu dans le caveau de l'église destiné à la sépulture des religieux.

Dès que la nouvelle de sa mort fut répandue en Castille, elle y causa de vifs regrets, dans la Compagnie et parmi les séculiers. De graves personnages, en particulier, la duchesse de Frias, le pleurèrent. Celle-ci, à peine informée de sa maladie, lui envoya, de Villalpando, une mule chargée de bonnes provisions. Et, quand elle apprit sa mort, elle en fut si désolée, elle et tous les seigneurs qui étaient près d'elle, qu'on envoya prier le P. Recteur de Villagarcia de venir la consoler. Sa perte ne fut pas moins sentie par Dª Magdalena de Ulloa, fondatrice du collège de Villagarcia d'où il était parti pour Tolède. Dans ce collège, les chapelains chantèrent un office très solennel et une messe ; les Pères firent de même, car ils conservaient le souvenir encore tout récent de leur saint Recteur et Père ; et en divers endroits on célébra pour lui un grand nombre de messes. Cependant plus nombreuses encore furent les personnes, et parmi elles de très graves et de très instruites, qui se recommandèrent à ses prières comme à celles d'un saint qui pouvait grandement les aider dans le ciel.

Pour moi, je restai interdit et j'adorai les secrets jugements de Dieu qui avait voulu trancher le fil de la vie d'un tel homme, à un âge et dans des circonstances où, selon le cours ordinaire de la nature, il était capable de vivre longtemps, et, selon le cours ordinaire de la grâce, il était admirablement préparé pour produire de grands fruits dans l'Eglise, dans son Ordre et au-dehors. Mais Dieu, maître de sa vigne, plante, taille, et coupe les sarments quand il veut et comme il veut, sans qu'il se trouve personne pour lui dire : « Pourquoi faites-vous ainsi » ? A Dieu, on ne doit pas demander raison de ce qu'il fait ; il suffit qu'il le fasse et qu'il le veuille, pour que ce soit juste, pour que tous en conviennent et regardent comme bon et juste tout ce qu'il fait. Il enleva de ce monde saint Antoine de Padoue à un âge moins avancé que le P. Balthasar Alvarez, alors qu'il produisait de si ad-

mirables fruits de salut dans les âmes : saint François d'Assise, saint Thomas d'Aquin et d'autres saints encore n'étaient guère plus âgés, et Dieu ne leur permit de terminer ni leurs ouvrages, ni d'autres œuvres éminemment utiles qu'ils avaient commencées. Le Seigneur a fixé les jours de ses justes, les degrés de leurs mérites et de leurs récompenses. Et, quand le terme est arrivé, il les prend pour leur donner une place dans sa gloire. En même temps, il nous avertit, nous qui restons ici-bas, de presser nos pas dans la carrière, de veiller sans cesse et, la ceinture aux reins, de nous tenir prêts pour la terminer ; car le Fils de l'homme viendra au moment où nous y penserons le moins ; il nous appellera pour nous demander compte, pour récompenser enfin notre diligence à attendre sa venue, ou châtier la négligence avec laquelle nous avons exécuté ses ordres.

CHAPITRE LIII

Révélations à propos de la mort du P. Balthasar Alvarez et de sa gloire. — Après sa mort, il aide à s'avancer dans la perfection certaines personnes qu'il avait aidées pendant sa vie.

Comme la mort des justes est précieuse devant Dieu, comme il veut que leur souvenir ne périsse pas, il prend soin de faire connaître aux fidèles combien ils sont précieux et grands en sa divine présence. De là, des révélations particulières, des miracles, et d'autres œuvres qui sont un signe de leur gloire. Ainsi Dieu voulut révéler la mort de ce saint homme et faire savoir, le jour même de sa mort, combien elle avait été précieuse à ses yeux.

§ 1

Il choisit pour cette révélation la ville de Burgos, parce que de là le bruit pouvait facilement se répandre dans toute la province de Castille où il était si connu et si estimé. Il y avait là une servante de Dieu, béate de saint François, très adonnée à la pénitence et à l'oraison, à qui Notre-Seigneur accordait de précieuses faveurs, qui apprenait quelquefois par révélation les choses à venir, lesquelles arrivaient exactement comme elle les annonçait. Il lui arrivait d'entendre une voix lui commander de faire elle-même certaines choses, toujours d'une grande utilité, et tout portait à croire qu'elle était bien sous l'influence de l'Esprit de Dieu. Un jour donc, pendant qu'elle priait, elle entendit qu'une voix

lui disait : « Viens, je vais te faire assister à la mort d'un de mes grands serviteurs ». Ravie en esprit, elle se vit devant un malade, dont le lit était entouré par un bon nombre d'ecclésiastiques qui jetaient une grande splendeur, et auxquels s'étaient mêlés des anges très nombreux. Elle vit ensuite entrer cinq autres prêtres, mais plus resplendissants et plus majestueux que les premiers : l'un d'eux surtout était si brillant et si beau, qu'elle crut que c'était Notre-Seigneur ; mais il lui fut dit que ce n'était pas lui. Ce personnage prit le malade par la main droite, le souleva, et les autres quatre, deux d'un côté, deux de l'autre, entourés par les premiers personnages et les anges, portèrent son âme dans le ciel au milieu des chants d'allégresse. Deux anges restèrent près du corps pour le parfumer et l'encenser. A la vue d'un trépas environné de tant d'éclat, et de la montée vers Dieu d'une âme si glorieuse, la servante de Dieu crut qu'il s'agissait d'un évêque italien, très fervent, qu'elle vénérait et aimait beaucoup. Mais il lui fut révélé que ce n'était pas lui, mais le P. Provincial de la Compagnie de Jésus de la province de Tolède.

Dès que cessa la vision, et c'était, nous l'avons dit, le jour même de la mort du P. Balthasar à Belmonte, elle vint le raconter à son confesseur, le P. Christophe de Ribéra, homme vraiment saint, prudent, de haute spiritualité, qui fut depuis Provincial de Castille. Il prit acte avec soin de tout ce qui lui fut raconté, et lorsque arriva la nouvelle de la mort du P. Balthasar, il compara toutes les circonstances du récit qui en fut fait et il comprit que, sans aucun doute, c'était de lui qu'il fallait entendre la révélation. Quelques années plus tard, cette personne ayant été à Valladolid, le P. François de Salcédo, jésuite, neveu du P. Balthasar Alvarez, la pria de raconter ce qu'elle avait vu et entendu ; elle lui dit qu'elle l'avait écrit dans un cahier où elle notait les grâces particulières que Notre-Seigneur lui faisait et dont elle rendait compte à son confesseur. Depuis cette révélation, ajouta-t-elle, comme je vis cette âme monter au

milieu d'une si grande splendeur, je n'ai pas pu l'oublier ni passer un seul jour sans me recommander à elle ; j'ai su depuis que c'était le P. Balthasar Alvarez.

Ainsi les circonstances de cette révélation, la vie sainte de cette personne qui, du reste, recevait de temps en temps des faveurs semblables, et vit plus tard la mort et la gloire de la sainte Mère Thérèse de Jésus, la mort édifiante qu'elle fit elle-même, tout cela peut nous faire regarder comme sûre cette révélation.

Les saints et les anges qui y parurent furent sans doute ceux à qui le P. Balthasar rendait un culte particulier et qui vinrent lui rendre honneur à l'heure de la mort. Et puisque le personnage le plus glorieux n'était pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous pouvons croire que c'était N. P. saint Ignace dont le malade était l'enfant, ou bien l'apôtre saint Jacques dont on faisait la fête ce jour-là, ou un autre pour qui le Père avait une dévotion particulière.

Sainte Thérèse de Jésus apprit la mort du saint religieux pendant qu'elle était à Médina del Campo, et, sans pouvoir se retenir, elle pleura pendant plus d'une heure, et personne ne put parvenir à la consoler. Comme on lui demanda pourquoi, elle qui était si insensible aux choses de ce monde, elle était inconsolable de cette mort : « Je pleure parce que je me rends compte de la perte que fait l'Eglise en perdant ce serviteur de Dieu. Et, après ces paroles, elle resta en extase pendant plus de deux heures. Ce qu'elle vit durant ce temps, elle ne le dit pas ; mais nous savons que plusieurs fois elle raconta la révélation rapportée au chapitre XI de cette vie, à propos de la sainteté éminente du P. Balthasar pendant sa vie et de la grande gloire qui lui était réservée dans le ciel.

Pour moi, j'ai connu une servante de Dieu d'une haute sainteté, elle aussi, très dévote à sainte Thérèse, très dévouée également à la Compagnie de Jésus, personne dont la véracité et la vertu me sont connues comme tout-à-fait hors de doute. Or, un jour qu'elle était plongée dans l'affliction, la glorieuse sainte Thérèse lui apparut, plusieurs années après

sa mort, et pour la consoler dans sa peine, elle lui dit entre beaucoup d'autres choses, ces paroles formelles tout à fait de nature à calmer son affliction : « Moi aussi, je suis fille de la Compagnie, et, elle m'a donné un confesseur que je reconnais et que je vénère maintenant dans le ciel ». Il est sûr qu'elle parlait du P. B. Alvarez, car, si elle eut d'autres confesseurs avant lui, elle garda le P. Balthasar plus longtemps ; il l'aida aussi avec plus de soin, jusqu'à ce qu'elle eût exécuté les grands desseins qu'elle avait conçus ; elle-même du reste se louait de l'avoir pour confesseur et pour maître. Elle le reconnaît et elle lui rend honneur maintenant dans le ciel ; c'est donc une preuve qu'il y fait son séjour, et même sur un trône correspondant au mérite que la sainte lui avait reconnu sur la terre.

Ces révélations sont bien consolantes ; cependant ce qui rend plus croyable ce qu'elles rapportent, c'est tout ce qui est raconté dans le cours de cette histoire : des œuvres et des vertus comme celles du P. Balthasar Alvarez, tant de charité pour le prochain, tant d'humilité dans les mépris, tant de patience dans les peines, une si parfaite conformité à la volonté de Dieu en toutes choses, une oraison si continuelle, sont des témoignages certains, de cette certitude qu'on peut avoir selon les lois ordinaires, que l'âme riche de tant d'œuvres, et de tant de vertus jouit de Dieu ; car le P. Balthasar y demeura fidèle jusqu'à la mort et il désira faire et souffrir plus qu'il ne le fit en réalité. Une voix venue du ciel dit à saint Jean : « Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur, parce que l'Esprit-Saint (pour qui dire et faire sont une même chose), les invite à se reposer de leurs travaux, car leurs œuvres les suivent » (1).

Leurs œuvres leur font honneur devant Dieu, ses anges et les justes ; quand même il n'y aurait pas de miracles, ces œuvres y suppléent, car elles sont miraculeuses et le témoignage le plus certain de la sainteté ; témoignage plus sûr,

(1) Apoc., XIV, 8.

par exemple, que ces merveilles que des méchants pourraient faire pour confirmer la foi et la vérité qu'ils prêchent, mais non leur vertu et leur sainteté.

Il ne manque pas, du reste, dans cette histoire, de choses rares et miraculeuses que Dieu accorda à ce saint homme pour l'avantage des autres, de telle manière qu'elles peuvent être regardées comme une récompense de ses bons travaux et des moyens pour le faire progresser dans les vertus, comme par exemple le don de contemplation avec les fruits extraordinaires rapportés plus haut ; de même la science infuse de la spiritualité et de la théologie, nécessaire dans son emploi, la connaissance du secret des cœurs, le don de prophétie et la connaissance des choses éloignées ou à venir. Dieu l'honora et le dota de ces dons sur la terre, comme de gages des biens éternels dont il le comble maintenant dans le ciel.

§ 2

Mais outre la gloire éternelle, il a plu à Notre-Seigneur de donner à son serviteur défunt la gloire de certaines œuvres, complément de celles qu'il avait faites pendant sa vie et de la sainteté, comme aussi de la réputation qu'il avait acquises. Les saints, en effet, dans le ciel, comme l'Ecriture le fait assez entendre, ne cessent pas d'avoir soin des personnes dont ils s'étaient occupés sur la terre. Et même, comme leur charité est plus pure, comme ils sont en présence de Dieu, ils prient davantage pour elles, et leurs prières leur obtiennent le secours dont elles ont besoin pour persévérer et faire des progrès dans la bonne voie qu'ils leur avaient indiquée pendant leur vie. Le Livre II des Macchabées nous apprend que deux saints illustres de l'Ancien Testament, le grand-prêtre Onias, et le prophète Jérémie, priaient instamment, les mains levées en haut, pour leur peuple d'Israël. L'apôtre saint Pierre promit aux fidèles auxquels il adressa sa seconde épître, de se souvenir d'eux fréquemment après sa mort,

afin que, de leur côté, ils se souvinssent des vérités qu'il leur avait prêchées, et de continuer ainsi invisiblement le ministère que pendant sa vie il avait rempli auprès d'eux. Or, la même chose arriva, Dieu le voulant ainsi, au P. Balthasar Alvarez. Son zèle à faire progresser les âmes était si ardent que, même après sa mort, il continua à l'exercer en faveur de quelques-unes, les consolant dans leurs peines et les encourageant à persévérer jusqu'à la fin.

Parmi elles, je citerai en premier lieu Dª Anne Enriquez, dont j'ai déjà parlé, femme d'une grande distinction, et d'une piété éminente. Sa vie n'avait pas manqué d'épreuves, ni du vivant, ni après la mort de son mari. Elle avait une grande confiance au P. Balthasar Alvarez, et, après sa mort, elle en fut secourue, ce qui la détermina à écrire la relation suivante :

« J'appris la maladie du P. Balthasar Alvarez, pendant que j'étais à Valladolid. Le jour de la Transfiguration, j'allai à la maison professe pour me confesser et faire la sainte communion et pour avoir des nouvelles du malade. On m'annonça qu'il était mort. Cette nouvelle me plongea dans une désolation que je ne puis décrire, tant je perdais en lui un secours et une consolation à une époque où j'étais veuve depuis peu de temps et très affligée. Quelques personnes qui savaient tout cela essayèrent bien de me consoler, mais rien de ce qu'elles me disaient ne faisait impression sur moi. J'allai, le soir de ce jour, prendre mon repos ainsi désolée. Le lendemain, je me réveillai de bonne heure, et je me souvins aussitôt de mon saint Père ; mais à l'instant même son souvenir porta la plus douce joie dans mon âme, chose bien extraordinaire dans ma position, à un tel moment, si subitement, sans aucune préparation de ma part. En même temps, dans mon âme, je ne sais quelle voix me persuadait, par plusieurs raisons, de ne pas m'affliger ; et cette persuasion s'emparait de moi avec une suavité et joie très grande. En très peu de temps, il me fut donné de comprendre bien des choses qui firent évanouir les peines que me causait

l'absence de mon saint directeur. Je compris que je serais secourue par des courriers venant du ciel plus légers et moins exposés que nos commissionnaires. En même temps quelque chose me faisait entendre que même les serviteurs de Dieu ne communiquent pas entre eux ici-bas sans beaucoup d'inconvénients. Je ne sais comment je me voyais si près de ce que mes sens jugeaient si éloigné ; c'est vraiment merveilleux. Avant même de me lever, j'étais si consolée que, eussé-je voulu m'attrister, cela ne m'aurait pas été possible. Je jouis de ce bonheur toute la matinée dans l'église de la Compagnie et ensuite trois jours consécutifs. A partir de ce moment, il me semblait que le Père était à mon côté, et ce n'était pas par l'imagination, mais d'une manière très différente. Ces trois jours écoulés, alors même que je voulais le sentir ainsi présent, je ne le pouvais plus. Son souvenir seulement me réjouissait toujours à l'intérieur. Du reste, même pendant sa vie, étant absent, il était quelquefois pour moi une très agréable et très pure compagnie, mieux encore que s'il avait été présent, bien que cela n'arrivât pas toutes les fois que je voulais.

« Quelques années plus tard, le 17 novembre 1587, veille de la fête de saint Grégoire Thaumaturge, après avoir passé par quelques dures épreuves, je me mis, le soir, à réciter des psaumes : quelques versets, il est vrai, me touchaient, cependant la solitude me pesait et je regrettais de n'avoir personne à qui découvrir ma peine comme je l'aurais voulu. Là-dessus, je m'étendis, le visage tourné vers le mur. Quelques jours avant, j'avais dit à une amie qui avait connu le P. Balthasar Alvarez : « Oh ! que ne donnerais-je pas pour pouvoir maintenant parler avec ce Père ! » J'étais bien loin de croire que ce fut possible. Et voilà que, sans y penser, je me trouvai avec lui. Je ne le voyais pas avec les yeux du corps, je le sentais près de moi, à ma droite, me faisant la plus agréable compagnie. Je le sentais majestueux et bon. Bien des choses qu'il avait faites ou dites pour moi pendant sa vie se représentaient à mon esprit, aussi clairement que pendant

qu'il vivait; je sentais son esprit. Je lui parlai, le cœur attendri, de plusieurs choses passées et présentes. Ce qui arriva, et de quelle manière, je ne puis ni sais le dire. Il me semblait que sans parler il me répondait, il me consolait et m'instruisait, il m'offrait son secours. Je lui parlai de mon confesseur et d'autres affaires. Je sentais qu'il était bienveillant pour moi et que sa visite mettrait fin à la tourmente qui me désolait. Sur mille sujets, il m'éclairait sans paroles. Il me faisait comprendre la nature des rapports et de l'amitié spirituelle qu'il avait eus avec moi, il me semblait qu'il voyait mon âme. Je lui dis : Mon Père, vous ne me dites rien ? — Il me sembla qu'il fit alors un signe vers le ciel, comme voulant y diriger mon âme, et me faire penser à la grandeur de cet état. Et ceci fit une grande impression sur moi. Je vis, comme à découvert, sa sainteté et les grandes choses qu'il avait faites pour servir Dieu, et je lui dis : Les vies d'autres serviteurs de Dieu sont publiées ; pourquoi la vôtre est-elle inconnue ? Il me répondit sans paroles, mais je le compris bien : « Il importe peu ». Il me donna à entendre que d'ici au jour où tout serait publié, il y avait un court intervalle, puisque c'est une durée temporelle. Et ces paroles me firent sentir et estimer grandement l'éternité.

« Le jour de saint André, j'eus un autre accès de tristesse à propos d'une parole qui m'avait été dite. Pendant que j'allais communier, encore sous cette impression, je sentis à mes côtés le saint P. Balthasar comme la fois précédente ; et sans le voir avec les yeux, sans qu'il me parlât, je le sentais et je le comprenais. Je lui parlai, et aussitôt disparut le nuage qui avait assombri mon âme, je me sentis guérie et encouragée. Il me semblait que j'avais en lui un très bon Père prêt à m'instruire. Au moment où le prêtre, à la messe, élevait l'hostie, pendant que je l'adorais, je le sentis près de moi, rendre lui aussi un profond hommage au Très Saint Sacrement.

Tout cela me parut un signe de son grand pouvoir auprès de Dieu et de la bonté qu'il a de me le donner pour me secou-

rir sensiblement. Et comme je me montrais reconnaissante de ce qu'il était venu me secourir si à propos, il me fit entendre que je le devais à Dieu, ce qui me découvrit une fois de plus la parfaite fidélité qu'il a et qu'il eut toujours à Notre-Seigneur ».

Une autre personne, connue et vénérée comme une grande servante de Dieu, a raconté que, étant en proie à une terrible désolation intérieure, elle s'était souvenue du serviteur de Dieu et lui avait dit avec ardeur : Père, venez à mon secours. Peu de temps après elle le vit, par une vision de l'imagination, à sa droite, et sa présence lui fit éprouver une grande douceur. Elle lui dit alors : Mon Père, est-il possible que vous, qui m'avez fait et voulu tant de bien, pendant que vous étiez sur la terre, vous ne m'aidiez pas maintenant que vous êtes dans un bien meilleur état ! Son âme restait encore abîmée dans la peine, jusqu'à ce qu'enfin, elle entendit, en elle-même, ces deux paroles qui lui parurent prononcées par lui : Arriver à la perfection ! Ces mots furent pour elle un encouragement : elle comprit ses besoins et la puissance du serviteur de Dieu. Elle étendit donc le bras du côté où elle sentait sa présence et elle dit : Père, donnez-moi votre main à baiser. Et le saint homme la lui donna. Elle vit la moitié du bras, vêtu comme pendant qu'il vivait ; elle le prit avec respect. Il lui fut dit intérieurement que c'était le gage de la confiance qu'elle devait avoir que la volonté de Dieu s'accomplirait en elle, comme elle le désirait. Alors prit fin cette présence qui la comblait de délices.

Un Père de la Compagnie, grave et savant, qui avait vu fréquemment le P. Balthasar Alvarez pendant qu'il vivait, a raconté que, dans ses nécessités grandes et petites, spirituelles et corporelles, il se recommandait à Notre-Seigneur par les mérites de son serviteur, le P. Balthasar, et qu'il avait toujours obtenu remède et soulagement. Cela lui arriva assez souvent : une fois en particulier, il jugea presque miraculeux un secours qui lui fut accordé dans une circonstance très pénible. Une autre fois, étant dans une vive affliction, il

se recommanda encore au P. B. Alvarez, et il sentit intérieurement qu'il lui disait de recourir, dans de tels cas, à la Très Sainte Vierge. Il le fit et se trouva animé d'un grand courage. Enfin, une troisième fois, à Belmonte, le Père ayant fait de même, sentit qu'il lui parlait à voix basse, et ses avis commencés par des paroles articulées furent complétés par une voix intérieure ou inspiration.

Ce n'est pas sans mystère que Notre-Seigneur a permis que tous ces faits étonnants aient eu lieu en faveur de personnes affligées. Il voulait rappeler sans doute la grâce qu'il lui avait donnée pendant la vie de savoir les consoler, et nous faire penser à celle qu'il lui donnera dans le ciel de secourir ceux qui, dans leurs peines, auront recours à son intercession.

CHAPITRE LIV

Translation des restes du P. Balthasar Alvarez à Villagarcia.

La mort des saints est tellement précieuse aux yeux de Dieu, qu'il nous invite à vénérer leurs restes. « Autrefois, dit saint Basile, celui qui touchait les ossements d'un mort contractait une souillure légale ; aujourd'hui, au contraire, si quelqu'un touche avec foi les reliques d'un saint, il peut en recevoir une influence sanctifiante. Notre-Seigneur veut qu'on les disperse en plusieurs lieux afin que partout ils servent d'ornement précieux, et aussi de mur de défense contre nos ennemis, et que, pour cela, ils soient honorés par les fidèles ».

« Si vous me demandez, dit saint Ambroise, ce que j'honore dans les ossements et les reliques des saints, je réponds : J'honore les blessures qu'ils reçurent pour Jésus-Christ, j'honore la mémoire de celui qui vécut toujours vertueux ; j'honore des cendres consacrées par la confession de Dieu Notre-Seigneur ; et dans ces cendres j'honore la semence de l'immortalité. J'honore le corps de celui qui m'enseigna à aimer Dieu et à ne pas craindre la mort pour le servir. Pourquoi les fidèles ne vénéreraient-ils pas un corps que les démons eux-mêmes respectent ? Ils l'affligèrent par des tourments, mais ils le glorifient dans le sépulcre. Enfin j'honore un corps que Jésus-Christ lui-même honora dans ce monde et qui doit régner un jour dans le ciel avec Jésus-Christ. Tels sont les motifs et les avantages de la vénération et du culte des reliques et des ossements des saints. Aussi, dès que

nous sommes persuadés de la sainteté d'un défunt, aussitôt nous désirons avoir quelque relique de lui ou quelque chose qui lui ait appartenu ».

Pour ces raisons, ceux qui avaient connu le P. Balthasar Alvarez se firent une idée si élevée de sa sainte vie qu'ils désirèrent posséder quelque relique de lui, ou quelque objet qui lui eut appartenu, pour le vénérer, se recommander à lui, et obtenir ainsi les miséricordes abondantes de Notre-Seigneur.

Les personnes qui se distinguèrent le plus dans ce culte du souvenir, furent deux nobles dames : d'abord Dª Jeanne de Castille, nièce des fondateurs du collège de Villaréjo de Fuentés; elle n'avait vu le P. Balthasar Alvarez que pendant les quatre jours qu'il passa à Villaréjo, mais elle avait été grandement consolée par lui des peines intérieures qu'elle éprouvait, et ravie de l'efficacité de ses paroles qui lui allaient droit au cœur ; aussi désira-t-elle avoir près d'elle, après la mort, celui qu'elle n'avait pu posséder pendant sa vie. Elle pria donc le P. Provincial de Tolède, le P. François de Porras, de lui faire donner le crâne du serviteur de Dieu, afin de l'avoir près d'elle pour sa consolation spirituelle. Le P. Provincial exauça bientôt sa demande, par égard pour les services qu'elle avait rendus à la Compagnie et pour la dévotion avec laquelle elle avait rédigé sa supplique. Cette dame envoya donc un Père de Villaréjo à Belmonte, et elle lui remit de riches tissus pour envelopper la sainte relique et une caisse précieuse où il devait l'enfermer. La tête avait encore une grande partie de ses cheveux, et, à l'intérieur, une partie du cerveau encore conservée. Malgré l'état de décomposition du reste, aucune odeur ne se répandait. Il en fut de même des ossements lorsqu'on les mit dans une caisse, quoiqu'il restât encore des parties de chair. C'est pourquoi on mit quelques morceaux de chaux dans la caisse pour achever de dessécher les os. Ces précautions prirent forcément un peu de temps et cependant personne ne fut incommodé ; on ne pouvait, au contraire, supporter les autres éma-

nations qui venaient du même caveau. Jeanne de Castille reçut la tête du serviteur de Dieu avec beaucoup de respect et de vénération, et la plaça dans un oratoire préparé exprès pour la recevoir, car elle en avait un autre, et elle l'orna richement en témoignage de l'affection pleine de respect qu'elle avait pour le P. Balthasar.

L'autre dame était Dª Madeleine de Ulloa qui désira avoir dans son collège de Villagarcia où elle devait être enterrée, le corps du saint homme qui avait été son confesseur et son Père spirituel, Recteur et premier maître des novices de cette maison. Elle en fit la demande au P. Général, le P. Claude Aquaviva qui ne put le lui refuser. Le P. François de Salcédo, jésuite, neveu du P. Balthasar, fut désigné pour aller chercher les saints ossements. Il les porta secrètement dans une malle jusqu'à Villagarcia. En passant par Valladolid où était Madeleine de Ulloa, il lui remit une dent qu'on avait détachée de la tête envoyée à Villaréjo ; elle fut très heureuse de ce présent et le porta comme une précieuse relique. Quelques Pères graves de la maison professe désirèrent voir et vénérer les saints ossements : or, l'un d'eux, le P. Joseph d'Acosta, sentit un si doux parfum, qu'il demanda au porteur s'il les avait embaumés. On lui répondit que non, mais que cependant on avait acheté de quoi les embaumer. — Gardez-vous bien de le faire, répliqua le Père, car il y en a, dans la maison, qui ont senti une suave odeur.

Notre-Seigneur a coutume, en effet, de communiquer une odeur suave aux restes des saints, quoique pourtant tous ne la sentent pas, mais quelques-uns seulement.

A Villagarcia on avait réuni, pour la circonstance, avec le P. Provincial Gonzalve d'Avila et le P. Jean de Montémayor, Recteur du collège de Villagarcia, les Pères François de Galarza, préposé de la maison professe de Valladolid, Jean Suarez, Antoine de Padilla et autres Pères graves de la Province. L'inquisiteur Don Juan Moralès de Salcédo, beau-frère du P. Balthasar Alvarez, et son neveu Don Diégo Lopez de Salcédo, membre de l'insigne collège de Sainte-Croix de Valla-

dolid, dont nous avons plus d'une fois parlé, se trouvèrent aussi présents à la pieuse cérémonie.

On plaça la chasse renfermant les saints ossements dans une église paroissiale appelée Saint-Boal, sur une estrade ornée et, le jour suivant, une procession solennelle fut organisée pour la porter dans notre église: quatre cents étudiants marchaient les premiers, ensuite tout le clergé et la Maîtrise de notre église, enfin tous les Pères et Frères du collège. L'inquisiteur Salcédo était revêtu des ornements sacrés pour chanter l'office et la messe. Le P. Recteur du collège, le P. Préposé de Valladolid et d'autres Pères graves portaient la châsse, se remplaçant souvent, car tous voulaient rendre cet honneur à un saint dont les exemples et la doctrine leur avaient fait tant d'honneur à eux-mêmes. Les restes vénérés prirent place sur une estrade élevée, au milieu du sanctuaire. Le lendemain matin, il y eut encore une messe avec un sermon éloquent du P. Rodrigue de Cabrédo, alors compagnon du P. Provincial, Visiteur et, plus tard, Provincial, puis Visiteur et Supérieur au Pérou et au Mexique où il fit de grandes choses pour la gloire de Dieu et le bien des espagnols et des indiens.

Après la messe, la châsse renfermant les ossements du P. Balthasar Alvarez fut placée dans la chapelle des reliques, au-dessous d'elles, tout près de l'autel du Saint-Sacrement, du côté de l'Epître ; il sembla que Notre-Seigneur voulait donner cette place d'honneur à celui qui avait tant travaillé à le faire honorer ici-bas. C'était le serviteur de Dieu qui avait engagé Dª Madeleine à bâtir cette chapelle si belle et si riche en reliques, pour la gloire des saints ; et maintenant Dieu voulait que ses restes prissent place auprès d'elles sur la terre, puisque déjà son âme avait trouvé place au milieu des saints au ciel.

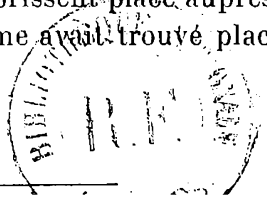


TABLE DES MATIÈRES

Pages

Prologue. I

CHAPITRE I. — Naissance et premières années du Père Balthasar Alvarez. — Son entrée au noviciat de la Compagnie de Jésus. — Ses études 1

CHAP. II. — De la grande inclination que le Père Balthasar Alvarez eut, dès le noviciat, pour l'oraison et le commerce familier avec Notre-Seigneur, et des efforts qu'il fit pour s'y rendre parfait 10

CHAP. III. — Le Père Balthasar Alvarez commence par la méditation des mystères de l'humanité de Notre-Seigneur, auxquels il eut toujours une dévotion spéciale et dont il retira beaucoup de fruits 22

CHAP. IV. — Le Père Balthasar Alvarez s'appliqua sérieusement dès le noviciat à se mortifier en toutes choses ; il continua toute sa vie, par le moyen de plusieurs pratiques de pénitence 32

CHAP. V. — Le Père Balthasar Alvarez fait les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Il les garda toujours à la perfection 43

CHAP. VI. — Le Père Balthasar Alvarez est ordonné prêtre. Sa dévotion à réciter l'office divin et à célébrer chaque jour la Messe 57

CHAP. VII. — Le Père Balthasar Alvarez commence à exercer le ministère auprès du prochain. Notre-Seigneur l'éclaire et l'aide à progresser en même temps dans la perfection 67

CHAP. VIII. — De la prudence et de l'habileté du Père Balthasar Alvarez dans la conduite des âmes et des moyens auxquels il avait recours 76

CHAP. IX. — Du grand bien que le Père Balthasar Alvarez fit, à Avila, à plusieurs personnes d'une éminente vertu, 1559 82

Pages

CHAP. X. — Le Père Balthasar Alvarez dirige la Mère Marie Diaz et contribue à son avancement dans les vertus héroïques. — Conférence très utile qu'ils eurent ensemble sur cinq manières de souffrir..... 90

CHAP. XI. — Combien le Père Balthasar Alvarez fut utile à Sainte Thérèse de Jésus. — Révélation dont cette sainte fut favorisée au sujet de la prédestination du Père Balthasar Alvarez et qui le remplit de courage..... 100

CHAP. XII. — Le Père Balthasar Alvarez est envoyé à Médina del Campo. Il fait, en 1567, la profession des quatre vœux. Il les garde avec une grande perfection..... 109

CHAP. XIII. — Cette même année 1567, Notre-Seigneur accorde au Père Balthasar Alvarez le don d'oraison et de contemplation avec douze « fruits » admirables. Explications sur ce don que le Père lui-même écrit par obéissance aux Supérieurs..... 115

CHAP. XIV. — Explication plus étendue du mode d'oraison « de repos ». Raisons pour lesquelles Notre-Seigneur l'accorda au Père Balthasar Alvarez, après le lui avoir fait attendre cependant plusieurs années..... 127

CHAP. XV. — Le Père Balthasar Alvarez entre dans cette voie d'oraison par une vocation particulière de Dieu.— Récit plus détaillé des faveurs signalées qu'il reçut pour son avancement dans la perfection et pour le bien du prochain..... 139

CHAP. XVI. — Des choses merveilleuses que le Père Balthasar Alvarez fit à Médina et ailleurs en faveur du prochain, par l'efficacité de sa prière et en découvrant à un grand nombre le secret de leurs cœurs ou de l'avenir.. 150

CHAP. XVII. — Le Père Balthasar Alvarez produit des fruits admirables chez les séculiers et chez les réguliers par l'efficacité de ses exhortations spirituelles..... 160

CHAP. XVIII. — Des travaux que le Père Balthasar Alvarez entreprit, et des dangers qu'il courut pour le salut des âmes..... 170

CHAP. XIX. — Organisation remarquable des exercices du noviciat à Médina. — Grande habileté du Père Balthasar Alvarez à former les novices ; leur ferveur..... 179

Pages

CHAP. XX. — De quelques novices remarquables et très fervents que le Père Balthasar Alvarez eut à cette époque à Médina. — Traits mémorables sur le Bienheureux François de Godoï et sur le Frère Antoine de Padilla... 188

CHAP. XXI. — Comment le Père Balthasar Alvarez préparait ses conférences et comment il s'efforçait en les faisant d'inspirer à ses novices la connaissance, l'estime et l'amour de leur Institut..... 200

CHAP. XXII. — D'un bon nombre d'autres sujets que le Père Balthasar Alvarez prenait comme thème de ses exhortations pour l'entière et parfaite instruction de ses novices..... 208

CHAP. XXIII. — Le Père Balthasar Alvarez s'acquitte excellemment de la charge de recteur du Collège de Médina et d'autres. — Son aptitude particulière pour le gouvernement..... 216

CHAP. XXIV. — Zèle et sollicitude du Père Balthasar Alvarez pour l'enseignement du latin, la bonne éducation de la jeunesse et l'étude de la religion..... 227

CHAP. XXV. — Le Père Balthasar Alvarez envoyé à Rome, fait provision de confiance en Dieu. Il éprouve les effets de sa paternelle providence et de la protection des Anges..... 236

CHAP. XXVI. — Le Père Balthasar Alvarez visite la sainte Maison de Lorette. — Il rapporte de Rome une copie du tableau peint par saint Luc. — Sa dévotion envers Marie et les Saints..... 245

CHAP. XXVII. — Le Père Balthasar Alvarez, vice-Provincial pendant le voyage du Père Provincial à Rome. — Celui-ci, avec deux autres Pères graves, est pris par les hérétiques. — Ce que fit le Père Balthasar Alvarez pour les racheter..... 252

CHAP. XXVIII. — Le Père Balthasar Alvarez est atteint de maladies graves et de diverses incommodités. Il montre une patience admirable..... 264

CHAP. XXIX — Le Père Balthasar Alvarez est nommé recteur du collège de Salamanque. — Il s'efforce d'exciter les étudiants à joindre l'amour de la piété avec celui des sciences. Il développe admirablement la ferveur des étudiants de la Compagnie de Jésus..... 273

Pages

CHAP. XXX. — Deux étudiants de la Compagnie de Jésus à Salamanque, remarquables par leur ferveur, Jean Ortuño et François de Cordoue..... 285

CHAP. XXXI. — Le Père Balthasar Alvarez avait un soin particulier que les professeurs fussent exemplaires. — Vertus insignes du Père François de Ribéra, professeur d'Ecriture sainte 300

CHAP. XXXII. — Le Père Balthasar Alvarez fait le plus grand bien à des professeurs et à des étudiants de l'Université et à des séculiers influents 306

CHAP. XXXIII. — Avis que le Père Balthasar Alvarez donna à ses religieux sur la manière de parler des choses spirituelles, à propos du langage pervers des illuminés qui parurent à cette époque, 1575..... 314

CHAP. XXXIV. — Zèle du Père Balthasar Alvarez pour faire du bien aux absents par des lettres pleines de prudence et de persuasion. Quelques citations édifiantes..... 330

CHAP. XXXV. — Le Père Balthazar Alvarez, recteur du collège de Villagarcia. Il est d'un grand secours à Doña Madeleine de Ulloa, fondatrice de ce collège, dans plusieurs grandes choses qu'elle fait pour le service de Notre-Seigneur..... 345

CHAP. XXXVI. — Le Père Balthasar Alvarez aide, par ses lettres, Doña Madeleine de Ulloa à s'avancer dans la perfection. — Elle en gravit les plus hauts degrés..... 357

CHAP. XXXVII. — Le Père Balthasar Alvarez fait un grand bien à d'autres personnes influentes. — Il écrit, pour l'une d'elles, deux belles méditations sur la Providence... 368

CHAP. XXXVIII. — Le Père Balthasar Alvarez fait un voyage à Burgos. Il donne un beau plan de vie à deux personnes dévotes de sa parenté..... 377

CHAP. XXXIX. — Profonde humilité du Père Balthasar Alvarez au milieu des emplois honorables et des succès. Ses pensées sur cette vertu..... 382

CHAP. XL. — Une tempête s'élève contre le Père Balthasar Alvarez, 1576-1577. On critique sa méthode d'oraison. Sa patience et son humilité héroïques... 393

Pages

CHAP. XLI. — Occasions qui amenèrent cette tempête. — Réponses que fit le Père Balthasar Alvarez aux difficultés soulevées contre son oraison de quiétude et de silence. Comment la tempête prit fin 402

CHAP. XLII. — Importance et sécurité de la manière de faire oraison par réflexions, sentiments et entretiens avec Notre Seigneur ; elle doit être proposée et enseignée à tous 415

CHAP. XLIII. — Les religieux de la Compagnie de Jésus doivent suivre la méthode d'oraison qui est enseignée dans les Exercices spirituels de saint Ignace. Son excellence et son efficacité 423

CHAP. XLIV. — Le Père Balthasar Alvarez, Visiteur de la Province d'Aragon. Pendant qu'il la visite, il rencontre un grand serviteur de Dieu, le Frère Jean Jiméno. Abrégé de sa vie 434

CHAP. XLV. — Autres traits édifiants du Frère Jiméno. Ses relations avec le Père Balthasar Alvarez 445

CHAP. XLVI. — Le Père Balthasar Alvarez est nommé Provincial du Pérou. — Un événement miraculeux qui lui arriva pendant qu'il retournait à Villagarcia 466

CHAP. XLVII. — Ce que fit le Père Balthasar Alvarez à Villagarcia avec les religieux qui, leurs études terminées, font leur troisième année de probation. — Quelques particularités remarquables de cette période 462

CHAP. XLVIII. — Le Père Balthasar Alvarez nommé Provincial de la Province de Tolède. — Il se prépare en faisant les Exercices. Ses sentiments élevés sur la pauvreté, les mépris, les souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ 471

CHAP. XLIX. — Le Père Balthasar Alvarez s'élève de degré en degré jusqu'au plus parfait amour de Dieu. Principales vertus que renferme cet amour. Quelques pensées et sentiments du Père sur ce sujet 477

CHAP. L. — Le Père Balthasar Alvarez obtient la résignation complète et une entière conformité à la volonté de Dieu dans tous les événements prospères et adverses. Ses sentiments sur ces vertus 486

Pages

CHAP. LI. — Quelques belles pensées sur la résignation et sur la confiance en la providence de Dieu, tirées des lettres du Père Balthasar Alvarez à des infirmes ou à des affligés qui reçurent de lui des consolations dans leurs peines 494

CHAP. LII. — Le Père Balthasar Alvarez part pour Tolède et commence à prendre le gouvernement de cette Province. Quatre mois après il meurt saintement à Belmonte..... 503

CHAP. LIII. — Révélations à propos de la mort du Père Balthasar Alvarez et de sa gloire. — Après sa mort, il aide à s'avancer dans la perfection certaines personnes qu'il avait aidées pendant sa vie 510

CHAP. LIV. — Translations des restes du Père Balthasar Alvarez à Villagarcia..... 520

Typ. DUCAUX, Persan-Beaumont (S.-et-O.)

A. TRALIN, Libraire-Editeur, 12, rue du Vieux-Colombier, PARIS (VI^e^)

Œuvres complètes de Jean Tauler, Dominicain (1294-1362)

Traduction littérale de la version latine de Surius
par E. P. NOEL, O. P., Maître en Sacrée Théologie.
8 beaux volumes. Prix franco . . . . . 60 fr. »

Jean TAULER, Religieux Dominicain (1294-1362)

LES INSTITUTIONS

Nouvelle édition 1909
Un beau volume in-12 de 416 pages. Prix franco . . 4 fr. »
Même ouvrage relié demi-chagrin. Prix franco. . . . . 5 fr. 50

MOIS DE MARIE DES AMES INTÉRIEURES

ou la Vie de la Sainte Vierge
proposée pour modèle aux âmes intérieures
Approuvé par Nosseigneurs l'Archevêque de Toulouse, les Évêques d'Aire, d'Autun Ajaccio, Carcassonne Cahors et Pamiers
A. M. D. G. et B. M. V. S. L. C.
Tout à Jésus par Marie
par le R. P. HUGUET, mariste, et L***, prêtre (14^e^ édition)
1 beau volume in-18 de 360 pages. Prix franco . . . . . 1 fr. 75

Le Livre des Visions et Instructions de la Bienheureuse **Angèle de Foligno**
Traduit par Ernest HELLO
Quatrième édition avec avertissement de Georges GOYAU
1 vol. in-12. Prix . . . . . 3 fr. 50
Même ouvrage, 1/2 rel. chag., dos plat, dorure en long Net. 5 fr. »

Introduction à la Psychologie des Mystiques

Leçons d'introduction à la critique du mysticisme et résumé des conférences sur la mysticité contemporaine données à l'Institut catholique de Paris,
par M. J. PACHEU
1 vol. in-12. Prix . . . . . 2 fr. »

Œuvres de Sainte Marie-Madeleine de Pazzi

Carmélite
Œuvres recueillies par le R. P Brancaccio et traduites de l'italien par Dom Bruniaux, prieur de Valbonne. Paris 1873 2 vol. in-12
Prix . . . . . 6 fr. »

L'ÉTAT RELIGIEUX

par M. le Chanoine Jules DIDIOT
2^e^ édition, revue et augmentée
1 vol. in-12. . . . . 3 fr. »

De la connaissance et de l'amour du Fils de Dieu Notre-Seigneur Jésus-Christ

par le P. SAINT-JURE, S. J. 3 vol. in-8. Prix 18 fr. Net. . 6 fr. »

Cet ouvrage est un des meilleurs livres que nous ont laissés les grands écrivains ascétiques de la Compagnie de Jésus, Saint Alphonse de Liguori nomme le P. Saint-Jure parmi les auteurs qu'il conseille pour la lecture spirituelle. Le Saint Curé d'Ars faisait une lecture assidue de ce livre ; il en recommandait la lecture aux prêtres, aux missionnaires et aux communautés ; c'est là qu'il prenait ses pensées saisissantes et profondes qui donnaient tant d'intérêt à ses catéchismes.